# ATLAS DE L'ABSENCE

## LE PATRIMOINE CULTUREL DU CAMEROUN

## EN ALLEMAGNE

Ce document ne doit pas être lu seul, il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

Sauf précision explicite, ce document est une traduction automatique DeepL de l'original allemand disponible ici en open access :

https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

La pagination de l'original allemand est indiquée en rouge entre crochets dans le présent document pour faciliter les va et vient avec l'original. Les renvois aux cartes, aux illustrations et aux notes en bas de page ont été maintenus mais leur contenu retiré de cette traduction, merci de les consulter dans la version allemande de l'ouvrage. Seule la version allemande fait foi. Merci de ne citer qu'elle dans les travaux universitaires.

Mikaél Assilkinga
Lindiwe Breuer
Fogha Mc. Cornilius Refem
Albert Gouaffo
Dieu Ly Hoang
Yann LeGall
Yrine Matchinda
Andrea Meyer
Prince Kum'a Ndumbe III
Philippe Rekacewicz
Bénédicte Savoy
Sebastian-Manès Sprute
Richard Tsogang Fossi
Eyke Vonderau

**REIMER**

[P.1] **ATLAS DE L'ABSENCE**

LE PATRIMOINE CULTUREL DU CAMEROUN

EN ALLEMAGNE

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

[p.2] Cette publication est un résultat du projet DFG "Umgekehrte Sammlungsgeschichte. **Prof. Dr. Albert Gouaffo** (Université de Dschang) et **Prof. Dr. Bénédicte Savoy** (Université technique de Berlin).
Soutenu par la Deutsche Forschungsgemeinschaft (DFG)
SA 1829/8-1 et SA 1829/14-1

**Informations bibliographiques de la Bibliothèque nationale d'Allemagne**
La Deutsche Nationalbibliothek répertorie cette publication dans la Deutsche Nationalbibliografie ; des données bibliographiques détaillées
peuvent être consultées sur Internet à l'
adresse http://dnb.dnb.de.

Ce travail est
publié sous la licence Creative Commons
CC BY-ND 4.0.

La version en ligne de cette publication est
disponible gratuitement et durablement sur www.arthistoricum.net
(Open Access ).
URN : urn:nbn:de:bsz:16-ahn-artbook-1219-0
DOI : https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

Publié par l'Université de Heidelberg / Universitätsbibliothek, 2023
arthistoricum.net - Service d'information spécialisé Art - Photographie - Design
Grabengasse 1, 69117 Heidelberg
www.uni-heidelberg.de/de/impressum

Texte © 2023, les auteurs

Conception, mise en page, composition : Dorothée Billard, Mirjam Kroker et Philippe Rekacewicz
Lectorat : Stefan Krauss, post scriptum, Hüfingen
Coordination de la recherche : Eyke Vonderau, Berlin

Illustration de la couverture : Dorothée Billard (dessin original tourné à 77°)
Police de caractères : LL Brown
Papier : 90 g/m² Munken Print White 15
Impression et façonnage : druckhaus köthen GmbH & Co. KG

Organisation de l'impression, distribution et marketing : Dietrich Reimer Verlag GmbH
www.reimer-verlag.de
Encadrement au sein de la maison d'édition : Ben Bauer et Anna Felmy, Berlin

Printed in Germany | Imprimé sur du papier résistant au vieillissement

ISBN : 978-3-496-01700-4 (version imprimée)
e-ISBN : 978-3-98501-203-9 (PDF)

Ce document ne doit pas être vu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

# [P.3] ATLAS DE L'ABSENCE

LE PATRIMOINE CULTUREL DU CAMEROUN

EN ALLEMAGNE

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1.g

Mikaél Assilkinga
Lindiwe Breuer
Fogha Mc. Cornilius Refem
Albert Gouaffo
Dieu Ly Hoang
Yann LeGall
Yrine Matchinda
Andrea Meyer
Prince Kum'a Ndumbe III
Philippe Rekacewicz
Bénédicte Savoy
Sebastian-Manès Sprute
Richard Tsogang Fossi
Eyke Vonderau

Coordonné par Andrea Meyer et Bénédicte Savoy

**[p.4]** Les chiffres et les statistiques des cartes et des analyses de ce livre sont basés sur les recherches du projet DFG "Inverse de l'histoire des collections" (2020-2023). L'essentiel des sources utilisées est déposé dans le Repositorium de l'Université technique de Berlin et peut être consulté en Open Access ici : https://doi.org/10.14279/depositonce-17793 ou ici : https://www.tu.berlin/en/go246895/

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

[p.5]

[Introduction]
9 - **Le projet** (Bénédicte Savoy, Albert Gouaffo)
29 – **Comment le « Cameroons » est devenu allemand.** Histoire d'une appropriation par la manipulation et par la force (Richard Tsogang Fossi)
45 - **La dislocation du patrimoine culturel camerounais en chiffres** (Sebastian-Manès Sprute)

[Acteurs]
61 - **Chronologie et acteurs de l'appropriation des biens culturels camerounais** (Richard Tsogang Fossi)
95 – **« Calamités des porteurs ».** La spoliation des biens culturels et la destruction de la force de travail (Sebastian-Manès Sprute)
113 **– « Ne s'obtient que par la force ».** La violence militaire coloniale au Cameroun et les collections muséales en Allemagne : histoire d'une symbiose (Yann LeGall)

[~~Objets~~]
141 - **Musées, missions et transferts de biens culturels coloniaux** (Richard Tsogang Fossi)
157 – **Des « objets de pouvoir » au Cameroun, dépouillés de leur pouvoir en Allemagne** (Mikaél Assilkinga)
173 - **Des parties d'êtres humains vivants comme objets de musée.** L'appropriation des coiffures dans le contexte colonial (Richard Tsogang Fossi)
185 **- Le « premier éléphant allemand ».** Un éléphant camerounais sur commande (Lindiwe Breuer)

[Utilité]
199 **- Méconnaissable.** Les biens culturels du Cameroun dans la production picturale allemande, 1905-1989 (Andrea Meyer)
229 **- Au nom de la science.** Pour une histoire de la recherche sur les fonds camerounais à Berlin au XXe siècle (Bénédicte Savoy)
265 - **Chaos au musée.** Inventaire et mise en ordre des connaissances (Sebastian-Manès Sprute)

[Et maintenant ?]
299 - **Plaidoyer pour un parler décolonial au musée** (Albert Gouaffo)
315 - **Entretiens sur l'absence.** Une approche (Yrine Matchinda)
331 - **Affirmer la mort pour faire place à la vie.** Pourquoi nous voulons des restitutions (Fogha Mc. Cornilius Refem)
341 - **Tentative bienveillante de dissiper les malentendus.** Une lettre après 24 ans d'attente (Prince Kum'a Ndumbe III)

[Annexes]
354 - **Musées conservant des biens culturels camerounais en Allemagne**
356 - **Objets camerounais dans les inventaires allemands par acteur**
358 - **Acteurs**
370 - **Biographies exemplaires**

[441 **Sélection d'objets camerounais dans les musées publics allemands**

[Appendix] - 505 **crédits photographiques, crédits cartographiques, remerciements, auteurs, index des noms**

Ce document ne doit pas être lu ou cité. Il constitue l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

[p.7]

[Introduction]
9 - **Le projet** (Bénédicte Savoy, Albert Gouaffo)

29 - **Comment le « Cameroons » est devenu allemand.** Histoire d'une appropriation par la manipulation et par la force (Richard Tsogang Fossi)

45 - **La dislocation du patrimoine culturel camerounais en** chiffres (Sebastian-Manès Sprute)

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

## [p.9] Le projet [traduction française revue et corrigée par les auteurs]

**BÉNÉDICTE SAVOY, ALBERT GOUAFFO**

Plus de 40 000 objets du Cameroun sont aujourd'hui conservés dans les musées publics de la République fédérale d'Allemagne. C'est considérable. À titre de comparaison, l'ensemble des collections africaines de l'un des plus riches musées ethnographiques au monde, le musée du Quai Branly - Jacques Chirac à Paris, compte 69 000 numéros d'inventaire pour l'ensemble des pays d'Afrique au sud du Sahara. Il se situe ainsi au niveau du British Museum (69 000) ou de l'Ethnologisches Museum de Berlin (75 000) ; les collections africaines de ces trois institutions sont inextricablement liées à l'histoire coloniale de l'Europe.

Ce document ne doit pas être lu seul il complète l'original en langue allemande : https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

Contrairement à la France centralisée, où de telles collections se concentrent surtout dans la capitale, les collections africaines en Allemagne sont réparties sur une multitude d'institutions dans tout le pays. Pour ne citer que trois exemples, rien qu'à Stuttgart la collection « camerounaise » du Linden Museum compte plus de 8 000 objets ; il y en a un peu plus de 5 000 à Berlin et autant à Leipzig. [1] Là aussi, une comparaison est éclairante : dans les capitales des anciens empires britannique et français, le Cameroun est beaucoup moins bien représenté qu'en Allemagne : à Paris, le Musée du Quai Branly répertorie environ 7 840 objets sous la mention « Cameroun » ; à Londres, le British Museum en compte « seulement » 1 468 selon un recensement récent [2]. Pourtant le Royaume-Uni et la France ont occupé le Cameroun bien plus longtemps (1919/20-1960) que l'Empire allemand (1884-1916/1919). De fait, aucun État au monde ne détient aujourd'hui plus d'objets camerounais dans ses musées publics que la République fédérale d'Allemagne – c'est l'un des résultats les plus stupéfiants de l'enquête collective menée par notre équipe de l'Université de Dschang et de l'Université Technique de Berlin entre 2020 et 2023, en partenariat avec le géographe et cartographe Philippe Rekacewicz, sous le titre « Provenances inversées ».

L'immense quantité d'objets du Cameroun conservée aujourd'hui dans les musées publics allemands n'est pas seulement la plus vaste au monde - ni en Europe, ni en Asie, ni aux États-Unis, et encore moins en Afrique ou au Cameroun, on ne trouve de collections aussi importantes dans le domaine public [3]. Elle est aussi, du point de vue qualitatif, la plus ancienne et la plus variée au monde puisque dès les premiers mois de l'intrusion coloniale allemande en 1884, sur tout le territoire envahi, puis occupé par les troupes allemandes, des objets de pouvoir passés de génération en génération (trônes, pipes, effets personnels), des éléments d'architecture de palais royaux, des textiles, des armes, des bijoux, des instruments de communication existant souvent depuis plusieurs décennies dans leur contexte d'origine y ont été systématiquement extraits, transportés et « mis en musée » dans l'Empire allemand. Lorsque la France et la Grande-Bretagne prennent à leur tour possession du Cameroun, après la Première Guerre mondiale, leurs ethnologues et collectionneurs n'ont quasiment plus accès à ce type de pièces très anciennes ; en outre l'emprise territoriale de ces deux empires au Cameroun est moindre que celle de l'Empire allemand au moment de sa plus grande extension.

### [p.10] Présence et absence

L'hypothèse initiale de notre enquête était la suivante : il existe dans l'Allemagne contemporaine un « Cameroun fantôme » - pour reprendre le titre du célèbre ouvrage anti-colonial de Michel Leiris, L'Afrique fantôme (1934) ; un fantôme « allemand » dont l'ombre s'étend aujourd'hui jusqu'au Cameroun. Fantôme allemand, en effet, car les collections prises au Cameroun, bien que très nombreuses et réparties sur tout le territoire sont dans leur grande majorité invisibles et inconnues de la population locale. Ombre de ce fantôme au Cameroun, où le manque d'informations sur ces milliers d'objets anciens conservés loin du pays, ainsi que des formes d'amnésie et d'aphasie coloniale, ont fait oublier jusqu'à leur perte [4]. Second volet de la même hypothèse : malgré leur présence invisible (en Allemagne) et leur absence oubliée (au Cameroun), ces collections agissent ou continuent d'agir sur les sociétés qui les gardent ou les ont perdues, comme le font aussi, en Belgique, les près de 180 000 objets tirés du Congo à l'époque coloniale et accumulés aujourd'hui au musée de Tervuren près de Bruxelles, où ils suscitent un malaise toujours plus explicite [5]. L'objectif de l'enquête fut donc d'identifier, d'analyser et de publier les sources (généralement allemandes) coloniales et muséales

inédites permettant de confirmer cette présence massive. Et parallèlement d'aller à la rencontre, au Cameroun, des communautés privées de pièces matérielles importantes de leurs cultures respectives et de cerner, autant que faire se peut, les effets produits par cette absence patrimoniale prolongée. De manière significative, ni les membres du groupe de recherche, ni les conservateurs et conservatrices de musées allemands, ni les représentant·es du monde politique camerounais ne se doutaient, il y a encore quelques années, de l'immensité du patrimoine culturel camerounais présent dans les musées ethnographiques allemands ; non plus que, en même temps, de la profonde méconnaissance de ce patrimoine, tant au Cameroun qu'en Allemagne. [6]

### Transparence

Tout un faisceau de raisons expliquent cette méconnaissance. Parmi elles : les efforts conjugués des musées allemands, au lendemain des Indépendances des pays africains – qui correspondent en Allemagne aux années de guerre froide, dans un pays divisé entre une partie occidentale « libérale » (RFA) et une partie orientale « socialiste » (RDA) – pour ne pas faire connaître, ne pas publier, ne pas rendre visibles les collections ethnographiques, en particulier africaines. En RFA, les documents historiques qui prouvent cette stratégie d' « intransparence » sont nombreux. Il s'agissait à l'époque de contrer les demandes de restitution patrimoniale qui émergèrent dès les années 1960 : depuis plusieurs pays d'Afrique (Congo/Zaïre et Nigeria en tête), mais aussi d'autres régions du monde comme le Sri Lanka. Tous pays très soucieux, après leur indépendance, de recouvrer une partie de leurs richesses patrimoniales dispersées dans les collections occidentales. Dans un document classé secret de l'été 1978, les musées allemands de RFA avaient pour mot d'ordre de « ne pas publier de listes d'objets », comme leur demandait alors l'UNESCO, car cela « pourrait éveiller des convoitises » [de la part des pays spoliés] [7]. Cette forme de cynisme institutionnel perdura pendant plusieurs décennies et a laissé d'importantes séquelles jusqu'à l'heure actuelle : aujourd'hui encore, les musées ethnographiques allemands, même lorsqu'ils appartiennent au domaine public, n'ont pas d'obligation de publier leurs collections, et la plupart ne disposent que de catalogues en ligne très sommaires, ne mentionnant qu'une infime partie des collections dites ethnographiques, camerounaises en l'occurrence. C'est ainsi qu'il a fallu à l'équipe de recherche commune aux universités de Dschang et de Berlin plusieurs mois de patience et de demandes réitérées pour obtenir des musées leurs listes internes mentionnant les objets répertoriés sous la dénomination « Cameroun ». Cette « intransparence » explique aussi que les musées possesseurs d'ensembles d'objets pris au Cameroun ignoraient tout de la nature et de la taille des collections de leurs voisins. Au total, notre recherche a obtenu les listes « camerounaises » de 45 musées publics allemands.

Pendant le déroulement des recherches, les réticences des musées à nous transmettre leurs listes se sont atténuées, en particulier lorsque le gouvernement allemand, sous la pression de l'opinion publique et des autorités du Nigeria, s'est résolu en 2022 à restituer à ce dernier les bronzes dits « du Bénin » (Benin-Bronzen), pillés par les britanniques à Benin City en 1897 et présents par centaines dans les musées allemands. Après un demi-siècle de refus des demandes du Nigeria et de déni des crimes coloniaux liés à la constitution des collections allemandes, ce **[p.11]** revirement politique a poussé les musées à coopérer avec des chercheur·es externes à leurs institutions, à l'instar du groupe que nous formions entre Dschang et Berlin. Au fur et à mesure de notre enquête, le travail sur et avec les musées, indispensable pour notre recherche, est devenu de plus en plus facile et évident, parfois même amical. Au lieu de vouloir « ne pas éveiller les convoitises », de nombreux musées allemands s'efforcent désormais d'encourager - ou du moins de ne plus empêcher - les efforts d'élucidation historique ; celle-ci peut mener, dans un premier temps, à la « restitution du savoir », indispensable à la formulation de réclamations informées de la part des pays victimes de spoliations (qui sans ce savoir ne peuvent identifier les pièces qui leur appartiennent).

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.1558/arthistoricum.1219

### À propos des « Objets »

Il est question d' « objets » depuis le début de ce texte. Pourtant, nos recherches nous en a convaincu·es : le terme est inapproprié et ne doit être utilisé que dans certains contextes très particuliers. D'abord parce qu'il désigne des biens culturels si variés que le terme générique d' « objet » écrase la diversité des choses : éléments d'architecture monumentaux (portes et piliers de palais), mobilier, statues d'ancêtres, bijoux, instruments de communication, etc. Aucune de ces pièces,

évidemment, n’a jamais été conçue pour être un objet de musée ni même de simple contemplation. La plupart de ces biens culturels ont été créés par des hommes et des femmes pour accompagner la vie sociale et individuelle de leurs communautés. Beaucoup d’entre eux sont dotés de forces singulières, d’histoires transgénérationnelles, d’un caractère, d’un pouvoir, certains même d’une volonté et d’une langue, ou pour le dire en anglais : ils ont une agency (une « agentivité »). Or le terme « objet », étymologiquement, suppose une forme de passivité. Et, grammaticalement, l’objet est lié à un sujet qui agit sur lui. Or, dans le cas des pièces étudiées dans notre enquête, il arrive bien souvent que ce soient les « objets » qui agissent sur les « sujets », les font se comporter d’une façon ou d’une autre. Au fil de notre recherche, nous avons décidé, autant que possible, de remplacer le terme d’ « objet » soit par des dénominations précises ou des noms propres lorsqu’ils existaient (on pense par exemple au célèbre Mandu Yenu, le trône des Sultans des Bamoums), ou de limiter l’utilisation du terme « objet » aux contextes explicitement muséographiques, lorsque nous analysons, par exemple, leur « neutralisation », leur « esthétisation », leur « accumulation » dans des réserves ou des salles de musée. Nous avons discuté d’alternatives possibles pour le terme « objets » : « sujets » ou « entités » par exemple, tout en nous heurtant toujours à des limites épistémologiques largement discutées et prises en compte.

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

**Corpus**

Les 40 000 pièces provenant du Cameroun et conservées aujourd’hui dans les collections publiques allemandes forment un corpus tout à la fois considérable et dérisoire. Considérable, on l’a dit plus haut, parce qu’il représente le plus grand ensemble de pièces camerounaises au monde. Dérisoire, si l’on considère les centaines de milliers de photographies et de films documentaires, les centaines d’heures de voix ou d’instruments de musique enregistrés au Cameroun et archivés désormais dans les photothèques et autres fonds sonores et phonographiques des musées ethnographiques ; les collections des musées d’histoire naturelle ; les zoos et **[p.14]** jardins botaniques, qui ont eux aussi des collections immenses d’ « échantillons » biologiques et géologiques ainsi que des animaux ou leurs dépouilles ; les fonds des musées de préhistoire et de protohistoire, où sont rassemblées les pièces les plus anciennes. Ces ensembles, qui n’ont pas été pris en compte dans le cadre de notre enquête, qui s’est limitée aux collections de 45 musées ethnographiques allemands, n’ont du reste jamais été recensés ou catalogués systématiquement par les institutions qui les possèdent.

Notre enquête n’a pas inclus non plus les centaines, voire les milliers, de fragments d’êtres humains camerounais morts de mort naturelle ou violente au Cameroun vers 1900, ou exhumés par les forces allemandes pour être emportés en métropole à des fins « scientifiques » (toujours annoncées mais rarement effectives). Les ossements de ces personnes - des crânes, des dents, souvent isolés - ont été déposés par milliers dans les réserves de musées universitaires ou ethnographiques de l’Empire allemand, à côté de membres de personnes décédées dans d’autres régions du monde. Dans de nombreux cas, il est aujourd’hui difficile de mettre un nom de personne ou de lieu d’origine sur ces ossements déshumanisés. Ces personnes ou ancêtres anonymes, négligemment qualifiés dans les langues européennes de « restes humains » (human remains en anglais, menschliche Überreste en allemand), jouent aujourd’hui un rôle central dans la conscience collective au Cameroun. Ils sont pour beaucoup indissociables des autres éléments prélevés par les colons : animaux, plantes, voix, statues, éléments d’architecture, instruments de communication, etc. emportés hors du pays pendant la période coloniale allemande pour être muséalisés en Allemagne. La séparation de principe que les sociétés occidentales opèrent depuis longtemps entre les êtres humains, les animaux, les « objets » et les « sujets », le « matériel » et l’ « immatériel », apparaît, dès lors qu’on s’intéresse à ces questions, comme hautement construite et artificielle. Elle correspond à des systèmes de classement qui se sont progressivement imposés en Europe à partir d’environ 1750, au moment où se spécialisaient les disciplines académiques et se formaient les musées. Ces classements échouent à saisir les formes de relations qui caractérisent l’existence terrestre au Cameroun comme dans d’autres régions du monde. En focalisant notre enquête sur les seuls « objets » conservés dans les musées ethnographiques d’Allemagne, nous n’avons pas contribué à surmonter ces séparations et classifications intempestives et oppressantes. Il s’agissait pour nous, dans un tout premier temps, de rendre visible et, nous l’espérons, au moins utilisable, un corpus majeur dont tout le monde ignorait jusqu’alors l’existence sur le sol allemand, tant il est demeuré invisible et pratiquement inutilisé depuis son accumulation dans l’Empire allemand il y a plus de 100 ans [8].

**[p.15] Nouvelles frontières**

Mais de quoi parlons-nous au juste, aujourd'hui, lorsque nous parlons de « Cameroun » et d'« Allemagne » ? Dans les deux cas, les frontières ont changé entre les années de la colonisation allemande et le début du XXIe siècle. Le pays africain de ce nom, d'où des acteurs allemands ont extrait des dizaines de milliers d'objets entre 1884 et 1919 dans des rapports de force asymétriques, ne correspond pas aux frontières actuelles du Cameroun (lire « Comment le 'Cameroons' est devenu allemand » par Richard Tsogang Fossi). Certains objets attribués aujourd'hui au Cameroun dans les inventaires de musées proviennent de régions actuellement situées au Nigeria ou au Gabon, pays voisins. Inversement, certaines pièces marquées aujourd'hui « Gabon » ou « Nigeria » dans les bases de données des musées allemands ont en fait été prélevées autour de 1900 à l'intérieur des frontières de la « Kolonie Kamerun » — cela concerne par exemple d'innombrables objets de la culture Fang, à la frontière sud de l'ancienne colonie allemande. Les quelques 40 000 numéros d'inventaire camerounais dans les musées publics allemands, que nous avons identifiés au terme d'un laborieux travail de reconstitution, sont uniquement ceux que les musées allemands répertorient sous la provenance Cameroun. Des recherches approfondies permettraient certainement de retrouver des centaines d'autres objets extraits de la « colonie du Cameroun » autour de 1900 et qui ne sont pas aujourd'hui associés à cette indication géographique dans les musées allemands. Il faut aussi le rappeler avec insistance : les déplacements de frontières ne concernent pas uniquement le continent africain. La Bavière par exemple, la Prusse et l'Empire allemand, au profit desquels ces objets ont été si massivement soustraits, n'existent plus aujourd'hui dans les frontières de l'époque – ou, comme la Prusse, ils ont tout simplement cessé d'exister en 1945.

**Intertemporalité**

Traduite littéralement, l'intertemporalité désigne le « temps entre » : entre un événement (par exemple le départ de biens culturels du lieu A vers un lieu B) et le moment où cet événement est thématisé (par exemple : aujourd'hui). Au cours du siècle qui a suivi la « perte » du Cameroun par le Kaiserreich allemand, la France et le Royaume-Uni se sont partagé le territoire en adaptant ses frontières extérieures (1920 à 1960 environ). Ensuite, après avoir obtenu – au terme de violents combats de libération - son indépendance de la France (1960) et de la Grande-Bretagne (1961), le Cameroun s'est doté d'une constitution et d'une forme d'État indépendantes. D'autres adaptations des frontières ont suivi, ainsi qu'un référendum en 1972, qui a débouché sur une nouvelle délimitation des frontières. Au cours de la même période, l'Empire allemand a perdu des territoires en Europe, à l'Ouest (Alsace-Lorraine) et à l'Est (sur le territoire de l'actuelle Pologne) ; il a été aboli en 1919 et remplacé par la République de Weimar, jusqu'à ce que le gouvernement nazi d'Adolf Hitler occupe de vastes territoires en Europe après 1933. Après la Seconde Guerre mondiale, en 1945, l'abolition de la Prusse a entraîné une **[p. 20]** redéfinition radicale des frontières européennes, marquée notamment par la partition de l'Allemagne (1949-1989), jusqu'à la réunification des deux États allemands, la RDA et la RFA, à la fin de la guerre froide.

Pour les objets camerounais emportés en Allemagne autour de 1900 dans ce qui était alors l'Empire allemand, l'histoire des changements de frontières en Europe est de toute première importance : elle explique que l'on trouve aujourd'hui à Strasbourg, en France, des fonds camerounais arrivés là à l'époque où l'Alsace et la Lorraine faisaient partie du Kaiserreich. De même sont conservées dans la Pologne actuelle, par exemple dans sa capitale Varsovie, des collections camerounaises intégrées vers 1900 dans les collections de l'université (alors prussienne) de Wrocław, pour être ensuite centralisées dans la capitale polonaise dans les années 1950, après une étape intermédiaire au Muzeum Państwowe (musée d'État de Wrocław). Il en va de même pour les collections du musée municipal (autrefois prussien) de Szczecin, rebaptisé Muzeum Pomorza Zachodniego (musée de Poméranie occidentale) après la Seconde Guerre mondiale, qui a dû céder une grande partie de sa collection historique africaine à Varsovie en 1951 [9].

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande https://doi.org/10.1588/arthistoricum.1019

**Musées, violence, utilité - et maintenant ?**

Notre enquête, après avoir constaté l'(invisible) ampleur des fonds camerounais présents en Allemagne, s'est attachée d'une part à traiter statistiquement et géographiquement cet ensemble, et s'est interrogée, d'autre part, sur son utilité actuelle sur le territoire de la République fédérale d'Allemagne. Elle a minutieusement mis en évidence l'intérêt majeur des inventaires de musées, en plus des pièces elles-mêmes, comme sources d'information privilégiée sur le patrimoine historique du Cameroun en général ; elle a aussi pointé le caractère hautement problématique de ces inventaires, truffés d'erreurs et d'approximations, qu'il convient donc de traiter avec une extrême prudence. La langue de ces inventaires a également fait l'objet d'un examen critique, mettant notamment en œuvre la méthodologie d'une « histoire inversée des collections », qui part moins des collections de certains musées (allemands) que de la constatation de l'absence de biens culturels tirés de presque toutes les régions du Cameroun.

À l'aide de sources historiques, de correspondances inédites, de rapports et de journaux intimes, les conditions concrètes de ce que les musées allemands appellent l' « acquisition » d'objets camerounais vers 1900 ont été mises en lumière : pillage, extorsion, ruse, corruption, mais aussi, plus rarement, achats. L'enquête s'est attachée particulièrement à éclairer les différents protagonistes du transfert : d'un côté missionnaires chrétiens et militaires de l'armée allemande [10], dite alors « troupe de protection » (Schutztruppe) ; **[p. 21]** de l'autre les sujets ou représentants des royaumes d'Afrique centrale, formés souvent plusieurs siècles avant l'arrivée des agresseurs allemands, avec leurs structures propres de pouvoir et de partage territorial. Nous avons accordé une attention particulière aux acteurs et actrices anonymes qui, dans le Cameroun des années 1900, ont été utilisés de manière particulièrement insidieuse pour porter, sur leurs têtes et leurs épaules, l'héritage culturel de leur pays jusqu'aux côtes, afin qu'il puisse être expédié de là vers l'Allemagne. L'histoire des « fonds camerounais » des musées allemands, c'est le deuxième constat qui ressort de l'analyse systématique du matériel de l'époque coloniale, abondamment présent dans différentes archives, est en effet indissociable d'une violence massive, symbolique et réelle, à l'encontre des hommes, des femmes, et parfois des enfants. Des recherches déjà engagées [11] permettront dans un futur proche de préciser la part de violence militaire et missionnaire effectivement et concrètement associée à tel ou tel « objet » camerounais dans les musées allemands.

Parmi les centaines d'acteurs (rarement des actrices) dont les noms apparaissent dans les archives, nous en avons sélectionné une trentaine (tant allemand·es que camerounais·es), qui ont fait l'objet d'une enquête biographique spécifique et détaillée. Notre équipe de recherche a en effet explicitement souhaité se distancer des représentations unilatérales (allemandes) des acteurs coloniaux, qui ne font souvent que répéter les sources coloniales, pour mettre en évidence les actes de résistance à l'occupation, et le lien que l'on peut établir aujourd'hui entre les descendants de certains souverains camerounais et les (leurs) collections conservées dans les musées publics allemands. Nous avons pu constater une fois de plus l'étroite imbrication entre domination coloniale et histoire des musées. Le choix des personnes ne s'est pas fait en fonction de la quantité d'objets identifiés : il s'est plutôt agi, en sélectionnant des profils divers, de mettre en évidence les positions et les rôles historiques variés des uns et des autres dans le processus d'appropriation ou de vol. Ces notes biographiques sont complétées par une liste détaillée de centaines d'acteurs et actrices qui ont pu être identifié·es par leur nom grâce aux inventaires des musées allemands ; cette liste est publiée ici pour la première fois avec des informations supplémentaires mises à jour dans le cadre du projet [12]. Outre les individus qui ont joué un rôle central dans le transfert du patrimoine camerounais vers l'Allemagne pendant la période coloniale allemande, notre enquête a mis en lumière des groupes d'objets particuliers, les « objets de pouvoir » par exemple (régalia, trônes, attributs royaux, armes, etc.), dont la forte présence en Allemagne s'explique directement par la confiscation du pouvoir des souverains traditionnels dans le Cameroun colonisé [13] ; ou encore les « objets sacrés » (tels qu'ils étaient et sont parfois encore utilisés dans le cadre de funérailles ou d'actes religieux), qui n'ont pu entrer dans les collections publiques qu'en raison de la complicité entre les musées et les missions chrétiennes [14].

Une question s'est imposée face à la présence massive et maintenant centenaire d'objets camerounais en Allemagne : **[p. 22]** Quelle y a été et quelle y est aujourd'hui leur utilité ? Pour qui sont-ils là ? Quand et par qui ont-ils été remarqués, étudiés ? Avec quels objectifs et quels résultats ? La réponse,

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

il faut le dire d'emblée, est plus que décevante. Quelques rares objets ont été repérés ou dessinés par des artistes ; en revanche ils ont très peu fait l'objet de publications, et ont été très peu étudiés - contrairement aux bronzes dits « du Bénin » de l'actuel Nigeria, également entrés dans les musées allemands vers 1900 à la suite de pillages coloniaux britanniques, auxquels de nombreuses publications allemandes ont été consacrées dès leur arrivée. Bien que, depuis les années 1950, les « Arts du Cameroun », comme on a alors commencé à les nommer en Europe et aux États-Unis (The Arts of Cameroon en anglais), se soient imposés comme une catégorie artistique de toute première importance tant dans le monde des musées que sur le marché international, très peu de travaux, d'expositions ou de catalogues sont venus d'Allemagne. Pire : les seules œuvres « allemandes » du Cameroun devenues célèbres, véritables icônes de la création camerounaise, comme la figure lefem connue sous le nom de Reine Bangwa, sont des pièces vendues (!) par les musées de Berlin dans les années 1920, alors qu'ils souffraient du trop plein lié à l'accumulation coloniale.
Il est donc d'autant plus légitime de s'interroger sur l'avenir de ces objets, dont l'absence se fait sentir de manière toujours plus prononcée au Cameroun. Notre enquête, qui s'est largement appuyée pour cela sur le travail d'Yrine Matchinda, doctorante dans le cadre de notre projet, a prêté une attention particulière à la longue expérience de la perte et de la dépossession au Cameroun même. Mais, en Allemagne aussi, de plus en plus de voix s'élèvent, y compris et surtout dans une jeune génération d'intellectuel·les (d'origine africaine ou non) : actifs et actives dans les médias sociaux et voyageant entre les continents, elles et ils veulent savoir la vérité sur la manière dont le patrimoine culturel camerounais est arrivé en Allemagne, et donner une utilité, une visibilité, un espace de résonance à ce patrimoine caché. Vouloir savoir et, avec ou sans colère, vouloir récupérer une partie de ce patrimoine : voilà l'une des conséquences naturelle et tardive, à peine connue du grand public, du transfert de dizaine de milliers d'objets du Cameroun dans les réserves des musées allemands.

Ce document ne doit pas être le seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

**Atlas**

Notre équipe, dès les premiers moments de l'enquête, a tenu à rendre visible la présence (en Allemagne) et l'absence (au Cameroun) du patrimoine camerounais. Elle a souhaité s'appuyer pour cela sur un corpus de visualisation — cartes et graphiques — susceptibles d'offrir un accès visuel immédiat à la distribution géographique et statistique du patrimoine culturel matériel du Cameroun sur le territoire de la République fédérale d'Allemagne, mais aussi bien au-delà. De rappeler en un regard les déplacements historiques de frontières ; de rendre perceptible la présence plus ou moins importante des régions camerounaises dans les musées allemands actuels - et aussi, à l'inverse, les grandes lacunes, voire les blessures patrimoniales que la politique de collection agressive des acteurs allemands autour de 1900 a laissées dans le paysage culturel du Cameroun. C'est Philippe Rekacewicz, en lien étroit avec le collectif, qui s'est attaché à penser la conception et la fabrication des représentations visuelles qui retracent la circulation des êtres humains et des choses, qui montrent la conjoncture de l'accumulation dans les différentes phases de la période coloniale et postcoloniale, qui rendent visibles les voies de transport et surtout, les actions militaires et l'origine des butins.

Dans l'esprit d'une « cartographie radicale » [15], les cartes réalisées pour l'Atlas de l'Absence corrigent d'une certaine manière, par leur style et leur propos, le modèle cartographique dominant du XXe siècle, intimement lié — en particulier pour le Cameroun et plus généralement pour le continent africain — au développement de la cartographie coloniale en tant qu'instrument de pouvoir. En ce **[p. 23]** sens, les cartes pensées ici donnent la possibilité de montrer des interprétations visuelles de sources difficiles à saisir par ailleurs. Elles aident à rendre visible l'invisible : par exemple l'absence d'objets culturels et de pratiques associées dans des régions entières du Cameroun.

**(Sans) mots, (sans) images**

Dans le cadre de notre enquête a été étroitement lié au projet d'une cartographie critique celui d'un traitement critique de la terminologie. Celle qui, du côté allemand (et plus généralement occidental), accompagne depuis plus d'un siècle - que ce soit dans les correspondances, les rapports militaires ou les inventaires des musées - le processus de dépossession, d'appropriation et de muséification du patrimoine culturel camerounais. Tout comme la terminologie qui, du côté camerounais, va de pair avec l'expérience de la résistance. Et plus encore celle de la perte, des réclamations, de l'amnésie ou même de l'aphasie. Le langage n'est pas neutre. Menée principalement dans les archives d'institutions

allemandes, l'enquête a rassemblé un collectif de chercheuses et de chercheurs toutes et tous germanophones, mais pour lesquels l'allemand n'est pas la langue maternelle. Le choix de publier les résultats de l'enquête en langue allemande a été mûrement réfléchi : d'abord parce que les sources historiques et institutionnelles avec lesquelles il fallait travailler étaient rédigées en allemand. Ensuite parce qu'il nous a paru indispensable et urgent d'informer un large public allemand des horreurs coloniales commises au début du XXe siècle et de la trace qu'elles ont laissée dans les musées. Pendant le travail d'enquête, la langue allemande a donc été un élément fédérateur, mais aussi un défi. Cela a exigé une attention de tous les instants pour éviter de reproduire et de perpétuer la terminologie coloniale omniprésente dans les sources, pour s'en affranchir résolument - la langue et la vision coloniales s'infiltrant partout - et pour balayer en nous-mêmes, individuellement et en équipe, les perspectives et points de vue indissociablement attachés à cette terminologie allemande des années 1900.

De fait, il ne s'agissait pas seulement de remettre en question la terminologie en usage à cette époque, et de trouver les mots plus appropriés dans la perspective d'un travail d'équipe camerounais et allemand. Il fallait aussi surmonter des frontières disciplinaires lorsqu'il nous est arrivé de négocier collectivement le sens que nous voulions donner à nos travaux. Des mots qui, en ethnographie, reflètent l'état le plus récent de la recherche, peuvent ressembler, du point de vue des études littéraires, à une tentative de « re-tribalisation » des réalités locales camerounaises. Tandis que les efforts pour se distancier de désignations méprisantes, mais ancrées depuis de longues années dans le discours historiographique, peuvent conduire à des solutions maladroites sur le plan linguistique, et aussi à des malentendus, voire à de l'incompréhension. S'est ajouté à cela le fait, par exemple, que dans les différentes régions du Cameroun, certains termes couramment utilisés pour désigner les souverains locaux sonnent, dès lors qu'on les traduit en allemand, comme des emprunts directs à **[p. 24]** l'anglais ou au français (par exemple « chief » ou « chefferie »). Surviennent alors les problèmes supplémentaires liés à l'usage des langues coloniales pour écrire l'histoire d'un pays dans lequel aucune langue locale ne vient faire concurrence à ces dernières. Sans parler des problèmes de traduction, lorsque de telles désignations en allemand menaçaient soudain de transformer le « peuple de la forêt » en « Volk aus dem Wald », une « chefferie principale » en « Oberhäuptlingstum » ou un « spiritual guide » en « Führer » — autant de termes qui, même si l'on ne maîtrise par la langue allemande, semblent contaminés par l'idéologie et le langage nazis. Au cours du travail, même la syntaxe a fini par vaciller, lorsque nous avons constaté par exemple que dans nos phrases le choix des sujets et des objets était guidé inconsciemment par les sources que nous utilisions. Trop souvent, les « Allemands » étaient le sujet de nos phrases, et les « Camerounais » l'objet - jusqu'à ce que nous nous en rendions compte avec effarement et que nous décidions, même si seules des représentations allemandes de certains événements étaient disponibles par écrit, de les lire grammaticalement à contre-courant. Les citations de représentants de la puissance coloniale allemande ou de la littérature coloniale correspondante ont souvent constitué un défi : elles sont parfois si dérangeantes que nous aurions préféré ne pas en prendre connaissance et ne pas les reproduire. Elles donnent néanmoins un aperçu impitoyable d'une réalité historique dont l'emprise sur notre XXIe siècle est encore perceptible.

Il en va de même pour l'analyse et la reproduction de photographies (de personnes ou d' « objets ») que nous avons tenu à aborder de manière critique, en ne nous laissant pas prendre au piège d'une iconographie très codifiée présentant par exemple les rois camerounais au moment de leur reddition, et les officiers allemands en grand apparat dans les studios photographiques du Kaiserreich. De même, nous avons pris soin, lorsque nous avons reproduit en photo des objets camerounais conservés dans les musées allemands, de les libérer de leur arrière-plan, généralement noir, si typique des musées et rendant visible notre manipulation. Pour des raisons pratiques et face aux 40 000 pièces originaires du Cameroun dans les collections allemandes, nous n'avons pas, dans un premier temps, essayé de corriger les données schématiques et souvent fausses fournies par les inventaires des musées. Comment ces objets sont nommés dans leur région d'origine, quels souvenirs leur sont attachés, quelles fonctions ils remplissaient ou remplissent encore – à ces questions, nous souhaitons apporter des réponses dans le deuxième moment de notre enquête, qui démarrera en 2024. Ce second moment s'inspirera, entre autres, du site internet germano-nigérian lancé en 2023 sous le titre digitalbenin.org, qui a fait beaucoup parler de lui dans le monde entier. [16]

Ce document ne doit pas être le seul, incomplète, original de langue allemande. https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

## Le résultat d'un travail collectif

*L'Atlas de l'Absence* est une entreprise collective. Elle constitue la première étape d'un projet transcontinental financé de 2020 à 2023 par l'Agence de la recherche allemande (DFG, Deutsche Forschungsgemeinschaft) et mené par deux universités en partenariat privilégié avec sept musées allemands. Le géographe et cartographe Philippe Rekacewicz et les artistes graphique Dorothée Billard et Mirjam Krocker ont largement contribué à la mise en scène de cet énorme ensemble de données et de connaissances patiemment collectées par les chercheuses et les chercheurs. Au Cameroun et en Allemagne, le projet a été porté par Albert Gouaffo (Université de Dschang) et Bénédicte Savoy (Université Technique de Berlin). Les deux universités ont travaillé main dans la main à tout instant. **[p. 25]** Eyke Vonderau (Université de Berlin) en a assuré l'administration, à l'interface entre des structures et des cultures administratives très différentes, afin de garantir des conditions de recherche optimales. La question des visas de mobilité de nos chercheurs et chercheuses, trop souvent difficiles à obtenir ou dont l'obtention a souvent ressemblé à un parcours d'obstacles, nous a collectivement choqué·es. Les rencontres et ateliers réguliers de l'équipe, tant sur le campus de l'université de Dschang qu'à Berlin, la mobilité individuelle des différent·es chercheur·es entre les deux universités ainsi que les nombreuses visites de musées et d'archives ont conféré au projet son caractère exceptionnel. Au-delà de leur sujet de recherche précis, les membres de l'équipe ont assumé différentes tâches collectives au sein du groupe : Andrea Meyer s'est particulièrement chargée de donner un espace structuré aux discussions terminologiques et iconologiques intensives qui ont accompagné nos travaux. Sebastian-Manès Sprute s'est chargé d'obtenir, de structurer et de rendre utilisables les données brutes et très hétérogènes fournies par les musées, soit plus de 40 000 numéros d'inventaires. Richard Tsogang Fossi (Université de Berlin) s'est chargé de vérifier systématiquement les données de l'époque coloniale sur le Cameroun avec la réalité géographique, linguistique et sociale sur place. Mikaël Assilkinga (Université de Dschang) et Yrine Matchinda (Université de Dschang) ont mené, en plus de la préparation de leurs thèses respectives, des entretiens avec une multitude d'acteur·es camerounais·es dont les communautés ont été et sont encore touchées par la pratique coloniale d'extraction culturelle. Lindiwe Breuer et Dieu Ly Hoang ont soutenu le projet en tant qu'assistantes étudiantes. Sans l'aide généreuse de nombreux partenaires au Cameroun, en Allemagne et au-delà, cet Atlas de l'absence n'aurait pas vu le jour → Remerciements, 510. Nous leur adressons nos sincères remerciements, ainsi qu'au correcteur Stefan Krauss, aux conceptrices du livre Dorothée Billard et Mirjam Kroker et à l'équipe de la maison d'édition Reimer.

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

[p.29] Chapitre 1

## **Comment le « Cameroons » est devenu allemand.** Histoire d'une appropriation par la manipulation et par la force **[traduction française revue et corrigée par l'auteur]**

RICHARD TSOGANG FOSSI

Le 26 février 1885, 19 puissances européennes ont signé l'Acte général de la Conférence de Berlin dans la capitale de l'Empire allemand. Dans l'article 6, on peut lire sous le titre « Dispositions relatives à la protection des indigènes, des missionnaires et des voyageurs, ainsi qu'à la liberté religieuse » :

> « Toutes les puissances qui exercent des droits de souveraineté ou une influence sur les territoires considérés s'engagent à veiller à la conservation des populations indigènes et à l'amélioration de leurs conditions de vie morales et matérielles, et [...] à favoriser [les] entreprises créées et organisées dans ce but, ou qui visent à instruire les indigènes et à leur faire comprendre et apprécier les avantages de la civilisation » [1].

Suit une phrase, rarement citée, mais qui va garantir la prospérité de tous les musées européens : « Les missionnaires chrétiens, les savants, les explorateurs, ainsi que leur suite, leurs biens et leurs collections, font également l'objet d'une protection spéciale ».

Avant 1880, des royaumes autonomes existaient dans les régions côtières de l'Afrique de l'Ouest, et leurs souverains entretenaient des relations complexes avec les rois de l'intérieur du continent. Cette structure sociale a perduré malgré le commerce transatlantique des esclaves et les contacts existant avec les commerçants et les missionnaires européens [2]. Mais ce que l'on a appelé le *Scramble for Africa*, la course au partage du continent, dirigée depuis l'Europe, a provoqué un changement radical,[3] qui a touché également le territoire de Douala - connu jusqu'alors sous le nom de « Cameroons » - sur lequel régnaient quatre familles et leurs rois, Ndumb'a Lobe (King Bell, mort en 1897), Ngando Mpondo (King Akwa), Jim Ekwalla (King Dido) et Kum'a Mbape alias Lock Priso Bell → Bio, 397 (1846-1916) de part et d'autre du fleuve Wouri [4].

[p.30] Les commerçants allemands – tels Adolf Woermann (1847-1911), le princpal armateur sur la côte ouest de l'Afrique -, qui opéraient jusque-là dans la région, agissaient sans le soutien officiel de l'Empire [5]. Du fait de l'importance croissante du commerce et de la difficulté des relations avec d'autres puissances européennes comme la France et la Grande-Bretagne, qui possédaient déjà sur la côte ouest-africaine des colonies [6], les acteurs allemands tenaient de plus en plus à acquérir des colonies, notamment pour que les commerçants sentent protéges. Confiantes dans leur propre puissance, aucune des micro-nations d'Afrique de l'Ouest ne pensait pouvoir être colonisée [7], pourtant l'intérêt des États et des entreprises européennes pour le contrôle territorial ne cessait de croître, de l'océan au fleuve, du fleuve à la terre et de la terre à l'arrière-pays.

Beaucoup d'écrites, parfois nostalgiques [8], existent déjà sur la façon dont s'est déroulée la conquête du « Cameroon », ainsi que sure les hésitations initiales du gouvernement impérial à créer des colonies formelles [9]. Au-delà de l'intérêt croissant pour la conversation au-delà des frontières de l'Empire allemand, nous verrons comment les traiés coloniaux sont en fait l'oevre d'acteurs de la politique allemand d'expanson, comme le commerçant et amateur Adolf Woermann, le médecin et consul intérimaire pour le Cameroun Max Buchner → Bio, 375 (1846-1921), le premier gouverneur Julius von Soden (1846-1921) ou encore le juriste et naturaliste Eugen Zintgraff (1858-1897) qui, à partir de 1886, dirige les premières expéditions dites d'arrière-pays pour le compte du ministère des affaires étrangères allemand, et dont les déclarations doivent donc être sujettes à une relecture critique. Il convient de s'Intéresser de plus près à la manière dont les Dualas ont tenté de contrecarrer les manœuvres des reprèsentants des intérêts allemands, et donner ainsi plus de visibilité à leur agentivité. Pour finir, nous présenterons l'appropriation « imaginée et réelle » de la région à la suite des traités.

Ce document ne doit pas être le seul et complète l'original en langue allemande https://doi.org/10.1158/arthistoricum.1219

### L'enthousiasme colonial des années 1880

Dans les années 1880, la pensée coloniale occupait une place très importante en Allemagne, autant les missionnaires et et les commerçants que chez les hommes politiques. La question coloniale n'était pas seulement considérée comme une affaire de prestige pour un Etat promu au rang de puissance mondiale, mais aussi comme un moyen éprouvé de combler les déficits sociaux [10] survenus après la fondation de l'Empire, du fait d'une dépression presistante, de la baisse des salaires, de la hausse des loyers, des licenciements ou encor, à partir de 1879, de la crise agricole. Cela a conduit à la création de nombreuses sociétés qui prônaient un large engagement politique colonial comme solution à la crise économique. [11] Les personnalités connues qui ont ouevré dans ce domaine [12] sont des missionnaires, tel Ernst Friedrich Fabri (1824-1891), directeur de la plus grande société missionaire protestante d'Allemagne ; **[p.31]** Des commerçants, comme Adolf Woermann, Wilhelm Jantzen (1839-1917), Johann Thormählen (1842-1909), Ernst von Weber (1830-1902) ; ou des écrivains et théosophes comme Wilhelm Hübe-Schleiden (1846-1916). Le traité de Fabri Bedarf Deutschland der Colonien ? [L'Allemagne a-t-elle besoin de colonies ?] publié en 1879, a suscité un véritable engouement parmi les hommes d'affaires, les grands banquiers, les hommes politiques, les militaires et les armateurs. La propagande ètait le fait d'associations coloniales comme l'Association ouest-allemande pour la colonisation et l'exportation, créée en 1881 à Düsseldorf à l'initiative de Fabri [13]. Les objectifs de cette dernière, qui allaient marquer la politique coloniale dans les années à venir, furent fixés dès sa séance constitutive :

> « On ressent de plus en plus vivement en Allemagne le besoin de colonies d'outre-mer qui garantissent à nos émigrés ruraux et autres un nouveau foyer allemand, ouvrent au capital une rente sûre et élevée, à l'industrie des débouchés accrus, au commerce et à la navigation de nouvelles possibilités d'activités lucratives » [14].

D'autres institutions contribuèrent également à cette orientation idéologique. L'association allemande pour la colonisation « Deutsche Kolonialgesellschaft », née en 1887 de la fusion de plusieurs associations similaires, devient l'assocaition coloniale allemande la plus influente et joua un rôle important jusque dans l'entre-deux-guerres [15]. L'entreprise coloniale avait également pour prétexte de permettre à l'Allemagne de remplir une "mission civilisatrice" dans le monde, c'est-à-dire de « cultiver les indigènes » considéré·es comme arriéré·es [16]. On retrouve ces présupposés de base jusque les débats du Reichstag sur la colonisation, présentée comme « devoir d'aide » envers les peuples « inférieurs », avec la justification raciste d'une prétendue « élevation culturelle » [17] :

> « Ce n'est pas seulement l'obligation légale qui nous incombe en tant que protecteurs, non messieurs, notre position d'Etat de culture nous oblige à aider ces peuples avec les arguments évidents de la vision civilisée du monde et à essayer de leur procurer de meilleures conditions de vie que celles qu'ils ont pu se procurer eux-mêmes dans leur étroitesse. Coloniser, c'est faire du prosélytisme » [18].

Les motivations économiques et politiques du projet colonial sont ici masquées par une vision prétendument altruiste du colonialisme. L'Empire ne voulait manifestement plus se contenter des échanges informels des années précédentes, marqués par le commerce [19].

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande : https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

### Commerce et politique

Comme nous l'avons dit, vers 1880 de nombreuses entreprises françaises, anglaises et allemandes étaient déjà actives sur les côtes ouest-africaines ; elles entretenaient des relations de rivalité [20]. Les établissements commerciaux français et britanniques fonctionnaient comme s'ils étaient dans une seconde patrie, du fait de la domination de leurs gouvernements respectifs sur **[p.32]** les territoires concernés. Les entreprises allemandes se plaignaient donc des taxes douanières élevées imposées par les autres puissances, et se voyaient désavantagées par des droits de navigation et d'acquisition inégaux [21]. La société C. Woermann, qui possédait à elle seule 24 des 48 factoreries de la côte [22], défendit l'idée d'une prise de pouvoir par l'Allemagne sur certains territoires, et s'engagea en outre

pour le mouillage de navires de guerre afin de sécuriser le commerce allemand [23]. Dans un mémorandum de la Chambre de commerce de Hambourg adressé au chancelier impérial en 1883, Adolf Woermann résuma les principes les plus importants de la future politique coloniale de l'Empire. Par exemple, le point 2 exigeait :

> « La conclusion de traités avec l'Angleterre, éventuellement aussi avec la France, par lesquels les Allemands vivant dans les colonies de ces États se voient garantir à tous égards, notamment en ce qui concerne l'acquisition de la propriété foncière, des droits égaux à ceux des ressortissants de ces États. » [24]

La concurrence entre les puissances européennes intervenait dans une situation tendue pour la population locale de « Cameroons ». Les familles dualas rivales, Bell et Akwa, étaient en conflit avec leurs vassaux qui gagnaient en influence économique. [25] Comme la population avait déjà conclu de nombreux traités avec la Grande-Bretagne, représentée par des consuls [26], depuis les années 1840 [27], et que le gouvernement britannique avait même établi un organe juridique important - la *Court of Equity*, fondée en 1856 - à « Cameroons » [28], les rois Bell et Akwa pensaient que les tensions internes pourraient être résolues par une annexion britannique. C'est sur ce point qu'ils insistèrent, individuellement ou collectivement, dans des lettres adressées au gouvernement britannique, demandant une annexion plutôt qu'une protection. Ils considéraient l'annexion comme une occasion de modernisation, sérieuse et d'utilité publique, tandis que la protection signifiait pour eux la perte de leur autonomie et de leurs droits souverains ou fonciers. Bien que Gustav Nachtigal (1834-1885) en ait été parfaitement conscient, il n'hésita pas à travestir la réalité en faveur de la puissance coloniale en cours d'établissement [29]. La réponse, hésitante ou négative, de la Grande-Bretagne ne fit que renforcer les intérêts coloniaux des commerçants allemands.

**Contrats germano-« camerounais », manipulation et agentivité**

Pour le transfert de souveraineté au profit de l'Empire allemand, il n'y eut pas un unique traité germano-« camerounais », mais plus de 95 traités [30], conclus avec les Dualas et d'autres populations [31]. Les points décisifs, pour le traité du 12 juillet 1884 comme pour les conditions posées par les Dualas, étaient la question de la souveraineté et l'intangibilité de principe de leurs terres cultivées. Ces deux points devinrent la pomme de discorde entre la puissance coloniale allemande désormais établie et la population locale duala [32]. Si les premiers contrats avaient apparemment **[p.34]** été négociés de manière pacifique, la contrainte et la violence augmentèrent au fil du temps.

Douala n'était pas la capitale de toutes les sociétés locales, ni sur la côte ni dans l'arrière-pays. Les Dualas jouaient certes un rôle prédominant dans le commerce avec les Européens, mais les différents groupes de population formaient des micro-nations jouissant d'une autonomie relative [33]. Une sorte de vassalité de fait ou fictive était cependant parfois revendiquée face aux représentants officiels allemands, par exemple par le roi Bell, qui faisait passer Lock Priso → Bio, 397 pour son vassal [34]. Trois contrats identiques furent signés avec les Dualas eux-mêmes, l'un avec King Dido dès le 11 juillet, l'autre avec King Bell, et le troisième avec King Akwa le 12 juillet 1884 [35]. D'autres « voyages » autour de Douala, jusqu'à Bimbia et sur le cours supérieur du Wouri, furent nécessaires pour obtenir davantage de contrats avec d'autres souverains locaux. Mais, dès le début, ces contrats n'ont été possibles, ou extorqués, que grâce à de nombreux « *dash* » (cadeaux, pots-de-vin) et démonstrations de force [36]. Dès 1884 on observe les premiers contrats effectivement obtenus par la violence [37]. Lock Priso protesta, oralement dès juillet 1884 et par écrit le 28 août 1884, contre le fait que le drapeau colonial ait été hissé sur son territoire à Hickory Town (aujourd'hui Bonabéri). À partir de décembre 1884, ces protestations prirent la forme d'une mobilisation armée, jusqu'à ce que soit conclu début 1885 un traité de soumission en faveur des conquérants allemands. Dans une lettre adressée au consul général Gustav Nachtigal le 28 août 1884, Lock Priso écrit : « We beg you to pull that flag down. No man buy we [Nous vous prions de faire descendre ce drapeau. Personne ne nous a acheté]. » [38]

Comment les traités coloniaux ont-ils été conçus ? On en a un aperçu chez Max Buchner → Bio, 375 (1846–1921), qui revient sur le processus dans ses écrits, tantôt par l'ironie, tantôt par l'euphémisme :

Ce document ne doit pas être lu seul, il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

> « Le plus dérisoire dans ces traités, c’est qu’ils ont dû être recherchés et demandés par nous, et qu’en plus ils ont dû être monnayés […]. Et même les cadeaux qui servent à l’achat ne sont finalement pas absolument condamnables. » [39]

Manifestement les contrats étaient soumis aux seuls intérêts des Allemand·es, et ne tenaient aucun compte des souverains locaux signataires qui, une fois le contrat signé, ne pouvaient plus se défendre. C’est ce que montre par exemple le cas de Jim Ekwalla [King Dido] qui, s’étant plaint auprès de l’agent de la société Jantzen & Thormählen au sujet de son *dash* insatisfaisant, reçut la réponse suivante : « Tu n’auras plus la moindre feuille de tabac. » [40] Buchner l’a même menacé, au cas où il aurait souhaité revenir sur son engagement d’être « indigène allemand » :

> « Jim Ikwala, ne fais pas de bêtises. Les signatures ne se retirent pas comme un baril d’huile de palme ou une dent d’ivoire. […] Tu aurais dû bien réfléchir plus tôt à la quantité de « dash » qui te convenait. Prends garde, Jim Ikwalla, de ne pas te laisser entraîner par de mauvais conseillers, de ne pas faire quelque chose que tu aurais à regretter plus tard, et de ne pas t’approcher de nos ennemis. Car nos navires de guerre ne resteront pas longtemps à l’écart. » [41]

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1239

**[p.35]** De telles réactions donnent une idée de la violence épistémique et physique [42] qui structurait la situation coloniale. Elle était délibérément utilisée pour contrôler la colonie, dans tous les domaines, et n’a finalement épargné personne. Même King Bell, qui jouissait d’une bonne réputation parmi les fonctionnaires coloniaux allemands, l’a subie. Dans une lettre de protestation du 23 septembre 1888, il réagit ainsi contre le mauvais traitement que lui inflige le gouverneur Julius von Soden : « C’est moi qui ait donné mon pays au gouvernement allemand. Mais je suis maintenant bien surpris de voir comment je suis traité brutalement chaque jour par votre gouverneur ici. Au lieu de me traiter comme un roi ou un homme respectable, il me traite comme un chien. » [43]

Les conditions posées par les rois pour apposer leur signature - connues sous le nom de « *Our Wishes* » - ont également été remises en question. Elles comprenaient huit points, parmi lesquels le maintien des traditions locales, l’intangibilité du commerce intermédiaire, le droit de souveraineté sur leurs terres, ainsi que la non-pénétration dans l’arrière-pays [44]. Ce document important, qui témoigne de l’agentivité des souverains locaux de l’époque, ne provoqua du côté allemand que des stratégies de contournement, comme l’illustrent une fois de plus les notes de Buchner :

> « Cela me fait plaisir depuis longtemps, ne serait-ce qu’à cause du document « Our Wishes » datant de l’époque de la levée du drapeau. Il faudrait retirer de nouveau ces droits à ces nobles Dualas. Les Anglais n’ont pas tout à fait tort de rire du fait que le consul Schulze était prêt à lier les mains des entreprises allemandes […] en reconnaissant par sa signature l’exigence qu’elles restent à l’écart de l’arrière-pays, et ils trouvent étrange que […] les entreprises allemandes essaient tout de même […] de progresser vers l’intérieur. Seul un coup de force pourrait résoudre cette contradiction. » [45]

La proposition de Buchner d’ « affamer » la partie adverse par un blocus commercial [46] jusqu’à ce qu’elle commence à « se plaindre horriblement » témoigne de la volonté d’user de la force : « Quelques-uns se mettront peut-être en conséquence au travail, contre un salaire journalier infime, qui ne doit en aucun cas dépasser un mark en marchandises ; que dans les mains de ceux-ci on dépose tout de suite les outils nécessaires. » [47] Zintgraff, qui se heurtait à la garantie du monopole du commerce intermédiaire dans « *Our Wishes* », l’ignora tout simplement et, avec l’autorisation du gouverneur Julius von Soden, pénétra jusqu’à Bodiman et Yabassi, où il extorqua des contrats [48].

Il convient de noter que les acteurs allemands ont appuyé leurs théories coloniales sur l’idée, très répandue à l’époque, de la paresse des « indigènes », et sur le concept de Charles Darwin de « lutte pour la survie » [49]. On remarquera aussi que Buchner, par exemple, s’est inspiré de Woermann, qui parlait déjà depuis 1879 d’éducation des Noirs au travail [50]. La colonisation de l’autre se mue en « mission civilisatrice » [51]. L’ « éducation au travail » devint un slogan central de la propagande coloniale : c’était prétendument le seul moyen pour les colonisés « paresseux » de devenir des

personnes utiles à quelque chose **[p. 36]** [52]. Cette formule dissimule notamment les conditions indignes dans lesquelles les travailleurs — souvent des travailleurs forcés mal traités, des prisonniers de guerre, des femmes et des enfants — étaient employé·es [53].

### Tracé des nouvelles frontières, spoliation des terres

La spoliation arbitraire et violente du territoire était un projet pérenne, à peine achevé en 1914. Un exemple frappant en est l'expropriation unilatérale, à partir de 1910, des Dualas de leurs terres sur le plateau de Joss, afin d'y construire une ville portuaire. Cette expropriation se basait sur le principe de la ségrégation raciale [54] entre colons blancs et populations noires, qui n'étaient plus autorisées à vivre à proximité des Blancs. Le médecin du gouvernement Hans Ziemann → Bio, 439 (1865-1939) défendit la thèse selon laquelle les Noir·es étaient responsables de la propagation du paludisme. Au lieu de faire prendre de la quinine à l'ensemble de la population, il proposait une séparation géographique d'au moins un kilomètre entre les populations blanches et noires [55]. À partir de 1913, environ 20 000 Dualas devaient être exproprié·es au profit d'environ 400 Européen·nes ou Allemand·es. Rudolf Duala Manga Bell (env. 1873-1914) et Adolf Ngoso Din (env. 1882-1914) s'opposèrent juridiquement à cette injustice coloniale, mais furent accusés de haute trahison et condamnés à mort le 7 août 1914 lors d'un procès, déjà qualifié à l'époque de scandaleux ; ils furent pendus le 8 août [56].

L'extension du territoire colonial est également due aux expéditions dites punitives [57] menées contre les groupes qui s'opposaient à l'avancée des Allemands. Les traités de paix étaient précédés d'incendies de villages, de dévastations de fermes et de nouvelles confiscations de terres [58]. Ainsi, un journal colonial rapporta, après quelques « expéditions punitives » dans le nord :

> « L'occupation permanente de Yoko par un détachement de 120 hommes de la « Schutztruppe » démontre suffisamment l'intention du gouvernement allemand de s'emparer durablement du pays. [...] Sur la base des victoires actuelles, la voie est ouverte jusqu'à Garoua, et donc plus rien ne s'oppose à la prise de possession du territoire de la colonie, qui peut actuellement être exploité économiquement [...] à partir de la côte. » [59]

Ces opérations militaires furent en même temps explicitement mises à profit pour dresser les premières esquisses de cartes géographiques, signe indubitable de l'appropriation du territoire [60]. De 1884 à 1914, les différentes communautés, arbitrairement et violemment soumises à une entité territoriale unique, subirent plus de 200 attaques guerrières, souvent particulièrement cruelles, de la part de la troupe coloniale. Plus de 4 000 esquisses de cartes furent réalisées, sur la base desquelles Max Moisel (1869-1920) et Paul Sprigade (1863-1928) réalisèrent peu à peu une carte de l'ensemble du territoire occupé, **[p.38]** qui fut publiée aux éditions Reimer. Dans ce domaine, l'arbitraire de la domination coloniale est particulièrement visible, puisque des données ont été collectées en situation de guerre, des localités ont été nommées, attribuées ou divisées sans demander l'accord des populations concernées. Ces initiatives étaient soutenues par le Fonds africain qui, depuis 1878, finançait, avec un capital de 150 000 Reichsmarks, aussi bien des voyages dits d'exploration, ou des expéditions punitives, que la production de cartes, d'atlas et de journaux coloniaux [61]. Le principe de l'occupation n'était manifestement plus le « traité germano-duala », mais les clauses de la conférence de Berlin sur le Congo qui, tout en légitimant la violence [62], détruisirent ainsi les conditions de vie des populations [63].

Pour fixer les frontières en accord avec les empires coloniaux voisins, la France et la Grande- Bretagne, il fallut des commissions frontalières à l'Est, au Sud et à l'Ouest [64]. De nombreux officiers allemands y participèrent, comme Hans Ramsay (1862-1938), Hans Glauning → Bio, 386 (1868-1908), Philipp Engelhardt (1866-1951), Oscar Foerster (1871-1910) ou Bernhard von Besser (1862-1914) [65]. La fixation des frontières entre l'Empire allemand et la France ne vient cependant pas seulement des simples commissions frontalières. Les crises diplomatiques entre les deux puissances, qui se disputaient l'influence au Maroc depuis 1905, ont été déterminantes. Après l'escalade de 1911, le conflit a pu être réglé par un traité qui accordait à la France la suprématie sur le Maroc ; en compensation, l'Allemagne s'est vue attribuer au Sud et à l'Est de sa colonie une superficie d'environ

Ce document ne doit pas être lu seul, il complète l'original en langue allemande. https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

275 360 km2 avec une population d'environ un million d'habitant·es [66]. Ainsi, le territoire colonial allemand dans le Golfe de Guinée couvrait désormais plus de 787 840 km2, avec une population comprise entre 3 et 4 millions d'habitant·es [67]. La surface créée par l'accord franco-allemand a été appelée « Nouveau Cameroun ». Cette extension de la frontière n'a pas duré plus de cinq ans, car l'Allemagne a perdu sa colonie en 1916 lors de la Première Guerre mondiale. Le Cameroun lui-même fut divisé entre la Grande-Bretagne et la France, et les terres cédées en 1911 revinrent au Gabon, au Congo, à la République centrafricaine et au Tchad, qui formèrent l'empire colonial français [68]. En l'espace de quelques années, la nationalité imposée à certain·es colonisé·es a donc changé.

**Administration coloniale, missions et écoles**

L'occupation coloniale de nombreuses micro-nations avait eu pour conséquence de les placer sous un pouvoir unique, par la centralisation de l'appareil gouvernemental. Des entités auparavant relativement autonomes ont été arbitrairement divisées en districts ou stations [69]. Ces nouveaux appareils administratifs étaient dirigés par des administrateurs de district **[p.39]**, placés sous l'autorité du gouverneur, la plus haute autorité de la colonie. [70] Outre ces unités administratives dirigées par des civils, il existait le plus souvent des stations administrées par des militaires. Celles-ci ont surtout été créées là où une conquête avait eu lieu, ou bien là où la population ne se laissait pas facilement soumettre [71]. La troisième catégorie était celle des résidences, une forme d'administration provisoire qui existait surtout dans la partie nord de la colonie. Elles dépendaient pour la plupart de l'armée en raison de la position encore forte du système féodal local, qui ne fût surmonté qu'à partir de 1902 [72].

Pour exercer son pouvoir, l'appareil administratif fut assisté, à partir de 1891, d'une force de police et, à partir de 1894, d'une force militaire dite de protection (« Schutztruppe ») [73]. De 1884 à 1901, les sièges des administrations civile et militaire se trouvaient à Douala. Par un décret du gouverneur Jesko von Puttkamer → Bio, 422 (1855-1917), ces deux sièges furent transférés à partir de 1901 à Buea, près de Viktoria (aujourd'hui Limbé), de sorte que l'appellation « Cameroun » ne s'appliqua plus uniquement à Douala, mais à toute la colonie [74]. Jusqu'en 1916, il existait 18 districts, six stations militaires et quatre résidences [75]. La domination coloniale ne se consolida pas seulement dans le réaménagement du pays, mais aussi dans les rapports juridiques. Une série de peines a été introduite comme stratégie disciplinaire, souvent basée sur une division raciale de la population coloniale. Les formes de punition les plus courantes pour les « indigènes » comprenaient les châtiments corporels, l'emprisonnement, de durée variable, l'amende ou la peine de mort [76]. Même en dehors du cadre juridique, les châtiments corporels étaient si répandus que le Cameroun était connu sous le nom de *« the twenty-five-country »* (le pays des vingt-cinq), en référence aux vingt-cinq coups de fouet régulièrement infligés [77]. Ce n'est que par de telles mesures et actions de terreur que 1 560 Européens ou Allemands à peine pouvaient espérer régner sur deux à trois millions de personnes [78]. Les écoles étaient utilisées comme « partenaires » et moyens de renforcement de la domination. Les écoles gouvernementales étaient parainnées par l'État allemand. La première a été ouverte en 1888 à Douala avec Theodor Christaller (1863-1896). L'objectif principal de l'école était de fournir des auxiliaires à l'administration locale en leur offrant une formation rudimentaire [79]. Les missions chrétiennes - les baptistes anglais depuis les années 1850, la Mission de Bâle depuis 1886, la Mission catholique pallottine depuis 1890 [80] ainsi que la Mission presbytérienne [81] - ont également joué un rôle important dans la formation d'une nouvelle identité des colonisé·es. ont également joué un rôle important dans la formation d'une nouvelle identité des colonisé·es. Elles ont surtout combattu les mœurs locales, qu´elles qualifiaient de diaboliques [82]. Les écoles gouvernementales et missionnaires sont ainsi devenues les lieux où s'est véritablement déroulée la mission dite « civilisatrice », tant au niveau temporel que spirituel, ce qui a profondément ébranlé l'identité des populations autochtones. [83]

En tout, la période coloniale allemande au Cameroun n'aura duré guère plus de 30 à 32 ans, marquée par une violence ininterrompue et **[p.40]** des actions de résistance d'une population qui se défendait contre la puissance d'occupation allemande. Ces décennies ont laissé au Cameroun non seulement des traces physiques et psychologiques profondes, mais aussi un vide culturel béant : entre 1884 et

Ce document ne doit pas être mis en ligne. Il complète l'original en langue allemande. https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1249

1919, le pays a perdu des dizaines de milliers de biens culturels, dont environ 40 000 sont aujourd'hui « conservés » dans des musées publics allemands. Car la logique coloniale d'appropriation et de dépossession s'est également imposée par le vol massif du patrimoine matériel. La nouvelle délimitation des frontières entre 1911 et 1916 devrait soulever la question de l'origine des biens issus des régions concernées et emportés dans les musées européens. Les expéditions militaires punitives, notamment, n'avaient pas pour seul but d'asservir les territoires et les personnes. Sous le prétexte de punir la résistance des sociétés locales, elles favorisaient le vol par la force et la destruction ciblée de biens culturels. Le travail missionnaire a eu des effets similaires, sous le couvert d'une conversion au christianisme. Des milliers d'objets culturels, sacrés et de pouvoir, ont ainsi été détournés, « achetés », confisqués, enlevés, arrachés, extorqués, détruits. En prenant en 1889 des décisions [84] sur la manière de traiter les biens culturels ramenés des colonies, le Conseil fédéral a légitimé le pillage et la destruction de systèmes culturels entiers.

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

[p.45] Chapitre 2

## La dislocation du patrimoine culturel camerounais en chiffres

SEBASTIAN-MANÈS SPRUTE

Dans les musées publics allemands, de Berlin à Stuttgart en passant par Hambourg, Leipzig et Munich, de grandes quantités d'armes, de lances, de trônes, d'objets sacrés, de mobilier de palais, de regalia, d'instruments de musique, de statues à taille humaine, d'objets du quotidien, de manuscrits, de bijoux, de pierres tombales, etc. sont stockées depuis 100 ans. La plus grande partie, environ 39.000 numéros d'inventaire, est entrée dans les collections allemandes entre 1884 et 1919, et a donc clairement été acquise et exportée au cours de la période coloniale allemande au Cameroun. Pendant l'époque coloniale anglaise française entre 1919 et 1960, les collections camerounaises n'ont en revanche augmenté que de 6000 numéros d'inventaire, un nombre tout aussi important, soit à nouveau environ 6000, ayant été ajouté de 1960 à nos jours. Pour environ 5000 numéros d'inventaire en provenance du Cameroun, on ne dispose d'aucune information sur la date de leur arrivée en Allemagne. Dans ce qui suit, nous allons donner un aperçu de ces fonds, de leur localisation et de la diversité des témoignages de la culture camerounaise qu'ils contiennent.

Dans le cadre de notre inventaire du patrimoine culturel camerounais dans les musées publics allemands, nous avons identifié 40.950 biens culturels dans 45 institutions qui se trouvent encore actuellement dans leurs salles d'exposition et de dépôt [1]. A cette quantité déjà énorme en soi s'ajoute un nombre encore plus important de biens qui ont été enregistrés dans les documentations des collections au fil du temps, c'est-à-dire qui ont été en possession des musées à un moment donné de l'histoire, mais qui ne le sont plus aujourd'hui pour différentes raisons - échange, vente, perte pour cause de guerre. Même si, parmi les institutions interrogées, seules sept grandes et deux petites ont été en mesure de fournir des informations à ce sujet, la prise en compte de ces valeurs dans ces seuls cas fait passer le nombre total de numéros d'inventaire à 56.040 [2].

Avec un total historique de 16.670 numéros d'inventaire et un total actuel de 8871 numéros d'inventaire, le Linden-Museum de Stuttgart abrite de loin les plus grandes collections camerounaises allemandes [3]. Le Grassi Museum für Völkerkunde de Leipzig suit en deuxième et troisième position avec un rapport de 7432 à 5190 numéros d'inventaire [4] et l'Ethnologisches Museum de Berlin avec un rapport de 7194 à 5135 numéros d'inventaire [5]. D'autres collections importantes sont [p.48] réparties dans plusieurs autres musées ethnologiques parmi les plus grands d'Allemagne. Ainsi, le Rautenstrauch-Joest-Museum de Cologne compte encore 3164 numéros d'inventaire sur 3344, [6] le Museum Fünf Kontinente de Munich 3018,[7] le Museum für Völkerkunde de Dresde encore 2444 sur 2674,[8] le Übersee-Museum de Brême 2250 sur 2737,[9] le Weltkulturen Museum de Francfort 2154,[10] les Reiss-Engelhorn-Museen de Mannheim 1789 [11] et le Niedersächsisches Landesmuseum de Hanovre 1562 [12].

Notre inventaire s'est concentré sur les « objets de collection ethnologiques », également intitulés « Ethnographica ». Les restes humains, les échantillons et préparations zoologiques, botaniques, géologiques ou similaires, qui sont également souvent représentés dans les collections ethnologiques, n'étaient en revanche pas au cœur de notre projet de recherche et n'ont donc pas été recensés.

Parmi les fonds de collections ethnologiques difficiles à délimiter, la part des biens culturels classés comme « armes », « bijoux », objets quotidiens et « sacrés » [13] est particulièrement importante. Ils occupaient déjà une place de choix dans les « listes de desiderata » des instructions de collecte de l'époque coloniale, élaborées par les directeurs du département Afrique du Musée royal d'ethnologie de Berlin Adolf Bastian (1826-1905) [14], Felix von Luschan (1854-1924) [15] et Bernhard Ankermann (1859-1943) [16]. Par exemple, les catégories « armes », « bijoux » et « objets quotidiens ou usuels » représentent ensemble les trois quarts des collections des musées Reiss-Engelhorn de Mannheim [17].

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.919

Les découpages des catégories d'objets choisies par les musées entraînent une distorsion qu'il ne faut pas sous-estimer, car les armes et les bijoux sont des catégories relativement distinctes, alors que la catégorie des objets quotidiens est beaucoup plus large. Ici, ce n'est pas la fonction d'un vêtement, d'un panier, d'un sac, d'un récipient à boire ou d'un jouet qui est déterminante, mais son utilisation (régulière). En fin de compte, presque tous les objets peuvent être classés comme objets du quotidien. La catégorie se compose donc toujours d'une grande quantité d'objets différents qui pourraient être classés autrement. En ce sens, elle ne dit pas grand-chose sur les témoignages culturels du Cameroun qui se cachent derrière : de simples objets quotidien s ou des attributs sacrés qui n'étaient utilisés que dans certaines constellations ou par certaines personnes. Des typologies d'objets comme celle du Grassi Museum für Völkerkunde de Leipzig, où les armes constituent la catégorie la plus fréquente et représentent à elles seules environ 15% des collections avec un total de 1174 numéros d'inventaire, reflètent donc leur subdivision de manière plus appropriée.[18] De même, on trouve des subdivisions comparables dans les collections des musées Reiss-Engelhorn de Mannheim, avec environ 15% d' « armes et accessoires » [19], et dans les collections du Museum für Völkerkunde de Dresde, avec environ 20% d' « armes et équipement » [20], même si les catégories ne sont pas aussi distinctes ici et ne comprennent pas **[p.49] n'**incluent que les armes en tant que telles, mais aussi l'équipement ou les accessoires militaires. La catégorie des armes est en outre la seule qui se retrouve dans presque toutes les collections, dont d'innombrables lances, flèches, épées et couteaux, mais aussi des fusils, casques, boucliers, haches, arcs, arbalètes, etc.

Les déficits de la typologie des objets font que les pièces uniques et les chefs-d'œuvre exceptionnels du patrimoine culturel camerounais, auxquels on attribuait des pouvoirs surnaturels dans le contexte local ou qui étaient liés à des actions spécifiques, n'entrent souvent dans aucune des catégories formulées dans une perspective eurocentrique, ce qui les rend invisibles dans les collections. C'est le cas des pièces d'apparat prestigieuses et des symboles de pouvoir [21] tels que le « Mandu Yenu », le trône brodé de perles du sultan Njoya de Bamum [22] → cahier d'images XLVIII ou le « Tange » ou « Tang ». bec de navire de la « Duala » → cahier d'images LIV, [22] des figures sacrées comme « Ngonnso », la statue de la divinité mère des « Nso » [23] → cahier d'images III ou la « reine mère (nafoyn) Naya » des « Kom » [24] → Cahier d'images XIII Les tambours monumentaux dotés d'une signification particulière, comme les « tambours à fentes[n] » de « Banssa » présentés actuellement dans l'exposition sur le Cameroun du Musée ethnologique de Berlin au Humboldt Forum [25], sont tout aussi mal placés dans la catégorie des instruments de musique qui leur est réservée. Au contraire, ils étaient le plus souvent considérés comme des sujets et/ou représentaient des insignes de domination qui n'étaient utilisés que par un cercle de personnes choisies lors de cérémonies spécifiques [26].

Même pour les sculptures monumentales en bois, comme le fameux « poteau du cavalier bleu », répertorié dans le livre d'inventaire du musée des Cinq continents de Munich sous la désignation « poteau de maison de culte ? » des « Lundu » [27], on ne trouve finalement pas de catégorie appropriée dans les documentations de la collection. Il en va de même pour les 27 « portes », « montants de porte », « linteaux de porte » et « seuils de porte » qui se cachent derrière 13 numéros d'inventaire [28] et qui sont également exposés actuellement au Humboldt Forum. Des éléments architecturaux comme ceux-ci ont souvent été prélevés sur des bâtiments historiques, existant depuis des générations et ayant une grande importance politique et religieuse, qui ont été pour la plupart complètement détruits. C'est également le cas de la « porte » composée de trois éléments de « Baham » à Berlin [29], qui a été volée avec d'autres pièces d'un « hall de 20 m de long, 18 m de large et plus de 6 m de haut au milieu, soutenu par des colonnes en bois, apparemment la salle de réunion et de boisson du chef » au cours d'une opération militaire contre la population locale. [30] L'officier des troupes de protection Hans Glauning (1868-1908), qui a livré le butin, a annoncé son envoi à Felix von Luschan, alors directeur du département africain du Museum für Völkerkunde de Berlin, dans une lettre datée du 7 août 1905 : « Il s'agit en tout de 20 charges qui nécessitent environ 25 porteurs. La collection contient de nombreux ouvrages de portes, des montants de portes, des chaises, des masques de danse, des idoles, des récipients, etc., les choses [...] ont été en grande partie capturées, comme tout ce qui vient du Bamenom et du Baham, en partie achetées » [31] Aujourd'hui **[p.50]**, ces éléments clés de l'architecture locale, particulièrement symboliques, sont exposés à Berlin. Leur présence dans la capitale allemande en ce début de XXIe siècle suggère moins un style architectural ou quelque chose de similaire qu'une destruction presque totale de sociétés locales séculaires et un bradage presque total des biens culturels locaux.

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande : https://doi.org/10.11588/arthistoricum.21

Mis à part les problèmes d'attribution mentionnés, le fonds camerounais conservé en Allemagne se compose de témoignages matériels de tous les domaines de la vie humaine. Outre des pièces uniques monumentales, il comprend de nombreuses collections de minuscules pions, épingles à cheveux, boucles d'oreilles, etc. On y trouve des sculptures très anciennes, comme les figures funéraires en pierre Akwanshi des « Ekoi » dans la région frontalière avec le Nigeria, dont certaines datent des 15e et 16e siècles [32], ainsi que des acquisitions récentes, comme la « moto » de Yaoundé, acquise par le Linden-Museum de Stuttgart en 2018. [33] Des objets d'usage quotidien tels que des "cuillères", [34] des « bols », [35] des « paniers », [36] des « balais » [37] ou des « chaises », [38] pour la plupart disponibles en grande quantité, font également partie des collections, tout comme des reliques sensibles de reliquaires sacrés byériens. [39] Il s'agit d'une sorte de tombe ou d'ensemble composé des restes d'ancêtres, d'un récipient spécial pour les conserver et de figures de gardiens d'ancêtres en bois. Les byeri sont respectueusement conservés par les descendants dans leur propre foyer et ne sont accessibles aux personnes extérieures à la famille qu'à l'occasion d'événements particuliers. Ils n'ont donc pas leur place dans les institutions de collections publiques. On trouve en outre des catégories d'objets telles que « vêtements », [40] « jouets », [41] « moyens de paiement », « moyens de locomotion », « masques », « meubles », « accessoires de chasse », « outils », « articles de toilette » [42] - la liste pourrait être allongée à l'infini et témoigne de la délocalisation massive du patrimoine culturel camerounais, tant sur le plan qualitatif que quantitatif.

Il est en outre particulièrement intéressant de noter que, dans le cadre du projet, nous avons pu attribuer un total de 31.707 numéros d'inventaire à 231 groupes historiques de la population camerounaise. Le plus grand nombre de pièces de collection provient de la partie nord-ouest du Cameroun (Grassland), suivie des régions septentrionales (Extrême-Nord) et des régions côtières (Littoral). Même si les définitions des groupes de population sont d'origine coloniale et ne correspondent pas aux auto-désignations de la population locale d'alors et d'aujourd'hui, cela permet de réattribuer les biens culturels aux groupes locaux auxquels ils ont été pris. En raison de l'incompréhension générale de la domination coloniale allemande quant à la composition de la population locale, des recoupements sont toutefois possibles ici aussi. En outre, la documentation lamentable des collecteurs d'objets coloniaux sur place masque souvent le lieu d'origine réel d'un objet donné. [43]

**[p.51]** Considéré dans son ensemble, le fonds camerounais conservé dans les institutions allemandes se caractérise avant tout par son volume, son grand âge et la diversité typologique des objets de la collection. Tout cela reste cependant invisible et insoupçonné, car sur les 40.950 numéros d'inventaire répartis dans 45 institutions, presque rien n'a jamais été montré. Ainsi, le Musée d'ethnologie de Berlin expose actuellement quelques centaines de pièces sur un total de 5135 témoignages de l'héritage culturel camerounais, soit une infime partie de l'ensemble de la collection actuelle. Le reste continue à dormir dans les dépôts des musées et des collections, donc doublement inutilisé et invisible pour les gens, aussi bien au Cameroun qu'en Allemagne.

Ce document n'a pas été relu et corrigé par l'auteur en langue allemande. https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

[p.59] [Acteurs]

61 - **Chronologie et acteurs de l'appropriation des biens culturels camerounais** (Richard Tsogang Fossi)

95 – **« Calamités de porteurs ».** Privation de biens culturels et destruction de la force de travail (Sebastian-Manès Sprute)

113 - **« Ne s'obtient que par la force ».** La violence militaire coloniale au Cameroun et les collections muséales en Allemagne : histoire d'une symbiose (Yann LeGall)

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

[p.61] Chapitre 3

# Chronologie et acteurs de l'appropriation des biens culturels camerounais

**[traduction française revue et corrigée par l'auteur]**

RICHARD TOSGANG FOSSI

Actuellement, environ 40.000 témoignages religieux, dynastiques, mais aussi de simples objets artisanaux du patrimoine culturel matériel du Cameroun se trouvent dans seulement 45 institutions publiques en Allemagne. Ceux-ci ont été enlevés du Cameroun à différentes époques, par différentes mains et avec différentes justifications, puis transférés en Allemagne. Ce chapitre examine d'une part la chronologie de l'incorporation des biens culturels du Cameroun dans les musées publics allemands. Il esquisse d'autre part une typologie des acteurs impliqués dans cette translocation systématique. [1] En ce qui concerne les différentes justifications de l'extraction massive du patrimoine culturel, il suffit de dire qu'en 1900, elles ne différaient pas fondamentalement des justifications utilisées dans d'autres colonies. Un discours de sauvetage prétendument humaniste propageait l'idée que les populations d'outre-mer rencontrées allaient périr au contact des Européens. Ironiquement, au lieu de freiner cette disparition, on a plutôt accéléré le processus en encourageant le retrait des biens culturels afin de les sauver pour la postérité. [2] Les directeurs de musées, qui faisaient office de commanditaires à cet égard, ont même élaboré des directives pour un enlèvement systématique de ce qu'ils appelaient des ethnographies, car les personnes qui se rendaient dans les colonies ou qui y officiaient n'étaient pas seulement des « profanes », mais la colonie était également considérée comme une zone susceptible ou nécessitant une extraction. [3] Le matériel pour la reconstruction des cultures ramifiées des peuples dits naturels, comme le revendiquait l'ethnologie, devait alors être « rassemblé à l'extérieur, que ce soit également par des spécialistes ou par des profanes » [4] Le guide de l'observation et de la collecte ethnologiques, qui fut également reçu en France [5], incitait particulièrement à la collecte rapide et massive et s'efforçait également de systématiser les processus de retrait :

> « [...] Mais lorsqu'il ne s'agit pas seulement de se procurer des objets isolés, il faut les collecter systématiquement, c'est-à-dire de manière à ce que la collection donne une image aussi complète que possible de la culture de la tribu concernée. » [6]

Les marchands, les explorateurs et les missionnaires ont également participé activement à l'enlèvement ou la destruction de biens culturels, qu'ils justifiaient par leur contrat missionnaire **[p.62].** Mais entre la rhétorique de la légitimation et la pratique effective de la spoliation, il y a un grand fossé.

### Conjoncture de l'accumulation

Les premiers témoignages matériels de la région appelée aujourd'hui Cameroun qui, d'après les inventaires, sont parvenus dans un musée allemand, ont été confiés en 1849 par le missionnaire Hermann Gustav Carl Halleur (1818-1866) à ce qui était alors le Kunstkammer royal du château de Berlin ; leurs collections ont donné naissance en 1873 au Königliches Museum für Völkerkunde. [7] Il s'agit de lances de Balimba, d'un sac en osier, d'épées avec étui ou encore de sacs à cigares. [8] Sur un total de 17 numéros d'inventaire, certains sont toutefois à déplorer aujourd'hui comme perte de guerre. [9] Le deuxième groupe d'objets de musée d'origine prétendument camerounaise est répertorié sous le nom d'un certain Cohen au Landesmuseum de Hanovre pour 1853. Il s'agit d'une pièce rapportée comme masque des Boki de la région de Cross River et d'une tenue de danse, probablement des Bakoko. [10] Cette incorporation d'armes, de masques, d'attributs sacrés et d'objets usuels camerounais dans les collections des musées allemands correspond à la période d'exploration des côtes africaines [11], mais aussi à l'époque des premières implantations de missionnaires baptistes jamaïcains et anglais sur les côtes de Douala et de Bimbia de l'actuel Cameroun. [12] Ce n'est qu'en 1875, soit 23 ans plus tard, que l'on trouve quelques autres numéros d'inventaire faisant référence au Cameroun à Berlin. [13] La situation changea brusquement à partir de 1884 : Les entrées isolées furent désormais suivies d'un véritable afflux de biens culturels pendant la domination coloniale formelle de l'Allemagne au Cameroun. Depuis la Conférence de Berlin sur le Congo de novembre 1884 à février 1885, au cours de laquelle les conditions d'un partage du continent africain entre les

Ce document ne doit pas être la seul en complète l'original en langue allemande. https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

grandes puissances européennes ont été décidées, les colonisateurs allemands ont en effet progressé des côtes vers l'arrière-pays. En 1886/87, Eugen Zintgraff (1858-1897) avait réussi à se rendre de Douala par le fleuve Wouri jusqu'à Yabassi, puis de Douala par le fleuve Moungo jusqu'à Barombi avec les Grassfields comme objectif ; en 1889, le capitaine Richard Kund (1852-1904) et le lieutenant Hans Tappenbeck (1861-1889) atteignirent Yaoundé au centre en passant par Kribi au sud du pays. [14] Le pillage des hommes et de la nature allait de pair avec l'appropriation de centaines de milliers de biens culturels. En 1925, alors que l'Empire allemand avait formellement perdu ses colonies au profit de la France et de l'Angleterre depuis 1919 avec le Traité de Versailles, le musée d'ethnologie de Berlin comptait par exemple 60182 numéros de catalogue du continent africain, contre 3361 en 1880, soit une augmentation de 56821 numéros d'inventaire en 45 ans, dont 32 ans de colonisation. En ce qui concerne cette période, même l'ethnologue Kurt Krieger, qui a dirigé l'Ethnologisches Museum (EM) de Berlin de 1970 à 1985, a parlé d'un « afflux de plus en plus important de **[p.63]** collections » [15]. Cette translocation d'un patrimoine culturel étranger a eu lieu dans des circonstances différentes et pour des motivations différentes, et un certain nombre d'acteurs y ont participé, soit seuls, soit en réseaux.

En particulier, la colonisation de régions centrales du continent africain aux riches traditions culturelles et artistiques (Nigeria, Cameroun, Gabon, Congo, Angola, etc.) a donné lieu à une accumulation spectaculaire de « collections africaines » dans les musées européens. Une microchronologie des 32 années de colonisation allemande montre que la grande majorité des enlèvements documentés ont eu lieu entre 1890 et 1910. Par exemple, sur un total de 16.670 numéros d'inventaire camerounais au Linden-Museum de Stuttgart, 8765 ont été incorporés par le musée entre 1891 et 1907, contre seulement deux numéros entre 1885 et 1890. Rien qu'en 1905, plus de 2500 numéros de catalogue sont même entrés au musée. De 1908 à 1915, 4975 numéros ont été catalogués, alors qu'entre 1916 et 1919, il n'y en a eu qu'environ 490, dont 477 pour la seule année 1917 [16] L'extraction massive de patrimoine culturel matériel, mais aussi de plusieurs milliers de « restes humains », était le résultat de la constellation de pouvoir asymétrique qui se consolidait et d'actions violentes croissantes qui ont de tout temps favorisé l´accaparement et la confiscation des biens culturels des vaincus. Bien que ce phénomène soit bien connu dans la recherche muséale, il a jusqu'à présent surtout été étudié de manière isolée, c'est-à-dire spécifiquement pour les musées. [17] Il n'existe pas encore de vue d'ensemble de l'afflux des biens culturels camerounais en Allemagne. Dans ce qui suit, nous essayons pour la première fois d'esquisser une chronologie globale des départs du patrimoine culturel camerounais en Allemagne à partir des inventaires des musées de Berlin, Stuttgart, Brême, Mayence, Dresde, Leipzig, Hambourg, etc. Disons-le d'emblée : cette analyse statistique de tous les inventaires révèle que sur les plus de 56.000 numéros de catalogue répertoriés sous « Cameroun » [18] dans les collections publiques allemandes, 39.000 ont été incorporés entre 1884 et 1919. Seuls 6000 ont été acquis pour les musées allemands après l'indépendance du Cameroun en 1960. Pour environ 5000 numéros d'inventaire, les inventaires seuls ne permettent pas de déterminer avec précision quand ils ont quitté le Cameroun et quand ils sont entrés dans les collections des musées. [19] Sur les 56.000 entrées d'inventaire, 40.950 se trouvent aujourd'hui physiquement dans les collections. Les objets restants ont été en partie cédés à d'autres institutions, vendus au secteur privé, perdus ou détruits au fil du temps en raison d'un manque de conservation.

**Différentes phases**

Dans l'histoire du colonialisme allemand, on distingue souvent trois phases : une phase d'expérimentation, une haute phase et une phase dite **[p.66]** scientifique. [20] Durant ces différentes phases, non seulement les ressources ont été massivement exploitées sans interruption, mais de nombreux biens culturels ont également été enlevés au Cameroun. Dans les musées allemands, leur nombre augmentait d'année en année. Cette politique d'appropriation croissante allait de pair avec le développement des structures coloniales. C'est au cours de la phase dite expérimentale, de 1884 à 1890/91 environ, qu'eut lieu le premier retrait du patrimoine culturel lié à la colonisation ou à la violence. Durant cette phase, il ne s'agissait pas seulement de trouver les méthodes de colonisation adaptées à la « nation en retard » qu'était l'Allemagne, mais aussi de rompre le traité signé avec les Duala par la ruse et la menace de la violence, afin de pouvoir pénétrer à l'intérieur. [21] Ce n'est que grâce à cette pénétration que l'extraction de ressources naturelles et de biens culturels a été possible. Leur enlèvement fut donc organisé de manière planifiée et soutenu juridiquement, par exemple par le

Ce document ne doit pas être lu sans le complet l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

décret circulaire de 1889. Selon ce décret, toutes les « collections » issues d'expéditions financées par l'Etat devaient être remises exclusivement aux institutions ethnographiques et d'histoire naturelle de Berlin. [22] Ce n'est qu'ensuite que les institutions des Etats fédérés devaient demander des doubles à Berlin sur la base des inventaires mis à leur disposition. Cette décision fut étendue deux ans plus tard aux fonctionnaires coloniaux par un « Circularerlass » qui leur interdisait de livrer leurs collections à d'autres institutions en déhors de Berlin. Le 13 octobre 1896, le décret fut ensuite étendu aux officiers et commandants de la « Schutztruppe » dans les « Schutzgebiete » ou « protectorats ». Dans les années qui suivirent, cela provoqua une crise entre les institutions muséales des Etats fédérés et les responsables politiques à Berlin, car ces derniers se sentaient désavantagés. [23] Cela montre bien la concurrence exacerbée que se livrent les institutions pour avoir la collection la plus grande ou la plus complète suite à ce décret. Le fait que ce décret ait également légitimé le recours à la violence n'intéressait pas les représentants des musées allemands. Pour eux, seules les collections étaient importantes, pas les conditions dans lesquelles elles avaient été obtenues.

La phase d'apogée entre 1891 et 1907 environ augmenta les enlèvements de biens culturels par la violence en raison du développement des appareils de violence par la création de la police et de la soi-disant « Schutztruppe ». [24] Cela s'est accompagné d'excès de violence militaire qui ont conduit au pillage et à la destruction de nombreux biens culturels. Durant cette seule phase, on compte plus de 100 expéditions militaires [25] et plus de 3190 numéros d'inventaire pour le seul musée ethnologique de Berlin, en contraste avec à peine 400 dans la phase expérimentale entre 1884 et 1889/90. L'année 1909 présente à Berlin la plus forte augmentation de numéros d'inventaire. Les déposants dont les noms apparaissent cette année-là sont des officiers impliqués dans des guerres d'agression : Ludwig Freiherr von Stein zu Lausnitz (1868-1934, 10 numéros d'inventaire), Karl Georg Lessel (1883-1931, 46 numéros), Wilhelm Langheld (1867-1917, 8 numéros), Martin Karl Arnim Heßler (né en 1874, 16 numéros), Caesar Wegelin (1875-1914) et Peter Scheunemann. [26] L'élément déterminant de l'énorme **[p.67]** extension du fonds camerounais cette année-là ne fut cependant pas un officier, mais le voyage d'Ankermann → Bio, 370 dans les prairies camerounaises, dont il rapporta environ 1500 numéros. [27] Comme Diehl → Bio, 378 et de nombreux autres civils, Ankermann accepta cependant des objets pris par des militaires pendant les guerres. [28]

La phase dite scientifique, de 1908 à 1914 environ, correspond à l'époque où le banquier Bernhard Dernburg (1865-1937) était le premier secrétaire d'État de l'Office colonial du Reich nouvellement créé. En raison des critiques émises à l'encontre des excès de violence en Namibie (1904-1907) et des colonies allemandes en général, Dernburg annonça vouloir coloniser avec des « moyens de conservation » plutôt que des « moyens de destruction ». [29] Les colonies restèrent néanmoins le théâtre d' « expéditions punitives » jusqu'en 1914, ce qui continua à favoriser l'enlèvement de biens culturels.

Les archives des musées reflètent, outre l'accroissement des fonds, des pertes dues à des échanges, des vols ou des destructions dues à la guerre, mais qui ne peuvent souvent plus être élucidées. En voici deux exemples : Hans Caspar Gans zu Putlitz (1879-1940) a envoyé en 1905 douze caisses d'un poids total de 592 kg à Berlin. Elles sont arrivées en septembre de la même année et contenaient plus de 213 objets culturels de Bekom, Bamum, Banyang, Wum, etc. [30] En revanche, le registre d'entrée ne mentionne que 189 objets de Putlitz pour l'année 1906. Les circonstances dans lesquelles 35 pièces de l'envoi ont été perdues restent incertaines. En 1908, l'officier Ernst Gustav Menzel a envoyé 297 objets de Wum à Berlin, dont il ne reste aujourd'hui que 57 traces. [31]

**Entrées différées**

Une autre caractéristique conjoncturelle importante souvent perdue de vue [32] est que l'entrée des biens culturels dans les musées ne correspond pas à un axe temporel linéaire. Plusieurs d'entre eux, enlevés au Cameroun entre 1884 et 1916 ou 1919, ne sont arrivés que plus tard dans les musées. Certains éléments du patrimoine culturel, retirés de la colonie entre 1885 et 1904, ne sont même entrés dans un musée comme le Museum für Völkerkunde de Hambourg (aujourd'hui Museum am Rothenbaum - Kulturen und Künste der Welt, MARKK) qu'en 1948 et n'ont été inventoriés qu'en 2009. [33] Le fait que certains biens culturels camerounais soient restés dans les familles d'acteurs ayant vécu au Cameroun vers 1900 et aient été cédés plus tard à des musées s'explique par le fait qu'ils

Ce document le voir par être lu sans recomplète d'origine et langue allemande. https://doi.org/10.11588/arthestoficum.1219

étaient considérés comme des « souvenirs élevés » de parents décédés. [34] On ne peut pas non plus exclure l'espoir d'une spéculation ultérieure sur le marché de l'art. De plus, suite aux pertes subies pendant la Seconde Guerre mondiale, de nombreux musées dépendaient de la solidarité des citoyens pour reconstituer leurs collections. [35] Les périodes **[p.68]** entre 1920 et 1960 ainsi qu'après l'indépendance en 1960/61 comprennent donc également de nombreux biens culturels de l'époque coloniale allemande.

L'origine coloniale ou militaire de biens culturels qui sont entrés dans les musées allemands même après l'indépendance du Cameroun peut être illustrée par le cas de Bernhard Struck (1888-1971), professeur d'ethnologie à Iéna jusque dans les années 1960. Pendant ses études, Struck avait rédigé en 1908, à l'âge de 20 ans à peine, un questionnaire pour le premier enregistrement des langues adamaua, à la demande du Musée royal de Berlin. Déjà à l'époque, il avait recommandé d'utiliser « les interruptions de marche, l'arrivée de prisonniers, les légations de tribus éloignées » comme « occasions favorables » pour collecter des données linguistiques. [36] Son activité de collectionneur ultérieure est donc marquée par peu de scrupules. En 1970, 150 objets d'origine « camerounaise » sont entrés sous son nom au Grassi Museum de Leipzig. Il s'agissait de biens culturels très anciens, en partie capturés lors d' « expéditions punitives » allemandes, d'une part par le chancelier du gouvernement Heinrich Leist (1859-1910) dans les années 1892/93, [37] d'autre part par Walter Stoessel (env. 1881- ?), officier colonial des années 1906/07 dans la localité de Bangambe (Ngambe ?). D'autres parties du lot proviennent de Zintgraff, du capitaine Franz von Stephani (1876-1939) ainsi que d'Arno Franke, négociant en denrées coloniales et propriétaire d'un magasin spécialisé en timbres à Dresde.

Comme le montre également l'exemple de l'université Johannes Gutenberg de Mayence, les biens culturels qui sont arrivés dans l'établissement en 1966 et 1971 proviennent pour la plupart de l'époque coloniale allemande. A leur arrivée dans l'Empire, ils sont d'abord entrés au Linden-Museum avant d'être acquis plus tard par l'université de Mayence. [38] Il faut retenir que les entrées en provenance du Cameroun ont été décalées dans le temps et ont dépassé les dates clés historiques de l'ère coloniale. Cela vaut pour presque tous les musées allemands étudiés. [39]

**Acteurs du retrait des biens culturels et leurs profils**

L'analyse minutieuse de Sebastian-Manès Sprute de tous les inventaires « Cameroun » dans les musées ethnologiques allemands donne une liste de plus de 1600 noms (principalement allemands) en rapport avec les biens culturels apportés du Cameroun. [40]

Bien que les acteurs de la soustraction de biens culturels aient déjà fait l'objet de recherches antérieures sur le rapt colonial, l'accent est généralement mis uniquement sur les Allemands qui ont travaillé dans les colonies. [41] Les sources utilisées dans le cadre de ces recherches ne mentionnent guère les acteurs camerounais. Leur nom apparaît rarement dans les inventaires des musées de l'époque coloniale, c'est pourquoi ils ont été jusqu'à présent généralement ignorés par les chercheurs. Nous ne savons presque rien sur les souverains ou les groupes de personnes qui ont vendu des objets au Cameroun, **qui ont** dû les vendre **[p.70]** ou qui ont perdu leurs biens culturels par la force dans le cadre d'actions missionnaires ou militaires. [42] Les travailleurs anonymes, souvent des femmes ou des enfants, qui portaient les tonnes de biens culturels devant être transportés du Cameroun vers l'Allemagne, sont également peu étudiés. [43] En outre, les acteurs impliqués dans ce système de soustraction, de déplacement et de circulation des biens culturels dans la métropole, qui n'ont guère été pris en compte jusqu'à présent par la recherche, attirent l'attention. Il sera également question du fait que le pillage colonial a fait exploser les disciplines scientifiques et les catégories d'objets établies par les musées : les ethnographies, les soi-disant restes humains, les zoologica, les minéralogica, les botanica et l'appropriation iconique - photos, films [44] - ont souvent été soustraits par les mêmes acteurs, regroupés en un tout et expédiés. Tout au long de ce chapitre, nous renvoyons à une sélection de biographies présentées séparément dans ce volume. [45]

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande https://doi.org/10.1515/arthistoricum.1219

**Acteurs non documentés (camerounais)**

A qui les éléments de la culture matérielle, aujourd'hui accumulés en masse dans les musées européens, ont-ils été pris et par quelles mains sont-ils arrivés en Europe ? Ces questions mettent en lumière les acteurs locaux qui - il convient de le souligner - n'étaient nullement totalement passifs malgré la pression de la violence coloniale épistémique, structurelle, physique et psychologique [46].

**Les dirigeants locaux pillés et rançonnés**

Les souverains locaux apparaissent comme les principaux perdants des biens culturels dans la mesure où la plus grande partie des trésors artistiques d'un royaume était souvent conservée dans les chefferies (palais royaux) pour servir à différents rituels. Les souverains locaux en étaient donc les gardiens légitimes, tout comme ils veillaient sur le sanctuaire du village. [47] En réalité, ils n´étaient pas toujours les seuls à s´en servir ; il y avait un responsable pour chaque domaine, qui se chargeait du rituel au nom du souverain et de la communauté. Aujourd'hui encore, les éléments matériels utilisés pour de tels rituels doivent être considérés comme des objets sacrés et de pouvoir. [48] C'est notamment le cas des sculptures ou des objets recouverts de perles et de cauris. L'historien d'art camerounais Jean Paul Notué écrit à ce propos :

> « Certains objets d'art (statues, masques, instruments de musique, sièges royaux, récipients, costumes, etc.), réceptacles du *kè*, jouent un rôle si éminent dans le fonctionnement de la chefferie *gung* et dans la survie du groupe, que leur disparition remettrait en cause, aujourd'hui encore, l'autorité du fo (le roi) et des notables, c'est-à-dire du royaume lui-même et des sociétés secrètes qui en constituent le soutien. » [49] **[p.71]**

[Selon Notué, les chefferies n'étaient donc pas seulement le centre politique, mais aussi le centre spirituel et sacré des communautés locales. [50] En pillant systématiquement de tels centres, les conquérants coloniaux ne cherchaient donc pas seulement à détruire le pouvoir des souverains, mais aussi à ébranler le droit à l'existence des communautés. En raison du pouvoir culturel et sacré des rois et de leurs dignitaires, ils constituaient également pour les missions des cibles privilégiées pour la lutte contre le prétendu pouvoir des ténèbres. [51] Les souverains des chefferies comme celles de Baham sous Fô Poukam Ier, [52] Bamenon (aujourd'hui Bamena), Bangu [Bangou] et Bansoa dans l'actuelle région de l'Ouest, font partie de ces acteurs locaux peu documentés, dont les trésors culturels pillés sont aujourd'hui exposés par exemple au Humboldt Forum à Berlin. [53] On peut également y voir des attributs des entités de pouvoir et des entités sacrées qui ont été enlevées aux chefferies Bekom, Wum et Nso de l'actuelle région du nord-ouest. Le sultan de Tibati, Hamman Lamou → Bio, 392, a perdu en 1899 non seulement plus de 300 de ses compatriotes, mais aussi plus de 30 ivoires géants et plus de 150 pièces uniques, lorsque le commandant de la troupe coloniale, Oltwig von Kamptz (1857-1921), a fait piller et incendier son palais. [54] En outre, le souverain vouté Ngraŋ III (Neyon) → Bio, 411 en 1898 et 1899 pleura des personnes tuées et eut à déplorer la perte de grands boucliers, d'ivoires et d'armes lorsque Kamptz et ses troupes pillèrent son palais. [55] Quelques souverains Maka → Bio, 402 dont Aulemaku, Bobele, Ngoen et Bonanga, ont été exécutés par la puissance coloniale allemande en 1910. Ce n'est pas seulement la vie qui leur a été retirée, mais aussi d'importants biens culturels. [56] Un peu plus de 1200 numéros d'inventaire faisant référence aux Maka se trouvent aujourd'hui dans 45 musées publics et collections d'Allemagne.

Outre ces cas de pillage, on rencontre également des cas d'extorsion, par exemple avec le trône du sultan Njoya → Bio, 417 (1873-1933) à Foumban. → Cahier d'images XLVIII [57] Il fut aperçu pour la première fois en 1902 par des envahisseurs allemands : l'ancien capitaine et plénipotentiaire général de la société coloniale du Nord-Ouest Cameroun [Gesellschaft Nordwest-Kamerun], Hans von Ramsay (1862-1938), le lieutenant Martin Philipp Ludwig Sandrock (1870-1905) et un certain commerçant Habich. Ensuite, sa photo dans le magazine Globus a déclenché un « scramble » pour le trône chez les muséologues en Allemagne. Afin de préserver son pouvoir sur son royaume, qui dépendait depuis 1903 de la station coloniale allemande de Bamenda, Njoya céda, après d'âpres négociations avec le capitaine Hans Glauning → Bio, 386 (1868-1908) mandaté par le directeur du département d'Afrique et d'Océanie du Musée d'ethnologie de Berlin, Felix von Luschan (1854-1924), et « offrit » en 1908 à l'empereur Guillaume II le précieux objet hérité de son père. [58] Aujourd'hui encore, à Foumban, ce

prétendu cadeau est assimilé à une extorsion et à une escroquerie. Comme l'a souligné le directeur des affaires culturelles du palais de Foumban, Ndji Oumarou Nshare, lors d'un entretien, ce serait une « malédiction » si les Bamum et les Camerounais ne réclamaient pas le trône aujourd'hui ; après tout, Njoya → Bio, 417 **[p.72] a** été menti et n'a jamais reçu l'armée promise. « Combien de souverains autonomes connaissez-vous qui offrent volontairement leurs trônes à un autre souverain en signe d'amitié ? » [59] Au lieu du trône de l'empereur allemand promis en contrepartie, Njoya reçut un orchestrion qui, à peine trois ans plus tard, selon l'artiste et voyageur au Cameroun Ernst Vollbehr (1876-1960), était là « depuis longtemps [brisé] en deux ». Vollbehr se souvenait aussi « du vieux trône en perles de ses ancêtres [Njoya], dont Njoya se sépara alors très difficilement, puisque pas moins de quatorze souverains s'y étaient assis » [60]. Les vaines résistances de Njoya et sa séparation involontaire du trône sont une preuve éclatante des pressions exercées sur lui ; la « rhétorique du sauvetage » servait manifestement à justifier les activités coloniales de collecte d'une politique d'accumulation et d´extorsion. [61] Inversement, le traitement négligé, sans aucun égard de l'orchestrion par Njoya peut aussi être compris comme une forme de résistance et en même temps l'expression de l'impuissance d'un vassal face au régime colonial.

Cette résistance se manifeste également chez certaines personnes locales, comme les gardiens d'objets ou de lieux sacrés, lorsqu'ils s'opposent à la dépossession de leurs biens culturels. Les preneurs d'objets européens n'ont pas seulement eu recours à la violence, ils ont également commis des actes de corruption. Le magasin d'objets naturels de Hambourg, qui opérait sous le nom de Museum Umlauff → Bio, 432, a rédigé en 1914 un rapport interne pour faire la promotion de sa collection camerounaise. On y apprend comment les Allemands ont procédé sur place en 1912/13 face à la résistance des propriétaires, les détenteurs du pouvoir. La prise de photographies constituait souvent la première étape du mécanisme d'expropriation :

> « Dès qu'ils [les gardiens] s'apercevaient que l'on s'intéressait à eux [aux objets], ils disparaissaient immédiatement et ce n'est qu'après de longues palabres que l'on parvenait parfois à les faire revenir, ne serait-ce que pour les photographier. C'est ainsi qu'il fut difficile de persuader le chef de Bamendjo mentionné plus haut d'autoriser au moins que les tambours géants ornés de têtes d'éléphants soient sortis brièvement de la hutte spécialement construite pour les conserver, afin de les photographier ». [62]

Si l'on voulait obtenir ces magnifiques pièces ou du moins les photographier, à Foumban, les palabres étaient suivies de pots-de-vin :

> « Une pipe demandée à sa collection ne pouvait être obtenue que par un riche cadeau en retour d'une valeur de cent marks, et ce n'est qu'en soudoyant le gardien de cette intéressante collection de pipes que l'on parvint à la faire sortir de la cabane pour la photographier pendant une courte période ». [63]

En effet, il était clair pour les souverains locaux et leurs serviteurs (tchindas) ainsi que pour les notables que la photographie jouait un rôle dans le retrait de leurs biens culturels en révélant leur existence. Les photos permettaient de faire de la publicité auprès des commanditaires et d'éveiller ainsi l'intérêt des musées. De leur côté, ces derniers étaient conscients du rôle **[p.73]** de la photographie. Ils équipaient leurs collectionneurs sur commandes d'appareils photo, comme cela se faisait par exemple au Grassi Museum de Leipzig sous la direction de Karl Weule (1864-1926) avec le marchand Adolf Diehl → Bio, 378 (1870-1943). [64]

**Les femmes, les dirigeants et les enfants comme fournisseurs*.**

Pour en savoir plus sur l'obtention des biens culturels sur place, il convient également de s'intéresser aux femmes et aux enfants en tant que fournisseurs, bien que de telles pratiques n'aient pas été très répandues. Le contact avec l'Europe avait non seulement transformé la signification de l'art local, mais aussi attiré l'attention des sociétés locales sur les produits industriels fabriqués en Europe. Des objets d'art locaux pouvaient être échangés contre eux et certains d'entre eux pouvaient être produits sur commande afin d'approvisionner le marché de l'art de plus en plus important. Foumban, en tant que

Ce document ne voit pas être le seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/artnistorieum.1219

grand centre d'art, a joué un tel rôle à l'époque coloniale, rôle auquel les femmes ont largement contribué. Ainsi, la voyageuse camerounaise et artiste Marie-Pauline Thorbecke → Bio, 429 (1882-1971), qui accompagna son mari Franz Thorbecke (1875-1945) en 1911/12 lors d'un voyage pour le compte de la société coloniale allemande, rapporta ses achats à Foumban : [65]

> « Notre maison est un pur musée ; nous avons négocié des trésors fabuleux, la plupart du temps des femmes qui nous ont littéralement pris d'assaut lorsqu'elles se sont aperçues qu'elles pouvaient trouver chez nous de l'argent, du tabac, des tissus, des parfums, des miroirs pour leurs tresses, des paniers, des bijoux et des pipes. Il y avait bien 300 à 400 femmes à la fois, elles criaient toutes en même temps, elles nous tendaient leurs affaires ». [66]

Les bonnes relations de son mari avec le sultan Njoya, du point de vue de Thorbecke, avaient en outre conduit le sultan à faire montrer, vendre et probablement offrir au couple des objets rares et anciens par l'intermédiaire de son « tchinda » : « Quant à la pipe avec les têtes, le tchinda nous a dit que jusqu'à présent aucun Blanc ne l'avait vue et que Njoya ne nous la donnait que parce qu'il connaissait François depuis si longtemps et qu'il était son ami ».[67] Auparavant, le couple avait séjourné à Dschang, où il s'était emparé, dans des circonstances douteuses, probablement du collier d'une défunte, « orné de perles rouges et de cauris ». Dans un premier temps, une quinzaine de femmes, comme elle l'avoue volontiers dans son journal, avaient refusé de vendre aux prix proposés. Mais finalement, par l'intermédiaire du cuisinier, « un horrible type borgne [...] vint à la tombée de la nuit, montra la bague et en demanda 12 marks » [68].

Un exemple de livraison d'une imposante parure pour têtes se distingue particulièrement, car des enfants ou des adolescents y ont participé. Dans son récit de voyage *Mit Pinsel und Palette durch Kamerun* de 1912, le peintre Ernst Vollbehr raconte l'offre pour achat d'une pièce magnifique dans le district de Dschang- : « Le soir, tard, deux élèves missionnaires **[p.74]** de Bagam sont arrivés avec une vieille et grande parure de danse en perles pour têtes, représentant un lézard géant, que j'ai pu acheter pour le prix dérisoire/infime de 4,50 marks. Il faut avoir de la chance pour obtenir une telle chose ! » [69] Vollbehr parlait ainsi très clairement d'un attribut sacré du pouvoir, utilisé jusqu'à aujourd'hui à l'occasion de grandes danses rituelles. Il est toutefois curieux de constater que Vollbehr - tout comme Thorbecke à Dschang en ce qui concerne le collier - ne s'est pas demandé où les élèves missionnaires avaient obtenu l´imposante parure. Il est difficile de dire s'ils ont agi de leur propre initiative ou s'ils ont été incités à le faire par des proches, s'il s'agissait de contrebande ou de fraude. L'influence de la mission se révèle cependant clairement : dans le cadre de son mandat chrétien, elle a formé des iconoclastes culturels qui ont contribué à la destruction ou l´enlèvement des prétendus « représentations du démon » ou « fétiches » [70].

Dans les archives des musées, la participation des enseignants locaux (de la mission aussi) à la dépossession des biens culturels est bien mieux documentée que celle des élèves de la mission. Un exemple en est l'instituteur auxiliaire baptiste Nacho/Carl Steane du district de Victoria, qui s'était rendu à Berlin vers 1900, où lui et le fondateur et chef de la mission au Cameroun, le prédicateur Eduard [Alfred] Scheve (1836-1909) [71], avaient rendu visite à Felix von Luschan. A cette occasion, Luschan saisit l'occasion pour demander, entre autres, des crânes humains du Cameroun, comme il ressort de la lettre de Steane : « Cher Professeur, lorsque Monsieur le Prédicateur Alfred [ !] Scheve et moi-même vous avons rendu visite un jour, vous nous avez dit que vous ne possédiez pas encore de crâne de Camerounais ; comme j'ai l'occasion d'en obtenir un, je me permets de vous l'offrir en cadeau » [ ![72] Cette lettre révèle l'intention manipulatrice des gens du musée, car vers 1900, de nombreux crânes d´ancêtres camerounais étaient déjà parvenus au Museum für Völkerkunde de Berlin. Cela n'empêcha pas Luschan de faire croire à Scheve et Steane qu'il n'avait pas encore de « restes humains » du Cameroun. De cette manière, il a pu gagner les deux protagonistes à ses projets. [73] En complément, il faut mentionner des hommes qui ont été rapidement formés comme chasseurs ou entraînés à capturer des insectes et à faire des préparations. [74]

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande https://doi.org/

### Hommes, enfants et femmes comme moyens de transport

Il serait injuste, en ce qui concerne les acteurs non documentés, de ne pas jeter un regard sur les innombrables hommes, femmes et enfants anonymisé.e.s, invisibles ou rendu.e.s invisibles, qui transportaient non seulement du caoutchouc, des armes ou des marchandises, mais aussi des biens culturels capturés ou acquis. [75] Cela signifie que les populations pillées étaient également utilisées par les pillards comme infrastructure de transport. Elles constituaient tout simplement ce « capital social organique » de la colonie que le médecin colonial spécialiste des maladies tropicales Friedrich Otto Ludwig Külz (1875-1938), en poste au Togo et au Cameroun, classait comme « économie humaine », comme « capital principal de la colonie » [76], c'est-à-dire le capital qui rendait possible l'exploitation **[p.75]** des autres types de capitaux. Ainsi, le couple Thorbecke → Bio, 429 voyageait-il sous la surveillance des soldats coloniaux avec 75 à 170 porteurs, dont des vieillards et des garçons adolescents. [77] En cas de résistance des porteurs, les Thorbecke les menaçaient de « Twenty-five » (25 coups de fouet) ou tentaient de les attirer en leur donnant un « dash » (pourboire) [78], ce qui leur permettait de transporter plus de 1300 biens culturels qui leur donnaient une certaine renommée. [79]

Mais il est également arrivé que ces porteurs locaux soient emmenés de force en Europe. Un exemple frappant en est fourni par le « compagnon » de Hans Dominik → Bio, 380 (1870-1910) nommé Mahama, que l'officier a forcé à se rendre en Allemagne pour le faire travailler à Berlin comme gardien d'animaux. [80] Dominik n'a eu aucune considération pour Mahama malade, ses sentiments et sa famille.

### Acteurs documentés au Cameroun

Les profils des colonisateurs allemands qui se sont emparés de biens culturels sont extrêmement variés. En outre, des profils mixtes ou des changements de profil sont décelables. On peut distinguer au moins dix groupes d'acteurs impliqués dans la spoliation des biens camerounais : administrateurs, officiers, capitaines de navire, missionnaires, enseignants, marchands (d'ethnographies), érudits/voyageurs, artistes, propriétaires de plantations, colons et médecins. S'y ajoutent des personnes qui ont travaillé auprès de missionnaires sans être des missionnaires professionnels, en particulier des femmes. Cependant, au vu des sources disponibles, il n'est pas possible pour le moment d'esquisser une répartition statistique précise des acteurs responsables de l'incorporation des quelque 56 000 numéros d'inventaire originaires du Cameroun dans les musées allemands. La raison en est les lacunes dans les archives, dans lesquelles de nombreux acteurs apparaissent par exemple sans prénom ou avec des prénoms abrégés parfois divergents.

### Administrateur

La catégorie des administrateurs regroupe les acteurs qui ont fait office de membres de l'administration coloniale. Ceux-ci vont du consul général ou du consul, plus tard du gouverneur et des secrétaires de gouvernorat, jusqu'aux préfets de district et aux chefs de station. [81] Le consul général Gustav Nachtigal (1834-1885), qui fit du Togo, du Cameroun et de la Namibie des « protectorats » allemands en 1884, livra pendant son court mandat (juillet-décembre 1884) 132 objets du Cameroun au Museum für Völkerkunde de Berlin, son adjoint et successeur Max Buchner → Bio, 375 (1846-1921) 21 numéros d'inventaire au Völkerkundemuseum de Munich [aujourd´hui Museum Fünf Kontinente]. [82] Il est encore connu aujourd'hui pour avoir violemment dérobé le magnifique Tangué → cahier d'images LIV de Kum'a Mbap'a Bele ba Dooh alias Lock Priso → Bio, 397 (1846-1916). Lorsque la marine allemande bombarda ses maisons dans la **[p.75]** région côtière camerounaise de Douala-Hickory Town (aujourd'hui Bonaberi) à la fin de l'année 1884 en guise de représailles, Buchner → Bio, 375 saisit l'occasion de mettre la main sur la proue du navire et de l'envoyer dans sa ville natale de Munich. [83] Des noms comme ceux du gouverneur Jesko von Puttkamer → Bio, 422 (1895-1906), avec 19 numéros au musée ethnologique de Berlin, et d'Eugen Zimmerer (1891-1895), avec 179 numéros au musée ethnologique de Munich, méritent également d'être mentionnés car, en tant que plus hauts

Ce document ne doit pas être le seul. Il complète l'original en langue allemande. https://doi.org/10.11588/archiv.oriu.1249

représentants des autorités dans la colonie, ils ne se contentaient pas d'obtenir des biens culturels, mais soutenaient les processus de retrait en concertation avec des hommes de musée comme le directeur du département d'Afrique et d'Océanie à Berlin, Luschan. [84] Ce dernier demanda par exemple à Puttkamer de manière implorante des ethnographies et des crânes du Cameroun :

> « Nous serions redevables au gouvernement impérial d'une reconnaissance durable s'il soutenait aimablement nos efforts scientifiques à l'avenir, comme il l'a fait jusqu'à présent. Jusqu'à présent, de grandes parties du pays ne sont pratiquement pas représentées chez nous et, en particulier pour les nouvelles expéditions, une prise en compte du Musée royal serait pour nous de la plus grande valeur. De même, nous accorderions une très grande importance aux collections ethnologiques. Jusqu'à présent, nous avons reçu si peu de **[p.77]** crânes et de squelettes du Cameroun, que nos idées sur l'anthropologie du pays sont encore très floues ». [85]

Ce document ne doit pas être lu seul. Version complète originale en langue allemande: https://doi.org/

Le Linden-Museum de Stuttgart a également bénéficié de l'apport de biens culturels camerounais de la part des administrateurs coloniaux. On peut citer ici 811 numéros d'inventaire pour Martin Preuß, l'administrateur adjoint du district de Sanga Ngoko, 676 pour Paul Dorbritz, l'ancien préfet du district de Kribi, ou encore 753 numéros pour le secrétaire du gouvernement Philipp Glock. [86] A côté de ces administrateurs, qui doivent être considérés comme des multiplicateurs de l'enlèvement colonial, il y eut des acteurs coloniaux aux profils mixtes ou ayant changé de profil, qui furent par exemple d'abord médecins ou militaires et ne devinrent que plus tard administrateurs ou greffiers de district ou chefs de plantation. C'est le cas du médecin Alfred Mansfeld (1870-1932), qui devint chef de district d´Ossidinge en 1904, ou d'anciens membres de la Schutztruppe comme le lieutenant Eduard von Brauchitsch (1891-1908), qui devint plus tard chef de district à Douala, le capitaine Hans von Ramsay, qui se reconvertit dans l'économie de plantation, ou encore le premier-lieutenant Adolf Schipper (1873-1915), qui devint administrateur de la station de Doume après son passage dans la Schutztruppe. Le nom de Schipper est associé au seul Übersee-Museum de Brême à 555 numéros de catalogue - dont des pièces de butin[87] - et même à 1022 entrées au Linden-Museum de Stuttgart ; en tant qu'officier, il constitue un bon exemple de rapt militaire de biens culturels. [88]

### Officiers

Les officiers forment le groupe d'acteurs par lesquels la plupart des biens culturels ont été volés ou confisqués. Cependant, de nombreux restes humains, botanica et zoologica sont également associés à leurs noms dans les inventaires des musées. [89] Ainsi, von Brauchitsch, chef de station à Edea puis chef de la circonscription de Douala jusqu'en 1908, envoya cinq crânes humains à Luschan en 1898. [90] Dominik → Bio, 380 envoya des crânes humains à Fribourg après son expédition punitive contre les Maka en 1909/10, [91] tandis qu'Oscar Foerster rapporta de ses commissions frontalières dans le sud de la colonie en 1901/02 et 1904/05 non seulement des crânes, mais aussi des coiffures « vivantes » des Nsimu et des Ntumu. [92] Gustav Adolf Wilhelm Laasch (né en 1873), après son « expédition punitive » contre les Bulu (1899/1900), envoya des crânes et, en 1902, probablement un squelette entier de Bulu à Berlin. [93] Kurt Strümpell (1872-1947), quant à lui, après des expéditions punitives et dans le cadre des fonctions administratives dans la région des Bangwa en 1901/02 et dans le nord, a envoyé au Städtisches Museum de Braunschweig des centaines de biens culturels, dont au moins 60 appartenant aux Bangwa, qui ont récemment été examinés dans le cadre du projet PAESE (Provenienzforschung in aussereuropäischen Sammlungen und der Ethnologie in Niedersachsen). [94] Par le biais de Karl Adametz (né en 1877), plus de dix crânes humains **[p.78]** provenant des Grassfields, des crânes et des peaux d'animaux ainsi que des espèces d'insectes sont arrivés à Berlin. [95] Ils étaient - en tant que chefs ou membres d'expéditions dites punitives - ceux qui entraient en confrontation directe avec les populations locales et considéraient la violence comme le meilleur moyen de s'approprier des biens culturels étrangers. Certains militaires n'ont certes passé que peu de temps dans la colonie, mais ont tout de même rassemblé de nombreux objets, par exemple Hans Houben (1871-1942) avec 104 numéros d'inventaire à Stuttgart ou Wilko von Frese (1882-1915) avec 112 numéros de catalogue au Landesmuseum de Hanovre. [96] En revanche, seul un cornet à vent en ivoire conservé au Musée ethnologique de Berlin est dû à Emil Rausch → Bio, 424 (1877-1914), qui a passé plus de douze ans dans la colonie comme chef de station à Tinto et Dschang. [97]

La confrontation avec la population locale était généralement marquée par l'intimidation et la brutalité. Pour cette raison, le patrimoine culturel lié à l'armée est souvent associé à un contexte de violence. [98] Outre les armes, ils comprennent souvent de magnifiques pièces sacrées et des attributs du pouvoir comme les armoiries, les doubles cloches, les tambours de village, les casques de guerre, etc. qui n'étaient ni à échanger ni à vendre et qui ne pouvaient donc être appropriés que par la force. [99] Ils sont notamment au centre des demandes de restitution ou des recherches de provenance, comme par exemple une sculpture → Bildheft XXXIX de Bakoven transportée à Hanovre par Wilko von Frese. [100] On attribue à des officiers comme Oltwig von Kamptz 370 objets « ethnologiques » conservés au Übersee-Museum de Brême entre 1894 et 1901 et environ 50 de son expédition contre les Ngolo en 1897 au Musée ethnologique de Berlin, à Glauning → Bio, 386 entre 1901 et 1908 seulement plus de 380 objets, à Dominik → Bio, 380 entre 1894 et 1910 plus de 1000 objets y compris des crânes humains dans différents musées, au lieutenant baron Ludwig von Stein zu Lausnitz (1868-1934) 323 à Berlin et plus de 995 au Linden-Museum de Stuttgart ou à Peter Scheunemann (1870-1937) 76 objets au Rautenstrauch-Joest-Museum (RJM) de Cologne de 1900 à 1909, etc. [101] Dans leurs rapports, ils ne font pas mystère de la mise à mort de résistants, de l'exécution sommaire de dirigeants locaux déjà évoquée[102] et du pillage d'objets sur le champ de bataille. [103] Parmi les 18 personnes qui ont envoyé plus de 100 biens culturels au Museum für Völkerkunde de Berlin, on compte neuf officiers. Pour la seule année 1891, l'arrivée de 460 biens culturels en provenance du Cameroun y est documentée. Ceux-ci furent principalement fournis par des chefs d'expédition punitives comme le capitaine Curt von Morgen (281 numéros de catalogue), le lieutenant Hans Tappenbeck ou provenant de sa succession (9 numéros), Eugen Zintgraff (46 numéros) et le capitaine Richard Kund (124 numéros). [Kund et Tappenbeck furent les chefs des premières expéditions vers l'intérieur du pays via Kribi, jusqu'à Yaoundé, où ils établirent la première station en 1889. Mais cela ne se fit pas sans guerre contre des communautés résistantes comme les Bati, les Dogotche ou les Malimba. [105] En outre, les **[p.79]** inventaires des musées font apparaître presque exclusivement des officiers comme anciens propriétaires, alors que les sous-officiers, les caporaux et les sergents étaient bien plus nombreux à être impliqués dans les combats. Comme pour la dénomination de localités, de montagnes, de lacs et de rivières prétendument « découverts », où seuls les officiers de haut rang avaient souvent leur mot à dire, il semble qu'il y ait eu des lois non écrites dans ce domaine également. Les sous-officiers faisaient du butin ou des affaires pour les officiers. Cela est tangible dans le cas de l'ancien commandant de la « troupe de protection », le colonel Kurt Pavel → Bio, 420 (1851-1933). Pour citer un exemple actuellement très discuté, Pavel a « offert » la figurine nso dénommée Ngonnso au musée d'ethnologie de Berlin, alors qu'il était en expédition punitive près du lac Tchad au moment de l'assaut, du pillage et de l'incendie du royaume nso en juin 1902 par le lieutenant Hans Houben. [106] Le médecin d´état-major de sa compagnie, Zupitza, a témoigné :

> « En tant que chef de l'expédition et commandant de la troupe, il [Pavel] s'était naturellement taillé la part du lion dans toutes les affaires et avait également emporté les plus beaux objets. La plus grande partie de ces objets a dû être remise au musée de Berlin. Néanmoins, Monsieur Pavel a sans doute conservé pour lui quelques objets - peut-être même particulièrement précieux ». [107]

Parmi les 60 plus grands déposants de tous les musées ethnologiques d'Allemagne, auxquels sont attribués au total environ 35.000 numéros d'inventaire, près de 25 étaient des militaires. Ceux-ci sont associés à eux seuls à environ 14.000 numéros. Cela représente presque un tiers des collections camerounaises des 45 institutions étudiées. [108] Néanmoins, les biens culturels issus d'un contexte de violence militaire ne représentent que la partie visible de l'iceberg, car de nombreuses pièces capturées ont été vendues à d'autres personnes intéressées. [109] Pour des officiers comme Karl Adametz (133 numéros d'inventaire à l'EM Berlin), les expéditions punitives étaient le meilleur moyen de faire un riche butin. [110] Cette perspective servait même de motivation à leurs soldats. [111] Mais les civils profitaient également des expéditions punitives. Ainsi, Bernhard Ankermann → Bio, 370 (1859-1943), Adolf Diehl → Bio, 378, Johann Heinrich Gustav Umlauff → Bio, 432 (1833-1889), Ernst Vollbehr, Georg Zenker → Bio, 437 (1855-1922), etc. ont raconté comment des collections entières leur avaient été offertes ou achetées par les militaires. [112] En outre, des renseignements de missionnaires comme Jakob Keller → Bio, 394 ou Georg Schürle (1870-1909) sur leur coopération avec l'appareil de violence étatique et militaire nous sont parvenus. [113]

Ce document ne doit pas être lu sans le texte original complet en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.21

**Négociants/commerçants en ethnographie**

L'hypothèse selon laquelle les commerçants, dont spécialement les marchands d'ethnographies, se seraient procurés des biens culturels dans des réseaux commerciaux non problématiques, contrairement aux militaires et fonctionnaires coloniaux, peut être réfutée à l'aide de quelques exemples. Ainsi, Adolf Diehl possède à lui seul 2344 numéros d'inventaire à Stuttgart et 1605 à Leipzig. Il est prouvé qu'il achetait **[p.80]** de nombreux objets à des officiers qui avaient participé à des expéditions punitives :

> « Je suis heureux d'apprendre par votre lettre que vous avez apprécié la dernière collection. J'ai maintenant reçu de très belles choses de la campagne de Banzoi. Principalement des bronzes (sifflets, gobelets, cloches, etc.). Le capitaine Glauning a de nouveau fait une grande collection [de butin, T.F.], mais comme je le suppose, pour Berlin ». [114]

Ce document ne doit pas être lu seul et complété l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

Les anciens représentants de la société Woermann au Cameroun, Wilhelm Jantzen (1839-1917) et Johannes Thormählen (1842-1909), exploitaient sur le mont Cameroun l'une des plus grandes plantations de la côte ouest de l'Afrique, basée sur l'accaparement des terres et l'exploitation de la main-d'œuvre locale. [115] Ils participèrent à l'exposition coloniale de Berlin en 1896 et envoyèrent en 1899 au Museum für Völkerkunde de Hambourg, par l'intermédiaire de leur société J & T, « de nombreux objets ethnographiques du Cameroun » [116]. Pour 25 objets dont la provenance est Jantzen & Thormählen, ni la date de réception ni la région d'origine ne sont documentées. Pour cette société commerciale, mais aussi pour la Westafrikanische Pflanzungsgesellschaft Victoria fondée en 1897 par Zintgraff et Max Esser (1866-1943), Gustav Conrau (1865-1899) était actif comme commerçant et recruteur de main-d'œuvre. [117] Il a également travaillé comme collecteur sur commande pour le compte du Museum für Völkerkunde de Berlin. Son nom y est associé à 136 objets culturels, principalement des Bangwa. Parmi eux se trouve la fameuse « reine Bangwa », qui fut ensuite vendue aux Etats-Unis et finalement au musée Dapper à Paris. [118] De plus, Conrau a envoyé de nombreuses collections zoologiques au Museum für Naturkunde de Berlin, [119] ainsi que des restes humains. [120]

**Missionnaires**

Comme le montre un chapitre séparé de ce volume consacré au rôle des missionnaires dans le transfert des biens culturels vers l'Allemagne, celui-ci a été méconnu jusqu'à présent. Les missionnaires [121] ne se sont pas seulement emparés de biens culturels pour leurs propres musées de mission et leurs agendas d'exposition [122], qui ont été présentés comme des illustrations ou des preuves de la soi-disant progression du travail missionnaire auprès des prétendus « païens ». [123] Ils ont également approvisionné des musées publics et fait le commerce des pièces confisquées. [124] Ainsi, Wilhelm Müller, entre autres, de la mission des baptistes allemands, tout comme le missionnaire bâlois Jakob Keller → Bio, 394 (1862-1947), ont approvisionné le musée d'ethnologie de Berlin, ses collègues bâlois Rudolf Widmaier (1880-1957) et Julius Ziegler (1884-1949) le Linden-Museum de Stuttgart, les envois de Ziegler étant parvenus au musée de Witzenhausen par l'intermédiaire de Fritz Borns. [125] On peut parler d'un réseau entre la mission, l'Etat et l'armée pour le transport de biens culturels spoliés, car ils travaillaient souvent en synergie, au-delà des nationalités et des institutions. [126] C'est le cas du réseau du missionnaire américain Harris **[p.81]** Richardson (1879-1887), qui travaillait pour la mission baptiste anglaise en pays bakundu et envoyait des biens culturels à Adolf Bastian via Eugen Zintgraff et/ou au gouverneur Julius von Soden (1885-1891). [127] Au Musée d'ethnologie de Berlin, son nom est aujourd'hui associé à 30 numéros d'inventaire. [128] Il en va de même pour le missionnaire Müller qui, le 17 décembre 1903, envoya 68 objets culturels des Bassa, Bali, etc. à Felix von Luschan. [129] En revanche, les femmes missionnaires comme Anna Rein-Wuhrmann → Bio, 434 (1881-1971), qui entretenaient des contacts plus étroits avec les femmes et les jeunes filles locales en leur enseignant les travaux ménagers ou la couture et la broderie, ne sont guère tangibles dans les inventaires des collections.

### Enseignants et enseignantes

En dehors des écoles missionnaires, il y avait au Cameroun les écoles gouvernementales allemandes qui employaient des enseignants. Le représentant le plus connu de ce groupe est Theodor Christaller (1863-1896), dont le nom est associé à Francfort à un « couvre-chef » en plumes de perroquet que King Bell aurait offert à Christaller vers 1894. [130] L'intervention de Christaller auprès du gouvernement en faveur de la population duala, accusée d'avoir participé en 1893 à la révolte des soldats de la police du Dahomey au service de l'Allemagne, pourrait être à l'origine de ce cadeau. [131] Ce n'est qu'en 1949 que la coiffe est arrivée au musée par l'intermédiaire d'un certain Dr Ludwig. Un autre enseignant du nom de Schröpfer est associé à une figurine conservée au Linden-Museum de Stuttgart. [132]

Ce document ne voit pas être du seul. Il complète l'original en langue allemande : https://doi.org/10.11588/arthistoriaum.1219

### Colons, planteurs

De nombreux colons, c'est-à-dire des Allemands qui s'étaient établis dans la colonie avec le ferme objectif d'y rester longtemps, étaient toujours en contact avec des musées en Allemagne comme le Museum für Völkerkunde de Berlin, le Linden-Museum de Stuttgart ou le Grassi Museum de Leipzig, auxquels ils fournissaient des biens culturels conformément à leurs commandes. Heinrich Picht, planteur au Cameroun, [133] a fourni 78 pièces de collection au Museum für Völkerkunde de Berlin en 1908 et 1909. Le colon le plus connu dans le contexte colonial camerounais, dont le seul nom est d'ailleurs représenté par au moins 447 numéros au musée de Berlin et 174 au Grassi Museum de Leipzig, est cependant Georg Zenker → Bio, 437 (1855-1922). [134] Après avoir travaillé pour le compte de l'administration coloniale en tant que chef de la station de Yaoundé, il s'installe à Bipindi, dans le sud du Cameroun, où il exploite des plantations de café, de cacao et de caoutchouc, en s'appuyant sur son expérience de jardinier. Sur ordre des musées d'ethnologie et d'histoire naturelle de Berlin, Zenker envoya à Berlin et à Leipzig non seulement des ethnographies, mais aussi des restes humains, des « collections » zoologiques et botaniques, parmi lesquelles se trouvaient des pièces de butin. Le gouverneur von Puttkamer → Bio, 422 décrivit la maison de Zenker comme un **[p.84]** véritable musée lorsqu'il lui rendit visite le 3 janvier 1897 alors qu'il se rendait à l'intérieur du pays :

> « Ici, j'ai rendu visite à l'ancien chef de la station de Yaoundé, M. Zenker, qui a maintenant sa propre propriété à Bipindi et qui constitue des collections très intéressantes pour plusieurs sociétés scientifiques locales. Sa spacieuse demeure, entièrement construite avec des moyens indigènes, était un musée parfait, rempli de curiosités ethnographiques, de photographies, d'esquisses à l'huile et à l'aquarelle, d'herbiers, de peaux et de crânes d'animaux, d'armes, de fétiches, de peaux d'oiseaux, etc. » [135]

### Médecins

Deux types de médecins étaient présents dans la colonie, les médecins civils et les médecins militaires, qui sont surtout associés aux restes humains dans les collections allemandes, mais qui se servaient à côté de cela, comme tous les autres groupes d'acteurs, d'un large éventail de biens culturels. Le Dr Theodor Berké (1870-1949), qui a participé dans les Grassfields de l'actuelle région du Sud-Ouest et du Nord-Ouest du Cameroun à des « expéditions punitives » contre les Bangwa à Fontem et les Anyang dans la région de la Cross River en 1901/02 et 1904 [136], a enlevé une centaine de restes humains qui se trouvent aujourd'hui à l'Institut d'anatomie de Strasbourg. [137] Un certain Dr Esch envoya, outre des biens culturels, au moins douze crânes au Musée d'ethnologie de Berlin. [138] Environ 200 restes humains provenant des régions de Yaoundé, Jabassi, Edéa, Vouté, etc. sont associés au Dr Hans Schäfer, médecin de chemin de fer et de la marine, au Museum für Früh- und Vorgeschichte de Berlin, ainsi que quelques numéros d'inventaire aux Museen für Völkerkunde de Berlin et de Dresde. [Paul Hösemann (1868-1922) a livré 35 numéros de catalogue à Berlin, dont des restes humains. [140] Le Dr Hans Ziemann → Bio, 439 (1865-1939) ne vola pas seulement des coiffures de cheveux de personnes vivantes, mais envoya aussi bien des ethnographies à Stuttgart que des zoologica à Berlin. [141] L'exemple du Dr. Alfred Mansfeld, qui avait remplacé en 1904 le comte Pückler-Limpurg, décédé lors d'une "expédition punitive" dans la région d'Odissinge, en tant que préfet

de district, témoigne du fait que les médecins agissaient aussi par calcul économique, au-delà des intérêts scientifiques. Mansfeld, représenté par 84 numéros au Musée d'ethnologie de Berlin, a envoyé 500 ethnographies et 300 zoologies en Allemagne rien qu'en 1908. [142] Ceux-ci étaient initialement destinés au Museum für Völkerkunde de Hambourg. Suite à une offre plus lucrative de 6000 marks, ils partirent finalement pour Saint-Pétersbourg en Russie. [143] L'itinéraire de ces lots est une preuve parlante des réseaux qui pouvaient se former dans le domaine du commerce d'ethnographies, mais aussi de l'histoire des pertes qui furent la conséquence de l'affairisme : sur les 500 pièces d'ethnographies, il n'en reste que 217 environ dans l'actuelle Kunstkamera de Saint-Pétersbourg. [144]

### [p.85] Scientifiques, érudits, voyageurs

Cette catégorie d'acteurs était déjà impliquée dans la translocation de biens culturels du Cameroun avant la colonisation formelle à partir de 1884. C'est le cas d'explorateurs comme Heinrich Barth (1821-1865), né à Hambourg, ou Eduard Robert Flegel (1852-1886), dont les biens culturels rapportés sont conservés au Musée ethnologique de Berlin ou au Roemer- und Pelizaeus-Museum de Hildesheim.

Les scientifiques sont généralement considérés comme inoffensifs. Cependant, leurs activités se sont inscrites dans l'asymétrie du pouvoir colonial, car elles étaient souvent soutenues et accompagnées par l'appareil de violence policier ou militaire. [145] Des chercheurs comme Leo Frobenius (1873-1938), Franz Thorbecke, Ernst Emil Kurt Hassert (1868-1947), Bernhard Ankermann → Bio, 370, Bernhard Weißenborn (1858-1889), Dr. med. Carl Passavant (1854-1887) ou Dr. Otto Karl Siegfried Passarge (1866-1958), qui signa même en 1933 la « Confession des professeurs allemands à Adolf Hitler », ont marqué de leur empreinte de nombreuses collections de musées. En 1907/08, Thorbecke et Hassert entreprirent par exemple un voyage d'exploration géographique dans la colonie du Cameroun pour le compte de la commission d'histoire régionale du Reichskolonialamt. En 1911/12, Thorbecke accompagné de son épouse Marie Pauline Thorbecke → Bio, 429 se rendit une seconde fois au Cameroun, cette fois-ci pour le compte de la Deutsche Kolonialgesellschaft. [146] Ils rapportèrent en Allemagne un large éventail d'ethnographies (116 numéros au musée d'ethnologie de Berlin, 758 numéros aux musées Reiss-Engelhorn de Mannheim) [147] ainsi que du matériel anthropologique, [148] pictural (800 plaques de verre) et cartographique. Son héritage fait aujourd'hui partie de l'ensemble des collections des musées Reiss-Engelhorn et de la bibliothèque universitaire et municipale de Cologne (collection de cartes).

### Artistes

Parmi les acteurs de la dépossession du patrimoine culturel camerounais, le groupe des artistes mérite également d'être mentionné. Avec l'intention de saisir et de populariser la colonie allemande par la peinture, ils ont voulu apporter leur contribution à l'œuvre coloniale. Il a déjà été question de Marie Pauline Thorbecke ainsi que de la vaste « collection » d'héritage matériel que le couple devait à son séjour au Cameroun. [149] Il en va de même pour Ernst Vollbehr, qui a visité le Cameroun en 1911/12, en plus d'autres colonies allemandes en Afrique, et qui a réalisé plus de 160 œuvres au cours de son voyage. Le fait qu'il ait par la suite mis sa peinture au service du national-socialisme n'est au fond pas surprenant, puisqu'il défendait déjà l'idéologie du Herrenmenschentum [suprématie raciale blanche] à l'époque coloniale. [150] Dans le cas de Vollbehr, on ne dispose guère d'informations sur l'endroit où se trouvent ses collections ethnologiques qu'il a emportées du Cameroun. Il ressort de son autobiographie de 1912 qu'il collectionnait de manière ciblée [p.86] ou qu'il recevait des cadeaux, par exemple du chef de la station de Bamenda de l'époque, le lieutenant Karl Adametz. En revanche, il n'a pas dit un mot sur les circonstances dans lesquelles Adametz, impliqué entre 1905 et 1913 dans des expéditions dites « punitives » dans les Grassfields - Bafum, Bascho, Baminge, Alkasum, Munchi, etc. -, a obtenu les biens culturels offerts à Vollbehr. C'est ainsi que Vollbehr a fait l'éloge de la donation :

> « Il est déjà très difficile de trouver des pièces anciennes et authentiques, et ici, elles me sont tombées dessus. Le lendemain, j'étais donc sans voix de bonheur et de joie lorsque le chef de station [Karl Adametz] m'a offert sa collection extrêmement précieuse, à la seule condition que je la rende accessible à un grand nombre de personnes en Allemagne. Je vais donc faire

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

voyager ces belles choses, ainsi que mes nombreux autres objets ethnographiques, avec mes tableaux, à travers les villes allemandes » [151].

**Acteurs en Allemagne**

Parmi les acteurs directement impliqués dans le déplacement et la circulation des biens culturels en Allemagne, on peut citer le gouvernement du Reich à Berlin, les représentants des musées, les maisons de commerce ou de colonies, les maisons de vente aux enchères, les entreprises de transport, les associations et les ateliers de moulage. [Il ressort clairement des archives que le gouvernement et les musées savaient pertinemment que de nombreux objets qu'ils recevaient provenaient d'opérations de guerre et étaient donc des butins].

Le gouvernement impérial finançait, par l'intermédiaire du ministère des Affaires étrangères ou de l'Office colonial, des « expéditions » visant à obtenir différents types d'ethnographies, de zoologies, de botaniques, de minéralogies et d'anthropologies. Ce financement était assuré par le fonds africain fondé en 1878, qui mettait chaque année à disposition des montants d'environ 150.000 Reichsmark pour « l'exploration scientifique de l'Afrique ». [153] Le fonds contribuait également à financer des journaux coloniaux ainsi que la production de cartes ou d'atlas coloniaux. [154] Comme nous l'avons déjà mentionné, le gouvernement allemand a également promulgué plusieurs lois et circulaires à partir de 1889 afin d'assurer les « fruits » de l´enlèvement des biens culturels, d'abord pour les musées de la capitale impériale, puis pour les répartir entre d'autres institutions d'origine. Ceci entraîna chez des fonctionnaires et officiers une certaine gêne. Certains, comme le lieutenant Emil Rausch → Bio, 424, écrivirent même des lettres à Luschan pour lui demander d'expédier les biens culturels qu'il avait reçus dans leur ville d'origine respective. [155]

Des sociétés ou des instituts scientifiques participèrent également à ce processus de dépossession du patrimoine culturel. [Ils envoyaient des membres ou des amateurs expérimentés en matière de voyages, finançaient des « expéditions » et achetaient des objets auxquels les musées s'intéressaient. Ainsi, Eugen Zintgraff, naturaliste de formation, qui participa aux premières expéditions dites de recherche, était membre de la Société berlinoise d'ethnologie, d'anthropologie et de préhistoire (BGEAU), issue de la « Société anthropologique de Berlin » créée en 1869 par Rudolf Virchow et Adolf Bastian, entre autres **[p.87].** La société soutenait de manière ciblée les fouilles et les expéditions de ses membres. Il en va de même pour le « comité d'aide à l'accroissement de la collection ethnologique des musées royaux ». Annette Lewerentz décrit ses fonctions comme suit :

> « L'objectif scientifique de ce comité était de collecter et d'acheter des objets ethnologiques pour le Musée royal de Berlin et, à partir de 1886, pour le Musée d'ethnologie nouvellement créé. Le musée d'ethnographie, à son tour, achetait ces objets au comité et le produit de la vente permettait à ce dernier de procéder à d'autres achats de collections et aux expéditions qui y étaient liées ; c'est-à-dire que le comité faisait des avances aux voyageurs pour l'acquisition d'ethnographica et que le musée remboursait au comité les frais d'acquisition ». [157]

D'autres associations telles que le Comité allemand contre l'esclavage, la Société allemande pour le Cameroun ou la Société coloniale allemande, née de la fusion de différentes associations coloniales, figurent dans les inventaires des musées de Berlin et de Hambourg en tant que donateurs ou fournisseurs ; elles étaient parfois en relation d'affaires avec des commerçants de denrées coloniales. [Bien qu'elles aient marqué de leur empreinte l'infrastructure coloniale de la métropole, leur importance pour la transmission des biens culturels retirés du Cameroun doit être considérée comme plutôt marginale sur la base des sources étudiées jusqu'à présent. En revanche, l'association wurtembergeoise de géographie commerciale et de promotion des intérêts allemands à l'étranger, fondée en 1882 (qui deviendra plus tard la société d'ethnologie et de géographie de Stuttgart e.V.), a eu un poids beaucoup plus important et a donné naissance au grand musée de Linden en 1910.

Les compagnies maritimes et les capitaines de navire, les entreprises de transport et d'expédition jouent un rôle central dans la circulation des objets enlevés entre les colonies et les musées

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.14389/arthistoricum.1249

allemands. En premier lieu, la ligne Woermann dominait le trafic Europe-Afrique via l'Afrique de l'Ouest et du Sud-Ouest. En 1906, la ligne disposait de pas moins de 46 vapeurs de différentes tailles. [159] Le vapeur « Gouverneur von Puttkamer » → Bio, 422 fut même inauguré en 1903 par le secrétaire du Service colonial Strübel en personne. Cela témoigne du degré de coopération dans tous les domaines, des transports de personnes et de marchandises ou de biens culturels aux transports de troupes. Les navires de guerre ne servaient pas uniquement aux mouvements de troupes, ils étaient également utilisés dans le processus de déplacement des biens culturels. [160] Un coup d'œil sur les inventaires des musées prouve que les capitaines approvisionnaient aussi directement les musées. On peut citer les noms du capitaine Wichmann (12 numéros au MARKK), A. Knutzen (6 numéros au MARKK), A. Dücker (1 numéro au MARKK) et Spring (6 numéros au Linden-Museum). Malheureusement, la documentation est insuffisante, si bien qu'il est difficile d'obtenir d'autres noms, y compris ceux d'autres déposants. Des capitaines de navire et des marins ont même fondé une association, l'Association des navigateurs allemands à Hambourg [161], par laquelle au moins 18 biens culturels **[p.88]** sont parvenus au Musée d'ethnologie de Hambourg. Par ailleurs, le fonds d´archives des musées ont permis de retrouver jusqu'à présent une douzaine de sociétés de transport/d´expéditions, dont les entreprises comme Berliner Spediteur-Verein Aktien-Gesellschaft, Albert Meyer Leipzig-Speditionsgeschäft-Express-Packet-Verkehr, Kai Express-Spediteur W. Homann & Co. (Hambourg), Gustav Knauer Spedition-Möbeltransport-Speicherei Breslau ou encore Constantin Württenberger Bremen, qui se chargeaient du transport sur terre et étaient les partenaires les plus proches des musées. Le 6 septembre 1905, le Transport-Comptoir transporta par exemple les « 12 collis d'objets ethnographiques » déjà mentionnés au nom de l'Oberleutnant Putlitz pour son père le Major Putlitz, avec le Museum für Völkerkunde de Berlin comme destination finale. [162] La « collection » de Leopold Conradt, ancien chef de station à Lolodorf en 1895 et à Johann-Albrechts-Höhe (aujourd'hui Kumba) de 1895 à 1899, en provenance du pays Bakundu, arriva à Berlin dans environ 38 caisses contenant plus de 700 objets. [163] Même si dans ce cas, la société de transport n'est pas documentée, ces chiffres laissent entrevoir la dimension de l´extractivisme culturel et d´éléments anthropologiques à l'époque coloniale.

Dans les réseaux commerciaux, outre les marchands d'ethnographies et d'art comme l'entreprise Umlauff → Bio, 432, Julius Konietzko (1886-1952), mentionné à plusieurs reprises, ou encore Carl Hagenbeck (1844-1913), qui, outre des biens culturels, faisait venir en Allemagne des hommes et des animaux vivants du Cameroun pour des expositions coloniales des peuples et des zoos humains [164], ce sont surtout les maisons de vente aux enchères qui assuraient la circulation des biens culturels. [165] Elles ont donc également participé à la transformation de la signification d'œuvres issues de différents contextes : les entités sacrées sont devenues des marchandises. De nombreux artefacts enlevés en Afrique avaient des fonctions spécifiques dans les rites, les pratiques culturelles, la médecine locale ou lors de l'accession au trône des souverains. Ironie du sort, ce sont justement ces objets qui ont été et sont encore vantés par les commissaires-priseurs. [166] Si l'existence d'une forme de commerce d'art entre les communautés locales est avérée avant l'époque coloniale [167], aucun objet sacralisé ou attribut du pouvoir n'y aurait été apporté. D'ailleurs, jusqu'à aujourd'hui, les maisons de vente aux enchères contribuent par leurs enchérissements à l'augmentation de la valeur des biens culturels africains, mais favorisent aussi la contrebande. [168]

Il convient de mentionner que les branches d´activités qui se sont développées en Allemagne autour du patrimoine culturel camerounais, et plus généralement africain, ne concernaient pas seulement le commerce et la logistique. On peut citer des ateliers de photographie comme l'atelier viennois de Michael Frankenstein ou la Photo-Centrale der Kolonialkriegerdank GmbH, qui acceptaient des commandes du Musée d'ethnologie de Berlin et contribuaient ainsi à la diffusion médiatique des fonds camerounais. [169] Un autre procédé courant de reproduction d'objets était le moulage en plâtre. Ainsi, Luschan fit mouler en plâtre par un spécialiste, August Köhn **[p.89]**, une épée particulièrement belle et brodée de perles ainsi qu'une corne à boire tout aussi richement décorée provenant de la « collection » de Putlitz de la région du Nord-Ouest. [170] Comme il était encore en négociations avec Putlitz pour l'acquisition de ces deux précieux objets et qu'il n'était pas sûr de pouvoir finalement les acheter - il offrait 300 RM pour les deux -, il décida provisoirement d'en faire une reproduction. Les duplicatas constituent donc une dimension des délocalisations de biens culturels et mettent en lumière d'autres acteurs impliqués dans ce processus.

Ce document ne doit pas être lu seul ! complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.219

Il est avéré que le retrait des biens culturels du Cameroun a eu pour conséquence de vider le pays de magnifiques pièces anciennes au profit de la métropole. Ces biens culturels ont contribué, par leurs multiples changements d'appellation ou de valeur, à l'enrichissement de particuliers, de familles et d'associations, à la formation ou au renforcement de branches du savoir et de professions en Allemagne, mais presque exclusivement au profit de l'Allemagne. Un certain nombre d'experts se sont révélés, des artistes se sont fait connaître de leurs contemporains, notamment grâce à leurs voyages au Cameroun. Les musées ont continué à se spécialiser, ils ont façonné les connaissances ou l'ignorance, les goûts et les modèles de perception stéréotypés du public. L'extraction massive et souvent illégitime, voire violente, des biens culturels du Cameroun a sans aucun doute laissé de nombreux vides dans les communautés d'origine. Le paradoxe est que la même rhétorique qui prêchait le sauvetage des cultures étrangères a légitimé le fait d'arracher par la force leurs biens culturels aux populations, détruisant ainsi les cultures concernées.

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

[p.95] Chapitre 4

# **« Calamités des porteurs ».** La spoliation des biens culturels et la destruction de la force de travail

SEBASTIAN-MANÈS SPRUTE

***Carte Texte** [p.94]*

1. Hans Glauning (1868-1908) s'est approprié le tambour à la fin de l'année 1905, alors qu'il traversait le village de Banssa avec la soldatesque qu'il dirigeait lors d'une entreprise militaire.

2) Comme 60 porteurs ne pouvaient déplacer le tambour encombrant de 450 kg en deux jours que sur la distance d'une marche de deux heures, Glauning fit enterrer le tambour le 13 décembre 1905 dans le village de Bamungom.

3. afin de faciliter l'évacuation, le tambour a été déterré après l'entreprise, scié en quatre parties et transporté à la station militaire de Bamenda.

4. le transport ultérieur du tambour vers la côte s'est également avéré problématique, si bien qu'une première tentative a dû être interrompue en mars 1906. Un porteur a été tué par des morceaux du tambour.

5. après des mois d'incertitude sur l'endroit où se trouvait le tambour, on ne retrouva sa trace que fin janvier 1907, lorsque le chef de la station Johann- Albrechtshöhe signala une colonne de porteurs se dirigeant vers la côte.

6. le tambour arriva peu après à Douala et fut chargé le 8 février 1907 sur l' « Eleonore Woermann » de la compagnie maritime Woermann.

7. après un mois de voyage en mer, le tambour arriva à Hambourg, d'où il fut transporté par train jusqu'à Berlin le 7 mars 1907 par l'entreprise de transport Ernst Kraft.

Après un an et demi d'errance, le tambour fut finalement intégré aux collections du Musée d'ethnologie. Le directeur de ce dernier, Felix von Luschan (1854-1924), a confirmé sa réception le 5 avril 1907.

***Carte Légende***
**Itinéraire du tambour à tête d'éléphant et de buffle de Banssa à Berlin. 1905-1907 → cahier d'images XVIII**

La carte montre la première étape de l'histoire de la translocation. Délocalisé pendant la Seconde Guerre mondiale, le tambour a été transporté par l'Armée rouge à Leningrad en 1945 et restitué à la RDA (Leipzig) en 1977. Lorsqu'il est retourné à Berlin après la réunification de l'Allemagne, la tête de buffle manquait.

Les biens culturels ne représentaient qu'une petite partie des exportations totales de la colonie, compte tenu des quantités gigantesques de caoutchouc, d'ivoire ou d'autres produits similaires exportés. Néanmoins, l'expropriation des biens culturels a représenté l'une des plus grandes pertes matérielles subies par les sociétés locales à l'époque. Comme dans le domaine de l'économie coloniale, le patronage a constitué, dans le contexte de ce bradage et de la délocalisation du patrimoine culturel camerounais, un élément à la fois indispensable, démesurément exploité et instrumentalisé. Le rôle joué par les porteurs n'a pas seulement conduit à une profonde dislocation des corps et des identités des sujets, mais les a souvent contraints à la complicité avec le système de domination coloniale, les rendant ainsi complices du processus de destruction, de vol et de pillage du

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande. https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1249

paysage culturel local : « Dans le contexte de l' « aventure » (du voyage) commune, les porteurs pouvaient devenir, intentionnellement ou non, des intermédiaires entre les « indigènes » qui voyageaient et les Européens qui voyageaient : Les porteurs étaient ceux qui étaient les plus proches des étrangers ». [1]

Une impressionnante photographie de 1905, aujourd'hui conservée dans les archives du musée Linden à Stuttgart, montre comment un « grand tambour en bois sculpté, représentant un grand animal à deux têtes » est enterré sous la direction d'un soldat allemand de la soi-disant Schutztruppensolden en décembre 1905 à côté ou dans une maison à « Bamungom » (près de l'actuel Bafoussam) (ill. 1). [2] Hans Glauning → Bio, 386 (1868-1908), l'officier supérieur des troupes de protection à qui l'on attribue cette photographie, a expliqué dans une lettre de février 1906 à Felix von Luschan (1854-1924), alors directeur du département Afrique du Musée d'ethnologie de Berlin : « Le tambour a été utilisé pendant 2 jours pour 2 heures de trajet, transporté par 60 porteurs. Il a ensuite été enterré pendant nos combats, car il ne pouvait pas être transporté plus loin ; plus tard, il a été scié en 4 parties et amené à la station ». [3] L'acquisition du tambour s'inscrit dans le contexte de l'occupation militaire des hautes terres dans la partie nord-ouest de la colonie. Glauning a participé en tant que personnage central au processus de conquête militaire et à la pacification subséquente des régions mentionnées. La raison pour laquelle il **[p.96] se trouvait** à « Bamungom » à la fin de l'année 1905, lorsque la photographie a été prise, n'est pas claire. Le but militaire est cependant clair, car dans une lettre adressée à Luschan le 24 novembre 1905, il mentionne que beaucoup de travail l'attend et qu'il devra « combattre en décembre dans le « district du sud », c'est-à-dire dans la partie sud du district dans lequel se trouve également « Bamungom », et « probablement en février à Bansso ».[4] La campagne sanglante de Glauning → Bio, 386 contre la population Nso (« Bansso »), qui s'est finalement déroulée du 15 avril au 20 juin 1906, a également donné lieu à l'arrivée de nombreux butins dans les collections de Berlin et de Stuttgart. Le tambour mentionné n'est pas seulement un butin de guerre, mais aussi la pièce unique la plus grande et la plus lourde de l'héritage culturel camerounais exportée à l'époque coloniale allemande. Son transport, bien que démonté en quatre parties, a dû être une entreprise extrêmement difficile. Il n'a cependant pas été possible d'obtenir des informations précises sur la manière dont le tambour a été transporté d'un point de vue logistique.

[De la station militaire de Bamenda mentionnée dans la citation, le centre de la région administrative du même nom dans la partie nord-ouest de la colonie, le grand tambour devait être transporté le plus rapidement possible par des porteurs du gouvernorat vers la côte à Douala. Fin mai 1906, Glauning informa Luschan non seulement qu'il avait déjà « [envoyé] tous les objets [...] d'ici à la côte », mais aussi qu'un « porteur [...] avait déjà été tué par le grand tambour en cours de route ». [5] La poursuite du transport du grand tambour démonté en quatre parties semble avoir posé d'autres problèmes par la suite ou avoir été interrompue [6], car on perd ensuite sa trace pendant quelques mois. Dans une lettre de décembre 1906, Luschan se plaignait qu'il manquait « encore un très grand tambour, une pièce magnifique unique et incomparable en son genre » [7]. Ce n'est qu'à la mi-février 1907 qu'il reçut, suite à ses propres recherches, du chef de station du poste « Johann-Albrechtshöhe » (aujourd'hui Barombisee près de Kumba) au Cameroun, la nouvelle qu'il y avait eu « une grande colonne de porteurs fin janvier d ? Les parties du tambour furent finalement chargées le 8 février 1907 à Douala sur le « Dampfer Eleonore Woermann » en partance pour Hambourg [9], d'où elles furent envoyées par train le 7 mars 1907 à Berlin. [10] Luschan a confirmé leur entrée dans la collection dans une lettre adressée à Glauning le 5 avril 1907 [11]. Glauning a facturé le transport au musée, en précisant qu'il avait été effectué « par 50 ouvriers pénitentiaires de Bamenda à la côte » et qu'il n'aurait pris que 25 jours de marche, pour lesquels il a évalué les frais de nourriture à « 187,50 marks ». [12] En revanche, il n'est pas fait mention de difficultés de transport ou même de décès.

Après une odyssée de plus d'un an, au cours de laquelle le tambour a d'abord été traîné dans des conditions inhumaines hors d'une zone de guerre, enterré et scié, puis transporté au cours d'une autre marche forcée et inhumaine sur le trajet de Bamenda à Douala, qui compte aujourd'hui environ 300 kilomètres, le tambour est finalement parvenu à Berlin.

Aucun autre détail sur le transport de l'objet monumental n'est documenté. La méthode de transport utilisée par l'officier de la Schutztruppen Jesco von Puttkamer → Bio, 422 (1876-1959) pour

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1216

transporter une pièce similaire, aujourd'hui à Stuttgart, [13] mais environ deux fois moins grande, peut toutefois servir ici à illustrer le processus :

> « Le tambour a été porté [...] par 120 porteurs [...] jusqu'à la côte, dont [sic] 30 porteurs à la fois et qui devaient être relevés toutes les demi-heures. J'avais attaché de chaque côté de longs troncs d'arbres résistants et [sic] portait à droite 15 porteurs et à gauche 15 porteurs en même temps. Au passage des rivières, il y avait près de 30 [sic] rivières (saison des pluies) à traverser, **[p.98]** on poussait le tambour dans l'eau, un soldat s'asseyait dessus et on [sic !] faisait passer toute l'histoire au bout d'une longue corde tressée de lianes ». [14]

**Le transport colonial et le portage au Cameroun**

Tous les biens culturels exportés du Cameroun pendant la période coloniale allemande, indépendamment de leur taille et de leur poids, ont finalement suivi un chemin similaire et ont presque toujours dû être transportés hors du pays sur la tête ou le dos d'autochtones généralement contraints de faire le trajet complet dans la colonie (illustration 2).

> « Jusqu'en 1914, tous les progrès économiques au Cameroun ont été réalisés principalement grâce à la force productive la plus anarchique de toutes, la force musculaire des hommes. Qu'il s'agisse de la production de biens d'exportation, de la maîtrise de tâches de transport en suspens ou de travaux d'aménagement d'infrastructures, la main-d'œuvre humaine, à engager à bon marché, constituait toujours un élément du calcul économique » [15].

En ce qui concerne les transports de la colonie, cette politique s'accompagnait du fait que le portage restait la base de l'économie d'exportation coloniale pendant toute la période coloniale allemande : « L'ensemble du commerce ainsi que l'administration coloniale et la troupe - restent entièrement dépendants des porteurs pour le transport des marchandises commerciales, des biens d'approvisionnement et des pièces d'équipement ». [16]

Le transport de biens culturels, de marchandises ou de ressources ne s'effectuait que très rarement par des voies de communication aussi bien aménagées que la « route de Bali » au nord-ouest entre Douala et Bamenda, par laquelle le tambour était exporté. Avec la « route du gouvernorat » au sud-est, de Kribi à Yaoundé (Yaoundé dans les sources allemandes contemporaines), elle constituait plutôt l'une des deux routes principales de la colonie, relativement bien aménagée.

Des conditions environnementales et routières difficiles ont marqué les conditions de transport sur le vaste territoire de la colonie à de nombreux endroits pendant toute la période coloniale allemande. Même la route coloniale la mieux construite entre l'actuelle capitale Yaoundé et la côte était une construction d'ingénierie trop simple pour pouvoir résister durablement aux influences environnementales locales :

> « Même les [...] grandes liaisons nouvellement construites et largement creusées, même si elles servent à un trafic caravanier intense, tombent généralement en ruine après une seule saison des pluies, à cause des troncs renversés, de l'action de l'eau et de la végétation qui les envahit toujours, [...] elles retrouvent presque leur état primitif. [...] C'est ainsi que la grande route Kribi-Bipindi-Lolodorf-Ok'ălănsámbā-Nyong-Ya'ũndestation (route du gouvernorat), [...] a déjà été plusieurs fois creusée sur toute sa longueur sur une largeur de 3 à 4 m, débarrassée des **[p.99]** troncs et branches tombés et pourvue de ponts de bois bruts sur les nombreux cours d'eau. Mais malgré leur fréquentation exceptionnelle (environ 35.000 porteurs en six mois), il ne se passe guère de mois, surtout pendant la saison des pluies, sans qu'une nouvelle pression ne soit exercée sur les riverains de n'importe quel tronçon de route pour qu'ils entreprennent d'importants travaux de nettoyage et de remise en état » [17]

Ce document ne doit pas être lu seul il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

De plus, la chaleur, l'humidité ainsi que les conditions climatiques et hygiéniques malsaines, notamment dans les régions méridionales de la colonie, associées au manque d'installations sanitaires, de possibilités d'hébergement et de soins médicaux, ont entraîné la propagation de maladies parmi les porteurs. [18] Les « maladies intestinales » [19] étaient très répandues, mais il y avait aussi des « maladies de la peau ».

> « La malaria [...] [et] de nombreuses autres maladies [...]. Selon Rudin, 85 % des personnes étaient infectées par des maladies. La syphilis a été introduite par les Européens et s'est fortement répandue dans les conditions coloniales. La maladie du sommeil faisait des ravages, [mais aussi] la tuberculose et l'anémie emportaient [d'innombrables] personnes [...] » [20] **[p.100].**

Ce document se doit par être lu sur l'Encyclopédie Uniforme en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

Les services de portage ont toujours été des centres de propagation massive de maladies infectieuses. [21] En 1904, le médecin du gouvernement Hans Ziemann → Bio, 439 (1865-1939) rapportait la situation, due à l'augmentation du trafic des porteurs, sur la route principale nord-ouest menant de Douala au nord-ouest de la colonie via Buea : « Les maladies vénériennes (gonorrhée) seraient extrêmement répandues sur la Balistraſse, ainsi que la lèpre ». [22] Des épidémies comme la variole, qui a frappé la colonie à plusieurs reprises pendant la période coloniale allemande [23], se sont également propagées en premier lieu par le réseau de transport de l'État colonial et surtout par les masses de plus en plus importantes de porteurs. [24] Une aquarelle du commerçant Georg August Zenker → Bio, 437 (1855-1922), qui exploitait une plantation à Bipindi de 1896 à 1922 directement sur la route principale entre Kribi et Yaoundé, prouve que pas mal d'entre eux en sont morts. [25] Outre les ouvriers de la plantation (en 1904, par exemple, 380 sur 54 ha [26]), Zenker devait lui-même employer de nombreux porteurs pour expédier les produits agricoles de sa ferme, comme par exemple, en 1903, « la première récolte de cacao de 1250 kg » [27] ou les nombreuses « plantes médicinales, préparations botaniques et zoologiques » [28] qu'il vendait surtout aux musées de Berlin. [29] En outre, il a livré des collections ethnographiques, dont 447 témoignages de l'héritage culturel camerounais au Museum für Völkerkunde de Berlin[30] et 174 au Grassi Museum für Völkerkunde de Leipzig. [31] Au premier plan de sa troublante aquarelle de 1906, le corps en décomposition d'un porteur gît sur une rive bordée d'une végétation luxuriante. Non loin du cadavre, deux porteurs passent sans le remarquer. La feuille porte la légende cynique « Trägerloos » (ill. 3). Sur le passe-partout qui l'encadre, on trouve en outre la mention "épidémie de variole 1906". L'aquarelle de Zenker témoigne de l'horreur de la situation sanitaire ainsi que de l'indifférence des colons allemands face à la souffrance des sociétés locales.

La même année, l'officier de la Schutztruppen Peter P.F. Scheunemann (1870-1937) exprima certes une critique générale du système de porteurs, en particulier des lourdes charges sanitaires, mais il n'avait en tête que les « millions à économiser sur les salaires des porteurs et la valeur en capital des [...] porteurs voués à la mort » :

> « Tant que des milliers de personnes aptes au travail seront systématiquement ruinées sur le plan de la santé, année après année, sur des sentiers sans fondement et peu sûrs dans la forêt vierge, avec un logement et une nourriture des plus médiocres, on ne peut pas espérer un développement économique prometteur de l'intérieur du pays ». [32]

**[p.101] Les services de portage comme travail forcé**

Les biens culturels étaient principalement exportés par le biais de services de transport de la Schutztruppe ou de l'administration coloniale, mais il n'était pas rare qu'ils soient également transportés par étapes par des prestataires de services de transport civils tels que les sociétés commerciales et missionnaires. Les circonstances spécifiques des services de portage variaient en fonction du prestataire de services de transport auprès duquel les porteurs étaient engagés. Mais en fin de compte, les services de portage constituaient toujours une forme de travail forcé qui ressemblait plus à de l'esclavage qu'à l'idéal du secteur du travail salarié recherché par le pouvoir colonial. [33]

Avant même que le recrutement de la main-d'œuvre ne soit pris en charge « presque exclusivement [...] [par] les autorités coloniales » à partir de 1905 [34], des représentants du gouvernement avaient pour la plupart procédé au recrutement forcé de la main-d'œuvre : « Les recruteurs de main-d'œuvre, pour qui des moyens tels que la fraude, la menace, **[p.102]** l'alcoolisme, le chantage, la corruption étaient tout à fait appropriés pour imposer aux Africains le joug de l'esclavage salarié, se sont rendus aussi odieux à la population que les expéditions de 'troupes de protection' ». [35]

La « politique de recrutement forcé de travailleurs » mise en œuvre par les représentants de la Schutztruppe, légitimée par la domination coloniale, a apporté aux Camerounais des souffrances et une misère incommensurables » [36]. En effet, la Schutztruppe menait, sur ordre du gouvernorat, une « affaire de trafic d'êtres humains » [37] qui, selon Adolf Rüger, se réduisait en fin de compte au fait que la « Schutztruppe » faisait de nombreux prisonniers lors de ses expéditions militaires » et qu'elle « exigeait des tribus belligérantes la mise à disposition de travailleurs pénaux ». Ces derniers étaient ensuite, selon les besoins, « livrés » à l'économie coloniale [38] ou utilisés à des fins gouvernementales, ici le plus souvent comme porteurs. [39] Le recrutement et le traitement des travailleurs forcés par le pouvoir colonial allemand se sont avérés « barbares » [40], comme l'illustre l'exemple de « l'infâme officier des troupes de protection [Hans] Dominik » → Bio, 380 (1870-1910), qui « en 1901/02, lors d'une de ses expéditions dans le district de Yaoundé, a mis en gage des femmes et du bétail afin de forcer la mise à disposition de porteurs. Les personnes ainsi 'recrutées' ont été conduites ligotées à la station de Yaoundé. Pendant le transport, six d'entre eux ont été abattus ». [41] Des incidents comme celui-ci n'étaient pas des cas isolés, mais la règle. [42] En liaison avec des mesures de recrutement forcé, le besoin croissant de main-d'œuvre a même conduit par moments à des phénomènes de dissolution radicale des sociétés villageoises dans les districts de « Yaoundé, Edea et Johann-Albrechts-Höhe » [43].

Il n'est pas possible de déterminer exactement combien de porteurs ont été recrutés ou employés de force au total, car il n'existe pratiquement pas de statistiques. [44] Il est prouvé que la « Schutztruppe » avait parfois elle-même le plus grand besoin de porteurs dans les premières années,

> « car le seul corps expéditionnaire qui s'est avancé vers le nord depuis Yaoundé en 1898 pour conquérir l'Adamaua était composé de 12 officiers européens, de 265 soldats africains et de pas moins de 620 porteurs et 150 autres personnels de service (« boys » et femmes) ». [45]

A partir du milieu des années 1890, le contrôle administratif et l'exploitation économique qui s'ensuivirent à la suite de la conquête militaire croissante des territoires coloniaux entraînèrent un besoin croissant de porteurs dans le secteur administratif, mais surtout dans le secteur privé du commerce et du transport.

Si, contrairement à l'estimation répandue « qu'en 1913, environ 80.000 porteurs étaient utilisés sur la ligne Kribi-Jaoundé » [46], on se réfère ici plutôt à l'indication de l'officier des troupes de protection Ludwig von Stein zu Lausnitz (1868-1934), qui comptait déjà vers 1900 « 35.000 porteurs en six mois » [47] pour cette route, il faut en principe partir d'un nombre bien plus élevé. D'autant plus que ces valeurs ne se rapportent qu'à l'une des deux principales routes de la colonie **[p.103]**. Une indication de la taille réelle des porteurs est donnée par le fait que dans l'arrondissement de Yaoundé, entre 1904 et 1905, il y avait « dix-sept fois plus de porteurs que de planteurs » [48]. Géographiquement, le recrutement des porteurs se répartissait de manière très inégale, surtout dans les régions du sud de la colonie. Ainsi, en 1907, 60.000 personnes issues du seul district de Yaoundé étaient engagées dans des services de travail sur les plantations ou comme porteurs. [49] La plupart des porteurs étaient recrutés dans les régions directement concernées par la traite, notamment parmi les populations vivant le long de la principale route d'exportation. [50]

En tant que mesure de travail forcé, le portage pouvait en fin de compte toucher n'importe qui. Et même si la Schutztruppe préférait les porteurs masculins robustes et forts, il y avait toujours des femmes et des enfants dans les rangs des porteurs. [51] Le gouverneur Theodor Seitz (1863-1949) rapporta par exemple que parmi les « milliers de porteurs » ou « caravanes et caravanes », « hommes,

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

femmes et enfants, robustes et faibles », qui circulaient sur la route principale entre Kribi et Yaoundé en 1907, [...] il y avait plus d'un tiers de femmes et d'enfants ». [52]

**Les conditions de travail de l'organisme responsable**

Pendant longtemps, les conditions de travail n'étaient soumises à aucune réglementation officielle et les porteurs étaient donc le plus souvent livrés à l'arbitraire de leurs supérieurs. La « dureté de l'activité de portage », associée à une « alimentation mauvaise et insuffisante », conduisait à « l'épuisement physique des porteurs, souvent mortel » [53].

En principe, la « durée de la journée de travail des porteurs » dépendait de la « destination de marche quotidienne » choisie. [54] Les services de portage ne se limitaient cependant pas, la plupart du temps, au portage et comprenaient également des travaux de stockage de toutes sortes, la recherche de nourriture, etc. qui prolongeaient encore le temps de travail. [55]

Si les poids de charge des porteurs de l'administration et de la Schutztruppe étaient en moyenne modérés à 30 kg pour des raisons de maintien de la capacité opérationnelle [56], [57] on connaît surtout des charges de portage inhumaines dans le secteur du commerce. Ainsi, en 1907, « au bureau de district de Kribi, on a constaté les poids de charges suivants, chez les hommes des charges allant jusqu'à 55½ kilogrammes chez les femmes, qui plus est faibles et âgées, des charges de 42 à 44 kilogrammes, chez une fille mesurant 1,20 m, une charge de 20½ Kg » [58] Cependant, même dans des conditions étatiques, on trouve « des femmes soldats et porteuses [...] parfois avec de jeunes enfants sur le dos, qui devaient franchir de lourds obstacles » avec des charges allant jusqu'à 35 kg. [59] Dominik décrit ainsi la manière de porter des « femmes généralement petites » dans l'un de ses trousses de portage : Elles « portent les charges avec le dos et la tête, en faisant passer habilement un large tissu ou une courroie sous **[p.104] la** charge et en l'éloignant par devant sur le front, de sorte qu'elles travaillent comme les bœufs à la maison en labourant avec les muscles puissants de la nuque ». [60] (fig. 2)

Dans la colonie, le portage faisait partie des prestations de travail les moins bien rémunérées. [61] En tant que « travail punitif, malgré le salaire prévu, il équivalait à une forme aggravée d'esclavage, tant que les travailleurs punitifs n'avaient que peu de chances de survie jusqu'au-delà du tournant du siècle et que leur droit au salaire s'éteignait avec leur mort » [62]. De plus, les porteurs étaient souvent escroqués lors du versement des salaires qui, malgré les efforts contraires de l'Etat colonial, pouvaient pendant longtemps être payés non seulement en espèces, mais aussi en nature. On sait par exemple que les entreprises installées à l'époque sur la côte batanga

> « qu'en 1904, ils facturaient à leurs porteurs une moyenne de 14 marks par trip, en échange de quoi ils remettaient, lors du paiement, des marchandises dont le prix de vente à la factorerie atteignait, dans le meilleur des cas, 8,40 marks, de sorte que le porteur était escroqué d'au moins 5,60 marks à chaque paiement de salaire ». [63]

Dans le secteur du commerce, les porteurs n'étaient souvent pas informés précisément de la durée et de la rémunération de leur engagement ; le commandant de la Schutztruppen Wilhelm Müller → Bio, 408 (1850-1921) a déclaré à ce sujet en 1907 que « des porteurs à qui les [...] commerçants avaient promis 200 marks en espèces, n'ont reçu après un an d'activité [qu'] un salaire de 30 ou 40 marks avec une nourriture très maigre ».[64] La nourriture fournie aux porteurs pendant les tournées des caravanes consistait parfois uniquement en « [une] poignée de cassave non mûre et sans sel [et] une boisson d'eau putride des marais » [65] ou en une « ration journalière de deux feuilles de tabac » [66], avec laquelle les denrées alimentaires devaient être échangées. En outre, les porteurs ne recevaient généralement leur salaire complet « qu'une fois leur mission de transport accomplie » [67].

Les conditions de travail sont restées inhumaines et largement non réglementées pour les porteurs tout au long de la période coloniale. Les premières dispositions, édictées dans le cadre du premier règlement ouvrier local de 1902, mais qui ne concernaient que partiellement le portage, étaient discriminatoires et « réduisaient la liberté d'action des ouvriers, les enchaînaient aux entreprises et

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.1588/ahistoricum.1210

qualifiaient a priori toute rébellion d'acte délictueux ».[68] Un décret de 1908 sur les porteurs apporta certes au moins le « progrès formel que les limites de ce qui était autorisé dans le portage étaient désormais définies avec précision sur le plan juridique », mais ne veilla nullement, en raison du « manque d'organes de contrôle de l'Etat », à ce que « le trafic des caravanes soit également réformé de manière fondamentale dans la pratique » [69]. De nombreuses dispositions du décret pouvaient être contournées grâce aux « formulations imprécises de certains paragraphes, comme par exemple le § I 'Seuls des hommes adultes, aptes au travail et **[p.105]** des personnes en bonne santé peuvent être prises', permettait une interprétation généreuse ». [70] Il est significatif que le paragraphe mentionné ait été complété dans un projet par un deuxième paragraphe de telle sorte que « les enfants et les jeunes filles [...] ne puissent en aucun cas, [...] être utilisés » [71] ; mais il n'a pas été repris dans la version finale de la disposition. Les violations de l'ordonnance sur les porteurs ont été nombreuses dans les années qui ont suivi. [72] L'homme politique colonial Wilhelm Solf (1862-1936) se disait encore en 1913 impressionné par « la situation toujours triste des innombrables porteurs sur la route commerciale de Yaoundé à Kribi » et « le spectacle de cette misère ». [73]

Les manières « barbares » et la « brutalité » caractérisaient le traitement des porteurs dans le contexte de l'administration et de la troupe de protection depuis les premières expéditions du fonctionnaire colonial Eugen Zintgraff (1858-1897) entre 1886 et 1891, dont le comportement avait conduit à des « désertions massives et à l'indiscipline », ainsi qu'à 200 porteurs en fuite, dont il avait « libéré lui-même 70 [...] ». [74] Les mauvais traitements et les décès parmi les porteurs s'inscrivaient le plus souvent dans le contexte des opérations militaires et des guerres de la Schutztruppe, par exemple dans le cadre de la soi-disant « expédition punitive contre les Bangwa et les Keaka »[75] du 8 février au 14 septembre 1900 dans la région de Cross River dans la partie nord-ouest de la colonie, sous la direction de l'officier de la Schutztruppe Bernhard von Besser (1862-1914). Au cours de cette expédition punitive, fondée comme mesure de représailles contre « les assassins du commerçant [Gustav] Conrau » (1865-1899), on ne se contenta pas de maltraiter les villageois et de piller les localités, on prit également des otages qui durent travailler comme porteurs et

> « étaient simplement [...] [battus à mort] lorsqu'ils ne pouvaient plus continuer, et ce même dans des endroits qui n'avaient absolument rien à voir avec les événements de [...] Conrau. Comme l'a rapporté plus tard un officier qui avait participé à l'expédition, Besser a délibérément négligé le ravitaillement du camp de Nssakpe, si bien que 60 à 70 porteurs sont morts de faim. Besser déclara « qu'il voulait justement que les cochons meurent ». Il arrivait souvent que des porteurs soient laissés dans la brousse, épuisés par la faim. Besser ordonna expressément de jeter ces personnes plus loin dans la brousse, afin que les cadavres ne polluent pas l'air. Plusieurs fois, les porteurs abandonnés ont alors été retrouvés, respirant encore, dévorés par les animaux ». [76]

**Commerce du caoutchouc, guerre, crise des porteurs - la dislocation du patrimoine culturel camerounais**

De tels incidents n'étaient pas non plus des cas isolés, mais la règle. De telles conditions de travail ont marqué le portage pendant toute la période coloniale allemande. Les biens culturels faisaient régulièrement partie des transports de marchandises. Il en allait de même pour les transports dans le secteur commercial, car les commerçants étaient également impliqués dans la délocalisation du patrimoine culturel camerounais. Ce n'est pas sans raison que le commerçant **[p.106]** Adolf Diehl → Bio, 378 (1870-1943), avec un total de 4046 numéros d'inventaire, figure en tête de la liste des plus grands transmetteurs de patrimoine culturel camerounais aux collections allemandes, comme cela a pu être établi dans le cadre de ce projet de recherche.

En principe, les périodes où des contingents de biens culturels sont devenus disponibles pour le transport hors du pays ont été les opérations militaires et les guerres menées par les troupes de protection et l'administration coloniale contre la population locale. La « malheureuse calamité des porteurs » [77] pendant la répression des mouvements de résistance dans les régions des « Maka et Njem » [78] dans le sud-est de la colonie entre 1904 et 1910 doit être prise en considération pour illustrer de manière exemplaire la dislocation du patrimoine culturel camerounais dans des conditions de guerre.

Ce document ne doit pas être lu seul, il complète l'original en langue allemande. https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

De manière cynique, ce conflit, au cours duquel de nombreux porteurs ont trouvé la mort, victimes des combats entre le gouvernement colonial et la population indigène, a pris racine dans une situation où les porteurs se sont d'abord comportés comme des coupables vis-à-vis de la population locale. En effet, la région représentait un « champ de bataille » d'intérêts commerciaux coloniaux concurrents et d'exploitation capitaliste sans précédent, suite à « l'exploitation impitoyable des ressources naturelles de caoutchouc » [79] : [80]

> « La région était en partie inondée par une armée de marchands et d'acheteurs de couleur, en partie traversée par de grandes caravanes de marchandises colportant des marchandises. [...] Des centaines de marchands et de porteurs gisaient pendant des semaines, voire des mois, sur les routes principales des caravanes, dans les villages, volaient dans les fermes, violaient les femmes, etc. Le pays, encore relativement peu cultivé et non équipé pour un tel passage, n'était pas en mesure de nourrir de telles foules ». [81]

Les ravages causés par les caravanes de porteurs ont détruit les moyens de subsistance de la population locale. D'autres recrutements forcés ont en outre décimé la main-d'œuvre locale, déjà affaiblie par les guerres de la Schutztruppe, à tel point que l'on a pu observer ici aussi des phénomènes de dissolution des sociétés villageoises : [82] « Un village de taille moyenne est impuissant face à une caravane de 100 à 200 hommes, même non armés, qui sont les maîtres de la situation ». [83] La situation prenait alors des traits si bizarres que l'officier des troupes de protection Oswald Jacob (1878-1914) fit même construire en 1905 à Ebolowa de véritables défenses contre les caravanes de porteurs : « Immédiatement à la station, les villages sont clôturés par des barrières de 2 m de haut pour les protéger contre les porteurs [...] et les soldats. » [84] La pression exercée sur la population par les caravanes de porteurs fut finalement si forte que les conditions provoquèrent des conflits et un mouvement de résistance local au printemps 1905, que le pouvoir colonial allemand combattit au cours de différents « combats prolongés [...] 1904-1910 » [85].

La colère de la population locale s'est d'abord dirigée contre les porteurs des caravanes commerciales eux-mêmes et a entraîné la mort de centaines de porteurs dès les premières **[p.107]** attaques. Selon les déclarations de l'officier commandant des troupes de protection Scheunemann, d'autres « départs importants de porteurs » furent ensuite enregistrés au cours du premier semestre des conflits, jusqu'au 19 octobre 1905. [86] On sait en outre de la soi-disant « expédition du Sud », menée de « début juin 1905 à fin août 1906 » pour combattre la population résistante [87], que « les pertes en vies humaines concernaient 25 à 30% des porteurs » [88]. L'officier de la Schutztruppen Horst Heinicke (1868-1922) rapporte à ce sujet l'émoi « du Buli devant les pertes humaines tout à fait disproportionnées enregistrées parmi les porteurs mis à disposition pour l'expédition du Sud » [89], ainsi que leur « réticence tout à fait irréductible [...] à faire encore des services de porteurs » [90], car dans la « région du Njem [...] cela n'a pas pris à tort la signification d'une mort assez certaine [...] ». [Heinicke fait remarquer à ce sujet :

> « Dans l'affaire des porteurs lors de l'expédition du Sud, il faut, ce que je ne peux pas ne pas mentionner, que des erreurs graves aient été commises en partie. Que la mortalité aurait pu être considérablement diminuée par un traitement plus approprié, [...] La plupart des gens ne sont d'ailleurs pas morts dans les compagnies, mais après leur licenciement, pendant la marche de retour de Lomie. [...] Chaque jour supplémentaire que la force des porteurs de bouli, autrefois très affaiblie par la santé, reste encore à l'expédition, signifie de nouvelles entrées ». [92]

Il n'est plus possible de reconstituer clairement combien de porteurs ont été engagés pendant les presque deux ans que dura le premier grand conflit et combien d'entre eux sont morts. 1700 porteurs furent mis à la disposition de l' « expédition du Sud » par la station d'Ebolowa rien que pendant les six premiers mois du conflit [93], auxquels s'ajoutèrent, au plus tard en juillet 1906, 1000 autres porteurs provenant respectivement du district de Kribi et de la station de Lolodorf [94], ainsi qu'au moins 350 autres de la station de Yaoundé. [95] Scheunemann, l'un des officiers supérieurs allemands, remarqua simplement, en ce qui concerne le recrutement d'autres porteurs pendant l'entreprise, que « beaucoup de matériel humain utilisable a été ruiné » [96] et résuma la situation générale pendant le

conflit : « Des perspectives de butin, de jeu, d'alcool et de femmes, les moyens de traction habituels de tous les mercenaires, blancs ou noirs, n'étaient pas à espérer dans cette sombre boue primitive imbibée de sang ». [97]

Il est particulièrement irritant de constater que Scheunemann et son détachement de troupes de protection ont trouvé le temps, en cours de route, d'escorter un « transport de 1500 kg d'ivoire gouvernemental » dans « un pays durement touché par la guerre » [98]. [99] De plus, les officiers supérieurs allemands de l'expédition du Sud ne manquèrent pas de profiter de ce conflit pour envoyer de nombreux biens culturels aux musées allemands. Aujourd'hui, 1203 numéros d'inventaire des Maka se trouvent encore dans les collections allemandes, 505 pour les Njem, la majeure partie dans les deux cas au Linden-Museum de Stuttgart. Une analyse **[p.108]** des stocks qui s'y trouvent montre que rien que par les commandants de compagnie Stein zu Lausnitz et Hermann Bertram (1872-1914) [100], ainsi que par le chef de la station gouvernementale voisine de Molundu, le Dr. Martin Preuß, environ 25% de l'ensemble des biens culturels allemands appartenant à ces deux groupes de population sont entrés au Linden-Museum durant les années de conflit de 1905 à 1907. [101] Un quart des collections encore disponibles actuellement doivent donc être clairement déclarées comme butin de guerre et ont été transportées hors du pays par des prisonniers ou des porteurs enrôlés de force.

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

**[p.113]** Chapitre 5

# **« Ne s'obtient que par la force ».** La violence militaire coloniale au Cameroun et les collections muséales en Allemagne : histoire d'une symbiose **[traduction française revue et corrigée par l'auteur]**

YANN LEGALL

Au printemps 2022, lors de notre visite du dépôt du musée Rautenstrauch-Joest à Cologne en compagnie de l'historien Ohiniko Mawussé Toffa et de l'anthropologue Elias Aguigah [1], nous avons fouillé dans les collections togolaises, ghanéennes et camerounaises issues du pillage perpétré par les colons allemands. Notre attention fut attirée par un tambour de plus de 1,5 mètre de hauteur portant le numéro d'inventaire 35222.

Yağmur Karakis, ex-chercheuse en provenance au musée, nous indiqua que la base de données attribuait ce tambour aux populations Bakoko [2], des communautés originaires du Cameroun, aux estuaires du Nyong et de la Sanaga. Les Bakoko sont confnus dans l'historiographie coloniale pour avoir opposé une forte résistance à la domination allemande dans le sud-ouest de la colonie. Le musée mit ensuite à notre disposition les documents d'archives relatifs à ce tambour. C'était un mince dossier qui ne contenait qu'une liste de 36 biens culturels provenant du Cameroun, de Tanzanie, d'Inde et de Samoa, lesquels furent achetés et transférés en 1922 par le musée de Cologne après avoir été entreposés au Museum für Völkerkunde, musée ethnographique, de Rostock. La liste contient de vagues indications sur l'appartenance culturelle, ainsi que les croquis de certains objets, **[p. 114]** dont celui d'un de ces « très grands tambours ». Selon cette liste, le tambour provenait de Déhané, une ville située sur le fleuve Nyong. Contrairement à d'autres exemples dans ce dossier d'archives, et d'ailleurs contrairement à la plupart des listes que l'on trouve dans les archives muséales, une référence spécifique concernant le contexte d'acquisition de cet instrument accompagnait le croquis du tambour : « Difficile à avoir, s'obtient que par la force » [3]

En moins d'une décennie, les Allemands attaquèrent en effet les communautés Bakoko à pas moins de trois reprises. La première expédition fut menée en juillet 1891 par l'officier colonial Max von Stetten (1860-1925) et le lieutenant Krause contre les rois Musinga et Nsonge [4]. La deuxième, en octobre 1892 sous la direction d'Ernst Wehlan, qui, deux mois plus tard, dirigea de surcroît une deuxième campagne [5]. La troisième et dernière expédition militaire eut lieu en avril 1895. Lors de cette mission dite « punitive », Max von Stetten joua à nouveau un rôle de premier plan, soutenu par les officiers Hans Dominik → Bio, 380 (1870-1910) et Ludwig von Stein zu Lausnitz (1868-1934), biens connus des Camerounais·es aujourd'hui pour leurs exactions. D'après les rapports militaires concernant cette expédition, les troupes coloniales allemandes tuèrent, outre le roi Nduniebayang, plus de 300 personnes avant d'asservir les rois Madimanjob, Etutegase et Etangambele (numéro 5 sur la carte ci-dessous) [6].

Ce tambour (et l'aveu qui l'accompagne), allusion à l'appropriation violente de ce bien spolié, est rare, mais pas exceptionnel. Dans la dernière décennie, l'histoire des pillages coloniaux refait surface et des trésors comme les bronzes du Bénin ou l'effigie de la déesse Ngonnso' sont restitués aux Edo et aux Nso'. Malgré cela, la question des archives et de manière générale du patrimoine immatériel – documents, savoirs, capital culturel, enregistrements audios, photographies – reste largement ignorée.

**[p. 115]** Les archives des musées sont aussi depuis longtemps difficile d'accès pour les scientifiques non-allemand·es, et la consultation de ces manuscrits fut pendant longtemps soumise à un régime de contrôle très exclusif. Aussi sont-elles largement ignorées dans l'historiographie critique du passé colonial. Tout ce qui concerne la colonisation allemande au Cameroun [7], au Togo [8], en Afrique Allemande de l'Est [9] et en Afrique Allemande du Sud-Ouest [10] a été exploré et analysé dans les archives de l'administration coloniale et de l'armée, ce qui a permis de prendre la mesure de la brutalité de l'oppression coloniales sous l'Empire. **[p. 116]** Cependant, et c'est surprenant, les archives muséales sont presque totalement absentes de leur corpus bibliographique. Jusqu'à récemment, ces documents restaient en effet le jardin personnel des ethnologues qui en surveillaient soigneusement

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

l'accès. Toutefois, au cours de la dernière décennie, un grand nombre de scientifiques, d'autrices et auteurs se sont intéressé·es de plus près à ces documents. Certain·es affirment qu'elles constituent « un index unique » et une source importante « pour rendre visible ces passés coloniaux » [11], d'autres réagissent aux débats sur la spoliation et la restitution de l'art, en proposant des approches « microhistoriques » du butin colonial [12]. Dans un rapport très remarqué, commandité par le gouvernement français, l'économiste Felwine Sarr et l'historienne de l'art Bénédicte Savoy considèrent les musées et leurs collections, y compris les archives, comme « à la fois les conservatoires brillants de la créativité humaine et les dépositaires d'une dynamique d'appropriation souvent violente et encore trop mal connue » [13].

Au début des années quatre-vingt-dix, les historiens Glenn Penny et Andrew Zimmerman ont apporté un éclairage important sur les tactiques appuyées, voire agressives, utilisées par le musée ethnographique de Berlin sur le marché international pour s'approprier le patrimoine africain spolié [14]. Néanmoins, dans l'étude de Penny, les correspondances directes entre les fonctionnaires coloniaux et le personnel du musée n'ont guère été prises en compte, à l'exception du cas du pillage de Pékin en 1900 [15]. En revanche, Zimmerman avança et démontra ce qu'il appela un « antihumanisme » flagrant du côté des anthropologues allemands. Pour illustrer son propos, il sortit une déclaration de l'ancien directeur adjoint du musée ethnographique de Berlin, Felix von Luschan (1854-1924), qui affirmait en 1922 que cette institution culturelle était « le plus beau et le plus grandiose monument en hommage à nos troupes coloniales » [16]. Zimmerman révéla aussi des pourparlers et transactions financières entre le musée et la marine nationale concernant la saisie ciblée de biens culturels [17]. Il cite une lettre dans laquelle Luschan avouait :

> « Il est dans la nature des choses qu'un navire de guerre [et donc ses officiers] se trouve souvent dans la situation d'acquérir gratuitement, ou pour un prix dérisoire, de grandes œuvres sculptées et des séries entières d'objets de collection, lesquelles restent hors de portée d'un particulier [...], ou sont alors à acquérir à des prix si élevés qu'un achat ultérieur de ces pièces serait très difficile pour un musée, voire impossible. » [18]

Si les archives et les dépôts des musées regorgent de ces confessions ouvertes de la prédation, dans quelle mesure complètent-elles l'histoire, déjà écrasante, du pillage colonial ?

Dans un premier temps nous présentons la partie émergée de l'iceberg, c'est-à-dire le butin, que l'on retrouve dans les registres d'acquisition, les bases de données, les correspondances et les listes d'inventaire. Nonobstant des contextes très différents les uns des autres, nous resterons dans le cadre de la domination coloniale allemande au Cameroun. Puis, nous évoquerons les limites de la « fouille archivistique » en présentant des exemples de ce que nous appelons **[p. 117]** « destruction par extraction », en d'autres termes, des pertes matérielles engendrées par la spoliation, sans oublier les pertes spirituelles et humaines. Enfin, cette archéologie du pillage colonial montrera en clair les lacunes des archives, les absences qui semblent mettre au défi le rôle du musée en tant que temple de la conservation, mais qui restent en fait des preuves de destruction intentionnelle et de négligence humaine. Nous aborderons en conclusion la reconnaissance des figures anticoloniales et des liens multidirectionnels entre les histoires diverses mais liées de la résistance africaine, en particulier camerounaise, afin de contrer la muséification, la désocialisation et la monumentalisation du patrimoine culturel camerounais, et de remettre au centre le débat sur la perte et l'émancipation des populations dans une optique critique du colonialisme, mais aussi de ces conséquences aujourd'hui.

**Les mécanismes du pillage : Omniprésence des officiers coloniaux**

Les membres des forces dites « de protection » – allusion au régime colonial de protectorat – sont omniprésents dans les registres d'acquisition des musées allemands. De 1884 à 1915, plus de 280 ensembles de biens arrivés au musée ethnographique de Berlin provenaient ainsi directement d'officiers coloniaux en poste dans les colonies allemandes en Afrique. En 1889, le Bundesrat (Conseil des États fédéraux) avait adopté une loi selon laquelle toutes les collections saisies lors d'expéditions financées par l'Empire devaient être confiées au musée de Berlin, qui devint donc une institution centrale de conservation des butins de guerre coloniaux [19].

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande https://doi.org/10.1158/arthistoricum.1219

Certaines de ces personnalités militaires, comme Hans Dominik → Bio, 380 (1870-1910), Hans Glauning → Bio, 386 (1868-1908) ou Kurt Strümpell (1872-1947), sont aujourd'hui tristement célèbres au Cameroun, notoires pour leur rôle prépondérant dans l'assujettissement par la force des populations locales qui refusaient de se soumettre à la domination coloniale allemande. Leur butin fut déjà au centre d'études scientifiques sur l'origine de l'héritage camerounais pillé et transféré vers l'Allemagne [20], et leurs noms figurent de manière visible dans des expositions des musées de Berlin, Hambourg, Stuttgart et Hanovre. Ils sont également commémorés dans d'autres disciplines scientifiques pour avoir fourni des spécimens naturalistes qui, dans le cas des mammifères, furent souvent soi-disant « collectés » ou capturés pendant – ou en marge – des campagnes militaires. Les armes et les munitions utilisées pour abattre un éléphant étaient donc les mêmes que celles utilisées pour soumettre ou massacrer les populations locales.

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande https://doi.org/10.1588/arthistoricum.1219

D'autres officiers coloniaux apparaissent dans ces registres de manière plus éparse que leurs confrères susmentionnés. Souvent, les collections de gradés de l'armée coloniale arrivèrent alors qu'ils prenaient congé de la colonie. Dans ce contexte-là, les affiliations culturelles attribuées aux objets contenus dans les caisses de ces officiers correspondent souvent aux noms des populations locales qu'ils assaillirent lors de leurs expéditions militaires. C'est le cas par exemple de Hermann Nolte, qui débarque à Hambourg en mai 1900 après presque quatre ans de service dans les troupes coloniales, et offre son butin au musée ethnographique **[p. 118]** de Stuttgart à la fin de l'année 1900. Le directeur de l'époque, Karl von Linden (1838-1910), ira jusqu'à écrire :

> « La collection de 200 pièces, ce qui est tout de même considérable, qui a été rassemblée au cours d'expéditions menées durant les quatre dernières années, est très précieuse, car elle provient pour l'essentiel de régions qui n'ont été ouvertes [à la colonisation] que récemment, après des combats difficiles. » [21]

La quasi-totalité des officiers voyageait sur les navires de la compagnie maritime Woermann, qui ramenait donc les hommes et leur butin de guerre en Allemagne. Lesdits « trésors » et biens personnels africains auparavant pillés avaient généralement trois destinations : une partie finissait dans un musée ; une autre partie entre les mains de marchands d'art ; quant à la dernière partie, elle restait la propriété des officiers et de leurs proches. Exemple notoire de ce partage, une enquête interne du gouverneur Jesko von Puttkamer → Bio, 422 contre le commandant en chef des troupes Kurt Pavel → Bio, 420 (1851-1933) révéla que la déclaration de l'officier à ses hommes stipulant que « l'ivoire capturé et celui reçu en cadeau, ainsi que tout autre butin, sera propriété privée des membres de l'expédition, [était] en contradiction directe avec les règles en vigueur ». Puttkamer se démena pour que Pavel soit condamné, non pas pour une justice de rétribution, mais surtout afin d'éviter que les expéditions militaires « prennent désormais le caractère de raids et de pillages, et ressemblent à ce qui se passe dans l'État [voisin] du Congo ». Cette remarque eurocentriste et hypocrite légitimait de facto à son tour le pillage des biens africains par le ministère des affaires étrangères [22].

Il n'était pas rare que des transferts ou dons conséquents de butin aux musées ethnographiques de Berlin et de Stuttgart soient récompensés par des médailles, distinctions alléchantes pour les officiers de l'époque, soucieux d'accroître leur prestige et faire briller leur uniforme [23]. Les musées n'étaient cependant pas les partenaires les plus rentables dans ces échanges de biens culturels. Comme les musées ne déboursaient pas ou peu de liquidités pour des butins coloniaux qui, à une époque marquée par un état permanent de guerres au Cameroun, était donc abondants, de nombreux officiers se tournaient vers des intermédiaires prêts à acheter ces biens culturels africains spoliés. Les marchands d'art **[p. 119]** achetaient donc parfois ce que leur proposaient les militaires à un prix supérieur à celui que les musées étaient prêts à payer. Le reste, ce que certains officiers appelaient leur « souvenirs de guerre », ils (de facto masculin) le gardaient pour décorer leurs domaines ou appartements ou pour les offrir à des membres de leur famille [24]. Ces « souvenirs » macabres, de provenance souvent opaque, témoins de leur brutalité envers la population camerounaise résistante, se trouvent aujourd'hui dans de multitudes de collections privées et apparaissent de temps à autre sur le marché de l'art.

***Secret militaire et pillages sur commande***

Les rouages de cette machine coloniale bien huilée ne tournaient pas que dans un seul sens. Dans cette « économie politique » [25], les officiers offraient certes leur butin aux musées pour faire du profit ou gagner des distinctions, mais les musées n'étaient pas à proprement parler des bénéficiaires passifs de ces biens volés. Parfois, c'est eux qui tenaient le manche : Andrew Zimmerman, et plus récemment Götz Aly, ont prouvé au travers de documents d'archives que les musées allemands encourageaient voire ordonnaient à des officiers et des administrateurs coloniaux de confisquer des biens culturels et de les expédier vers l'Europe. Le premier révéla que, dès 1874, le directeur adjoint du musée de Berlin, Felix von Luschan « persuada la marine de charger le navire d'arpentage SMS Gazelle, en route pour le Pacifique Sud, d'acquérir tout ce qui pouvait être collecté dans les ports d'escale [26] ». Aly, quant à lui, décrit comment Luschan convoitait des habitations et des bateaux traditionnels des îles du Pacifique [27]. Dans le contexte du Cameroun colonial, des correspondances similaires prouvent que le musée dpae Berlin a commandité le pillage du patrimoine local. En outre, ces documents d'archives montrent que le renseignement n'était pas l'apanage du ministère des affaires étrangères et coloniales. Le personnel du musée était en effet extrêmement bien informé du modus operandi et de l'agenda des troupes. Luschan savait que la mort d'un Européen blanc dans une ville du Cameroun entraînerait une guerre asymétrique de plusieurs semaines et des massacres dans les environs. Avec son collègue de Stuttgart Karl von Linden, il recevait aussi régulièrement des informations sur la localisation des compagnies. Ils furent même impliqués dans certaines correspondances épistolaires concernant ces conquêtes avec le département des affaires coloniales, et tentèrent activement d'influencer les gradés sur place afin qu'ils se mettent à voler des pièces importantes du patrimoine culturel camerounais. En 1901, le capitaine Hans Glauning → Bio, 386 écrivit à Karl von Linden :

> « Je suis en général plus souvent en expédition que stationné au poste, ce qui m'est d'ailleurs préférable. Ma participation à la grande expédition Bangwa-Bafut-Bandeng [aujourd'hui Mankon] prévue en novembre, ainsi que celle de ma compagnie, n'est pas encore décidée ; si ce n'est pas le cas, j'ai l'intention de pénétrer en novembre dans les régions encore inconnues situées à la frontière germano-anglaise, au nord et au nord-est de la Cross River et jusque dans les prairies du Grassland. » [28]

Quelques mois plus tard, revenu au poste, il reprend sa plume et en informe le directeur du musée :

> **[p. 120]** « Je ne suis plus chef de la station coloniale au bord de la Cross River, mais depuis la fin de la campagne contre Bafut et Bandeng, affecté à l'état-major sous le commandement du lieutenant-colonel Pavel, avec lequel je vais dans quelques jours marcher vers Tibati, Ngaundéré, Yoko. J'espère acquérir dans ces régions de jolies pièces ethnographiques. » [29]

Cette correspondance se poursuivit jusqu'en janvier 1908. Inutile de préciser que de nombreuses informations sur le mouvement des troupes de Glauning → Bio, 386 parvinrent aux oreilles de Linden et Luschan bien avant les rapports officiels publiés dans le Deutsches Kolonialblatt. Une autre lettre, cette fois du professeur Luschan, démontre à quel point l'anthropologue était au courant des affaires militaires sur place, beaucoup d'entre elles d'ailleurs confidentielles :

> « Tout se déroule dans le plus bel ordre et sans heurts. Le ministère des affaires étrangères nous a expédié une collection tout à fait impressionnante, des fétiches et d'autres sculptures d'un genre nouveau, provenant de l'expédition punitive du capitaine von Kamptz menée contre le peuple Ngolo – une magnifique acquisition d'une valeur de deux ou trois mille marks. En outre, l'un de mes auditeurs actuels, le lieutenant von Arnim, se joindra en octobre à une nouvelle expédition punitive de grande envergure contre les Ngolo (secret-défense !!). Nous pouvons donc nous attendre à des résultats remarquables. Monsieur von Arnim est parfaitement informé de ce dont nous avons besoin et s'efforcera de répondre convenablement à nos attentes. Nous n'aurons probablement aucun frais à couvrir. » [30].

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/artnistorieum.1219

Ce passage se trouve au beau milieu d'une lettre de quatre pages adressée à son collègue Albert Grünwedel (1856-1935), par laquelle l'anthropologue autrichien informe son collègue au musée de la vente aux enchères prochaine de 600 défenses d'éléphants sculptées provenant du royaume du Bénin (Nigeria actuel). La lettre, datée du 25 juillet 1897, six mois après l'expédition tristement célèbre de la Royal Navy britannique menée contre l'Oba Ovonramwen (Nigeria actuel), témoigne de la rapidité avec laquelle les butins de guerres coloniales britanniques firent apparition sur le marché de l'art. Elle traduit aussi l'étonnement des musées d'Europe continentale devant cet afflux soudain et massif de pièces extraordinaires. Après avoir demandé à Grünwedel son avis sur son souhait d'acquérir « autant de défenses [sculptées] que possible », Luschan poursuit sa lettre d'un ton mondain, donnant un bref rapport sur les activités actuelles du musée. D'une expédition punitive à une autre, qu'elle soit britannique ou allemande, l'anthropologue semble être parfaitement au fait de l'envoi de troupes militaires en Afrique de l'Ouest. Il ne lui paraît pas important d'évoquer le fait que des milliers d'Africains et d'Africaines perdirent la vie dans ces guerres asymétriques. Sans la moindre once d'empathie pour les peuples colonisés et dépossédés de leurs terres et leurs biens, Luschan se réjouit que les fruits de la conquête coloniale remplissent les étagères déjà débordantes de son musée. En côtoyant les hauts rangs de l'armée coloniale et en entretenant ses réseaux, il en demande même davantage. Son ancien élève, Albrecht von Arnim (1872-1899) avait en effet rejoint les troupes coloniales quelques mois auparavant et fournissait à Luschan des informations confidentielles sur le mouvement de troupes au Cameroun. Trois ans avant que l'Allemagne ne ratifie la Convention de La Haye sur les lois et coutumes de la guerre, le premier texte de droit international qui interdit formellement **[p. 121]** le pillage des biens pendant les conflits militaires, Luschan admet ici sans aucun scrupule qu'il encourage ses collaborateurs à la saisie de l'héritage culturel des populations colonisées.

Ce passage fut repris ces dernières années pour étayer les discours pour une restitution du patrimoine culturel africain : publié pour la première fois par le journaliste Lorenz Rollhäuser dans un article du journal de gauche TAZ en avril 2018 [31], la citation avait pour but de convaincre l'opinion publique de la légitimité des campagnes militantes et scientifiques qui critiquaient les dépenses pharamineuses de la République Fédérale dans la reconstruction du Palais de Berlin, ancien centre du pouvoir impérial, et le projet du Forum Humboldt, un conglomérat regroupant plusieurs musées d'art et d'ethnographie exposant des œuvres d'Asie et d'Afrique dans ce palais colonial remis à neuf, un bâtiment que Rollhäuser lui-même baptisa la « maison des maîtres blancs » [32]. Six mois plus tard, Felwine Sarr et Bénédicte Savoy citaient ce même passage dans leur fameux rapport remis au gouvernement français. Les paroles de Luschan leur servent à illustrer dans quelle mesure « les raids militaires et les expéditions dites punitives de l'Angleterre, de la Belgique, de l'Allemagne, des Pays-Bas et de la France sont au XIXe siècle l'occasion de prises patrimoniales sans précédent » [33]. Il n'en reste pas moins que ni Rollhäuser, ni Sarr et Savoy ne nous renseignent sur la captation de butins de guerre lors de ces campagnes contre le peuple ngolo. Arnim a-t-il envoyé des artefacts à Berlin ? Deux expéditions ont-elles été menées contre ces populations et, si oui, où se trouve aujourd'hui le butin provenant de ces campagnes militaires ?

Jeanne-Ange Wagne et moi-même avons retracé trois expéditions menées par les troupes coloniales allemandes contre le peuple ngolo, un des nombreux groupes formant les populations de langue okoro dans la région des monts Rumpi au sud-ouest du Cameroun. La première se déroula en mars-avril 1897 sous le commandement du major Oltwig von Kamptz (1857-1921) accompagné du lieutenant Hermann Nolte. On retrouve aujourd'hui des preuves matérielles de spoliations pratiquées pendant cette campagne à Berlin, Leipzig, Brême (Kamptz) et Stuttgart (Nolte) [34]. Dans son rapport au gouvernement colonial, Kamptz écrit même : « J'ai expédié une collection de curiosités provenant du pays Ngolo, dont quelques crânes trouvés dans les habitations, à l'adresse du département des affaires coloniales du ministère des affaires étrangères, [...] afin qu'elle puisse être transmise au musée d'ethnographie, ce qui serait un honneur pour moi. » [35] La deuxième expédition contre le peuple ngolo eut lieu en juin 1898. C'est lors de cette campagne dirigée par le futur gouverneur colonial Theodor Seitz (1863-1949), que le lieutenant Albrecht von Arnim se trouva dans la région, comme mentionné dans la lettre de Luschan [36]. Après que Arnim mourut de dysenterie en 1899, son père envoya 16 pièces de son butin de guerre camerounais au musée de Berlin. Nous n'avons néanmoins pu trouver aucune trace tangible de butins provenant de cette expédition [37]. Une troisième et dernière expédition militaire fut menée en 1901 pour mettre fin à l'opposition anticoloniale de ce

Ce document ne doit pas être le seul. Il complète l'original en langue allemande. https://doi.org/10.11588/arthistoricum.121

peuple. Elle se conclua par l'exécution publique d'lune figure centrale de la résistance ngolo : Nakeli Nw'embeli [38]. Sous le commandement du capitaine Franz Karl Guse (né en 1864), soutenu par le lieutenant Paul Lessner (né en 1870), ce conflit sanglant permit de nombreuses saisies de biens culturels et personnels : dans les archives du Linden-Museum de Stuttgart, Lessner admet ouvertement que certains des objets précieux dans la collection qu'il vendit au musée furent confisqués auprès des figures politiques locales, y compris Nakeli lui-même. Ce dossier prouve une fois de plus que les musées allemands étaient parfaitement conscients de l'origine d'un grand nombre de leurs collections. Dans les années 1930, **[p. 122]** Lessner pris sa carte au parti national-socialiste et se prononça ouvertement pour un retour des anciennes colonies allemandes sous le joug du régime nazi. Dans sa profession de foi, un ouvrage colonialo-nazi, il soutînt en outre l'idée d'un « espace vital » pour « le peuple allemand » et prédit qu'une nouvelle exploitation des ressources d'Afrique (naturelles comme humaines) amènerait la nation vers une prospérité économique durable [39]. La rhétorique du pillage continua donc bien après la fin de l'époque coloniale allemande.

***Extraction par destruction***

Des pillages sur commande, il y en eut aussi au Cameroun allemand dont l'issue fut différente. Bernhard von Besser, capitaine connu pour une brutalité frôlant le sadisme [40], fut contacté par le musée royal par le biais du ministère des affaires étrangères. Luschan, qui avait eu vent d'une expédition imminente, se manifesta début 1900 auprès du département des affaires coloniales :

> « Des clichés photographiques [en notre possession] révèlent que le [...] Fon [41] des Bangwa possède un palais orné de colonnes remarquables [...]. Au cas où une expédition punitive serait de mise, le Musée royal espère que ce bâtiment d'un très grand intérêt scientifique ne sera pas brûlé. Il est vivement souhaité qu'au minimum les piliers et les poutres sculptées soient conservés et transférés à Berlin, et qu'en outre, avant la destruction, des plans précis de l'armature ainsi que des coupes transversales du palais, des colonnes et du bâtiment voisin dédié à la danse soient réalisés. De même, il serait très louable que les grands tambours parlants du [Fon], ceux utilisés pour les danses, ainsi que tout ce qui se trouve en sa possession en matière de sculptures, de « fétiches », etc. ne soient pas détruits mais nous soient plutôt expédiés. » [42]

Après une campagne qui décima la population Bangoua, Besser rapporte que « lors de l'incendie de la ville de Fontem, le fameux bâtiment [...], ainsi que d'autres objets, des tambours de danse et des fétiches, en petit nombre et pour la plupart de moindre valeur, ont brûlé » [43]. Cette réponse cynique à l'espoir nourrit par Luschan ne nous permet pas de savoir si Besser et ses troupes n'ont effectivement rien emporté, ou s'il tenta ainsi de dissimuler le pillage du palais Bangoua avant de le réduire en cendres. Compte tenu des modes opératoires de l'époque, cette dernière hypothèse semble la plus probable, bien que les bases de données des musées allemands ne contiennent aucune trace du butin de Besser. Toutefois, le transport du butin aurait été un tour de force pour Besser, puisqu'il traitait les porteurs affectés à ses cohortes comme des prisonniers de guerre, voire des esclaves. Beaucoup s'échappèrent, « bien qu'il ait été annoncé que tout porteur qui prendrait la fuite s'exposerait à être abattu », et ceux qui restèrent furent enchainés. En conséquence, dès le début de la campagne, « le transport des charges fut très difficile », ce qui est peut-être la raison principale de la destruction immédiate des habitations qui, selon Besser, « furent bâties avec le plus grand soin et peuvent être en quelque sorte considérées comme des œuvres d'art » [44].

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.1515/athistorcum.1219

**[p. 123]** Dans ce contexte, on remarque que la requête exprimée par Luschan allait au-delà de la confiscation de biens culturels. Elle demandait une obtention de données architecturales préalable à une démolition du patrimoine local. L'anthropologue avait cœur de savoir comment la population de Fontem avait construit ce palais et d'exposer ses plus beaux ornements, tout en acceptant sans critique véhémente la destruction du site. Il n'y a là nul paradoxe : l'anéantissement de la ville de Fontem et de ses habitant·es, concomitante à l'intérêt explicite du musée ethnographique de Berlin pour son architecture et leurs pratiques culturelles, sont un prototype du processus de l'extraction coloniale. Le philosophe camerounais Achille Mbembe décrit en effet dans quelle mesure « une triple logique d'ossification, d'empoisonnement et de calcification » transforma les Africain·es en « corps d'extraction et en sujets de race ». [45] En d'autres termes, c'est par une déshumanisation physique et

discursive que le cœur d'une société africaine, en l'occurrence un bâtiment à vocation sociale et politique, fut transformé en « minerai vivant dont on extrait du métal » par une doctrine de préservation ethnographique, un désir d'aplanir un édifice pour en garder une trace sur papier, et, en dernier lieu, une calcification [46]. Les savoirs locaux dans les domaines de la technique architecturale, de la planification, du travail du bois, de la menuisrerie, de l'aménagement intérieur, mais aussi la symbolique culturelle et la mémoire collective, sont confisqués mais aussi détruits dans la production de savoirs scientifiques occidentaux. Le regard colonial, véhiculé par la photographie, fit de ce palais un corps potentiellement extractible, considéré donc par l'anthropologue comme séparé de sa fonction sociale et des personnes qui l'ont construit, rénové, qui s'y sont rassemblé·es ou qui l'ont même habité. Cette entité peut être déplacée, et, dans le contexte de la destruction coloniale, son déplacement apparaît comme un recours pour le sauver des flammes et pour à terme l'exposer comme symbole de compétences architecturales précoloniales. Ainsi la destruction finale du palais relativise d'une part l'hypothèse d'une complicité durable entre la science anthropologique et l'armée coloniale. D'autre part elle est la preuve d'une logique qui s'appuie sur le mépris total du tissu social des sociétés africaines, Luschan optant pour l'extraction et Besser pour la démolition. Dans les deux cas, la maison et ses habitant·es sont séparés par la force. C'est pourquoi l'on devrait peut-être parler ici de « dislocation » plutôt que de « translocation » [47]. La « production » de l'être noir par le discours raciste est au cœur des pratiques coloniales, que ce soit la conquête ou l'anthropologie. Parce que la bâtisse, et seulement elle, compte pour Luschan, le corps noir est conçu comme extractible ; on peut le soumettre au « pressage », à l' « ablation ou extirpation » et ensuite s'en « débarrasser une fois que cela n'est plus utile » (en italique dans la citation originale). Même si les objectifs des anthropologues étaient en bien des manières différentes de ceux des colons, le résultat pour les autochtones fut le même, une « vie faite de débris calcinés » [48] : après cette expédition, Berhard von Besser fut démis de ses fonctions, un scandale ayant révélé dans la presse allemande ses méthodes cruelles, notamment les massacres et ses méthodes consistant à affamer les populations locales.

### [p.124] Traces, lacunes et absences

Tout comme Bernhard von Besser, d'autres officiers de l'armée coloniale brillent par leur absence des registres d'acquisition du musée ethnographique de Berlin. Cela ne signifie pas pour autant qu'ils n'ont pas ordonné des pillages. Nous n'avons par exemple trouvé aucune trace de Christian von Krogh (1863-1924) dans les catalogues, bien que ce lieutenant ait dirigé plusieurs expéditions militaires entre 1905 et 1912. Nous supposions donc au début de nos recherches que Krogh était, certes, tout à fait capable de violences à l'instar de ses collègues et supérieurs, mais peut-être moins enclin au pillage. Notre hypothèse s'écroula lorsque son nom apparut dans la base de données que le musée Grassi de Leipzig (Grassi Museum für Völkerkunde) nous transmit. Dans les 7400 lignes composant cette feuille de calcul, une informe sur la présence d'une « couverture » dans les collections, un tissu provenant de la ville de Hina, au nord du Cameroun. Cette pièce est attribuée à la fois au fameux marchand d'art hambourgeois Julius Konietzko (1886-1952), et à Christian von Krogh [49]. Cette double attribution, d'une rareté exemplaire parmi les milliers de notices muséales liées à Konietzko, correspond parfaitement avec une expédition menée par Krogh contre la ville de Hina-Mbanga en janvier 1908. Cet objet personnel dans la collection du musée Grassi (et probablement de nombreuses autres possessions camerounaises provenant de Konietzko) est donc directement associé à une action militaire, en dépit d'un processus d'acquisition sur le marché de l'art [50].

Dans un autre cas, une correspondance épistolaire entre l'ancien directeur du musée ethnographique de Hambourg et un officier colonial prouve que des traces menant à un contexte de pillage furent manifestement effacées. Karl Adametz (né en 1877), ancien chef de station à Bamenda, fournissait avec zèle le musée royal de Berlin pendant sa carrière coloniale. Son nom apparaît aussi bien dans les registres d'acquisition (cinq groupements entre 1907 et 1914 pour un total de 392 entrées d'inventaire) que dans l'exposition permanente sur le « Cameroun colonial » au Forum Humboldt → cahier d'images XXXIV. Le public peut y admirer des montants de porte massifs de la région du Grassland qui lui sont attribués. L'exposition informe qu'Adametz « a participé à une série d'expéditions punitives contre les chefs et les communautés africaines locales », reproduisant ainsi la rhétorique de propagande coloniale, une logique que l'archéologue Dan Hicks décode de la manière suivante : « L'on signale une prétendue offense ou un délit pour justifier l'ouverture d'une saison de chasse sans borne menée par la présumée victime, qui est en réalité l'agresseur […]. L'idéologie du colonialisme militariste rend ainsi

l'ennemi responsable des crimes de guerre de l'empire. » [51] Eva Künkler partage son avis selon lequel ces campagnes constituaient un « véritable instrument de domination coloniale », **[p. 125]** plutôt que des représailles adaptées au contexte telles que le discours colonial les présentait. Elle constate que ces expéditions « étaient généralement commanditées par les chefs de district ou de station travaillant dans ce que l'on appelait l'arrière-pays, souvent sans autorisation formelle et pour des motifs mineurs » [52], analyse étayée par notre lecture et étude de plus de 250 rapports publiés dans le Deutsches Kolonialblatt et plus de 400 rapports confidentiels conservés aux archives nationales. Dans ce corpus, les justifications de ces mesures dites « punitives » sont variées, mais leur schéma se répète. La plupart d'entre elles sont liées à un manque de reconnaissance symbolique ou politique de subordination au régime colonial. Les officiers qualifient maintes fois les communautés de « rebelles » « insubordonnées », « insurgées », « récalcitrantes », décrivent leur refus d'obéir aux ordres, de hisser le drapeau de l'empire allemand ou d'envoyer des délégations pour des négociations diplomatiques, pourparlers qui ostensiblement se voulaient asymétriques. Un autre motif avancé régulièrement fut le vol de marchandises ou l'atteinte portée aux caravanes. La propagande coloniale fournit également des rapports souvent très vagues sur le trouble à l'ordre des activités commerciales. Les homicides de fonctionnaires coloniaux, tels que des missionnaires, des commerçants ou des administrateurs, très présents dans l'imaginaire colonial et la psyché paranoïaque des Blancs, étaient en fait des motifs bien plus rares. Par ailleurs, le trafic d'esclaves, délit grave et fréquemment mentionné par les révisionnistes cherchant à réhabiliter les officiers coloniaux ou pardonner les exactions passées, était une raison encore moins fréquente pour légitimer les campagnes militaires allemandes au Cameroun. Enfin, un tout petit nombre de rapports accuse des communautés de ne pas avoir payé l'impôt colonial.

Revenons à Adametz, qui participa à pas moins de sept assauts dans un rayon de 100 km autour de Bamenda. Contrairement à son omniprésence dans les registres de Berlin, il est absent des inventaires des musées de Leipzig, Stuttgart, Francfort, Brême, Munich, Cologne et Hambourg. À l'instar de l'apparition fugace de Christian von Krogh à Leipzig, son nom apparaît toutefois dans les archives du musée Rothenbaum cultures et arts du monde de Hambourg (MARKK). Le directeur du musée ethnographique de l'époque, Georg Thilenius (1868-1937), s'adressa à lui en 1929 pour lui poser une question :

> « J'ai acheté sur le marché de l'art un jeu de flûtes de Pan. [...] D'après notre fournisseur, ce jeu fut spécialement fabriqué par un souverain de Bagam à l'occasion de votre arrivée dans cette ville. [...] Il serait donc particulièrement intéressant pour moi d'obtenir des précisions sur le déroulement de votre entrée à Bagam, en particulier sur la réception donnée par le souverain. » [53]

Ce à quoi Adametz répondit :

> « En réponse à votre lettre du 20 septembre, croyez-moi, je ne me souviens plus de l'occasion exacte lors de laquelle le souverain de Bagam m'accueillit avec des flûtes de Pan. Il est probable que ce fut lors de l'intronisation du jeune Fo Tetang, un jeune homme talentueux et acquis à la cause allemande après que j'eusse destitué son prédécesseur et oncle (en 1911 ou 1912) à la suite de son opposition notoire à notre gouvernement et de sa cruauté. » [54]

Preuve une fois de plus que l'invisibilité des officiers dans les inventaires ne signifie pas pour autant que leur butin n'ait pas atterri dans les dépôts muséaux par des voies détournées. Ce document montre également à quel point l'acquisition du patrimoine culturel africain s'inscrit dans une violence à la fois physique et épistémique : physique car il eût fallu la destitution brutale d'un souverain pour que ces instruments soient fabriqués et atterrissent entre les mains de l'officier, et épistémique car l'utilisation du terme « flûte de Pan » remplaça le nom de ces instruments en langue mengaka. En outre, ces flûtes n'étaient pas destinées à être placées sur des étagères ou dans des vitrines. En effaçant non seulement les savoirs mais aussi les pratiques culturelles qui firent de ces instrument un agent relationnel social, la taxinomie de Thilenius et son héritage ont pendant des décennies réduit au silence une tradition musicale camerounaise. Outre la confiscation de biens culturels au Cameroun, Adametz fut également praticien de collecte et prélèvement de spécimens zoologiques, non dénués de violence envers la faune. En cherchant à cartographier ses collections dans les institutions culturelles allemandes, nous nous sommes penchés sur les archives du musée d'histoire naturelle de

Ce document ne doit pas être le seul. Il complète l'original en langue allemande. https://doi.org/10.1558/arthistoricum.1219

Berlin [55]. Une liste et une lettre indiquent en effet qu'Adametz offrit au musée des restes d'antilopes, de suricates, de hyènes, d'hippopotames, de chimpanzés, de gorilles et de babouins que **[p. 130]** le « chasseur » autoproclamé avait tués et dépecés. Il proposait également un squelette entier d' « Homo sapiens » et le crâne d'un être humain, sans donner d'indications sur l'origine de ces restes. Dans sa lettre d'août 1908, Adametz précisa que « pour cause d'un séjour imprévu et prolongé au protectorat, il ne put rapporter [le colis susmentionné] que lors de son retour en Allemagne ». Malheureusement pour lui, les « conditions politiques » entravaient son « activité de collecte » dans la région de Bascho [56]. En effet, de mars à juin 1908, Adametz avait dirigé avec Harry Puder (1862-1933) une expédition militaire contre plusieurs localités proches de la frontière nigériane. Selon les rapports, les troupes tuèrent 491 personnes, dont deux chefs [57], et firent 84 prisonniers. Outre les massacres et les pillages, la « collecte » zoologique faisait donc partie de sa routine en tant que chef de station. En ce qui concerne les mécanismes et les différentes formes « d'extraction », il convient de mentionner que les colons imposaient des taxes répressives payées en défenses d'éléphants ou en livraison de caoutchouc, qu'ils réduisaient temporairement les hommes des peuples soumis par la force en esclavage en les forçant à l'exil pour exécuter des travaux forcés, qu'ils autorisaient les viols et autres types de violences genrées envers les femmes indigènes, et que certains colons y participaient probablement [58]. Alors qu'il menait une campagne militaire dans la région située entre le fleuve Nyong et la ville de Bertoua, le major Hans Dominik admit en 1910 que lui et le capitaine Marschner avaient convaincu des mercenaires qui « ne voulaient pas mettre leur vie en jeu » à se rallier aux troupes coloniales en leur assurant que, sous leur commandement, ils seraient autorisés à violer des femmes en toute impunité. Dans ce contexte, Dominik écrit sans vergogne : « Je prie respectueusement le gouvernement impérial de me permettre d'attirer son attention sur le fait qu'en tant qu'officier j'ai pleine conscience du fait que je suis responsable des ordres que je donne et que, d'autre part, en tant qu'homme, je ne pris dans cette campagne que des décisions que je puisse assumer. Quoi qu'il en soit, au-delà du verdict qu'une cour martiale pourrait éventuellement requérir envers moi, je voudrais également convaincre mon autorité supérieure que j'ai agi en pleine conscience et correctement en recrutant des troupes auxiliaires et en leur laissant un certain nombre de femmes prisonnières comme butin. » [59] Outre les violences racistes, genrées, et le pillage, le capital généré par cette plus-value sur l'héritage culturel local servait à une exploitation encore plus durable des ressources du Cameroun. Adametz utilisait en effet le remboursement par le musée des frais de transport de ses butins pour accroître le financement de la Compagnie du caoutchouc du Cameroun, une société anonyme fondée en 1905 avec un capital de plusieurs millions de marks pour développer les plantations d'hévéas au Cameroun allemand [60]. Seule une étude intersectionnelle et politico-économique de la pensée raciste, androcentrique et anthropocentrique et de sa manifestation en tant que violence physique, commerciale et épistémique peut mettre en lumière les enchevêtrements interdisciplinaires et transnationaux de la déshumanisation et de l'exploitation coloniale.

Les deux cas de Krogh et d'Adametz témoignent de l'ampleur effarante des butins de guerre, puisqu'en parallèle au transfert du militaire vers les musées, certaines prises passèrent entre les mains de marchands d'art avant de rejoindre les collections muséales. En effet, nous remarquons que, pour une large majorité de biens qu'ils vendirent aux insitutions culturelles, Julius Konietzko et Johann Friedrich Gustav Umlauff → Bio, 432 (1833-1889) se gardèrent de donner les noms des dizaines de pilleurs qui leurs fournirent ces pièces dans leurs registres d'achat. Ainsi, si une recherche en provenance soigneusement menée peut certes contribuer à une meilleure compréhension de la période coloniale allemande au Cameroun et servir de base à d'éventuelles restitutions, les aboutissants de ce genre de recherche sont limités. D'une part, les transports directs de l'armée coloniale vers les dépôts des musées sont faciles à reconstituer, de sorte que l'on peut retracer sans grand effort le trajet de certains butins, et donc les identifier en tant que collections mal acquises et potentiellement soumises à un processus de restitution.

D'autre part, le manque de transparence au sein du marché de l'art aux alentours du début du XX siècle a contribué à rendre les contextes de pillage d'une grande partie des collections muséales acquises par le biais de commerçants privés invisibles, commerçants que l'on devrait peut-être aujourd'hui plutôt décrire comme « trafiquants ». Ces exemples révélateurs supportent donc l'argument émis par certain·es historien·nes en faveur **[p. 131]** d'une reconnaissance juridique de la période coloniale comme régime injuste [61], ce que l'Allemagne fait déjà dans le cas du régime nazi.

Ce document n'est pas être le seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

Dans ce sens, tous les agent·es du régime colonial impliqué·es dans le dispositif de pillage du patrimoine culturel local seraient donc reconnu·es par la loi comme ayant été des propriétaires illégitimes, ce qui faciliterait la restitution de ce patrimoine mal acquis.

Enfin, dans cette critique nuancée des possibilités qu'offre la recherche en provenance sur des collections coloniales, il ne faudrait pas oublier un autre type d'absence dans les collections : la disparition pure et simple de documents d'archive. Début 1902, le capitaine Hans Glauning → Bio, 386 envoya à Berlin pas moins de 80 objets camerounais, dont un carquois provenant du palais royal de Ngaoundéré [62], des sculptures de la région de la Cross River [63], des restes ancestraux des populations **[p. 132]** Banyang et de Bali [64]. Une lettre et une liste descriptive accompagnaient probablement cette cargaison. Aujourd'hui, elles font partie des « dossiers manquants » du musée [65] (voir image ci-contre). De telles disparitions sont parfois le produit de circonstances involontaires, comme par exemple l'embrasement d'une majeure partie de la collection photographique du musée ethnographique de Berlin pendant la Seconde Guerre mondiale. D'autres fois, elles sont le résultat d'un retrait volontaire ou d'une destruction intentionnelle de documents relatifs à certaines collections, elles-mêmes léguées ou tout simplement éliminées pour une raison quelconque [66]. Exemples frappants liés aux prises de guerre au Togo allemand : deux dossiers clés manquent à l'appel, l'un concernant une collection de plus d'un millier de biens culturels de la région du nord du Togo et de l'est du Ghana, pillés par le fonctionnaire colonial Friedrich Rigler (1864-1930) entre 1898 et 190 [67], tandis que le second aurait renseigné sur l'acquisition par l'administrateur colonial Hermann Kersting (1863-1937) de pas moins de 45 crânes d'ancêtres de la région de Kara et de Bassar [68]. Ces pertes sont impardonnables puisqu'elles ont pour conséquence une méconnaissance des conditions d'acquisition de ces biens culturels et des dépouilles de ces personnes. Une reconstitution de leur histoire ne peut donc qu'être partielle. Seule une recherche menée par des universitaires ou acteurs et actrices culturel·les togolais·es et ghanéen·nes sur l'histoire orale et la mémoire de ces pillages pourrait nous éclairer sur ces collections. Cela passe néanmoins par une ouverture réelle des dépôts et un gage d'accès aux collections.

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.15460/historicum.1219

**Démanteler le « monument aux troupes » pour appeler à une résistance « bruyante et sale »**

Le fait de s'appuyer exclusivement sur les archives coloniales pour raconter cette histoire est un choix problématique. Comme l'a fait valoir Ann Laura Stoler, ces archives sont en effet des « tours de passe-passe rhétoriques qui permirent de gommer les processus de soumission, de classifier des infractions mineures comme contestations politiques ou tout simplement d'effacer les populations colonisées » [69]. Il n'y a donc que peu d'espoir de trouver dans les récits impériaux les voix et perspectives des résistant·es anticoloniales [70].

Et pourtant, certain·es acteurs et actrices allemand·es, rouages dans ce système de pillage, avouèrent que ceux et celles qui deviendrons par la suite les peuples du Cameroun avaient résisté à l'appropriation de leur héritage culturel. La fameuse entreprise familiale Umlauff → Bio, 432 (plus de mille entrées dans la base de données du musée ethnographique de Berlin et plus d'une centaine d'entrées dans celle du British Museum lui sont attribuées), fondée par l'un des marchands d'art et de collections ethnographiques les plus connus en Europe continentale à la fin du XIX$^{e}$ siècle, démarcha les musées européens et nord-américains en 1914 pour vendre une partie de sa collection provenant du Cameroun, y compris des pièces qu'elle avait achetées à celui que l'on appelle communément « Le Boucher du Cameroun », Hans Dominik → Bio, 380. Dans une annexe accompagnant son catalogue, Umlauff écrivit :

> « Si l'on considère l'abondance d'idoles, de masques, de sculptures, de tambours, d'armes, d'ustensiles domestiques, etc., l'on pourrait bien être amené à croire que ces choses sont faciles à obtenir ou que l'on peut se les procurer sans difficulté. En réalité, la situation est tout autre. **[p. 133]** Le transport de pièces aussi massives [...] s'avère très ardu et extrêmement coûteux. De plus, les [Africains] sont très attachés à leurs affaires, en particulier aux pièces antiques de l'héritage familial. En temps normal, il est pratiquement impossible les convaincre à s'en séparer, encore moins de céder des masques et des fétiches anciens. Même dans le cas d'objets de la vie courante, il faut marchander pendant longtemps, qui plus est pour les obtenir en échange d'importantes contreparties. Les conditions sont bien plus favorables en temps de

guerre ou lors de grandes expéditions, puisque le déploiement de la force permet d'exercer une certaine pression. » [71].

Ce passage témoigne non seulement du mode opérateur préféré des trafiquants de p/matrimoine culturel, à savoir la violence et le pillage, mais reconnaît aussi une résistance active de la part des propriétaires de ce p/matrimoine bien décidé·es à ne pas abandonner les symboles de leur identité culturelle pour trois sous. Cet aveu relativise aussi le constat de l'historien Götz Aly selon lequel les collectionneurs européens et les « exterminateurs » coloniaux « n'étaient pas tourmentés par un quelconque remords » : « Au contraire », décrit-il, « c'est avec fierté, avec la conviction d'avoir agi correctement et avec droiture que ces hommes narraient leurs méfaits dans les revues coloniales, les récits de voyage et leurs mémoires ». Les correspondances à caractère privé comme celle-ci nous montrent que, en fait, ces acteurs coloniaux savaient à qui appartenaient ces biens et, de surcroît, étaient bel et bien conscients de leur pratique malhonnête d'appropriation forcée, les biens personnels leur étant légués sous « pression » et non de manière volontaire. Ces éléments soulignent par ailleurs que l'appel de Götz Aly à considérer les collections ethnographiques non pas comme un « monument aux troupes », mais comme un « monument de la honte » est effectivement approprié [72].

Il n'empêche que les études critiques sur les musées ethno-coloniaux, y compris la nôtre, contribuent à redonner à ces institutions une attention accrue et les remettre au centre des débats (inter)culturels, ce qui par là même leur confère une nouvelle légitimité dans la réécriture de l'histoire coloniale. Ce « dilemme » dans lequel toute voix critique se retrouve coincée, comme l'anthropologue Wayne Modest le décrit [73], illustre le malaise dans les milieux favorables aux théories décoloniales qui supportent un déboulonnage des monuments du potentat comme les bâtiments impériaux qui abritent certaines de ces collections – à Berlin, à Londres ou à Tervuren – plutôt qu'une réforme de ces institutions protocoloniales. Les études critiques sur les fonds et les archives coloniales ont tendance sans le vouloir à recentrer les récits coloniaux émanant de ces documents, ce qui replace le musée comme un lieu de savoir indispensable à l'étude de l'histoire coloniale. Même si, en Allemagne, les militant·es et artistes, critiques invétérés des institutions culturelles, ont plaidé pour une telle remise en cause [74], cette « introspection » observée chez les musées est devenue un genre de « stratégie » pour gérer la crise [75]. C'est en effet en répondant à ces critiques que les pouvoirs publics ont justifié un soutien financier considérable à la recherche en provenance sans vraiment considérer si cette recherche doit bien être du ressort des employé·es au musée, ou s'il serait plus intéressant de faciliter le financement de chercheurs et chercheuses dans les universités africaines. Ceci fut l'une des préoccupations de l'ancienne directrice du musée Weltkulturen de Francfort sur le Main, Clémentine Deliss, qui considère que l'introspection anthropologique ne doit être qu'une première étape, comme le lui recommandait l'auteur sénégalais Issa Samb : « C'est en critiquant le parti pris [anthropologique] que l'on commence son travail. [...] C'est le seul moyen pour que tous ces objets dépassent leur statut esthétique et retrouvent leur dimension humaine. Vous serez en mesure de socialiser chaque objet que vous trouverez, et c'est ainsi que vous leur donnerez vie. » [76] Deliss se demande : « Comment pourrait-on replacer les collections dans le cadre d'un débat intersectionnel, alors que l'espace du musée lui-même émane d'une architecture de l'époque coloniale ? » [77] Quelques pages plus loin, elle s'attaque à la discipline scientifique choisie pour cette introspection :

> **[p. 134]** « L'ironie, c'est que ce nouvel élan dans le secteur culturel nous ramène aux origines des musées pour reconstituer les informations manquantes, omises au moment de l'acquisition. Tout cela se fait sous couvert de biographies d'objets et de recherche de provenance. Il existe de nombreux arguments pour et contre la restitution, mais au moment où ces initiatives font débat, il serait bon de retravailler la manière dont l'on traite ces immenses collections conservées dans les voûtes des musées européens. Que constituent ces séries ethnographiques au 21e siècle ? Quelles sont celles qui restent dans l'invisibilité ? Que signifie dans la pratique un processus décolonial ? » [78]

Felix von Luschan était bien conscient que ses lettres et ses esquisses seraient conservées dans les archives du musée à Berlin, bien que l'accès fût à l'époque barré au grand public. Cela explique son avertissement entre parenthèses : « secret-défense !! ». Récemment, le musée ethnographique de Berlin a mis en ligne une partie de ses archives. Grâce à près d'un siècle de contestation et de travail inlassable de la part de scientifiques engagé·es, d'artistes et de militant·es africain·es et afro-

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande. https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

descendant·es, l'histoire de l'appropriation violente de pièces uniques du patrimoine culturel africain est de plus en plus reconnue et enfin prise en main au travers d'actions concrètes de restitution, mais aussi de travaux et de dialogues transnationaux. Mais cet effort critique envers l'histoire coloniale peut-il proposer des narratifs alternatifs aux archives, voire des contre-récits centrés sur l'histoire de la résistance ? Dans son étude de la chair, concept émis par les théories féministes noires, Alexander Weheliye rappelle que les systèmes racistes « ne peuvent jamais effacer les lignes de fuite, les rêves de liberté, les pratiques de libération et les possibilités d'autres mondes » [79].

En tant qu'historien des musées, je ne peux prétendre pouvoir générer un récit afro-futuriste ou une histoire de libération, mais je suis capable de réfléchir à des « lignes de fuite » possibles. Mes recherches m'ont par exemple conduit vers un espace en ligne qui m'amena à une lecture multidirectionelle des enchevêtrements de l'histoire et de l'héritage colonial aujourd'hui, ce que le philosophe Michael Rothberg et l'artiste et universitaire Ariella Aïsha Azoulay préconisent dans le cadre d'une mémoire de la violence impérialiste [80]. En me renseignant sur l'histoire du peuple appelé Bakoko, j'ai découvert un morceau de musique du même nom, composé par le groupe Bantou Mentale. Scannez le code QR ou cliquez ici et écoutez ce morceau, tout en lisant la manière dont le groupe décrit lui-même la politique de sa musique :

Ce document ne doit pas être lu seul. Il constitue l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.121

« Bakoko » par le groupe Bantou Mentale

> « Vous êtes dans un club parisien - le « Djakarta » peut-être, le « Mbuta Lombi » ou le « Lossi Ya Zaza ». Pas seulement quelque part à Paris, mais dans le petit village africain qu'ils appellent Château Rouge. Là où l'ambiance est rude et fébrile. Dans le dixième arrondissement. J'ai presque l'impression d'être de retour à Matongé, ou dans le centre-ville de Kinshasa, ou au Grand Marché, au centre de la ville. Tu te sens chez toi. Dehors il fait un froid glacial : justement, tu es en Europe. Des flics avec des gaz lacrymogènes à la ceinture rôdent et harcèlent les commerçants illégaux, les petits enfants shégués des rues qui traînent à l'entrée du métro et font de la pub pour des magasins de perruques et des salons de manucure, ou qui essaient parfois de te vendre **[p. 135]** des cartes téléphoniques bon marché pour que tu puisses appeler la maison et dire à papa et maman que tu vas bien, que tu es encore en vie, que tu « t'amuses ». Les flics demandent aux jeunes Noirs leurs papiers. Mais tu n'en as pas. Quelle galère quand la chance se fait la malle. Une vie comme ça, c'est sans filet de sécurité. La musique monte en puissance, bruyante et sale. » [81]

Ce texte commença avec un tambour Bakoko que personne n'a touché pendant plus d'un siècle, un instrument rendu muet. Il fut probablement volé par Max von Stetten, Hans Dominik → Bio, 380 ou Ludwig von Stein zu Lausnitz. Mais qu'importe ? Ce qui comptait avant son enlèvement, avant qu'il ne soit réduit au silence, c'était le son qui sortait du tambour, le rythme. Les discours des souverains bakoko Musinga, Nsonge, Nduniebayang, Madimanjob, Etutegase et Etangambele ne furent pas enregistrés dans les archives, mais la peau du tambour les a sûrement transmis, juste avant que leur royaume ne soit réduit en cendres. Le tambour connaissait la tonalité, la langue, les appels-réponses. Ce qui compte aujourd'hui, c'est le fait qu'il soit resté longtemps, trop longtemps, conservé intact, donc jamais frappé, en Allemagne, tandis que certain·es descendant·es des peuples colonisés frappent aux

portes de l’Europe, cette forteresse aux murs de barbelés, et, lorsqu’iels parviennent à y rentrer, sont contraint·es de mener une « vie comme ça, sans filet de sécurité ». La mise en lumière de ces archives violentes et de ces pièces à conviction rendues muettes se termine donc par cet appel inspiré par Bantou Mentale, un appel contre la monumentalisation du patrimoine, contre le mutisme de ces possessions, un appel pour un avenir « bruyant et sale » pour ces sujets de l’histoire.

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l’original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

**[p.139]** [~~Objets~~]

141 - **Musées, missions et transfert de biens culturels coloniaux** (Richard Tsogang Fossi)

157 - **Des « objets de pouvoir » au Cameroun, dépouillés de leur pouvoir en Allemagne** (Mikaél Assilkinga)

173 - **Des parties d'êtres humains vivants comme objets de musée.** L'appropriation des coiffures de cheveux dans le contexte colonial (Richard Tsogang Fossi)

185 - **Le « premier éléphant allemand ».** Un éléphant camerounais sur commande (Lindiwe Breuer)

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

## [p.141] Musées, missions et transfert de biens culturels coloniaux [traduction française revue et corrigée par l'auteur]

RICHARD TSOGANG FOSSI

> « D'ailleurs, je crois que l'idole Ekongolo n'est pas encore à vendre. Je n'ai d'ailleurs jamais réussi à le voir et tout indigène qui le voit et qui ne fait pas partie de la société des escrocs est tué. J'ai seulement appris qu'il était haut d'environ 2 mètres et qu'il était fabriqué de l'intérieur [sic] ». [1]

Ces lignes ont été écrites le 11 octobre 1900 par le missionnaire Wilhelm Müller de la station missionnaire baptiste allemande de Viktoria/Victoria (aujourd'hui Limbe) à Felix von Luschan (1854-1924), alors directeur du département Afrique du musée d'ethnologie de Berlin. À cette date, Müller se trouvait depuis environ onze mois dans la région de Viktoria/Victoria, au pied du mont Cameroun, dans l'actuelle région du sud-ouest du Cameroun. Dans sa lettre, il se référait à Ekongolo, une figure sacrée très respectée dans toute la région côtière allant de Viktoria/Victoria à Douala, haute de deux à quatre mètres et composée de bois, de tissus, de fibres végétales et d'autres matériaux. Cette figure composite ainsi que l'Elong - une figure sacrée et monumentale tout aussi remarquable provenant de la même région côtière du Cameroun ou de Douala - avaient attiré quelques semaines auparavant l'attention, entre autres, du musée de Berlin et du Grassi Museum de Leipzig. Selon l'inventaire du Grassi Museum, l'Elong est aujourd'hui considéré comme « détruit » [2].

L'histoire de l'enlèvement brutal, du transport et du traitement de la figure sacrée jusqu'à sa destruction à Leipzig jette une lumière crue sur plusieurs phénomènes à la fois : Sur le rôle et les méthodes des missions lors de l'extraction de témoignages sacrés de la culture au Cameroun ; sur la collaboration entre les missions et les musées, même au-delà des frontières, entre Bâle en Suisse, les baptistes anglais et allemands, et Berlin dans la Prusse de l'époque ou encore Leipzig ; mais aussi et surtout sur la destruction de biens culturels exceptionnels par ces mêmes institutions (à savoir les musées) qui, dans le contexte colonial, légitimaient souvent leur travail d'extraction par la rhétorique du sauvetage [3] - et le font encore en partie aujourd'hui. En outre, cet exemple permet d'illustrer les multiples formes et conséquences de la perte sur place au Cameroun, car la perte de la figure dans la société duala locale a également conditionné la perte du savoir-faire sacré qui lui était attaché en raison de la confrontation avec la religion chrétienne et l'autorité coloniale. Les processus de perte de ces figures sacrées ont commencé dès leur profanation [4], car **[p.142]** elles ont été retirées de force de leur contexte cultuel par des mains non initiées et introduites dans un autre contexte qui leur était étranger, avec de nouvelles attributions de sens, où elles se sont vues exposées, au lieu de leur vivacité originelle, à une rigidité, et au lieu d'être vénérées, à un désir de regard colonial-voyeuriste et déshumanisant du monde des musées. Comment l'altérité religieuse a-t-elle été construite linguistiquement chez les missionnaires pour légitimer la volonté d'extermination et l'enlèvement ? Comment les muséologues se sont-ils servis de la volonté des hommes de Dieu et des marchands pour réaliser les intérêts de leurs musées ? Les populations spoliées sont-elles restées passives ?

### [p.143] Le Cameroun comme « champ de mission »

En utilisant l'expression « champ de mission » dans le titre de son livre paru en 1909, le missionnaire bâlois Paul Steiner [5] (1849-1941) voulait faire le bilan du fait que le Cameroun se prêtait particulièrement bien à l'activité missionnaire. Mais ce que Steiner occultait, c'était la puissance avec laquelle les missions détruisaient les religions et les coutumes locales. Le prosélytisme se traduisait par une véritable « occupation » des territoires par des stations missionnaires et les écoles qui leur étaient associées, en tant que moyens de la mission civilisatrice, [6] en plus de la médecine et de l'agriculture. La triade église-écoles missionnaires-médecine faisait trop souvent apparaître les missionnaires comme des porteurs de modernité, apportant « des rituels religieux européens en concurrence avec les pratiques magiques étrangères » dans des « sociétés prétendument pré-modernes ». [7] La littérature et la culture orale camerounaises laissent cependant déduire que les missionnaires ont utilisé la médecine moderne ou la technologie de manière ciblée pour forcer la conversion de personnes au christianisme et, ipso facto, pour dérober ou détruire les objets religieux des personnes

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

ainsi « guéries ». [8] Plus encore, les fermes et champs missionnaires étaient des lieux de travail agricole non rémunéré sur de nombreux hectares sous couvert de la propagande « éducation au travail » [9], ce qui reste souvent occulté dans l'historiographie religieuse « officielle » [10] et ne se révèle qu'à un regard subversif qui fait une place à la mémoire africaine traumatisée. [11]

La première mission chrétienne s'est installée au Cameroun dans les années 1840. Vers 1830, la volonté de retourner en Afrique pour évangéliser la population restante avait mûri parmi les anciens esclaves de la Jamaïque. Cela s'est produit à une époque où les intérêts économiques et politiques s'entremêlaient, alors que la soi-disant expédition anglaise du Niger se rendait en Afrique de l'Ouest pour explorer et ouvrir des routes commerciales de la côte atlantique vers l'arrière-pays du Niger. La London Baptist Missionary Society accepta le projet d'une implantation missionnaire sur ces côtes et envoya les premiers missionnaires, John Clark (1802-1879) et le Dr Prince ; ils furent bientôt suivis par Joseph Merrick (1808-1879), Joseph Jackson Fuller (1825-1908) et l'ancien ingénieur de navires Alfred Saker (1814-1880) au Cameroun, où ils commencèrent à travailler parmi les Duala et les Bimbia ou Isubu. [12] La Mission Baptiste est restée active dans cette région côtière de Douala, Bimbia et Viktoria (aujourd'hui Limbe) jusqu'à la colonisation formelle du Cameroun par l'Allemagne en 1884. En 1886, elle fut remplacée par la Basler Evangelische Mission [Mission évangßelique de Bâle], avant de revenir dans la colonie vers 1899. En 1890, les catholiques de la Société missionnaire pallottine s'installèrent également sous la direction du père Heinrich Vieter (1853-1914), qui devint le premier vicaire apostolique de la colonie en 1904. [13] D'autres sociétés missionnaires comme la Mission presbytérienne américaine depuis 1878 et plus tard la Mission Steyler étaient également actives dans la colonie. [14] Le remplacement des baptistes anglais **[p.144]** en 1886 permit à l'Empire de confier de préférence l'important domaine de la mission à des citoyens « allemands », chargés de promouvoir « l'introduction de l'essence allemande », c'est-à-dire la germanisation de la colonie [15]. [16] Les missions étaient ainsi considérées par l'Etat comme un élément de la politique coloniale. [17] Comme le critiquait le pasteur missionnaire bâlois Carl Paul (1857-1927), « le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel se confondaient souvent, ou bien on employait des moyens séculiers, c'est-à-dire détournés, pour convertir les peuples » [18].

Les missions avaient en commun de considérer les sociétés africaines qu'elles trouvaient comme des « peuples païens », profondément ancrés dans la « polygamie », la « sorcellerie » et le « fétichisme ». [19] Les entités religieuses ou sacrées locales ont donc été condamnées unilatéralement en tant que « fétiches », instruments démoniaques et sortilèges. Selon le philosophe camerounais F. Eboussi Boulaga, l'exigence d'abandonner sa propre religion et de se convertir au christianisme se faisait selon des principes quasi militaires. [20] Les danses, élément essentiel des rituels locaux [21], étaient considérées par eux comme des moments d'intervention des soi-disant acteurs démoniaques par excellence, car des masques, des cloches, des hochets de danse, etc. étaient utilisés. [22]

Le « champ de mission » du Cameroun est ainsi devenu un champ de bataille sur lequel les missionnaires chrétiens ont mené une guerre psychologique ou spirituelle sans merci contre les coutumes et les religions locales, qu'ils considéraient comme « rétrogrades », « démoniaques », « païennes » et « superstitieuses » [23]. La rhétorique coloniale ou missionnaire courante à l'époque se manifeste dans ce répertoire de termes. [24] L'attitude de la mission n'a cependant pas seulement eu une influence destructrice sur les mœurs locales, mais aussi un effet dévastateur sur les artefacts que les missionnaires ont enlevés ou détruits.

### Elong et Ekongolo en ligne de mire

La région située entre la rivière Cross et le fleuve Wouri possédait des objets culturels et religieux magnifiques et puissants. [25] Le dikoki - sous forme de pierre [26] ou de bois [27] -, le nyati, le koso, les masques de léopard ou d'éléphant, etc. faisaient partie du riche éventail d'objets sacrés, anthropomorphes, zoomorphes ou en forme de tour. [28] Le système de croyances était porté par un certain nombre de confréries [29] - connues sous le nom de « losango » [sing. isango] dans la région côtière [30] - qui avaient le pouvoir de manipuler de tels artefacts sacrés présentant une agency [31]. [32] Parmi eux se trouvaient Ekongolo et Elong, deux figures surhumaines qui occupaient une place de choix dans les religions côtières. [33] En raison de leur apparence fascinante et de la puissance qu'ils incarnaient, ils avaient suscité l'imagination, mais aussi la volonté d'appropriation des musées

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète le texte original en langue allemande. https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

européens d'une part, et la rage destructrice ou le désir d'appropriation [34] des missionnaires d'autre part.

[p.145] D'après les sources historiques et actuelles, mais aussi orales [35], concernant les deux figures représentatives, il apparaît qu'elles étaient particulièrement convoitées par les directeurs de musées en Allemagne, notamment par le Völkerkunde Museum de Berlin et le Grassi Museum de Leipzig. Dans leur quête d'exhaustivité [36], leurs directeurs se sont lancés dans une course à l'acquisition de biens culturels spectaculaires en provenance d'Afrique et du Cameroun, qui marquaient leurs collections d'une empreinte particulière. [37] Pour cela, ils ne se contentaient pas d'investir des fonds, mais faisaient aussi miroiter des médailles à leurs « collectionneurs sur commande » pour les motiver. [En outre, ils équipaient leurs envoyés de moyens techniques, en particulier d'appareils photo [39], qui permettaient de documenter par l'image les pièces convoitées et de préparer leur enlèvement. Le témoignage suivant du missionnaire baptiste Wilhelm Müller nous éclaire sur la mission confiée par Luchan à son missionnaire :

> « Je me suis actuellement efforcé, conformément à votre désir, d'obtenir l'image de l'idole Ekongolo, mais je n'ai pas pu la voir sans mettre ma vie en danger, car elle est en rapport avec une société secrète qui tient craintivement à l'écart toute personne non acréditée/initiée et qui n'est pas très sélective dans le choix des moyens pour y parvenir ». [40]

[p.146] La collaboration des musées ethnologiques avec les missionnaires n'a pas commencé avec Wilhelm Müller. Dès les premières années du colonialisme allemand au Cameroun, Adolf Bastian (1826-1905), alors directeur du Museum für Völkerkunde de Berlin, entra en contact avec le missionnaire américain Harris Richardson (1879-1887) de l'Illinois. Richardson travaillait dans la région camerounaise des Bakundu en tant que missionnaire de la mission baptiste anglaise depuis 1879 environ. Lorsque le Cameroun est devenu une colonie allemande en 1884, Richardson a « collecté » pour Berlin avant de quitter le Cameroun en 1887, lorsque les baptistes anglais [p.147] ont été remplacés par la Mission de Bâle. [41] L'arrivée des missionnaires bâlois ouvrit une nouvelle ère pour les artefacts religieux au Cameroun, celle d'une confrontation violente avec les associations religieuses locales - les confréries - et d'une destruction systématique, mais aussi de l'enlèvement par la force des artefacts au profit des institutions européennes. Enfin, les missions faisaient des affaires avec ces objets. [42] En 1911, le missionnaire bâlois Martin Göhring (1871-1959), actif depuis 1906 à Foumban, écrivit à Bernhard Ankermann → Bio, 370 du Musée d'ethnologie de Berlin qu'il avait « apporté un grand nombre d'objets ethnographiques » et qu'il les vendrait « s'ils rapportaient un bon prix à une collection, où ils serviraient mieux l'intérêt général que chez moi » [43]. En outre, Luschan instrumentalisa l'Eglise pour la livraison de crânes et de squelettes camerounais :

> « Mais je peux très bien m'imaginer que vous seriez justement en mesure de faire comprendre à vos compatriotes que, dans le climat humide du Cameroun, leurs os se détériorent très rapidement sous terre sans laisser de traces, alors que chez nous, ils sont bien nettoyés, lavés et soigneusement conservés dans des armoires en verre et en fer et qu'ils restent inchangés pendant des siècles et des millénaires. Je pense qu'une telle idée ne devrait pas rester sans impression sur vos compatriotes moins instruits ». [44]

Enfin et surtout, les missions aidaient au transport des butins de guerre de l'arrière-pays vers la côte et à leur expédition vers l'Allemagne. En contrepartie, elles recevaient un soutien militaire, par exemple pour l'abolition de rituels et de coutumes que les missionnaires considéraient comme contraires à l'Eglise. Les confréries étaient l'instance politico-religieuse suprême. En raison de leur capacité à manipuler les objets sacrés, et donc de leur autorité rituelle, elles régulaient les relations politico-sociales et faisaient également office d'instance judiciaire. Pour ces raisons, les décisions des confréries ou des prêtres traditionnels étaient rarement remises en question, car on considérait qu'elles étaient inspirées par les ancêtres. De plus, leurs décisions transcendaient les corporations et les confréries, elles étaient donc respectées par l'ensemble de la communauté. [45] Dans la situation coloniale, un tel rayon d'action des dirigeants et des prêtres qui incarnaient le pouvoir politique et religieux [46] ne pouvait être toléré ni par le gouvernement colonial local ni par la mission. La puissance d'action surnaturelle, réelle ou fictive, voire prétendument « dangereuse » des objets a été invoquée par les missionnaires pour légitimer l'enlèvement des figures sacrées d'Elong et d'Ekongolo.

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.1515/arthistoricum.1219

Leur pouvoir magique et sacré, qui permettait aux prêtres traditionnels par exemple de communiquer avec les ancêtres et d'exiger d'eux des bénédictions pour la société, était rejeté par les missionnaires comme une simple magie et un tour de passe-passe. [47] En conséquence, ils condamnèrent les associations religieuses locales et leurs objets en des termes très durs : « Les associations religieuses sont un foyer de tout le paganisme, en particulier de la croyance au pouvoir, du totémisme et par conséquent aussi de la croyance aux pratiques de sorcellerie » [48].

**[p.148]** Cette confrontation de la mission chrétienne avec les artefacts religieux des communautés colonisées a manifestement entraîné une transformation ou un déplacement de la signification des objets (religieux) trouvés sur place. [49] Pour les communautés locales, ils étaient sacrés en raison de leur pouvoir sacré et de leur utilisation dans des rituels [50] et ne pouvaient être abandonnés à aucun prix [51], comme le chef de mission d´expédition, Eugen Zintgraff (1858-1897) l'a appris en 1887 lors de sa propre tentative d'acheter des artefacts sacrés en pays bakoundou. [52] Mais pour les Européens, ils acqueraient une autre valeur, en fonction des attentes du pays de destination, à savoir celles des muséologues, des chercheurs, des commissaires-priseurs ou des missionnaires. [53] Alors que pour les représentants des musées, la transformation de la signification était liée à la valeur esthétique et symbolique exotique des objets [54], pour les missionnaires, cette transformation connotait cependant quelque chose de dangereux, qui appelait à la destruction au nom du Christ. Ainsi, en 1899, le missionnaire bâlois Jakob Keller → Bio, 394 (1862-1947) fit collecter et brûler de nombreux objets sacrés, dégradés au rang d´idoles, dans de nombreuses localités de Mangamba, Koki et Bombe. Ce qui est carrément grotesque, c'est que la population locale était parfois devenue l'acteur de la destruction pour fournir la preuve de sa conversion. C'est ce qui ressort du rapport d'un accompagnateur de Keller dont l'identité n'a pas été révélée :

> « Une fois de plus, on traîne des idoles et autres insignes d'idolâtrie en quantité. Tel un général triomphant, Keller a emmené son butin de guerre dans son sillage jusqu'au village le plus proche, Bonakou, où il devait procéder à quelques baptêmes. Les chrétiens réunis pour cette célébration virent avec étonnement les tas d'idoles capturées, ce qui les incita à faire preuve du même zèle ». [55]

Keller lui-même a admis qu'il avait pu « sauver » certains de ces artefacts enlevés de force avant qu'ils ne brûlent. Ces pièces « sauvées » n'étaient cependant pas destinées à la communauté locale, mais au siège de la mission bâloise et aux musées en Europe. [56] Les collections sensibles ne comprennent donc pas seulement des biens culturels rituels, mais aussi des biens culturels soustraits par la force et la perfidie. [57] L'incinération de certains objets rituels provoqua l'indignation de Luschan qui, dans sa plainte adressée au ministère des Affaires étrangères, supposa même « que Monsieur Keller n'avait pas connaissance de l'existence de ce grand musée royal, ni même de l'existence de l'ethnologie en tant que science » [58]. La plainte de Luschan n'était pas du tout dirigée contre la destruction de cultures entières, mais contre la destruction de pièces magnifiques qu'il voulait sauvegarder pour son musée. Il ne cachait pas ses intentions et espérait que « du côté des autorités », on ferait comprendre au « pieux homme de Dieu »,

> « qu'en échange de la protection de l'Etat dont bénéficient les missions, on peut tout de même s'attendre à un autre type de contrepartie que l'extermination sans ménagement des choses les plus importantes et les plus intéressantes qui existent encore actuellement à l'intérieur de nos colonies ». [59]

**[p.149]** Cette situation a finalement donné lieu à une collaboration entre les missionnaires bâlois, la mission baptiste allemande présente au Cameroun depuis 1899 et le Museum für Völkerkunde. Le directeur de ce dernier, Adolf Bastian, écrivit à ce sujet une longue lettre à l'inspecteur de la Mission de Bâle. [60] La collaboration se traduisit par exemple par un soutien scientifique aux activités de collecte du missionnaire Müller [61], à qui Luschan fit parvenir des exemplaires de son livret *Anleitung zum ethnologischen Beobachten und Sammeln*. Mais on pouvait également constater une collaboration entre les missionnaires et le gouvernement colonial local, car la mission avait besoin de l'aide de l'appareil de violence pour mener ses « croisades » contre les religions locales, enlever leurs objets sacrés ou éradiquer les sites sacrés, comme le rapporte un message d'Adolf Diehl → Bio, 378 (1870-1943) adressé au directeur du Grassi Museum de Leipzig, Karl Weule (1864-1926) : « La mission de

Ce document ne doit pas être lu sans la version complète originale en langue allemande https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

Bâle, qui a une école dans presque chaque grand village duala, a contribué avec succès à l'éradication de l'elong et a brûlé des centaines de cases d´elong. Un exemplaire de ce 'fétiche' se trouverait dans leur musée à Bâle » [62] Les mots de Diehl donnent l'impression que les missionnaires brûlaient systématiquement tout. Dans les faits, de tels moments ont été l'occasion de s'approprier des biens culturels importants et de les muséifier. C'est ainsi qu'on trouve aujourd'hui dans le fonds total (environ 340.000 numéros d'inventaire) du musée de la Mission de Bâle pas moins de 1100 numéros d'inventaire du Cameroun (sur un total de 2500 d'Afrique), qui ont été reçus principalement avant la Première ou la Seconde Guerre mondiale. [63]

Ce n'était pas du tout de la pitié pour la population locale qui transparaissait dans la lettre de Diehl à Weule. Il avait lui-même été chargé par le directeur du musée de Leipzig d' « acquérir » une telle pièce colossale, et Diehl avait réussi à mettre la main sur l'une des dernières figurines d'Elong restées au Cameroun : « C'est la dernière qui existe encore et cela m'a coûté beaucoup d'efforts pour entrer en sa possession » [64]. Diehl ne dit pas comment il est entré en possession de la figurine. L'action conjointe de Diehl et de Weule prouve une fois de plus à quel point les commandes des musées en Europe ont contribué à la destruction de cultures entières et au détournement de leurs biens, prétendument au nom de la science ou de la lutte contre le « service du démon ». L'incendie des huttes d'Elong décrit par Diehl a toutefois eu des conséquences encore plus importantes. En effet, ce n'est pas seulement la figure convoitée elle-même qui était conservée dans ces « huttes », mais tout un système d'héritage matériel et immatériel. C'est ce qui ressort du témoignage de Johannes Ittmann (1885-1963), un autre missionnaire bâlois au Cameroun, datant de 1914 : « D'autres planches étaient également conservées dans la pámba [case sacrée]; des signes commémoratifs y étaient entaillés et l'enseignant et le chef des initiateurs les utilisaient comme aide-mémoire. Les tambours et autres instruments étaient conservés dans la pámba » [65].

### [p.150] Résistance de la population locale

La population n'a pas accepté sans résistance la lutte de la mission contre les coutumes et les religions locales, même si cette résistance n'a pas été suffisamment documentée. Seuls quelques rapports font état de moments de résistance. Un exemple est la réaction de la population dans certaines localités des Grassfields comme Bangou, Bamendjou ou encore Foumban, comme le montre un rapport de la maison J.F.G. Umlauff [66] → Bio, 432 de 1914, qui visait à attirer l'attention des clients sur des « collections » particulières de la maison et à conclure ainsi avec eux des affaires lucratives : « Alors les indigènes sont très attachés à leurs affaires et surtout aux vieilles pièces familiales héritées. Dans des conditions normales, on ne peut guère les inciter à les donner, et encore moins à donner des masques et des fétiches anciens » [67]. Le rapport de la maison Umlauff contredit l'hypothèse, courante à l'époque comme aujourd'hui, selon laquelle les biens culturels ne seraient pas suffisamment protégés en Afrique ou qu'en raison d'une corruption généralisée, ils se retrouveraient rapidement dans les réseaux de contrebande, même après avoir été restitués. [68] Le cas d'Umlauff montre clairement que ce ne sont pas des motifs prétextes de conservation ou scientifiques qui étaient à l'œuvre lors du vol d'objets sacrés d'un lieu sacré - dans ce cas dans le village de Bangou[69] dans l'actuelle région de l'ouest du Cameroun - mais qu'il s'agissait de s'approprier ces objets pour des profits spéculatifs ultérieurs. La résistance des communautés locales ou de leurs dirigeants face au détournement de leur patrimoine culturel par les Européens apparaît clairement dans le cas du village des Grassfields de Bamendjo (aujourd'hui Bamedjou), non loin de Bangou :

> « Il fallait souvent négocier longtemps pour des petites choses. Avec le chef de Bamendjo, par exemple, il a fallu négocier pendant 14 jours pour un hochet de danse, et lorsqu'il l'a enfin cédé, il a d'abord coupé quatre brins de cloches, parce qu'elles lui venaient en héritage de son arrière-grand-père. On comprend donc qu'ils soient encore plus attachés aux sculptures, qui représentent généralement des figures d'ancêtres ». [70]

Une autre preuve de tels moments de résistance peut être constatée lors de l'abolition de la confrérie panga dans la localité de Songo Pongo, non loin de Douala. La mission de Bâle avait demandé l'aide du gouvernement colonial local, qui avait envoyé un petit navire de guerre. Paul Wurm, théologien et directeur de la maison missionnaire de la Mission de Bâle, a raconté :

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande https://doi.org/10.1515/arthistoricum.1219

« Une fois le bateau reparti, ils vinrent voir les missionnaires dans le but de leur livrer leurs idoles pour ne pas être capturés par le gouverneur. Le tambour parleur annonça en amont et en aval que le panga avait pris fin. "Nous avons fixé un jour, rapporte le missionnaire Schürle, où ils devaient nous montrer leurs affaires, et ensuite nous voulions les brûler devant tout le monde. Les gens du panga ne le voulaient pas, mais nous avons réussi à le faire passer ». [71]

**[p. 151]** Loin des récits euphoriques selon lesquels la foi chrétienne se répandait rapidement dans la colonie, cette contribution a esquissé la manière dont l'introduction du christianisme a en réalité entraîné des violences matérielles, culturelles et psychologiques. Au final, la concurrence des musées, la fonctionnarisation des missionnaires, y compris ses conséquences dévastatrices pour les communautés locales privées de leurs artefacts sacrés, se sont soldées par un échec : Luschan n'a jamais obtenu l'Ekongolo tant désiré pour Berlin, et l'Elong « acquis » pour Leipzig par Diehl → Bio, 378 a été détruit. La mission de Bâle elle-même ne possédait que des fragments de l'Elong enlevé vers 1900. L'absence matérielle de la figure est contrebalancée jusqu'à aujourd'hui par sa présence immatérielle [72] dans la mémoire collective des Duala.

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

 Chapitre 7

# Des « objets de pouvoir » au Cameroun, dépouillés de leur pouvoir en Allemagne [traduction française revue et corrigée par l'auteur]

MIKAÉL ASSILKINGA

En 1916, l'Allemagne a perdu ses colonies et le Cameroun est devenu, pour un peu moins d'un demi-siècle, un protectorat français et anglais. Le 1er janvier 1960, jour de l'indépendance du Cameroun, marque la fin d'une longue période de colonisation européenne. Mais en réalité celle-ci perdure, car la forme de l'État et les frontières du Cameroun actuel - qui n'a jamais été un territoire bien défini - sont, elles aussi, un héritage colonial. Les dénominations des quatre sphères culturelles en lesquelles le Cameroun est habituellement divisé ont, par exemple, été créées pendant la période coloniale [1]: « Fang-Beti » (régions administratives du Centre, du Sud et de l'Est), « Sawa » (Littoral, Sud-Ouest), « Grassland » (Nord-Ouest, Ouest) et « Soudano-Sahélien » (Adamaoua, Nord et Extrême-Nord). Un autre exemple de continuité coloniale, auquel nous nous attacherons particulièrement dans ce texte, est celui du patrimoine culturel camerounais, aujourd'hui encore conservé dans les musées des anciennes puissances coloniales que sont la France et l'Angleterre. Mais surtout en Allemagne, où il joue une sorte de « rôle de substitut » pour le « pays perdu ». Ce rôle est particulièrement complexe lorsque les pièces conservées dans des musées européens sont des statues royales, des trônes, des régalia (ou ensembles d'objets symboliques de la royauté), des armes de prestige. Il s'agissait pour les puissances coloniales de priver les chefs (en l'occurrence les dirigeants locaux au Cameroun) à la fois des symboles du pouvoir et du pouvoir lui-même — et donc éventuellement de s'en emparer. Bien que pleinement conscient du malaise terminologique, je les nomme des « objets de pouvoir » *(objects of power)* car, pour ceux à qui ils ont été arrachés, la plupart n'étaient pas des choses « passives ». Le mot « objet » vient d'ailleurs du latin *objectum*, qui signifie « ce qui est placé devant l'esprit ». Ces objets étaient considérés comme dotés d'une âme, d'une agentivité, d'un pouvoir, d'une puissance - donc plutôt comme des sujets, qui, d'ailleurs, portent souvent un nom.

### Objets de pouvoir camerounais dans les musées allemands

Parmi les milliers d'artefacts perdus par le Cameroun pendant et après la colonisation, on compte d'innombrables objets de pouvoir qui, à quelques exceptions près comme le trône du roi des Bamouns → cahier d'images XLVIII ou le tangué des Dualas → cahier d'images LIV, n'ont guère attiré l'attention jusqu'à présent [2]. Ils comprennent des armes (épées et lances), des instruments de communication [p.158] et de musique (tambours parlants), des régalia (outre des trônes, par exemple des sceptres, des défenses d'éléphants, des bracelets royaux, des cornes à boire, des pipes), des éléments d'architecture, des objets religieux ou encore des costumes de souverains. Ces objets étaient très recherchés par les colons allemands. En juin 1905, par exemple, l'officier Hans Glauning → Bio, 386 (1868-1908) et sa troupe ont attaqué le palais royal de Baham, à l'Ouest du Cameroun [3]. Avant de le brûler, ils ont volé une énorme quantité de trésors culturels, dont les plus importants étaient les symboles du pouvoir : des pans entiers de l'architecture du palais, en premier lieu de grands cadres de portes → cahier d'images XLV (hautes colonnes en bois ornées de motifs narratifs), le trône du roi → cahier d'images XIV et d'autres rois défunts conservés dans le palais. Mais ce n'est pas seulement à Baham que Glauning a détruit des palais et s'est approprié des fragments d'architecture : il l'a aussi fait dans d'autres endroits du Grassland : à Balessing, à Bamenom → cahier d'images XXVIII, à Bameta, à Mambila, etc. [4]

Au Nord du Cameroun, l'armée dite « troupe de protection » *(Schutztruppe)*, dirigée notamment par les officiers Hans Dominik → Bio, 380 (1870-1910), Oltwig von Kamptz (1857-1921) et Hermann Nolte (1869-1902), a attaqué le palais du Laamido à Tibati en 1899, au cours de l'une de ces opérations militaires dites **"**expéditions punitives**"** [5]. L'essentiel du butin de guerre se composait du trône et de l'épée du Laamido, de défenses d'éléphants et de lances. Nombre d'autres objets de pouvoir ont été volés dans des circonstances tout aussi violentes et transférés en Allemagne [6], où ils sont aujourd'hui présents dans presque tous les musées ethnographiques. Le trône et les éléments architecturaux de Baham se trouvent depuis 1906 au musée ethnographique de Berlin [7]. Le butin de guerre de Tibati fait partie des collections du Übersee-Museum de Brême, du Grassi Museum für Völkerkunde de

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum

Leipzig, de l'Ethnologisches Museum de Berlin, du Museum Fünf Kontinente de Munich, du Museum für Völkerkunde de Dresde, des musées Reiss-Engelhorn de Mannheim et du Linden Museum de Stuttgart (1901) [8].

**Qu'est-ce qu'un objet de pouvoir ?**

Afin de mieux comprendre, comme le suggère Yağmur Karakis, **«** à la fois le passé (colonial) et le présent (postcolonial) **»** [9] des objets de pouvoir analysés ici, nous discuterons dans ce texte les différentes significations de ces objets de pouvoir — avant et après leur **«** transfert **»** forcé, en nous s'inspirant de l'approche de la **«** biographie d'objet **»**. [10] Nous commencerons par définir la notion d'objet de pouvoir pour, ensuite, passer en revue leurs différentes catégories dans le contexte camerounais. Nous aborderons en particulier le cas très significatif de **«** l'épée de Tibati **»** conservée au Linden Museum de Stuttgart, qui permet de faire comprendre ce que représente la structure particulière du pouvoir dans un contexte guerrier. Outre les listes d'inventaire des musées dont disposait notre projet de recherche, l'article se fonde sur des entretiens menés au Cameroun en 2021 et 2022.

**[p.159]** Les textes qui, sur le plan théorique, traitent de la notion de **«** pouvoir **»** en relation avec les objets culturels camerounais sont rares [11]. La définition du terme donnée ci-après s'inspire des études de Reinhard Bernbeck et Johannes Müller [12] d'une part, et de Jean-Paul Notué et Bianca Triaca [13] d'autre part. Les archéologues et préhistoriens Bernbeck et Müller ne s'intéressent certes pas au passé et au présent culturel du Cameroun, mais ils formulent des réflexions instructives sur le rapport entre les **«** objets **»** et le **«** pouvoir **»** d'un point de vue anthropologique et archéologique. L'étude historique de Notué et Triaca porte principalement sur le patrimoine culturel du Cameroun. Dans l'acception générale, le pouvoir est la **«** domination des hommes sur les hommes **»** [14]. Au Cameroun, la venue au pouvoir ou la prise de pouvoir se fait par la lignée royale [15]. Le détenteur du pouvoir reste roi à vie ou - selon la langue et la région – **«** Laamido **»** (dans le Nord) ou **«** Fon **»** (Grassland) ; il est accompagné dans son exercice du pouvoir par des sociétés secrètes dont les membres ont un rôle de régulation en tant que contre-pouvoir. Bernbeck et Müller soulignent que, dans les sociétés organisées par des hiérarchies sociales et politiques, des objets exceptionnels sont fabriqués pour identifier les personnes de haut rang [16]. En d'autres termes, c'est dans des **«** objets à caractère rituel, symbolique ou magique **»** que se matérialisent « la légitimité et le pouvoir du roi et des sociétés secrètes », tout comme « la signification des différents cultes et rites **»**. [17] Le champ d'application du pouvoir ne se limite donc pas exclusivement au politique [18]. Le pouvoir avait également (et continue d'avoir dans certaines de régions) une dimension surnaturelle, lié à des forces invisibles. Il existe une interaction entre le visible et l'invisible, entre la politique et la religion. **«** L'histoire des religions, comme celle des systèmes politiques, fournit une infinité d'exemples de la manière dont la religion et la politique ont besoin l'une de l'autre, s'utilisent et s'exploitent mutuellement [...]. Dans la mesure où, chez les peuples dits « primitifs », le dirigeant politique est doté du pouvoir politique et religieux suprême, il est inutile de se demander qui domine qui **»**. [19]. La religion fait ici partie intégrante de toute la vie, y compris de la politique. Luc de Heusch estime même que **«** le sacré fait partie de la structure centrale du pouvoir, et ce de tout pouvoir **»**. [20]

Dans la partie septentrionale du Cameroun, une autre dimension du pouvoir intervient : le caractère **«** militaire **»**. En raison de la situation guerrière depuis le XIe siècle [21], presque tous les rois sont à la fois de grands guerriers et des chefs militaires. L'habileté guerrière était la mesure courante du pouvoir. La structure du pouvoir varie donc d'une région à l'autre. Dans le Nord, beaucoup d'objets représentent un pouvoir qui est à la fois politique, religieux et militaire. Des forces invisibles, ancrées dans les traditions **[p. 160]** camerounaises, nourrissent la puissance guerrière tout en étant partie intégrante du pouvoir, qui est en conséquence un mélange de visible et d'invisible, matérialisé par des objets. « La difficulté de percevoir le monde invisible, le problème de montrer les aspects du pouvoir surnaturel tout en masquant ceux qui sont réservés aux initiés, impliquent l'utilisation de symboles » [22] — mais aussi des objets. En fin de compte, le pouvoir est multimodal.

Dans différentes disciplines consacrées à l'étude des symboles matériels (contextes où des désignations telles que « choses », ou « objets » créent un certain malaise terminologique), les notions de **«** règne **»**, **«** autorité **»**, « statute **»**, **«** prestige **»** et **«** biens de prestige **»**, **«** pouvoir royal **»**, apparaissent souvent comme **«** éléments de pouvoir **»** [23]. Ces notions sont toutes très proches les

Ce document ne doit pas être lu seul, il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

unes des autres et décrivent chacune un aspect du pouvoir, mais ne sont en aucun cas synonymes. Il est dès lors important de les différencier pour comprendre leur fonction.

### Les différentes notions liées au pouvoir

**Règne** : Le **«** règne **»** peut être compris comme **«** l'exercice du pouvoir » **; Autorité** : Selon Bernbeck et Müller, **«** l'autorité **»** est **«** la capacité d'un individu à se faire reconnaître par les autres, ce qui lui confère une position de pouvoir **»** [24] ; **Statut** : Comme la prise de pouvoir au Cameroun s'opère selon des lois coutumières, la reconnaissance du roi intronisé se fait automatiquement. « Selon la définition sociologique courante, le statut est une position fixe dans la structure sociale, indépendante de l'individu qui la remplit ». [25] Être roi est un statut qui est lié à des exigences : plus les porteurs de statut répondent aux attentes à leur égard, plus leur prestige est élevé [26] ; **Prestige** et **biens de prestige** : « Les biens peuvent servir à marquer les positions de prestige (par exemple en raison de l'accumulation d'artefacts, même quotidiens). Une forme particulière de ces marqueurs de prestige sont les biens qui, de toute évidence, sont acquis spécifiquement pour représenter le prestige en raison de leur caractère élaboré » [27] ; **Pouvoir royal** : Les biens de prestige ne mènent pas nécessairement au pouvoir royal, qui est la position centrale et la plus élevée dans une société camerounaise traditionnelle. Les serviteurs d'un roi ne possèdent pas seulement des biens de prestige, ils acquièrent également du prestige grâce à leur position à la cour. En ce sens, certains biens de prestige sont aussi des objets de pouvoir.

Les objets de pouvoir désignent les artefacts utilisés dans la vie quotidienne, ou occasionnellement pour des pratiques culturelles hautement significatives, qui symbolisent le pouvoir d'un roi ou d'une reine dans les sociétés centralisées, ou celui du groupe dirigeant dans les communautés non centralisées. Ils représentent à la fois le pouvoir et la souveraineté d'un royaume. Ils sont exposés dans le cadre de cérémonies publiques et servent de véritables démonstrations de force. [28]

### [p.161] Au Cameroun pré-colonial

Les structures du pouvoir et les insignes associés sont étroitement liés au contexte historique et au paysage (forêt, montagne, savane) de chaque sphère culturelle camerounaise, chacune ayant ses particularités mais présentant tout de même des similitudes avec les autres. Les objets de pouvoir peuvent être classés en trois catégories, toutes sphères confondues : Les *objets de pouvoir locaux*, qui ne s'appliquent qu'à une communauté donnée et à quelques communautés voisines. La pipe royale dans le Grassland en est un exemple ; → cahier d'images ; les *objets de pouvoir régionaux* sont reconnus dans toute une sphère culturelle, comme les épées dans le Nord (Soudano-Sahélien) ou les cadres de porte dans le Grassland. Le musée ethnographique de Berlin en possède 118 exemplaires [29] ; les *objets de pouvoir « suprarégionaux »* sont principalement des régalia que l'on trouve dans chaque communauté au Cameroun ou en dehors du Cameroun, comme les trônes et les sceptres. Un exemple célèbre en est le Mandu Yenu. → cahier d'images XLVIII. [30]

La diversité matérielle et fonctionnelle — dans le Cameroun indépendant d'aujourd'hui comme dans le Cameroun pré-colonial — caractérise cependant fondamentalement les objets de pouvoir. Comme nous l'avons déjà évoqué, ils peuvent prendre la forme de trônes, de sceptres, de dents en ivoire, d'instruments de communication et de musique (tambours parlants, trompettes, flûtes), d'encadrements de portes des palais, d'armes et d'armures (boucliers, lances, épées), d'objets religieux (amulettes), de vêtements de souveraineté (habits, bonnets royaux, bracelets), de pipes royales, de cornes à boire, d'anneaux de bras en matière animale pour les souverains.

### Trônes, sceptres et dents d'ivoire

Les trônes sont le signe matériel suprême du pouvoir d'un roi ou d'un Laamido. Leur forme varie d'une région à l'autre. Dans le Grassland, chaque royaume possède au moins trois ou quatre trônes, car chaque roi doit en posséder au moins un après son intronisation. La panthère, l'éléphant et la figure du roi sont au centre des sculptures des trônes royaux. Alors que les animaux apparaissent généralement sous forme de cariatides, les figures humaines constituent généralement le dossier. Les trônes sont réservés aux rois et à certains dignitaires royaux, permettant ainsi une classification dans la société (et dans la cour royale) [31].

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande : https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

Le trône en lui-même n'est pas seulement constitué d'une sculpture particulière, mais aussi d'accessoires qui sont normalement toujours placés à proximité. Deux grandes dents en ivoire l'encadrent. Pendant les actes officiels du roi, elles sont tenues par ses serviteurs. Juste à côté du trône, un serviteur tient la pipe du roi, qui est spécialement fabriquée pour lui et présente un design particulier. En signe de prestige, elle est toujours décorée de perles. La peau d'antilope, de lion ou de léopard est étalée devant le trône. En outre **[p.162]**, des sceptres massifs sont souvent plantés dans le sol sur le côté du trône. On trouve des dispositifs similaires dans d'autres pays africains. On peut lire à ce sujet dans une étude des débuts de l'anthropologie de Willy Schilde :

> « A Kiamtwara, au bord du lac Victoria, des jeunes filles dévêtues devaient traîner derrière le sultan le fardeau des amulettes, des dieux domestiques et des ancêtres. Parmi les cornes extérieures de vache et d'antilope, on trouvait une dent d'éléphant censée renfermer l'ancêtre. »

Le siège d'un Laamido dans la partie nord du Cameroun est quant à lui constitué d'un lit spécial et de plusieurs « nattes enroulées les unes dans les autres ».

> « Plus le rang est élevé, plus le siège est haut [...]. Du Maroc jusqu'à la haute côte guinéenne, les souverains s'appuient volontiers sur leurs nattes, parfois aussi sur leurs trônes, au moyen de coussins, généralement en cuir. [...] Les Peuls et les Haoussas les ont introduits chez les souverains jusqu'à la côte. Leur diffusion [...] coïncide à peu près avec les zones suivantes : Fez, Galam, Malli, Mandingo, Lundamar, Nupe, sud du Nigeria, Adamaua, Sara occidentale ». [32]

Après une expédition punitive à Tibati, un trône → cashier d'images XXXVI de ce type a été transféré à l'Übersee-Museum de Brême [33]. L'ensemble historique des biens culturels camerounais en Allemagne comptait initialement 180 trônes, dont 105 sont encore conservés. [34]

Les trônes, comme les colonnes des palais, font partie des objets fondamentaux du pouvoir, dont le transfert ou l'absence peut conduire à la suspension du pouvoir. Au cours de mes entretiens dans les différentes communautés, il m'est apparu clairement que, selon leur importance, il existe une séparation nette entre les objets de pouvoir indispensables et les objets de pouvoir importants dont on peut néanmoins se passer. La première catégorie comprend les trônes, les cadres de porte des palais, les tambours parlants, les épées et les amulettes. **«** Sans eux, il n'y a pas de pouvoir **»**, explique Albert Nomekong, conservateur au musée royal de Baham [35]. Un exemple en est le **«** bom dye **»** → cahier d'images XLV, l'encadrement de la porte du palais de Baham, volé par Hans Glauning → Bio, 386. La deuxième catégorie, c'est-à-dire les pipes royales, les dents en ivoire ou les vêtements royaux, est certes importante, mais son absence n'empêche pas l'exercice du pouvoir. Dans ce contexte, le défaut de ces objets ne résulte pas forcément d'un pillage, mais peut être venir du manque d'artisans : il est par exemple arrivé que des artistes de cour soient tués lors de guerres ou exilés. Pour pallier ces besoins, on faisait parfois venir des artistes des royaumes voisins avec lesquels on entretenait de bonnes relations. [36]

### *Instruments de communication et de musique*

Les tambours parlants comptent, avec les trônes et les amulettes, parmi les principaux objets de pouvoir dans la partie nord du Cameroun [37], comme l'explique le Laamido de Tibati :

> **«** Chacune de mes sorties obéit à une série de modalités et de règles qui se sont développées depuis deux siècles à Tibati. Je **[p.163]** dois m'y conformer afin d'assurer la pérennité de l'institution traditionnelle. [...] Chaque fois que je sors, je reçois la loyauté de ma cour : [...] à l'intérieur du palais, et quand je rentre dans ma résidence privée **»**. [38]

Ces saluts et témoignages de fidélité se traduisent en chansons et au moyen des tambours. **«** C'est toujours avec cette mélodie de la flûte et des tambours, reprenant un chant des guerriers de Tibati, que je reviens de faire le tour de la ville pendant la fantasia (course de chevaux). **»** [39] Le tambour a un autre rôle essentiel : **«** Le tambour, avec un son perceptible de loin, est l'instrument avec lequel le souverain convoque ses guerriers. Il se trouve à cet effet dans sa cour, de sorte que l'idée d'un insigne

Ce document ne doit pas être le seul. Il complète l'original en langue allemande. https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

s'y associe peu à peu de manière tout à fait involontaire. » [40] En ce sens, le tambour est également un « insigne de guerre ».

Dans le Grassland, les tambours sont utilisés pour accompagner le roi lors des danses rituelles. Les cérémonies au cours desquelles ces instruments sont utilisés sont des occasions officielles au cours desquelles le roi, ses dignitaires et les membres des sociétés secrètes dansent ensemble [41]. Le nombre de danses auxquelles le roi participe personnellement est limité : leur importance n'en est que plus grande. On joue des tambours parlants le jour de l'intronisation officielle d'un roi ainsi qu'à l'occasion de la célébration du « Nyang Nyang », un rituel d'initiation pour le passage des enfants à l'âge adulte. Enfin, les dignitaires des royaumes du Grassland utilisent des instruments de communication pour pleurer le roi lors de ses funérailles officielles. Dans ce cas, la communication n'est pas toujours verbale mais codée, et se fait grâce à des insignes qui confèrent une signification aux événements royaux. De tels rituels constituent une communication entre le monde visible et le monde invisible : les tambours transmettent des informations entre le monde des vivant·es et celui des ancêtres.

Ce document ne doit pas être lu seul, il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.14389/arthistoricum.1419

**Que trouve-t-on dans les collections ?**

Les objets de pouvoir de l'ancienne colonie du Cameroun ne sont pas forcément exposés dans les musées allemands, bien qu'ils y soient extrêmement nombreux. Pour les localiser et déterminer leur nombre à partir des inventaires informatisés fournis par les musées, j'ai utilisé des termes de recherche courants — et parfois racistes. Par ailleurs, des termes tels que « trône », « tabouret, fauteuil », « chaise, tabouret, siège », « porte », « cadre de porte », « épée », qui sont utilisés de manière spécifique dans différents musées, tel « bâton du chef » [42] dénient à un trône, par exemple, sa fonction royale et le font passer pour un vulgaire objet du quotidien. Des visites de dépôts et d'archives, ou encore des photographies, ont en outre aidé à corriger des désignations d'objets imprécises, comme dans le cas du trône de Hamman Lamou au Übersee-Museum de Brême, qui est qualifié de « lit » dans l'inventaire. Parmi les plus importants musées ethnographiques d'Allemagne **[p.164]**, le Linden Museum de Stuttgart possède 2588 numéros d'inventaire d'objets de pouvoir, le Grassi Museum de Leipzig 1402, l'Ethnologisches Museum de Berlin 998, le Rautenstrauch-Joest-Museum de Cologne 896, le Museum Fünf Kontinente de Munich 603 et le Übersee-Museum de Brême 581 numéros [43]. Onze autres collections de nature différente, dont le Museum der Weltkulturen à Francfort, les Reiss-Engelhorn-Museen à Mannheim, le Niedersächsisches Landesmuseum à Hanovre, le Museum am Rothenbaum - Kulturen und Künste der Welt à Hambourg ou le Städtisches Museum à Braunschweig, comptent entre 100 et 700 numéros d'inventaire liés aux symboles de pouvoir. [44] Que ce soit dans les musées régionaux, universitaires ou municipaux, dans les collections d'instruments de musique et des musées spécialisés, dans les provinces reculées ou dans d'autres types de musées, les objets de pouvoir sont presque partout présents. Il est quasiment impossible de les recenser dans leur ensemble, ou de les définir plus précisément, car les documentations des collections sont, comme toutes les archives coloniales, pleines de lacunes et d'erreurs. Il arrive que les trônes soient inventoriés à tort comme des « chaises », les tambours comme de simples « instruments de musique » [45]. Des indications vagues sur l'origine — « Kamerun » — au lieu d'indications géographiques précises ne permettent généralement pas d'identifier des objets (présentés comme du quotidien) comme des objets de pouvoir. [46]

Le fait que certaines sous-catégories d'objets de pouvoir soient davantage représentées dans les collections, et d'autres moins, est dû à la nature même de ces objets et à leurs contextes respectifs d'acquisition : les éléments architecturaux monumentaux et les vestiges de palais détruits sont plutôt rares car les palais royaux de la colonie n'étaient pas tous dotés d'encadrements de porte richement sculptés. En outre, seuls les palais des rois qui s'opposaient aux colonisateurs allemands ont été brûlés. Les trônes et les sceptres ne sont en principe pas non plus très répandus, car un roi n'utilisait qu'un seul trône durant toute sa vie. En revanche, les armes et les amulettes dépassent en nombre toute autre catégorie d'objets de pouvoir. Cela peut s'expliquer par le fait que leur fabrication demandait moins de temps, qu'elles étaient utilisées par plusieurs personnes ou guerriers et que leur transport en Allemagne n'était pas difficile.

### Les objets de pouvoir camerounais dans la littérature coloniale allemande

Certaines images d'objets culturels importants de la colonie du Cameroun circulaient déjà dans les journaux allemands et la littérature coloniale avant qu'ils n'arrivent effectivement en Allemagne ; ils attirèrent l'attention du public sur les emblèmes des différents royaumes tels trônes, tambours, cadres de porte et épées [47]. Dans le récit de voyage illustré de Curt von Morgen *Durch Kamerun. Von Süd nach Nord. Reisen und Forschungen im Hinterlande 1889 bis 1891*, il est question des objets de guerre pillés à Tibati. Il y décrit le pouvoir à Tibati et les objets qui lui sont associés. Ce n'est pas un hasard : la région de l'Adamaoua ou le lamidat de Tibati représentait un point stratégique, et c'est à partir de ce territoire que les Allemands **[p.165]** ont cherché à conquérir l'arrière-pays du Cameroun. Mais c'est dans Adamaoua — ou précisément à Tibati — que la résistance était la plus forte : **«** Hamassambo I et plus tard Nyamboula avaient l'ambition plus ou moins manifeste de faire de Tibati un émirat suivant le modèle de Yola et de se libérer de Yola — avec lequel les relations étaient souvent tendues. **»** [48] Yola est la capitale de l'État d'Adamaoua au Nigeria et était, avant la colonisation allemande au Cameroun, le centre d'un grand émirat musulman dont l'influence et les frontières s'étendaient jusqu'à l'actuelle ville camerounaise de Tibati. En ce qui concerne l'étendue du pouvoir du Laamido de Tibati, Morgen écrit en 1893 :

> **«** À ses côtés s'élevait la grande salle de réception. Devant lui campaient cinquante souverains avec leurs suites, qui venaient ici faire leurs rapports au roi, le consulter sur ses désirs et ses opinions, ou seulement pour lui adresser leur salut matinal :  **"**Allah sabenani**"** c'est-à-dire **"**que le Seigneur te protège. **»** [49]

Dans le chapitre de Morgen sur Tibati, la description des armes occupe une grande place. Il attribue l'épée comme arme à une classe de personnes proches du Laamido. En ce qui concerne la cavalerie, il écrit : **« T**ous les cavaliers étaient armés d'une longue lance (labu), seule un petit groupe portait en outre de larges épées sur **[p.166]** l'épaule. **»** [50] Les musées de Berlin, Brême, Dresde, Leipzig, Mannheim, Munich, Oldenbourg et Stuttgart comptent environ 120 de ces armes, dont une grande partie n'a jamais été exposée.

### Objets de pouvoir au Cameroun devenus objets de musée en Allemagne

Des trônes, des fragments de constructions palatiales, des épées ainsi que des tambours sont entrés comme butin de guerre dans les collections ethnographiques de Berlin, Stuttgart, Leipzig, Munich, Dresde, Mannheim, Oldenbourg et Brême. Or, un objet du Cameroun n'est un objet de pouvoir que s'il est utilisé dans son contexte : lorsque les artisans le fabriquaient, le Laamido et ses serviteurs déterminaient le contexte spécifique de son utilisation. L'invisible (prières et rituels) et le visible (utilisation) formaient, dans le contexte de guerres ininterrompues, le contexte de l'épée à Tibati, par exemple. L'initiation par les rituels, son utilisation et la guerre sont interdépendantes, forment ensemble ce qui constitue l'objet de pouvoir. Mais qu'advient-il d'un tel objet lorsqu'il est transféré dans un musée ? Il est détaché d'un ordre préexistant, qui s'en trouve modifié, et inséré dans un nouveau contexte. [51] L'épée de Tibati est entrée en 1901 au Linden Museum de Stuttgart : l'arme, qui avait été un objet de pouvoir à Tibati, a changé de statut, elle est devenue un simple objet de musée : **«** Un objet ethnographique passe donc par de nombreux ordres, et devient ainsi un porteur de signification à plusieurs niveaux. **»** [52]

A Brême sont exposées l'épée et d'autres armes de la résistance contre les Allemands. Les objets entrent donc dans un « lieu d'exposition ». Gaëlle Beaujean-Baltzer résume leur importance du point de vue des acteurs coloniaux en prenant l'exemple des statues et trônes royaux rapportés d'Abomey (aujourd'hui Bénin) à Paris. Pour les besoins de la démonstration, nous remplaçons dans la citation les termes **«** Bénin **»** et **«** France **»** par **«** Cameroun **»** et **«** Allemagne **»** :

> **«** Le don et l'arrivée de ces sculptures dans les musées publics expriment d'abord l'extension du territoire [allemand] et la victoire sur une structure politique sophistiquée. Mais ces œuvres ne sont pas seulement la preuve d'un succès militaire. Leur iconographie inédite, voire exotique, et leur monumentalité attestent matériellement de la domination coloniale [de l'Allemagne] sur [le Cameroun]. **»** [53]

Ces objets ont rapidement acquis dans leur nouvel environnement une autre signification, qui relègue de plus en plus à l'arrière-plan leur perception idéologique en tant que trophées. Car même si le travail

Ce document ne doit pas être lu seul, le complet / l'original en langue allemande : https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1229

des musées ethnographiques était favorisé par la politique coloniale, ils se considéraient comme des institutions scientifiques. Leur création était étroitement liée au développement des sciences culturelles à orientation historique, qui utilisaient la culture matérielle comme source pour l'étude **[p.167]** des sociétés [54]. Les musées ethnographiques, selon Christine Stelzig, **«** étaient la réponse à l'afflux de nouvelles informations sur la richesse et la diversité des cultures humaines **»** [55]. Comme tous les autres biens culturels du Cameroun, les objets de pouvoir devinrent des objets de recherche pour l'ethnographie. L'étude scientifique leur conférait le statut de « choses ».

Les débats sur le contexte d'acquisition des artefacts camerounais dans les musées allemands sont menés depuis l'indépendance du Cameroun et ont gagné en visibilité ces dernières années. La controverse porte par exemple sur le Mandu Yenu [56]. La question-clé non résolue est la suivante : Est-ce un don, ou est-ce un vol ?

**[p.168]** Les premières demandes de restitution, au début des années 1980, sont venues de Douala et du peuple Nso des environs de Bamenda. Elles réclamaient le Tangué → cahier d'images LIV, un bec de bateau, et la statue de la divinité-mère Ngonnso → cahier d'images III, qui a fondé le royaume de Banso. Cette figure est également un trône commémoratif [57]. Le tangué, comme tous les éperons d'étrave de pirogues de course ou de guerre dans la région, sculptés de manière complexe et élaborée, est porteur de message et surtout de pouvoir [58]. Les tangués représentent une communauté et peuvent servir à l'expiation ou à l'intimidation.

Les négociations ont été et sont encore aujourd'hui très intenses, même si, dans le cas de Ngonnso, un accord de rapatriement a été conclu en juin 2022. Les dernières visites des rois du Cameroun montrent également clairement qu'ils n'ont en aucun cas oublié les symboles du pouvoir de leurs royaumes respectifs [59]. Une délégation royale bangwa, qui s'efforce d'obtenir la restitution d'une statue sacrée en bois, a été reçue en juillet 2022 au Rautenstrauch-Joest-Museum de Cologne [60]. Peu après, en novembre, le roi de Nso, royaume dont est originaire Ngonnso, a séjourné à Berlin en novembre 2022 à l'occasion d'une visite de travail au Humboldt Forum et à l'ambassade du Cameroun. Tout comme les développements autour de Ngonnso, la visite de la délégation de Tibati à Brême en octobre 2022 a bénéficié d'une forte couverture médiatique, notamment dans la presse régionale allemande. [61]

A Tibati même, la signification de l'épée a également évolué : **«** Comme l'époque des guerres est révolue, on n'utilise plus l'épée comme auparavant. Malgré tout, elle est restée un symbole de souveraineté à la cour royale de Tibati. **»** [62] La fabrication d'épées à Tibati se poursuit. Mais le lamidat lui-même et le contexte local ont aussi beaucoup changé. Les frontières avec Yola ou les relations avec d'autres lamidats et chefferies (royaumes) ont été conçues différemment. Depuis la création de l'État moderne du Cameroun, qui exerce désormais le pouvoir central, Tibati n'est plus un lamidat indépendant, mais fait partie d'une république. Ce fait influence les relations de Tibati avec les autres chefferies. **«** De nos jours, l'épée est un bien de prestige **»** [63] et **«** la guerre n'est plus le meilleur moyen de résoudre les problèmes avec ses voisins. **»** [64]

De nos jours, l'épée Tibati fait l'objet d'une attention grandissante, et gagne en importance, peut-être même en pouvoir. Les objets de l'expédition Vute-Adamaua sont au centre d'une discussion sur la restitution entre le Laamido de Tibati et le Übersee-Museum de Brême. Le débat en soi n'est pas nouveau, puisque l'Europe discutait déjà **«** il y a 40 ans [...] de la restitution à l'Afrique de collections de musées coloniaux **»** [65]. Les discussions n'ont pas abouti, mais elles sont renouvelées à Tibati. La visite de sa majesté Elhadj Hamidou Mohaman Bello et du prince Mohamadou Abdala du 23 au 28 octobre 2022 à l'Übersee-Museum est le signe que l'épée et les autres armes ou armures ne sont pas oubliées. **[p.169]** Au Cameroun comme en Allemagne, les objets jouent aujourd'hui un rôle politique dans les relations bilatérales.

Les objets de pouvoir camerounais dans les musées allemands portent les traces de l'histoire, d'une longue et violente lutte de l'Allemagne coloniale contre les puissances locales. En tant que symboles d'un pouvoir soumis dans la colonie, ils apparaissent d'abord comme un butin de guerre et un emblème de la victoire du colonialisme. Leur présence dans les musées ethnographiques relègue ce statut à l'arrière-plan, sans toutefois pouvoir l'effacer complètement. Lorsqu'ils sont exposés, ils deviennent ce que l'on appelle en allemand des **«** ethnografica **»** et parfois même des curiosités. Après avoir été présentés pendant plus d'un siècle comme de simples artefacts de musée, les objets de

Ce document ne doit pas être le seul à compléter original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/artfash.fichum.1219

pouvoir — comme l'épée de Tibati — entrent dans une nouvelle phase où ils retrouvent pouvoir et attention. Ce pouvoir est d'une autre nature. Il est désormais dû à la nouvelle signification qu'ils ont acquise grâce au débat sur la restitution.

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

[p.173] Chapitre 8

# **Des parties d'êtres humains vivants comme objets de musée.** L'appropriation des coiffures de cheveux dans le contexte colonial [traduction française revue et corrigée par l'auteur]

Richard Tsogang Fossi

Outre les Ethnografica, Zoologica et Mineralogica, les Anthropologica, en particulier les restes humains, sont au centre des débats actuels sur les collections provenant du Cameroun. Des squelettes de personnes décédées, des os isolés, des crânes, des mâchoires, de la peau ou des préparations réalisées à partir de parties osseuses sont encore stockés aujourd'hui dans différentes institutions scientifiques de l'ancienne puissance coloniale allemande. [1] Des projets de recherche visant à déterminer leur origine exacte et à préparer leur rapatriement au Cameroun ont entre-temps été lancés de manière isolée. [2] En outre, on trouve également des restes provenant d'êtres humains vivants, comme des cheveux, dont l'appropriation et la conservation dans des dépôts de musées soulèvent des questions juridiques et éthiques tout à fait particulières. [3] Cela commence par des notions et des catégorisations. Il ne fait aucun doute qu'il s'agit de parties du corps. Mais peut-on parler de « restes » alors qu'ils ont été prélevés sur des personnes vivantes ? Est-il possible d'imaginer que cela a été du tout possible sans la contrainte et la violence ? Pourquoi et dans quelles circonstances concrètes les cheveux coiffés sont-ils entrés en possession des Allemands ? Et quelle importance avaient-ils pour les sociétés locales dans les colonies avant de se voir attribuer un statut d'objet au cours du transfert vers la métropole ?

Avec de telles questions directrices, ce chapitre met en lumière des collections qui non seulement échappent aux catégories habituelles, mais qui n'ont jusqu'à présent guère été étudiées dans le contexte de l'histoire germano-camerounaise. Pourtant, il existe de nombreuses preuves que les coiffures « exotiques » fascinaient les voyageurs, les officiers coloniaux et les missionnaires. Les mémoires et la littérature coloniale de voyage et d'expédition ont conservé des descriptions détaillées des coiffures, certes dans la diction raciste typique de l'époque, empreinte de clichés. Ainsi, le premier consul intérimaire du Cameroun, Max Buchner → Bio, 375 (1846-1921), évoquait déjà la coiffure des femmes à Douala :

> « Seule la coiffure mérite une description plus précise [...]. Le fait que la formation de différents bourrelets soit si coquettement asymétrique, en volutes et en méandres, sur la tête étroite et allongée, comme savent le faire les femmes camerounaises, dépasse tout ce que je connais de semblable ». [4]

[p.174] Le Père Hermann Skolaster (1877-1968), missionnaire pallottin ayant passé un long séjour au Cameroun, se montra également impressionné par « l'habileté et l'élégance » des coiffures traditionnelles. Selon lui, elles surpassent même parfois celles des Européens. [5] En revanche, comme l'a constaté Karl Hörhold lors d'une expédition à l'intérieur du pays commandée par le ministère des Affaires étrangères, les "ornements de tête" donnaient aux hommes Vouté une « apparence de guerriers sauvages »[6].

Les coiffures des Vouté, Ngumba, Buli/Bulu, Ntum/Ntumu, Nsimu, Bamoum ou Duala, qui, d'un point de vue européen, ressemblent à des coiffes, des chapeaux et des casques, ont incité les chercheurs amateurs et les ethnologues à entreprendre des études scientifiques dans les différentes régions du Cameroun occupé. [7] Günter Tessmann (1884-1969), par exemple, a rapporté en détail les coiffures en forme de casque élaborées des Ntumu. Il a cherché à recenser minutieusement leur mode de fabrication et les matériaux utilisés - boutons, cauris, perles et clous en laiton. [8] Les coiffures de cheveux richement décorées des Pangwe, auxquels Tessmann s'intéressait vraiment, étaient même décrites comme l'une des principales caractéristiques de ce groupe de population.

Ce document est protégé par le droit d'auteur. Il contient l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

[p.175] Si l'aspect « exotique » des cheveux et leurs formes locales spécifiques étaient très en vogue dans la littérature populaire et (pseudo)scientifique de l'Empire, lorsque celui-ci atteignit son apogée en tant que puissance coloniale européenne, d'innombrables coiffures, détachées du corps de leurs porteurs, avaient depuis longtemps entrepris le voyage du Cameroun vers la « mère patrie », où elles étaient recherchées comme objets de collection dans les musées.

### Confusion terminologique

Si l'on se réfère aux listes d'inventaire des musées d'ethnologie et d'histoire naturelle, dans lesquelles les cheveux coupés ont été documentés à l'aide de termes neutres au sens de l'ordre du savoir occidental, il n'est cependant même pas possible de les identifier en tant que groupe d'objets, car les termes les plus divers ont été utilisés pour les désigner. Il s'agit par exemple de « couvre-chef », « parure de tête », « casque » ou « coiffe ».

Une simple recherche avec le terme « couvre-chef » [Kopfbedeckung] dans la liste de l'Ethnologisches Museum de Berlin (EM Berlin) donne 46 résultats, dans la liste du Museum am Rothenbaum - Kulturen und Künste der Welt de Hambourg (MARKK) quatre résultats et dans celle du Linden-Museum de Stuttgart 13 [9] La liste de Stuttgart ne comporte qu'une seule entrée pour un « casque » sous le nom de Hans Ziemann → Bio, 439 (1865-1939), qui fut médecin du gouvernement et médecin-chef de 1899 à 1912 au Cameroun. [10] Les « coiffes » sont en revanche plus fréquentes, comme dans les inventaires de Munich, Cologne ou Nuremberg. Si l'on regarde de plus près les indications de matériaux, on tombe dans la plupart des cas sur des cheveux humains entrelacés de cauris et de perles de verre, comme dans le cas des acquisitions de Jakob Keller → Bio, 394 (1862-1947), longtemps missionnaire bâlois au Cameroun, et du marchand Zipplius dans la liste de Nuremberg. [11] Dans les entrées concernant les « coiffures » et les « ornements de tête », que l'officier colonial Oscar Foerster (1871-1910) a léguées au Musée d'ethnologie de Berlin, on trouve des perles, du cuir, des cauris et des clous en laiton, mais seulement parfois des cheveux humains. [12] Sous un autre terme souvent utilisé, à savoir « ornement de cheveux », le matériau est clairement désigné comme « cheveux humains avec cauris ». [13] Le « casque » du Musée des Cinq Continents de Munich, acheté par le vétérinaire en chef Jäger, est composé de « fibres végétales ; cauris ; perles ; clous de tapissier ; petits boutons de chemise », alors que les cheveux humains ne sont pas mentionnés. [14] Pourtant, la forme et le nom correspondent presque entièrement à ceux de l'objet de Hans Ziemann. On pourrait trouver d'autres exemples qui révèlent à quel point la terminologie utilisée dans les inventaires des musées n'était pas systématique, voire trompeuse. Parfois, les termes se réfèrent à un objet similaire, à savoir des coiffes/coiffures de cheveux avec de vrais cheveux, mais parfois aussi à des « casquettes » ou des bonnets ou à certains casques et coiffes en plumes ou en raphia qui, selon la société d'origine, étaient utilisés par exemple à la guerre, [p.176] dans les courses et la pêche ou servaient à protéger la tête contre le soleil brûlant. [15] Des expressions euphémiques telles que « parure » dans « coiffe » ou « ornement de cheveux » donnent l'impression qu'il s'agit d'accessoires inoffensifs et décoratifs. Le fait qu'il s'agisse en fait de matière humaine disparaît sous ces appelations.

Ce qui est également perdu de vue dans le processus de classification selon le modèle occidental et européen, c'est la connaissance des fonctions que les coiffures et coiffes avaient autrefois dans leurs sociétés d'origine. Nous ne pouvons pas les présenter ici de manière exhaustive. Mais quelques indices suffisent pour comprendre que l'enlèvement des cheveux devait être ressenti comme brutal, voire destructeur de l'identité. Car ils ne servaient pas seulement à embellir. Au contraire, selon les coutumes de chaque société, on leur attribuait une dimension surnaturelle ou chamanique, comparable à l'art sacré qui présentait une ornementation particulière. [16] Dans le cercle familial, les coiffures permettaient de préserver la mémoire des ancêtres, comme par exemple chez les Ekoi ; en cas de conflit, elles permettaient de s'approprier le pouvoir d'un ennemi. Le corps ou des parties du corps comme les cheveux ou les tatouages étaient perçus comme des médias. [17] Ainsi, dans la région de l'Ouest du Cameroun, il est encore aujourd'hui courant pour les personnes qui possèdent le don d'oracle de porter de longues coiffures ornées de cauris, et ointes temporairement d'une poudre d'arbre rouge. [18] Cela se fait pour la durée de l'initiation. Ce n'est qu'après un certain temps et

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande : https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

certains rites que ces cheveux peuvent être coupés par des personnes compétentes **[p.177]** ; d'autres les conservent en revanche à vie. A Batoufam et dans d'autres sociétés voisines, les initié.e.s reçoivent le nom de « Soufo » - ami du roi. Une appellation alternative est « Kamsi » - dignitaire de Dieu - parce qu'ils voient ce que le commun des mortels ne voit pas et peuvent prédire les événements. En effet, dans la conception locale, les souverains ne sont pas des personnes ordinaires. Les rites d'initiation lors de leur accession au trône ont pour fonction de « réveiller » leur dimension surnaturelle. Celle-ci permet au chef d'entrer en communication avec les ancêtres qui l'assistent dans la gestion de la communauté.

En outre, les aspects économiques et sociaux ne doivent pas être négligés. Dans la partie sud de la colonie de l'époque, les coiffes et coiffures étaient un bien précieux pour leurs propriétaires. Les boutons, les perles de verre et les cauris représentaient de l´argent gagné par les autochtones en vendant leurs produits agricoles aux occupants européens ou aux visiteurs étrangers. Les coiffes et coiffures ainsi ornées peuvent donc être considérés comme une sorte de porte-monnaie, voire de trésor vivant, ce qui en faisait également des signes de statut social. Les cheveux, ou plutôt la coupe des cheveux, pouvaient également être utilisés comme moyen de châtiment, d'humiliation ou de triomphe. Les cheveux des soldats tombés au combat étaient par exemple pris comme trophée. [19] Compte tenu de la valeur symbolique ambivalente des cheveux, leur appropriation et leur enlèvement par des représentants du régime colonial ne peuvent être interprétés que comme des agressions violentes subies de force.

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande. https://doi.org/10.11588/arthestoricum.1219

**Contextes d´enlèvement et provenances**

L'exemple de Ziemann et de Foerster, qui ont contribué à l'accumulation dans les musées allemands de coiffes et coiffures prélevées sur personnes vivantes, illustre bien cette situation. Commençons par Ziemann, qui, en tant que médecin, a occupé pendant des années des postes de direction dans l'administration et l'appareil militaire au Cameroun. Rien qu'au Linden-Museum, son nom figure dans des entrées d'inventaire pour 26 numéros, dont font partie, selon la terminologie de l'inventaire, une « idole », des « sculptures masculines », une bouteille pour poison, des sacs de chasse, une « chaise à palabre » et une proue de bateau duala, une arbalète, un masque de danse, etc. [20] Selon la liste, la coiffure provient probablement de Kribi (localité d'Oli) et a été appropriée par Ziemann en 1904. Cette année-là, il avait entrepris l'un de ses voyages à Kribi, qui avait notamment pour but de « collecter du matériel pour des études sur les animaux » [21], comme on peut le lire dans le journal de sa sœur Grete Ziemann, qui l'accompagnait. Ses notes nous renseignent également sur l'absence de scrupules avec laquelle Ziemann s'est approprié la coiffure de deux membres de la communauté Fang. Afin de donner une vue aussi précise que possible, les passages concernés sont cités ici de manière plus détaillée, même si cela reproduit le langage historique colonial qui porte atteinte à la dignité humaine :

> **[p.178]** « A l'occasion d'une visite, nous avons nous-mêmes vu un guerrier et une femme fan[g] enfermés. Il ne s'agissait donc pas de mangeurs d'hommes peints [ !] et dressés. La coiffure de la femme était si originale que Hans l'a fait couper aux ciseaux avec sa permission. Les cheveux étaient tous si artistiquement et naturellement étroitement entrelacés et feutrés les uns avec les autres que toute la coiffure fut entièrement conservée. Posée/enfilée sur une demi-coquille de noix de coco, elle constituera à nouveau une contribution à notre collection ethnographique. Les cheveux noirs et frisés étaient tressés de l'avant vers l'arrière en d'innombrables tresses fines, entourant la tête par devant à la manière d'un diadème. [22] La parure de l'homme était similaire, sauf que les cheveux se terminaient à l'arrière par un certain nombre de tresses étroites et longues, dans lesquelles étaient tressées des perles de verre. [...] La femme, qui était de taille moyenne, supporta, après qu´on lui avait promis quelques feuilles de tabac, la procédure de rasage de sa coiffure sans sourciller/régimber. » [23]

Dans le contexte des rapports de force qui prévalaient en 1900, on peut certainement supposer que les frères et sœurs Ziemann n'étaient pas seulement accompagnés par des porteurs, mais aussi par

des représentants de l'appareil militaire ou policier allemand. Comme le journal est un exemple typique d'archives coloniales marquées par des lacunes, il n'est pas possible de déterminer qui s'est occupé de la coupe des cheveux sur ordre de Hans Ziemann → Bio, 439, ni où ou pourquoi le couple, dont l'identité reste également inconnue, a été séquestré. Cependant, il était courant de maintenir des gens captifs et de les battre/bastonner afin de recouvrer des dettes présumées. [24] Les excès de violence n'étaient pas rares, car les fonctionnaires administratifs et les militaires en colonie se considéraient comme les représentants intouchables d'une « race blanche » dont il fallait toujours démontrer le « prestige » et la puissance face aux Noirs opprimés. [25] Il semble donc paradoxal de lire chez Grete Ziemann que son frère a spécialement demandé l'accord de la prisonnière avant de la faire tondre, bien qu'elle soit considérée comme une personne inférieure selon l'idéologie coloniale dominante. Dans son journal, la sœur voulait sans aucun doute présenter son frère sous un jour favorable. Si cette dernière avait effectivement accepté, cela s'expliquerait à nouveau par l'espoir de retrouver sa liberté.

Dans le même style, Grete Ziemann dépréciait l'homme dont la chevelure coiffée avait également été rasée et emportée. Plus encore, elle l´accusait de fourberie, rapportait les accusations de vol contre lui et le stylisait en cannibale : [26].

> « Le guerrier fan[g] était mince et pas trop costaud, son expression faciale était stupide. Cependant, on pouvait remarquer à de brefs regards latéraux occasionnels, à l'affût, qu'il y avait un peu de dissimulation. Bientôt, il s'est mis à trembler de tout son corps dans le seul but, comme l'ont expliqué nos accompagnateurs, de susciter notre compassion. Il était même ridicule à regarder avec son attitude artificiellement brisée et ses bras qui pendaient encore mollement devant lui. Mais tout cela n'empêchait pas qu'il fût l'une des plus dangereuses fripouilles qu'il pouvait y avoir. Chez lui, comme chez tous ces Mpangwes de six pieds de haut, presque entièrement dévêtus et très tatoués, les incisives étaient limées en pointe, ce qui donnait vraiment à la bouche **[p.179]** quelque chose d'indescriptiblement sauvage et carnassier. Comme il avait déjà rendu à plusieurs reprises des visites très désagréables aux factoreries pour s'emparer des biens d'autrui, il était bon qu'on le garde étroitement enfermé dans des fers. Je peux aussi imaginer des destins plus agréables que celui de satisfaire l'appétit d'un estomac cannibale en étant réduit à l'état de « bœuf grillé ». Lorsqu'on lui a présenté un appareil photographique, on a vu monter sur son visage une angoisse mortelle qu'il a tenté en vain de réprimer. Il croyait certainement que le prétendu canon enverrait l'instant d'après son âme noire au ciel nègre. Comme cela ne se produisait pas après des minutes de tension anxieuse, l'ancienne expression stupide et obtuse du visage revint bientôt ». [27]

Le comportement de l'homme devant l'appareil photo décrit par Ziemann montre clairement qu'il a été photographié sans son consentement, ce qui correspondait à une pratique anthropologique courante aussi bien dans les colonies qu'en métropole, par exemple à l'occasion d'expositions de peuples. [28] Mais il est également clair que l'auteur se servait consciemment de la rhétorique racialisante de l'époque, y compris de tous les clichés disponibles sur le mangeur d'hommes sauvage et obtus, pour justifier ses propres actions et celles des colonisateurs allemands en général. [29] On pouvait ainsi, en toute bonne conscience, dérober les coiffures vivantes tant convoitées des autochtones.

Qu'en est-il des coiffures qui sont arrivés en Allemagne par l'intermédiaire du lieutenant Foerster ? Lors des expéditions frontalières au Cameroun méridional menées entre octobre 1901 et fin 1902 ainsi qu'en 1904/05 en vue de délimiter la frontière entre les territoires occupés par la France et l´Allemagne, dont Foerster fut d'abord membre puis chef, de nombreuses occasions favorables se présentèrent à lui pour enlever des biens culturels. [30] Outre des objets ethnographiques, il s'empara chez les Ntumu - non sans grandes difficultés [31] - de crânes humains et de coiffures qu'il livra au Museum für Völkerkunde de Berlin. [32] Ces derniers font l'objet de huit entrées dans lesquelles sont utilisés les termes « coiffure » (pour les femmes) et « couvre-chef » (pour le « chef »), tous provenant du territoire Nsimu. [33] Les matériaux indiqués sont le cuir, les perles et les cauris. [34] Mais en observant les « objets » de plus près, on constate qu'ils sont également constitués de cheveux humains. Comme nous l'avons mentionné, les coiffures tressées et décorées avaient également une

Ce document ne doit pas être lu seul, il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.1588/anhistorium.1219

fonction importante dans la partie sud de la colonie, en tant que parure de guerre, symbole de pouvoir et de statut social, dont les propriétaires ne se débarrassaient pas volontairement. [35] L'exemple de Ziemann et du couple de Ntumu emprisonné/séquestré en est la preuve. Cela se confirme avec force dans un article des Rapports officiels des collections royales d'art de 1906 sur les soi-disant acquisitions de Foerster, qui traite en outre du processus de tonte de manière encore plus détaillée que Ziemann dans son journal :

> **[p.180]** « On doit à M. le capitaine Foerster une grande collection du Cameroun méridional, parmi lesquels se distinguent en particulier un certain nombre de coiffures des Ntumu, très difficiles à obtenir. Ceux-ci ont l'habitude d'emmêler les cheveux vivants en de grandes formations très bizarres et de les orner de cauris, de boutons européens, [36] de clous, etc. Le capitaine Foerster a réussi à couper plusieurs de ces coiffures si près du cuir chevelu qu'elles ont pu être transportées comme des perruques prêtes à l'emploi et placées ici sur des têtes en plâtre peintes fidèlement d´après nature ». [37]

Comme le souligne l'article, la coupe nécessitait une attention et une précision extrêmes, ce qui laisse supposer que des blessures pouvaient survenir lors de l'enlèvement des cheveux. Au lieu des « coquilles de noix de coco » utilisées par Ziemann pour la présentation, l'article fait référence à des « têtes en plâtre » qui étaient « peintes au naturel », ce qui permet de découvrir une autre variante de la pratique curatoriale de l'époque. Mais il faut surtout souligner que l'organe officiel des musées berlinois parle de « cheveux vivants », alors que l'inventaire - comme l'ensemble du processus de muséification - n'avait abouti à rien d'autre qu'à leur réification. Mais la question reste de savoir comment ces coiffures séparées du corps vivant doivent être considérées aujourd'hui. Comme des restes humains, comme du matériel mort de personnes décédées depuis longtemps ? Qui est habilité à en décider ? Enfin, l'utilisation coloniale des coiffures, illustrée par l'exemple de Foerster et de Ziemann, ouvre la porte à un champ thématique bien plus vaste : le commerce et la recherche du gain fiancier avec des parties humaines à l'époque coloniale, qui n'a guère été étudié de manière systématique jusqu'à présent.

Ce document a été généré à partir d'un manuscrit original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

[p.185] Chapitre 9

## **Le « premier éléphant allemand ».** Un éléphant camerounais sur commande

LINDIWE BREUER

Dans l'édition du 1er septembre 1899 du Deutsches Kolonialblatt, on trouve l'annonce anodine que Hans Dominik → Bio, 380 (1870-1910), officier de la « Schutztruppe » pour la colonie allemande du Cameroun, est arrivé en Allemagne pour « des vacances d'homeath » [1]. Ce que les lecteurs* n'apprennent pas, c'est qu'avec l'Eduard Bohlen, un navire de la ligne Woermann [2], une livraison avec une cargaison vivante est également arrivée du Cameroun : un jeune éléphant. C'est cet éléphant, ou plutôt le « premier jeune éléphant allemand » [3], que Ludwig Heck (1860-1951), alors directeur du jardin zoologique de Berlin [4], avait souhaité exposer au zoo. Plus tard, Paul Matschie (1861-1926), conservateur de la collection de mammifères du Museum für Naturkunde de Berlin [5], devait également décrire l'espèce de l'éléphant de forêt africain (Loxondota cyclotis) sur ce jeune animal. Dominik répondit à la commande de Hecks et arriva le 27 août 1899 à Hambourg avec l'éléphant tant attendu comme cadeau pour le zoo. [6]

Le directeur du zoo ne fut pas le seul à profiter des années d'activité de Dominik en tant que membre de l'armée et de l'administration dans la colonie allemande du Cameroun. Dans les musées ethnologiques allemands se trouvent aujourd'hui 1034 numéros d'inventaire dont l'entrée peut être attribuée aux séjours de Dominik au Cameroun. La majeure partie est répartie entre trois musées allemands : le Linden-Museum à Stuttgart (802), le Museum am Rothenbaum - Kulturen und Künste der Welt (MARKK) à Hambourg (112) et l'Ethnologische Museum im Humboldt Forum à Berlin (110). [7] Mais les traces de l'appropriation, de l'absorption et de l'extraction coloniales dépassent les frontières des musées ethnologiques allemands. Les envois d'autres animaux vers l'Allemagne, par exemple, peuvent être associés au nom de Dominik tout comme ceux de crânes humains. [8]

Comme Dominik, d'autres acteurs de l'armée ont veillé à ce que diverses collections scientifiques s'agrandissent. Mais même à l'exposition de chasse coloniale allemande, la séparation des disciplines n'a pas été prise à la légère. En 1903, des armes de chasse ou des objets de la vie quotidienne de personnes originaires des colonies allemandes, notamment du Cameroun, y étaient présentés à côté d'animaux capturés. [9] Les noms des officiers Oltwig von Kamptz **[p.186]** (1857-1921) [10] ou Leonhard von Chamier-Glisczinski (1870-1952) [11], stationnés au Cameroun, apparaissent dans le catalogue correspondant. Kamptz est associé à 428 numéros d'inventaire, Chamier-Glisczinski à dix numéros d'inventaire dans les musées ethnologiques allemands. D'autres officiers de la « Schutztruppe » pour la colonie du Cameroun qui ont laissé des biens ethnographiques ainsi que des restes d'animaux aux musées allemands sont Curt Morgen (1858-1928, 350 n° d'inv.) et Karl Adametz (né en 1877, 135 n° d'inv.). [12] Le nom du fonctionnaire colonial et propriétaire de plantations Georg Zenker → Bio, 437 (1855-1922) se retrouve également dans des collections ethnologiques (avec 621 numéros d'inventaire) comme dans les collections du Museum für Naturkunde de Berlin. [13] Le Deutsches Kolonialblatt rendait régulièrement compte des envois à des fins scientifiques en provenance de la colonie du Cameroun. [14] La lecture de ces rapports confirme rapidement que les colons actifs au Cameroun ne se sont jamais limités à un seul domaine scientifique.

Partant de l'éléphant mentionné au début, dont le crâne est aujourd'hui entreposé dans le dépôt du Muséum d'histoire naturelle [15], ce chapitre se consacre à la "collecte" transdisciplinaire du tournant du siècle, liée à de vastes réseaux entre acteurs coloniaux et institutions du savoir. Il se penche d'une part sur les intérêts personnels et institutionnels respectifs, d'autre part sur les significations attribuées à l'éléphant dans des contextes changeants. Comment est-il devenu le représentant de toute une espèce ? L'article met en lumière la transformation en objet non seulement d'entités sacrées dotées de pouvoir en Allemagne, mais aussi d'animaux sauvages vivants.

Ce document ne doit pas être le seul, il complète l'original en langue allemande. https://doi.org/10.11588/artdistoricum.1219

**Nature artificielle**

En octobre 1898, le directeur du zoo Heck reçut la nouvelle de la capture d'un éléphant, comme il l'écrit lui-même. [16] C'est l'officier Dominik → Bio, 380, qui nous parle de la chasse près du poste administratif de « Yaoundé » [17] Yaoundé est aujourd'hui la capitale du Cameroun. Dominik était à l'époque officier de la « Schutztruppe » pour la colonie du Cameroun, mais il a toujours été employé par le ministère des Affaires étrangères comme chef de station de la station administrative « Yaoundé ». Comme il ressort de nombreuses descriptions dans ses propres publications, il a chassé les animaux les plus divers au Cameroun, dont beaucoup de gros gibier. [18] La création de jardins zoologiques dans toute l'Allemagne au cours du 19e siècle a stimulé le commerce des animaux dans les colonies. [19] Comme dans le cas de l'éléphant destiné à Berlin, ce sont surtout les jeunes animaux qui étaient chassés à l'époque, car ils étaient non seulement plus faciles à attraper, mais aussi plus chers. [20] Cependant, les officiers étaient moins motivés par des intérêts économiques - ils offraient souvent leurs proies vivantes aux zoos allemands, comme Dominik l'éléphant camerounais - que par des honneurs prestigieux. [Le zoo devint à son tour un « multiplicateur du programme colonial » [22]. Le livre dans lequel Dominik décrit la chasse de cet éléphant et d'autres peut être compris aussi bien comme de la propagande coloniale que comme une mise en scène héroïque de soi-même sur un ton nationaliste. En conséquence, de nombreuses personnes africaines dont il dépendait pour la main-d'œuvre et l'expertise lors de la chasse à l'éléphant camerounais ainsi que pour son transport, sont restées sans nom ou à peine mentionnées dans ses descriptions. [23]

Dans un livre illustré publié par Heck en 1899, l'éléphant du Cameroun est photographié à côté d'un soigneur noir. Dans ce volume, la plupart des animaux sont représentés sans gardien, d'autres avec un gardien, dont il est parfois question dans les descriptions des photos. [24] Mais pas ici. Le gardien représenté est peut-être Mahama, qui, comme Dominik l'explique lui-même, a voyagé en Allemagne avec l'éléphant. [25] Hormis les déclarations de Dominik, on ne trouve pas d'autres sources sur ce soigneur. La description sous l'illustration commence par Heck, enthousiaste : « Le meilleur que les colonies allemandes aient fourni jusqu'à présent dans nos **[p.188]** « zoologiques » ! Combien de fois ai-je eu le mot 'éléphant' dans la conversation et la correspondance avec des 'Afrikaners', depuis que j'ai réussi à prendre contact amicalement avec ces milieux ! » [26] Dominik → Bio, 380 est également mentionné. Ce qui est intéressant ici, ce n'est pas seulement l'affirmation presque désinvolte mais en même temps vantarde de Heck d'entretenir des contacts étroits avec les colons, ou l'allusion à la possibilité d'exposer déjà au zoo de nombreux animaux provenant des colonies allemandes. Il faut surtout souligner la désignation des Allemands vivant dans les colonies comme « Afrikaner », que l'on retrouve également dans les mémoires de Heck. [Là, dans son livre d'images ainsi que dans les descriptions de Dominik, les personnes à proprement parler africaines sont presque réduites à l'état de fantômes et, malgré leur omniprésence, sont rendues anonymes et invisibles, alors que les acteurs allemands blancs brillent dans la représentation. La mise en scène de l'image est tout aussi révélatrice : le soigneur noir se tient en tenue de travail à côté de l'éléphant dans l'enclos extérieur et met son doigt dans la bouche de l'animal - un geste d'affection, de familiarité et de sollicitude. [28] Un visiteur blanc en habits du dimanche (mise en scène ou hasard, on ne sait pas), qui observe la scène et se détend en fumant sa pipe, appuyé contre la clôture devant l'enclos, est également présent sur la photo.

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

Ainsi, le langage visuel de cette illustration exprime une forme de racisme [29] qui a trouvé son apogée cruelle dans les expositions de peuples des zoos et des parcs animaliers, où hommes et animaux étaient exposés côte à côte dans une mise en scène prétendument authentique. Le regard part des Allemands, l'objet de la démonstration étant les hommes et les animaux des régions colonisées et exotisées. [30] Dans de telles mises en scène, on peut constater que les représentations de la nature et de la culture de l'époque étaient loin d'être contradictoires : Le zoo en tant que sphère de la nature créée artificiellement et contrôlable (l'animal apprivoisé dans l'enclos), qui devait néanmoins paraître authentique. [31] Les animaux étaient considérés comme des objets d'exposition représentatifs de leur espèce, les hommes comme représentatifs de leur appartenance ethnique [32], les Africains prétendant être particulièrement proches des animaux. [33] Les organisateurs voulaient certes en premier lieu gagner de l'argent avec les expositions des peuples, mais elles devaient également permettre d'étudier les hommes d'un point de vue prétendument scientifique et éveiller l'intérêt pour le projet de colonisation. [34] Même l'exposition et la mise en scène d'animaux, qui

peuvent paraître à première vue inoffensives ou apolitiques, exprimaient une vision du monde raciste, marquée par le romantisme colonial. L'éléphant n'est pas le seul objet à avoir été transformé en pièce d'exposition. Les personnes associées aux animaux ont été objectivées de la même manière et sont devenues une surface de projection pour les idées racistes des visiteurs allemands du zoo.

**[p.189] « [U]n petit Camerounais » :[35] l'assimilation d'un éléphant**

Bien que des éléphants, probablement même d'Afrique de l'Ouest, aient déjà été exposés dans des zoos allemands, Heck semblait particulièrement honoré de pouvoir exposer ce même jeune animal camerounais à Berlin. [36] C'est ce qu'illustre un échange avec Heck au sujet de l'éléphant, dont Dominik se souvenait en 1911 :

> « En effet, lorsque, lors de mes dernières vacances à Berlin, j'avais parlé au directeur Heck [...] de mes chasses à l'éléphant à Yaoundé, il m'avait déclaré que le jour où je parviendrais à livrer le premier jeune éléphant allemand au jardin zoologique serait un jour de fête pour lui et qu'on me rattraperait avec tambours et chalumeaux ». [37]

L'idée d'un « premier éléphant », au sens d'un éléphant chassé pour la première fois à l'intérieur des colonies allemandes et ramené vivant en Allemagne, hantait également d'autres contemporains. Le photographe et chasseur d'animaux Carl Georg Schillings (1865-1921) [38], par exemple, admettait qu'il aurait aimé être celui qui aurait ramené en Europe « le premier éléphant d'Afrique de l'Est allemand ou anglais » [39] et regardait avec envie le « Camerounais » capturé par Dominik [40]. Le cinéaste animalier Hans Schomburgk (1880-1967) [41], quant à lui, décrivait fièrement que c'était grâce à lui que « le premier éléphant d'Afrique de l'Est était arrivé en Europe » [42]. L'éléphant, nommé Jumbo, fut remis au parc animalier de Carl Hagenbeck à Stellingen (aujourd'hui un quartier de Hambourg). Schomburgk n'a pas répondu à la question de savoir pourquoi Heck ne semble pas s'être intéressé à l'animal [43].

De tels récits d'aventures coloniales romantiques, dans lesquels la vie et le travail dans la colonie du Cameroun étaient présentés comme éprouvants, voire dangereux, mais où les protagonistes se mettaient en scène de manière héroïque comme ayant vaincu tous les efforts [44], n'étaient pas rares. Elles étaient utilisées pour souligner la nécessité de l'entreprise de colonisation et pour mettre en évidence les étapes nécessaires à sa réalisation. Les descriptions abondantes de la chasse à l'éléphant, souvent incluses dans les récits, étaient encadrées, entre autres, par des réflexions sur l'utilisation des éléphants africains comme animaux de rente, sur le modèle des éléphants indiens, ainsi que par des considérations sur le commerce de l'ivoire [45], qui représentait une source de revenus importante. [46] Dans l'écriture de Dominik, l'éléphant devient directement une surface de projection nationaliste :

> « Je me demande s'il [l'éléphant] pense parfois à sa lointaine patrie ? - Je le crois ! [...] 'C'est une terre allemande et elle doit devenir de plus en plus allemande, mille liens nous l'attachent fermement', c'est ce que je pensais lorsque je me tenais devant la tombe ouverte du brave Arnim, le lendemain de mon arrivée. C'est là qu'on l'a fait descendre, lui qui, comme tant d'autres braves, est mort pour la Grande Allemagne, pour le Cameroun! » [47]

**[p.190]** A l'aide de tels anthropomorphismes, l'éléphant devient chez Dominik → Bio, 380 un vecteur stylistique pour le récit de héros nationaux conscients de leur devoir et prêts à l'extrême pour la colonisation prétendument nécessaire du pays.

Le souhait d'avoir le « premier éléphant allemand » et la référence constante du directeur du zoo et des chasseurs aux colonies allemandes expriment un droit de propriété sur l'environnement vivant, en l'occurrence sur un animal du Cameroun, qui a un fondement nationaliste. Les éléphants qui avaient déjà été déportés d'Afrique vers l'Allemagne passent à l'arrière-plan, la situation et l'histoire de la région avant la colonisation ayant ainsi perdu toute signification pour les Allemands. L'évocation du « premier éléphant allemand » doit être comprise comme une référence aux revendications

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande : https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

nationalistes de domination et comme une tentative de les consolider. L'éléphant était à la fois une victime, un témoin et un témoignage de la violence et de l'appropriation allemandes dans la colonie et remplissait, dans le contexte d'une stratégie de légitimation coloniale, la fonction d'un argument ainsi que d'une preuve supposée de l'utilité économique et culturelle d'une expansion du territoire allemand. L'extraction de l'environnement naturel du Cameroun doit être comprise comme faisant partie du projet d'expansion et de civilisation du colonialisme allemand, pour lequel l'acquisition et la production de connaissances étaient une condition nécessaire à l'exercice stratégique du pouvoir. 48. [48] Il est intéressant de constater que le récit autour de l'éléphant tournait aussi plus tard dans le jardin zoologique entre des projections sur sa prétendue germanité ou étrangeté. Le lien constamment établi avec l'éléphant camerounais représentait probablement pour l'officier Dominik un hommage qui devait le distinguer non seulement comme un héros national de la science, mais certainement aussi comme un valeureux conquérant d'un animal auquel on attribuait grandeur et force.

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande https://doi.org/10.1515/arhistoricum.1219

**Loxondota cyclotis : entrée dans la science**

Pendant la période coloniale allemande, les animaux les plus divers provenant de la colonie du Cameroun ont été amenés au zoo de Berlin ainsi qu'au Museum für Naturkunde. [49] Un exemple populaire d'animal de zoo provenant du Cameroun est la chimpanzé Missie, qui a été capturée par le propriétaire de plantation et fonctionnaire colonial Zenker → Bio, 437. [50] On connaît d'elle une photo sur laquelle elle est photographiée en train de fumer une cigarette. [51] Le sculpteur Anton Puchegger lui a en outre dédié une statue en 1916/17, qui se trouve aujourd'hui dans l'Alte Nationalgalerie. [52] Dans ce cas également, les traces de l'histoire coloniale du Cameroun dépassent donc les frontières d'une seule institution.

Afin de recevoir les animaux dans un état utilisable pour le musée, un « mode d'emploi pour la collecte, la conservation et l'emballage des animaux pour la collection zoologique du Museum für Naturkunde de Berlin » fut publié pour la première fois en 1896. [53] Cette procédure **[p.191]** était également courante pour les objets ethnologiques. [54] La chasse, le transport et la captivité représentaient de grandes épreuves pour les animaux ; beaucoup ne survivaient pas à ces voyages, d'autres mouraient déjà sur place dans les colonies ou succombaient aux mauvaises conditions de détention dans les zoos. [55]

Le jeune éléphant fut transporté en Allemagne par l'entreprise de transport d'animaux de Carl Hagenbeck (1844-1913), [56] qui, en plus de son activité de marchand d'animaux, était également le fondateur du célèbre parc animalier de Stellingen. [57] Arrivé à Berlin, Heck informa Matschie de l'arrivée de l'éléphant [58], qui devait s'intégrer dans le zoo dont le directeur était le conservateur. Comme nous l'avons brièvement évoqué dans le contexte des expositions des peuples, l'enclos devait exprimer à la fois l'authenticité au sens de la nature et la systématique scientifique. Pendant la période de direction de Ludwig Heck (1888-1931) [59], différents bâtiments furent construits, par exemple la porte des éléphants, la maison des échassiers ou la maison des autruches [60], qui, selon Heck, ne devaient pas seulement remplir une fonction esthétique mais aussi une fonction ethnographique et éducative. [61] D'autres directeurs de zoos poursuivaient également ce double objectif à l'époque, dont Hagenbeck constitue un autre exemple éminent. [62]

L'éducation était une préoccupation majeure pour le docteur en zoologie Heck, c'est du moins ce qu'il a fait savoir à plusieurs reprises. [63] Cela signifiait pour lui, d'une part, de « réunir dans le jardin ce qui, par nature et dans le système, va ensemble » [64], c'est-à-dire de présenter les animaux d'une même espèce les uns à côté des autres - comme par exemple dans une exposition muséale d'histoire naturelle. [65] Cela devait faciliter l'étude des similitudes et des différences entre les animaux, aussi bien pour les personnes étrangères au domaine que pour le public spécialisé, et faire du zoo un lieu d'éducation. [66] Le conservateur du musée d'histoire naturelle Matschie, par exemple, s'est vu incité dans un article à faire une comparaison entre l'éléphant du Cameroun, dont la forme des oreilles est frappante, et un éléphant voisin. [67] Le zoo ne devrait pas seulement être un lieu de divertissement ou une oasis de détente, mais aussi faire partie du paysage scientifique. Même les « animaux rares » [68] - et l'éléphant du Cameroun en était certainement un pour lui - devaient trouver leur place dans le jardin zoologique de Berlin. Cela peut paraître paradoxal, mais le zoo de Berlin devait en même temps être, comme d'autres zoos et parcs animaliers métropolitains, un lieu de « nature vraiment naturelle »

[69]. Cela pourrait toutefois aussi être compris comme la prétention de Heck de représenter l'ordre évolutif du règne animal selon des normes scientifiques. Dans cette mesure, le concept de nature sur lequel se fonde cette étude doit être compris aussi bien dans le sens de ce qui est supposé être sauvage que dans celui de l'ordre évolutif. [70]

C'est Matschie qui a décrit l'espèce Loxodonta cyclotis/ éléphant à oreilles rondes/ éléphant de forêt à partir de l'éléphant du Cameroun. La classification se trouve pour la première fois dans le compte rendu de la séance de la Gesellschaft Naturforschender Freunde zu Berlin du 16 octobre 1900, dans lequel le nom de Dominik est également mentionné. [71] La classification est toujours valable **[p.192]**. [72] La description de l'espèce par Matschie à l'aide de l'éléphant n'a pas seulement eu pour conséquence que l'éléphant a pu être classé dans le système taxonomique et qu'il n'a donc en quelque sorte acquis une réalité que dans l'ordre scientifique et zoologique. Cela signifiait également le début d'un devenir progressif de l'objet au sens de l'objet scientifique, qui deviendra plus tard encore un objet d'archive et la preuve de l'existence et de la dénomination de la sous-espèce. Un éléphant sur lequel une nouvelle espèce avait été décrite et qui n'était donc pas seulement un éléphant de cette espèce, mais le modèle (type d'espèce) de celle-ci, s'intégrait parfaitement dans les idées du directeur sur le zoo en tant que lieu du paysage scientifique. La valeur financière de l'éléphant pour le zoo était par conséquent élevée et s'élevait au moins à 7000 marks en 1903. [De son côté, le musée profitait non seulement de la possibilité d'étudier des animaux vivants grâce à ses relations avec le zoo, mais il recevait aussi régulièrement des envois d'animaux décédés, qui s'ajoutaient à la collection de l'établissement en tant qu'objets d'exposition et de recherche. [74]

**Exposition d'animaux vivants sans vie**

Après la mort de l'éléphant du Cameroun en 1907, le jardin zoologique de Berlin a remis son crâne au musée d'histoire naturelle de Berlin, où il se trouve toujours (fig. 2). [75] Il est devenu partie intégrante d'une collection inanimée qui renseigne sur les animaux vivants à l'extérieur ou sur les animaux éteints. [76] Une étoile peinte révèle qu'il a servi de modèle pour la classification taxonomique de l'espèce de l'éléphant de forêt. Sur le crâne, on peut également lire l'inscription « Loxodonta cyclotis Mtsch » et « Gegend v. Yaoundé, Cameroun », le symbole de Mars indique le sexe de l'éléphant. Le numéro d'inventaire figurant dans le catalogue d'entrée du département des mammifères se trouve également sur le crâne. [77]

Les collections d'histoire naturelle peuvent être comprises, au-delà de leur fonction éducative ou de leur importance scientifique, comme des produits du devenir-objet d'animaux autrefois vivants. Dans le cas de l'éléphant, il apparaît clairement que les biographies des animaux objectivés peuvent fournir des informations sur les différents contextes de signification dont ils sont issus. De même, elles renseignent sur les différentes significations qui leur ont été attribuées en fonction du contexte. Ce qu'est ou signifie un objet d'exposition ne peut donc pas être dit de manière univoque, mais est déterminé par la biographie de l'objet en question. Ou, pour l'illustrer à nouveau par l'exemple de l'éléphant du Cameroun : Selon le contexte spécifique, on découvre la signification qu'il avait pour les acteurs dans leur fonction d'officier colonial, de directeur de zoo ou de conservateur de musée. Il permet également de comprendre que les acteurs de la « troupe de protection » du Cameroun, du zoo et du musée d'histoire naturelle étaient tributaires de la coopération **[p.193].** Dans tous ces cas, l'éléphant du Cameroun a été façonné en un objet : un objet de projection, de contemplation et de recherche. Dans la → Bio, 380 récits de Dominik, cette transformation en objet s'accomplit dans l'instrumentalisation narrative de l'animal pour son épopée héroïque nationaliste. Le curieux désir de Heck de posséder un « éléphant allemand » montre à quel point le désir d'appropriation et d'exposition de la faune camerounaise était fort pour le zoo et à quel point l'éléphant devait être à la fois allemand et exotique pour pouvoir servir d'argument à la colonisation. L'intégration systématique de l'éléphant camerounais dans la collection du zoo et dans la science par le biais de la description de l'espèce de Matschie montre l'utilisation de l'éléphant camerounais par et pour la science. En tout cela, il a été transformé en une preuve vivante du projet de colonisation allemand, en un argument incarné pour les fantasmes coloniaux allemands d'un monde soi-disant exotique, à cultiver et étranger.

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande https://doi.org/10.1558/arthistorecum.1219

**[p.197]** [Utilité]

199 - **Méconnaissable.** Les biens culturels du Cameroun dans la production picturale allemande, 1905-1989 (Andrea Meyer)

229 - **Au nom de la science.** Pour une histoire de la recherche sur les fonds camerounais à Berlin au XXe siècle (Bénédicte Savoy)

265 - **Le chaos au musée.** Inventaire et ordre des connaissances (Sebastian-Manès Sprute)

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

[p.199] Chapitre 10

# **Méconnaissables.** Les biens culturels du Cameroun dans la production picturale allemande, 1905-1989

ANDREA MEYER

> « Je suis allé très longuement au musée des peuples [sic] pour étudier les moyens artistiques des "peuples primitifs" [...]. Je suis finalement resté ébahi et bouleversé par les sculptures des Camerounais, qui ne sont peut-être surpassées que par les sublimes œuvres des Incas » [1].

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'origine en langue allemande. https://doi.org/10.11588/arthis.bordeaux.1319

Sous l'influence de sa visite au musée ethnographique de Berlin, Franz Marc (1880-1916) a exprimé en janvier 1911 dans une lettre à August Macke (1887-1914) sa fascination pour les sculptures de la région du Cameroun. Peu de temps après, la reproduction d'un poteau en bois camerounais, que l'officier colonial Max von Stetten (1860-1925) avait cédé dans les années 1890 à la Königlich-Ethnographische Sammlung de Munich, se trouvait dans l'article « Masques » de Macke dans l'Almanach du Blaue Reiter.[2] L'élément d'architecture décoré des deux côtés de visages et d'animaux avait probablement été photographié spécialement pour l'ouvrage publié par Marc et Wassily Kandinsky (1866-1944) ; il est significatif qu'il porte encore aujourd'hui au musée le titre de « poteau du Cavalier bleu » [3].

Les figures fortement abstraites avec lesquelles Ernst Ludwig Kirchner (1880-1938) avait déjà décoré en 1906 la vignette de titre et l'initiale du manifeste de Brücke gravé sur bois, ont été inspirées par des figures de porteurs accroupis de coupes décoratives de la région de Fungom [4]. Comme pour le Blaue Reiter à Munich, les objets camerounais ont ainsi joué un rôle certes moins évident, mais central pour le positionnement programmatique du groupe d'artistes de Dresde à l'écart du monde de l'art académique. L'exposition Ernst Ludwig Kirchner et l'art camerounais à Zurich et Francfort en 2008 a mis en lumière le fait que Kirchner a sculpté des meubles et d'autres objets d'usage courant dans un style typique du pays des Grasslands jusque dans les années 1930, après que le pont se soit rompu en 1913 et qu'il se soit installé depuis longtemps en Suisse.[5]

L'une des conséquences les plus marquantes du transfert massif de biens culturels du Cameroun vers l'Allemagne, comme le suggèrent les exemples évoqués, a été la grande résonance qu'ils ont eue dans les milieux artistiques. Le présent article se propose donc d'explorer plus en détail la réception artistique des objets [p.200] provenant de la région déclarée colonie allemande lors de la conférence africaine de Berlin en 1884/85.

### Le patrimoine culturel camerounais dans la métropole (post)coloniale

Les possibilités de rencontrer l'héritage culturel camerounais en Allemagne étaient nombreuses : le commerce de ce qu'on appelle les curiosités et les exotiques avait déjà fortement augmenté avec les expositions universelles établies au milieu du 19e siècle. Depuis les années 1860, des musées ethnologiques avaient été créés non seulement à Munich et à Berlin, mais aussi dans d'autres villes allemandes comme Dresde, Cologne, Hambourg ou Leipzig, dont les collections se sont énormément développées avec l'avènement de l'Empire en tant que puissance coloniale européenne. [6] Les artistes, qui étaient reliés entre eux et commençaient souvent à équiper leurs ateliers d'objets extra-européens, échangeaient concrètement sur des pièces spécifiques, comme le montre clairement la lettre de Marc à Macke. Les cartes postales et les lettres que Karl Schmidt-Rottluff (1884-1976) et Kirchner ont envoyées entre 1909 et 1912 à Max Pechstein (1881-1955), Erich Heckel (1883-1970) et à la compagne de ce dernier, Milda Frieda Georgi alias Sidi Riha (1881-1982), contenaient par exemple des esquisses de personnages prétendument originaires du Cameroun. [7] Entre-temps, il s'est avéré que les modèles étaient des sculptures en bois provenant de l'actuelle République démocratique du Congo, du Bénin ou du Nigeria. [8] Des attributions erronées, qui circulaient dans les collections ethnologiques vers 1900 et qui ont été reprises sans vérification, ont cependant renforcé dans un premier temps l'impression que les expressionnistes avaient développé une prédilection pour

les objets culturels de cette région d'Afrique centrale.[9] Les recherches récentes ne sont pas unanimes à ce sujet.[10]

Mais ce qui ne fait aucun doute, c'est l'utilisation éclectique que les artistes font des témoignages culturels extra-européens. La comparaison que Marc a faite entre les objets camerounais et précolombiens avant le début de la Première Guerre mondiale le laisse entendre sans équivoque. Associés à un style de vie anti-bourgeois, les membres de Die Brücke et du Blaue Reiter se sont appuyés sur la culture matérielle de prétendus « peuples primitifs » pour jeter par-dessus bord les conventions formelles et réinventer l'art européen ou allemand. Leur regard blanc occidental se concentrait principalement sur l'esthétique des insignes du pouvoir, des objets rituels et quotidiens, alors qu'ils ne s'intéressaient guère aux fonctions que ceux-ci remplissaient dans leurs sociétés d'origine [11]. Comme les artefacts étaient souvent repris de manière fragmentaire, sous des formes volontairement simples et dans différents médias, combinés avec ceux d'autres contextes historiques et régionaux et ainsi placés dans de nouveaux contextes de sens, les structures coloniales, caractérisées par **[p.201]** Les structures marquées par la violence, qui étaient la condition préalable à leur transfert dans la métropole et à leur réception sur place, ont été occultées. [12] Le « primitivisme », comme l'a observé Hans Belting au milieu des années 1990 dans le contexte d'une histoire de l'art s'ouvrant de plus en plus aux sciences culturelles et aux théories postcoloniales, « était une stratégie de la modernité classique dans laquelle s'exprimait uniquement sa prétention impériale à s'approprier toutes les autres cultures ».[13] Interprétant la diffusion diasporique d'œuvres d'art africaines, qui se poursuit jusqu'à aujourd'hui, comme un « acte de reconnaissance », Frank Ugiomoh atteste en revanche récemment aux expressionnistes la volonté de s'être exposés à la « fécondité de l'inattendu ». [14] Que l'on soit d'accord avec Ugiomoh ou avec Belting, il est clair que le colonialisme a fixé le cadre sociopolitique et idéologique de l'appropriation intellectuelle et artistique d'objets d'outre-mer dans les frontières de l'Empire allemand.

C'est principalement pour cette époque que la recherche sur l'expressionnisme a largement exploité les sources camerounaises auxquelles les représentants de Die Brücke et du Blaue Reiter ont eu recours dans leurs œuvres. [15] C'est pourquoi nous nous concentrerons sur un seul exemple, le tableau d'Emil Nolde (1867-1956, ill. 1) datant de 1912, intitulé Homme, femme et chat, qui représente la pratique artistique du tournant du siècle. L'œuvre de Nolde est choisie parce qu'elle représente une figure d'un symbole de domination particulièrement prestigieux du Cameroun, le trône appelé Mandu Yenu de Fon Njoya → Bio, 417 (1873-1933) de Foumban → cahier d'images XLVIII. Entre 1892 et sa mort en exil en 1933, il a régné sur le Bamum, l'un des plus grands royaumes du pays grassois. [16] Le trône en deux parties, en bois massif, orné de perles et de cauris, dont le siège est flanqué à l'arrière de deux figures jumelles, appartenait à l'origine à son père Nsa'ngu. Il fait partie des collections du Musée d'ethnologie de Berlin depuis 1908 et est exposé dans son nouvel emplacement, qui ouvrira ses portes à l'automne 2021 au Humboldt Forum. Contrairement à Ngonnso → cahier d'images III, la reine fondatrice des Nso, que l'on y trouve également sous la forme d'une porteuse de coupe, ou au Tangué → cahier d'images LIV (bec de navire) de Kum'a Mbape (1846-1916) du Musée des Cinq Continents de Munich, aucune demande de restitution n'a été formulée à ce jour pour le trône de Njoya. [17] Dans le débat actuel sur les provenances douteuses, la désignation du trône comme « cadeau » du roi est controversée, car elle fait certes référence à la tradition locale de l'échange de dons pour consolider les relations sociales, mais elle occulte la structure inégale du pouvoir et la pression exercée par les colonisateurs allemands sur Njoya. [18] La peinture de Nolde ou sa reproduction est presque omniprésente dans les études et les expositions consacrées à l'expressionnisme ou au soi-disant primitivisme. [19] Mais il n'est presque jamais question dans ce contexte de la biographie du trône, de sa diffusion médiatique et de sa mise en scène muséale. [20] En tenant compte des recherches actuelles en **[p.202]** ethnologie, muséologie et histoire de l'art africain, il s'agit donc d'étudier de manière plus différenciée les processus d'adaptation et de transformation de l'œuvre de Nolde, ainsi que leurs effets.

La place qu'occupaient les biens culturels du Cameroun dans le monde de l'art allemand après la défaite de l'Empire allemand lors de la Première Guerre mondiale et la fin de la domination coloniale formelle n'a pratiquement pas été étudiée. Sont-ils restés intéressants pour les expressionnistes de la première génération malgré les bouleversements politiques et sociaux, comme on a pu le constater pour Kirchner jusqu'à son suicide en 1938 ? Quels ont été les effets du national-socialisme, de la

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

Seconde Guerre mondiale et de la division de l'Allemagne sur l'œuvre tardive des artistes de Brücke ayant survécu à Kirchner ? Y a-t-il eu une renaissance de la peinture « primitiviste » pendant la guerre froide ou a-t-elle perdu toute pertinence sous les auspices d'un prétendu renouveau à l'Ouest et à l'Est ? Et qu'en était-il des musées ethnologiques ? Pouvaient-ils s'affirmer en tant qu'"ateliers" pour les créateurs d'art qui, dans les conditions difficiles des années d'après-guerre, cherchaient à accéder aux cultures du monde ? [21] Les premières réponses à ces questions sont recherchées à l'aide des natures mortes de Schmidt-Rottluff ainsi que des œuvres de Fritz Winkler (1894-1964) et de Paul Wilhelm (1886-1965) qui, comme les membres de Brücke, avaient commencé leur carrière artistique à Dresde peu après 1900 et qui, contrairement à leurs collègues artistes plus renommés, continuèrent à y être actifs dans la zone d'occupation soviétique (ZOS) et la République démocratique allemande (RDA). Dans les années 1950 et 1960, ils ont choisi des masques de Bali et le → Bio, 417 Trône de Njoya comme source de motifs pour deux aquarelles qui sont ici reproduites pour la première fois en couleur (fig. 2 et 3). [22] Leur exemple permet d'attirer l'attention sur des traces depuis longtemps oubliées que le patrimoine culturel camerounais a laissées après 1945 dans le ménage pictural germano-allemand.

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande https://doi.org/10.11588/artbeitenschon.1219

**[p.203] Perdu dans le musée. Nolde et le trône**

Emil Nolde a passé les mois d'hiver 1910/11 et 1911/12 à Berlin et s'est rendu à plusieurs reprises au musée d'ethnologie de la Königgrätzer Strasse - il aurait peut-être pu rencontrer Marc lors d'une de ses visites dans les différentes sections. Sur place, Nolde réalisa plus de 120 dessins d'objets d'Afrique, d'Asie, du Pacifique et d'Amérique centrale qui, au-delà de leur origine, différaient également par leur âge, leur taille et le matériau utilisé. [23] L'artiste s'est servi de ces études, qui vont de simples esquisses au crayon, comme faites par des enfants, à des feuilles avec des figures et des masques colorés, exécutés au crayon de couleur ou à la craie, pour une série de près de 30 natures mortes peintes, sur laquelle il a travaillé jusqu'en 1913. Malgré le changement de support, les motifs que Nolde transpose sur la toile peuvent généralement être facilement ramenés à leur modèle, comme le montre la comparaison entre l'étude (ill. 4) et le tableau représentant l'une des deux figures jumelles grandeur nature du trône de Njoya. Nolde n'a apporté que de légères modifications : Il a transformé l'agenouillement en une figure entière, dont le torse n'est plus représenté de trois quarts, mais de profil. Il a en revanche conservé sa disposition dans la moitié droite du tableau et le format vertical.

Les conditions chaotiques qui accompagnaient les séjours de Nolde au musée ont déjà été évoquées. [24] Dans des salles où l'espace d'exposition manquait depuis l'ouverture du bâtiment représentatif conçu par Hermann Ende en 1886, les collections qui explosaient littéralement s'entassaient dans, devant et même sur les vitrines en verre qui montaient presque jusqu'au plafond. [25] Pour le département d'Afrique, dont la direction passa début 1911 de Felix von Luschan (1854-1924) au conservateur Bernhard Ankermann → Bio, 370 (1849-1943), deux salles étaient initialement prévues au premier étage. De facto, elle commença à s'étendre au tournant du siècle à d'autres salles de ce même étage et du troisième, et on utilisa en outre la galerie de l'atrium pour y installer des artefacts de grand format. [26] Sur les quelque 49.000 objets qui composaient le fonds du département, plus de la moitié étaient entreposés, mais environ 23.000 étaient encore exposés. [27] Mais ce n'était pas seulement étroit. La disposition géographique des collections, autrefois souhaitée, n'a pas pu être maintenue, ce qui a laissé le public non averti sans repères. [28] Face à ces problèmes dramatiques, Ankermann fit avancer les plans d'un agrandissement déjà demandé par Luschan et proposa la division en une collection d'exposition et une collection d'étude. Le début de la Première Guerre mondiale empêcha cependant la réalisation de tout changement. Il est évident que l'exiguïté et l'encombrement des salles n'étaient pas sans influence sur le processus de travail de Nolde. Lui-même commentait la situation de manière contradictoire : d'une part, il s'y rendait « souvent et volontiers » **[p.204],** d'autre part, il condamnait l' « encombrement » : « Je ne suis pas un ami de ces rassemblements qui tuent par leur masse ». [29] La déclaration de Nolde est caractéristique de la vision des cercles artistiques d'avant-garde sur l'institution muséale. Qu'il s'agisse de Kandinsky ou du futuriste Filippo Tommaso Marinetti (1876-1944), ils déploraient eux aussi que les pièces de collection soient sorties de leurs contextes historiques et qu'elles soient disposées de manière arbitraire dans les musées, qu'ils assimilaient, dans la tradition d'une critique culturelle hostile à la science, à des dépôts de chiffons et à des cimetières. [30] Leur critique ne permet cependant pas de déduire une attitude anti-coloniale, par exemple contre la prise de possession des biens culturels dans des conditions de

rapports de force asymétriques ou contre leur objectivation, réalisée par des pratiques muséologiques et scientifiques comme le nettoyage, la mesure, l'inventaire ou la classification. [31]

Le Cameroun était, selon le langage typique de l'époque du guide du musée de 1911, « extraordinairement bien représenté dans les collections » [32]. Entre 1884 et 1916, pendant les années de la domination coloniale allemande, le musée de la capitale impériale enregistra près de 5800 entrées d'objets en provenance du territoire occupé. [33] L'expédition de collecte financée par le gouvernement prussien, qu'Ankermann → Bio, 370 entreprit au Cameroun de 1907 à 1909, permit à elle seule au département africain d'entrer en possession de près de 1700 ethnographies, photographies et enregistrements fonographiques. [34] Grâce à cette expédition, le Grassland devint la région dont la culture matérielle était la plus largement documentée dans le département Afrique.

En dehors d'Ankermann, c'est surtout l'officier colonial Hans Glauning → Bio, 386 (1868-1908), stationné au Cameroun de 1901 jusqu'à sa mort en 1908, qui y contribua et qui eut de nombreux échanges avec Luschan. [35] Comme Glauning s'est vu confier en 1905 la direction de la station gouvernementale allemande à Bamenda et de la compagnie de la soi-disant « Schutztruppe » qui y était installée, il a joué un rôle clé dans la conquête militaire des hauts plateaux dans la région nord-ouest de la colonie. Il a mené une guerre permanente contre les groupes de population résistants à Bamenda et dans les districts voisins, ce qui lui a facilité l'accès aux biens culturels. Entre 1901 et 1908, date à laquelle il a été abattu au cours d'une de ses campagnes de guerre et de pillage, les envois de Glauning en provenance du Grassland ont enrichi le musée ethnographique de Berlin de près de 740 numéros d'inventaire. [36] Parmi les œuvres sculptées en bois qu'il transmit au musée, il y avait des cadres de porte de grand format → cahier d'images XLV et de lourds tambours → cahier d'images XVIII, que Luschan présenta d'abord en 1907 et 1908 dans des expositions spéciales au Kunstgewerbemuseum voisin. [37] Dans un article illustré pour les Rapports officiels des collections royales d'art, publié en mai 1908, il les discuta en détail et annonça un « nouveau et important cadeau » qui était « déjà en route pour Berlin », le « vieux[s] trône[s] » des ancêtres Njoya → Bio, 417, l'un des **[p.205]** « les chefs les plus doués et les plus aimables de tout le nord-ouest du Cameroun » [38] Il s'agit d'une « pièce extrêmement importante du point de vue ethnographique et historique », poursuit Luschan, dont l'acquisition a pu se faire grâce à l'intervention renouvelée de Glauning, décédé entre-temps. [39]

**Course à l'emblème du pouvoir de Bamum**

Richard Tsogang Fossi a déjà évoqué, dans son aperçu des acteurs du transfert des biens culturels, le fait qu'une course à l'emblème du pouvoir s'était engagée entre les musées allemands depuis que le magazine Globus avait reproduit en 1905 une photographie de l'ancien officier colonial et photographe amateur Hans von Ramsay (1862-1938) représentant Njoya sur le trône devant son palais à Foumban - certes à l'envers. [40] Luschan voulait remporter ce concours par tous les moyens et s'adressa à Glauning, qui devait convaincre le roi de céder le trône au musée de Berlin. En effet, Njoya entretenait stratégiquement des relations diplomatiques et politiques étroites avec des représentants de la puissance coloniale allemande, dont Glauning, afin d'assurer sa propre position de pouvoir de la manière la plus illimitée possible, bien que Bamum ait été placé sous l'administration allemande depuis 1902. Il s'est même joint à une campagne militaire du capitaine et de sa troupe au printemps 1906, car celle-ci était dirigée contre les Nso ennemis qui avaient décapité son père au combat au milieu des années 1880. Après un accord de paix imposé par les Allemands aux Nso, l'officier colonial Karl von Wenckstern (1878-1968) remit à Njoya la tête de Nsa'ngus. La réunification de la tête et du corps permit d'organiser des funérailles conformes aux prescriptions d'une cérémonie funéraire royale et de faire de Njoya l'héritier légitime du trône. [41] Le Fon remercia Glauning en lui offrant une pipe prestigieuse. [42] Même après la mort du capitaine, il fit transmettre une figurine masculine brodée de perles → cahier d'images XLI pour sa tombe ou pour les survivants. [43]

Comme l'a démontré avec force Christine Stelzig en analysant la correspondance entre l'officier et Luschan, Glauning, en accord avec le conservateur berlinois, avait mis les bouchées doubles pour faire changer d'avis Njoya qui, dans un premier temps, n'était pas du tout disposé à céder le trône. [44] Luschan avait été prêt à payer jusqu'à 1000 marks pour que Glauning puisse acheter le fauteuil. Si cela n'était pas possible, il était intéressé par une copie pour la fabrication de laquelle il fournirait des

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1419

perles s'il le souhaitait. Enfin, Luschan proposa un échange entre le trône original et un « trône de théâtre d'apparence pompeuse » qu'il ferait construire à Berlin à cet effet. [45] La première tentative de Glauning, datant d'avant le rapatriement de la tête de Nsa'ngu, n'aboutit pas, bien qu'il ait promis à Njoya la somme d'argent mentionnée et suggéré qu'il pourrait échanger le trône contre un siège équivalent **[p.206]** ayant appartenu à l'empereur. Ce n'est que lors de la deuxième tentative, l'année suivante, en 1907, que Glauning → Bio, 386, mentionna que le fauteuil du trône serait placé au musée d'ethnologie. Une fois de plus, il ne laissa aucun doute sur l'intérêt personnel de Guillaume II (1859-1941). Il ne fit plus miroiter d'argent pour une copie dont Njoya → Bio, 417 avait entre-temps accepté la fabrication. La nouvelle version n'étant pas prête à temps pour l'anniversaire de l'empereur, le roi bamum partit avec le trône de Nsa'ngu, pesant environ six quintaux, accompagné de soldats et d'au moins 200 porteurs, pour Buea, la résidence officielle du gouverneur Theodor Seitz (1863-1949), qui le fit transporter par l'intermédiaire d'un autre fonctionnaire à l'Office colonial de l'Empire. [46]

Ce document ne doit pas être utilisé. Il complète l'original en langue allemande https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1279

**Présence médiatique du trône**

Une fois de plus, une photographie du trône a circulé dans la métropole avant que l'objet de prestige de la cour n'y arrive, et encore moins qu'il ne soit exposé au musée ethnographique. Sur cette photo, publiée par la revue Kolonie und Heimat en 1908, on pouvait reconnaître Njoya et sa suite. [47] Contrairement à la photographie de Ramsay, sur laquelle le roi se présentait dans une robe opulente avec un turban de style haoussa, il portait maintenant un uniforme confectionné à sa demande et inspiré de celui de la troupe coloniale allemande. [48] Comme sur la photo du Globe, le trône était coupé au niveau du repose-pied. Il a été abondamment commenté dans le texte :

> « Le pied [sic] de ce trône est constitué d'une marche sculptée sur laquelle est fixée une rangée circulaire de fétiches. Sur cette marche s'élèvent deux léopards joliment sculptés et plusieurs serpents qui soutiennent le siège richement orné de coussins et pourvu d'un grand [sic !] dossier composé de deux idoles presque de la taille d'un homme ». [49]

Même s'il est probable que l'auteur n'ait vu que la photographie, qui effectivement ne permet guère de voir que le fauteuil cylindrique et le repose-pieds constituent deux parties distinctes, il reste mystérieux de savoir pourquoi il a confondu les deux guerriers portant des fusils avec des léopards et pourquoi il a repéré des coussins sur le siège. L'inattention et les erreurs d'interprétation dans la rencontre avec des régalia dont le contenu symbolique et l'esthétique n'étaient pas familiers se dessinent ici. Elles sont typiques de la manière dont le trône a été traité et ont déformé sa perception par le public.

Les trônes du type Mandu Yenu incarnent « l'essence de la royauté et la vision du monde des Bamum », comme l'a souligné Christraud M. Geary. [50] Ils étaient généralement réservés aux rois qui y prenaient place lors des audiences, des cérémonies et des fêtes. [Le fait que Njoya ait utilisé le trône de son père pendant des années n'avait rien d'exceptionnel, d'autant plus que le processus de fabrication était long et le matériau précieux. Le bois, par exemple, dans lequel les artistes mandatés sculptaient le siège, devait sécher pendant un à deux ans avant d'être recouvert de tissu **[p.207]**, que d'autres spécialistes brodaient avec des perles importées d'Europe et des cauris rares de l'océan Indien. Tous ses éléments étaient en outre soumis à un programme iconographique bien défini : Les serviteurs appuyés les uns sur les autres dans le repose-pieds, qualifiés de « fétiches » dans le jargon de l'époque dans la revue Colonie et Patrie, représentent la cour, tandis que les deux soldats armés de fusils représentent la guerre en tant que force productive de Bamum. Selon Sylvain Djache Nzefa, le serpent à deux têtes symbolise la royauté puissante et indomptable, tandis que les triangles changeant de couleur évoquent une peau de léopard. [52] Les jumeaux grandeur nature, dotés de ceintures, de pagnes, de bracelets et de coiffes, et donc identifiés comme membres éminents de la cour, se voyaient attribuer des pouvoirs surnaturels dans la société bamum. Seul le roi savait les dompter. Le couple souligne donc davantage son pouvoir qu'il ne le protège. Le jumeau masculin porte sa main droite à son menton, ce qui peut être interprété comme un geste de respect. Une corne à boire pour le vin de palme que tient sa droite et un bol de noix de cola dans les mains de la femme jumelle sont des signes de communion et d'hospitalité.

Bien que Luschan, Glauning et les commentateurs des revues n'aient guère eu connaissance de tels détails, indispensables pour comprendre le sens complexe du trône, ils savaient, au vu de sa taille impressionnante, de son poids et de sa facture **[p.208]** élaborée, qu'il avait un caractère représentatif. [53] Les photographies du roi sur le Mandu Yenu dans le Globe et dans Colonie et Patrie donnent à elles seules une idée de la fonction centrale que Njoya → Bio, 417 lui-même accordait au siège du trône comme symbole de son règne. Les prises de vue, tout comme le « cadeau » en lui-même, alimentaient le mythe allemand du roi bamum en tant que « noble sauvage » civilisé. Dans l'esprit de la propagande coloniale, ce mythe favorisait l'impression que le Cameroun était une colonie modèle de l'Empire, qui se voyait à son tour confirmé dans son image de puissance coloniale prospère. [54]

Si les photos laissaient tout de même transparaître un faible reflet de l'usage du trône à la cour, toute référence à sa fonction initiale se perdit avec son classement dans la collection de Berlin. La première illustration en couleur que Luschan publia du trône en témoigne déjà clairement (ill. 5). Occupant une feuille séparée, elle accompagne sa contribution de près de 40 pages « Rassen und Völker » (Races et peuples) pour le premier volume de l'Histoire mondiale d'Ullstein de 1909 [55] Avec l'Histoire mondiale en plusieurs volumes, pour laquelle on fit appel, outre Luschan, à des scientifiques de renom comme Ernst Haeckel (1834-1919) ou Karl Lamprecht (1856-1915), la maison d'édition Ullstein, encore jeune, s'établit comme l'une des principales maisons d'édition en Allemagne. [56] Un cercle de lecteurs qui, comme dans le cas des revues, s'étendait bien au-delà des spécialistes, a donc probablement pris connaissance de l'article de Luschan. A cet égard, le trône a probablement captivé le regard des lecteurs, car il était de fait le seul objet imprimé en pleine page et en couleur dans l'article, qui était dans l'ensemble richement illustré. Contrairement aux précédentes photographies en noir et blanc du Globe et de Colonie et Patrie, la photographie en couleur du siège royal, qui est en outre présenté pour la première fois dans la profondeur de l'espace grâce à l'angle de prise de vue, permet de percevoir le ton chromatique de la broderie de perles, composé de différentes nuances de bleu, de rouge, de jaune, de noir et de blanc. Outre la légende succincte, c'est surtout le fond blanc qui fait de l'emblème seigneurial un pur objet de musée. Oui, son statut de chef-d'œuvre sur un mur blanc semble anticipé.

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande ntes : Victoire 10/1568/arthistoricum.1219

**Mettre de l'ordre - la mise en scène muséale des années 20**

Il n'existe pas (ou plus) de photographie de la situation historique de l'exposition avec le trône, telle que Nolde l'a vécue. [57] Il n'a pas non plus été présenté lors des expositions spéciales organisées par le musée d'ethnologie en 1910 et 1912 au musée des arts décoratifs. [58] Il est étonnant de constater que les guides du musée ne font pas non plus référence à lui ou à son installation. Les guides édités entre 1908 et 1918 indiquent seulement que les grands éléments architecturaux tels que les piliers de maison et les encadrements de porte ainsi que les tambours à fentes étaient exposés dans la galerie de l'atrium ou dans la salle I de la section africaine **[p.209],** tandis que les figurines individuelles brodées de perles ou les chaises, les masques sculptés et les lits de la région des prairies étaient entreposés dans des armoires. [59] Le trône n'est spécialement mentionné qu'après la réorganisation très remarquée du musée, qui rouvrit ses portes le 26 juin 1926 pendant la phase politique et économique plus stable de la République de Weimar - pour le centenaire du fondateur du musée, Adolf Bastian (1826-1905). La section africaine avait été transférée au deuxième étage et se répartissait désormais sur plus de 20 salles. Le guide publié la même année donnait pour la première fois des informations sur le « trône de Njoia », orné de « perles de couleur », et sa présentation dans la salle 11 [60] Quelques vues de salles prises à l'occasion de ces vastes réformes sont parvenues jusqu'à nous ; l'une d'entre elles est reproduite dans les éditions de 1926 et 1929 du guide du musée. [61] Les photographies donnent une impression claire de la disposition plus aérée de la collection d'exposition. [62] Au lieu de l'alignement dense de vitrines habituel sous l'Empire, quelques armoires étaient directement intégrées dans des murs de couleur. L'aménagement de l'espace et l'équipement répondaient aux exigences des standards muséologiques actuels, qui misaient sur la clarté et la lisibilité afin d'aider le public profane à vivre une expérience éducative esthétique dans l'esprit du nouveau gouvernement démocratique. Pour souligner leur caractère artistique, les grandes pièces étaient présentées sur des socles le long des murs ou isolées dans la pièce.

Pour le guide, le conservateur responsable de la section, Alfred Schachtzabel (1887-1981), successeur d'Ankermann → Bio, 370, avait choisi de manière significative une photographie de la salle 11 représentant le trône de Njoya.

Celui-ci se trouvait exactement au centre d'une niche, sur un socle en forme d'escalier installé à cet effet, ce qui permettait de présenter le siège cylindrique avec les figures jumelles et le repose-pieds à différents niveaux. Le regard pouvait ainsi se poser sans être gêné sur le serpent à deux têtes qui soutient le siège. En revanche, le fait que Njoya → Bio, 417 ait placé les pieds sur le banc ou même sur les fusils des soldats n'était plus évident. En masquant certains aspects de l'utilisation, la nouvelle disposition favorisait la perception du trône comme une œuvre d'art De plus, la disposition strictement symétrique des tabourets du trône sculptés, des figurines, des masques à poser et de l'un des tambours à fente bansa → cahier d'images IV faisait ressortir le Mandu Yenu comme l'objet central de l'ensemble. [63] Bien que le ministère prussien de la Culture ait voulu, en modernisant le musée ethnographique, se démarquer de la politique muséale impériale de l'Empire, la mise en scène se fonde finalement sur un modèle dont s'était servi Wilhelm von Bode (1845-1929), entre-temps officiellement à la retraite, lors de l'aménagement du Kaiser-Friedrich-Museum, ouvert en 1904. Déjà sous Bode, des arrangements d'objets aussi méticuleusement équilibrés devaient attirer le regard du public directement sur les « chefs-d'œuvre » de la galerie. [64]

**[P.210] La contre-image radicale de Nolde avant et après le bouleversement politique de 1918**

Au vu des sources disponibles, on ne peut que spéculer sur le fait de savoir si, durant les mois d'hiver 1911/12, le trône a été présenté sur la galerie de l'atrium, à l'instar d'autres objets monumentaux parvenus au musée ethnologique de Berlin par l'entremise de Glauning → Bio, 386, ou s'il a été exposé de manière indépendante dans l'une des salles de la section africaine, au premier ou au troisième étage - cette dernière salle accueillant des acquisitions plus récentes. [65] Il est douteux qu'elle ait pu être remarquée comme pièce maîtresse de la collection du Cameroun, étant donné la profusion d'objets qui régnait à cette époque. Il n'est pas non plus certain que Nolde ait connu les photographies des revues illustrées et de l'Histoire mondiale d'Ullstein ou qu'il ait su l'importance exceptionnelle de Fon Njoya pour le projet colonial de l'Empire. [66] L'artiste et le public allemand ne savaient pas que l'acquisition avait été précédée d'un processus de négociation de plusieurs années, marqué par des calculs tactiques, qui s'apparentait à une chasse aux trophées. La décision de Nolde de fixer la figure féminine jumelle de profil dans son esquisse a certainement favorisé l'emplacement et l'installation du trône dans le musée. L'étude de la figure est riche en détails par rapport à d'autres dessins **[p.211] du** musée ethnologique. Nolde a certes remplacé le motif triangulaire par des hachures bleues uniformes, ce qui laisse supposer une exécution rapide. Mais pour le reste, il reproduisit presque fidèlement le motif de la ceinture, de la coquille et de la coiffe et travailla principalement avec des couleurs correspondant à celles des perles et des cauris. Il a transformé la couleur rouge du visage en un ton brun qu'il a appliqué plus fortement par endroits pour marquer les parties ombrées. En revanche, il est impossible de deviner la matérialité des perles de verre multicolores et des cauris qui se trouvent à la ceinture, au poignet ou même sur la coquille.

Il en va de même pour le format vertical intitulé Homme, femme et chat, sur lequel Nolde combine le jumeau avec une figure féminine en bois debout, peut-être Yoruba du Nigeria, et un léopard emprunté à une porte également originaire du Nigeria. [67] Nolde a placé les personnages près du bord inférieur du tableau, au premier plan, comme s'ils se faisaient face sur une scène étroite. Le léopard semble être placé derrière eux dans l'espace restreint du tableau en raison du chevauchement. Les éléments figuratifs de la nature morte, peints en brun, jaune, vert et bleu vif, se détachent de l'arrière-plan, composé exclusivement de couleurs terreuses appliquées de manière gestuelle. Les parties plus sombres ressemblent à des ombres de personnages haut perchés, ce qui anime la composition statique définie par des verticales et des horizontales. Même si les objets semblent rigides et en bois, leur disposition sur ce qui semble être une scène fait oublier leur statut de chose - un effet largement favorisé par le titre. Rien n'indique l'ancienne rencontre de Nolde avec le jumeau du trône, le relief de la porte et la sculpture en bois dans la salle du musée. La scène a un caractère narratif, centré sur la relation érotisée entre un homme et une femme, hors du temps et du lieu, comme le décrit par exemple Jill Lloyd. [68] En effet, Nolde avait fait de la figure féminine jumelle du trône une figure masculine, contrairement à son étude. [69] Mais ce qui n'est pas abordé, même dans les

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

commentaires postcoloniaux les plus récents sur l'œuvre de Nolde dans les pays germanophones et anglophones, c'est la forte modification du visage représenté de profil : au lieu de formes rondes, Nolde lui a donné, aussi bien sur le dessin que sur la peinture, une mâchoire supérieure et inférieure extrêmement proéminente et un menton anguleux dont l'angularité est soulignée par la ligne de contour noire. [70] De plus, le personnage peint montre des dents au lieu de lèvres fermées. Nolde adapta le jumeau, étroitement lié à la culture courtoise de Bamum, au pouvoir royal et aux valeurs sociales comme la communauté, aux clichés racistes contemporains du « noir sauvage » primitif. [En déformant littéralement le personnage, l'artiste n'aurait guère pu concevoir une contre-image plus radicale, servant des modèles de perception coloniaux, du « cadeau » convoité de Njoya.

[L'année même de sa création, la nature morte fut présentée dans une exposition individuelle consacrée à Nolde pour l'ouverture du Neues Kunstalon à Munich. [72] Restée dans la propriété privée de l'artiste, elle fut représentée à plusieurs reprises à partir de 1918 dans des expositions d'associations artistiques et de galeries en Allemagne, et en 1927 lors d'une exposition anniversaire très remarquée. Elle eut lieu à l'occasion de son 60e anniversaire au Städtisches Ausstellungsgebäude et à la galerie Neue Kunst Fides à Dresde, fit ensuite étape à Hambourg, Kiel, Essen et Wiesbaden et donna des ailes au culte croissant de Nolde en tant qu'artiste national d'exception. [73] Grâce à cette exposition itinérante, la représentation du jumeau de Bamum, adaptée jusqu'à en être méconnaissable, circula dans le milieu artistique allemand en dehors du musée ethnographique de Berlin. Dans la première monographie complète de Nolde, publiée en 1921 par Max Sauerlandt (1880-1934) et contenant une illustration de l'homme, de la femme et du chat, le directeur de l'époque du Museum für Kunst und Gewerbe de Hambourg défendit les natures mortes avec des artefacts extra-européens contre les reproches selon lesquels elles représentaient « le non développé » et « l'abandon de valeurs artistiques irremplaçables ».[74] Sauerlandt s'y opposa par un éloge qui s'inscrivait dans la tradition du discours moderniste idéaliste mettant l'accent sur l'autonomie de l'art et l'originalité de l'artiste et qui devait en même temps s'avérer précurseur pour la classification de l'expressionnisme dans l'histoire de l'art de l'après-guerre : Nolde a transformé « l'art sauvage » en « quelque chose qui lui appartient en propre ». Sur la « plénitude sonore » de ses couleurs se dessine, comme le dit encore le ton enthousiaste, « la forme grotesque exacerbée jusqu'à l'inquiétante ». L'enthousiasme pour le traitement expressif des formes et des couleurs de Nolde, typique des premiers apologistes de l'expressionnisme, ne laissait aucune place à la discussion sur les motifs, si bien que tout souvenir de la figure jumelle et du trône du Cameroun s'était déjà éteint dans la littérature artistique quelques années après la réalisation du tableau.

**Diffamation sur la grande scène et retraite - Les natures mortes de Schmidt-Rottluff avec des motifs du Cameroun pendant le national-socialisme et l'après-guerre**

Alors que Nolde avait terminé sa série d'objets de musées non européens avant le début de la Première Guerre mondiale, les artefacts provenant des anciennes colonies occupèrent Kirchner, Pechstein et surtout Schmidt-Rottluff plus durablement. [75] Pour les natures mortes qu'il créa pendant le national-socialisme, il ne se rendit cependant pas dans des musées publics, mais eut recours à sa propre collection commencée en 1913 [76]. Les attaques polémiques des milieux völkisch et national-socialistes s'étaient déjà dirigées depuis la fin des années 1920 **[p.213]** contre les emprunts formels et de motifs des expressionnistes aux « races étrangères », contre leur « culte de la primitivité ». [77] S'il y eut certes de nombreux partisans au sein des rangs nationaux-socialistes qui s'exprimèrent bruyamment à l'été 1933 contre la réaction des traditionalistes völkisch, les campagnes de diffamation culminèrent, comme on le sait, en 1937 avec la confiscation d'œuvres de tous les styles modernes dans les musées d'art. Un autre point bas de la campagne contre la modernité fut l'exposition de propagande « Entartete Kunst » (art dégénéré) qui eut lieu cette année-là à Munich et qui présentait plus de 100 tableaux d'anciens artistes de Brücke. 78. [78] Parmi elles se trouvaient des natures mortes de Schmidt-Rottluff des années 1910 et 1920, dont les éléments centraux étaient un tabouret léopard et une tête de pipe du Cameroun (ill. 7). [79] Le fait qu'il se soit lancé en même temps dans un nouvel examen des artefacts africains a souvent été interprété par les chercheurs comme un geste de protestation contre la domination nationale-socialiste. [80] Par contraste, on considère qu'il a pris la fuite vers des mondes lointains. Indépendamment de son intention artistique, on peut retenir ceci : Les natures mortes, confisquées au Städtisches Museum de Dresde et au Städelinstitut de Francfort, avaient été instrumentalisées à Munich pour un spectacle plus que douteux, qui s'était déroulé devant

environ deux millions de visiteurs. [81] Ainsi, les artefacts du Cameroun, que l'artiste avait transférés sur toile, ont bénéficié d'une grande visibilité, précisément dans le cadre de la fameuse « exposition de la honte ».

[L'intérêt porté à sa propre collection caractérise le travail de Schmidt-Rottluff au-delà de la Seconde Guerre mondiale et de la fin du régime national-socialiste. Revenu en 1946 de Chemnitz à Berlin, où il accepta un poste de professeur à l'école supérieure des beaux-arts, il mit en scène dans l'une de ses natures mortes des années 1950, Afrikanisches (1954, Berlin, Brücke-Museum), un masque de buffle de la région des prairies avec d'autres objets africains. [82] Dans une interview donnée par Schmidt-Rottluff en juin 1954, il citait en outre la sculpture du Cameroun comme la « source la plus importante » des artistes de Brücke dans leur confrontation avec les biens culturels d'Afrique. [83] Son retour à la période faste de l'appropriation artistique d'objets de l'ancienne colonie a peut-être été favorisé par les conditions générales qui avaient fondamentalement changé depuis la fin du régime national-socialiste. A Berlin-Ouest et dans la jeune République fédérale, l'expressionnisme était particulièrement apprécié dans l'immédiat après-guerre, alors que le paysage artistique et muséal était en ruines. [84] Dans l'effort de se distancer du national-socialisme également sur le plan de la politique culturelle et de chercher en même temps à se rapprocher des puissances occidentales, il s'agissait de réhabiliter l'art moderne auparavant diffamé - la nomination de Schmidt-Rottluff et de Pechstein à l'école supérieure des beaux-arts le signale clairement à elle seule. La première grande exposition de la République fédérale d'Allemagne, la documenta de Kassel de 1955, qui célébrait les expressionnistes allemands en tant que représentants d'un langage artistique considéré comme intemporel et universaliste, a sans aucun doute constitué le point culminant des efforts de réparation. [85]

**Dresde - vitrine de la reconstruction socialiste après 1945**

Dans la zone de libre-échange soviétique, l'art persécuté par les nationaux-socialistes fut tout d'abord très apprécié dans le processus de dénazification et de rééducation des Allemands mené par l'administration militaire soviétique (SMAD). [86] Mais dans le cadre de l'escalade du conflit Est-Ouest vers 1948, qui a entraîné la division de l'Allemagne en 1949, la peinture expressionniste a été de plus en plus rejetée comme formaliste et décadente de la bourgeoisie tardive. Ce n'est pas vers elle, mais vers le réalisme socialiste que les artistes devaient s'orienter, selon les directives des fonctionnaires de la SMAD et du Parti socialiste unifié (SED), afin de fournir des images idéales et faciles à comprendre de la nouvelle société à façonner.

Il est d'autant plus étonnant que le soi-disant primitivisme ait été ravivé après 1945 en Allemagne de l'Est, concrètement à Dresde, et que le patrimoine culturel camerounais ait joué un rôle non négligeable dans ce contexte. La ville sur l'Elbe, où Heckel, Kirchner, Schmidt-Rottluff et Fritz Bleyl (1880-1966) s'étaient réunis en 1905 pour former le **[p.215]** groupe d'artistes Brücke et avaient reçu des impulsions décisives pour leur confrontation avec des artefacts extra-européens au Königlich Zoologisches und Anthropologisch-Ethnographisches Museum, devint rapidement, malgré les graves destructions de la guerre et le pillage des collections par les brigades trophées soviétiques, le théâtre central de la reconstruction culturelle dans la zone soviétique et au début de la RDA. [87] Avant même l'ouverture de l'exposition générale d'art allemand à Dresde en 1946, l'administration militaire de Saxe avait ordonné la création d'un musée central saxon au château de Pillnitz. Peu de temps après, la direction des musées d'État de Dresde a été recréée. En 1955, le retour des chefs-d'œuvre de la galerie de Dresde, emportés par l'Armée rouge, mis en scène comme un cadeau de l'URSS à l'allié allemand, a été décisif pour la reconstruction du Semperbau, son emplacement sur le Zwinger. [88]

Sous le toit du Zwinger se trouvait également le Musée national d'ethnologie - plusieurs fois rebaptisé entre-temps - qui avait été fondé en 1875 par Adolf Bernhard Meyer (1840-1911). Pendant la guerre, les collaborateurs ont commencé en 1941 à déplacer à grands frais les objets de la collection dans des châteaux et des manoirs de la région, sauvant ainsi environ 90% du fonds. [89] Le rapatriement dans le Zwinger s'est prolongé jusqu'à l'été 1946. En 1949 et 1950, sous la direction provisoire de l'historienne de l'art Rose Hempel (1920-2009), des expositions temporaires furent organisées pour la première fois dans des locaux sommairement aménagés, avant que le musée ne déménage au Palais japonais. Ces expositions étaient également placées sous le signe du rétablissement de l'activité

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

culturelle, car elles devaient nourrir l'espoir du public que des parties importantes de la collection avaient été conservées malgré toutes les pertes dues à la guerre aérienne, aux pillages et au vandalisme. [90]

Pour la deuxième et dernière exposition au Zwinger, Hempel a choisi près de 100 œuvres provenant principalement d'Afrique de l'Ouest et d'Afrique centrale. [Le Cameroun était bien représenté, avec des tabourets ronds portés par des animaux et des personnages, une chaise longue en bois sculpté avec un léopard comme appui-tête, plusieurs masques et une figure d'ancêtre avec un nourrisson. Hempel les a disposés, comme les objets exposés dans d'autres régions, dans des vitrines récemment fabriquées, sur des socles bas ou directement sur les murs et le sol blanchis à la chaux. Si la mise en scène dépouillée est due aux destructions de la guerre et à la pénurie de matériaux, elle se rattache néanmoins parfaitement à la pratique d'exposition des années 1920, qui misait avant tout sur la transmission des qualités esthétiques des objets exposés. Le fait que le titre N*plastik soit identique à celui de l'écrit de Carl Einstein de 1915, qui a ouvert la voie à la perception des masques et des figures africaines comme des œuvres d'art, ne peut guère être une coïncidence. [92]

**[p.216] Retour vers le futur - sur les traces de Nolde et du pont**

L'un des visiteurs de l'exposition était Fritz Winkler, qui avait commencé sa formation à l'école des arts et métiers de Dresde quelques années après la fondation du groupe d'artistes Brücke et l'avait poursuivie, interrompue par la Première Guerre mondiale, à l'académie des beaux-arts. [93] Dans les années 1920, Winkler travaille en tant qu'artiste indépendant, dessinateur de presse et illustrateur. Après l'arrivée des nationaux-socialistes au pouvoir, il rejoignit un cercle d'artistes informel, les Sept Promeneurs, qui échangeaient et étudiaient la nature lors de randonnées communes dans les environs de Dresde. [94] Pendant la Seconde Guerre mondiale, il fut appelé sous les drapeaux et son œuvre restée dans son atelier fut détruite sous les bombes. Winkler reprit son activité artistique après que les alliés anglais l'eurent libéré de captivité en 1946. Il réalisa surtout des représentations d'animaux, de paysages et de cirques. Il a légué son héritage jusqu'ici inexploité, qui comprend 300 tableaux ainsi que 5000 aquarelles et gravures, aux collections d'art nationales de Dresde. [95]

Parmi cet ensemble figure une aquarelle au format horizontal qui doit sa création à l'exposition N*plastik, ce qui n'est toutefois pas évident au premier coup d'œil. Pour mieux cerner le sujet, il est indispensable de le comparer à l'une des photographies en noir et blanc prises à l'occasion de l'exposition spéciale (ill. 8). Grâce à elle, on peut déterminer que Winkler a choisi comme motif la partie d'un mur où sont exposés des objets d'origine camerounaise. Deux masques découpés à partir du bord supérieur de l'image et reproduits dans un coloris brun-bleu sont facilement identifiables malgré le bleu qui les dénature. Selon l'inventaire du Museum für Völkerkunde, ils proviennent tous deux de Bali. [96] Il s'agit d'une part d'un masque de buffle, semblable à celui dont Schmidt-Rottluff a fait le motif principal de sa nature morte Afrikanisches de 1954, et d'autre part d'un masque de danse avec un visage humain. Ils sont entrés dans la collection en tant que cadeaux en 1902 et 1910. Contrairement à l'arrière-plan, que Winkler a façonné avec des coups de pinceau rapides et qu'il a laissé brut par endroits, les masques aux contours très marqués semblent avoir été travaillés avec plus de soin. Comme Nolde dans sa nature morte Homme, femme et chat, il a utilisé des ombres portées pour donner une profondeur spatiale supplémentaire à la représentation. Les tons jaune-orange avec lesquels il soulignait les yeux et les oreilles des masques se retrouvent appliqués sur une plus grande surface à droite du tableau. Seule la photographie permet de comprendre qu'il s'agit de la cape en raphia d'un masque de danse de Bafum, surmontée d'une tête de buffle en bois. [97] Elle permet en outre de distinguer le rectangle en bas à droite de l'image comme un fragment d'affiche expliquant l'utilisation des masques.

Aucune autre œuvre de Winkler se référant à l'exposition ou montrant des biens culturels extra-européens n'a pu être identifiée jusqu'à présent. En revanche, le Kupferstich-Kabinett de Dresde, qui a la garde de l'important legs des gravures de Winkler, conserve un dessin pertinent de l'entourage direct de l'artiste : la vue frontale du jumeau masculin de Njoyas → Bio, 417 Trône de Paul Wilhelm, représenté de trois quarts. [98] Wilhelm, de huit ans plus âgé que Winkler, avait certes terminé ses études à l'école des arts appliqués et à l'académie de Dresde plus tôt, mais il faisait également partie des Sept promeneurs dans les années 1930. [Peu avant la fin de la guerre, il fut, comme Winkler,

Ce document ne doit pas être du seul. Il complète l'originale échangue allemande https://doi.org/10.1158/arthistoricum.1119

appelé au service militaire et fut fait prisonnier par les Américains. Il fut représenté avec plusieurs œuvres à la Allgemeine Deutsche Kunstausstellung de 1946. Grâce aux nombreuses expositions individuelles organisées par le Kupferstich-Kabinett Wilhelm depuis la fin des années 1940, son œuvre, contrairement à celle de Winkler **[p. 218],** est mieux connue. [100] Tout aussi riche en aquarelles, elle comprend des portraits, des vues de jardins et d'architecture ainsi que des natures mortes. Les deux artistes ont toujours été mis en relation avec l'expressionnisme du groupe d'artistes Brücke, notamment avec Nolde et Kirchner, dans les comptes rendus d'expositions, les anniversaires ou les nécrologies publiées dans la presse quotidienne régionale. [101] Les médias de la RDA faisaient référence, dans le sens de la position officielle de la politique culturelle, à son expressivité plus modérée ou à son interprétation indépendante de la manière de peindre expressionniste. [102] Selon certaines voix, l'œuvre de Wilhelm en particulier incarnait une « culture picturale typique de Dresde » [103].

Le format vertical de Wilhelm avec la figure des jumeaux de 1962 est également le fruit d'une visite au musée. Selon Werner Schmidt (1930-2010), directeur du cabinet des estampes pendant de nombreuses années et plus tard directeur général des collections d'art nationales de Dresde, il a été réalisé d'après une esquisse au graphite que Wilhelm avait déjà faite « vers 1956 » au musée d'ethnologie de Berlin-Dahlem. [104] Wilhelm séjourna souvent dans la ville divisée, entre autres à l'occasion de l'exposition individuelle qu'il avait lui-même organisée et accrochée à la Nationalgalerie de Berlin (Est) à l'occasion de son 70e anniversaire en hiver 1956/57, après des étapes à Dresde et Chemnitz (alors Karl-Marx-Stadt). [105] Pour son inauguration le 13 décembre 1956, il fit inscrire Fritz Winkler sur la liste des invités. [106] Au-delà de la durée de l'exposition, d'autres visites à Berlin jusqu'aux mois d'été 1957 sont documentées dans des échanges de lettres entre Wilhelm et la collaboratrice de la Nationalgalerie Vera Ruthenberg (1920-2009). [107] On peut donc supposer qu'il a réalisé l'esquisse plus tard que ne le suppose Schmidt, à savoir après l'ouverture officielle de la section africaine du musée en juillet 1957 [108] A Berlin, comme à Dresde, des mesures avaient été prises pour assurer la sécurité de la collection pendant la guerre et son déménagement dans des mines avait commencé en 1942. En furent exclues les grandes pièces de prestige du Bamum, comme le trône de Njoya → Bio, 417, qui restèrent à Berlin. [109] Après la fin de la guerre, le musée d'ethnologie organisa effectivement des expositions spéciales à Dahlem. C'est ici, à la périphérie de la ville, que devait être construit un complexe de bâtiments en plusieurs parties pour les collections extra-européennes, dont seul le musée d'art asiatique était en construction lorsque la Première Guerre mondiale éclata. Transformé en magasin du musée d'ethnologie, la collection d'études de ce dernier s'y installa en 1923. Comme le bâtiment principal de la Königgrätzer Straße était en ruine pendant la guerre, il a été utilisé à des fins d'exposition à partir de 1946. En 1948, le musée déménagea définitivement et en 1949, il rouvrit ses portes sur le nouveau site de Dahlem, avant même que les collections délocalisées ne puissent y être transférées au milieu des années 1950. Au début du mois de juillet 1957, le musée a ouvert au public sa collection africaine dans une salle d'exposition séparée au rez-de-chaussée, dans laquelle étaient rassemblés exclusivement des objets considérés comme « précieux » et « bien travaillés » selon les critères européens. [110] Kurt Krieger, le conservateur responsable, rédigea un article à l'occasion de l'ouverture, dans lequel il mettait spécialement en avant le trône de Njoya et le qualifiait de « caractéristique de la diversité des arts figuratifs et plastiques dans les prairies du Cameroun ». [111] Il est, selon Krieger, exposé librement et interpelle « par ses couleurs ». [112]

Des tons bleus éclatants caractérisent l'aquarelle sur papier japonais délicat que Wilhelm a réalisée sur la base de son esquisse prise sur place. A l'exception de la coiffe et des oreilles, il s'en est tenu étroitement aux couleurs prédéfinies du personnage et aux motifs décoratifs des bracelets, du pagne et de la corne à boire. Les lignes verticales qui recouvrent le corps peuvent être interprétées comme une tentative de traduire la structure des perles de verre allongées dans le médium de l'aquarelle. Il n'est pas possible de déterminer si la bande ornementale à droite de l'image fait référence au mobilier ou à un autre objet exposé dans la salle du musée ou si elle est un ajout libre. Contrairement au modèle, le jumeau de Guillaume tient la corne à boire à un angle plus plat devant lui, tandis que sa main gauche semble avoir glissé plus bas sous le menton, comme s'il luttait pour respirer. Dans l'ensemble, la variante de la figure jumelle de Wilhelm se rapproche à nouveau davantage du langage formel courtois de Bamum, dont Nolde s'était radicalement démarqué exactement cinq décennies auparavant, lorsqu'il avait transformé le jumeau féminin du trône en un jumeau masculin et l'avait

Ce document ne doit pas être inséré, recomposé, copié ou largué allemand. https://doi.org/10.11588/artdistoricum.1216

interprété comme l'incarnation du « sauvage ». Les ébauches marquent ainsi les pôles extrêmes entre lesquels se situait la réception artistique, passionnante de l'Empire à la Guerre froide, d'un symbole de domination prestigieux en provenance du Cameroun.

**Conservé et caché dans l'Allemagne divisée**

Comparés à Nolde, Kirchner, Schmidt-Rottluff et d'autres expressionnistes de renom, Winkler et Wilhelm sont presque oubliés, bien qu'ils aient appartenu à la même génération d'artistes. [113] Une des raisons en est certainement qu'ils sont restés toute leur vie attachés à la scène artistique de Dresde, au-delà de la césure de la Seconde Guerre mondiale et de la division de l'Allemagne, mais que l'étude de l'art de la RDA après la chute du mur a été abordée avec hésitation et s'est fortement focalisée d'une part sur l'art de commande, d'autre part sur les artistes résistants. [114] Dans la zone soviétique et en RDA, Wilhelm a pu, plus encore que Winkler, poursuivre sa carrière avec succès, comme en témoignent l'attribution d'un titre de professeur, les achats de musées, plusieurs expositions collectives et individuelles, comme celle à la Nationalgalerie de Berlin. [115] Sa figure ornée de perles du fauteuil du roi Nschoja de Bamum a été exposée lors des rétrospectives organisées par Schmidt Wilhelm pour son 80e anniversaire en 1966 et son 100e anniversaire en 1986/87. [116] Mais sinon, ni la feuille de Wilhelm avec la figure des jumeaux, ni l'aquarelle de Winkler avec les masques camerounais n'ont attiré l'attention du **[p.220]** monde de l'art de l'Allemagne divisée et de l'après-réunification. En 1980, les deux gravures devaient être exposées au Staatliches Museum für Völkerkunde de Dresde. Mais cela n'a pas eu lieu. Frank Tiesler (1938-2021) du musée d'ethnologie avait préparé une exposition dans laquelle il voulait faire dialoguer des œuvres extra-européennes avec des positions abstraites contemporaines d'artistes de Dresde. Après que des représentants du SED eurent critiqué son concept, Tiesler se montra certes prêt à faire des compromis et élargit l'exposition prévue à des œuvres d'art historiques et à des travaux figuratifs. Cependant, elle n'avait aucune chance d'être réalisée, car la pression politico-idéologique sur les musées s'était encore fortement accrue sous Erich Honecker (1912-1994) à la tête de l'État de la RDA depuis 1971. [117] Il reste le catalogue, publié en 1992 dans l'Allemagne réunifiée, complété par la documentation détaillée de Tiesler sur son projet avorté. [118]

Il est peu probable que Wilhelm et Winkler aient suivi les traces de Nolde et Schmidt-Rottluff dans le choix de leurs motifs, afin de se placer dans la tradition du modernisme et de se démarquer ainsi consciemment de la création artistique officielle en RDA, compte tenu de la singularité des deux œuvres dans leur œuvre. Il n'est cependant pas exclu que la rencontre avec les masques et sculptures « étrangers » du Cameroun leur ait offert une occasion bienvenue d'échapper aux restrictions politiques du quotidien. Conservées dans un dépôt, ces feuilles, comme des milliers de biens culturels d'outre-mer entreposés, sont depuis des années soustraites aux regards du public. Les ramener à la lumière, c'est prendre conscience d'une production d'images fondée sur l'appropriation artistique d'objets de musée d'origine camerounaise, mais qui a survécu à l'entre-deux-guerres et même à la période d'après 1945, faisant ainsi éclater les canons habituels de la modernité. Enfin, son exemple permet de constater que les musées ethnologiques de Berlin et de Dresde ont continué à faire leurs preuves en tant que « zones de contact » entre les artistes et le patrimoine culturel de l'ancienne colonie allemande, malgré les pertes importantes dues à la guerre, les changements d'emplacement et les réorganisations durant les années de la guerre froide. [119]

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

**[p.229]** Chapitre 11

# Au nom de la science

## L'histoire de la recherche sur les fonds camerounais à Berlin au 20e siècle

BÉNÉDICTE SAVOY

« Les chercheurs et les érudits de passage peuvent à tout moment accéder aux collections à des fins d'étude pendant les heures de service », annonçait d'emblée le guide du musée d'ethnologie de Leipzig en 1919. [1] Les musées, surtout en Allemagne, se considéraient à l'époque comme des lieux de science. En même temps, vers 1900, cette prétention à la scientificité servait de légitimation pour l'appropriation, l'évacuation et la muséification d'ensembles culturels entiers de nombreuses régions du monde en Europe.

Dans ce contexte, et compte tenu du fait que les musées allemands conservent depuis environ 1920 le plus grand ensemble de biens culturels camerounais en mains publiques dans le monde, la question se pose de savoir quel rendement scientifique ont généré les dizaines de milliers de statues, trônes, masques, tambours, cloches, reliquaires, éléments de construction, lits, récipients, lances, boucliers, vêtements, poupées et textiles qui ont été détruits entre env. 1884 jusqu'à la fin de l'époque coloniale allemande en 1919, l'actuel Cameroun a été transféré à Berlin, Stuttgart, Leipzig, Hambourg, etc. Quel rôle les musées allemands ont-ils joué dans la réception internationale des biens artistiques, culturels et cultuels étudiés de plus en plus intensivement au Cameroun même, aux États-Unis et en France sous le terme générique « Arts from Cameroon », au plus tard à partir du milieu des années 1950 ? Ou plus précisément : l'accumulation matérielle d'objets camerounais dans les musées publics allemands au cours des 100 dernières années a-t-elle profité à la science, et à quelle science ? Pour répondre à ces questions, le présent chapitre se concentre sur le Musée d'ethnologie de Berlin, aujourd'hui Musée d'ethnologie. En tant qu'institution dans la capitale de l'Empire, il jouissait d'une position privilégiée qui se reflétait dans son équipement et son ambition scientifique.

### Muséologie

Que ce soit à Berlin, Paris ou Londres, trois constructions scientifiques et rhétoriques ont accompagné la création de grands musées ethnologiques à partir du dernier tiers du 19e siècle. Premièrement, le motif du sauvetage : les **[p.230]** cultures qui se sont développées au cours de l'histoire sont en train de se dissoudre en raison des guerres coloniales, du travail missionnaire intensif et de l'intégration administrative, linguistique et culturelle imposée dans les empires coloniaux. C'est pourquoi il faudrait les parcourir et les collecter rapidement et systématiquement afin de pouvoir les étudier au moins à l'avenir. Une deuxième forme de légitimation postulait une connaissance intime des sociétés colonisées afin de pouvoir mieux les gérer. Les disciplines encore jeunes que sont l'anthropologie et l'ethnologie, avec leurs collections et leurs musées, devaient et voulaient apporter une précieuse contribution à cet égard. Troisièmement, l'idée s'était établie, au plus tard vers 1900, dans la lutte concurrentielle entre les nations européennes, que celui qui possédait les musées les plus somptueux et les plus complets, avec les ateliers les plus modernes pour la conservation, la restauration, la reproduction et l'étude des matériaux, sans oublier les périodiques spécialisés, les expositions permanentes et les muséologues de haut niveau, idéalement pourvus des titres académiques obligatoires dans l'espace germanophone, était appelé à être le gardien légitime des cultures mondiales. Inversement, les nations et les instituts se disqualifiaient s'ils n'étaient pas en mesure d'entretenir leurs collections de manière scientifique ou du moins de prétendre l'être. Les nations, les musées, la scientificité ainsi que la revendication matérielle et idéelle du patrimoine culturel mondial allaient (et vont encore aujourd'hui) de pair.

Un texte récemment réapparu du jeune Marcel Mauss (1872-1950), aujourd'hui célébré comme le père de l'anthropologie, en est la preuve. En 1907, juste au moment où l'extraction systématique de biens culturels atteignait son apogée dans la « colonie allemande du Cameroun », il rendait compte depuis Paris, dans une prise de position non publiée, du paysage muséal ethnologique allemand :

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande https://doi.org/10.1158/arthistoricum.1219

> « C'est en Allemagne que les études théoriques et muséales sont les mieux représentées. Autour de Bastian à Berlin (mort en 1905) s'est formée toute une école, une grande institution, le Museum für Völkerkunde, qui s'est étendue à toute l'Allemagne. A Dresde, il y avait autrefois A.B. Meyer, qui a organisé un musée remarquable et édité d'énormes publications. A Munich, Lübeck, Brême, Hambourg [...], Cologne, où vient d'ouvrir le Joest-Museum, il y a de magnifiques musées ethnographiques, de mieux en mieux équipés, les derniers rivalisant avec les anciens musées par la richesse et le luxe des collections, des matériaux et des publications. A Vienne, une partie considérable du musée d'histoire naturelle est consacrée à l'ethnographie. Mais c'est à Berlin, siège d'une sorte de maison mère, que se trouve encore le centre de toutes les études. Il y a là un immense musée pour lequel un nouveau bâtiment doit être construit (2 millions de marks), car il étouffe déjà dans un bâtiment construit spécialement pour lui. C'est dans ce musée que se concentre tout le travail de tous les chercheurs. Certaines années, il y a eu jusqu'à 18.000 nouveaux numéros d'entrée pour les collections. [...] Au total, un personnel scientifique de 17 personnes rémunérées, là où nous n'en avons que deux [à Paris] ». [2]

[Depuis l'unification de l'Allemagne en 1871, non seulement les musées, mais aussi d'autres lieux de science tels que les universités, les instituts de recherche, les académies, etc. sont devenus des enjeux politiques, voire des lieux d'affirmation nationale. Dans la compétition entre les nations européennes, il s'agissait de doter l'Allemagne, pays impérial à la traîne, d'un musée phare capable de rivaliser avec Londres et Paris. Ce n'est pas un hasard si, en même temps que la fameuse conférence de Berlin sur le Congo de 1884/85, qui créa les conditions d'un partage de l'Afrique entre les États européens, des projets de musées gigantesques étaient en cours dans la capitale de l'Empire allemand : un concours d'architecture spectaculaire pour l'extension de l'île des musées fut lancé en 1884 [3] et, en 1886, le nouveau bâtiment pour les collections ethnologiques, que Mauss qualifiait d' « immense musée », ouvrit ses portes sur la Potsdamer Platz. Ce musée ethnographique ostentatoire, situé au cœur de la nouvelle capitale impériale en pleine effervescence, se voulait dès le départ un lieu de science. Son directeur fondateur était Adolf Bastian (1826-1905), éminent médecin et académicien, qui faisait également partie des membres fondateurs de la Société berlinoise d'anthropologie, d'ethnologie et de préhistoire (BGAEU), créée en 1870. [4]

A cette époque, la science au musée n'était pas fondamentalement différente de celle de l'université, à une différence près : la présence de collections. En plus de la rédaction habituelle de publications scientifiques, le musée avait pour tâche d'inventorier, de conserver, de gérer et de présenter de la manière la plus instructive possible d'énormes quantités d'objets. Les contributions d'Andrea Meyer et de Sebastian-Manès Sprute dans ce volume traitent des aspects de cette science spécifique aux musées - d'une part, des questions de présentation des objets du Cameroun → chapitre Meyer, 199 et suiv., d'autre part, de la documentation scientifique des collections → chapitre Sprute, 265 et suiv. - et constatent des déficits considérables dans les musées allemands vers 1900, allant jusqu'au « chaos » épistémologique et à l'échec total des nomenclatures ethnologiques. [5]

Mais aussi et surtout en ce qui concerne les nombreuses publications qui, à première vue, semblent scientifiques, le constat est décevant : Hormis le trône de Njoya[6] → cahier XLVIII et les bronzes dits du royaume du Bénin (aujourd'hui Nigeria), dont l'acquisition spectaculaire sur le marché de l'art britannique s'est traduite par une publication de haut niveau, à l'argumentation systématique, souvent citée jusqu'à aujourd'hui et richement illustrée, du conservateur berlinois pour l'Afrique Felix von Luschan (1854-1924) [7], les colossales collections africaines du musée d'ethnographie sont restées pratiquement absentes des publications propres au musée jusqu'à la Seconde Guerre mondiale et même au-delà. C'est ce que Christine Stelzig a mis en évidence dès 2004 dans son étude révolutionnaire intitulée Afrika am Museum für Völkerkunde zu Berlin 1873-1919, lorsqu'elle a constaté, après un dépouillement minutieux de toutes les revues spécialisées **[p.232]** du musée, que « l'accroissement des collections africaines [...] n'a eu aucune influence sur le nombre de publications dans les périodiques du musée » [8]. Les ethnologues du musée n'ont guère utilisé le potentiel de la collection pour des publications et celles-ci « dans une bien moindre mesure comme forum de communication que ce qui avait été en fait visé » [9].

Ce document ne doit pas être le seul, il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

Si l'on cherche maintenant des études ciblées sur les objets camerounais, les résultats sont encore plus maigres. Au total, jusqu'en 1939 inclus, moins de 25 objets camerounais - sur les 6044 que comptait le musée en 1919[10] - ont fait l'objet de commentaires précis ou ont été reproduits par des collaborateurs du musée de Berlin, et ce presque exclusivement par Felix von Luschan. Ni son prédécesseur Adolf Bastian (en poste de 1886 à 1904) ni son successeur Bernhard Ankermann → Bio, 370 (1849-1943, en poste de 1911 à 1924) ne se sont penchés sur les objets de la collection du Cameroun dans des études scientifiques substantielles. Même après la Première Guerre mondiale et la perte des colonies allemandes, la situation n'a pas changé. Si l'on additionne tous les articles sur les objets camerounais du musée ethnographique de Berlin publiés jusqu'en 1939 dans les périodiques du musée ou rédigés par des muséologues, on obtient une modeste production scientifique de 15 pages. La mise en valeur scientifique des biens culturels camerounais amenés en masse à Berlin avec tant d'aplomb était au point mort. Il n'y a guère eu de discussion scientifique à leur sujet, initiée par le musée lui-même, que ce soit dans le contexte germanophone ou au niveau international.

Les quatre premiers objets du Cameroun publiés par Luschan parurent en 1894 sur deux pages et demie sous la forme d'une note « entièrement improvisée » et « provisoire » dans l'Ethnologische Notizblatt, une revue créée par Adolf Bastian pour diffuser rapidement les résultats actuels de la recherche. [11] Il s'agissait d'une vaste collection de têtes de pipe provenant du nord-ouest du Cameroun, que le célèbre colonialiste Eugen Zintgraff (1858-1897) et son compagnon de voyage Franz von Steinäcker (dates de vie inconnues) venaient de remettre au musée de Berlin. Quatre têtes de pipes étaient représentées dans l'article sous forme de contours précis, mais sans légende ni numéro d'inventaire - l'absence de numéro d'inventaire a longtemps été la règle dans les publications du musée ; l'afflux d'objets reçus dans ces années-là empêchait probablement l'attribution rapide de tels signes de reconnaissance. Sans numéro d'inventaire, un objet reste cependant au musée comme un livre sans titre ni cote dans une bibliothèque : inutilisable. L'absence de numéros d'inventaire dans les publications déjà peu nombreuses du Museum für Völkerkunde signifiait donc une réduction considérable de leur utilité scientifique, car les scientifiques ne sont guère en mesure, en dehors du musée ou a posteriori, d'identifier les objets dont il est question et d'effectuer leurs propres recherches à leur sujet. Dans sa note de 1894, Luschan **[p.233]** mélangeait - de manière typique pour lui - des observations iconographiques extrêmement précises et valorisantes sur les objets avec des prises de position sans détour sur la politique coloniale allemande. Ainsi, on pouvait lire dès l'introduction que les têtes de pipe provenaient de cette « région de l'arrière-pays du Cameroun qui avait un temps semblé être le futur centre réel et naturel de notre colonie d'Afrique de l'Ouest, mais qui doit maintenant [...] être laissée sans surveillance européenne » [12]. Cela augmentait toutefois la valeur singulière de la collection berlinoise, car d'autres musées allemands ou même européens n'auraient pas si vite accès à de tels objets. « Une publication détaillée de cette précieuse collection paraît souhaitable à plusieurs égards et sera possible dans un avenir proche » [13]. Mais l'institution berlinoise en resta à cette « communication provisoire » de 1894 - il n'a pas été possible de trouver un traitement plus approfondi des têtes de pipes dans les séries de publications du musée.

En plus des quatre pipes, Luschan publia une douzaine d'autres objets du Cameroun dans trois brefs articles collectifs parus régulièrement à partir de 1880 dans les Rapports officiels des collections royales d'art, conçus pour un public cultivé. [14] Le premier faisait deux pages et demie (janvier 1908). [15] Luschan y décrivait sept « nouvelles acquisitions » du Cameroun : une figurine monumentale en perles avec coupe des prairies, [16] acquise par l'officier de la soi-disant troupe de protection Hans Glauning → Bio, 386 (1868-1908), dont la « station actuelle est éminemment favorable aux études ethnographiques », comme le notait la note par euphémisme ; [17] un tambour, « Précieuse pièce ancienne, cadeau de Monsieur le Lieutenant v. Putlitz » ;[18] une corne à boire ; [19] un bâton sculpté sans indication de provenance ; [20] deux récipients à boire offerts par le commerçant de Breslau Theodor Glücksmann (dates de vie inconnues)[21] ainsi que les cheveux représentés dans le chapitre de Richard Tsogang Fossi → chapitre Tsogang Fossi, 173 et suivants, que l'officier de la Schutztruppe Oscar Förster (1871-1910) aurait coupés dans le sud du Cameroun « juste au niveau du cuir chevelu » d'un homme adulte. [22] Chaque objet était illustré par une photographie. Cette courte note visait à la fois à faire connaître les entrées du musée et à rendre hommage à leurs acquéreurs coloniaux.

Une deuxième contribution (mai 1908) était entièrement consacrée à l'héritage de Glauning [23], qui avait entre-temps été tué à l'ouest de Bamenda lors d'une attaque militaire contre la population locale.

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

Deux tambours à fentes monumentaux, aujourd'hui exposés au Humboldt Forum, y étaient décrits et illustrés sur trois pages → cahier d'images IV ; → cahier d'images XVIII [24] ainsi que des éléments architecturaux provenant du palais royal incendié de Baham → cahier d'images XLV et d'un autre palais situé dans la même région. [25] Les tambours auraient été « développés comme une sorte de télégraphie sans fil ou de véritable téléphonie », qui aurait également servi à la résistance contre les troupes allemandes, c'est pourquoi pour Luschan « ce n'est qu'un acte de justice compensatoire si maintenant deux tambours de ce type particulièrement excellents **[p.234]**, pièces historiques appartenant à de grands chefs, ont trouvé leur chemin vers le musée de Berlin » [26].

La troisième note (juillet 1910) tenait sur une petite page. Elle présentait deux masques en argile cuite que le couple Thorbecke → Bio, 429 avait, selon leurs dires, acquis à Babungo dans le district de Bamenda. L'une d'entre elles était représentée photographiquement en vue avant et arrière. [27] Ici, Luschan discutait surtout de l'époque de création de cette pièce singulière, qu'il n'aimait pas classer comme moderne. Après ces courts essais, les collaborateurs du musée ne publièrent plus d'étude sur les biens culturels camerounais dans les périodiques du musée jusqu'en 1939 - même pas dans le Baessler-Archiv, qui remplaça à partir de 1910/11 les publications du Musée royal d'ethnologie et qui sert encore aujourd'hui de journal scientifique de l'institution.

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

Mais même en dehors de l'institution, les muséologues berlinois n'ont guère publié d'étude sur le Cameroun en rapport avec des objets. Une seule exception, à peine remarquée par les chercheurs jusqu'à présent, est un article de cinq pages avec des illustrations publié en 1903 dans le Zeitschrift für Ethnologie, l'organe de la BGAEU. Sous le titre trompeur de « Sculptures du Sudân occidental » [28], Luschan y présentait la célèbre figure de Ngonnso → cahier d'images III et → chapitre Cornilius Refem, 331 et suivants (sans nom ni numéro d'inventaire dans l'article), aujourd'hui disparue de la collection, ainsi qu'une sculpture du palais de Bafut - deux œuvres dérobées lors d'expéditions militaires violentes. [29] Curieusement, la note succincte du scientifique portait surtout sur l'utilisation de ce que l'on appelle le stanniol, une fine couche d'étain qui servait entre autres à recouvrir les miroirs depuis le XVIIe siècle. Pour Luschan, la présence de ce métal sur la statue de Ngonsso était un indice fort de l'influence européenne sur l'artisanat camerounais, bien que la présence d'étain en Afrique soit attestée de manière « irréprochable » : « L'origine européenne de ces feuilles très minces, sans doute fabriquées en usine et non à la main, ne fait aucun doute ; [...] je n'ai encore vu aucune sculpture africaine qui soit vraiment recouverte de feuilles d'étain certainement indigènes ».[30] L'isolement d'une partie africaine « pure », considérée comme particulièrement originale et « digne d'être sauvée », d'une partie mélangée à l'Europe était alors omniprésent dans la littérature de recherche.

Les autres œuvres camerounaises brièvement discutées et illustrées dans l'article de Luschan de 1903 étaient trois tabourets de propriété privée, qui se trouvaient alors au musée en prêt, ainsi que deux masques en forme de tête d'éléphant stylisée, l'un appartenant à l'officier de la Schutztruppen Friedrich Langheld (1867-1917), l'autre étant un « cadeau » de l'officier Kurt von Pavel → Bio, 420 (1851-1933) au musée. [31] Comme Luschan l'a noté avec une honnêteté scientifique, le musée possédait une autre série de « masques d'éléphants » du Cameroun, mais dans leur cas, il manquait toute information sur le contexte de leur création **[p.235]** et de leur prélèvement. Il conclut donc son bref article par un appel pressant à la recherche, rappelant les allégories traditionnelles de la science en tant que révélatrice de la vérité : « Peut-être cette courte note contribuera-t-elle à lever le voile sur ces masques étranges avant qu'il ne soit à jamais trop tard » [32]. L'auteur était conscient que les objets de musée sont perdus s'ils ne sont pas publiés et si aucune information ne circule à leur sujet. Cette conscience n'a cependant pas donné lieu à une stratégie de publication systématique au musée de Berlin, bien au contraire.

Le successeur de Luschan à la tête du département afro-océanique, Bernhard Ankermann, ne s'intéressait pas aux objets individuels. Bien qu'il en ait acquis environ 1500 lors de son voyage officiel au Cameroun de 1907 à 1909 et qu'il y ait eu un accès direct au cours de sa longue carrière à Berlin jusqu'en 1924, il s'est surtout concentré sur des études théoriques. Dans son récit de voyage de 1910, il reproduisait certains objets sans préciser s'il les avait acquis pour le musée - par exemple les pierres de plancher du palais royal qu'il avait photographiées à Kumbo → cahier XVII, qu'il avait probablement fait arracher et qui se trouvent aujourd'hui au musée. [33] Selon Stelzig, Ankermann « n'a publié que

cinq études d'objets, y compris sa thèse » [34], dont une seule (très mince) concernant le Cameroun. Elle parut en 1913 dans la Zeitschrift für Ethnologie sous le titre « Negerzeichnungen aus Ostafrika und Kamerun » (Dessins nègres d'Afrique de l'Est et du Cameroun), et ce n'est que dans le tout dernier paragraphe que douze dessins d'enfants du royaume de Bamum furent mentionnés (sans illustration) - là encore comme preuve de l'intrusion de motifs européens. Ils sont, selon Ankermann

> « Ils représentent [...] de préférence des Européens et des objets européens, mais aussi des autochtones. Elles sont réalisées par des enfants qui n'ont pas suivi d'enseignement scolaire, mais qui pourraient avoir puisé leur inspiration et leurs modèles au plus haut niveau dans des revues illustrées européennes, qui s'égarent aussi de temps à autre à Bamum ». [35]

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: http://doi.org/10.1558/artehistoricum.1219

Ces dessins, au nombre de 41, ont survécu à la Seconde Guerre mondiale et se trouvent encore aujourd'hui dans les collections du Musée d'ethnologie. [36] Ils mériteraient certainement une étude à part entière, compte tenu de la richesse et de l'originalité de la culture écrite et visuelle de Foumban - qu'Ankermann n'évoque pas par une syllabe.

**Guide des musées**

Non seulement les revues spécialisées du musée, mais aussi les guides du musée d'ethnographie, largement diffusés et conçus pour le grand public, se présentaient comme des publications scientifiques sérieuses jusqu'à leur suppression en 1929. Ils ont été publiés en 19 éditions à partir de 1872. Dès la première page, les titres académiques des conservateurs du musée énumérés (en 1929, exclusivement **[p.236]** des professeurs), plusieurs cartes dépliantes et une rubrique « Matériel scientifique sur les collections » (qui n'existait pas dans chaque édition) garantissaient le sérieux scientifique de la publication. Mais à y regarder de plus près, cette rubrique s'avérait justement ne pas être du tout à jour et ne pas correspondre aux normes scientifiques de l'époque. Les titres qui y figuraient ne reflétaient pas l'état de la recherche, même les publications des collaborateurs du musée eux-mêmes n'y figuraient pas. Jusqu'à la fin de la période coloniale allemande et au-delà, « le département africain-océanique n'avait manifestement pas d'intérêt particulier à fournir des références bibliographiques », constate Stelzig. [37]

Mais le musée berlinois n'était manifestement pas non plus intéressé par une transmission de connaissances sur les objets présentés eux-mêmes. C'est tout à fait surprenant : malgré l'attention mondiale pour la diversité des formes africaines, éveillée au moins depuis 1914 avec l'exposition révolutionnaire Statuary in Wood by African Savages - The Root of Modern Art à la galerie 291 de New York, les guides du musée berlinois ignoraient littéralement les objets dans les salles du musée jusqu'à la fin des années 1920. Ceux-ci n'y servaient que de vagues preuves pour des constructions théoriques (raciales) à consonance scientifique et des explications sur les « tribus » africaines. Un bref coup d'œil au « chapitre sur l'Afrique » de la dernière édition du guide du musée, parue en 1929, permet de comprendre la superstructure idéologique du musée. Après une introduction formulée de manière significative ex negativo – « La population d'Afrique ne forme pas une unité fermée, ni sur le plan ethnique, ni sur le plan linguistique, ni sur le plan culturel » [38] - le guide du musée propose une « visite des collections » qui est surtout marquée par des stéréotypes et des affirmations sans rapport avec les objets exposés. Ainsi, le guide du musée divise le continent en deux grandes régions, l'une « habitée par la race blanche », l'autre « peuplée d'hommes à la peau sombre, que l'on a coutume d'appeler les nègres ».[39] Une description ultérieure de leur prétendue morphologie doit ici illustrer le type de doctrine raciale qui, quelques années avant l'arrivée au pouvoir des nationaux-socialistes, était déjà associée ici au musée, pour le grand public, aux précieuses statues, trônes, masques, tambours, cloches, reliquaires, éléments de construction, lits, récipients, lances, boucliers, robes, poupées et textiles d'Afrique :

> « Outre la couleur sombre de la peau, on considère principalement comme caractéristiques physiques communes le nez plat et écrasé, les lèvres épaisses et bombées et les cheveux courts, durs, frisés et tordus en spirale. Seul le dernier signe

> distinctif est stable [...]. Et au lieu du nez nègre typique, on trouve souvent des nez d'aigle étroits à dos haut, voire même de forme noble ». [40]

**[p.237]** Dans les guides de musée (et dans la logique ethnologique du musée), les objets n'avaient pas de place à part entière. Dans leurs armoires et vitrines, ils ne servaient que de substituts à des groupes humains, ils représentaient des « tribus », leurs supposés savoir-faire et particularités. Dans la dernière édition du guide, environ cinq pages étaient consacrées au Cameroun, et il est difficile de décider quels passages sont les plus dérangeants : Le classement des groupes de population d'Afrique centrale par les muséologues berlinois en fonction du progrès, de l'intelligence, de l'aptitude au commerce et de l'habileté artistique, lorsqu'il est dit, par exemple

> « les Bamumleute - sous la direction de leur intelligent prince Njoia, qui a inventé sa propre écriture - constituent de loin le peuple le plus avancé de cette région ». [41]

Ou encore l'arbitraire consternant et purement descriptif dans la mention de la grande majorité des objets exposés, comme par exemple dans la section consacrée à la région de l'Adamaoua au centre du Cameroun :

> « Pour les vêtements rangés dans l'armoire 45, les étuis à pénis, les chapeaux de paille et les tabliers de cuir captent l'attention, tandis que pour les bijoux, c'est surtout la richesse dans l'utilisation des métaux (fer et laiton) qui frappe ». [42]

Après 1929, le musée ethnographique de Berlin n'a plus publié de catalogue général du musée. Jusqu'à aujourd'hui, la communauté scientifique et les personnes intéressées attendent la publication d'un catalogue fiable des collections du département Afrique. Un aperçu scientifique de la collection du Cameroun est tout aussi attendu que la création d'une base de données accessible en ligne. Cependant, l'histoire montre qu'au cours du 20e siècle, les études les plus importantes sur le fonds camerounais de Berlin n'ont pas été réalisées au sein de l'institution, mais en dehors. Cette évolution a commencé dès la fin des années 1920.

**Recherche extérieure**

L'un des noms les plus importants qui reviennent encore aujourd'hui dans la littérature de recherche internationale en rapport avec la mise en valeur des riches collections du Cameroun dans les musées publics allemands est celui de l'historien de l'art Eckart von Sydow (1885-1942). Après Carl Einstein (1885-1940) et l'artiste russe Varvara Bubnova (1886-1983), il fut, avec son mari Voldemārs Matvejs (1877-1914), décédé prématurément, l'un des tout premiers à publier des objets provenant d'Afrique, contribuant ainsi de manière essentielle à les faire connaître au-delà des frontières et à les faire circuler par la photographie, sans être lui-même employé par un musée. Les trois premiers - Sydow, Einstein et Bubnova - étaient des enfants de l'ère coloniale, nés dans les mois qui suivirent immédiatement la conférence de Berlin, lorsque **[p.238]** le développement des collections extra-européennes en Europe commença à prendre son essor et que le gigantesque Museum für Völkerkunde ouvrit ses portes à Berlin, dans les dépôts duquel arrivèrent jour après jour d'innombrables objets - et pas seulement du Cameroun. L'accumulation primitive de biens culturels africains faisait partie de leur présent.

Sydow, fils d'un métayer de la petite ville de Dobberphul en Poméranie occidentale (aujourd'hui Dobropole Gryfińskie en Pologne), a fait ses études à Berlin et à Halle, où il a obtenu son doctorat en 1912 avec une mince thèse d'histoire de l'art sur les autels chrétiens du début du Moyen Âge. [43] Il est un représentant typique de cette génération d'historiens de l'art (et de quelques historiennes de l'art) qui, dans la décennie précédant la Première Guerre mondiale, soit abandonnèrent leurs études académiques, soit tournèrent le dos à la science après avoir obtenu leur doctorat, afin de trouver dans l'étude de l'art contemporain, puis extra-européen, une compensation à l'érudition historique et un moyen de subsistance financier. La structure de l'histoire de l'art de l'époque ne permettait pas de s'intéresser à l'art contemporain et, avant la Première Guerre mondiale, il n'y avait de toute façon guère de chances de trouver un emploi dans un musée ou à l'université.

Ce document ne doit pas être vu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.14588/arthistoricum.1219

Sydow s'installa à Berlin, fit un stage aux Staatliche Museen et publia dès 1913 une monographie sur le peintre suisse Cuno Amiet (1868-1961), à peine plus âgé que lui. Suivirent des essais et des comptes rendus sur des thèmes artistiques actuels et des questions philosophiques, et seulement après la guerre, sur le fonds des musées ethnologiques. Sydow était co-éditeur de Weltkunst et écrivait entre autres pour des revues comme Cicero, Die Kunstauktion et Kunst und Künstler. Il joua en outre un rôle important dans le milieu de la psychanalyse encore jeune à Berlin. [Lisa Zeitz, qui a rédigé l'une des esquisses biographiques les mieux informées sur cet homme très actif, peu mis en lumière par la science, voit en lui un « précurseur de la modernité » [45].

Carl Einstein, du même âge, aujourd'hui icône de la réception de l'art africain et remarquablement étudié, a connu un début de carrière similaire : [46] né en Rhénanie, transféré dans la turbulente Berlin, études d'histoire de l'art non achevées, premiers succès en tant que poète et critique d'art, bientôt une activité journalistique influente à l'interface entre l'art et le marché, les galeries et les avant-gardes, la France et l'Allemagne, l'ethnologie et l'histoire de l'art. Un trait biographique essentiel distinguait cependant les deux hommes : alors qu'Einstein, juif allemand, persécuté et épuisé, ne vit d'autre issue que de se suicider en exil en France en 1940, Sydow adhéra au NSDAP dès 1933 [47], obtint la même année un poste fixe qui ne lui avait pas été accordé jusqu'alors à l'institut d'histoire de l'art de l'université de Berlin et y enseigna sans interruption du semestre d'été 1933 à sa mort en 1942. [48] Sa nécrologie fut écrite par Martin Heydrich, le tristement célèbre directeur du Rautenstrauch-Joest-Museum de Cologne, qui était également membre du NSDAP **[p.239]**, fut brièvement membre de la SA et participa au vol d'œuvres d'art des nationaux-socialistes en Pologne occupée et en Rhénanie. Après une courte interruption, Heydrich fut autorisé à reprendre son activité de directeur du musée Rautenstrauch-Joest à partir de 1948, et même de professeur titulaire d'ethnologie à l'université de Cologne à partir de juin 1949 et jusqu'à sa retraite en 1958. [49] En Allemagne, les conditions d'un travail sur les biens culturels africains venant de l'extérieur du musée étaient apparemment étroitement liées au contexte politique de la première moitié du XXe siècle.

Dans le cas de Varvara Bubnova, les débuts sont naturellement différents. Native de Saint-Pétersbourg, elle a étudié les arts libéraux à l'Académie des Beaux-Arts de la ville, où elle a fait la connaissance du peintre et théoricien de l'art letton Voldemārs Matvejs. En 1919, Bubnova publia sous son pseudonyme une enquête commune sur l'art africain, menée quelques années auparavant dans toute l'Europe - une contribution sensationnelle qui, sans doute en raison de la barrière de la langue, ne fut longtemps guère prise en compte par les chercheurs. [50] En 1923, Bubnova, membre actif et reconnu de l'avant-garde moscovite, s'installe au Japon, où elle travaille comme artiste et traductrice jusqu'en 1958. Après son retour en Union soviétique en 1958, elle ne mourut qu'au début des années 1980, presque centenaire, à Leningrad. Dans leurs premières publications sur les objets africains dans les musées d'ethnologie, ces jeunes figures des avant-gardes européennes réussirent très tôt à activer, en dehors de l'institution muséale, le potentiel de certaines œuvres africaines qui, jusqu'alors, avaient surtout été utilisées par l'ethnologie muséale comme matériel justificatif indifférencié pour des constructions raciales, notamment à Berlin. Mais tout le monde ne s'est pas intéressé d'emblée aux formes camerounaises ; la conjoncture a démarré ici un peu plus tard que dans le cas du Bénin ou du Congo.

Dans les ouvrages de Carl Einstein Negerplastik (1915, 2e éd. 1920) et Afrikanische Plastik (1921), 153 œuvres au total sont reproduites en grand format, dont quelques-unes qui se sont avérées après coup ne pas être africaines. [51] Alors que dans Negerplastik, il manquait des indications géographiques sur l'origine des œuvres reproduites, le nom des institutions ou des collectionneurs qui les conservaient ainsi que des commentaires iconographiques concrets, un « index des planches » dans Afrikanische Plastik donnait des informations précises à ce sujet, y compris le numéro d'inventaire ; le texte d'accompagnement décrivait à la manière d'un catalogue les objets reproduits, qui appartenaient aussi bien à des musées qu'à des particuliers. Alors qu'aucune œuvre camerounaise n'est représentée dans Negerplastik, on trouve dans Afrikanische Plastik des reproductions photographiques d'un masque des Ekoi provenant du musée ethnologique de Berlin [52] ainsi que sept autres œuvres appartenant à des particuliers. Quatre d'entre elles provenaient de la propre collection d'Einstein : un « accessoire de danse » du « paysage Bafum, localité Mbang » ; un « accessoire de tête » de « Fungong » ; un récipient « de Wum, paysage Bafum » ;[53] en outre, un cadre de porte monumental de la « hutte du chef de **[p.240**A cela s'ajoutent une paire de poteaux

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande. https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

provenant du même palais de Bangu ; un des rares exemplaires au monde d'un masque batcham de Bamendjo, aujourd'hui conservé au musée Rietberg de Zurich, et une "chaise de palabre de Bandenkop » ; enfin, un autre récipient « de Wum » sans indication de propriétaire. [55] Dans l'ensemble, les premières publications d'Einstein doivent être considérées, même indépendamment de leurs parties textuelles stimulantes, comme une contribution précieuse à la « science de la monstration et du partage », telle que les musées ethnologiques des années 1920 ne la pratiquaient justement pas.

Cette capacité d'activation hors musée d'objets africains fixés par les musées est aussi largement attestée dans l'impressionnante étude Искусство негров [Iskusstvo negrov, Art nègre] publiée en 1919 par Varvara Bubnova. [56] Y étaient rassemblées plus de 120 photographies d'objets individuels de musées, réalisées par le couple Bubnova/Matvejs en 1912/13 au cours d'un long voyage dans les musées ethnologiques d'Europe à Paris, Berlin, Hambourg, Cologne, Leipzig, Londres, Leningrad, Copenhague, Christiania, Leyden, Amsterdam et Bruxelles. Outre ces photos, le livre contenait un long essai illustré de dessins à la main, avec des notes de bas de page et une bibliographie conforme aux normes scientifiques. Dans sa préface, Bubnova soulignait la qualité particulière de ce travail de recherche artistique original, « d'une part une contemplation rêveuse et intuitive, d'autre part un travail de pensée analytique conscient » [57]. L'éditeur Levkiy Zheverzheev y voyait également un exemple de recherche artistique authentique. [58] Au vu de l'abondance d'objets camerounais dans les musées allemands visités par le couple d'artistes russes à la veille de la Première Guerre mondiale, il est toutefois surprenant que, comme pour Einstein en 1915, aucune figure camerounaise ne soit représentée dans leur publication. Il est possible que les jeunes gens n'aient pas eu l'occasion de voir de telles pièces : « Berlin et Leipzig, qui disposent des plus riches collections, m'ont donné relativement peu », se plaint Matvejs dès le début du livre. [59] A cette époque précoce, son intérêt et celui de Bubnova se portaient plutôt sur les sculptures du Congo. L'esthétique des bronzes du Bénin, alors sur toutes les lèvres, était explicitement rejetée par les deux hommes. [60]

Contrairement aux travaux pionniers d'Einstein et de Bubnova/Mavejs, tous deux réalisés avant la Première Guerre mondiale et donc encore pendant la grande période d'accumulation des collections africaines en Allemagne, Sydow ne commença à s'intéresser à l'art africain dans les musées allemands qu'après 1919, donc avec des fonds désormais stabilisés. Dans ce contexte, le Cameroun joua pour lui un rôle de plus en plus important. Dès son premier travail substantiel sur l'art non-européen, le volume Exotische Kunst. Afrique et Océanie, cinq pièces du Cameroun y étaient représentées : un grand bol appartenant au marchand d'ethnographies Umlauff→ Bio, 432 ; [61] trois masques et un grand siège sculpté figuratif provenant du musée ethnographique de Leipzig, que **[p.241]** Sydow avait probablement lui-même photographiés sur place. [62] En revanche, aucun objet n'était visible du musée de Berlin, dont le département africain-océanique ne semble pas avoir été particulièrement ouvert aux recherches extérieures sous la direction de Luschan. Le livre, à la mise en page expressionniste, n'avait pas non plus de prétention scientifique. Il commençait par la reproduction d'un tableau cubiste précoce de Pablo Picasso[63], qui se trouvait alors en possession privée à Wroclaw, et ne faisait pas l'économie de lourdes métaphores expressionnistes tardives. Ainsi, dès l'introduction, après avoir fait l'éloge des « collections d'œuvres d'art de peuples primitifs et exotiques », on pouvait lire qu'elles étaient « les seuls musées qui signifient quelque chose d'essentiel pour nous aujourd'hui »:

> « La création est ici encore une affaire immédiate : proche du sang, pénétrant dans le sang, jaillissant du sang et avec le sang [...]. Pressenti, le sang créateur des ancêtres s'agite ». [64]

L'art africain et la rhétorique allemande du « sang et du sol » ont formé une alliance contre nature dans cette étude. Pour Sydow, elle marquait le début d'une étude qui s'est précisée au cours de deux décennies et qui a gagné en expertise sur les collections africaines des musées allemands, en particulier sur celles du Cameroun à Berlin. Deux publications monumentales de Sydow sont encore citées aujourd'hui dans ce contexte : Die Kunst der Naturvölker und der Vorzeit (L'art des peuples primitifs et de la préhistoire) de 1923 ainsi que le Handbuch der afrikanischen Plastik : Erster Band : Die westafrikanische Plastik (Manuel de la sculpture africaine : premier volume : la sculpture ouest-africaine) publié en 1930 aux éditions Reimer. Avant et après cela, Sydow a publié une longue série d'articles dans des revues internationales ainsi que des monographies dans lesquelles les objets camerounais sont également mentionnés de manière sporadique. [65] On peut citer son étude

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

Religion der Naturvölker, publiée en 1926, dans laquelle onze objets camerounais sont représentés et catalogués dans un répertoire descriptif avec des numéros d'inventaire, dont sept (quatre masques, une figurine Ekoi, un Byeri et un montant de porte) provenant du Museum für Völkerkunde de Berlin ; en outre, une tête de pipe de Braunschweig et une chaise de Leipzig. [66] En 1932, Sydow publia dans les Baessler-Archiv un article structuré de manière typologique et scientifiquement précise intitulé « Die Abstrakte Ornamentik der Gebrauchskunst im Grasland von Kamerun » (L'ornementation abstraite de l'art utilitaire dans les prairies du Cameroun), avec plus de 30 tresses, récipients, cornes à boire, bols et sacs illustrés, provenant principalement du royaume de Bamum, tous du musée d'ethnologie de Berlin. [67]

En 1923, Sydow dédia son compendium Art des peuples primitifs et de la préhistoire au peintre Karl Schmidt-Rottluff. Dans la partie texte, l'auteur n'aborda pas systématiquement les différents objets, mais tenta de caractériser de manière générale la « force créatrice » qui les traversait. Le ton était plus objectif que dans le premier livre, même si les formulations racistes ou stéréotypées n'étaient pas absentes, par exemple dans un passage à l'apparence absurde sur le rapport entre l'ornementation figurative et abstraite, que Sydow tentait de discuter à l'exemple de têtes de pipe du Cameroun :

> **[p.242]** « Comme d'ailleurs le caractère général d'un peuple est bien reconnaissable à la manière dont la pipe est formée, puisque fumer est une - on peut dire : l'occupation préférée du nègre ». [68]

Mais le véritable attrait et la valeur de ce volume résidaient moins dans sa partie textuelle que dans les plus de 100 illustrations grand format de plusieurs dizaines d'œuvres du monde entier conservées dans de nombreux musées européens. Dans la rubrique « Afrique », les pièces berlinoises du Cameroun dominaient avec 24 planches, dont trois en couleur - une forme d'appréciation esthétique coûteuse sur le plan technologique et financier au début des années 20. Comme on pouvait s'y attendre, de telles planches en couleur montraient le trône de Njoya ainsi que deux bouteilles de vin de palme recouvertes de perles ; [69] en outre, un masque Ekoi, des tambours, une pipe, des récipients en terre cuite, des bijoux, des masques, des objets usuels et des cornes à boire des Bamum - tous en possession du musée de Berlin. Au lieu d'un simple répertoire d'images, le volume proposait à la fin un « catalogue des illustrations » systématique, qui donnait des indications formelles et iconographiques précises pour chaque pièce. [70] Sydow remercia expressément de cette collaboration : « Je dois une reconnaissance particulière à la direction générale des musées d'État de Berlin, qui m'a laissé carte blanche dans le choix des pièces du musée de préhistoire et du musée d'ethnologie » [71]. Mais ce n'est que dans le cadre du projet suivant que la coopération de l'entreprenant historien de l'art avec l'institution berlinoise, jusqu'alors plutôt fermée, s'intensifia.

Le projet suivant de Sydow, le Handbuch der afrikanischen Plastik (Manuel de la sculpture africaine), présenté en 1930, était d'emblée conçu comme un projet scientifique. Il fut soutenu par la toute jeune « Notgemeinschaft der Deutschen Wissenschaft » (Communauté d'urgence de la science allemande), une institution créée après la Première Guerre mondiale pour réarmer la recherche allemande et qui a précédé l'actuelle DFG (Deutsche Forschungsgemeinschaft). Entre mars 1926 et 1930 et au-delà, elle autorisa Sydow à bénéficier d'une série de bourses sans cesse renouvelées ainsi que de trois aides au voyage pour la préparation de l'ouvrage de référence (et de quelques sous-projets). [72] Sydow avait en tête un catalogue raisonné richement illustré d'objets africains dans toutes les collections publiques d'Europe, qui devaient être présentés typologiquement selon des critères géographiques et stylistiques « en utilisant tout le matériel disponible » [73], comme il l'écrivit dans la préface. Apparemment, le résultat était effectivement disponible sous cette forme, mais l'auteur a dû renoncer, peu avant l'impression, à la fois à la liste descriptive des différentes œuvres et aux illustrations en grand nombre, ce qui réduit effectivement considérablement la valeur de son étude. Mais face à l'absence persistante d'une publication fiable sur les fonds camerounais dans les musées publics allemands, le manuel de Sydow reste une source irremplaçable à ce jour.

En 110 pages, l'historien de l'art tente de classer la production artistique des différentes régions du Cameroun à l'aide d'objets concrets de la collection, dans une optique de critique stylistique. [74] Ses évaluations méthodiques de la qualité et de l'état de la documentation muséale existante sont particulièrement révélatrices **[p.243]** : elles soutiennent en de nombreux points le constat de

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande, https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1119

Sebastian-Manès Sprute dans le présent volume → chapitre Sprute, 265 et suiv. et font ressentir entre les lignes le désespoir qui a dû étreindre certains jours le scientifique qui n'a jamais été au Cameroun il y a maintenant 100 ans :

> « A toutes ces difficultés s'ajoute une autre source d'ambiguïté, qui tient aux noms des localités, etc. Les différents noms, comme Bali, Bamum, etc., ne désignent pas seulement le lieu, mais aussi la tribu et son territoire. On ne sait donc pas si un morceau de bali provient de la localité ou du paysage plus vaste de Bali. De plus, les noms de certains paysages ne sont pas fixés dans leur cercle, mais sont souvent utilisés en cartographie dans des sens différents. Par exemple, Bamilike n'est pas seulement utilisé pour désigner un petit district spécial, mais aussi pour regrouper des paysages plus petits. Ainsi, l'origine d'une pièce est parfois douteuse, même si le catalogue du musée mentionne par exemple Bamilike comme lieu d'acquisition ». [75]

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète un ouvrage en langue allemande https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1019

Une décision méthodologique prise par Sydow au milieu des années 1920 rappelle également celle que les auteurs du présent atlas ont dû prendre cent ans plus tard : il devait « se contenter de travailler sur la [mauvaise] base, telle qu'elle nous est présentée par le matériel du musée » [76]. Le fait que les musées allemands et les organisations faîtières qui en sont responsables, en particulier la Fondation du patrimoine culturel prussien, n'aient pas mis à profit le siècle dernier pour remédier à cette situation est à la fois significatif et honteux.

Il serait trop long ici d'aborder en détail les plus de 80 objets camerounais mentionnés par Sydow dans son manuel. Notons simplement que son étude s'est basée presque exclusivement sur les collections des musées ethnographiques de Berlin et, dans une moindre mesure, sur celles de Stuttgart et de Leipzig. Sydow a certainement passé des centaines d'heures au musée ethnographique ; il mentionne à plusieurs reprises dans le manuel le « catalogue sur fiches », accessible uniquement en interne, qu'il a apparemment utilisé de manière intensive. On peut se demander comment s'est déroulée la collaboration entre l'historien de l'art, qui n'est pas lié à une institution, et le personnel de l'institution berlinoise, qui était jusqu'alors plutôt réservé à l'égard de la recherche externe. Une réponse se trouve dans le manuel lui-même, une autre dans le programme des expositions de la ville de Berlin pour 1932 et une troisième dans le programme des cours de l'université Friedrich Wilhelm de Berlin. Dans le manuel, Sydow remercie chaleureusement le « professeur A. Schachtzabel » qui lui a « rendu accessible de la manière la plus libérale le matériel de sa collection d'exposition et d'étude » [77]. Depuis 1925, Alfred Schachtzabel (1887-1981) dirigeait le département africain-océanique du musée d'ethnologie de Berlin, où il travaillait depuis 1911, avec quelques interruptions. Ce nazi revendiqué, qui n'a plus été embauché après 1945 en raison de son passé au sein du parti national-socialiste, aimait manifestement s'entourer de personnes partageant ses idées au musée : L'année de sa prise de fonction en tant que **[p.244]** chef de département, l'ethnologue Hermann Baumann (1902-1972), alors âgé de 23 ans et lui aussi un partisan précoce des idées nationales-socialistes, obtint le seul poste de collaborateur permanent du département Afrique ; Baumann adhéra au NSDAP en 1932 et participa à des planifications pour une reconquête coloniale de l'Afrique par le Reich allemand. [78]

Même si elle ne peut être clairement attestée que pour la période postérieure à 1933, on peut supposer que dès le milieu des années 1920, les affinités politiques de Sydow facilitèrent considérablement son accès aux fonds africains de Berlin. En 1932, il fit office d'éditeur de catalogue et probablement aussi de commissaire de l'exposition « Afrikanische Plastik » organisée par la Sécession berlinoise en liaison avec les Staatliche Museen Berlin, qui présentait des objets provenant aussi bien des musées de Berlin, Cologne et Hanovre que de collections privées. [79] Certains des cours qu'il proposa à l'université de Berlin à partir du semestre d'été 1933 sur le thème des « peuples naturels » étaient les seuls du programme de l'Institut d'histoire de l'art à prévoir des visites guidées de musées, par exemple le cours « Kunst und Kunstgewerbe in den ehemaligen deutschen Kolonien, mit Museumsführung » (Art et artisanat dans les anciennes colonies allemandes, avec visite guidée du musée), donné au semestre d'hiver 1934.[80] A partir du semestre d'hiver 1935, le cours de Sydow s'intitule pendant trois semestres consécutifs « Introduction générale à l'art des peuples de la nature et à ses fondements raciaux »[81] - on ne peut guère parler du simple suivisme de Sydow, parfois suggéré dans la littérature de recherche actuelle, compte tenu de ses privilèges ostentatoires et de son choix de thèmes en tant que chargé de cours. [82]

Le fait que L'art des peuples primitifs et le Manuel de sculpture africaine, ces études citées à maintes reprises jusqu'à aujourd'hui, aient été écrits par un scientifique dont les recherches ont été facilitées, voire rendues possibles, par les réseaux nationaux-socialistes, n'enlève certainement rien à leur qualité scientifique. Mais dans le contexte de l'étude des œuvres africaines, l'affinité d'un scientifique avec l'idéologie nazie axée sur la discrimination raciale et l'extermination des « autres » est une circonstance particulière. L'expertise et l'enthousiasme de Sydow en matière d'histoire de l'art pour la forme, le style, l'ornementation, les lignes, les surfaces, les couleurs, voire pour l'âme des objets africains, étaient purement esthétiques, déconnectés de la prise en compte de leurs fondements sociaux. En 1936 et 1939, Sydow se rendit deux fois au Nigeria. La première fois avec le soutien de l'International Institute of African Languages and Cultures [83], fondé à Londres en 1926, ainsi que du banquier Eduard von der Heydt, pour lequel Sydow exerçait déjà depuis des années une activité de conseil, d'écriture et désormais de collection [84], la deuxième fois en 1939 « avec le soutien de la Deutsche Forschungsgemeinschaft et sur ordre du Rautenstrauch-Joest-Museum für Völkerkunde de Cologne », auquel il légua également quelques objets. [85] Une demande de financement par l'organisation nazie **[p.245]** Ahnenerbe échoua apparemment [86]. Quelques semaines avant sa mort, Sydow publia un dernier essai inspiré de ces expériences de voyage dans la revue Koloniale Rundschau. Sous le titre « Les perspectives d'avenir de l'art nègre », Sydow élargit le récit du sauvetage de la culture africaine, répandu depuis la fin du 19e siècle, en y ajoutant une vision particulièrement perverse de la politique et de l'étude de l'art :

> « Nous pouvons, si nous le voulons, provoquer une nouvelle floraison de la plastique africaine. Nous n'avons pas l'intention de créer des hordes d'héroïnes prolétarisées, mais de dominer des tribus et des peuples qui évoluent librement dans leur propre sphère culturelle. Cela vaut également pour le domaine de l'art. Son plein flux est présent dans la mémoire proche, - il n'est pas encore totalement tari. Il s'agit seulement de trouver des enseignants compréhensifs qui [...] parviennent à relancer la veine originelle et puissante de la production artistique négroïde. [...] L'objectif de la direction [doit] être de maintenir la production artistique sur les voies du style africain et d'éliminer les outsiders. [...] La question reste toutefois ouverte de savoir si un ethnologue gouvernemental sans formation en histoire de l'art est apte à juger et à faire ressortir l'essence africaine dans l'œuvre picturale ». [87]

Diriger, refroidir, faire revivre une tradition passée grâce à l'expertise artistique pour cimenter un rapport de maître et de sujet. Sydow a-t-il cherché à se recommander lui-même pour une telle mission d'avenir ? Une chose est sûre : Eckart von Sydow, spécialiste allemand des musées, expert africain, professeur d'université et national-socialiste, n'aurait pas pu jeter une lumière plus dérangeante sur son expertise en matière d'art quelques semaines avant sa mort [88].

**Perdues et mensongères**

Entre la fin de la période coloniale allemande en 1919 et le début de la Seconde Guerre mondiale, le Museum für Völkerkunde de Berlin a eu 20 ans pour exposer, étudier, publier et, à l'époque de leur reproductibilité technique, faire connaître à la communauté scientifique internationale les masques, trônes, éléments d'architecture, statues, bijoux, objets usuels, textiles, pipes, tambours, etc. camerounais en sa possession. Alors que les activités scientifiques du musée à leur égard étaient quasiment inexistantes jusqu'en 1939, un chercheur extérieur, l'historien de l'art Eckart von Sydow, contribua à partir de 1921 à leur premier classement scientifique et à leur catalogage, d'abord dans le cadre d'un projet éditorial de la maison d'édition Ullstein, puis grâce à un financement de la DFG, même si, en raison du manque de moyens, son projet d'en photographier le plus grand nombre possible et de les faire ainsi circuler au niveau international, du moins visuellement, resta lettre morte en 1930. A la veille de la Seconde Guerre mondiale, alors que les musées berlinois commençaient à déménager leurs collections et allaient bientôt fermer leurs **[p.248]** portes, tout au plus 100 objets du Cameroun (sur les 6044 qui se trouvaient au musée en 1919) avaient été documentés par des photographies dans des publications - ce qui est terriblement peu.

La suite est bien connue : [89] Dès 1934, les collaborateurs du musée furent tenus d'établir des listes d'objets qui, en cas de guerre, devaient soit être immédiatement évacués (« pièces irremplaçables »),

Ce document ne doit pas être lu sans le compte rendu critique allemande https://doi.org/10.11588/arthistoricum.119

soit être placés en lieu sûr dans le bâtiment du musée (« parties de la collection particulièrement précieuses »), soit encore être abandonnés à leur sort (« tous les autres objets ») [90]. En 1938 commença la mise en sûreté effective du groupe 1 et en partie du groupe 2. Le bâtiment principal du musée ethnographique, non loin de la Potsdamer Platz, resta ouvert au public jusqu'au milieu de l'année 1941, avec une collection d'exposition réduite. Au plus tard à l'automne, les pièces exposées furent entreposées provisoirement dans les tours dites anti-aériennes de Friedrichshain et du Zoo (dont les deux tambours monumentaux du Cameroun) ainsi que dans le coffre-fort profond de la Monnaie du Reich à Berlin, puis en partie « à partir de la fin 1942 et de manière accrue à partir de juillet 1944 jusqu'à peu avant la fin de la guerre, dans des lieux de récupération à l'extérieur - principalement les mines de Schönebeck et Grasleben ».[91] Les collections qui ne se trouvaient pas dans le bâtiment principal du musée, mais dans la « collection d'étude » dans le quartier de Dahlem, furent également déplacées en 1943 vers des lieux supposés sûrs. La plus grande partie des collections africaines fut ainsi transférée au château de Schräbsdorf (aujourd'hui Bobolice Zabkowicki) en Silésie. En mai 1945, l'Armée rouge a occupé le château, s'est approprié les caisses d'objets africains trouvées sur place comme trophées de guerre et les a emmenées à Leningrad. Là, ils ont été ré-inventoriés et stockés pendant plusieurs décennies, jusqu'à ce que l'URSS décide en 1975 de les restituer au pays frère socialiste, la RDA, concrètement au musée d'ethnologie de Leipzig. A partir de 1977, le musée a reçu 23.000 objets africains (parmi beaucoup d'autres ethnographies). Ils y sont restés non déballés jusqu'à la fin de la RDA. Dans le contexte de la guerre froide, l'administration du musée de Berlin-Ouest ne devait rien savoir de sa présence à Leipzig.

Ce n'est qu'après la chute du Mur et la réunification de l'Allemagne que ces pièces de la collection ont été rapatriées à Berlin, entre février 1991 et janvier 1993, dans le cadre de plusieurs opérations de transport coûteuses. Il est alors apparu clairement que de nombreux biens culturels africains qui se trouvaient encore à Berlin jusqu'en 1939 continuaient à manquer - jusqu'à aujourd'hui. On ne sait pas s'ils réapparaîtront un jour ou s'ils doivent être considérés comme détruits pendant la guerre. Les musées berlinois n'ont pas encore publié de liste précise des pertes d'objets ethnologiques ou africains pendant la guerre, contrairement aux collections européennes, dont les pertes sont documentées depuis de nombreuses années dans des catalogues scientifiques détaillés. De même, on ne comprend toujours pas pourquoi l'administration des musées de Berlin n'a pas profité, au milieu des années 1990, de la réintégration laborieuse de 23 251 ( !) objets culturels africains de Leipzig dans les dépôts du musée berlinois pour publier un catalogue systématique **[p.249]** de publier au moins un catalogue de ces pièces, qui représentaient tout de même un tiers de l'ensemble de la collection africaine à Berlin, estimée aujourd'hui à 75.000 numéros d'inventaire, ou au moins de les saisir dans une base de données conforme aux standards internationaux des musées, comme c'était le cas depuis longtemps dans de nombreux autres pays d'Europe et des Etats-Unis et qui fut bientôt accessible en ligne. [92] Au lieu de cela, on a consacré en 1992 beaucoup d'efforts (et bien documentés) à leur « désinsectisation » :

> « Des traces occasionnelles d'alimentation - plus dans la zone de l'emballage que sur les objets - par des coléoptères xylophages et des mites signalaient [...] l'importance de désinsectiser tous les objets en matière organique par mesure de précaution. Notre ancienne chaudière ne nous permettait pas de gérer les quantités produites, d'autant plus que des doutes subsistaient depuis longtemps quant à l'innocuité du procédé et que les transformations techniques n'avançaient que lentement. Avec l'aide d'une entreprise de désinfestation professionnelle et de ses "bulles", mais aussi par nos propres moyens et grâce aux nombreuses heures de travail des employés, nous avons finalement pu surmonter ce goulot d'étranglement » [93].

Hormis du point de vue de la conservation, les collections africaines n'avaient manifestement aucune priorité à Berlin au début des années 1990. Une partie d'entre elles ne retourna même pas dans le bâtiment du musée à Dahlem, mais dans un soi-disant dépôt supplémentaire « dans l'ancien étage de protection anti-aérienne du bâtiment de la collection d'étude » [94]. Il n'est guère surprenant que dans ces conditions, le musée n'ait pas non plus entrepris de réflexion scientifique à leur sujet.

Mais revenons à l'après-guerre. Après un début d'incertitude quant au sort des pièces de la collection qui avaient été délocalisées pendant la guerre, mais qui n'avaient pas été emmenées en Union

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

soviétique, le musée ethnologique de Berlin (Ouest) put reprendre ses activités au milieu des années 1950 avec un fonds africain de plus de 30.000 pièces - dont plusieurs milliers provenant du Cameroun, qui attendaient un traitement scientifique systématique depuis leur prélèvement à l'époque coloniale. Mais au lieu de commencer ce travail et de donner enfin à la collection berlinoise la visibilité internationale qu'elle méritait en raison de son volume, de sa qualité et de son historicité, Kurt Krieger (1920-2007), employé depuis 1940 au département africain et directeur de ce dernier après 1945, s'est concentré sur cette tâche, combler autant que possible « les lacunes apparues pendant la guerre par des acquisitions appropriées » [95] - selon ses propres indications, le musée a acquis 8483 nouveaux objets d'Afrique jusqu'en 1973 - et « reprendre, après une longue pause forcée, la tradition de faire effectuer des voyages de collecte et de recherche par des collaborateurs du musée ». [96]

La première publication sous forme de catalogue d'objets camerounais de la part du musée n'eut lieu qu'en 1960, 15 ans après la fin de la guerre, un demi-siècle après la perte de la colonie, sous la forme de 80 courtes notices de catalogue, dont 29 avec des illustrations en noir et blanc dans le premier volume **[p.250]** de la « Neue Folge » des Veröffentlichungen des Museums für Völkerkunde Berlin. Outre le chef de département Krieger, l'ancien américaniste Gerdt Kutscher (1913-1979) était l'éditeur du volume. Peu de temps auparavant, il avait adapté pour la publication l'œuvre posthume de Sydow, Afrikanische Plastik (1954). Sous le titre Masques d'Afrique de l'Ouest, ils proposaient ici une coupe thématique de la collection africaine de Berlin, chaque objet étant accompagné d'informations succinctes et, pour la première publication, d'une illustration grand format. « Le matériel proposé doit faire connaître les collections du musée de Berlin et servir de base à des recherches ultérieures », disait l'introduction du catalogue. [97] Une discussion scientifique a été explicitement évitée. Même s'il n'y a pas eu ici de classement comparatif, typologique, bibliographique, ethnologique, d'histoire de l'art ou scientifique de quelque nature que ce soit des fonds, certaines œuvres de la collection camerounaise du musée de Berlin, unique au monde avec celles de Stuttgart et de Leipzig, ont acquis pour la première fois une visibilité en dehors des salles de dépôt. Cette dynamique s'est poursuivie avec la parution des catalogues partiels des collections Plastiques d'Afrique de l'Ouest I (1965, dont 101 notices de catalogue sur le Cameroun, 94 avec illustrations), Plastiques d'Afrique de l'Ouest II (1969, 69 notices, toutes avec illustrations) et Plastiques d'Afrique de l'Ouest III (1969, 120 notices de catalogue, toutes avec illustrations) [98], qui, eux aussi, sans prétentions historiques, ethnologiques ou théoriques, ont simplement jeté les bases d'une poursuite scientifique : La transparence. En 1969, exactement 60 ans après la fin de la période coloniale allemande au Cameroun, environ 300 objets camerounais parmi les quelque 6000 entrés au Museum für Völkerkunde jusqu'en 1919 avaient ainsi été publiés au moins une fois par l'institution qui les conservait, avec une illustration et des informations de base.

Mais il était temps. En effet, à cette époque, l'intérêt mondial pour le patrimoine culturel matériel du Cameroun avait depuis longtemps donné lieu à des publications et des expositions, notamment au Cameroun même, qui offraient une classification et une appréciation différenciées des produits artistiques et artisanaux locaux, en particulier pour la région du Grassland. En 1953, la célèbre maison d'édition panafricaine « Présence Africaine » à Paris publiait le volume richement illustré Les Bamiléké. Une civilisation africaine de Raymond Lecoq, qui traitait de la culture matérielle dans la région du Grassland comme d'une prouesse artistique. [99] La même année, le Milwaukee Public Museum dans l'Etat américain du Wisconsin exposait pour la première fois des œuvres camerounaises impressionnantes de la collection du missionnaire Paul Gebauer, né en Silésie, émigré aux Etats-Unis au milieu des années 1920 et travaillant dans l'ouest du Cameroun à partir de 1931 - avec des conséquences importantes pour la réception de l'art camerounais aux Etats-Unis. Il serait trop long d'énumérer ici toutes les expositions qui ont présenté des œuvres camerounaises depuis les années 1960 et 1970, le plus souvent des œuvres du Grassland. [100] On ne mentionnera ici qu'une exposition organisée en 1964 par le conservateur pour l'Afrique du British Museum, **[p.251]** William Fagg, sous le titre Afrika. 100 Stämme - 100 Meisterwerke in ... West-Berlin ( !) et Paris, dans laquelle étaient également exposées quelques rares œuvres prêtées par le Musée d'ethnologie de Berlin. [101]

C'est au plus tard à ce moment-là que tous les cercles internationaux qui s'intéressaient au patrimoine culturel matériel du Cameroun ont dû prendre conscience qu'il y avait à Berlin un fonds énorme, mais quasiment inexploité sur le plan scientifique. Inversement, cet intérêt mondial pour leur collection à peine publiée n'a pas pu échapper aux responsables du musée berlinois. Mais cela ne semble pas les

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthrsh.ifcum.2219

avoir incités à réaliser un projet substantiel de publication ou d'exposition : Aucun autre catalogue partiel de la collection n'a été publié après 1969. De même, le musée berlinois ne s'est guère manifesté au niveau international par des prêts de ses collections camerounaises dans le cadre d'expositions. Cela est particulièrement frappant dans la composition des œuvres présentées par la conservatrice américaine Tamara Northern dans sa première exposition Royal Art of Cameroon (1973), aujourd'hui largement reconnue comme un jalon scientifique. [102] Dans la préface, elle soulignait que seule l'Allemagne possédait des collections permettant d'illustrer la diversité et la différenciation précoloniales de l'héritage culturel matériel du Cameroun, c'est-à-dire des objets anciens, tandis que les nombreuses collections des Etats-Unis regorgeaient d'exemples « from the 1930s and later ». [103] En conséquence, l'exposition présentait 30 pièces du Linden-Museum de Stuttgart (la conservatrice a exprimé sa « special appreciation » à son directeur Friedrich Kussmaul) [104] ainsi que six pièces du Völkerkundemuseum de Francfort-sur-le-Main. Northern indiqua expressément que les pièces de ces musées « all date from the turn-of-the-century or earlier, [and] have never been exhibited outside Germany, for the most part have not been previously published ».[105] Aucun prêt n'est venu de Berlin, mais seulement des photographies : un modèle de reproduction pour l'illustration de la paire de statues monumentales de la Com (III C 20681 et III C 20682→ Bildheft XIII), [106] que Sydow avait déjà publiée en 1923 et Krieger en 1965, ainsi que cinq photographies historiques de terrain de l'ethnologue de musée Bernhard Ankermann, provenant des archives photographiques du musée, Northern étant fier de signaler leur performance de publication : « this and the following field photographs are here published for the first time » [107].

On ne peut que spéculer sur les raisons pour lesquelles Berlin n'a pas mis d'objets à disposition en 1973, mais seulement du matériel photographique. [108] Peut-être la maison ne voulait-elle pas se priver d'une pièce d'exposition importante l'année de l'ouverture de son nouveau bâtiment spectaculaire dans le complexe muséal de Dahlem, qui devait servir de contrepoids aux musées de la RDA à Berlin-Est ? Peut-être était-il trop préoccupé par lui-même et par son réaménagement, comme le suggère un résumé historique publié également en 1973 par Kurt Krieger, qui réduit quasiment l'histoire centenaire de son département africain au musée d'ethnologie de Berlin à une histoire d'accumulation, de problèmes de place **[p.252]** et de déménagements, pour conclure par cette phrase lapidaire : « le travail futur doit être consacré dans une plus grande mesure que jusqu'à présent à l'exploitation scientifique des fonds de la collection » [109]. Mais peut-être aussi que le statut d'occupation de Berlin-Ouest ne permettait pas le prêt international entre musées ou du moins le rendait compliqué. Quoi qu'il en soit, les précieuses collections berlinoises du Cameroun sont restées peu visibles au niveau international et peu étudiées scientifiquement, même dans les années 1970 et 1980. De plus, les revendications de restitution soutenues par l'UNESCO de certains pays africains devenus indépendants, en particulier le Zaïre (Congo) et le Nigeria, ont justement conduit à cette époque à ce que la Fondation du patrimoine culturel prussien et les musées d'État de Berlin décident explicitement de ne plus publier ni même d'établir de listes d'objets, afin de ne pas « éveiller les convoitises », comme l'indiquait plus tard un document confidentiel de défense contre les restitutions :

> « Nos musées d'ethnologie et les administrations culturelles mettent en garde contre l'établissement de telles listes. Cela ne ferait qu'attiser les convoitises. Les listes de nos collections doivent en tout cas être évitées dans les textes. Il s'agit là d'un postulat particulièrement important ». [110]

Dans les années 1980, les chances d'apprendre quelque chose sur les collections africaines du musée de Dahlem étaient extrêmement faibles pour les personnes extérieures. En 1982, on pouvait lire dans la revue d'art : « A propos de catalogue - on est certes traité plus aimablement dans la maison moderne d'ethnologie de Berlin, mais il n'y a pas non plus de catalogues complets » [111]. Même les hommes et femmes politiques de haut rang de la République fédérale n'avaient guère accès aux informations sur les collections. C'est ce qui ressort d'un échange de lettres entre Hildegard Hamm-Brücher (1921-2016), alors secrétaire d'État à la Culture au ministère des Affaires étrangères, et un collaborateur de l'antenne de ce ministère à Berlin-Ouest durant l'été 1982. Hamm-Brücher avait alors annoncé publiquement des restitutions au Cameroun et au Togo à l'occasion du centenaire de la conférence de Berlin de 1884 ; elle envisageait également d'organiser à cette occasion une exposition avec de tels fonds. Le collaborateur s'est donc rendu à Dahlem, au musée d'ethnologie, pour obtenir

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

des informations sur les fonds du Cameroun. Sa réponse désabusée à la secrétaire d'État, le 1er septembre 1982, était la suivante :

> « Voici ce que mes investigations ont révélé :
>
> 1. il n'existe pas de catalogue publié des collections du département Afrique du Museum für Völkerkunde : une vue d'ensemble complète de ces collections ne pourrait être obtenue qu'en consultant les documents internes du musée.
>
> 2. une visite (tout à fait inappropriée) des objets exposés au musée de Dahlem a révélé qu'il existe au Cameroun une collection assez importante provenant de deux cercles culturels. [...]
>
> [La collection du Cameroun contient un certain nombre d'objets qui, sans que l'on puisse en déduire une quelconque valeur artistique ou historique, pourraient impressionner un public plus large par leur taille et leur nature - parmi eux, les cadeaux offerts à l'empereur Guillaume II, décrits dans la fiche d'information ci-jointe.
>
> 3. le professeur Krüger [sic], responsable de la section africaine, a expliqué qu'il y avait dans les réserves d'autres objets qui pouvaient tout à fait être exposés, par exemple dans le cadre d'une exposition temporaire. Dans l'ensemble, il a toutefois estimé que peu de ces objets avaient une signification dépassant le cadre de l'exemple ; en général, des objets équivalents seraient encore disponibles en suffisance dans les pays d'origine.
>
> 4. le professeur Krüger [...] a par ailleurs attiré l'attention sur les fonds d'autres musées - par exemple Stuttgart et Munich ». [112]

Ce document ne doit pas être le seul et complète original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/artdistoricum.1219

Cette lettre n'a pas besoin d'un long commentaire : à l'opacité volontairement organisée (et pas seulement) de la collection du Cameroun s'est ajoutée à Berlin la volonté manifeste de ne pas éveiller l'intérêt pour ce fonds unique au monde. La minimisation flagrante de son importance vis-à-vis d'un représentant de l'Etat peut paraître surprenante au vu de la connaissance intime de Krieger des objets du Cameroun, qu'il avait lui-même partiellement publiée dans l'ouvrage en trois volumes Masques et sculpture d'Afrique de l'Ouest, mais plus encore au vu de la recherche sur l'art du Cameroun, alors en plein essor au niveau international, qui - comme Tamara Northern dans la déclaration susmentionnée - ne cessait d'attirer l'attention sur le caractère historiquement unique des objets conservés dans les musées allemands, ne peut être compris que comme la tromperie délibérée d'un muséologue expert, et ses références à Stuttgart et Munich comme une tentative fallacieuse de détourner l'attention de « ses » collections. Le fait que Krieger parle en outre de collections prétendument « équivalentes » restées dans les « pays d'origine » révèle un degré de cynisme qui laisse pantois, compte tenu de l'ampleur de l'extraction de biens culturels au Cameroun à l'époque coloniale, dont le musée de Berlin a largement profité et qu'il avait lui-même décrite dans un résumé de l'histoire de l'établissement en 1973. On ne peut évidemment pas totalement exclure que le conservateur chargé de l'Afrique au Musée d'ethnologie de Berlin ait été convaincu, en tant qu'ethnologue, de l'absence de valeur de la collection camerounaise qui y était conservée. Ailleurs, en dehors de Berlin, ce point de vue n'était en tout cas pas partagé à l'époque.

**[p.256] Ex-Berlin**

A l'exception d'une courte période entre 1960 et 1969, durant laquelle le Musée d'ethnologie de Berlin a systématiquement fait connaître une modeste partie de ses collections camerounaises dans les quatre répertoires Masques et Sculptures ouest-africaines I-III, rien ou presque n'a été fait à leur sujet au sein de l'institution jusqu'à la fin du XXe siècle en termes de recherche. Jusqu'en 1999, ils n'ont été classés et appréciés scientifiquement qu'en dehors de l'Allemagne, dans des articles isolés ou à l'occasion d'expositions ou dans des ouvrages de synthèse sur l'art au Cameroun. Dans les deux publications de Tamara Northern The Art of Cameroon (cat. d'exposition, 1984) et de Pierre Harter Les Arts du Cameroun (1986), considérées jusqu'à aujourd'hui comme des ouvrages de référence, 37

pièces camerounaises appartenant au musée de Berlin sont présentées. Pour l'exposition de Northern, organisée par le Smithsonian Institution Traveling Exhibition Service et présentée en 1984 à Washington, New Orleans, Houston, Chicago et New York, le Museum für Völkerkunde de Berlin a prêté douze œuvres camerounaises, dont quatre en couleur, qui ont été réenregistrées pour le catalogue. [113] De son côté, le médecin et collectionneur français Pierre Harter (1928-1991), établi au Cameroun, a placé environ 70 pièces de Berlin dans le contexte général de la production artistique qu'il a systématiquement étudiée dans le Grassland, dont 25 sont reproduites en noir et blanc. [114] Ces publications témoignent du grand intérêt international pour la collection berlinoise au milieu des années 1980, dont le conservateur affirmait à cette même époque « que peu de ces objets avaient une signification dépassant l'exemplarité » [115]. Le mépris affiché ou peut-être réel de la collection a cependant eu à Berlin des antécédents aux conséquences importantes - il convient de le rappeler pour finir.

Si l'on feuillette les catalogues des collections de grands musées internationaux comme le Musée du Quai Branly-Jacques Chirac à Paris ou la Smithsonian Institution à Washington, un nom revient souvent dans la chaîne de provenance des objets camerounais : Speyer. [116] C'est notamment le cas pour une série d'icônes des « Arts of Cameroon » : par exemple, la représentation grandeur nature d'un homme du royaume de Bamum, autoportante et recouverte de perles, exposée aujourd'hui au National Museum of African Art de Washington (inv. 85-8-1) et qualifiée de « statue extraordinaire » par Tamara Northern[117] → cahier d'images XLI. [118 ] Ou encore la figure de roi (inv. 70.2017.66.3) récemment transférée au musée du Quai Branly-Jacques Chirac, qui avait auparavant fait l'objet de nombreuses publications et d'au moins dix expositions, des États-Unis au Japon, depuis les années 1970, et qui a changé de propriétaire en 2008 pour plus d'un million d'euros, lequel l'a finalement offerte à l'institution parisienne. [119] Et encore plus pour la Bangwa Queen du Musée Dapper à Paris (inv. 3343), cette **[p.257]** statuette au bras cassé de la région de Fontem, à l'ouest du Cameroun, déjà élevée au rang d'icône dans les années 1930, que Man Ray a prise à Paris en 1934 avec une femme blanche nue, créant ainsi l'une des photographies les plus connues du XXe siècle. [120] Des années 1930 à 1966, la Bangwa Queen a fait partie de la collection légendaire de l'entrepreneuse américaine en cosmétiques Helena Rubinstein (1872-1965) ; elle a été présentée dans de nombreuses expositions d'art africain depuis 1935, de l'épopée African Negro (1935) au MoMA de New York à Heroic Africans. Legendary Leaders, Iconic Sculptures (2011) au Metropolitan Museum, également à New York. Ces trois œuvres ont en commun le fait qu'elles proviennent en fait du Museum für Völkerkunde de Berlin. Elles ont été - parmi beaucoup d'autres - retirées des collections dans les années 1920 grâce aux bonnes relations personnelles du marchand d'art au réseau international Arthur Max Heinrich Speyer (1894-1958), également appelé Speyer II, avec le personnel du Museum für Völkerkunde de Berlin, et cédées soit contre paiement, soit en échange d'autres objets à Speyer, qui les a revendues sur le marché de l'art international ou directement à des musées. A Berlin, le retrait littéral de ces pièces de l'inventaire du musée (« catalogue général ») a eu lieu en 1926 et 1929 [121].

Au total, Speyer et son père, dont il poursuivait ainsi la pratique commerciale, acquirent entre 1919 et 1939, selon les connaissances actuelles, au moins 5540 ( !) objets individuels de l'inventaire du musée de Berlin, dont au moins 175 de la collection africaine, dont une grande partie seulement après 1925, lorsque Schachtzabel devint responsable du département africain-océanique. [122] Comparé aux quelque 600 objets de la section océanienne que le musée céda également à Speyer à partir de 1925, le nombre d'objets africains ne pèse pas lourd à première vue. Mais les pièces dont le musée s'est séparé étaient loin d'être des doublons, c'est-à-dire des pièces dont on pouvait se passer, qui se trouvaient plusieurs fois dans le magasin du musée et y prenaient inutilement de la place. Il s'agissait plutôt de pièces absolument exceptionnelles d'une collection de l'époque coloniale, comme il n'en existait nulle part ailleurs qu'en Allemagne.

Pour la visibilité, la circulation et l'étude scientifique de ces objets, et plus généralement pour l'étude et la promotion des « Arts of Cameroon », ces dépôts ont certainement été un avantage, d'autant plus qu'ils n'auraient jamais bénéficié à Berlin de l'attention qu'ils ont reçue après le départ du musée d'ethnographie - à supposer même qu'ils aient survécu à la Seconde Guerre mondiale. Néanmoins, et malgré les contraintes financières et spatiales de l'institution dans les années 1920, ces cessions doivent être interprétées soit comme une forme d'erreur flagrante d'appréciation de l'importance des pièces, soit comme une indifférence totale à leur égard - le musée n'avait pas fait d'effort particulier

Ce document ne doit pas être lu seul, il complète l'original en langue allemande. https://doi.org/10.11588/arthistoricum.2219

pour les publier - soit comme une source d'argent facile - cynique et incompatible **[p.258]** avec l'image promue d'une institution orientée vers de nobles principes scientifiques. Au total, le Museum für Völkerkunde de Berlin a reçu 13 autres objets (non africains) de Speyer en échange de sept objets cédés ; en outre, 10.000 marks-or en 1923/24 pour 98 pièces et au moins 6000 Reichsmark en 1928/29 pour 71 pièces africaines [123] - des sommes qui ne semblent pas particulièrement élevées en comparaison avec le prix moyen des objets africains dans les centres de commerce d'art européens de l'époque. [124] Si l'on pousse le raisonnement jusqu'au bout, on ne peut s'empêcher de penser que le musée de Berlin s'est comporté dans l'entre-deux-guerres comme une réserve pour le commerce de l'art. Il serait peut-être possible de déterminer dans le cadre d'une étude indépendante si les employés du musée en ont également profité personnellement.

**Et maintenant ?**

A la question posée au début de cet article sur l'utilité scientifique de la présence centenaire d'environ 6000 objets historiques du Cameroun au Musée ethnologique de Berlin (devenu par la suite le Musée d'ethnologie), la réponse est décevante : elle n'a pratiquement rien apporté jusqu'en 1999. Jusqu'à la toute fin du 20e siècle, l'institution propriétaire ne s'est que rarement penchée de manière scientifique sur les biens culturels extraits du Cameroun pendant la période coloniale allemande, principalement par le personnel militaire, dans des conditions souvent brutales. Elle n'a fait connaître sa présence à la communauté scientifique que tardivement (entre 1960 et 1969), pour une courte période et de manière partielle, sous la forme d'informations et d'illustrations de type catalogue pour environ 300 objets de l'ensemble de la collection. Ce n'est qu'en 1999 que Hans-Joachim Koloss (1938-2013), spécialiste du Cameroun et conservateur du département Afrique du Musée d'ethnologie de Berlin de 1985 à 2001, a tenté de donner une valeur scientifique à la collection : Le catalogue Afrika. Art et culture. Meisterwerke afrikanischer Kunst est la première publication berlinoise à commenter en détail (seulement) une petite trentaine d'objets du Cameroun et à les accompagner de références bibliographiques (qui ne tenaient toutefois pas compte du débat international). [125] Plus tard, des études précises et intensives sur des parties de la collection du Cameroun, comme celles menées par Michaela Oberhofer dans les années 2009/10 pour les précieuses œuvres de Foumban et partiellement publiées [126], n'ont été intégrées dans aucun projet de recherche ou de catalogage majeur du musée. Oberhofer a rapidement rejoint le musée Rietberg de Zurich en tant que conservatrice et entretient depuis lors des contacts étroits avec le musée-palais de Foumban. [127]

Le manque d'intérêt scientifique pour la collection ne signifie cependant pas l'inaction du musée berlinois. Au cours des 100 années qui ont suivi la fin de la période coloniale allemande, l'institution s'est concentrée sur le traitement chimique des pièces camerounaises, généralement composées de matériaux organiques tels que le bois, **[p.259]** le raphia ou les plumes, afin de les rendre « immortelles » pour les générations futures de mortels, dans la bonne tradition muséale : Beaucoup sont maintenant tellement contaminées que leur manipulation est dangereuse pour la vie humaine. Une autre activité du musée au cours du même siècle a consisté entre autres à à déplacer beaucoup les collections du Cameroun au sein de la ville ou des sites du musée, d'abord par manque de place (1926), puis dans le contexte de délocalisation de la Seconde Guerre mondiale (1938-1942) et des troubles de l'après-guerre (jusqu'en 1955), puis à l'occasion de l'ouverture du grand complexe muséal de la Fondation du patrimoine culturel prussien à Berlin-Ouest (1973) ainsi que dans le cadre de la réintégration des parties de collections rapatriées d'Union soviétique via la RDA (1990) ; peu de temps après, en raison de l'idée, née de la démolition du Palais de la République et de la reconstruction du château de la ville au centre de Berlin, d'un hébergement séparé de la collection d'exposition ethnologique dans le château (env. 100 objets dans la salle du Cameroun du soi-disant Humboldt Forum, env. 180 dans le « module Schaumagazin Afrika » - sans indication de leur provenance) [128] et le reste (env. 4700 objets dans différents dépôts peu accessibles au public et aux spécialistes, répartis dans Berlin).

Durant cette période et malgré les multiples manipulations des objets, aucune documentation systématique et utilisable de manière fiable n'a été établie sur le fonds. Tout ou presque ce qui a été fait scientifiquement avec les objets camerounais appartenant au musée de Berlin entre 1900 et 2000 a été fait en dehors de l'institution : dans les années 1920/30 par l'historien d'art national-socialiste Eckart von Sydow, qui continue à être beaucoup cité dans la littérature de recherche ; à partir des

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

années 1970 par des experts internationaux de l'art du Cameroun, qui ont surtout travaillé au Cameroun même (par ex.par exemple Jean-Paul Notué), aux Etats-Unis (par exemple Tamara Northern, Christraud M. Geary) et en France (par exemple Pierre Harter), le catalogue partiel des collections de Berlin publié entre 1960 et 1969 a été utilisé pour des hypothèses et des analyses ; au cours des deux dernières décennies, surtout par des chercheurs indépendants (par exemple Andreas Schlothauer, Bettina von Lintig). Les seuls objets camerounais qui ont fait l'objet d'une appréciation scientifique au cours des 100 dernières années se trouvent parmi ceux dont le Museum für Völkerkunde s'est débarrassé dans les années 1920. Ce n'est qu'après leur départ de Berlin qu'ils ont acquis une renommée internationale.

***Texte carte [p.246/247]***

1 Dans le Berlin des années 1920/30, les collections africaines ou camerounaises se trouvaient à deux endroits : la partie « exposée » dans le magnifique bâtiment du musée d'ethnologie au centre-ville et une partie beaucoup plus importante dans les dépôts et la « collection d'étude » du musée à Dahlem. De cette répartition dépendait également leur sort pendant la Seconde Guerre mondiale. Les premiers plans d'évacuation en cas de guerre ont été formulés par le musée dès 1934.

2 A partir de 1938, les éléments de la collection du Prachtbau (Berlin Mitte) ont été transférés dans les sous-sols de l'institution selon un plan de priorité (I, II, III). Les pièces jugées moins précieuses restèrent dans les salles. La collection d'exposition réduite est restée ouverte au public jusqu'à la mi-1941. A partir de novembre 1941, les biens du musée ont été déplacés à l'intérieur de Berlin, entre autres dans des tours antiaériennes. De fin 1942 à juillet 1944, le transport systématique vers des lieux sûrs en dehors de Berlin, principalement vers les mines de Schönebeck et Grasleben, s'est intensifié.

3 Le transfert des éléments de la collection africaine de Dahlem à Schräbsdorf (aujourd'hui Bobolice Ząbkowice) en Silésie a commencé fin 1943. Jusqu'au 23 juillet 1944, sept transports ont été effectués avec 25 000 objets dans 318 caisses en bois ainsi que 1031 grands objets isolés.

4 Du 8 mai 1945 jusqu'en avril 1946 au moins, l'Armée rouge a occupé le château de Schräbsdorf et a transporté tous les objets, emballés ou non, vers Leningrad. En outre, elle s'est emparée à Berlin de 75 caisses contenant des objets du musée ethnographique qui avaient déjà été emballés, mais qui n'avaient pas été évacués. Jusque dans les années 1970, on ne savait pas où se trouvaient les collections, qui étaient considérées comme perdues.

5 Le 6 août 1975, le comité central du PCUS a décidé de transférer les objets ethnologiques emportés en 1945 en URSS vers l'État socialiste frère, la RDA. Le choix s'est porté sur le musée d'ethnologie de Leipzig (aujourd'hui Grassi Museum).

6 En 1977/78, la prise en charge effective par le musée de Leipzig de 727 caisses en bois et 293 paquets individuels (500 m3) en provenance de Leningrad eut lieu. Les caisses, remplies pour moitié environ d'objets africains, ont été entreposées sans être déballées.

7 En janvier 1990, quelques semaines seulement après la chute du mur de Berlin, des négociations ont été entamées pour le rapatriement de la « collection Leningrad » de Leipzig à Berlin. Environ 23000 objets africains ont été réintégrés au Museum für Völkerkunde de Dahlem entre août 1990 et juillet 1992, une grande partie d'entre eux étant d'origine camerounaise. Certains objets avaient été endommagés, beaucoup manquaient et continuent de manquer.

***Légende de la carte***
**Itinéraires de transport, lieux d'évacuation et de conservation des collections africaines du Museum für Völkerkunde de Berlin. 1938-1992**

La plus grande partie des collections transférées du Cameroun à Berlin pendant la période coloniale est restée invisible dans la capitale de l'Empire allemand pendant plusieurs décennies ou n'était même plus en possession du Musée d'ethnographie. Des recherches exactes sur le destin des collections

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.219

camerounaises pendant la Seconde Guerre mondiale et la Guerre froide sont nécessaires de toute urgence.

***Texte carte [p.254]***

1 avant 1899. Création de la figure dans la région de Bangwa, nom de l'artiste non documenté.

2 1899. acquisition par Gustav Conrau pour le compte du Musée d'ethnologie de Berlin.

3 1899. entrée dans l'inventaire du Musée d'ethnologie de Berlin (Inv. III C 10522).

4 1942/43. déménagement au château de Schräbsdorf en Silésie (aujourd'hui Bobolice, au nord-est de Ząbkowice Śląskie/Pologne).

5 1945/46 Transport vers l'URSS, stockage à Leningrad.

6 1977/78. restitution à la RDA, stockage au Musée d'ethnologie de Leipzig (aujourd'hui Grassi Museum).

7 1991/92. retour au dépôt du Musée d'ethnologie de Berlin.

***Légende de la carte***
**Stations d'une "figure masculine debout" de Bangwa. 1899-2023**

Cette figurine en bois de 34 cm de la région de Bangwa fait partie des milliers d'objets africains du Musée d'ethnologie de Berlin qui ont été emportés en 1945 par l'Armée rouge comme trophée de guerre à Leningrad. Au milieu des années 1970, l'udSSR a restitué environ 23.000 objets africains à la RDA. Ils ne sont retournés de Leipzig à Berlin qu'après la réunification. Dans le catalogue général manuscrit de l'Ethnologisches Museum, seul un petit tampon bleu témoigne du voyage de la figurine masculine en raison de la guerre : "retour de L." .

*Changement de propriété (période coloniale)*
*Voies de transfert (dues à la Seconde Guerre mondiale)*

***Texte de la carte [p.255]***

1 avant 1899. Création de la figure dans la région de Bangwa, nom de l'artiste non documenté.

2 1899. acquisition par Gustav Conrau pour le compte du Musée d'ethnologie de Berlin.

3 1899. entrée dans l'inventaire du Musée d'ethnologie de Berlin (Inv. III C 10529).

4 1929. vendu au marchand Arthur Speyer, Berlin.

5 avant 1935. Revente au marchand Charles Ratton, Paris.

6 vers 1935. revente à Helena Rubinstein, Paris/New York.

7 1966. vente aux enchères de la collection Rubinstein par Sotheby's/Parke Bernet.

8 1966. acheté aux enchères par Harry A. Franklin, Los Angeles, qui lègue la figurine à sa fille Valerie Franklin en 1983.

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'intégralité de la thèse allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

9 1990. vente aux enchères par Sotheby's et achat par le Musée Dapper, Paris (inv. 3343) pour 3,4 millions USD.

***Légende de la carte***
**Stations de la "Bangwa Queen". 1897-2023**

Cette fi gure en bois de 82 cm de la région de Bangwa fait partie des nombreux objets camerounais vendus par le Museum für Völkerkunde de Berlin dans les années 1920. Le départ de Berlin marqua le début d'une période internationale pour nombre d'entre eux.

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

[p.265] Chapitre 12

# **Le chaos au musée.** Inventaire et ordre des connaissances

SEBASTIAN-MANÈS SPRUTE

Les collections publiques de la République fédérale d'Allemagne conservent aujourd'hui un total d'environ 40.000 objets d'origine camerounaise - tel est l'un des principaux résultats de notre projet de recherche. Cette quantité énorme était inconnue jusqu'à présent. Seul un travail de reconstitution minutieux l'a rendue visible. Les méthodes sur lesquelles repose ce travail, mais aussi les obstacles qui s'opposent à la visibilité du « continent » camerounais dans les musées allemands, seront présentés dans les paragraphes suivants.

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande. https://doi.org/10.1158/mthistoucm.1218

## I. SITUATION DES SOURCES

### Institutions de collecte

La réalisation de tout inventaire du patrimoine culturel matériel en Allemagne se heurte tout d'abord au problème de l'absence d'une vue d'ensemble exhaustive des lieux où est conservé tel ou tel type de patrimoine, et en quelle quantité. Dans le très large paysage muséal allemand, on trouve du patrimoine culturel camerounais dans tous les types de musées existants - même dans des institutions dont le nom, l'orientation thématique ou les domaines de collecte ne le laissent pas supposer. Selon la distinction de l'Institut de recherche sur les musées, il s'agit de musées d'histoire locale et régionale, de musées d'art, de musées de châteaux, de musées d'histoire naturelle, de musées de sciences naturelles et techniques, de musées historiques et archéologiques, de musées de collection avec des collections complexes, de musées spéciaux d'histoire culturelle ainsi que d'institutions définies comme « plusieurs musées dans un complexe muséal ». [1]

Pour notre inventaire, nous avons en outre pu obtenir des données de musées de mission, de collections universitaires et d'une collection appartenant à un organisme privé. Après avoir identifié tous les grands fonds de collections publiques, nous avons renoncé à identifier et à recenser d'autres fonds, en particulier les petits fonds d'institutions « hors sujet », difficiles à identifier. [2] Il est cependant probable [p.266] qu'au-delà de cette étude, on trouve encore d'autres institutions de collections allemandes dans lesquelles le patrimoine culturel camerounais est conservé. [3]

En outre, nous n'avons inclus que les institutions situées à l'intérieur des frontières de l'Allemagne réunifiée en 1990. Les collections situées dans des régions qui étaient certes considérées comme faisant partie du territoire allemand à l'époque coloniale, mais qui ne le sont plus aujourd'hui, n'ont pas été prises en compte, ce qui exclut par exemple les collections de l'ancien musée provincial de Prusse occidentale de Gdańsk (Danzig), du musée municipal de Szczecin (Stettin) ou de l'université de Wrocław (Breslau). [4] De même, nous n'avons pas poursuivi les fonds qui ont été transférés à l'étranger pendant la Seconde Guerre mondiale ou immédiatement après, par exemple de la zone d'occupation soviétique vers l'URSS. [5] En outre, à l'exception de la vaste collection privée du couple Daetz présentée au public dans le palais du château de Lichtenstein (Saxe), les collections privées allemandes contenant des fonds camerounais n'ont pas non plus été incluses dans notre étude. [6] Bien que la collecte de données reste incomplète, notre projet a entrepris pour la première fois un inventaire qui recense le patrimoine culturel camerounais conservé dans la majorité des institutions de collections publiques allemandes.

Notre étude se base essentiellement sur des tableaux d'inventaire mis à notre disposition par les institutions identifiées. Au cours de la saisie des données de base pour l'évaluation ultérieure et l'étude approfondie des fonds, il s'est avéré qu'il n'existait aucune norme interinstitutionnelle et souvent aucune norme interne à l'institution pour la structuration du contenu et de la forme des documentations de collection. Dans de nombreux cas, les informations historiques sur les collections n'ont pas encore été retravaillées ou sont disponibles dans les états de traitement les plus divers et dans les formats les plus variés - de la fiche manuscrite à l'entrée numérisée dans la base de données.

Dans certains cas, les données d'inventaire ont été rassemblées spécialement pour notre projet de recherche. [7]

La volonté de partager des données considérées comme sensibles dans une perspective postcoloniale témoigne de la réorientation critique et autoréflexive à laquelle travaillent depuis quelques décennies des musées ethnologiques de premier plan. Les recherches sur la provenance dans des contextes coloniaux sont activement encouragées en de nombreux endroits, comme récemment par l'association de recherche PAESE - Provenienzforschung in auereuropäischen Sammlungen und der Ethnologie in Niedersachsen, pour ne citer qu'un exemple. [8] Cependant, les documentations historiques potentiellement disponibles des collections de nombreuses institutions ne sont pas encore disponibles sous une forme unifiée, homogène et facilement accessible. Dans la plupart des cas, il n'est pas encore possible d'accéder à l'ensemble des connaissances historiques. C'est pourquoi notre étude se base sur les données de la documentation des collections, que les institutions tiennent le plus souvent sous la rubrique **[p.267]** « Inventaire ». Même si ces données varient d'une institution à l'autre et ne sont souvent même pas standardisées au sein de l'institution, elles constituent la forme la plus appropriée pour saisir les données pertinentes.

**Saisie des données**

La documentation déficiente à bien des égards des fonds de collections ethnologiques a toujours constitué le plus grand défi pour leur étude. La majorité de tous les fonds d'objets de l'époque coloniale en Allemagne n'a finalement pas été « rétro-cataloguée et traitée de manière uniforme jusqu'à aujourd'hui » [9]. Non seulement « la connaissance des objets [...] est souvent lacunaire », « l'origine et le contexte de nombreux objets [...] ne sont pas connus » et même « les informations disponibles à leur sujet s'avèrent souvent [partiales] ou fausses ». [10] Les déficits structurels d'une documentation non standardisée et d'un inventaire erroné dès le départ se sont également transmis jusqu'à nos jours. [11] De plus, des parties de la documentation qui vont de pair se trouvent souvent réparties dans différentes institutions, et il n'existe dans de nombreux cas aucune « structure de dossier pouvant être citée » [12]. Les collections ethnologiques ne disposent donc d'aucun ordre de connaissances solide et la plupart du temps même pas d'un début d'organisation des connaissances. [13] Selon Béatrice Barrois, ils peuvent être classés comme des « [H]lieux de (non-)savoir » :

> « L'un des points névralgiques des musées d'ethnologie est la connaissance lacunaire des objets, des provenances, des faits, des contextes et des arrière-plans des collections ethnographiques. Dans les dépôts et les archives, des dossiers et des documentations manquants ou erronés se promènent. Ces musées renferment des connaissances sur des personnes qui n'ont que très rarement eu l'occasion de s'exprimer. Nous savons à peine de source primaire comment les personnes explorées ou colonisées agissaient, pensaient et ressentaient au début du 20e siècle. Nous rencontrons ici des domaines de demi-savoir ou d'ignorance. De plus, les connaissances sont lacunaires, car la plupart du temps, les voix des explorés ont été complètement ignorées ». [14]

Le « (non) savoir » décrit ici se manifeste dans les catégories de données de la documentation des collections pertinentes pour notre étude - données quantitatives, indications sur les acteurs impliqués (personnes et collectivités), typologie des objets (groupes matériels et fonctionnels), indications de lieu et de temps des processus de délocalisation - en ce qui concerne les bases de connaissances lacunaires ainsi que dans une structuration déficiente, souvent invisible, des catégories de données elles-mêmes - c'est-à-dire la répartition et la subdivision du savoir ou l'ordre ou l'organisation du savoir.

[Les jeux de données consultés prouvent non seulement qu'il s'agit souvent de « connaissances ethnologiques dépassées » qui « nécessitent une révision urgente » [15], mais aussi qu'il n'existe jusqu'à présent, en ce qui concerne les fonds de collections définis comme « ethnologiques », aucune convention formelle uniforme sur les données à utiliser pour la documentation, sur le nombre de « catégories de saisie » ou de « champs de données » [16] dans lesquels ces informations sur les

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1129

objets sont ensuite classées ou sur la manière dont devrait se présenter une normalisation des indications de contenu dans les champs.

Les catégories de saisie ou les champs de données servent à « structurer les informations sur les objets selon différents aspects, thèmes, etc. » [17] Dans le guide pour la documentation des objets de musée de l'association allemande des musées, le nombre minimal de catégories de saisie ou de champs de données suivant est par exemple prescrit pour la rubrique « liste d'inventaire » de la documentation des collections :

> « Numéro d'entrée, numéro d'inventaire. Le cas échéant, autres numéros, date d'entrée, date (d'accès), désignation de l'objet, brève description (le cas échéant avec des indications sur les dimensions, les matériaux, la technique), indications sur la possession antérieure, type d'accès (par exemple donation, découverte, donation, achat), photo ou référence à une photo, le cas échéant aussi dessin, le cas échéant prix d'acquisition, date et signature ou abréviation du nom de la personne ayant traité l'objet ». [18]

Le nombre de champs de données dans les ensembles de données analysés ici varie entre quatre et 61 catégories différentes, la majorité des documentations de collections se contentant de dix à quinze champs de données. Entre trois et vingt-cinq catégories de données peuvent contenir des informations centrales permettant de déterminer l'origine des objets, grossièrement réparties en informations sur les personnes impliquées, les lieux et les époques. En moyenne, quatre à six champs de données contiennent des informations pertinentes pour la détermination de l'origine. Une plus grande quantité de champs de données s'explique par un enrichissement de la documentation classique et ethnologique de la collection, qui se concentre sur les informations biographiques des objets et sur l'histoire de la collection. Cela peut être obtenu par exemple par des indications plus complètes sur la provenance (p. ex. positions pour les différents maillons de la chaîne de provenance), mais aussi par des indications complémentaires du domaine de la restauration (p. ex. indications sur le degré d'humidité recommandé pour un stockage optimal) ou par une série d'indications inspirées de la pratique archéologique sur la documentation des sites (p. ex. degré de longitude et de latitude du lieu de découverte d'un objet, son orientation sur le site de découverte, etc.) Dans le cas présent, il apparaît en outre que les documentations des collections ethnologiques, qui constituent une partie de collections muséales plus importantes dans des établissements multidisciplinaires, reflètent les structures de la documentation de l'institution faîtière dominante. Les documentations de collections ethnologiques dans des structures d'organisation muséales étrangères à la discipline **[p.269], par exemple** en raison de contextes historiques hérités, souvent encore dans des contextes d'histoire naturelle et de sciences naturelles, marquent jusqu'à aujourd'hui les documentations de collections ethnologiques et nécessitent une mise en perspective davantage orientée vers des critères de sciences naturelles.

L'absence de standards pour la conception du contenu et de la forme des documentations de collections s'accompagne d'un degré de traitement fondamentalement différent des différents jeux de données d'objets. Dans une seule et même documentation institutionnelle, on peut trouver d'une part des jeux de données qui viennent d'être transférés (et dans certains cas, spécialement à des fins de projet) de fiches historiques dans une base de données et qui reproduisent les données correspondantes pour ainsi dire dans leur état d'origine. D'autre part, on trouve également des jeux de données d'objets traités de manière intensive, qui ont fait l'objet de plusieurs révisions et transformations scientifiques, dont l'ampleur est souvent impossible à déterminer, et qui ont déjà été migrés plusieurs fois dans un autre système de base de données.

Le très large spectre qui peut varier dans la documentation des collections, même au sein d'un même fonds, est particulièrement bien illustré par le fonds camerounais du Städtisches Museum Braunschweig : Certes, une grande partie - 699 objets sur un total de 769 - a été soumise à une recherche de provenance intensive dans le cadre du projet PAESE « Histoires d'acquisition (post)coloniales et significations des objets de la collection camerounaise de l'officier des 'troupes de protection' Kurt Strümpell (1872-1947) de l'époque coloniale allemande » [19], mais pas encore la partie restante de la collection correspondante (état : avril 2023). La documentation de la collection étudiée dispose donc désormais d'une documentation de collection relativement complète et actuelle

Ce document ne doit pas être mis en vente. Il complète l'original en langue allemande https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1019

avec 61 champs de données, tandis que le reste du fonds camerounais continue à être distingué par les quatre champs de données qui étaient déjà répertoriés dans les livres d'entrée et les fiches historiques. [20]

En raison de la structure très inégale du corpus des différentes documentations de collections, les jeux de données consultés ne représentent pas, dans la plupart des cas, l'ensemble des informations disponibles dans une institution donnée. Dans le cadre de notre étude, nous n'avons pas pu prendre en compte les modifications des jeux de données qui résultent de révisions en cours ou partielles, mais qui ne se reflètent pas dans les jeux de données consultés, comme par exemple les comparaisons des acteurs* et des collectivités mentionnés avec les bases de données normatives correspondantes comme le fichier commun des normes (GND) ou des désignations d'objets avec les classifications normalisées des groupes de matières.

La fluidité des jeux de données qui s'exprime ici et qui est actuellement surtout conditionnée par une multitude de projets de recherche de provenance renvoie en outre à une problématique encore plus fondamentale des documentations de collections ethnologiques, à savoir celle des « documentations de trouvailles » qui en constituent la base **[p.270]**. Dès le début, les collections rassemblées à l'époque coloniale ont été documentées de manière inégale, lacunaire et, du point de vue actuel, non scientifique, notamment parce que l'immense augmentation du nombre d'objets de cette époque [21] a entraîné très tôt un retard dans le traitement des collections dans les institutions de l'époque [22], retard qui perdure encore aujourd'hui.

Depuis lors, les recherches « ethnologiques » classiques sur la biographie des objets ou l'histoire des collections ont tenté de combler ces lacunes de différentes manières [23], mais elles ont surtout été réalisées en fonction des circonstances [24], et presque jamais de manière systématique à partir de grands ensembles de collections. Les études menées au fil des décennies selon différentes prémisses et ne portant que sur des fonds partiels ont donc également contribué à l'hétérogénéité du degré de traitement et marquent l'image globale de chaque documentation. En raison de l'absence, dans la grande majorité des cas, d'une notation des modifications apportées aux enregistrements au fil du temps et d'une absence tout aussi importante d'historique des directives de documentation, il n'est généralement pas possible de prouver ou de quantifier même les ruptures évidentes dans le niveau de traitement des enregistrements d'objets.

Même parmi les projets de recherche actuels, rares sont ceux qui portent sur des ensembles de fonds plus complets, ce qui maintient l'éventail disparate des états de traitement des différentes parties de la documentation des collections. Même si les connaissances sur les collections d'objets augmentent rapidement suite à de nombreux projets de recherche de provenance, il faudra encore beaucoup de temps pour traiter de manière durable et appropriée les enregistrements de l'ensemble des biens culturels non européens dans les collections allemandes, estimés à trois ou quatre millions et demi d'objets. [25]

Force est de constater que notre inventaire s'appuie sur un ensemble de données extrêmement fluide. En tant qu'instantané de l'état actuel de la recherche sur le patrimoine culturel camerounais dans les collections allemandes, il offre une vue d'ensemble certes imparfaite, mais plus qu'attendue. Il contribue ainsi à mettre en lumière un fonds immense, mais jusqu'ici invisible et donc peu exploitable - le plus grand fonds de patrimoine culturel camerounais au monde.

## **[P.271]** II. CRITIQUE DES SOURCES

L'absence d'un ordre du savoir ainsi que d'une approche cohérente pour l'organisation systématique du savoir dans la pratique documentaire ethnologique est illustrée ci-après de manière exemplaire par les pratiques de notation dans les documentations de collection des fonds allemands du Cameroun.

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'ouvrage en langue allemande https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

## Absence de critère d'orientation pour déterminer le nombre d'objets

L'absence d'un critère d'orientation ou d'un ensemble de règles uniformes pour la détermination quantitative des objets est ici le plus frappant. Les difficultés à fournir des chiffres concrets sur la taille des stocks résultent principalement de trois problèmes différents.

### *Absence d'une méthode de comptage uniforme*

Premièrement, toutes les indications de quantité concernant les objets ou les enregistrements d'objets se trouvant dans les documentations des collections sont corrompues par le fait qu'aucune manière uniforme de compter les objets ne s'est imposée jusqu'à présent. En principe, on peut distinguer entre une « méthode de comptage multiple » et une « méthode de comptage unique ». Selon la méthode de comptage multiple, les groupes d'objets qui peuvent être considérés comme un ensemble de plusieurs pièces individuelles, comme un costume de danse, une armure de guerrier, un carquois avec des flèches ou un jeu de pions Abbia, sont comptés comme une unité et répertoriés sous un seul numéro d'inventaire. Dans le mode de comptage individuel, les ensembles d'objets sont en revanche comptés dans toutes leurs parties individuelles identifiables et chacun est doté d'un numéro d'inventaire séparé. [26]

Les collections institutionnelles dans lesquelles les objets sont comptés individuellement apparaissent naturellement beaucoup plus importantes en nombre que les collections dans lesquelles les ensembles d'objets sont comptés en tant qu'unité. Selon le mode de comptage, les effectifs des institutions sont donc gonflés ou réduits. Les effectifs indiqués des différentes institutions n'ont donc pas été calculés de la même manière et ne peuvent être comparés que de manière limitée en raison des distorsions numériques et de l'absence de critères d'orientation.

Un exemple extrême de cette distorsion des effectifs peut être donné par l'analyse des méthodes de comptage des pions Abbia. Ces petits objets sont des jetons d'un jeu de hasard très populaire, surtout dans le sud du Cameroun, fabriqués pour la plupart à partir de coquilles de noix. Les jetons décorés d'un seul côté étaient utilisés dans le jeu comme des pièces de monnaie à « pile ou face » et se prêtent particulièrement bien comme objets de collection en raison de leurs gravures individuelles souvent très fines avec des motifs, **[p.272]** des dessins et des ornements. [27] Dans le cadre des plus grandes collections des onze musées que nous avons étudiées, avec plus de 1000 objets du patrimoine culturel camerounais, on trouve par exemple dans les collections du Museum Fünf Kontinente de Munich, du MARKK de Hambourg et du Niedersächsisches Landesmuseum de Hanovre des distorsions considérables de la taille des collections dues à la méthode de comptage individuel des pions Abbia. Dans la collection du musée Fünf Kontinente, 356 pions Abbia sont représentés sur un total de 3018 objets d'héritage culturel camerounais. [28] Dans les collections du MARKK, le rapport est encore plus drastique : 275 pions Abbia y représentent environ un cinquième de la collection totale de 1431 objets. [29] Une proportion comparable se retrouve au Niedersächsisches Landesmuseum, où l'on trouve 278 pions Abbia sur un total de 1536 objets. [30]

Parmi les documentations de collections étudiées, les deux méthodes de comptage sont utilisées dans 17 cas, et dans 14 autres, la méthode de comptage multiple ou la méthode de comptage unique. [31] Dans les onze plus grandes institutions avec plus de 1000 objets du patrimoine culturel camerounais, les deux méthodes de comptage sont même appliquées, alors que dans les plus petites collections avec des fonds de moins de 1000 objets, seule l'une d'entre elles est suivie dans la plupart des cas. Dans les plus petites collections de moins de 100 objets, seule la méthode de comptage unique a pu être démontrée, ce qui s'explique aussi par le fait qu'il n'y a souvent pas d'exemples de comptage multiple pour seulement dix objets au total.

### *Mélange des genres d'objets*

Une deuxième difficulté lors de la détermination de la taille concrète des collections réside dans le fait que les collections ethnologiques ne se composent souvent pas uniquement d'objets définis comme explicitement ethnologiques. Dans ce cas, il n'est souvent pas possible de distinguer clairement les

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1229

objets de collection ainsi désignés des autres catégories d'objets qui sont généralement conservés dans d'autres institutions de collection. Dans les collections d'héritage culturel camerounais, on trouve donc aussi des objets qui seraient classiquement conservés dans des collections géologiques, botaniques ou zoologiques. Au Deutsches Museum de Munich, spécialisé dans les sciences naturelles et la technique, on trouve ainsi un fonds camerounais de l'époque coloniale qui contient de nombreux échantillons de matières premières géologiques et minéralogiques, dont de la pierre de fer brut, [32] de la roche graphitique, [33] des échantillons d'argile [34] et de la magnétite [35], qui ne seraient justement plus considérés comme des objets de collection « ethnologiques » selon le système de classification. En outre, on trouve en de nombreux endroits des restes humains qui font souvent partie intégrante des objets ethnologiquement définis. C'est le cas des objets qui ont été regroupés sous la catégorie de collection peu significative et dévalorisante, mais en même temps « centrale » pour les collections ethnologiques, de « fétiche » ou d' « idole ». [36]

**[p.273]** A ces distorsions typologiques de la taille des collections s'ajoute une distorsion plus pratique, puisque, selon les institutions et les extraits de bases de données, des sources documentaires visuelles (dessins, photographies, films), sonores et écrites (textes, cartes, récits de voyage) ont parfois été inventoriées en tant qu'objets et sont donc incluses dans les requêtes spécifiques à chaque pays d'un ensemble de collections. De tels fonds étrangers n'ont cependant pas été comptés comme objets dans le cadre de cette étude.

### *Actualité des données*

Un troisième et dernier point dans la détermination de la taille réelle des collections concerne le fait que le comptage des enregistrements d'objets dans les extraits de bases de données n'équivaut pas à un comptage des objets matériels dans les dépôts. La date du dernier inventaire ou contrôle de l'état de conservation d'un objet, qui permet de prouver sa présence réelle et physiquement intacte [37], n'a pas été indiquée par de nombreuses institutions ou remonte souvent à plusieurs décennies. On retrouve ici la problématique des différents degrés de traitement des fiches d'objets dans les documentations - un indicateur d'une mauvaise conservation des objets. [38]

### Absence de critère d'orientation pour déterminer le genre d'objet

Outre les calculs fluctuants du nombre réel d'objets dans les collections, les fonds ethnologiques se caractérisent par le fait que l'on ne sait souvent pas de quel type d'objets il s'agit. De telles lacunes dans la connaissance des fonctions sociales et du contexte historique d'utilisation des objets rendent par la suite difficile leur attribution à certains genres d'objets, groupes de matières ou de fonctions.

En raison des connaissances lacunaires et des possibilités limitées de reconstitution historique, il est en principe difficile d'apporter des preuves indubitables d'objets mal classés. Dans les documentations de collections consultées, on trouve cependant partout des traces de tels problèmes de classification. Dans la description d'un objet initialement désigné comme « casque de guerre des Insum » dans le fonds camerounais du Museum Fünf Kontinente de Munich, on trouve, à côté de plusieurs références à des ouvrages spécialisés, le commentaire bien en vue d'un « Dr Küsters » : « Pas un casque de guerre mais un masque de circoncision » [39]. Il ressort des références à des publications spécialisées que les responsables de la collection ont pris très au sérieux les objections du visiteur non identifiable et ont noté que la fonction initialement supposée de « casque de guerre » était douteuse. [40] Un genre d'objets ethnologiques qui donne lieu à des interprétations erronées **[p.274]** et qui est représenté en grand nombre est celui des soi-disant fétiches. Cette « catégorie d'objets sacrés dans lesquels réside une force surhumaine » a été utilisée « dès le début [...] de manière péjorative pour des objets religieux de toutes sortes » [41]. Le large spectre du genre d'objet fétiche a conduit par la suite à une érosion de la signification du terme ainsi qu'à une inflation de la classification d'objets en tant que fétiches - souvent parce qu'ils ne pouvaient pas être classés dans d'autres catégories d'objets dans une perspective européenne. Un responsable inconnu de la collection du musée des Cinq Continents l'exprimait déjà en 1888, lorsqu'il commentait nonchalamment dans le livre d'inventaire un objet désigné comme « amulette » ou « morceau de bois en forme d'épée avec des anneaux en

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

laiton » : « Ce que l'on ne peut pas définir dans le bric-à-brac ethnographique en Afrique, on l'appelle 'fétiche' ou amulette » [42].

En raison de leur « origine culturelle étrangère » du point de vue allemand, les collections dites ethnologiques sont davantage concernées par de tels problèmes d'attribution que d'autres genres d'objets muséaux. Les problèmes d'attribution sont donc ici de nature fondamentale et concernent plutôt le traitement des sources matérielles ou des sources réelles ou objectives en général. [43] Il s'agit fondamentalement de savoir selon quels critères les objets doivent être classés : « selon des caractéristiques internes ou externes, des critères cognitifs ou contextuels, matériels, spatiaux, temporels ou totalement arbitraires ? Ou selon les supports, les fonctions, les coûts, les conséquences, les lieux de découverte, les modes d'utilisation ? » [44]

Etant donné qu'un tel classement n'a pas encore été établi pour les collections ethnographiques, il vaut la peine de faire une comparaison avec les systèmes de classification utilisés dans les fonds de collections historiques et culturelles. [45] Ici, ce sont surtout les classifications de biens matériels de Walter Trachsler [46] et de Claude Lapaire [47] qui se sont établies. Ces deux études datant des années 80 ont été commandées par la Fédération des musées suisses et tentent, en se basant sur la fonction et le matériel, de définir des catégories matérielles de mondes vécus européens et de les situer dans un schéma de classification hiérarchique. Ces systèmes de classification sont toutefois eurocentristes et ne peuvent pas être transposés sans difficulté aux mondes de choses des sociétés extra-européennes. La classification de Trachsler en particulier se caractérise par des subdivisions catégorielles étroites, parmi lesquelles on trouve les « appareils de secours en montagne et de sauvetage en cas d'avalanche », [48] les « monnaies mérovingiennes et carolingiennes (par ordre alphabétique des lieux de frappe) », [49] les « pinces à valoriser les billets » [50] ou les « [autres] appareils d'exécution des peines (pilori, poteaux de la honte, scènes de la honte, 'truelles' ; les soi-disant cuillères à mariage etc. » [51] En revanche, l'approche de Lapaire repose sur une conception beaucoup plus ouverte, qui permet théoriquement d'intégrer dans la classification des collections de sciences naturelles et/ou d'ethnologie. [52] Dans la plupart des documentations de collections, les informations correspondantes sont placées dans la rubrique « désignation de l'objet ». Cependant, ni la systématique de Trachsler ni celle de Lapaire ne se reflètent dans les répartitions des groupes de matières qui y figurent.

Au lieu de cela, nous trouvons tout au plus des approches claires de classifications typologiques, comme par exemple dans les fonds de la collection ethnologique des musées Reiss-Engelhorn de Mannheim. Les 1789 objets du patrimoine culturel camerounais y ont été répartis en dix catégories, toutefois incohérentes, qui s'orientent tantôt sur le critère de la fonction d'un objet, tantôt sur le critère du type de matériau : « armes et accessoires, bijoux, ustensiles, vêtements, danse et musique, masques et figurines, textiles, image et peinture, culte et rituel, autres » [53] La typologie des objets de la collection de l'Institut d'ethnologie de l'Université Georg August de Göttingen offre une image similaire. Pour la collection totale d'environ 18.000 objets, un système clair de 14 supercatégories, auxquelles sont rattachées 14 sous-catégories, a été développé il y a des années déjà. Les catégories s'orientent toutefois exclusivement sur la fonction des objets. [54] On distingue ainsi les outils économiques, les armes et outils de guerre, l'élevage d'animaux domestiques, le type de maison, l'art et la religion, les signes de dignité, les supports de mémoire, etc. La catégorie la plus finement subdivisée est celle des instruments économiques, qui comprend les outils et les ustensiles, les outils de construction du sol, de capture, de chasse et de transport ainsi que le transport et la circulation. [55]

Mais même des typologies d'objets aussi claires, qu'elles soient orientées sur le critère du type de matériau ou du mode d'utilisation, opèrent en fin de compte dans une perspective eurocentriste, ce qui fait que de nombreux objets sont mal compris et mal classés. Mais ce n'est pas tout : aux quelques conceptions encore relativement claires s'oppose une confusion de tentatives d'organisation au niveau de la culture matérielle qui se recoupent plusieurs fois au sein d'une documentation de collection et qui donnent à leur tour une image très hétérogène lors de l'agencement d'objets selon les directives les plus diverses. En raison des problèmes mentionnés, la fonction de nombreux objets du patrimoine culturel camerounais dans les institutions de collection allemandes ne peut pas être déterminée avec précision pour le moment. Leur statut inexpliqué et souvent erroné dans le contexte des systèmes de

classification des musées fait que beaucoup d'objets ne peuvent malheureusement pas être utilisés scientifiquement en dehors des institutions concernées et restent invisibles.

### Absence de critères d'orientation pour la notation des données personnelles

Même dans le domaine de la catégorie de données dans laquelle sont saisies des informations sur les acteurs impliqués dans la collecte ou le dépôt d'objets, par exemple les données d'adresse, la profession ou autres, on ne constate pas de standardisation de la documentation des collections au niveau interinstitutionnel et seulement dans quelques cas au niveau interne. Ainsi, il ne se dessine ni **[p.276] un** choix uniforme des collectivités, acteurs et actrices à documenter et impliqués dans les processus de translocation, ni une méthode congruente pour structurer, documenter ou saisir les données.

En ce qui concerne le choix des personnes et des collectivités impliquées dans les translocations d'objets, on ne trouve le plus souvent que des références au premier et au dernier maillon européen de la chaîne de provenance, c'est-à-dire aux soi-disant collectionneurs dans les territoires coloniaux ainsi qu'aux personnes ou aux collectivités qui ont finalement remis des objets à une institution de collection donnée. Ainsi, on attribue par exemple au commerçant Adolf Diehl → Bio, 378 l'énorme quantité de 2344 objets conservés au Linden-Museum de Stuttgart. [56] En revanche, les propriétaires intérimaires, dont souvent des institutions de commerce d'art, n'ont été que très rarement recensés, tout comme les anciens propriétaires et fabricants non européens. A cette sélection variable de données sur les différentes étapes de la chaîne de provenance s'ajoute, au niveau interne des institutions, une variabilité supplémentaire dans le choix des « fournisseurs » ou « donneurs d'objets » documentés. Bien que dans l'écrasante majorité des cas, une seule personne ou institution soit citée, on trouve également des références à des couples mariés ou à des fratries.

Le degré le plus élevé d'hétérogénéité concerne toutefois l'orthographe des données personnelles ou institutionnelles elles-mêmes. Toutes les informations contenues dans les enregistrements concernant par exemple des personnes, c'est-à-dire les données notées sur les noms, les compléments de titre, les désignations professionnelles et les données d'adresse, sont soumises à une variation considérable. Une seule et même personne peut donc apparaître plusieurs fois dans une documentation de collection sous des orthographes différentes, par ex. comme « Dr. M. Jaeger »,[57] « Dr. med. M. Jäger » [58] et « Dr. med. Max Jäger » [59] Les données relatives à la personne, lorsqu'elles existent, contiennent certes toujours le nom de famille, mais souvent pas de prénom ou alors noté sous forme abrégée (ainsi par ex. « Schran, F.A. », [60] « Schran, Herr » [61] et « Schran » [62]). C'est justement lorsqu'il existe plusieurs fiches personnelles du même nom de famille, combinées à des orthographes différentes, à des indications supplémentaires manquantes ou abrégées sur la personne, qu'il est difficile de déterminer de combien de personnes il s'agit réellement. En outre, les données personnelles des membres féminins de la chaîne de provenance ont été, dans la plupart des cas, consignées sous la forme discriminatoire et peu pertinente de l'époque, en tant qu'appendice de leur mari (par ex. comme « Madame le capitaine de frégate Nobis »,[63] « Madame le diplomate Andr. Harkort » [64] ou « Frau Baurat Wölber » [65]).

Les indications d'adresse manquent tout aussi souvent complètement ou n'ont été documentées que partiellement (« Krebs, Kassel »[66]). Les désignations professionnelles qui peuvent contribuer à l'identification des personnes impliquées n'ont pas non plus été saisies dans la grande majorité des cas ou ne constituent qu'un complément peu précis (par ex. « famille d'acteurs Paty » [67] ou « commerçant Putzler » [68]).

[Dans la plupart des cas, les modifications de l'état civil au fil du temps, par exemple suite à un mariage ou à l'obtention d'un titre, n'ont pas non plus été signalées, ce qui peut conduire à d'autres saisies en double des mêmes acteurs. Les données personnelles, en soi peu significatives, ont parfois été complétées par des ajouts (par ex. « Schüler Bruno Meyer »,[69] « Gymnasiast Schneevoigt » [70] ou « Familie Jockisch » [71]) qui, sans indications supplémentaires, ne sont guère utiles pour déterminer l'identité des acteurs cachés derrière ces données. Ce qui a été illustré ici par l'exemple des données personnelles est également valable, dans une moindre mesure, au niveau des

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

enregistrements des collectivités et institutions impliquées dans les translocations d'objets, déposés dans les documentations des collections.

En raison de la limitation de la chaîne de provenance aux personnes et institutions d'origine européenne, ainsi que de la documentation lacunaire et hétérogène des données personnelles, on ne sait pas, dans la plupart des cas, à qui appartenaient les objets à l'origine et, dans de nombreux cas, on ne peut pas non plus déterminer qui a participé à leur translocation. Même dans le cas d'objets dont les propriétaires indigènes d'origine sont connus, leurs noms sont généralement passés sous silence et seuls les noms des premiers Européens en possession des objets sont mentionnés. C'est le cas du tangué ou bec de bateau (appartenant à une pirogue des Duala), qui se trouve dans les collections du musée des Cinq continents de Munich depuis 1884. Cet insigne royal significatif appartenait autrefois au chef du groupement Bele-Bele des Duala, Kum'a Mbape Bell (1846-1916), également connu sous le nom de Lock Priso Bell → Bio, 397. Le nom de son propriétaire initial n'apparaît cependant pas du tout dans l'extrait de la base de données. [72] La « source » mentionnée est plutôt le colonisateur qui a apporté l'objet volé en Allemagne. [73] Ainsi, non seulement ce dernier est injustement mis en valeur, mais le propriétaire d'origine est également rendu invisible et l'impression est donnée que l'objet n'appartenait auparavant à personne. Le fait qu'un descendant du propriétaire d'origine, Kum'a Ndumbe III, réclame le tangué depuis 1992 montre bien que ce n'était pas le cas ; il s'agit donc de l'élément du patrimoine culturel camerounais dont la restitution est réclamée depuis le plus longtemps. [74]

En correspondance avec les indications sur les différentes étapes de la chaîne de provenance, les indications temporelles se réfèrent à deux moments différents dans le processus de la translocation des objets : d'une part à la première prise de possession de l'objet par les colonisateurs, enjolivée entre autres comme « période de collection »,[75] comme « datation » [76] ou « date de collection » [77], d'autre part à la date dite d'entrée, d'acquisition ou **[p.278] d'**accès, à laquelle les objets sont arrivés dans une institution de collection déterminée.

La date d'entrée se retrouve dans toutes les documentations étudiées avec des indications relativement précises, parfois même au jour près. Le moment de la prise de possession, en revanche, présente une image très diffuse et lacunaire. Ainsi, cette catégorie se retrouve certes, à une seule exception près (Reiss-Engelhorn-Museen Mannheim) [78], dans toutes les documentations des collections des onze institutions possédant un fonds camerounais de plus de 1000 objets, mais seules quatre d'entre elles (Ethnologisches Museum Berlin, Grassi Museum für Völkerkunde Leipzig, Museum für Völkerkunde Dresden, Niedersächsisches Landesmuseum Hannover) donnent des informations plus détaillées. [79] Parmi les documentations restantes, la catégorie reste complètement vide dans trois cas (Linden-Museum Stuttgart, MARKK Hambourg, Rautenstrauch-Joest Museum Cologne), [80] et dans trois autres, il n'y a presque pas d'entrées (Museum Fünf Kontinente München, Weltkulturenmuseum Frankfurt, Übersee-Museum Bremen). [81]

Les données temporelles déficitaires concernant la prise de possession de l'objet par les colonisateurs doivent être brièvement illustrées à l'aide de la documentation des collections de l'EM Berlin (là, sous la catégorie de classement « Datation »). Les indications de temps sont rarement plus spécifiques que les divisions annuelles et opèrent surtout au niveau des périodisations comme « avant 1900 » [82]. Les divisions à peine plus précises se réfèrent au « 19e siècle » [83] dans leur ensemble ou cherchent à le préciser par des ajouts comme « milieu »,[84] « deuxième moitié » [85] ou « fin » [86] du 19e siècle. Cela se fait à nouveau en utilisant des orthographes variables qui, comme pour le tournant du siècle, peuvent également semer la confusion en ce qui concerne la référence temporelle, lorsque cinq formes de notation similaires sont présentes en même temps : « vers 1900 »,[87] « tournant du 19e/ 20e siècle »,[88] « 19e siècle-20e siècle (début) », [89] « 19e siècle (fin)-20e siècle (début) » [90] et « 19e siècle ou 20e siècle (début) ». [91] Malgré la confusion des modes d'écriture, on voit ici les prémices d'une périodisation au moins uniforme.

Même si l'origine coloniale des processus de dislocation peut être prouvée sans aucun doute pour l'écrasante majorité des objets, leurs circonstances exactes ne peuvent plus être clairement retracées sur la seule base de la documentation des collections, en raison des indications peu précises et lacunaires, voire souvent totalement absentes, concernant le moment de la prise de possession. Les

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1110

pratiques documentaires établies au fil des décennies ont plutôt eu pour effet de rendre invisible l'acte même de la dépossession souvent violente et inhumaine des biens culturels. Dans de nombreux cas, le moment de l'expropriation peut être recherché, daté et reconstitué aussi facilement que celui de l'entrée dans la collection. Pour ce faire, il est toutefois nécessaire, selon le contexte, de procéder à des examens individuels complexes, au cours desquels toutes les informations relatives à l'objet de l'étude sont rassemblées **[p.279]**, dont les parties disponibles de la documentation de la collection, mais aussi les sources d'archives, les journaux intimes, les correspondances, etc. sans oublier les sources locales, par exemple les études d'histoire orale.

**Absence de critères d'orientation pour la documentation des indications de provenance**

Les informations relatives à la localisation des objets sont généralement enregistrées en fonction de la géographie et de la population, afin de garantir une identification optimale. Dans ce domaine également, on ne constate que rarement une standardisation des données au sein de l'institution. La méconnaissance, l'absence de standardisation et un ordre diffus du savoir sont toutefois particulièrement lourds de conséquences lorsque le véritable centre de la recherche ethnologique spécifique aux collections s'avère largement dysfonctionnel et que la pratique ethnologique de la collecte et de la classification en soi est remise en question. Plus encore, l'absence de données qualifiées dans ce domaine s'avère surtout lourde de conséquences pour la partie camerounaise intéressée par la reconstruction de sa propre histoire, en rendant difficile l'élaboration historique des processus de dislocation qui ont accompagné la dépossession du patrimoine culturel camerounais. Des recherches intensifiées dans ce domaine pourront peut-être contribuer à l'avenir à combler les lacunes des connaissances. Il est toutefois peu probable qu'un objet dont la seule indication de provenance est « Cameroun » puisse être à nouveau attribué avec précision.

Pourtant, des espaces géographiques bien délimités ou une pratique de collection comparative structurée selon des critères géographiques ainsi qu'une conception de collection et d'exposition étaient en fait une compétence centrale de l'ethnologie muséale allemande des débuts. [92] Des directeurs de musées comme Bernhard Ankermann → Bio, 370 (1859-1943) utilisaient notamment des cartes pour illustrer le degré d'exhaustivité de leurs collections sur une population donnée. [93]

***Mélange structurel des catégories de classement spécifiques à la population et à la géographie.***

Les documentations des collections révèlent une conception inégale de la manière dont les indications d'origine géographiques et spécifiques à la population sont documentées. Une évaluation exemplaire des dix plus grands fonds de collections qui ont présenté leurs données selon la structuration interne de la documentation des collections [94] met en évidence l'étendue des modes de notation (voir tableau suivant) :

A côté d'une majorité d'institutions qui indiquent des indications d'origine géographique et de population certes séparées l'une de l'autre, mais réparties sur un nombre différent de catégories, on trouve également celles qui ont regroupé ces deux catégories de classement. Un mélange des données avec d'autres **[p.280]** valeurs (par exemple avec des valeurs temporelles) peut également se produire. La subdivision plus poussée des catégories de classement ou des champs de données est également très incongrue et comprend, outre les catégories géographiques (p. ex. « sous-continent », « région » et « localité ») et spécifiques aux groupes de population (p. ex.par exemple « ethnie », « culture »), des rubriques politico-territoriales (« État », « pays », « district »), centrées sur les acteurs ou les personnes (« personnes impliquées », « artistes », « personne primaire ») et des unités linguistiques (« groupe linguistique »).

Ce manque d'homogénéité structurelle se poursuit et s'étend au niveau des inscriptions de contenu effectivement effectuées, car ici, malgré les directives catégorielles, des mesures et des valeurs totalement différentes ont souvent été inscrites.

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1289

### *Mentions lacunaires, erronées et incohérentes*

D'un point de vue géographique, des marqueurs paysagers tels que le fleuve « Sanaga », [95] les « monts Mandarage »,[96] la « côte du Biafra » [97] ou la « forêt tropicale » [98] sont également cités, ainsi que d'autres entités spatiales vaguement définies telles que la « frontière franco-allemande »,[99] l' « espace voisin du Tchad » [100],[101] l' « espace voisin du Cameroun » [102]. « Lac Tchad »,[100] « Arrière-pays du Cameroun (= Douala) » [101] ou « zone frontalière entre les prairies et la forêt » [102]. On trouve également de nombreuses indications basées sur la division coloniale du pays en région côtière, prairies, forêt et zone sahélienne. Des classifications géographiques tout simplement erronées à tous les niveaux (par exemple, le Cameroun est situé en Afrique de l'Ouest au lieu de l'Afrique centrale [103]), de nombreuses orthographes différentes, **[p.281]** parfois obsolètes (par exemple, pour la désignation de la région « Adamaoua », on utilise aussi « Adamaua » [104]), de fréquentes fautes d'orthographe (« Adamona » [105]) et de nombreuses indications accompagnées de points d'interrogation (« Aaumana ( ?) » [106]) augmentent encore la confusion tant structurelle que contextuelle (fig. 1).

La difficulté capitale pour la détermination de la provenance des objets provient cependant du fait qu'une grande partie des entrées dans les catégories de classement géographique soit manque totalement, soit ne contient que des informations insuffisantes. Cela concerne en particulier les entrées qui ne donnent que des indications de localisation orientées vers les points cardinaux selon le schéma Nord, Est, Sud, Ouest, Nord-Ouest du Cameroun, etc. ou qui se limitent à l'indication rudimentaire « Cameroun ». Des indications de provenance géographique insuffisantes et à peine significatives caractérisent une grande partie des fiches d'objets au sein des institutions. Dans la documentation des collections du MARKK Hambourg, cette proportion dépasse les 50% : Calculée sur l'ensemble de la collection historique, 1863 des 3482 entrées n'y sont marquées que par l'indication de provenance « Cameroun ». [107] Des chiffres tout aussi élevés se retrouvent au Übersee-Museum de Brême, où 764 des 2737 notices du fonds historique total ne mentionnent que « Cameroun ». [108] Ou encore au Museum Fünf Kontinente de Munich, où sur 3018 notices du fonds actuel, 799 portent exclusivement l'indication « Cameroun ». [109] Le manque d'uniformité, les lacunes et les erreurs des indications dans les catégories d'ordre géographique ne sont surpassés que par les inscriptions déficientes dans les catégories spécifiques à la population. En complément de la méconnaissance de l'origine géographique des objets, on constate ici une méconnaissance encore plus grande de leur classification correcte en fonction de la population, ainsi qu'un échec général de la classification ethnologique en soi.

C'est ici que l'on constate une fois de plus le degré de traitement inégal des données d'inventaire qui, dans de nombreux cas, reposent sur une documentation non spécialisée datant de l'époque coloniale et qui n'a pas été traitée. Depuis la fin de la période coloniale allemande au Cameroun, il y a plus de 100 ans, une recherche approfondie et systématique a été entreprise dans une infime partie des cas, ce qui aurait par exemple permis de remplir durablement les catégories d'un musée ethnologique contemporain.

La méconnaissance de l'attribution d'objets à une population spécifique se traduit en premier lieu par le fait que cette catégorie de classement est de loin la plus souvent dépourvue de données correspondantes. Les valeurs calculées sur l'ensemble du fonds historique sont ici énormes dans les institutions étudiées et comprennent souvent un tiers ou la moitié de tous les enregistrements d'objets dans un fonds. Ainsi, dans le fonds historique global du Linden-Museum de Stuttgart, parmi **[p.282]** 16.670 fiches d'objets du Cameroun, on en trouve 7087 qui ne disposent d'aucune indication d'origine spécifique à la population. [110] Au MARKK de Hambourg, cette valeur atteint même plus de 50% du fonds avec 1972 sur 3482[111] enregistrements et au Grassi Museum für Völkerkunde de Leipzig avec 2877 sur 7432[112], elle représente encore un tiers.

De plus, on trouve dans tous les fonds un nombre plus ou moins important de fiches d'objets dans lesquelles les indications d'origine spécifiques à la population ont été marquées comme douteuses par les responsables de la collection eux-mêmes, dont 641 entrées dans la seule documentation des collections de l'EM Berlin[113] et 309 dans celle du LM Stuttgart. [114] En outre, il existe de nombreuses entrées dans lesquelles plusieurs indications d'origine spécifiques à la population sont

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1319

données simultanément, par exemple dans « Kapsiki ; Higi ; Fali ; Lamang ; Higi ; Kilba ; Sukur ; Margi » [115], ce qui fait référence à sept groupes de population possibles dans la région du sud du lac Tchad. De même, l'indication simultanée [p.283] de trois groupes de population différents dans « Afrique ; Cameroun ; Dualla, Balüng ou Abo » [116] ou « Cameroun, Batschinga, Banjong, Vute » [117].

***Mélange du contenu des indications d'origine spécifiques à la population et des indications d'origine géographique***

Outre ces données incomplètes ou erronées relativement faciles à identifier, on trouve également de nombreuses données pour lesquelles il semble y avoir eu un mélange ou une confusion entre les indications d'origine géographique et celles spécifiques à la population, et pour lesquelles les données ont été saisies dans les mauvaises catégories de classement ou les mauvais champs de données. Il est difficile de vérifier si c'est le cas sans informations supplémentaires sur l'ensemble des données, lorsque, comme dans le cas du Cameroun, de nombreuses désignations de lieux et de groupes de population présentent une graphie très similaire, voire identique dans de nombreux cas. Les concordances dans l'orthographe proviennent de la classification des peuples de l'Etat colonial, dans laquelle, faute de connaissance des réalités locales, les groupes de population étaient toujours pensés et nommés en relation avec un territoire d'implantation. [118] La graphie identique qui en résulte pour l'orthographe des lieux, des désignations de population et souvent aussi de groupes linguistiques constitue donc jusqu'à aujourd'hui la base de nombreuses inscriptions dans les documentations.

Des nomenclatures absolument identiques se retrouvent jusqu'à nos jours pour les expressions « Bali » et « Douala », qui désignent aussi bien un lieu qu'un groupe de population. De nombreuses autres désignations de lieux et de groupes de population ne disposent cependant de dénominations identiques ou très similaires que du point de vue historique, par exemple la désignation de lieu « Yaoundé » et le groupe de population historique « Yaunde ». Une partie des distorsions de l'image écrite et du risque de confusion est à nouveau due aux différentes pratiques linguistiques et de désignation des trois systèmes de domination coloniaux (Allemagne, France, Angleterre). Des transcriptions en langue étrangère de désignations indigènes, écrites de manière similaire, rendent l'identification des inscriptions encore plus difficile, notamment en ce qui concerne les désignations de groupes « Bagandu », « Bagangu » et « Bangandu » ou « Bakom », « Balom » et « Batom », qui désignent différentes parties de la population.

En raison des nombreuses définitions de désignations de groupes et de lieux qui se recoupent partiellement ou totalement dans le temps, qui ont certes été dotées en partie d'orthographes identiques, mais qui représentaient souvent des entités définies de manière très différente dans le temps et dans l'espace, les documentations de collections - comme celle de l'Ethnologisches Museum Berlin (« Geogr. Bezüge/Ethnie ») ou du Museum Fünf Kontinente München (« Herkunft/Datierung ») - qui regroupent ces catégories de classement rendent difficile l'identification des unités ainsi désignées. C'est précisément lorsque des désignations de groupes de population comme [p.284] « Duala » peuvent être interprétées à tort comme une désignation géographique homonyme, en l'absence d'autres critères d'identification, que ces objets ne peuvent pas être considérés avec certitude comme des objets de Douala au sens strict, puisqu'il n'y a ici qu'une indication d'origine géographique et que, dans la ville, des habitants et des commerçants issus de nombreux groupes de population locaux pourraient être considérés comme source.

Le mélange et la confusion de données géographiques et de données spécifiques à la population à travers les catégories de classement et les champs de données respectifs concernent, à des degrés divers, presque toutes les documentations de collections étudiées ici. Souvent, il n'est pas possible de déterminer avec certitude à quoi renvoie une entrée donnée sans avoir recours à des informations supplémentaires et à des vérifications au cas par cas. Les désignations en langue étrangère ne sont pas toujours faciles à analyser et il n'est pas possible de savoir de quelle désignation il s'agit, si elle est écrite dans une langue historique qui n'est peut-être plus utilisée ou s'il s'agit d'une erreur de traduction, de transcription ou d'écriture.

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

### *Déficits de la classification ethnologique*

Les indications d'origine spécifiques aux groupes, consignées dans les champs de données de la documentation des collections, reflètent plus d'un siècle de tentatives de classification scientifique des groupes de population camerounais, à la négociation desquelles les institutions respectives ont en partie participé elles-mêmes au début.

Les lacunes structurelles et de contenu dans le domaine des indications d'origine renvoient donc notamment aux insuffisances de la classification ethnologique. En effet, outre les déficits décrits dans la pratique documentaire, la classification des collections d'objets de musées souffre également du fait que jusqu'à nos jours, aucune unité analytique de base universellement valable n'a pu être définie pour décrire et nommer les groupements humains. Le terme d' « unité analytique de base » a été repris ici comme alternative aux termes « ethnie » et « culture » de l'Atlas des sociétés précoloniales, qui sont certes d'usage courant mais tout aussi controversés. L'objectif est de souligner que toutes les unités de mesure utilisées ici pour décrire des groupes humains devraient être comprises au mieux comme des « communautarismes imaginés » qui ne font aucune « déclaration sur la perception de soi ou les revendications identitaires des personnes ». [119] Aucun des concepts de groupes construits au cours de l'histoire scientifique pour l'étude, tels que « race », « tribu », « peuple », « ethnie » et « culture », ne constitue une unité d'étude précise et clairement délimitable par rapport à des groupements comparables. La problématique de la définition et de la délimitation, connue depuis les débuts des méthodes d'étude comparatives des cultures, peut finalement être considérée comme l'expression de l'impossibilité générale d'une classification scientifique objective **[p.285].** Cette dernière s'explique par le fait qu'en raison des jugements de valeur forcément subjectifs qui sont à la base de tout projet de classification scientifique, « il ne peut en principe y avoir de classification définitive et objectivement valable ». [120] Tous les concepts cités souffrent plutôt du fait qu'ils présentent des tendances plutôt statiques et homogénéisantes et ne peuvent pas saisir la nature plutôt dynamique, hétérogène et multiperspective des identités de groupes humains. Ceci est particulièrement vrai pour le large éventail de la population camerounaise.

Les « études empiriques des frontières de groupes », menées dans la tradition de l'ethnologue Fredrik Thomas Weybye Barth (1928-2016), ont indiqué que la conscience d'appartenir à un certain groupement humain résulte en premier lieu « des attributions réciproques des groupes à eux-mêmes et aux autres » [121]. Selon la compréhension actuelle, les appartenances et les identités de groupe se forment donc de manière très variable, dynamique et spécifique à la situation :

> « Selon le pays et la situation politique, les rapports de majorité et de minorité, l'histoire des relations intergroupes, l'histoire coloniale, etc., différentes lignes de détermination (langue, religion/confession, mode économique ou organisation tribale et de parenté), par lesquelles une cohésion de groupe particulière est définie, peuvent devenir pertinentes ou passer au second plan dans une perspective locale ». [122]

Les seules unités analytiques coloniales disponibles pendant longtemps, à savoir la race, la tribu et le peuple, qui caractérisent encore aujourd'hui la grande majorité des fonds de collection en tant qu'indication d'origine, ne pouvaient en aucun cas rendre justice à ces identités de groupe multipolaires et s'exprimant à différents niveaux se recoupant partiellement. [123] Même les deux concepts d'ethnie et de culture qui les ont remplacés à partir du milieu du 20e siècle [124] et qui restent d'une importance centrale pour l'ethnologie jusqu'à nos jours [125] n'y parviennent pas, malgré une conception plus ouverte et plus dynamique. [126] Jusqu'à aujourd'hui, on n'a pas réussi à trouver « une définition généralement acceptée de l'ethnicité » [127], ni une définition ethnologique uniforme du concept de culture [128], qui pourrait résoudre la problématique mentionnée de la définition et de la délimitation des identités de groupes humains. En d'autres termes, l'ethnologie a perdu son objet d'étude central.

L'absence d'une définition universellement valable de l'objet central de l'ethnologie ou l'absence d'une unité analytique de base pour l'étude des communautarismes humains s'accompagne inévitablement de l'absence d'un système de classification cohérent spécifique aux groupes. Même les projets de

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1349

classification ambitieux et précurseurs de l'ethnologie de l'ethnologue George P. Murdock (1897-1985), qui se basait sur le concept de culture comme terme générique pour la classification des sociétés, n'ont pas réussi **[p.286]** à résoudre le problème fondamental de la délimitation des unités d'étude socioculturelles d'autres groupements comparables. [129] Les systèmes de classification de Murdock doivent donc être considérés moins comme des ordres de connaissances que comme des tentatives d'organisation des connaissances. [130] Le plus connu d'entre eux, l'Ethnographic Atlas (EA), n'est pas non plus un « atlas avec des informations visualisées », [131] mais une « cross-cultural database », dans laquelle il attribue 1267 ensembles de données spécifiques à la population à 200 « provinces culturelles » qu'il a définies. [132]

Le problème de la délimitation ou l'absence d'une définition précise de l'unité d'étude, qui va de pair avec le choix du concept de culture comme unité analytique de base, se manifeste par exemple dans l'Ethnographic Atlas par le fait qu'il utilise une grande variété d'unités de groupes socioculturels, « des soi-disant local units, local communities, face-to-face communities jusqu'aux ethnic units, tribes, peoples, cultures, societies » [133]. Les définitions de base sont donc loin d'être uniformes et varient selon les cas.

> « en termes de taille et d'extension, de constitution en groupes identitaires ou en unités politiques, etc. [...] - des villages aux provinces et aux groupes de population à l'échelle d'un pays, des unités sans État aux unités organisées par l'État, des populations peu complexes aux populations hautement complexes, des populations historiquement passées aux populations décrites récemment ». [134]

Etant donné que l'on n'a jamais étudié exactement la même communauté, que les contenus et les méthodes de l'étude, les conditions spatiales et temporelles, les pratiques de désignation et les modèles de classification utilisés ainsi que l'image de soi et l'auto-attribution des groupements varient toujours, il n'y a souvent pas de comparabilité entre les études d'exemples rassemblées. Cela s'explique surtout par le fait que les jeux de données de Murdock ont été rassemblés en premier lieu à partir de nombreuses monographies ethnographiques, mais que les ethnographes n'ont pas suivi « un modèle cohérent pour déterminer et nommer leurs unités d'étude ». [135] Dans de nombreux cas, il n'est pas clair quel groupe de population a été examiné dans une étude donnée, quelle est la meilleure façon de le désigner et comment le distinguer de groupes comparables. Malgré l'éventail relativement large des comparaisons, les modèles de classification développés par Murdock n'offrent donc guère d'orientation pour l'attribution des collections de l'époque coloniale en fonction de la population. Car non seulement la problématique fondamentale de la classification ethnologique, à savoir la question de la définition et de la délimitation des unités analytiques de base spécifiques aux groupes choisis, reste non résolue dans le système de Murdock ; [136] en outre, pour beaucoup des unités analytiques de base coloniales postulées dans le contexte camerounais, on ne trouve pas d'équivalents spécifiques aux groupes dans les bases de données de Murdock.

[Ce sont justement les représentations des cultures du monde orientées vers la société globale, comme l'Atlas of World Cultures publié en 1981 par Murdock ou l'Encyclopedia of World Cultures [137] publiée en 1995 et basée sur les travaux de Murdock, qui souffrent, en raison de l'échelle choisie, de ne pouvoir offrir dans la brièveté proposée qu'un résumé des parts de population présentes dans une région du monde. Dans l'Atlas of World Cultures mentionné, il n'y a de la place que pour 111 groupes de population africains au total ; 14 d'entre eux sont également présents au Cameroun, répartis dans sept des clusters ou provinces culturelles définis par Murdock. [138]

Dans l'Encyclopedia of World Cultures, on ne trouve que 33 groupes de population ou ethnies distincts pour le Cameroun. La plupart d'entre eux sont cependant traités comme une simple entrée d'existence, seuls sept sont présentés de manière plus détaillée [139 De plus, la base de données « eHRAF World Culture », fondée par l'initiative HRAF, ne contient actuellement que quatre entrées concernant des groupes de population au Cameroun, à savoir « Aka" ou "Mbuti (FOO4) », « Bahigana » ou « Masa (FI21) », « Banen (FH26) » et « Bororo » ou « Fulani (MS11) ». [140]

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande, https://doi.org/10.11588/ethnofocum.1419

Dans l'ouvrage de synthèse spécifique à la région Africa : Its Peoples and their Culture History, publié en 1959 sur la base des travaux de l'Atlas ethnographique [141], on recense en revanche environ 800 unités de groupes de population africains, dont 98 que l'on trouve également au Cameroun, réparties dans 16 des provinces culturelles définies par Murdock. [142] Un nombre beaucoup plus important de groupements sont couverts dans la population camerounaise, car les unités de base analytiques définies culturellement par Murdock sont en principe comprises comme des entités qui peuvent elles-mêmes inclure d'autres sous-unités. L'unité de groupe des « Duala » comprend par exemple les sous-unités des « Bodiman, Limba (Lemba, Malimba), Mungo (Mongo), Oli (Buli, Ewodi, Eyarra, Wouri, Wuri), and Pongo »[143].

Le modèle d'organisation classificatoire de l'ethnologue autrichien Walter Hirschberg (1904-1996), auquel on peut attribuer une importance similaire à l'œuvre de Murdock pour l'ethnologie germanophone, énumère un nombre comparable de 108 unités de groupes de population camerounais au total. [144] Malgré une subdivision de la population locale structurée chez Hirschberg non pas selon des « provinces culturelles », mais selon des « points de vue anthropogéographiques, c'est-à-dire selon des espaces de vie et d'économie » [145], le modèle de Hirschberg ne se distingue finalement que peu de l'approche de Murdock. Ainsi, la composition interne de l'unité de groupe des « duala » chez Hirschberg se compose des mêmes sous-groupes que chez Murdock. [146]

Tous les modèles actuels de classification de la population camerounaise se fondent en fin de compte sur les premières tentatives de classement, que nous regrouperons ici sous le terme de « classification des peuples par l'Etat colonial ». Dans ce cadre, les descriptions de la population camerounaise constataient déjà vers 1900 un nombre relativement important d'unités locales **[p.288]** de groupes de population. Une première représentation de l'hétérogénéité de la population locale couvrant l'ensemble du territoire de la colonie fut l' « Esquisse ethnographique du Cameroun », publiée en 1897 par le géographe Paul Langhans (1867-1952) dans son Atlas colonial allemand, qui énumérait 53 unités de groupes de population. [147] Une autre vue d'ensemble précoce se trouve dans l'étude cartographique de l'officier de la Schutztruppe Franz Hutter (1865-1924) intitulée « Versuch einer kartographische Darstellung » (essai de représentation cartographique) en 1903, qui énumère 54 groupes de population locaux. [148]

En 1909, le géographe Siegfried Passarge (1866-1958) publia la « Carte des peuples du Cameroun » (fig. 2) avec déjà 113 groupes de population, [149] suivie de la carte générale publiée en 1920 dans le Deutsches Kolonial-Lexikon avec 94 groupements différents. [150] La représentation de loin la plus détaillée se trouve cependant dans la « Carte spéciale du Cameroun au 1:300.000 » officielle de 34 feuilles, publiée entre 1910 et 1914 [151], qui situait entre 250 et 300 groupes de population. [152]

**[p.289]** Les valeurs élevées obtenues dans la classification des peuples de l'État colonial coïncident approximativement avec les chiffres obtenus par les scientifiques français et le gouvernement camerounais au cours des premières décennies suivant l'indépendance. Ainsi, dès 1964, des géographes de l'Office français de la recherche scientifique et technique outre-mer (O.R.S.T.O.M) avaient élaboré une carte sur laquelle ils répartissaient la population camerounaise en 206 groupements ethniques au total sur la base de 180 caractéristiques distinctes. [153] En 1979, l'historien **[p.290]** Jean Imbert (1919-1999) arrivait au même chiffre élevé de 201 groupes de population identifiables au Cameroun. [154] Et les auteurs de l'Atlas des sociétés précoloniales publié en 1999, se basant sur l'Atlas de la République Unie du Cameroun du géographe Georges Laclavère (1906-1994) datant de 1979, ont également identifié environ 200 groupes de population locaux. [155]

Dans l'inventaire global spécifique à la population le plus récent, l'Encyclopédie de la République unie du Cameroun, publiée par le gouvernement camerounais en 1981, ces valeurs sont certes confirmées en principe (fig. 3) ; elle ne propose cependant pas de liste de toutes les unités de population, mais seulement un aperçu des groupements les plus grands ou les plus importants. [156] Une pratique de réduction de la complexité qui s'est maintenue jusqu'à nos jours dans les rapports démographiques trimestriels de l'Institut National de la Statistique du Cameroun. [157]

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande https://doi.org/10.3758/ethnoconcum.1019

Il n'existe pas de répertoires plus récents de la subdivision de la population camerounaise totale basés sur le dénombrement des groupes « ethniques », précisément en raison des insuffisances de la classification ethnologique déjà expliquées, qui remettent en question de nombreuses définitions de groupes et leur réalisation. Les théoriciens de la classification des peuples par l'Etat colonial étaient déjà conscients de la problématique ou de l'impossibilité de la classification ethnologique. Le géographe Friedrich Ratzel (1844-1904), également considéré comme le fondateur de l'anthropogéographie, parlait à cet égard du « grand[s] problème de la classification de l'humanité » [158] et comparait la difficulté de délimiter différents « peuples » entre eux à la « fixation » tout aussi difficile de la notion de « courants marins » [159].

L'indice le plus récent de la grande hétérogénéité de la population camerounaise ne provient pas de la recherche ethnologique, mais peut être obtenu par le recours à la classification basée sur les groupes linguistiques du Summer Institute of Linguistics (SIL). Sa base de données « Ethnologue », gérée depuis 1951, constitue le registre le plus complet des langues du monde. Elle confirme les chiffres obtenus dans le contexte des modèles de classification ethnologiques de la population camerounaise, même si les unités de groupes linguistiques reproduites ne coïncident pas avec les unités de groupes de population définies ethnologiquement et même si les unités de groupes linguistiques ne peuvent pas être clairement délimitées les unes des autres. [160] Dans un état des lieux de 2019, il est dit que

> « Le nombre de langues individuelles répertoriées pour le Cameroun est de 283. 274 d'entre elles sont vivantes et 9 sont éteintes. Parmi les langues vivantes, 270 sont indigènes et 4 sont non-indigènes. En outre, 12 sont institutionnelles, 98 sont en développement, 70 sont vigoureuses, 76 sont en difficulté et 18 sont mourantes ». [161]

Que ce soit sur une base ethnologique ou linguistique, la grande hétérogénéité sociale de la population camerounaise qui se dessine ici a toujours représenté un problème non négligeable pour les responsables de collections chargés de classer les objets en fonction de la population **[p.291]**, étant donné l'absence de normes de classification. La confusion des subdivisions catégorielles et des désignations dans la documentation des collections se justifie donc également par un corpus d'unités de groupes socioculturels théoriquement incohérentes et discriminatoires, créé dans le cadre de différents modèles d'organisation classificatoire. Dans les musées, il manque donc depuis le début de la documentation un critère d'orientation permettant de référencer systématiquement l'origine des collections d'objets en fonction de la population.

En raison d'une évolution des directives internes de documentation et des modèles de classification utilisés pour le traitement des données d'objets qui n'est plus compréhensible dans de nombreuses institutions, il est souvent impossible de déterminer l'origine et la validité d'une désignation de groupe donnée. Le mélange complexe d'attributions d'origine, définies selon des prémisses scientifiques différentes, n'a pas non plus été soumis jusqu'à présent à une révision en profondeur, afin de remettre en question le conditionnement historique et conceptuel des indications et de les reformuler selon des critères actuels. En raison des différents contextes conceptuels, historiques et théoriques des inscriptions, il n'est souvent même plus possible de déterminer, sans un examen approfondi au cas par cas, si deux indications de provenance, dans lesquelles sont certes indiquées des unités analytiques de base aux noms identiques, se rapportent en fin de compte au même groupement humain.

L'intitulé des catégories de classement, qui ont pour la plupart été dotées des labels conceptuels « culture » et « ethnie » - notamment parce que ceux-ci doivent être considérés comme les points finaux provisoires du débat théorique et les conceptions les plus solides dans la discipline - ne doit pas faire oublier que de nombreuses désignations de groupes inscrites dans les champs de données ont été forgées sur la base de prémisses totalement différentes. L'utilisation simultanée de labels linguistiques (« groupe linguistique ») et de labels centrés sur l'acteur ou la personne (« participant », « artiste », « personne ») dans les catégories de classement respectives, ainsi que le mélange général avec des catégories géographiques, voire l'absence de subdivision entre les catégories, indiquent ici aussi sans équivoque l'absence de tout standard et un manque général d'orientation.

Ce document ne doit pas être lu sans le complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.1558/arhistoricum.1219

Etant donné que les insuffisances de la classification ethnologique persistent à la lumière des définitions actuelles des unités analytiques de base que sont la culture et l'ethnie, et qu'aucun système de classement cohérent spécifique à la population n'a pu être développé, la catégorie centrale des documentations de collections ethnologiques s'avère également compromise de fond en comble et largement dysfonctionnelle. En raison des problèmes décrits, il est souvent impossible de déterminer avec certitude d'où et de qui les objets ont été acquis.

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

## [p.297] [Et maintenant ?]

229 **Plaidoyer pour un parler décolonial au musée** (Albert Gouaffo)

315 **Entretiens sur l'absence**. Une approche (Yrine Matchinda)

331 **Affirmer la mort pour faire place à la vie**. Pourquoi nous voulons des restitutions (Fogha Mc. Cornilius Refem)

341 **Une tentative bienveillante de dissiper les malentendus Une lettre après 24 ans d'attente** (Prince Kum'a Ndumbe III).

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

[p.299] Chapitre 13

# Plaidoyer pour un parler décolonial au musée [traduction française revue et corrigée par l'auteur]

ALBERT GOUAFFO

En un temps relativement court, entre 1884 et 1899, l'Allemagne s'est hissée au rang de quatrième puissance coloniale après la Grande-Bretagne, la France et les Pays-Bas [1]. La langue a joué un rôle extrêmement important dans le processus de conquête des espaces étrangers et de leurs habitants, cadre dans lequel l'ethnographie a vu le jour et les musées ethnologiques se sont établis comme des lieux de recherche et de découverte des nouveaux sujets et de leurs espaces de vie. Selon les attentes des puissances coloniales, les espaces étrangers et leurs habitants ont été inventoriés, catégorisés, cartographiés, classés et appropriés. Des militaires, des commerçants, des missionnaires, des fonctionnaires, des géographes ou des explorateurs ont été chargés de « collecter » systématiquement des biens culturels de toutes sortes, issus de leurs champs d'activité respectifs, et d'enrichir les musées ethnographiques de leurs pays d'origine. Les musées collectionnaient, conservaient, faisaient des recherches et transmettaient au grand public européen des connaissances sur l'étranger primitif à « civiliser ». Dans ces musées, dans les instructions aux collectionneurs, mais aussi dans les listes d'inventaires, les textes muraux, les étiquettes d'objets, y compris dans les bases de données modernes, le « parler colonial » est resté, et reste encore aujourd'hui omniprésent. La terminologie du contexte muséal porte encore en elle une violence.

Ce document ne doit pas être lu seul mais complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.219

La langue utilisée pour nommer et décrire l'étranger ne doit pas être considérée comme un simple moyen de communication. Elle était porteuse de savoirs et contribuait à la transmission d'une vision du monde. L'Europe avait besoin du monde extra-européen pour s'affirmer, notamment dans la dialectique du même et de l'autre. Mais l'histoire africaine était également liée aux objets culturels africains dérobés. Dans le pays d'accueil, où l'histoire et la biographie des objets n'avaient que peu d'importance, ces biens culturels ont reçu de nouvelles formes d'identité lors du processus de réappropriation. Il ne s'agissait pas de connaître l'autre, mais de le conquérir. Le processus va de l'attribution d'un nom aux objets jusqu'à leur assujettissement complet par de nouvelles significations et narratifs propres. Mais la question est de savoir qui parlait de ces objets culturels et qui en parle encore aujourd'hui, pour qui et pourquoi ? En d'autres termes, comment la société d'accueil gère-t-elle son monopole en matière d'interprétation ? Comment crée-t-on, dans le discours muséal en Allemagne, un parler décolonial, c'est-à-dire un parler qui respecte [p.300] l'altérité des objets culturels, mais qui reconnaît aussi les nouvelles interprétations et les nouveaux modes d'appropriation comme valeur ajoutée dans le pays d'accueil ? Comment trouver un parler consensuel dans le discours muséal ? Avant de répondre à ces questions, il convient d'analyser la terminologie des musées et le discours social qu'elle colporte.

## La terminologie muséale comme discours social dans la perspective des transferts culturels

Le concept de transfert culturel exprime la tentative d'étudier simultanément plusieurs espaces nationaux, à partir de leurs éléments communs, sans limiter cette observation à une confrontation, une comparaison ou une simple addition. Il s'agit ainsi de mettre en avant des formes de mélange et d'échange culturel qui sont souvent occultées dans la recherche d'identités ; celle-ci occulte le mélange qui a réellement lieu, bien que des identités émergent également des formes de mélange [2]. La représentation de peuples et de cultures étrangers doit être considérée d'emblée comme une tentative d'approche interprétative, car la compréhension de l'étranger dépend de la compréhension de soi. Les formes de représentation stéréotypée de l'Autre, l'Africain, ne doivent pas nécessairement être interprétées comme sa stigmatisation mais comme une « description mince », par opposition à la description dense de Clifford Geertz. [3] Le savoir qui résulte d'une lecture superficielle de l'étranger peut cependant être considéré comme guidé par des intérêts s'il présente une tendance résolument hégémonique. Dans le contexte colonial, les narrations sur les traits de caractère psychiques et moraux, ou les représentations et descriptions discursives des personnes d'origine étrangère (en tant que représentants d'un espace culturel et géographique intégral), proviennent d'une perspective et

d'un intérêt particuliers. Marc Angenot, analyste du discours belgo-canadien, parle dans ce cas de discours social, qui doit être compris comme un champ dynamique dans lequel différents discours sont en concurrence. L'hégémonie discursive coordonne la diversité et fait ressortir de la masse des discours un discours dominant, colporté et entendu comme un discours global, consciemment ou inconsciemment, par les membres de la société. Ce discours dominant présente certaines caractéristiques : la régularité et l'hégémonie. L'hégémonie relie les discours entre eux et fait de la disparité et de la multiplicité une unité. Dans une discussion avec Mikhaïl Bakhtine, à qui il emprunte la notion d'intertextualité, Marc Angenot précise que le discours social naît d'une interaction « d'interdiscours » dispersés. [4] Le discours social présente une certaine stéréotypie qui traverse le corps social, dans une société donnée et dans **[p.301]** une période donnée. Notre confrontation avec le monde extérieur se fait par sélection. Les êtres humains ne perçoivent qu'un extrait de la réalité, leur imagination complète le reste. L'aspiration de l'être humain à la simplification, à l'univocité et à la préservation de son identité l'amène à perdre contact avec la réalité, et à donner la priorité au stéréotype en tant qu'opinion préconçue de seconde main. Walter Lippmann, l'un des précurseurs de la recherche sur les stéréotypes, a écrit sur ce phénomène dans les années 1940 dans son livre Public Opinion :

> « Nous sommes informés du monde avant de le voir. Nous imaginons la plupart des choses avant de les expérimenter. Et ces présuppositions, à moins que l'éducation ne nous en ait fait prendre conscience de manière aiguë, gouvernent profondément l'ensemble du processus de perceptions. » [5].

Le stéréotype a tendance à devenir autonome, avec le risque d'être accepté comme une explication totalisante. La définition de Lippmann montre à quel point le stéréotype peut être dangereux en tant qu'opinion non fondée et commune à un groupe social. La terminologie muséale est constituée de ce genre de stéréotypes qui, considérés dans leur ensemble, forment un discours social. Ils ont été façonnés par l'histoire coloniale et constituent un langage catégorisant qui classe les cultures de manière essentialiste et hiérarchique, la culture étrangère occupant une position inférieure ou sous-privilégiée par rapport à la culture européenne propre. Dans cette perspective, la culture étrangère désigne la périphérie du centre que l'on s'est fixé. Voyons maintenant, par des exemples, comment ces mythes influencent la recherche muséale sur la provenance. J'ai privilégié ici trois interdiscours : Celui des listes d'objets du Cameroun au Musée ethnographique de Berlin, le discours du document « guide » de la Fédération allemande des musées, celui des textes d'exposition dans la salle « Cameroun » du Humboldt Forum.

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète un ouvrage en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

**Terminologie dans la recherche de provenance : études de cas**

La recherche de provenance, telle qu'elle s'est développée et établie en tant que discipline dans les pays germanophones au cours des quinze dernières années, s'intéresse à l'origine des biens culturels. Il peut s'agir d'œuvres d'art, de livres ou d'objets du quotidien dans les musées. Elle vise à déterminer à qui ces objets ont appartenu et à quelle époque, et dans quelles conditions ils ont changé de propriétaire. En histoire de l'art, cette discipline fait depuis longtemps partie intégrante du travail scientifique, et a considérablement gagné en importance depuis la Déclaration de Washington de 1998. [6] Jusqu'àlors, la recherche sur la provenance en Allemagne s'est principalement penchée sur les biens culturels expropriés ou spoliés à l'époque nazie. Pour les biens de collection issus du contexte colonial, la situation se présente toutefois différemment en ce qui concerne la terminologie utilisée [7]. Il s'agit de contextes **[p. 302]** très asymétriques et culturellement différents. Les mêmes mots ont un sens très différent d'un contexte à l'autre, c'est-à-dire des sociétés d'origine aux sociétés d'accueil.

***Le discours des listes d'objets du Musée ethnographique de Berlin***

Le Musée ethnographique de Berlin — avec environ 500 000 objets selon ses propres sources, dont environ 75 000 provenant du continent africain au sud du Sahara — fait partie des plus grands et des plus importants musées de son genre au niveau international. Partant du principe que ce musée a bénéficié du soutien du gouvernement du Reich dans la constitution de ses collections, c'est-à-dire

qu'il a reçu des collections d'officiers coloniaux et de fonctionnaires en service, il se prête particulièrement bien à une étude postcoloniale. 7 194 biens culturels y sont arrivés depuis le Cameroun alors colonie allemande. Comment le Cameroun et ses groupes ethniques sont-ils catégorisés dans la liste d'inventaire du musée ? D'un point de vue méthodologique, nous avons obtenu nos premiers résultats en entrant des termes arbitrairement choisis de la « bibliothèque coloniale » [8] dans le module de recherche de la liste d'inventaire envoyée par le musée ethnographique de Berlin pour cartographier le patrimoine culturel camerounais [9]. L'étape suivante a consisté à développer une grille d'analyse pour la représentation de l'Autre dans le musée berlinois, en interrogeant : la désignation des objets et leur fréquence dans la liste d'inventaire, les termes utilisés pour désigner les groupes culturels, les modalités d'acquisition des objets présents dans le musée.

Comme l'a clairement montré Sebastian-Manès Sprute sur l'état des lieux et l'ordre du discours dans les musées [10], la liste est une capture instantanée de la documentation muséale, processus inachevé dans tous les musées et donc également à Berlin. À l'heure actuelle, l'examen de l'inventaire révèle que sur les 7194 objets du Cameroun : 238 portent la mention « magie », 141 la mention « figure de sorcier », 1 la mention « sorcier », 46 la mention « amulette ». En ce qui concerne l'origine culturelle, on observe également des terminologies douteuses. C'est le cas du terme « kirdi » (qui apparaît six fois), qui signifie « non-musulman » et qui est en fait trop général. Le terme « chef » (Häuptling en allemand) apparaît 39 fois pour désigner des dirigeants camerounais. Le terme « ethnie » apparaît 2 fois. Le problème de cette perception de l'étranger camerounais n'est pas la quantité de désignation d'objets, mais l'interprétation du sens par les conservateurs et les collaborateurs scientifiques. Ils sont les premiers à intervenir dans la chaîne de construction du savoir sur les objets destinés au public. Ils possèdent le capital symbolique et, en tant que tels, sont des acteurs de confiance pour les visiteurs. Enfin, les expressions qui font référence à des modalités d'acquisition sont déconcertantes pour le chercheur. Dans la **[p. 303]** liste d'inventaire, il est dit que les objets ont été « achetés », « échangés », « donnés » ou sont arrivés au musée sous forme de « don ».

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.219

En ce qui concerne la désignation des objets dans le musée, on constate que la terminologie utilisée par les soi-disant collectionneurs continue d'apparaître dans les listes d'inventaire sans aucune analyse. J'ai sélectionné quatre termes : « chef » (39), « ethnie » (2), « amulette » (46) et « sortilège », ainsi que les mots ou composites apparentés comme « figure [magique] » (379). Au vu de ces chiffres, peu élevés par rapport au nombre total d'objets, on pourrait parler d'insignifiance. Les quatre termes ont été repris dans le dictionnaire du primitivisme publié par Joachim Schultz [11]. L'amulette représente une spiritualité ou une religiosité qui se distingue de la religiosité chrétienne conventionnelle et qui peut être décrite comme « primitive ». Étymologiquement, l'amulette désigne dans l'histoire culturelle européenne un objet qui, selon une conception superstitieuse, éloigne le malheur et le danger. Il s'agit toutefois d'une pratique médiévale abandonnée depuis longtemps par les sociétés européennes dites « éclairées ». Le mode de perception est dichotomique et célèbre le nous (en tant que nation culturelle civilisée) en contraste avec vous (les sauvages et les arriérés) [12]. Ces termes sont tous issus des traditions linguistiques et culturelles européennes, dans lesquelles ils désignent le soi refoulé, un soi que l'on reconnaît mais que l'on ne veut plus considérer comme appartenant à sa culture et à son histoire. L'étranger est instrumentalisé en tant que surface de projection du soi, et la rencontre avec l'autre n'est plus considérée comme lieu de connaissance mutuelle mais comme lieu d'affirmation et de positionnement de soi. Le musée devient le lieu où le visiteur découvre l'origine de l'histoire de l'humanité et évalue lui-même le chemin parcouru par sa société sur l'axe du développement selon la théorie de l'évolution des naturalistes. [13] Le dictionnaire numérique de la langue allemande définit un « chef » (Häuptling) comme « chef de tribu d'un peuple de la nature » [14]. Se référant à un usage désuet, mais tout à fait courant dans le langage courant, le même dictionnaire définit le « peuple de la nature » comme « ethnie vivant dans une économie de subsistance préindustrielle » [15]. Dans l'inventaire, le mot « ethnie » n'apparaît certes que deux fois, mais d'un point de vue sémantique c'est loin d'être accessoire. Aucun muséologue n'aurait l'idée de qualifier d'ethnie les personnes vivant dans certaines régions d'Allemagne. Suzan Arndt estime que ce terme est utilisé comme substitut à race et tribu, mais qu'il n'est en fait rien d'autre qu'un nouvel habillage des contenus conceptuels racistes. L'idée de base, selon Suzan Arndt, est que les gens sont différenciés selon des critères biologiques comme la couleur de la peau, et que ces critères peuvent à leur tour être interprétés sur le plan mental, religieux et culturel [16]. Il semble que les musées n'aient pas pour objectif de décrire les personnes et les peuples au-delà de l'Europe de manière différenciée,

c'est-à-dire « dense », comme Clifford Geertz le souhaiterait dans **[p. 304]** l'ethnologie interprétative, mais de représenter superficiellement la hiérarchie entre sa propre nation et le reste du monde. [17]

Un autre phénomène, déconcertant dans une perspective africaine, est la manière dont les droits d'auteur des collections sont légitimés. Dans la liste, à la rubrique « Référence de l'objet », il est question d'achat (par exemple, « Achat lieutenant Lessel »), d'échange (« Échange d'objets ethnographiques Worley, Hamburg », « Échange du département Afrique du musée avec l'American Museum of Natural History, New York ») et de donation (« Don du lieutenant Dominik »). Ces termes ont une certaine pertinence dans un contexte symétrique comme celui entre l'Allemagne et la France. Lorsque l'on achète quelque chose dans un magasin dans ces pays, on reçoit une facture, qui suppose que le vendeur a lui-même une facture, reçue du grossiste. Les musées peuvent s'échanger des doubles. Les citoyens peuvent faire don de leurs collections privées aux musées pour la bonne cause. La procédure de remise ou la modalité d'acquisition tend à suggérer que la propriété ne pose pas de problème. Mais la question de la recherche de provenance survient lorsque se pose de savoir comment l'officier colonial s'est approprié la collection offerte au musée, ou quelle est la légalité de la facture que le marchand d'art ou d'autres commerçants coloniaux délivrent au musée.

Dans le contexte colonial, contexte d'injustice, l'utilisation de tels termes est problématique. Les auteurs de l'atlas de l'absence [18] ont suffisamment démontré que les gouverneurs, les officiers et les fonctionnaires du service colonial ne pratiquaient pas un commerce équitable avec les propriétaires légitimes des objets. **[p. 305]** Dans ce contexte, l' « achat » est un achat extorqué, la donation un « cadeau forcé », l' « échange » une escroquerie. Au-delà du cas berlinois, tous les termes utilisés dans la recherche sur la provenance sont en fait euphémiques dans la perspective du Sud global et s'accompagnent d'une certaine provocation, voire d'exaspération. Des expressions alternatives, qui ne reproduisent pas simplement des modèles de langage et de pensée marqués par la colonisation, s'offrent à nous : armée coloniale au lieu de « troupe de protection », agression militaire au lieu d' « expédition punitive », piller ou dévaliser au lieu de « collecter », soldats de Dieu ou voleurs des spiritualités au lieu de « missionnaires », bien culturel au lieu d' « objet », etc.

Parler de « collectionneurs », par exemple, c'est glorifier la violence qui se cache dans les stocks et le sang qui colle à certains objets. Avec ce terme, on donne l'impression que les objets étaient librement disponibles et qu'il suffisait de les ramasser : qu'ils se trouvaient dans la nature comme des mangues sous les arbres. Le mot approprié dans le contexte colonial est plutôt « piller » ou « voler ». Les missionnaires étaient des voleurs d'âmes et les officiers de la Schutztruppe un groupe terroriste. Dans le contexte d'injustice coloniale, ils ne pouvaient ni recevoir de cadeaux de la part des victimes de leur violence, ni pratiquer un troc équitable avec elles. En raison de leur position de pouvoir dans le champ social, ils ne pouvaient que confisquer les objets ou les extorquer. Il faut cependant mentionner que de tels « cadeaux » étaient d'une part très « orientés », et d'autre part (et surtout) ne représentaient qu'une infime fraction du stock total d'objets camerounais présent en Allemagne. Ces termes sont trompeurs pour les visiteurs ordinaires des musées allemands et ne reflètent pas la réalité coloniale. Les musées européens ont acheté ou acquis des objets culturels sur le marché de l'art en Europe contre des justificatifs des « collectionneurs » sur place en Afrique, ou ont échangé des objets entre eux. La question en suspens est de savoir comment les vendeurs ou les « collectionneurs » sont entrés en possession des objets vendus. Dans ce contexte, le musée n'est-il pas un receleur ? Un autre aspect stylistique de l'argumentation est l'utilisation d'euphémismes, comme l'explique avec force Yann LeGall dans son texte « Ne s'obtient que par la force ». Le mot « expédition punitive » suggère que les colonisés ont enfreint des règles établies. Qu'avaient-ils donc fait pour être punis ? Le mot juste est « agression militaire » et devrait à l'avenir être repris dans le discours de la recherche sur la provenance. À défaut, aucun travail critique sur l'histoire allemande ne pourra être réalisé.

***Le discours ambigu du « guide » du Deutscher Museumsbund (Association allemande des musées)***

Outre les termes utilisés dans les inventaires des musées — qui perpétuent la tradition coloniale au temps présent — le « guide de recherche sur la provenance » (Leitfaden Provenienzforschung) publié en 2019 par l'Association allemande des musées présente d'étranges schémas d'interprétation qui

Ce document ne doit pas être le seul. Il complète l'original en langue allemande https://doi.org/10.11588/artbistoricum.1219

remettent en question les intentions progressistes et postcoloniales de ce document. À première vue, l'objectif du guide est prometteur :

> « L'objectif doit être d'ancrer la gestion de l'héritage colonial, son traitement et sa mise en valeur multiperspectiviste comme une tâche permanente dans les musées. Cela ne peut réussir que si les musées sont en mesure d'accomplir leurs tâches fondamentales, dont la recherche fait toujours partie en tant qu'élément central. En outre, l'échange international avec des représentants* et des scientifiques des pays d'origine ne doit pas seulement être rendu possible ; cet échange exige à tous les niveaux une nouvelle forme de disposition au dialogue. » [19]

Dans le discours, les auteurs du guide reconnaissent sa fonction d'instrument de décolonisation des musées allemands : « Les musées doivent en outre être conscients du fait que les rapports coloniaux ont rarement pris fin avec la décolonisation formelle et qu'ils continuent en partie à produire leurs effets jusqu'à l'époque actuelle. » [20]

Le soupçon de glorifier ou de minimiser son propre colonialisme survient dès la définition des contextes coloniaux : dans le guide, on entend par là tout d'abord les circonstances et les processus qui ont leurs racines soit dans une domination coloniale formelle, soit dans des structures coloniales informelles. Selon la réflexion, **[p. 306]** même dans ce cas des structures présentant un grand déséquilibre politique, à la fois entre et au sein d'États ou d'autres entités politiques, pourraient avoir été à l'origine de réseaux et de pratiques qui ont perpétué les procédés de collecte et d'acquisition pour les musées européens. [21]

Le constat que des villages entiers ont été mis à feu et à sang va à l'encontre d'un tel langage administratif nébuleux [22]. On ne peut pas vouloir résoudre un problème et en même temps le minimiser. Quelle part des collections des musées allemands provient de la colonisation formelle, et quelle part n'en provient pas ? Cela devrait être la base d'un examen scientifique critique de l'héritage colonial. En revanche, la compréhension du contexte colonial dans le guide évite toute hiérarchisation. Pour les musées ethnographiques allemands, le contexte colonial recouvre la présence officielle des Allemands dans leurs propres colonies, soit la période comprise entre 1884 et 1919 au plus tard. En effet, comme le montre clairement le chapitre sur la chronologie et les acteurs de l'Atlas de l'absence [23], c'est entre 1900 et 1914 que l'on observe la plus forte occurrence de livraisons aux musées d'ethnographie allemands, avec, selon les estimations, jusqu'aux deux tiers des objets envoyés par le personnel militaire et les fonctionnaires des colonies. Contrairement à la France, qui a confié le pillage des biens culturels africains à des ethnologues soi-disant formés, l'Empire allemand s'est principalement appuyé sur des membres de l'administration dans les colonies. Ce serait noyer le poisson que de diluer de la sorte l'étude du colonialisme dans les musées allemands. On pourrait donc publier deux volumes du guide : l'un pour les relations allemandes extra-européennes en général, l'autre pour la colonisation formelle par l'Allemagne.

On parle aussi de dialogue d'égal à égal avec les membres des sociétés d'origine :

> « La présente publication est la troisième et dernière version du guide. Elle est le résultat d'un processus d'élaboration de quatre ans, qui a été transparent et ouvert dès le début. Des collègues spécialisés et d'autres parties prenantes ont pu participer activement à la révision des textes, par le biais de recensions ou de prises de position. En outre, le guide a été discuté en profondeur dans le cadre d'un atelier interne avec douze experts* d'Australie (Tasmanie), de Bolivie, de Namibie, du Nigeria, de Nouvelle-Zélande, de Samoa, de Taïwan, de Tanzanie, de Turquie et des États-Unis (Alaska), afin de pouvoir accorder une place appropriée à leurs perspectives et suggestions. » [24]

Il convient de noter que parmi les anciennes colonies allemandes, seules les îles Samoa, la Tanzanie et la Namibie ont participé à la conception et à la publication de ce guide considéré comme « final ». Le Cameroun, le Togo, le Rwanda et le Burundi sont absents. On a l'impression que le traitement de l'histoire coloniale allemande est plus ou moins **[p. 307]** une affaire purement allemande, bien que le

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

discours parle d’une coopération collaborative et transparente. Malgré la bonne volonté, des réflexes coloniaux ou eurocentriques marquent encore la recherche postcoloniale sur les provenances, à laquelle le guide veut contribuer. Le reproche de vouloir ainsi contrôler la réflexion sur son propre passé colonial dans les musées n’est pas injustifié. Le geste colonial ou eurocentrique des acteurs muséaux allemands se lit aussi sémantiquement dans les textes d’exposition sur les objets et leurs fournisseurs. C’est le cas des objets camerounais du Humboldt Forum, récemment inauguré.

***La terminologie des textes d’exposition du Humboldt Forum*** [25]

La terminologie des textes d’exposition de l’espace « Colonie du Cameroun » concernant les acteurs et les collections issus de contextes coloniaux formels est, d’un point de vue contemporain décolonial, une catastrophe. La perspective du musée ethnologique comme lieu de narration de sa propre histoire nationale est encore dominante. Les questions clés sont toujours les suivantes : qui étaient les Allemands qui travaillaient dans les colonies allemandes au nom de l’Empire allemand ? Quels services rendaient-ils à la patrie ?

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1293

Ce grand récit de la nation peut être éclairé de manière critique au Humboldt Forum par l’analyse des relations des fournisseurs avec les objets/sujets dans les étiquettes. Pour cela, j’ai choisi deux exemples éminents : la Ngonnso, la reine mère des Nso, et le Mandu Yenu, le trône des Bamum, également dans les grasslands du Cameroun.

Ce qui est frappant, c’est la volonté de minimiser la biographie des officiers de l’armée coloniale allemande en les faisant passer pour d’innocents fournisseurs d’objets culturels. Kurt Pavel → Bio, 420 [26] (1851-1933) est présenté par le musée comme commandant de la Schutztruppe en 1901 ; ce qui révèle déjà qu’il n’était pas un ami des Camerounais. Les termes « Schutztruppe » et « Schutz » dans la salle d’exposition — il a tenté de placer la région sous « protection allemande » — sont certes mis entre guillemets, mais cela ne suffit pas à expliquer aux visiteurs ce qu’était la Schutztruppe à l’époque, qui elle protégeait et pourquoi, bien que soient mentionnées des régions où Pavel a mené ses guerres coloniales : Bangwa, Bafut et Mankon.

En ce qui concerne la provenance de la figurine Ngonnso → cahier d’images III lui-même, le musée affirme ailleurs : « Kurt Pavel a collecté cette figurine pour la première fois à Kumbo, la capitale du royaume. » Il est cependant certain qu’il a fait la guerre contre la société d’origine en 1903 en tant que commandant de l’armée coloniale allemande. Quelle est la signification du verbe « collecter » dans ce contexte d’injustice ? La figure de la reine-mère se trouvait-elle dans la rue lorsqu’il l’a « collectée » ? L’intensité de la violence coloniale est émoussée, ce qui permet de normaliser l’histoire coloniale et de la désamorcer auprès du public. Il n’y a pas **[p. 308]** d’effet de distanciation [27] chez les visiteurs, qui pourrait conduire à un travail sur le passé colonial allemand. Au contraire, ce sont des clichés coloniaux qui sont présentés. Le passé colonial de l’Allemagne est vendu au public comme un simple épisode de l’histoire, sans conséquences dévastatrices. De là à affirmer que la colonisation allemande en Afrique a été très brève, il n’y a qu’un pas.

Le cas de l’officier colonial Hans Glauning → Bio, 386 [28] (1868-1908) est édifiant. Il a administré la station de Bamenda, créée en 1902, en tant que chef de district de 1905 à 1908. Le roi Njoya → Bio, 417 [29] (1873-1933) était donc son sujet, selon l’ordre colonial. Dans la présentation du fournisseur d’objets au Humboldt Forum, on peut lire :

> « Avant de rejoindre la « Schutztruppe » pour l’Afrique orientale allemande en 1894, Hans Glauning a servi dans l’armée saxonne. En 1902, il a été muté au Cameroun. En Afrique, il a mené des « expéditions punitives » et des actions militaires pour imposer la domination coloniale. Il était également *un ethnologue amateur passionné et a acquis des centaines d’objets pour les musées allemands***.** ». (c’est l’auteur de ce texte qui souligne cette dernière phrase).

Les curateurs ne font aucun effort pour présenter l’Afrique de manière différenciée, le nom du continent doit servir à désigner les deux colonies allemandes, l’Afrique orientale allemande et le

Cameroun. Glauning n'est pas explicitement présenté comme un chef de district et un officier militaire dont la présence symbolisait la violence, mais comme un explorateur amateur. S'il est vrai que l'ethnographie amateur était courante sous l'Empire, cela ne justifie pas de reprendre sans examen le terme alors en vogue. Dans le monde scientifique allemand d'aujourd'hui, il est inconcevable qu'un soldat sans formation universitaire préalable soit considéré comme un scientifique. C'est pourtant possible dans un espace non normé comme celui de la colonie. Et le verbe « acquérir », qui ne pose pas de problème en soi, fait également son apparition. Mais, dans sa connotation positive familière et à côté de l' « ethnologue amateur enthousiaste » dans la même phrase, il présente la pratique d'appropriation de l'officier colonial de façon avantageuse.

Ce qui n'est pas évoqué dans le panneau de présentation du trône du roi Njoya, le Mandu Yenu → cahier d'images XLVIII, mais qui aurait toute son importance dans une perspective décoloniale de l'exposition, c'est que Glauning a participé aux négociations sur la « donation » de ce trône à l'empereur Guillaume II. Rappelons au passage que Njoya a subi des pressions de 1903 à 1907 à propos du trône hérité de son père [30]. Felix von Luschan (1854-1924) avait chargé Hans Glauning de l'acquérir et avait même proposé de faire réaliser « un fac-similé » pour l'échanger contre « l'original ». Finalement Njoya lui-même fit porter son trône à Buea, alors capitale de la colonie, afin de l' « offrir » à l'empereur à l'occasion de son anniversaire. Il s'agit d'un « cadeau forcé », et tous les visiteurs du musée devraient le savoir. Cela faisait partie de la stratégie de Njoya de garder le pouvoir « sur son peuple », bien que son royaume soit soumis à la **[p. 309]** station coloniale allemande. On est ici encore une fois confronté à un ensemble d'informations extrêmement marquées par la colonisation, à l'inverse d'une approche transparente et émancipatrice de l'histoire coloniale en tant qu'histoire partagée.

**Vers un parler décolonial au musée**

Trois voies s'offrent à la recherche sur la provenance pour passer des modèles d'interprétation coloniaux aux modèles d'interprétation décoloniaux.

***Abandon de la bibliothèque coloniale, resémantisation des objets, correction des attributions régionales*** [31].

L'altérité des objets doit être respectée si l'on veut qu'ils racontent l'histoire à laquelle les sociétés d'origine et leurs fabricants, les ont associés : la translocation ne doit pas les priver de leur identité. Ce n'est qu'ainsi qu'ils pourront remplir leur fonction d'ambassadeurs de leurs cultures respectives. Les catégories problématiques telles que « achat », « cadeau » et « échange » devraient disparaître, car issues d'une culture juridiquement hégémonique. Il en va de même pour la désignation des objets, qui ont été interprétés par la culture d'accueil allemande par analogie à des objets correspondants, mais anormaux. On utilisera comme exemples les termes simplificateurs de « fétiche » et d' « amulette ». Tous les biens culturels désignés ainsi dans les inventaires des musées ont des noms propres dans leurs sociétés d'origine, et devraient être présentés dans les musées dans leur singularité et leur altérité. La plateforme Digital Benin, préparée pendant des années par une équipe internationale d'experts* et lancée récemment, montre la voie à suivre [32]. Ce n'est qu'ainsi qu'ils pourront enrichir la culture allemande en tant qu'ambassadeurs culturels. Si l'héritage colonial doit être partagé, toutes les personnes concernées doivent être d'accord avec les termes utilisés.

***Reconnaissance par les sociétés d'origine de leur nouvelle identité dans la société d'accueil.***

L'habileté artistique est une qualité qui caractérise toute société. Bien que les objets d'Afrique aient été considérés comme une preuve de primitivité, il y a toujours eu des critiques d'art bien intentionnés, comme Carl Einstein, pour reconnaître leur grande valeur. Des artistes comme Pablo Picasso, Vassily Kandinsky ou Franz Marc ont, à leur manière, sorti cet art du ghetto de l'ethnologie ethnicisante en tant que science coloniale. Il s'agit de reconnaître dans la translocation des objets ce qu'ils ont de local, mais aussi de global, afin qu'ils puissent circuler avec fierté à l'échelle mondiale, comme d'autres biens culturels (par exemple la Joconde). Il faut également reconnaître la dynamique dans le processus de réception. Les objets en tant qu'œuvres d'art génèrent de nouvelles synergies dans le processus de traduction **[p. 310]** et ne peuvent pas être interprétés définitivement comme les représentants d'une

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

identité fixe. Le « poteau du Cavalier bleu » (blauer Reiterpfosten) du Musée Fünf Kontinente de Munich y a trouvé une seconde patrie et une seconde identité. Cette catégorisation à l'étranger est censée être connue au Cameroun, même si cet objet sacré a porté un autre nom et a eu une autre fonction dans l'Orokoland dont il est originaire. Le poteau faisait partie d'un ensemble qui a été démonté. À Munich, seuls ses aspects matériels ont été pris en compte dans le processus de réception. Ce n'est pas un reproche qui vise les critiques d'art, car la perception se fait toujours de manière sélective. Au musée de Munich, l'objet/sujet, outre le nom donné par les critiques d'art, doit également porter son nom d'origine, à savoir « Ndo'obe' banto Oroko ». L'objet appartient aux Abo du Cameroun et constitue, dans le contexte postcolonial, toute leur fierté.

### *Une nouvelle image des musées d'ethnologie et de nouvelles sortes de musées*

L'Allemagne est devenue depuis longtemps une société d'immigration, et l'unité de la langue, de l'histoire et de la religion ne coïncide plus tout à fait aujourd'hui. La société majoritaire est désormais confrontée à une minorité. Les deux composantes jouissent des mêmes devoirs et des mêmes droits dans une république. La diaspora africaine se sent insultée et offensée dans les musées d'ethnologie actuels. Je plaide pour que l'on tourne le dos à un concept d'identité qui trace une ligne de séparation (nous contre les autres) au profit d'un nouveau concept qui célèbrera la coexistence dans un monde commun (nous et les autres). Un tel musée ethnologique devra accorder une grande importance à la diversité. Le discours muséal actuel doit être décentré et permettre la polyphonie. Dans un musée conçu comme musée du monde, les objets allemands doivent également être présents en tant que composants de l'unité dans la diversité.

L'imbrication du transfert culturel (Espagne), du discours social (Angenot) et du stéréotype (Lippmann) montre comment le savoir est créé par le langage dans les discours. La langue et les savoirs sont liés et reflètent ce qu'une société peut savoir. L'énonciation dans le discours est un lieu de construction de la réalité, et l'argumentation des acteurs du savoir prédétermine la réception. Le langage muséal, qui oriente la perception de l'étranger extra-européen, n'échappe pas à cette règle. Le colonialisme n'est pas seulement une histoire - il a toujours été avant tout un langage ou une terminologie.

Une constatation s'impose après l'examen critique des trois interdiscours - la terminologie dans la liste d'inventaire du Musée d'ethnologie de Berlin, les panneaux de texte des biens culturels camerounais au Humboldt Forum et enfin le guide de la **[p. 311]** Fédération allemande des musées. Avec son guide, la Fédération a pris un nouveau cap progressiste en matière de recherche de provenance. La confrontation des différents interdiscours entre eux montre que nous sommes encore loin de l'objectif d'une recherche de provenance décoloniale ; il y a un décalage entre la théorie et la pratique. Le paysage discursif muséal est toujours dominé par des perspectives eurocentriques, et le dialogue d' « égal à égal » souhaité avec les représentants des régions d'origine des objets dans le musée se révèle être un dialogue des Allemands entre eux. Une attitude néocoloniale ou raciste caractérise encore le discours actuel sur les biens culturels issus du contexte colonial. Les objets ne parlent pas d'eux-mêmes, mais on met des mots dans leur bouche, et une minimisation linguistique innocente de leurs atrocités les acteurs de la translocation. Cela a une influence négative sur l'analyse critique du passé colonial, car les visiteurs des musées ne peuvent pas remettre en question leurs représentations stéréotypées et racistes de l'Afrique. Visiter un musée ethnologique, c'est toujours un voyage en fauteuil dans l'Afrique primitive [33]. La violence du pillage des objets en Afrique par les acteurs coloniaux est euphémisée et minée par le langage. Afin d'échapper à la prison coloniale où les musées d'ethnologie continuent de se trouver, je propose d'élaborer un nouveau vocabulaire ou lexique consensuel pour la catégorisation des objets, des régions et des sociétés d'origine. La terminologie utilisée jusqu'à présent est inutilisable au sens le plus large du terme. Un musée ethnologique ne doit plus être envisagé comme un lieu où l'on raconte sa propre histoire (l'histoire de l'Empire), mais comme un troisième espace où s'articulent la mondialisation et la diversité de l'Allemagne en tant que société d'immigration.

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

[p.315] Chapitre 14

## **Entretiens sur l'absence**. Une approche [traduction française revue et corrigée par l'auteure]

YRINE MATCHINDA

> *« Une personne dont la mémoire a été effacée ne retrouvera pas le chemin de sa maison"* » [1]

De janvier 2020 à août 2022, j'ai voyagé au Cameroun en tant que doctorante en études germaniques dans le cadre de notre projet de recherche afin de mener des entretiens dans différentes régions sur les biens culturels qui se trouvent aujourd'hui dans des musées publics en Allemagne. Je suis moi-même née à Mbouda et j'ai grandi à Bafoussam (deux villes de l'ouest du Cameroun). Depuis 2015, je suis à l'université de Dschang, qui se situe dans la même région. Munie d'un enregistreur, de listes de musées et de photographies de pièces de collections significatives [2], j'ai enregistré, sur le sujet de l'absence, des personnes qui avaient pour la plupart le double de mon âge ; elles n'avaient pas d'expérience muséale marquée, voire pas du tout, par rapport à celle qu'il est plus facile d'acquérir en Europe. La plupart n'avaient pas voyagé, même si certaines étaient déjà allées aux États-Unis, en Europe ou dans d'autres pays du continent africain. Les pages qui suivent offrent un bref aperçu de leurs visions sur le patrimoine culturel qui ne se trouve plus au Cameroun.

Lorsque le bien culturel est déplacé, son horizon de vie bouge également, de nouvelles significations s'y ajoutent. Lorsque nous regardons aujourd'hui à Berlin, Paris, Londres ou New York des objets qui ont été confisqués au continent africain pendant la période coloniale, nous nous demandons, comme Léopold Sédar Senghor, ce qu'ils ont à nous dire, ainsi que tous ceux qu'on a appelés « fétiches quand les dieux s'en sont allés » [3] Dans les musées européens ou nord-américains où ils sont aujourd'hui conservés (quand ils sont exposés et ne dorment pas dans des dépôts ou dans des réserves), ils sont bien sûr considérés comme des témoignages de certaines cultures et mis en relation avec les êtres humains qui les ont autrefois créés [4]. Mais qu'en est-il pour les personnes qui vivent si loin de ces objets ? Quels sont les enjeux mémoriels et historico-politiques de l'absence de ces objets pour la vie culturelle des personnes vivant là où ils ont été autrefois enlevés ? Que peut révéler [p. 316] une recherche de provenance inversée sur les relations entre le patrimoine culturel et les communautés dites d'origine ? Quel est le rôle de la mémoire collective dans le processus d'une éventuelle réintégration ou réhabilitation du patrimoine culturel africain au Cameroun ? À quoi sert de parler de l'absence d'objets qui ont certes quitté le pays depuis de nombreuses décennies, mais qui ont souvent été remplacés, ou oubliés si radicalement que leur existence lointaine - par exemple dans les musées allemands - n'a aucune réalité tangible pour les descendant·es des personnes autrefois concernées ? Pour répondre à ces questions, il est nécessaire d'étudier les groupes concernés par les spoliations et la relation qui peut exister aujourd'hui entre eux et les artefacts qui n'existent plus. Il s'agit d'esquisser l'ampleur et les conséquences du vide, de l'absence de biens culturels au Cameroun.

J'ai mené entre janvier 2020 et août 2022 des entretiens avec des membres de communautés dont les ancêtres, les maisons, les palais ou les villages ont été violentés par la domination coloniale allemande et qui ont perdu des biens matériels importants. Beaucoup se souviennent encore d'objets de l'époque (pré)coloniale, même si leur absence depuis des décennies crée chez certain·es un vide que la contemporanéité ne peut pas combler (Placer ici la fig.1). Sur place, dans les localités de Nguila, Yaoundé, Atok, Lolodorf, Kribi et Bamougoum, j'ai rencontré des spécialistes de la protection et de la transmission de la mémoire culturelle. J'ai mené des entretiens dans les quatre « sphères culturelles » - Fang Beti, Sawa, Grassland et Soudan-Sahel - ainsi que dans six des dix régions administratives du Cameroun. J'ai pu échanger avec des personnes dans plus de vingt communautés, sur des questions culturelles, historiques, identitaires et mémorielles en lien avec le patrimoine matériel [p.317] camerounais conservé dans les musées allemands. Mes interlocuteurices appartenaient aux sociétés Maka, Béti, Vute, Ngumba, Mabea, Bakweri, Bakoko, Duala et Bamiléké. Le point de départ des

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

discussions a été le constat que ces objets n'existent plus depuis plus d'un siècle dans leur espace d'origine, et que la restauration d'une mémoire n'allait pas de soi.

**Absence et perte de mémoire comme conséquences du colonialisme**

La signification réelle du terme « absence » ou « ce qui est absent » (en anglais « absence ») se réfère au fait que quelqu'un·e ou quelque chose ne se trouve pas à l'endroit où on l'attend. On pourrait également ajouter que quelqu'un·e ou quelque chose n'existe pas ou est absent.[voir la définition du mot absence dans le Larousse] Mikkel Bille, Frida Hastrup et Tim Flohr Sørensen décrivent l'absence comme un phénomène normal dans la vie sociale des individus, qui révèle l'importance de la présence. Selon elleux, l'absence n'est pas exclusivement un aspect de la culture matérielle. [5] Elle peut également être une absence immatérielle, comme l'absence de certitude, de reconnaissance, de connaissance, etc. Elle prend forme dans la vie d'une personne à travers les traces que le sujet manquant laisse derrière lui. Dans notre contexte, le mot « traces » ne se réfère pas seulement aux objets dans les musées, mais aussi aux séquelles de leur absence dans la vie communautaire et culturelle au Cameroun.

Au niveau des communautés d'origine, l'absence de biens culturels anciens laisse surtout le sentiment qu'il existe une relation étroite entre les ancêtres/le passé et la vie culturelle des générations actuelles. Pour certain·es, les anciens biens culturels restent des souvenirs qui marquent une époque qu'iels n'ont pas vécue et pour laquelle un lien intergénérationnel a été rompu. Ainsi, Rogatien Nzouango, citoyen Ngumba et roi du village de Bikala [6], à qui j'ai montré la photo de la figure reliquaire « Byeri » [7] du Musée des Cinq Continents à Munich, a réagi en disant : « Je me souviens que mon grand-père avait souvent ce genre d'objets à son chevet, mais je ne peux plus vous dire exactement ce qu'il en faisait. Tout ce que je sais, c'est qu'il nous disait de ne jamais les toucher, et après sa mort, je n'en ai plus entendu parler. » [8]. Les paroles de Nzouango confirment que le lien brisé est une conséquence de la non-transmission entre les générations, que l'on peut également mettre en relation avec l'absence d'objets. Les objets culturels qui n'existent plus aujourd'hui au Cameroun sont également un lien entre la population et son passé. L'historien Alexandre Kum'a Ndumbe III l'expliquait dans une interview en 2016 :

> **[p.318]** « La tradition orale est très importante dans la tradition africaine. Un homme qui ne sait pas parler n'est pas un homme. Cela signifie que l'on a été éduqué à parler. Car la parole a du pouvoir dans cette culture. La parole a du pouvoir. Avec la parole, on peut donner la vie. » [9]

La tradition orale est indispensable dans le processus de transmission intergénérationnelle et de sauvegarde de la mémoire. On ne peut qu'être d'accord avec Aleida Assmann quand il écrit :

> « La mémoire communicative se développe dans un milieu de proximité, d'interaction régulière et de formes de vie et d'expériences communes. Un tel milieu est la mémoire générationnelle d'environ quarante ans, après laquelle le profil de la mémoire d'une société se modifie sensiblement. Un changement de génération ne dissout pas encore totalement la précédente, mais elle perd de plus en plus son caractère contraignant et sa représentativité. » [10]

Dans une société influencée par les changements et les mélanges culturels, la transmission devient un impératif pour protéger l'histoire et la mémoire à travers plusieurs générations.

**L'éviction des pratiques culturelles par l'évangélisation chrétienne**

« Les objets des ancêtres » [11], notamment les objets rituels des collections coloniales, sont effectivement considérés par certain·es comme des fétiches et sont, aux yeux de celleux qui sont désormais chrétien·nes, le reflet d'un passé dominé par la magie et la sorcellerie, comme le roi Schoun Kouang le laisse entendre lors des entretiens de 2020 dans sa maison de la ville de Bigbally-Lolodorf : « Je ne peux même pas savoir de quoi il s'agit, car lorsque nous sommes nés, nos parents et grands-parents ne nous ont pas montré de pratiques occultes. » [12] En conséquence, lorsqu'on leur

Ce document ne doit pas être le seul. Incomplète horizontalement dans le allemande. https://doi.org/10.11588/artnis.bri.um.1219

demande s'iels utilisent encore ce type d'objets dans la communauté, la réponse est : « Comment puis-je t'expliquer cela clairement ? Je t'ai dit que je suis maintenant chrétien, je ne peux plus l'expliquer clairement. Nos parents les utilisaient pour des fétiches et des services traditionnels dans le village. Aujourd'hui, je suis chrétien et j'ai oublié toutes ces choses depuis longtemps » [13].

La compréhension de Kouang rejoint les descriptions des musées ethnographiques qui utilisent des termes tels que « fétiche », « idole », « dieu », « figure », « sorcellerie », « sort », « figure magique », « objet rituel » [14], etc. lorsqu'ils établissent un catalogue [15]. L'absence qui se fait sentir dans la vie des communautés n'est pas seulement une conséquence de la transfert pendant la période coloniale, elle est aussi en lien avec les religions chrétiennes et musulmanes, qui ont maintenant un impact sur les habitudes culturelles des communautés, y compris sur leur manière de considérer et de nommer les objets de culte, les religions traditionnelles et les traditions locales.

Ce document ne doit pas être vu seul. Il complète l'original en langue allemande, https://doi.org/10.11588/ajhistoricum.1219

**[p.319]** Un de mes interlocuteurices dans l'Est du Cameroun, chez les Maka dans la localité d'Atok, exprime également clairement la convergence entre la colonisation et les missions évangéliques. Il pense que ces deux facteurs sont responsables du vide que l'on observe aujourd'hui dans leurs localités. Ainsi Aman Jean, dignitaire et prince de la chefferie (royaume) du groupe Atok-Bebend, explique :

> « Si nous sommes aujourd'hui une communauté perdue, c'est à cause des colonisateurs ! Quand nous sommes nés, on nous a appris à aller à l'église. Mes parents m'ont envoyé grandir chez le père André de la mission catholique (...). Ma grand-mère m'a raconté qu'à l'époque des colonisateurs, on tuait leurs maris et on venait les voir pour les flatter et les obliger à livrer tous leurs "fétiches" et à abandonner leurs enfants pour qu'ils aillent vivre chez les prêtres. Elles étaient battues si elles refusaient, et parfois même violées avant qu'on ne leur prenne tout (...). Hum… Je ne sais même pas comment vous avez fait pour avoir encore une chose comme ça, parce que les colons avaient déjà tout détruit avant de partir. Aujourd'hui, nous n'avons plus rien, tout le monde est devenu chrétien et d'autres qui ne vont pas à l'église sont là, comme ça. » [16]

Dans les sociétés beti de Yaoundé, on remarque également qu'un certain nombre d'objets utilisés lors du culte d'initiation et de transition communément appelé « sso » [17] ont disparu de la vie des jeunes générations. Il s'agit de colliers, de bracelets et de ce que l'on appelle les étuis péniens [18], qui jouaient un rôle important dans ce rituel célébrant le retour des garçons dans la communauté - après leur circoncision et leur initiation à différentes techniques de combat. [19]

Selon Abega Martin, descendant royal et dignitaire de la chefferie du village d'Efoulan, ce rituel était dans le passé "une obligation pour tout jeune homme beti qui veut être considéré comme un homme dans la société" [20]. Comme la plupart des informateurices, Abega Martin pense que la modernité et la présence coloniale sont à l'origine des changements que l'on observe aujourd'hui dans la vie de la jeune génération.

Les Ngumba du Sud du Cameroun sont également d'avis que les missionnaires ont influencé le culte des ancêtres « Byeri », qui était pratiqué avant l'installation des missionnaires. S. M. Nsiang Nzeh, qui est à la fois chef d'un groupe Nguma et médecin traditionnel, explique : « Depuis que les missionnaires et les colons sont arrivés, nous n'avons plus cela chez nous et ces rites ne sont plus pratiqués. Les missionnaires ont tout emporté avec eux » [21]. De même, un patriarche du village Bakweri du nom de Kinge Miller a commenté la représentation des figures des sociétés bakweri lors d'une interview à Buea : « Quand je vois cet objet, il me rappelle juste la chasse dans la société secrète à laquelle j'adhère, mais je ne peux même pas utiliser ce genre de chose aujourd'hui parce que je suis baptisé » [22]. En tant que corrélation ambiguë entre ce qui et ce qui **[p.320]** n'est pas là, l'absence est un phénomène culturel, physique et social qui a une forte influence sur la façon dont les gens se conçoivent eux-mêmes et le monde dans lequel ils évoluent [23].

Chez les Bakoko [24], on se souvient des « amulettes » [25] qui étaient souvent utilisées par les autochtones comme signe de protection. D'autres exemples en sont un bracelet, ou tout autre objet qui pouvait être porté au quotidien et qui marquait un « lien vital entre l'ancêtre et la personne vivante, mais ces choses ont disparu », comme me l'a expliqué Eding Batta, roi du village de Mbengue-Edea [26]. En tant qu'objets de culte, leur absence signifie un vide culturel qui a forcément un impact sur la vie spirituelle et culturelle des sociétés contemporaines. Comme l'a noté Felwine Sarr à propos des effets des transferts, « non seulement les œuvres d'art ont été sorties du contexte culturel dans lequel elles faisaient sens, mais elles n'ont pas pu nourrir l'imaginaire de générations et de générations de spectateurs africains » [27]. Tout porte à croire que, à l'inverse, toute restauration mémorielle, même minime, aide aujourd'hui certaines personnes à se rapprocher des traditions locales, au-delà de leur vie contemporaine marquée par la modernité.

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/artdistanc.2019

**La résilience des cultures : absence et présence**

Une autre dimension de la culture dans les sociétés « victimes de dépossession » est la résilience, qui prend différentes formes. En se basant sur les concepts d' « absent » et de « présent » de Bille, Hastrup et Sørensen, il apparaît que l'absent est rendu présent par le souvenir qui subsiste de la chose manquante, par le langage et les textes, par les pensées et les choses [27]. Les relations sociales ne tournent pas uniquement autour de ce qui est là, mais parfois aussi autour de ce qui n'est pas là. L'absence peut en effet avoir une présence significative dans les relations sociales et dans la culture matérielle. Au Cameroun, les effets décrits ci-dessus de l'absence des biens culturels transférés en Allemagne (et plus généralement en Europe) laissent place à des formes de réappropriation contemporaine par celleux qui ont été victimes de spoliations culturelles ou par leurs descendant·es. Les auteurices précité·es constatent que « ce qui n'existe pas matériellement influence néanmoins l'expérience que les gens ont du monde matériel » [28]. Les entretiens que j'ai menés montrent un autre aspect du système de vie des sociétés qui, au fil du temps, ont adopté de nouvelles manières de se présenter à travers la mémoire et d'autres formes de résilience. La résilience est un phénomène psychologique qui consiste **[p.321]** pour un individu affecté par un traumatisme à traiter l'événement traumatique de manière à ne pas ou plus vivre dans le malheur et à se reconstruire de manière socialement acceptable. Dans notre cas, la résilience se situe à plusieurs niveaux, qui seront analysés ci-dessous.

***Lier la résilience aux objets : Sécurisation et fabrication***

A l'origine, la résilience est un terme de physique qui définit la capacité d'un corps ou d'un matériau à résister à un choc ou à une déformation. En psychologie, la résilience fait plutôt référence à l'ensemble des processus par lesquels une personne surmonte un traumatisme psychologique pour se reconstruire. Dans notre contexte, la résilience fait référence aux formes de réappropriation des biens culturels adaptés par les victimes d'expropriation pour remplacer ou préserver un système ou une identité propre. Il ressort de mon travail de recherche que la résilience est un phénomène ancien qui se fait sentir depuis l'époque coloniale. Le contexte colonial n'a pas toujours laissé une absence visible, car il y a une résilience systématique chez certains groupements locaux depuis l'époque coloniale. Au Cameroun, les exemples sont nombreux. Les deux figures de trône grandeur nature des sociétés laikom de la région du Nord-Ouest du Cameroun, exposées au Humboldt Forum depuis l'automne 2019, en fournissent un exemple particulièrement impressionnant et peu connu. Il s'agit de figurines en bois fixées sur des tabourets que le roi Yu (vers 1865-1912) a abandonnées lorsque les troupes coloniales allemandes dirigées par l'officier Hans Caspar zu Putlitz (1879-1940) ont attaqué et pillé le palais de Kom [29]. Yu, qui les avait probablement créées lui-même, et ses artistes de cour ont sculpté des figurines de remplacement qui sont encore utilisées aujourd'hui pour des rituels religieux et servent ainsi à perpétuer les traditions culturelles. Il est significatif qu'elles aient déclenché une controverse sur l'originalité : Les musées occidentaux, dont le musée ethnographique de Berlin, considèrent les figurines nouvellement sculptées comme des copies ; la communauté kom, en revanche, est convaincue que les figurines subtilisées et exposées aujourd'hui ne peuvent pas être originales, car elles ne remplissent plus de fonction religieuse et spirituelle.

Un autre exemple de résilience est le travail mémoriel des membres de la communauté mabea dans le sud du Cameroun. Leur travail montre que le vide laissé par le transfert des biens culturels a laissé place à de nouvelles pratiques. Ainsi, un groupe de citoyens mabea, composé de rois traditionnels, de dignitaires [30], de patriarches [31], de ritualistes traditionnels et de prêtres, a fait fabriquer par les gardiens de la tradition de nouvelles figurines reliquaires (« byeri ». Ils ont également créé la King Mayesse Foundation [32], qui rassemble les compétences et les connaissances pour promouvoir la culture mabea par la restauration de la mémoire, les demandes de restitution, les valorisations culturelles et les initiations à la spiritualité et à la tradition [33].

**[p.322]** Pour les responsables, il s'agit aussi de valoriser le patrimoine culturel des sociétés du Sud du Cameroun, de leur rendre leurs identités perdues [34]. Dans ce sens, après des années de négligence et d'oubli des cultes religieux dans la vie culturelle, on observe une certaine prise de conscience qui veut amener les gens à s'intéresser à nouveau à la culture et aux traditions de leurs ancêtres. Comme Louis Perrois et Jean Paul Notué [35] l'ont déjà démontré dans leurs travaux sur les statues fang, les byeri sont liés chez les Fang au culte des ancêtres et notamment aux reliquaires qui leur sont dédiés. Byeri se réfère à la fois au culte et aux objets qui y sont associés. En effet, d'après le ritualiste Nzambi J. Baptiste, « les Mabi ne pratiquent pas l'art pour l'art, mais la sculpture de la statuette était principalement destinée à notre culte traditionnel, notre culte Nguilmalende » [36]. S'ils ont pratiqué la sculpture sur bois dans le passé, c'était avant tout pour cette statuette, utilisée dans leur tradition. Il y avait donc « des sculpteurs, des forgerons, ils étaient prêts à travailler les matériaux. Il y avait des gens qui avaient du talent » [37]. Ils utilisaient des matériaux comme l'acier, le bronze, l'or, l'écorce d'arbre, le bois de padouk et l'ébène, avec lesquels ils fabriquaient des pièces de différentes formes. Selon les sources orales, les statuettes étaient fabriquées pour représenter une personne que la famille considérait comme importante et qui devait être commémorée après sa mort. Elle devient ainsi un ancêtre influent que la famille vénère et dont elle ne cesse de faire l'éloge afin de répondre à certains besoins. Selon Nzambi J. Baptiste, « la statuette devient dans un premier temps la reproduction d'une réalité que l'on suppose. Dans un deuxième temps, certaines statuettes de notre maison représentent un ancêtre » [38]. Reconstituer dans un contexte contemporain, les mécanismes de fabrication et de sacralisation de ces statuettes est actuellement le plus grand défi pour ces personnes.

Une autre forme de résilience est le sauvetage ou la conservation d'objets culturels, comme on peut l'observer dans les sociétés vute du village de Nguila. Dans le cadre de mes recherches, j'ai pu constater que dans la Chefferie sont encore conservés aujourd'hui des exemplaires d'outils de guerre vieux de près d'un siècle, que l'on trouve également en grand nombre dans les musées d'Allemagne, en l'occurrence à Munich [39]. Les entretiens avec les Vute du village de Nguila ont montré qu'iels ont toujours un lien fort avec ces armes. Dans leur perception, les pièces des collections publiques allemandes « ont effectivement été utilisées par des guerriers pour combattre les Allemands pendant les guerres » [40], ce que souligne également Christine Seige dans son travail sur les expéditions organisées par l'armée coloniale allemande sous la direction de Hans Dominik (1870- 1910) [41]. Au cours de l'entretien, on réalise à quel point ces instruments de guerre — inscrits dans **[p.323]** les inventaires des musées allemands sous la catégorie « armes » — sont précieux pour elleux. L'un des dignitaires de la chefferie de Nguila en parle ainsi :

> « Tous ces objets ont été utilisés à l'époque de la guerre. Avant, il y avait des troubles ici. Ce n'était pas calme comme maintenant, alors tout le monde s'attendait à des troubles, et c'est à cette époque que tous ces objets ont été utilisés. Les flèches étaient un matériau précieux, d'abord pour le chasseur, puis pour la guerre, et un matériau précieux doit être surveillé par quelqu'un qui a le pouvoir. Pour qu'un dignitaire du village obtienne un tel objet, il doit passer par le roi, car il est très précieux. Le bouclier que vous avez ici comme photographie est aujourd'hui notre bijou, que nous voulons à tout prix. Il est très précieux » [42].

Les Vute du Cameroun ont une tradition métallurgique remarquable [43]. Ils fabriquaient tous les objets à partir des ressources naturelles avaient eux-mêmes extraites dans le village. C'est pourquoi Louna Mossi, un dignitaire de la direction du village de Nguila, explique : « À l'époque, nous fabriquions les objets en série, car les soldats devaient toujours être équipés. Nous avions tout le matériel sur place pour être toujours prêts » [44]. Ces armes sont aujourd'hui « un exemple de la force de la Vute que nous devons préserver pour les jeunes générations » [45]. Au sein de la direction du village, il y a une

Ce document ne doit pas être lu seul, mais complété par l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

multitude de pièces utilisées à ces fins, mais il y a surtout une volonté remarquable de récupérer des boucliers qui sont partis en Allemagne comme butin de guerre pendant la période coloniale :

> « Nous avons le bouclier qui nous tient à cœur. Le dernier que nous avions encore, quelqu'un nous l'a volé. Quand nous avons des cérémonies, nous faisons un défilé avec, nous le prenons et nous montrons aux gens comment faire, mais malheureusement nous l'avons perdu. C'est ce qui nous tient à cœur, ce que nous avons perdu. C'est la dernière chose qui nous reste. Si vous pouvez faire revenir ceux qui sont en Allemagne, cela signifiera beaucoup pour nous. » [46]

***La résilience par la renaissance des cultes***

D'une société à l'autre, les biens culturels n'ont pas aujourd'hui la même valeur. On remarque cependant que certaines communautés, comme les Mabi, tentent de trouver des moyens de réintroduire le culte des ancêtres, qui passe traditionnellement par la conceptualisation de la statuette. Pour elleux, en effet, « cet objet n'est pas seulement un objet. Ce que vous appelez un objet est en réalité le symbole le plus important de la spiritualité de notre société » [47]. Iels présentent cette statuette comme le sujet principal du culte « byéri ». Celui-ci est défini par Ndtoungou Godefrey, l'un des dignitaires et initiateurs du projet, comme étant Le culte du lien avec les ancêtres :

> « Nous considérons que lorsqu'une personne meurt parmi nous, elle disparaît, elle change simplement de forme et devient une personne spirituelle, et de ce fait, nous l'invoquons lorsque nous avons un problème » [48].

**[p.324]** Selon une étude menée par Perrois sur les statues fang, les byeri « étaient consultés avant chaque acte important : chasse, pêche, voyage, choix d'une parcelle de plantation ou de village, mariage, palabre, guerre, etc. » [49]. Comme l'a expliqué sa majesté Nong Joseph, chef d'un des groupes mabi du sud du Cameroun, lors d'un entretien, les byeris sont « des éléments immatériels de notre culture qui ont été utilisés pour effectuer des rites et des incantations afin de protéger et de guider la société (...). Il y a des rites de purification, des rites de développement, des rites de bénédiction, etc. » [50]. Mais, au fil des années, ces rites ont disparu de la vie quotidienne des familles, car, selon Nzambi J. Baptiste, il y a plus de 50 ans qu'ils ont été effectués pour la dernière fois. Son souhait le plus cher aujourd'hui est d'obtenir leur réintroduction par la fabrication et l'initiation, par la sacralisation de ces figures :

> « L'expression de la divinité Mabi, c'est la représentation d'une personne connue qui sert d'interface quand on veut s'adresser au maître de l'univers "Nzambi", que d'autres appelleraient Dieu. (...) Ce n'est donc pas un objet. C'est une réalité vivante, porteuse d'une énergie qui peut être familiale, personnelle ou communautaire. » [51]

Dans les sociétés vute, il n'y a pas de rite particulier en rapport avec les objets emportés qui marquent leur vie actuelle [52]. Tous les objets que l'on peut trouver aujourd'hui dans les musées et les chefferies ne sont utilisés que lors de commémorations pour des défilés, dans le but de « montrer aux jeunes générations ce qu'était l'homme vute autrefois » [53].

De ces entretiens, on peut retenir que « l'absence est aussi présente dans la vie réelle que la présence » [54]. Tout particulièrement, l'absent peut avoir une grande influence sur le monde social dans différents lieux à travers différents objets et pratiques. Même s'il s'agit parfois d'une réappropriation, les objets fabriqués ont toujours leur place dans les cultes et pratiques religieuses des sociétés camerounaises actuelles. La convention de l'UNESCO sur les pratiques rituelles et les événements sociaux et festifs laisse déjà entrevoir l'importance des pratiques culturelles pour une société :

> « Les pratiques sociales, les rituels et les événements festifs sont des activités habituelles qui structurent la vie des communautés et des groupes, et auxquelles nombre de leurs membres sont attachés et participent. Ces éléments sont importants parce qu'ils affirment l'identité de ceux qui les pratiquent en tant que groupe ou société ; qu'ils soient pratiqués en public ou en privé, ils sont étroitement liés à des événements importants. Les pratiques sociales, rituelles et

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.1158/arshistoricum.1219

festives peuvent contribuer à marquer le passage des saisons, les périodes du calendrier agricole ou les périodes d'une vie humaine. Elles sont étroitement liées à la vision du monde d'une communauté et à sa perception de son histoire et de sa mémoire » [55].

**[p.325]** ***La résilience par la mémoire : La "petite mémoire".***

Au cours de mes entretiens avec des membres des sociétés qui ont perdu des pans entiers de leur héritage culturel au profit de l'Allemagne dans les années 1900, j'ai constaté une autre forme de vide et d'absence : le vide historiographique. Souvent, les premières réactions à mes questions laissaient en effet supposer, en parcourant les inventaires des musées, que les objets n'avaient jamais été emportés des lieux d'où ils provenaient réellement. Confrontés aux photographies que j'avais apportées, mes interlocuteurices ont posé des questions telles que : « Qui vous a donné cet objet ? » ; « Comment avez-vous obtenu tous ces objets ? » ; « Vous prétendez que ces objets sont restés un siècle chez les Blancs" ; "Ma fille, c'est vous qui m'informez de l'existence de ces objets, je n'ai pas vécu l'époque des Allemands pour connaître toutes ces choses » [56]. Selon le village et l'objet, il était assez difficile, lors des premières rencontres, de trouver des personnes capables de les identifier ou même de parler de leurs fonctions. Kum'a Ndumbe a sans doute fait des expériences tout aussi décevantes avec son équipe de chercheurs multidisciplinaires qui, en 1981, a fait œuvre de pionnier au Cameroun dans l'histoire orale sous le nom de Souvenirs de l'époque allemande au Cameroun :

> « Traverser le Cameroun du nord au sud, d'est en ouest, pour interroger de vieux témoins camerounais qui ont vécu l'arrivée des premiers colons allemands dans leur région. À quoi ressemblait leur localité avant l'arrivée des Européens, quel a été le choc de la rencontre et comment les Allemands ont-ils réussi à imposer leur système dans l'administration, l'économie, l'éducation, le commerce, la religion, la santé, la vie quotidienne dans notre espace ? » [57]

Même s'il est difficile de raviver les souvenirs de ces expériences lointaines, voire douloureuses, ils ne sont pas complètement effacés. C'est pourquoi je parle d'une « petite mémoire » qu'il convient de préserver et de recueillir. Cela vaut tout autant pour les biens culturels, qui sont en partie oubliés, mais en partie, comme dans le cas des byeri et des armes vute, ceux dont on se souvient et qui sont portés disparus. Bénédicte Savoy et Felwine Sarr écrivent : « Les pays africains sont (...) confrontés à un double défi : celui de la reconstruction de leur mémoire et celui de la réinvention d'eux-mêmes par la réoccupation sémantique et la resocialisation des objets de leur patrimoine, créant ainsi un nouveau lien entre ces objets et les sociétés contemporaines et leurs présences » [58]. La mémoire comme forme de résilience se manifeste dans les sociétés locales par la manière dont elles parlent de leurs objets ou de leur passé. Dans les déclarations des personnes avec lesquelles je me suis entretenue, souvent dès le premier contact apparaissent des expressions telles que « Je me souviens », « Je me rappelle », « Cela me rappelle mon grand-père » ou « Cet objet me rappelle beaucoup de **[p. 326]** choses ». Dans le contexte actuel, de nombreux objets des Vute, Mabi, Ngumba, Beti, Maka, etc. sont a priori un chemin vers le passé.

Il ne fait aucun doute que la « recherche de provenance inversée » représente un travail indispensable dans le processus de restauration de la mémoire. Selon les caractéristiques de la mémoire culturelle énumérées par Aleida Assmann, elle comprend l'histoire mythique et des événements qui ont eu lieu dans le passé absolu, d'où une structure temporelle qui correspond au passé absolu, au temps historique ou à la préhistoire mythique. Il s'agit donc d'une structure transgénérationnelle [59]. C'est aussi l'avis de Maurice Halbwachs : « Si les souvenirs sont des images aussi réelles les unes que les autres, on ne voit pas en quoi leur éloignement temporel constituerait un obstacle à leur retour dans la conscience. » [60] Sans la mémoire, les êtres humains perdraient tous ses repères et toute conscience de son identité. Malgré le vide, l'amnésie, on se rend compte de l'importance de cette reconnexion des objets de musée avec leurs véritables propriétaires, afin de restaurer leurs souvenirs.

L'absence des biens culturels au Cameroun et leur présence dans les musées publics allemands donnent « l'impulsion » pour continuer à questionner cette présence absente. Lorsque je me trouve dans les expositions en Allemagne, que j'ai l'occasion de visiter les dépôts et d'étudier les riches collections, je m'interroge sur l'avenir des communautés qui ont été privées de ce patrimoine. Le contexte de la période coloniale renforce mon besoin de m'interroger sur ses origines, mais aussi sur le rôle qu'il joue aujourd'hui et qu'il jouera demain dans les différents espaces d'origine. Ce besoin

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

s’est accru avec la prise de conscience que les artefacts sont plus présents dans les discours scientifiques que dans la vie réelle des Camerounais·es. Cela me motive d’autant plus à interroger les personnes-ressource que l’on peut encore trouver sur place et, par la discussion et l’échange, à suivre dans les différentes régions du Cameroun la piste de ce patrimoine qui n’existe plus sur le territoire mais qui perdure dans les archives et les catalogues de musées allemands. La « recherche de provenance inversée » peut amener certaines communautés à s’intéresser à la dépossession et à la reprise des biens culturels. Il ressort des entretiens que la plupart des interlocuteurices sur place ne savent pas que le patrimoine culturel camerounais est massivement présent dans les collections coloniales en Allemagne (plus que dans tous les autres pays du monde). À partir de mes recherches, on peut se rendre compte de ce qui caractérise vraiment le vide : Il s’agit de l’absence présente (présence-absence) des biens culturels. Les biens des Vute, **[p.327]** Fang, Maka, Bakoko (et tous les autres mentionnés ci-dessus) sont plus présents dans les inventaires des musées allemands que dans leur vie réelle. Si l’on d’examine la faible présence du patrimoine culturel dans ces sociétés, on constate une énorme perte, dont, dans la plupart des cas, elles ne sont toutefois pas conscientes. Comme la plupart des objets sont conservés dans des dépôts, ils ne sont pas non plus visibles en Allemagne. En fin de compte, on pourrait dire qu’il y a une forte présence de collections coloniales que les Allemand·es ignorent et une absence écrasante d’héritage culturel collectif que les Camerounais·es ignorent à leur tour. Cela implique une double tâche pour les chercheur·es : s’informer en informant !

*Traduit de l’allemand par Andrea Meyer et Bénédicte Savoy*

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

[p.331] Chapitre 15

# **Affirmer la mort pour faire place à la vie.** Pourquoi nous voulons des restitutions

FOGHA MC. CORNILIUS REFEM (WAN WO LAYIR)

## Remarque préliminaire : Et si la page n'était jamais blanche

Alors que je suis assis à ce bureau, je n'ai qu'une seule crainte : celle de la page blanche. Je la fixe et elle se retourne directement sur moi, sur le vide de mes pensées sur le sujet. Je me bats actuellement avec plusieurs deadlines, je me suis promené plusieurs fois dans le froid pour réfléchir et j'ai bu de nombreuses tasses de café dans l'espoir de trouver l'inspiration au fond - en vain. Mais que se passerait-il si la feuille n'était jamais vide ? Je n'aurais alors plus de place pour penser. J'invite les lecteurs* de ce texte à le lire avec leur propre gomme et leur crayon, afin que tout ce qui m'échappe pour l'instant puisse être effacé et réécrit, tandis que nous essayons de penser l'absence de patrimoine culturel au Cameroun à travers l'espace vide de cette page.

## Coup d'envoi

L'un des plus de 40.000 sujets du Cameroun ("Rivière des crevettes") en Allemagne est Ngonnso. J'ai une relation intime avec ce sujet. Ngonnso est la fondatrice et la figure de proue spirituelle des Nso, un groupe ethnique du nord-ouest du Cameroun. Après la mort de Fon Tinki en 1387 et une querelle de succession qui s'en est suivie, les Nso ont quitté la ville de Rifem à Tikari (aujourd'hui Bankim, dans la région de l'Adamaoua) sous la direction de Ngonnso. Les Nso tirent leur nom de Ngonnso. Sous leur égide, les Nso ont conclu des alliances avec d'autres groupes et sont devenus l'un des plus grands groupes ethniques de la région. [1] Après sa mort (vers 1421) - que les Nso considèrent comme la disparition de son corps physique - Ngonnso devint la figure de proue spirituelle, et tous les domaines de la vie des Nso (spirituel, politique, général) furent désormais régis par sa présence et ses idées. La force vitale de Ngonnso prit la forme d'une sculpture recouverte de cauris - ceux-ci étaient à l'époque l'une des monnaies d'échange des Nso et témoignaient non seulement de la grande valeur de la statue, mais aussi de son caractère inestimable. Car la statue Ngonnso n'était pas seulement chargée de spiritualité ; elle donnait aussi aux Nso leur ordre politique et leur servait de pont entre [p.332] l'ici-bas et le monde des ancêtres. Il convient également de mentionner qu'à la suite des délimitations de frontières imposées par les colonies, de nombreux Nso vivent dans l'actuel Nigeria.

## Ngonnso a disparu deux fois

La mort du personnage historique Ngonnso est comprise par les Nso comme une disparition, une transcendance vers un autre plan d'existence. Cela vaut pour tous les souverains Nso - les descendants de Ngonnso - qui ne meurent pas non plus, mais vivent éternellement[2]. La création de la sculpture de Ngonnso était donc en réalité une performance d'absence (performance of absence), une visualisation de la mort que l'on cherchait justement à conjurer par cette action. En même temps, elle créait un réceptacle physique de la mort qui permettait au Fon - le successeur de Ngonnso - de vivre éternellement. En tant que telle et grâce à sa qualité d'objet matériel, limité en soi et facile à maintenir ensemble, la sculpture pouvait, sous la dynastie Nso, maintenir à la fois la mort en elle-même et la société. Ce qui caractérisait le personnage historique Ngonnso, c'était l'énergie et le leadership avec lesquels il guidait les Nso à travers différentes géographies et localités ; ce qui caractérise la sculpture, c'est sa forme physique, la mort, qu'elle protège et façonne, tandis que son esprit et sa vie peuvent s'épanouir parmi les Nso.

Avec tout cela à l'esprit, je vais maintenant mettre de l'ordre dans les fils qui sont restés lâches dans les récits. Je plaide pour une pratique de restitution qui va au-delà du simple remplacement de l'absence par la présence. Tout d'abord, je discuterai de ce que nous appelons aujourd'hui vaguement le patrimoine culturel (objets de la création culturelle) en tant que mise en forme (performance) et incarnation (embodiment) des absences. Ensuite, je me demande si et comment nous pouvons utiliser

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande. https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

le mot "absence" pour parler du patrimoine culturel absent du Cameroun en Allemagne. Enfin, j'aborderai ce que pourrait signifier exactement la restitution dans ce contexte.

**Abondance d'absences**

Dans son essai révolutionnaire "Idea of Culture", Bernard Fonlon soutient que la culture (culture) naît d'un besoin d'assouvir la faim humaine. [3] Il affirme que les êtres humains, tout comme leur environnement, sont soumis à l'agriculture (cultivation/tillage). L'homme cultive la terre et, ce faisant, il est lui-même cultivé ; il utilise le savoir, le travail et l'habileté de manière ciblée pour créer ce que Fonlon appelle l'homme idéal. Je ne suis certes pas sûr de savoir ce qu'il entend par "homme idéal"[4] ou si je suis tout à fait d'accord avec cette idée, car les idéaux doivent aussi être cultivés et ne sont pas fixés à l'avance. Néanmoins, **[p.333]** Fonlon indique une direction importante : comprendre l'absence non pas comme une pathologie, mais comme un espace dans lequel les cultures peuvent trouver leur origine. Ngugi wa Thiong'o se penche également sur l'importance centrale de ce besoin dans l'émergence des cultures. Selon lui, la pauvreté n'est pas une fin, mais un moyen d'inventer, et les pauvres, sans le luxe de l'abondance, peuvent néanmoins exploiter toutes les possibilités que leur offre le minimum [5].

Ce que je veux montrer en me plaçant sur les épaules de ces géants que j'ai cités, c'est que les appels à la restitution ne sont pas une simple réponse à l'absence. Si le matériel que nous appelons aujourd'hui patrimoine culturel a été créé à partir de l'absence, du néant, du manque et de la pauvreté ; si les sujets de la culture culturelle ont été façonnés, agis et matérialisés par des réseaux de relations et d'actions à partir de l'absence, alors la restitution ne peut tout de même pas être réduite à une simple réponse à l'absence, non ?[6] L'absence de Ngonnso à Nso et sa présence en Allemagne depuis plus de 120 ans sont inscrites dans les chansons[7] de Nso et dans le festival culturel de Ngonnso. Ils le sont également dans le corps d'une grande statue Ngonnso au centre de la cour intérieure du palais Nso, dont la stature imposante, associée au fait qu'elle est au moins sept fois plus grande que la Ngonnso présente en Allemagne, indique que l'absence physique de la sculpture est plus qu'une simple absence. Si des communautés telles que les Nso ont trouvé des moyens de représenter cette absence et d'occuper ainsi des espaces nés des vides et des pertes des déplacements coloniaux, pourquoi la restitution est-elle toujours un sujet de préoccupation ?

**Absence de plénitude**

Ce n'est pas le seul cas où l'absence en tant que concept ne m'aide pas. Il se peut que le véritable sujet pour les communautés soit au-delà de l'absence d'héritage culturel ; il se peut que ce soit la présence d'un autre, à savoir l'héritage colonial. Il serait naïf de penser que seule l'absence a résulté de la mission coloniale ou que les choses qui ont été touchées et donc altérées (altered) par la colonisation ne sont que celles qui ont été transférées dans des musées, empoisonnées par des produits chimiques toxiques et réduites à des objets inanimés sur des étagères, contemplées par des yeux absents. Peut-être devrions-nous revenir à Bernard Fonlon et à son constat selon lequel la culture coloniale atteint son objectif d'un sujet idéal en exerçant une violence sur le corps et l'âme de ce sujet, puis en soumettant la personne colonisée par l'"éducation" (education)[8].

**[p.334] Traces de destruction**

Ngugi wa Thiong'o écrit que certains pauvres portent aussi des théories sur eux[9]. Il fait référence à des photos d'enfants qui, dans des ghettos à travers le monde, portent des T-shirts usés avec les logos de différentes marques, ne servant ainsi aucun but commercial, mais rendant visible le lien entre l'extrême pauvreté et l'extrême cupidité des entreprises. C'est définitivement le cas pour des communautés comme la mienne, les Nso, où un Jésus blanc accroché au mur fait partie de l'inventaire permanent de chaque église. Mon grand-oncle en a sculpté un autrefois, et j'ai suivi avec une énorme curiosité la manière dont il a travaillé le bois pendant des mois, l'a soumis à sa volonté et a ensuite expérimenté pendant des semaines la couleur qui devait être "la bonne couleur de peau pour Jésus". Après la décision problématique de la Fondation du patrimoine culturel prussien de "rendre" Ngonnso le 27 juillet 2022, certains chrétiens nso ont prétendu que le retour de Ngonnso amenait des esprits

Ce document ne doit pas être lu sans l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

maléfiques chez les Nso. Cette idée absurde m'a d'abord fait rire, jusqu'à ce que je sois soudain saisi par une prise de conscience (pas surprenante) de l'ampleur des changements que la colonisation avait apportés aux colonisés. Je me souviens de l'intensité avec laquelle mon grand-oncle travaillait à sa statue de Jésus - son dernier grand projet avant de mourir -, mais toute suggestion de ma part de fabriquer une réplique de Ngonnso à la place aurait conduit à martyriser mon corps à coups de fouet, de gouttes d'eau bénite et de prières pour sauver mon âme du diable. Ainsi, le constat pathologique pour les gens du Cameroun (ou devrais-je les appeler les gens de la rivière aux crevettes ?) ne réside peut-être pas dans l'absence de patrimoine culturel, mais dans la présence de cultures coloniales. En effet, chez les Nso et au Cameroun, les traces de destruction sont extrêmement présentes.

**Expositions pénales**

Inversement, j'aimerais affirmer que les musées européens sont des lieux où l'on peut faire l'expérience d'un maximum d'absence. Ce que nous pensons être la présence du patrimoine culturel en Europe aujourd'hui, c'est en réalité comme courir vers un immense cimetière pour contempler la beauté de la vie. On peut certes affirmer que ce patrimoine culturel manque au Cameroun ; mais il manque tout autant en Europe. Car ce qui est présenté ici, ce sont des cultures vivantes qui ont été assassinées, mutilées et immobilisées. Des objets classés et mal étiquetés qui ne servent à rien d'autre qu'à satisfaire la curiosité la plus primitive, qui ne va guère au-delà de la contemplation. [10] Le musée ethnologique est une morgue pour des cultures sorties de leur contexte et modifiées (altérées) dans leur substance par des années de traitement avec des produits chimiques toxiques et, dans un sens plus profond, par la perte de sens et d'interaction avec d'autres cultures. En effet, ils n'existent pas sous leur forme réelle et ne sont pas présents dans le discours public, puisque la grande majorité des sujets continuent à être stockés de manière invisible dans des dépôts et que seules des informations contrôlées et rares peuvent être obtenues à leur sujet. Le travail sur le présent ouvrage et les contributions publiées ici contribuent à apaiser une faim persistante.

Ce qui est également absent : la dynamique des cultures et leur capacité à évoluer. Le mantra des musées occidentaux en matière de conservation culturelle (un alibi paternaliste et colonial pour légitimer le vol) est : "Laisse-la en pièces" ("Leave it in piece"). Le mantra des communautés où de telles cultures ont vu le jour, résultat fécond d'une longue culture, est : "Vivez la en paix" ("Live it in peace")[11]. Peut-être que le vrai problème en Europe est l'absence de mort, l'absence d'absence. Je crois en effet, comme le suggère le titre du film Les Statues meurent aussi (1953), que ces sujets meurent effectivement[12]. Ce qui manque donc ici, c'est la mort. Et l'absence de mort a pour effet de saturer l'espace culturel. Cela a notamment pour conséquence de réduire les cultures africaines à quelques objets que l'on montre toujours en relation avec ceux qui les ont volés autrefois. L'existence de l'Afrique ici et maintenant et dans le futur est ainsi niée - comme si le continent africain n'existait que dans un passé qu'il n'a pas. L'interruption du processus de mort est liée à des facteurs socio-économiques constitutifs de la modernité (européenne)[13].

Une autre absence est peut-être celle de l'homme qui cultive cet héritage culturel. De celui qui perçoit les sujets pour ce qu'ils sont réellement ; qui est si intimement lié à eux qu'il leur permet de déployer leur pleine existence au-delà du visuel et de l'esthétique seuls. Regardés par des yeux qui ne se doutent de rien, les sujets perdent leur existence. Les formes d'absence auxquelles nous avons affaire sont donc multiples : absence dans le lieu d'origine. Absence à l'endroit actuel, où aucune connaissance des sujets n'est disponible. Absence dans le temps, car ils sont encore parmi nous, mais ne peuvent pas interagir, car ils sont maintenus derrière une vitre, gardés par des générations de geôliers et condamnés à l'immortalité, à l'immuabilité et à l'immobilité. Cette absence multiple est façonnée, agissante et matérialisée dans et par les musées ethnologiques.

**Pour que nous puissions enterrer nos morts**

Après l'annonce de la restitution de Ngonnso, l'éminent philosophe nso Godfrey Tangwa, alias Rotcod Gobata, a rédigé un commentaire sur la question de savoir ce qu'il adviendrait de Ngonnso à son retour, qui a fait sensation au sein de nombreux groupes nso whatsapp. Il **[p.336]** a écrit : "Lorsque Ngonnso arrivera enfin à Kimbo, je suggère que nos meilleurs sculpteurs en fassent immédiatement

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

quelques répliques. Ensuite, il faudrait l'enterrer rituellement profondément dans la [cour] du [palais] Nso et marquer l'emplacement avec l'une des répliques. On mettrait ainsi fin à la fois aux jérémiades sur l'absence d'un musée approprié et à la crainte d'un nouveau vol de l'emblème historique. L'idée du musée est une idée que nous avons apprise de nos colonisateurs, et nous pouvons prendre le temps de la domestiquer et de l'indigéniser". Pour lui, il serait même acceptable que Ngonnso soit dévorée par les termites et les fourmis, "puisque les fourmis et les termites appartiennent au même pays et à la même terre où Ngonnso est enterrée et où on lui demande régulièrement conseil à travers des cérémonies rituelles et des offrandes"[14].

Que signifie donc pour nous la restitution face à cette absence imposée par la colonisation ? L'absence n'est pas la raison pour laquelle nous demandons la restitution, d'autant plus que les sujets que nous voulons récupérer sont eux-mêmes des matérialisations de l'absence. Le terme est peut-être trompeur ici, car il représente l'absence de quelque chose dans un lieu ou chez des personnes, alors que ce qui nous intéresse n'est pas seulement l'absence des sujets en soi, mais aussi les conditions dans lesquelles ils ont été créés. En effet, les différents sujets qui constituent notre patrimoine culturel (camerounais) ont un pouvoir d'action (agency) et une force vitale qui dépassent de loin ceux de leurs anciens créateurs. C'est pourquoi je préfère parler de "sujets" plutôt que d'"objets", car ils vont bien au-delà de ce qu'ils sont.

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.1588/arthistoricum.1219

Cette absence est née de la violence, de la mort, du pillage et du viol, avec des conséquences structurelles et historiques de grande ampleur pour les personnes et les lieux au Cameroun. Le vol de Ngonnso, par exemple, a eu lieu pendant la période coloniale allemande, lorsque le palais de Nso a également été incendié et que 700 à 800 personnes ont été tuées. Certaines d'entre elles ont été ramenées en Allemagne en tant que restes humains.

**Nouveaux yeux**

Ce que les Nso déplorent, ce n'est pas l'absence d'un héritage culturel, mais l'absence d'un pouvoir d'action culturel qui leur permettrait de déterminer comment ils veulent être représentés. Car l'absence n'est pas une mauvaise chose en soi. Ce sont les circonstances qui l'ont provoquée qui doivent faire l'objet de la discussion. Les cultures sont fondamentalement une réponse à l'absence à la fois de choses passées et d'espoirs futurs.

En conséquence, la restitution peut être définie comme le processus qui permet aux communautés comme la mienne, qui ont été dépossédées de leurs héritages ancestraux et de leurs cultures, de récapituler **[p.337]** le processus qui a conduit à cette dépossession. Oui, il est possible que ces héritages aient une signification supplémentaire pour nous parce qu'ils "rappellent comment les choses étaient et continuent d'exister en tant que survivants bien au-delà du but de leur création initiale"[15]. Pour nous, restituer ne signifie donc pas revenir à ce qui était avant, car il n'y a pas de passé auquel on puisse simplement revenir. De plus, cela signifierait faire abstraction des changements que nos communautés ont subis entre-temps. Nous voulons récupérer ces reliques de notre passé culturel parce qu'elles sont à la fois des témoignages matériels de quelque chose qui s'est produit ailleurs et à un moment donné, et une impulsion pour se souvenir de ce quelque chose[16]. C'est précisément cette impulsion que nous recherchons, non pas simplement pour réactiver les sujets dans l'espace, mais pour les déposer pour leur dernier repos et faire de la place pour de nouvelles possibilités et variations dans le sens **[p.338]** de ce que nous considérons - pour revenir au terme de Fonlon - comme idéal pour nous et notre époque. Ce qui va certainement changer pour nous, c'est l'absence de rituels spécifiquement consacrés à l'enterrement et au retour des ancêtres dont les corps ont été conservés sans sépulture pendant des siècles. Certes, nous n'avons pas encore les mots pour le dire, mais nous n'avons pas peur de cette absence, car nous savons avec certitude qu'elle nous permettra d'ouvrir de nouveaux horizons culturels dans notre développement en tant que communauté, dans l'espoir qu'une fois nommée, une telle injustice n'arrivera plus à personne, ni à nous ni à d'autres.

Ce qui est réellement absent, c'est notre consentement à voir notre propre culture présentée comme une simple pièce de musée. L'absence de musées, souvent invoquée comme excuse contre la

restitution, n'est pas pour nous un jugement négatif, mais tout au plus la preuve que nos cultures sont vivantes. Si nous prenions ce point au sérieux l'espace d'une seconde, la question serait donc la suivante : les sujets ont-ils été emportés des musées à l'époque ? Si oui, qu'en est-il devenu ? Si non, d'où ont-ils été emmenés et qu'est-il advenu des pièces qui les abritaient ? Comme nous le savons, certaines de ces pièces ont été incendiées et les personnes qui les gardaient ont été tuées. Et il y a encore quelque chose d'absent : une réflexion sérieuse sur la responsabilité morale que cette réalité historique nous impose à tous. Pour nous, l'absence ne consiste pas seulement en l'absence de sujets culturels ; nous nous battons et mourons aussi pour obtenir un pouvoir d'action culturel - le droit de décider comment, où et dans quelles circonstances notre culture doit être présentée, si tant est qu'elle le soit. Et c'est pourquoi je monte maintenant sur l'épaule d'un autre géant pour affirmer que la restitution est une manière de porter un regard critique sur l'histoire et les effets persistants du colonialisme allemand ainsi que sur le pillage des Nso et des Camerounais. De plus, elle permet aux populations Nso et camerounaises de se représenter et de parler en leur nom, leur ouvrant ainsi un récit alternatif qui ne rejette pas immédiatement tout ce qui n'est pas européen comme étant primitif. [17]

*Traduit de l'anglais par Bénédicte Savoy*

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

[p.341] Chapitre 16

## **Tentative bienveillante de dissiper les malentendus.** Une lettre après 24 ans d'attente

PRINCE KUM'A NDUMBE III

Sur le mausolée du roi Kum'a Mbape a Bele, alias Lock Priso Bell → Bio, 397 à Bonabéri-Douala, est accroché depuis 2017 un tableau des guerres menées dans tout le Cameroun par la puissance coloniale allemande contre les rois et souverains indigènes. Le visiteur cherche une région et découvre qui a résisté, à quelle époque, éventuellement même avec combien de soldats indigènes et pendant combien de temps. Mais il manque le type et le nombre d'instruments royaux du pouvoir, d'autels secrets et sacrés de la spiritualité africaine. Nulle part il ne trouve d'informations sur le pouvoir des ligues féminines, le costume des célébrations, le nombre et la langue des tambours d'appel. Diabolisés, détruits, brûlés, aliénés, volés, emportés dans des pays lointains où le nouveau souverain étranger a préparé son centre stratégique pour la domination du monde. Au Cameroun et en Afrique, tous en commun, il ne s'agissait pas seulement pour les colonisateurs de vaincre et de dominer militairement. Le colonisé devait être déstabilisé jusqu'au plus profond de lui-même, il devait se renier, se diaboliser, se sentir primitif et inférieur et chercher un salut européen. La mémoire collective de son peuple devait être radicalement effacée. Le missionnaire européen, habillé en sergent, allait ensuite de maison en maison et enlevait le reste des "objets" dépossédés et diabolisés, les envoyait au centre stratégique européen, où ils étaient ensuite cachés pour l'éternité dans des caisses ou parfois exposés dans des camps de prisonniers nouvellement construits, appelés musées.

Le visiteur du mausolée de Lock Priso Bell se détourne alors, déçu, car personne ne peut lui dire ce qui a été détruit, brûlé, volé et emporté dans la lointaine Europe ou Amérique à l'époque coloniale de sa région.

Et aujourd'hui encore, en 2022, il y a des musées en Europe et en Allemagne qui demandent des preuves aux Camerounais lorsque ceux-ci osent réclamer une restitution. Le litige qui m'oppose, moi, Kum'a Ndumbe III, prince des Bele Bele, et le musée munichois des Cinq Continents, se déroule publiquement depuis 1998. Pas moins de 24 ans, pour une seule pièce volée, le "Tangué" → cahier d'images LIV de mon grand-père [p.342] Lock Priso Bell. Combien d'années nous faudra-t-il alors pour obtenir la restitution des 40.000 (ou plus) " objets " camerounais présents dans les collections publiques, privées et missionnaires des institutions germanophones ?

Ma lettre du 28 novembre 2022 adressée au musée munichois Fünf Kontinente, publiée pour la première fois dans le présent "Atlas de l'absence", n'est qu'un exemple représentatif de la manière dont le dialogue entre l'Afrique et l'Europe est rendu difficile en matière de restitution. Cela ne peut, ne doit plus continuer ainsi. Il est urgent de trouver et de mettre en œuvre de nouvelles voies de coexistence sur cette planète Terre.

[p.343] Douala, le 28.11.2022

Objet : Clarification bienveillante de la problématique Tangué

Chère Madame le Dr Uta Werlich,

Suite à la rencontre avec M. Hamado Dipama du Burkina Faso, de Decolonize München, accompagné de M. Lawrence Oduro Sarpong, du Ghana, directeur d'AfricAvenir Berlin e.V., je vous envoie cette lettre, d'autant plus que le débat sur le Tangué s'est encore clarifié. J'y ajoute la documentation sur mon expertise accumulée sur les questions de restitution des objets de culte, de pouvoir et d'arts africains / camerounais / Gesammelte Expertise über die Restitution von afrikanischen Kult-, Macht- und Kunstobjekte.

Ce document ne doit pas être lu seul, il complète l'original en langue allemande https://doi.org/10.15[illegible]/arthistoricum.1219

***Sur la crédibilité et la tentative bienveillante de dissiper les malentendus***

Je suis très fatiguée de cette polémique qui dure depuis 24 ans en Allemagne sur le Tangué de mon grand-père et j'essaie avec bienveillance de donner ici des explications pour permettre à la partie allemande d'avoir une vision plus approfondie de cette problématique, si c'est ce que vous voulez.

J'ai fréquenté le Maria-Theresia-Gymnasium am Regerplatz à Munich de 1961 à 1967, avec un baccalauréat bavarois comme diplôme, j'ai obtenu deux doctorats à l'Université de Lyon II, et j'ai obtenu une habilitation en sciences politiques à la Freie Universität Berlin, où j'ai été autorisé à enseigner. Mon mémoire de maîtrise, mon doctorat et mon habilitation portaient tous sur l'histoire et la politique allemandes à différentes époques. J'ai enseigné à l'Université Lyon II, à l'Université catholique de Lyon, à la Freie Universität Berlin et à l'Université de Yaoundé I. J'ai été membre de l'Association allemande des universités, de l'Association des écrivains allemands VDS et président de l'Association des écrivains du Cameroun pendant dix ans. J'agis en tant que prince héritier de Bele depuis 1981. Ma crédibilité n'a jamais été mise en doute.

Mais il suffit qu'une étudiante allemande blanche, qu'une professeure allemande blanche qui n'a jamais été en Afrique ou au Cameroun, qui a peut-être passé trois semaines sur place, ou qu'un Camerounais vivant aujourd'hui à Munich et sans qualification scientifique **[p.344] remettent en question** mes droits sur le tangué de mon grand-père, pour que ce point de vue devienne la politique officielle allemande. Cela va vraiment trop loin, cette attitude a déjà trop duré, nous devons enfin nous comporter différemment les uns envers les autres.

C'est avec plaisir que je me donne encore aujourd'hui la peine de jeter la lumière sur les côtés sombres de cette problématique Tanguée.

***Sur l'appartenance familiale et la revendication publique de l'héritage ou du tangué de Kum'a Mbape Bell/Lock Priso Bell***

De 1916 à 2022, aucune personne n'appartenant pas à la famille de Lock Priso Bell (Bona Kum'a Mbape) n'a encore revendiqué l'héritage de ce roi.

Officiellement nommé "Chef Supérieur" par l'actuel gouvernement camerounais, Paul Milord Bwanga Mbape n'a jamais revendiqué son appartenance à la famille de Lock Priso.

Il ne peut donc pas être considéré comme le "chef de famille" de cette famille, comme l'indique régulièrement le Musée des Cinq Continents.

Le Museum Fünf Kontinente de Munich, représenté par Madame Dr. Uta Werlich et Monsieur Dr. Eisenhofer, affirme souvent par le biais des médias allemands que Paul Milord Bwanga Mbape serait le chef de famille des Bele. Or, il n'existe pas de famille Bele Bele.

Bele Bele était un royaume qui s'est aujourd'hui rétréci en 10 régions, et chaque région est composée de plusieurs familles et d'immigrés. Paul Milord Bwanga Kum appartient à la famille Bona Mujongue, où il est considéré comme le chef de famille.

Le 24 octobre 1912, il y eut un conflit de leadership pour la direction de l'empire Bele Bele entre deux familles, Bonakum et Bona Mujongue[1]. Il y eut une audience judiciaire publique de l'ensemble des Bona Doo, sous la direction du roi Rudolf Duala Manga Bell. Six envoyés ont voté pour les Bona Munjongue, c'est-à-dire pour Bwanga Mbape, aïeul de Paul Milord Bwanga Mbape, 19 ont voté pour les Bonakum, c'est-à-dire pour Kum'a Mbape/Lock Priso, grand-père direct de Kum'a Ndumbe III, y compris Rudolf Duala Manga Bell. On voit bien ici qu'il s'agit de deux familles différentes.

Selon cette déclaration, Lock Priso :

Ce document ne doit pas être lu. Il complète l'original en langue allemande. https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1019

"O mambo mese so din janea Kum a kusino na sango momene, na ekombo pe na bakala, a bi na le nde lambo lao, a si mapula bola mo to moto, buka momene o jalea mo ka lambo lao na bana bao". (dans l'ensemble, ce trône royal qu'il a reçu de son père lui-même, de tout le royaume et des Européens, il sait que c'est sa possession, il **[p.345]** ne voudrait la céder à personne, sauf à la gérer lui-même comme sa possession et celle de ses enfants)".

"Dans l'ensemble, on peut dire que ce trône, qu'il a reçu de son père, de tout le royaume et des Européens, est sa propriété. Il ne veut le céder à personne, mais veut le garder comme sa propriété et celle de ses enfants".

Dans la situation actuelle, remettre le tangué de Lock Priso Bell à la famille de son adversaire Bwanga Mbape/Bona Mujongue reviendrait à lui retirer sa légitimité au 21e siècle par des étrangers allemands.

***Pour légitimer le prince Kum'a Ndumbe III comme successeur de Lock Priso***

Lock Priso Bell avait 28 femmes, 32 fils et 28 filles. La grand-mère du prince Kum'a Ndumbe III, une princesse de Bimbia, s'appelait Muni a Mbimbe. Elle s'est mariée à l'âge de 17 ans, est restée 40 ans avec le roi Lock Priso Bell et a vécu 60 ans de plus à Bonabéri en tant que veuve. Son fils Ndumbe Kum III est le père de Kum'a Ndumbe III (Kum, fils de Ndumbe III). Nulle part dans le livre des ancêtres on ne trouve le nom de Paul Milord Mbape, encore moins celui de son père, de son grand-père ou de son ancêtre. [2]

L'affirmation dans le documentaire de la Deutsche Welle selon laquelle Paul Bwanga Mbape fait partie des successeurs des 32 fils est tout simplement fausse. [3] Personne au Cameroun ne l'affirme, pas même l'intéressé lui-même.

L'inauguration du prince Kum'a Ndumbe III sur la tombe de Lock Priso Bell en 1981 en tant que prince héritier et successeur de Lock Priso Bell a été publique, les rituels correspondants sont également abondamment documentés. [4] Le livre Restituez à l'Afrique ses objets de culte et d'art a été officiellement remis au Musée des Cinq Continents, et les documents correspondants légitimant le prince Kum'a Ndumbe III comme successeur de Lock Priso Bell y ont également été publiés. [5] Ni la télévision, ni la radio, ni la presse écrite, ni aucun communiqué officiel n'ont remis en question ou contredit les résultats de ce livre depuis sa parution au Cameroun en 2019.

Le trône royal de Kum'a Mbape Bell/Lock Priso a été remis au prince Kum'a Ndumbe III, il est utilisé par ce dernier et montré à la population lors de certains événements publics. La retransmission de telles cérémonies est suffisamment disponible sur Internet et YouTube. [6]

Même le gouvernement camerounais ne conteste pas la légitimité de Kum'a Ndumbe III à succéder à Lock Priso. Le **[p.346]** gouvernement a refusé de le confirmer comme roi des Bele Bele parce qu'avant la traditionnelle montée sur le trône en 1992, il avait soutenu le Social Democratic Front SDF lors de l'élection présidentielle en envoyant des observateurs électoraux, [7] et qu'après son accession au trône en 1994, il s'était retiré de la politique partisane afin de pouvoir exercer sa fonction en toute impartialité. Le prince Kum'a Ndumbe III avait également refusé d'adhérer au parti au pouvoir, le RDPC, malgré des pressions massives. Mais un héritier du trône qui refuse d'appartenir au parti au pouvoir n'est tout simplement pas nommé roi par décret gouvernemental. Ce fait a également été abondamment discuté et documenté dans les médias camerounais. [8] Tout cela est documenté et discuté en détail dans le livre Restituez à l'Afrique ses objets de culte et d'art, qui a été envoyé au Musée des Cinq Continents.

Il ne s'agit donc pas ici de "mélanges inextricables", comme l'affirme le Dr Eisenhofer dans le documentaire de la Deutsche Welle. Madame le Dr Uta Wehrlich affirme également qu'"il ne serait pas suffisamment prouvé que Kum'a Ndumbe III, en tant que successeur de Lock Priso, serait légitime à récupérer le tangué pour la famille Bele Bele".

Ce document ne doit pas être du seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/artbestoricum.1219

Max Buchner parle du Tangué de Lock Priso comme de son butin de guerre, et non du Tangué des Bele Bele. [9] Dans la littérature internationale[10], on parle du Tangué de Lock Priso, nulle part on ne parle du Tangué des Bele Bele. Ce n'est que dans la discussion récente avec le Musée des Cinq Continents qu'apparaît le terme de "Tangué des Bele Bele". Qui veut réécrire l'histoire ?

Lors de l'entretien commun du 13 mai 2016 à Munich, le Museum Fünf Kontinente a annoncé vouloir mener des discussions avec le Chef Supérieur en place, Paul Mbape, afin de ne pas "rendre la pareille trop vite" (Eisenhofer). *Le musée a-t-il besoin de plus de six ans pour mener un tel entretien ? Il s'agit donc apparemment d'une tactique visant à retarder au maximum la restitution du tangué et à ne surtout pas le remettre au prince Kum'a Ndumbe III, qui le réclame depuis 1998.*

***La restitution du tangué au prince Kum'a Ndumbe III le renforcerait dans la lutte pour le pouvoir au sein du Bele Bele, au détriment du chef supérieur en place, Paul Mbape.***

Cet argument, y compris dans le documentaire de la Deutsche Welle et dans d'autres médias allemands, est étrange.

Le prince Kum'a Ndumbe III n'a pas besoin de la restitution du tangué pour gagner en prestige. J'exerce quotidiennement ma fonction de **[p.347]** prince héritier des Bele Bele, je reçois de simples citoyens, des rois, des ambassadeurs, des érudits, des réfugiés. Ceci est abondamment documenté sur Internet, dans des vidéos YouTube, sur le site www.africavenir-international.org, www.africavenir.org, et par différents médias nationaux et internationaux. Au cours des quatre dernières années, des ambassadeurs d'Allemagne, de France, du Sénégal, d'Algérie, d'Israël ainsi que des ministres en exercice du gouvernement camerounais ont été reçus. Professeur d'université émérite habilité, avec 80 livres publiés, plus de 150 articles dans diverses revues, une fondation AfricAvenir International créée à Douala avec des antennes à Berlin, Paris et Vienne, ai-je encore besoin du Tangué de mon grand-père, volé et bientôt restitué, pour gagner en prestige ? [11]

La famille de Martin Luther King à Atlanta, aux États-Unis, m'a introduit dans le Inaugural Hall of Fame Honorees avec la veuve de Martin Luther King, Coretta Scott King, en avril 2013. Le 15 novembre 2014, elle a décerné une autre distinction, le Living Legacy - Leadership Award. Il a été gravé

> "Prince Kum'a Ndumbe III est un universitaire panafricaniste très estimé et engagé, un écrivain prolifique et le successeur légitime au trône de Lock Priso (Kum'a Mbape), un important chef traditionnel du peuple Duala".

Ici à Duala, le 29 décembre 2021, j'ai reçu des chefs Sawa la distinction de "Mbeatowe d'Or 2021 - Icône du peuple Sawa", en présence des différents rois Sawa.

La documentation Expertise accumulée sur les questions de restitution des objets de culte, de pouvoir et d'arts africains/camerounais, qui vient d'être remise au Museum Fünf Kontinente, montre clairement que mon travail autour de la restitution des objets de culte et d'art africains couvre l'ensemble du continent africain et ne se réduit pas au Tangué de Lock Priso Bell. Depuis le 3 mars 2016, j'œuvre également en tant que président du Comité International de Dialogue pour le Retour des Objets de Culte et d'Art, des Manuscrits et Documents Africains (Cameroun, Mali, Gambie)/Comité de dialogue pour le retour des objets de culte et d'art, des manuscrits et des documents africains.

C'est aussi à ce titre que j'ai accueilli et encadré pendant trois jours à Douala, du 16 au 18 juillet 2018, Bénédicte Savoy et Felwine Sarr, les experts envoyés par le président français Emmanuel Macron, et que je les ai accompagnés à Dschang et Bafoussam. Elles décrivent elles-mêmes cet accompagnement fructueux dans leurs rapports et leurs livres. [12]

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.21

**[P.348]** ***Le tangué, une marque juridiquement protégée dans l'Union européenne, en Afrique et dans le monde entier***

Depuis le 17 août 2015, à Alicante, le tangué est une marque protégée d'AfricAvenir dans l'Union européenne, et la copie certifiée conforme du certificat d'enregistrement a été publiée et envoyée au Musée des Cinq Continents.

Par ailleurs, le Tangué a été enregistré comme marque protégée d'AfricAvenir par l'Organisation Africaine de la Propriété Intellectuelle (OAPI) le 29 septembre 2015 à Yaoundé.

J'ai envoyé ces documents au Musée des Cinq Continents par l'envoi du livre Restituez à l'Afrique ses objets de culte et d'art. [13]

Grâce au Protocole de Madrid pour la protection des marques enregistrées[14], cette protection du tangué est valable dans le monde entier.

De quoi veut-on encore discuter ici ?

***Du bombardement du palais de Lock Priso Bell au pillage du palais et de toute la zone de Hickory Town, en passant par la construction d'un bâtiment moderne pour la Renaissance africaine à Bonabéri***

Lorsque, le 18 juin 1998, j'ai réclamé le tangué de mon grand-père dans l'émission télévisée Berliner Begegnungen[15], certains m'ont traité de "pollueur de nid". Je devrais être reconnaissant d'avoir fréquenté le Maria-Theresia-Gymnasium à Munich et d'avoir été admis plus tard à l'habilitation à Berlin. Peu de gens ont compris qu'il s'agissait pour moi de surmonter ce terrible choc dans le passé colonial et de prendre un nouveau départ dans les relations entre l'Afrique et l'Europe, ou le Cameroun et l'Allemagne. Le fait que j'étais profondément familier avec le monde allemand depuis 1961, mais que je restais profondément enraciné en Afrique et que je voyais cela comme une chance de construire un nouveau pont de rencontre entre le Nord et le Sud au 21e siècle, n'a pas été compris. J'ai été insulté, traité et mis à l'écart comme un adversaire, un opposant à l'Allemagne, un "Gernegrosser". Cela dure depuis 24 ans. La discussion sur le Tangué n'est que représentative.

C'est en 2022 que les inventaires des objets coloniaux dans les musées allemands ont été achevés. Il est également devenu clair que le musée de Munich ne contient pas un, mais au moins deux tangués provenant du bombardement de Hickory Town en décembre 1884. Dans l'exposition du Humboldt Forum **[p.349]** de Berlin et probablement dans d'autres musées, il y a aussi des tangués provenant de ce pillage de Bonabéri en 1884.

Un envoyé spécial allemand écrit le 22 décembre 1884 sur la prise de Hickory Town/Bonabéri :

> "La maison du soldat tué, dont la porte fut enfoncée à coups de crosse, était richement meublée pour les indigènes et contenait un canoë à bec peint de couleurs vives et joliment sculpté [16], que nous avons emporté avec nous comme trophée. Il n'y avait plus de travail plus sérieux pour nous et c'est presque avec envie que nous entendions les tirs nourris, même des canons et du revolver, de la part des gens de Bismarck"[17].

Le palais et la tour de Lock Priso Bell ont été réduits en cendres. [18] Environ 40.000 objets dans les musées allemands actuels proviennent du Cameroun.

La grande famille Bona Kum'a Mbape Bele a décidé, lors de sa réunion du 3 février 2019 à Bonabéri, d'organiser une audience publique sur l'appartenance du Tangué de Lock Priso Bell afin de mettre un terme au débat en Allemagne. Le gouvernement, le gouverneur, les universités, les rois, les familles Bele, les médias nationaux et internationaux, dont le Süddeutsche Zeitung (Jörg Häntzschel), ont participé à cette réunion le 26 février 2019 et en ont rendu compte en détail. Il n'y avait pas d'autres revendications que celles du prince Kum'a Ndumbe II pour la famille Kum'a Mbape[19].

Ce document ne doit pas être le seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

Notre réponse est le projet de construction d'une maison de la Renaissance africaine de huit étages, un lieu de rencontres internationales avec une université, des salles d'exposition, des salles de concert, des espaces de rencontre pour les écrivains en résidence, les artistes, les inventeurs, les innovateurs, des appartements meublés pour les touristes. Un étage entier est consacré à la circulation d'objets cultuels et artistiques de retour, en dialogue avec des objets cultuels et artistiques qui n'ont jamais quitté le continent africain, et avec d'autres espaces d'art et d'artisanat contemporains. Ce projet innovant de la Fondation AfricAvenir international est mené contractuellement en coopération avec la Ville de Douala, le Port autonome de Douala, l'Université de Douala et l'Université de Yaoundé I.[20 ] Des partenaires internationaux sont souhaités.

*Ne serait-ce pas une merveilleuse occasion pour la politique allemande d'aujourd'hui de donner un signal pour le travail de mémoire sur le passé colonial et pour l'innovation dans la coopération avec le continent africain ?*

Cette question également : *le Museum Fünf Kontinente de Munich est-il prêt à contribuer, avec la Fondation AfricAvenir International, au projet de la* **[p.350]** *Maison de la Renaissance Africaine et à y installer également quelques objets de culte et d'art restitués ?* Notre famille serait heureuse de recevoir une réponse.

Puissions-nous, grâce à cette confrontation, parvenir à jeter durablement un pont pacifique dans les domaines de la science, de l'art et de la culture entre la Bavière, l'Allemagne en général et le Cameroun.

Avec mes meilleures salutations

Prince Kum'a Ndumbe III,
Professeur émérite d'université

Ce document ne constitue pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

[p.353] [Annexes]

354 - Musées conservant des biens culturels camerounais en Allemagne

356 - Objets camerounais dans les inventaires allemands par acteur

358 - Acteurs

'

Cette liste répertorie 259 personnes qui ont acquis du patrimoine culturel camerounais dans des musées et collections allemands. Elle détaille le nombre d'objets ou d'entrées d'inventaire qui leur sont attribués dans les différentes institutions. La liste ne comprend pas seulement les "collectionneurs" de l'époque coloniale sur place, mais offre en même temps un aperçu de l'éventail des personnes qui ont été impliquées de manière déterminante dans le processus de translocation. La compilation se base sur les données collectées auprès des institutions de collecte dans le cadre du projet DFG "Umgekehrte Sammlungsgeschichte". [édité par Sebastian-Manès Sprute]

370 - Biographies exemplaires

Ce document n'a pas été lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

| [p.354 & p.355] **Musées** | **Fonds du Cameroun (entrées d'inventaire)** |
|---|---|
| Linden-Museum, Musée national d'ethnologie de Stuttgart | 8871 |
| Musées du Grassi, Musée d'ethnologie de Leipzig | 5190 |
| Musée d'ethnologie de Berlin | 5135 |
| Rautenstrauch-Joest-Museum, Cultures du monde Cologne | 3164 |
| Musée des cinq continents à Munich | 3018 |
| Musée national d'ethnologie de Dresde | 2444 |
| Musée d'outre-mer de Brême | 2250 |
| Musée des cultures du monde de Francfort | 2154 |
| Musées Reiss-Engelhorn de Mannheim | 1789 |
| Musée régional de Basse-Saxe, Hanovre | 1562 |
| Museum am Rothenbaum, Cultures et arts du monde Hambourg | 1431 |
| Musée municipal de Braunschweig | 770 |
| Collection ethnologique de Lübeck | 481 |
| Musée allemand de Munich | 440 |
| Université Georg August, Collection ethnologique de Göttingen | 341 |
| Musée régional de Lippe à Detmold | 287 |
| Musée romain et de Pélican Hildesheim | 282 |
| Université Johannes-Gutenberg, Collection d'études ethnographiques de Mayence | 253 |
| Musée de la nature et de l'homme de Fribourg | 163 |
| Musée d'histoire naturelle de Nuremberg | 155 |
| Musée d'ethnologie, Cultures du monde Witzenhausen | 107 |
| Mission évangélique unie sur la Hardt Wuppertal | 101 |
| Université Eberhard Karls, collection ethnologique de Tübingen | 98 |
| Université Philipps, collection ethnographique de Marburg | 78 |
| Musée régional de la nature et de l'homme d'Oldenburg | 74 |

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

| | |
|---|---|
| Musée de la Hesse supérieure à Giessen | 51 |
| Musée de la côte de Wilhelmshaven | 30 |
| Musée de Wiesbaden | 26 |
| Université Georg August, Collection d'instruments de musique de Göttingen | 26 |
| Musée ethnographique de Herrnhut | 25 |
| Musée d'histoire naturelle de Cobourg | 25 |
| Université Philipps, collection d'études religieuses de Marbourg | 21 |
| Musée de la maison des chevaliers d'Offenbourg | 18 |
| Museumslandschaft Hessen-Kassel Kassel (Bad Wildungen) | 18 |
| Musée de Wilnsdorf | 16 |
| Daetz-Centrum Lichtenstein | 15 |
| Musée de la pêche et de la navigation de Westrhauderfehn Rhauderfehn | 11 |
| Musée du pont de Berlin | 9 |
| Musée Hellweg d'Unna | 6 |
| Université Georg August, collection Heinz Kirchhoff Göttingen | 3 |
| Musée d'histoire culturelle de Rostock | 3 |
| Musée d'Eberswalde | 3 |
| Musée d'Uslar | 3 |
| Musée des chemins de Wusterhausen / Dosse | 2 |
| Quartier des musées d'Osnabrück | 1 |

**Total 40 950**

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

| [p.356] Acteurs | Objets livrés |
|---|---|
| Diehl, Adolf | 4046 |
| Schipper, Adolf W. | 1610 |
| Pierre de Lausnitz, Ludwig | 1466 |
| Konietzko, Julius | 1261 |
| Carnap-Quernheimb, Ernst | 1109 |
| Glauning, Hans F.L.H.W. | 1092 |
| Ankermann, Bernhard | 1072 |
| Dominik, Hans F.W. | 1034 |
| Strümpell, Kurt | 857 |
| Preuss, Martin | 830 |
| Paschen, Hans | 824 |
| Glock, Philipp | 763 |
| Thorbecke, Franz et Marie-Pauline | 754 |
| Dorbritz, Paul | 699 |
| Zintgraff, Eugen | 631 |
| Zenker, Georg A. | 621 |
| Frobenius, Leo | 515 |
| Mecklembourg-Schwerin, Adolf F.A.H. | 502 |
| Hösemann, Paul Alfred | 475 |
| Umlauff, J.F.G. | 438 |
| Kamptz, Oltwig von | 428 |
| Schultze, Arnold W.L.F. | 404 |
| Mansfeld, Alfred | 369 |
| Oertzen, Jasper M. O. von | 367 |
| Demain, Curt E. | 350 |

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

| | |
|---|---|
| Linden, Karl Comte von | 341 |
| Tessmann, Günther | 300 |
| Haberer, Karl A. | 275 |
| Hirtler, Richard A. | 271 |
| Thorbecke, Franz | 270 |
| Esser, Max | 268 |
| Nolte, Hermann A.H.F. | 262 |
| Raben, Ernst K.J.C.F.A. von | 255 |
| Bertram, Hermann K. | 239 |
| Colin, Ludwig | 231 |
| Achenbach, Wilhelm E.F. | 223 |
| Putlitz, Hans C. G. E. Seigneur de | 220 |
| Schran, F. A. (Lusy) | 219 |
| Stetten, Maximilian (Max) | 204 |
| **[P.357]** Zimmermann, Carl H. | 203 |
| Conradt, Leopold F.W.E. | 201 |
| Charpentier, Eugen | 191 |
| Fechtner, Artur F. E.W.F. | 183 |
| Lessel, Karl G. | 176 |
| Berké, Theodor | 167 |
| Kund, Richard | 167 |
| Pahl, Gustav | 156 |
| Lequis, J. | 152 |
| Harttmann, Ludwig E.H. | 150 |
| Martin, Friedl | 140 |

Plus de 200 autres acteurs de l'époque coloniale ont fourni moins de 140 objets chacun.

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

[p.358] **Achenbach**, Wilhelm Erich Ferdinand, * 22.03.1876 à Trèves † 06.03.1908 à Lolodorf (Cameroun) - Officier de la "Schutztruppe für Kamerun". - Inventaires total [223], Stuttgart [221], Brême [mention dans la provenance], Mayence [2] - Lit. : Hoffmann 2007, vol. 2, p. 63, Briskorn 2000, p. 193

**Adae**, Friedrich (Fritz), * 03.03.1875 à Neuenstadt am Kocher † 12.02.1967 à Stuttgart - Bezirksamtmann - Inventareinträge gesamt [28] ; Stuttgart [27], Mainz [1] - Lit. : Angerbauer 1996, p. 150

**Adametz**, Karl Moritz Ernst Gustav, * 28.03.1877 à Zembowitz O.S. † ? - Officier de la "Schutztruppe für Kamerun" (troupe de protection du Cameroun) - Inventaire total [135] ; Berlin [133], Göttingen [2] - Lit. : Hoffmann 2007, vol. 2, p. 64, Eisleb 2001, p. 100

**Ankermann**, Bernhard, * 14.02.1859 à Tapiau (Prusse orientale) † 26.10.1943 à Berlin - directeur de musée, explorateur, ethnologue - entrées d'inventaire total [1.072] ; Berlin [1062], Dresde [7], Göttingen [3] → Bio p. 370

**Antelmann**, Bruno, *? † ? - Commerçant, gérant de la "Maison coloniale allemande", commerce d''ethnographica' - Inventaire total [2] ; Leipzig [mention dans la provenance], Berlin [2] - Lit. : Zeller 2002, p. 84 - 92

**Arning**, Wilhelm, Dr., * 20.12.1865 à Hanovre † ? - Officier sanitaire de la "Schutztruppe für Deutsch-Ostafrika", explorateur - Inventaire complet [1] ; Stuttgart [1] - Lit. : Schnee 1920.01, p. 83

**Arnim**, Karl Gustav Ludwig Albrecht, von, * 28.03.1872 à Lichterfelde † 27.08.1899 à Hambourg - Officier de la "Schutztruppe für Kamerun". - Entrées d'inventaire total [6] ; Berlin [6] - Lit. : Hoffmann 2007, vol. 2, p. 65

**Bastian**, Adolf, Dr., * 26.06.1826 à Brême † 02.02.1905 à Port of Spain (aujourd'hui Trinidad et Tobago) - médecin, ethnologue, directeur fondateur du Museum für Völkerkunde à Berlin - Inventareinträge gesamt [1] ; Berlin [1] - Lit. : Fiedermutz-Laun 1990, p. 88 - 108, Schnee 1920, vol. 1, p. 141 ; Weidmann 1894, p. 8 - 10

**Bayern**, Therese, Prinzessin von, * 12.11.1850 à Munich † 19.09.1925 à Lindau - exploratrice, botaniste, zoologue - Inventaire total [132], Munich [132] - Lit. : Beer 2007, p. 23-28

**Becker**, Carl Heinrich., * ? † ? - Marchand d'animaux, taxidermiste, commerce d''ethnographica' - Inventaire total [2] ; Brême [2] - Lit. : Briskorn 2000, p. 196

**Berké**, Theodor, Dr., * 20.05.1870 à Kaiserslautern † 1949 à Baden-Baden - Officier sanitaire de la "Schutztruppe für Kamerun". - Total des entrées d'inventaire [167] ; Munich [167] - Lit. : Hoffmann 2007, vol. 2, p. 205

**Bertram**, Hermann Karl, * 25.06.1872 à Krummennaab (Haut-Palatinat) † 27.09.1914 près de Maricourt (France) - officier de la "Schutztruppe für Kamerun" (troupe de protection du Cameroun) - Entrées d'inventaire au total [239] ; Stuttgart [237], Mayence [2] - Lit. : Hoffmann 2007, vol. 2, p. 69

**Biedermann-Imhoof**, Richard, Prof.
Dr., * 06.05.1865 à Winterthur (Suisse) † 06.07.1926 à Eutin - Ornithologue, zoologiste - Entrées d'inventaire total [1] ; Lübeck [1] - Lit. : Gebhardt 2006

**Bornemann**, ?, * ? † ? - Capitaine - Inventaire total [1], Brême [1] - Lit. : Briskorn 2000, p. 203

Ce document ne doit être lu seul. La version complète l'original en langue allemande: 10.5282/doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

**Bornmüller**, Alfred Julius, * 02.12.1868 à Hildburghausen † 13.07.1947 à Weimar - Directeur de la colonie allemande de Neu-Württemberg à Rio Grande do Sul, explorateur, botaniste - Entrées d'inventaire total [81] ; Leipzig [81] - Lit. : Frahm/Eggers 2005

**Broeckmann**, Ludwig, * ? † ? - Directeur de la société de construction de tabac de Brême Bakossi mbH - Entrées d'inventaire totales [18], Brême [18] - Lit. : Briskorn 2000, p. 205

**Buchner**, Max, Dr. von, * 25.04.1846 à Munich † 7.05.1921 à Munich - Commissaire intérimaire (14.07.1884 - 17.05.1885), explorateur - Entrées d'inventaire total [21] ; Munich [21] → Bio p. 375

**Bülow**, Anton August Gottlieb Friedrich Siegfried, * 10.04.1871 à Schwerin † 27.04.1905 près de Huams (Afrique du Sud-Ouest allemande) - Officier de la "Schutztruppe für Kamerun". - Inventaire total [6] ; Leipzig [3], Hanovre [3] - Lit. : Hoffmann 2007, vol. 2, p. 75 ; Schnee 1920, p. 254

**Büsgen**, Moritz, Prof. Dr., * 24.07.1858 à Weilburg a. Lahn † ? - Botaniste - Inventaire total [8] ; Göttingen [8] - Lit. : Schnee 1920, vol. 1, p. 261

**Bumiller**, Theodor, Dr., * 22.06.1864 à Landshut (Palatinat rhénan) † 26.11.1912 à San Stefano près de Constantinople - Officier de la "Schutztruppe für Deutsch-Ostafrika", explorateur - Entrées d'inventaire total [15] ; Mannheim [15] - Lit. : Schnee 1920, vol. 1, p. 254, Weidmann 1894, p. 24

**Carnap-Quernheimb**, Ernst, von, * 10.09.1863 à Opole † 02.12.1949 à Hirschberg (Monts des Géants) - officier de la "Schutztruppe für Kamerun". - Inventaire total [1109] ; Stuttgart [1102], Berlin [2], Mayence [5] - Lit. : Hoffmann 2007, vol. 2, p. 76, Schnee 1920, vol. 1, p. 266, Weidmann 1894, p. 25

**Chamier-Glisczinski**, Leonhard Hermann Karl Otto (Uko) Johannes (Hans), von, * 27.09.1870 à Oeynhausen † 02.10.1952 à Potsdam - Officier de la "Schutztruppe für Kamerun". - Entrées d'inventaire total [10] ; Berlin [10] - Lit. : Hoffmann 2007, vol. 2, p. 77

**Cleve**, Hermann, * ? † 01.10.1914 à Suclawicz - officier de la "Schutztruppe für Kamerun". - Total des entrées d'inventaire [2] ; Lübeck [2] - Lit. : Hoffmann 2007, vol. 2, p. 78

**Colin**, Friedrich, * ? † ? - Économie, commerçant - Inventaire total [1] ; Stuttgart [1] - Lit. : Weidmann 1894, p. 26, Totzke 1885, p. 229 ss.

**Colin**, Ludwig, * ? † ? - Directeur de la Württembergische Vereinsbank à Stuttgart - Inventaire total [231] ; Munich [124], Dresde [107] - Lit. : Totzke 1885, p. 229 ss.

**Conradt**, Leopold Fritz Wilhem Edmund, * ? † ? - Chef de station au Togo, explorateur, entomologiste - Inventaire total [201] ; Berlin [201] - Lit. : Andratschke 2021, p. 124f ; Weidmann 1894, p. 26

**Conrau**, Gustav, * 02.10.1865 à ?, † 12.1899 à Fontem (Cameroun) - Commerçant, représentant de la société Jantzen et Thormählen - Entrées d'inventaire total [136] ; Berlin [136] - Lit. : Schlothauer 2015, p. 20 - 31

**Danziger**, Daniel Bernhard, * 30.06.1869 à Vegesack † ? - Avocat, mari de E.M.H. Danziger - Inventaire total [118] ; Brême [118] - Lit. : **[p.359]** Briskorn 2000, p. 208

**Danziger**, Ella Marie Helene, née Schipper, * ? † ? - Sœur de A. Schipper - Inventaire total [2] ; Brême [2] - Lit. : Briskorn 2000, p. 208

**Dehls**, Wilhelm Heinrich, * 20.07.1858 à Vegesack † 07.09.1930 à Philadelphie, (États-Unis d'Amérique) - ? - Total des entrées d'inventaire [2] ; Brême [2] - Lit. : Briskorn 2000, p. 209

Ce document ne doit pas être lu seul, il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/artdok.00007179

**Diehl**, Adolf, * 1870 à Oppenheim † 1943 à Darmstadt - commerçant - entrées d'inventaire total [4046] ; Stuttgart [2344], Leipzig [1.605], Cologne [2], Dresde [10], Francfort [31], Mayence [54] → Bio p. 378

**Dietert**, W.,* ? † ? - Capitaine de corvette - Entrées d'inventaire total [3] ; Brême [3] - Lit. : Briskorn 2000, p. 212

**Dominik**, Hans Friedrich Wilhelm, * 07.05.1870 à Kulm † 16.12.1910 en mer - officier de la "Schutztruppe für Kamerun" (troupe de protection du Cameroun) - Total des entrées d'inventaire [1034] ; Stuttgart [802], Leipzig [4], Berlin [110], Munich [1], Dresde [1], Francfort [1], Hambourg [112], Göttingen [1], Mayence [2] → Bio p. 380

**Dorbritz**, Paul, * ? † ? - fonctionnaire colonial ( ?) au Cameroun - entrées d'inventaire total [699] ; Stuttgart [676], Munich [1], Mayence [22] - voir archives du Linden-Museum Stuttgart

**Drechsel**, Gottlieb Ferdinand, * ? † ? - Maître plombier, commerce 'Ethnographica' - Inventaire total [1] ; Munich [1] - Lit. : Briskorn 2000, p. 213

**Eckhardt**, Wilhelm Friedrich Karl Alexander, * 01.11.1875 à Calden † ? - Officier sanitaire de la "Schutztruppe für Kamerun" (troupe de protection du Cameroun) - Inventaire total [3] ; Cologne [3] - Lit. : Hoffmann 2007, vol. 2, p. 210

**End**, Eugen Friedrich Karl, * 31.07.1858 à Wunsiedel † ? - Officier de la "Schutztruppe für Deutsch-Ostafrika" - Inventaire total [10] ; Bremen [10] - Lit. : Briskorn 2000, p. 214

**Engelhardt**, ?, * ? † ? - épouse de P.A.L. Engelhardt - Inventaire total [6] ; Herrnhut [6] - Lit. : Schnee 1920, vol. 1, p. 563

**Engelhardt**, Philipp August Lorenz, * 10.06.1866 à Dresde † 1951 à Bayrischzell - officier de la "Schutztruppe für Deutsch-Ostafrika", fonctionnaire colonial ( ?) au Cameroun - entrées d'inventaire au total [40] ; Stuttgart [24], Berlin [16], Herrnhut [mention dans la provenance] - Lit. : Schnee 1920, vol. 1, p. 563

**Esser**, Max, Dr., * 14.09.1866 à Cologne † 06.02.1943 à Baden-Baden - Fondateur de la "Westafrikanische Pflanzungsgesellschaft Victoria", commerçant, propriétaire de plantations - Inventaire total [268] ; Stuttgart [261], Mayence [7] - Lit. : Chilver/Röschenthaler : 2001, p. 3 - 28

**Eylmann**, Paul Erhard Andreas, Dr. Dr., * 03.09.1860 à Krautsand † 22.12.1926 à Farge - explorateur, médecin, géographe - Inventaire total [2], Brême [2] - Lit. : Briskorn 2000, p. 217 ; Schröder 2004, p. 43-51.

**Fechtner**, Artur Ferdinand Emil Wilhelm Fritz, * ? † ? - Officier de la "Schutztruppe für Kamerun" (troupe de protection du Cameroun) - Inventaire total [183] ; Leipzig [135], Berlin [47], Dresde [1] - Lit. : Hoffmann 2007, vol. 2, p. 92

**Flegel**, Eduard Robert, * 13.10.1852 à Vilnius † 11.09.1886 à Brass (Nigeria) - explorateur - entrées d'inventaire total [124] ; Berlin [104], Munich [15], Dresde [1], Göttingen [1], Hildesheim [3] - Lit. : Schnee 1920, vol. 1, p. 640 ; Weidmann 1894, p. 41f.

**Förster**, Oscar, * 13.01.1871 à Breslau † 02.05.1910 à Nikolasee - officier de la "Schutztruppe für Kamerun". - Entrées d'inventaire total [108] ; Stuttgart [40], Berlin [66], Mayence [2] - Lit. : Schnee 1920, vol. 1, p. 650.

**Forster**, Johann Reinhold, * 22.10.1729 à Dirschau (Prusse) † 09.12.1798 à Halle a.d. Saale - explorateur, naturaliste - Entrées d'inventaire total [4] ; Berlin [4] - Lit. : Drews et al. 2017

Ce document ne doit pas être le seul et complète original en langue allemande https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

**Frankenberg-Lüttwitz**, Sigismund Heinrich Kaspar, von, * 11.12.1878 à Fürstenwalde a.d. Spree † ? - Officier de la "Schutztruppe für Kamerun" (troupe de protection du Cameroun) - Entrées d'inventaire total [61] ; Berlin [61] - Lit. : Hoffmann 2007, vol. 2, p. 95

**Frese**, Wilko, von, * 31.12.1882 à Wilpertingen † 27.02.1915 à Perthes - officier de la "Schutztruppe für Kamerun" (troupe de protection du Cameroun) - Entrées d'inventaire total [112] ; Hanovre [112] - Lit. : Hofmann 2007, vol. 2, p. 96

**Frobenius**, Leo, * 29.06.1873 à Berlin † 09.08.1938 à Biganzolo, Italie - Ethnologue - Inventaire total [515] ; Stuttgart [126], Leipzig [196], Berlin [41], Munich [69], Dresden [5], Frankfurt [34], Hamburg [42], Göttingen [2] - Lit. : Streck 2014

**Gans Edler Herr zu Putlitz**, Hans Caspar Frhr, * 30.06.1879 à Berlin † ? - Officier de la "Schutztruppe für Kamerun" (troupe de protection du Cameroun) - Inventaire total [220] ; Stuttgart [100], Leipzig [6], Berlin [110] - Lit. : Hoffmann 2007, vol. 2, p. 97 ; Eisleb 2001, p. 127

**Gellhorn**, Hans Ernst Karl Richard, von, * 24.09.1873 à Cosel † 21.12.1946 à Berlin - Officier de la "Schutztruppe für Kamerun". - Inventaire total [5] ; Stuttgart [3], Berlin [2] - Lit. : Hoffmann 2007, vol. 2, p. 98

**Germann**, Paul, * 12.02.1884 à Sargstedt près de Halberstadt † 1966 à Sargstedt près de Halberstadt - historien de l'art, anthropologue, national-socialiste - Inventaire total [1] ; Berlin [1] - voir archives du musée ethnologique de Berlin

**Glauning**, Hans Franz Ludwig Heinrich Wilhelm, * 29.01.1868 à Berlin † 05.03.
1908 à Atscho (Cameroun) - officier de la "Schutztruppe für Kamerun"- entrées d'inventaire total [1092] ; Stuttgart [738], Leipzig [1], Berlin [338], Munich [1], Dresde [1], Francfort [1], Göttingen [3], Hildesheim [5], Mayence [4] → Bio p. 386

**Gleim**, Otto, consul Dr, * 22.04.1866 à Kassel † 17.08.1929 à Planegg - gouverneur (28.08.1910 - 29.01.1912), sous-secrétaire d'État à l'Office colonial du Reich - entrées d'inventaire au total [11] ; Braunschweig [11] - Lit. : Schnee 1920, vol. 1, p. 740.

**Glock**, Philipp, * 26.08.1881, Zuzenhausen † 06.09.1914, Nsanakang (Cameroun) - secrétaire du gouvernement - entrées d'inventaire total [763] ; Stuttgart [753], Frankfurt [1], Mainz [9] - voir archives du Linden-Museum Stuttgart

**Glücksmann**, Theodor, * ? † ? - Kaufmann, Mécène - Inventaire total [0], Berlin [Mention dans la provenance] - Lit. : Eisleb 2001, p. 111f.

**Godeffroy**, Johann Cesar, * ? † ? - Fondateur de l'entreprise commerciale coloniale du même nom - Inventaire total [6] ; Mannheim [6] - Lit. : Schnee 1920, vol. 1, p. 742.

**Godknecht**, Hans Joachim Friedrich Wilhelm, * 27.08.1875 à Teschow † 21.03.1951 **[p.360]** à Teschow - chef de station - entrées d'inventaire total [16] ; Lübeck [16] - voir archives de la collection ethnologique de Lübeck

**Grubauer**, Albert, Prof., * 1869 à ? † 1960 à ? - explorateur, zoologiste - Inventaire total [71] ; Leipzig [5], Munich [66] - voir archives du Museum Fünf Kontinente München

**Gruner**, Hans, Dr. phil., * 10.03.1865 à Wahrenbrück † ? - Chef de station, chef de district - Inventaire total [4] ; Dresde [3], Witzenhausen [1] - Lit. : Schnee 1920, vol. 1, p. 768 ; Weidmann 1894, p. 48

Ce document ne doit être lu seul et complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

**Guse**, Franz Karl, * 18.05.1864 à Königsberg † ? - officier de la "Schutztruppe für Kamerun" (troupe de protection du Cameroun) - Inventaire total [34] ; Leipzig [3], Berlin [23], Göttingen [4], Hildesheim [2], Oldenburg [2] - Lit. : Hoffmann 2007, vol. 2, p. 103 ; Andratschke 2021, p. 164f.

**Haberer**, Karl Albert, Prof., * 1864 à Bad Griesbach, Renchtal † 1941 à Fribourg-en-Brisgau - médecin du gouvernement, explorateur - entrées d'inventaire au total [275] ; Stuttgart [183], Berlin [mention dans la provenance], Hambourg [90], Mayence [1], Fribourg [1] - voir archives du Linden-Museum Stuttgart

**Hartmann**, Karl Eduard Robert, * 08.10.1832 à Blankenburg, Harz † 20.04.1893 à Potsdam - explorateur, ethnologue - Inventaire total [1] ; Hanovre [1] - Lit. : Weidmann 1894, p. 52, Ciz 1984

**Harttmann**, Ludwig Ernst Hermann, * 26.10.1885 à Stuttgart † ? - officier de la "Schutztruppe für Kamerun" (troupe de protection du Cameroun) - Entrées d'inventaire total [150] ; Stuttgart [148], Berlin [2] - Lit. : Hoffmann 2007, vol. 2, p. 108

**Hassert**, Ernst Emil Kurt, Prof. Dr, * 15.03.1868 à Naumburg, Saale † 05.11.1947 à Leipzig - géographe, professeur d'université - entrées d'inventaire total [22] ; Cologne [21], Dresde [1] - Lit. : Schnee 1920, vol. 2, p. 44

**Herbst**, Emil, Dr., * ? † ? - dentiste, héritier - Inventaire total [4] ; Brême [4] - Lit. : Briskorn 2000, p. 234

**Heigelin**, Karl Theodor, * 06.04.1876 à Liebenzell 15.01.1930 à ? - officier de la "Schutztruppe für Kamerun" (troupe de protection du Cameroun) - Inventaire complet [30] ; Stuttgart [30] - Lit. : Hoffmann 2007, vol. 2, p. 109

**Heldt**, Johannes Christian Eiler, * 16.09.1858 à Apenrade, Danemark † 15.02.1925 à ? - Capitaine sur la ligne Woermann - Inventaire total [42] ; Fribourg [42] - voir archives du Musée de la Nature et de l'Homme de Fribourg

**Hessler**, Martin Karl Arnim, * 01.04.1874 à Philippsthal, Hesse-Nassau † ? - Officier sanitaire de la "Schutztruppe für Kamerun" (troupe de protection du Cameroun) - Inventaire total [28] ; Berlin [28] - Lit. : Hoffmann 2007, vol. 2, p. 219

**Hintz**, Eugen, * 16.11.1868 à Danzig † 14.11.1932 à Berlin - voyageur scientifique, entomologiste - entrées d'inventaire au total [102] ; Leipzig [26], Berlin [1], Munich [31], Dresde [14], Brême [13], Hanovre [16], Hambourg [1] - Lit. : Briskorn 2000, p. 236

**Hirtler**, Richard Alfred, * 09.02.1872 à Lahr, Baden † 26.06.1916 à Duchcze - officier de la "Schutztruppe für Kamerun". - Inventaire total [271] ; Stuttgart [141], Leipzig [117], Berlin [9], Mayence [4] - Lit. : Hoffmann 2007, vol. 2, p. 112

**Hösemann**, Paul Alfred, Dr., * 18.02.1868 à Wurzen † 1922 à ? - officier sanitaire de la "Schutztruppe für Kamerun" (troupe de protection du Cameroun) - Inventaire total [475] ; Stuttgart [307], Leipzig [108], Berlin [35], Dresden [10], Frankfurt [2], Mainz [13] - Lit. : Hoffmann 2007, vol. 2, p. 220 ; Eisleb 2001, p. 113

**Hoppe**, Carl, * ? † ? - Naturalienhändler, 'Ethnographica' - Inventaire total [96] ; Hambourg [78], Lübeck [7], Hildesheim [10], Fribourg [1] - https://d-nb.info/gnd/1208210114 [16.02.2023]

**Hornbostel**, Erich Moritz, von, * 25.02.
1877 à Vienne † 28.11.1935 à Cambridge, Grande-Bretagne - Directeur des Archives de phonogrammes de Berlin (1906-1933), ethnomusicologue autrichien - Inventaire total [1] ; Berlin [1] - Lit. : Bose 1972, p. 633f.

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1019

**Houben**, Hans Heinrich Gerhard, * 08.11. 1871 à Viersen † ? - officier de la "Schutztruppe für Kamerun" (troupe de protection du Cameroun) - Inventaire total [119] ; Stuttgart [104], Mayence [5], Fribourg [10] - Lit. : Hoffmann 2007, vol. 2, p. 114

**Hutter**, Franz Karl, * 08.06.1865 à Kempten † 02.04.1924 à Burghausen - officier de la "Schutztruppe für Kamerun". - Entrées d'inventaire total [12] ; Munich [12] - Lit. : Schnee 1920, vol. 2, p. 85

**Ipscher**, Georg, Dr., * 30.11.1860 à Wusterhausen a.d. Dosse † 24.11.1935 à Wusterhausen a.d. Dosse - Officier sanitaire de la "Schutztruppe für Kamerun". - Total des entrées d'inventaire [107] ; Stuttgart [103], Mayence [2], Wusterhausen/Dosse [2] - Lit. : Hoffmann 2007, vol. 2, p. 221

**Jacobs**, Joh. , * ? † ? - Capitaine - Inventaire total [17] ; Brême [17] - Lit. : Briskorn 2000, p. 240

**Jäger**, Max, Dr. med., * 05.11.1877 à Grabow, Poméranie † ? - Officier sanitaire de la "Schutztruppe für Kamerun" (troupe de protection du Cameroun) - Total des entrées d'inventaire [60] ; Munich [40], Hambourg [20] - Lit. : Hoffmann 2007, vol. 2, p. 221

**Jantzen & Thormählen**, Jantzen, Wilhelm, * 10.11.1839 à Hambourg † 28.05. 1917 à Hambourg | Thormälen, Johannes, * 31.01.1842 à Glücksstadt † ? - commerçants, fondateur de l'entreprise commerciale coloniale du même nom - entrées d'inventaire au total [26] ; Hambourg [25], Göttingen [1] - Lit. : Weidmann 1894, p. 174, Loose 1974, p. 349 et suiv.

**Joest**, Wilhelm, Prof., * 15.03.1852 à Cologne † 25.11.1897 aux îles Santa Cruz - explorateur, mécène - Inventaire total [4] ; Stuttgart [4] ; Cologne [mention dans la provenance] - Lit. : Eisleb 2001, p. 115 et s. ; Weidmann 1894, p. 62.

**Junkelmann**, Erich, Dr., * 06.01.1890 à Leipzig † 1964 à ? - Commerçant, compositeur, historien de l'art, commerce d''ethnographica' - Inventaire total [6] ; Brême [6] - Lit. : Briskorn 2000, p. 241

**Kämena**, Nikolaus, * ? * † - Transporteur, commerce 'Ethnographica' - Inventaire total [5] ; Brême [5] - Lit. : Briskorn 2000, p. 244

**Kamptz**, Oltwig, von, * 21.04.1857 à Torgau † 17.03.1921 à Breslau - Commandant de la "Schutztruppe für Kamerun" (18.10.1897 - 17.04.1901) - Entrées d'inventaire total [428] ; Leipzig [7], Berlin [49], Brême [370], Hildesheim [2] - Lit. : Hoffmann 2007, vol. 2, p. 116 ; Briskorn 2000, **[p.361]** p. 244 ; Andratschke 2021, p. 171 ; Schnee 1920, vol. 2, p. 222.

**Karutz**, Richard, Prof. Dr., * 02.11.1867 à Stralsund † 10.02.1945 à Dresde - Directeur de musée, médecin, national-socialiste - Inventaire total [6] ; Lübeck [6] - Lit. : Templin 2010

**Kegel**, Lore, née Lessing, née Gessner. Gessner, née. Konietzko, * 09.10.1901 à Düsseldorf † 20.10.1980 à ? - Marchande d'art, peintre, commerce d' 'ethnographica' - Inventaire total [4] ; Stuttgart [1], Cologne [1], Brême [2] - Lit. : Briskorn 2000, p. 251ff.

**Kegel-Konietzko**, Boris, * 08.02.1925 à Hambourg † 03.10.2020 à Hambourg - marchand d'art, voyageur scientifique, biologiste, commerce d''ethnographica' - Inventaire total [20] ; Brême [1], Hambourg [5], Fribourg [1], Göttingen collection d'instruments de musique [3], Marburg collection d'études religieuses [1], Berlin Brücke Museum [9] - Lit. : Briskorn 2000, p. 251ff.

**Keller**, Jakob, * 04.04.1862 à Bofsheim † 12.03.1947 à Schriesheim - missionnaire (Mission de Bâle) - entrées d'inventaire total [92] ; Berlin [1], Brême [70], Nuremberg [21] → Bio p. 394

**Kersting**, Hermann, * 11.02.1863 à Riga † 26.08.1937 à ? - Vice-gouverneur des Carolines, des Mariannes et des Iles Marshall (1910 - 1914), chef de station au Togo, médecin - Inventaire total [2] ; Berlin [2] - Lit. : Eisleb 2001, p. 116f.

Ce document ne doit pas être diffusé. Il complète l'original en langue allemande. https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

**Kirchhoff**, August Ferdinand Wilhelm, * 07.12.1874 à Hohenhausen † ? - Bzirksamtmann - Inventaire total [94] ; Detmold [94] - Lit. : Lilla 2004, p. 190

**Knobloch**, Richard Alexander Edwin Hermann, * 04.02.1868 à Nordheim, Prusse † 06.09.1924 à Nordhausen - Officier de la "Schutztruppe für Kamerun". - Entrées d'inventaire au total [6] ; Francfort [2], Mayence [4] - Lit. : Hoffmann 2007, vol. 2, p. 120

**Köhler**, August Walter (héritier de), * 30 septembre 1858 à Eltville † 19.01.1902 au Togo - Gouverneur adjoint du Cameroun (1899), Commissaire impérial et gouverneur du Togo (1895-1898), Gouverneur du Togo [1898-1902] - Inventaire total [67] ; Brême [67] - Lit. : Briskorn 2000, p. 248 ; Schnee 1920, vol. 2, p. 315f.

**Konietzko**, Julius August, * 06.08.1886 à Insterburg † 27.04.1952 à ? - Marchand, explorateur, commerce d' 'Ethnographica' - Inventaire total [1261] ; Leipzig [238], Berlin [24],Cologne [2], Munich [5], Dresde [56], Brême [205], Francfort [18], Hanovre [137], Hambourg [573], Göttingen [1], Marburg [1], Osnabrück [1] - Lit. : Briskorn 2000, p. 251ff.

**Krämer**, Augustin, Prof. Dr., * 27.08.1865 à Los Angeles, Chili † 11.11.1941 à Stuttgart - directeur de musée, anthropologue, ethnologue - entrées d'inventaire au total [0] ; Stuttgart [mention dans la provenance] - Lit. : Schnee 1920, vol. 2, p. 371

**Krause**, Gottlob Adolf, * 05.01.1850 à Okrilla près de Meissen † 19.02.1938 à Zurich - explorateur - Inventaire total [2] ; Dresde [2] - Lit. : Weidmann 1894, p. 71 ; Schnee 1920, vol. 2, p. 374 ; Sebald 1972

**Kreyher**, Martin, * 12.09.1872 à Groß-Läswitz, Kr. Liegnitz † 1930 à Görlitz - Officier sanitaire de la "Schutztruppe für Kamerun". - Total des entrées d'inventaire [1] ; Herrnhut [1] - Lit. : Hoffmann 2007, vol. 2, p. 227

**Krickeberg**, Walter, * 27.06.1885 à Schwiebus, Neumark † 15.07.1962 à Berlin - directeur de musée, ethnologue, national-socialiste - Inventaire total [4] ; Berlin [4] - Lit. : Zeller 1982, p. 35f.

**Krogh**, Christian Ludwig August von, * 22.03.1863 à Peine † 11.09.1924 à Büsum - Officier de la "Schutztruppe für Kamerun". - Inventaire total [1] ; Leipzig [1] - Lit. : Hoffmann 2007, vol. 2, p. 122

**Küas**, Herbert, * 05.07.1900 à Leipzig † 21.03.1983 à Leipzig - Archéologue, historien de l'art - Inventaire total [1] ; Leipzig [1] - Lit. : Unger 2003, p. 7-42

**Küas**, Richard, * 1861 in ? † 1943 in ? - fonctionnaire colonial ( ?), écrivain - Entrées d'inventaire total [7] ; Leipzig [7] - Lit. : Küas, Richard, Entrée d'index : Deutsche Biographie, www.deutsche-biographie.de/pnd119552981.html [14.02.2023].

**Kück**, Gerhard, * ? † ? - Commerce 'Ethnographica' - Inventaire total [1] ; Brême [1] - Lit. : Briskorn 2000, p. 257

**Külz**, Friedrich Otto Ludwig, * 18.02.1875 à Borna † 1938 à Erdmannshain - médecin du gouvernement, médecin tropical, voyageur scientifique - Inventaire total [4] ; Leipzig [4] - Lit. : Baumann/Klein/Apitzsch 2002, p. 212

**Küppers-Loosen**, Johann Georg Hubert, * 1860 à ? † 18.05.1911 à ? - explorateur, commerçant, membre du comité directeur de la 'Gesellschaft für Völkerkunde zur Förderung des Rautenstrauch-Joest-Museums der Stadt Köln' - Inventaire total [27] ; Cologne [27] - voir archives du Rautenstrauch-Joest-Museum Köln

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande. https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

**Kund**, Richard , * 1852 à Zielenzi, Neumarkt † 31.07.1904 à Sellin, Rügen - officier, explorateur - entrées d'inventaire total [167] ; Leipzig [16], Berlin [124], Dresden [13], Oldenburg [14] - Lit. : Schnee 1920, vol. 2, p. 392 ; Weidmann 1894, p. 74f.

**Laasch**, Gustav Adolf Wilhelm, * 16.04.
1873 à Buslar, Prusse † ? - officier de la "Schutztruppe für Kamerun" (troupe de protection du Cameroun) - Inventaire total [10] ; Berlin [9], Hildesheim [1] - Lit. : Hoffmann 2007, vol. 2, p. 124 ; Andratschke 2021, p. 166 -170

**Langheld**, Wassy, * 1865 à ? † 1913 à ? - commerçant - Inventaire total [7] ; Berlin [5], Hildesheim [2] - Lit. : Andratschke 2021, p. 188 et suiv.

**Langheld**, Friedrich Wilhelm Gerhard, * 25.05.1867 à Berlin † 09.07.1917 à l'hôpital de campagne de Kutczany, Galicie - Officier de la "Schutztruppe für Kamerun". - Inventaire total [23] ; Leipzig [1], Berlin [20], Oldenburg [2] - Lit. : Hoffmann 2007, vol. 2, p. 125 ; Schnee 1920, vol. 2, p. 440 ; Weidmann 1894, p. 75

**Larsonneur**, Alfred Marie Joseph, * 18.01.1875 à Nantes † 14.12.1945 à Paris, - fonctionnaire colonial français - Inventaire total [2] ; Berlin [2] - voir archives de l'Ethnologisches Museum Berlin

**Leimenstoll**, Johannes Immanuel, * ? - Missionnaire, commerçant missionnaire - Inventaire complet [3] ; Stuttgart [3] - voir archives du Museum der Kulturen Basel

**Leist**, Karl Theodor Heinrich, * 01.05.1859 à Meitzendorf † 12.03.1910 à Chicago - Assesseur de tribunal, Greffier suppléant (juin 1893-février 1894) - Inventaire complet [16] ; Leipzig [16] - Lit. : Schnee 1920, vol. 2, p. 449

**Lenz**, Oskar, * 13.04.1848 à Leipzig **[p.362]** † 02.03.1925 à Sooß - explorateur austro-allemand, minéralogiste, géologue - Inventaire total [5] ; Berlin [4], Dresde [1] - Lit. : Schnee 1920, vol. 2, p. 451 ; Weidmann 1894, p. 76

**Lequis**, Joseph (héritiers), * ? † ? - père d'Ernst Lequis, un chef de station - entrées d'inventaire total [152] ; Cologne [152] - Lit. : sur Ernst Lequis : Hoffmann 2007, vol. 2, p. 128 et suiv.

**Lessel**, Karl Georg, * 8.05.1883 à Bucarest † 15.03.1931 à Berlin - officier de la "Schutztruppe für Kamerun". - Total des entrées d'inventaire [176] ; Dresde [176] - Lit. : Hoffmann 2007, vol. 2, p. 129

**Lessner**, Paul Franz Adolf, * 14.08.1870 à Schubin, Prusse † ? - officier de la "Schutztruppe für Kamerun" (troupe de protection du Cameroun) - Inventaire total [102] ; Stuttgart [100], Mayence [2] - Lit. : Hoffmann 2007, vol. 2, p. 129

**Lieder**, Philipp, * ? † ? - explorateur, géologue - Inventaire complet [1] ; Stuttgart [1] - Lit. : Weidmann 1894, p. 77f.

**Lier**, (Charles) Carel, van, * 05.09.1897 à La Haye † 15.03.1945 à Hanovre-Mühlenberg - Marchand d'art néerlandais, commerce 'Ethnographica' - Inventaire total [1] ; Frankfurt [1] - Lit. : Lier 2003

**Linden**, Karl, Graf von, * 28.05.1838 à Ulm † 15.01.1910 à Stuttgart - directeur de musée - entrées d'inventaire total [341] ; Stuttgart [341] - Lit. : Kußmaul 1985, p. 590f.

**Lips**, Julius Ernst, Dr | Pseudonyme : Palan Kárani, *08.09.1895 à Sarrebruck † 21.01.1950 à Leipzig - directeur de musée, ethnologue, sociologue - Inventaire total [0] ; Cologne [mention dans la provenance] - Lit. : Kreide-Damani 2010

Ce document ne doit pas être lu seul et complet, l'original de langue allemande : https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

**Maass** (Maaß), Alfred, * 08.02.1863 à ? † 17.12.1946 à ? - Voyageur scientifique, anthropologue - Inventaire total [3] ; Berlin [mention dans la provenance], Francfort [3] - Lit. : Eisleb 2001, p. 120

**Mansfeld**, Alfred, * 14.03.1870 à Tetschen, Autriche † 1932 à ? - Médecin du gouvernement, préfet de district - Inventaire total [369] ; Stuttgart [108], Leipzig [2], Berlin [84], Dresde [173], Mayence [2] - Lit. : Eisleb 2001, p. 120 et suiv. ; Schnee 1920, vol. 2, p. 501

**Marquardsen**, Hugo, Dr. , * 02.02.1869 à Porto Allegre, Brésil † 17.05.1920 à ? - Géographe - Inventaire total [42] ; Stuttgart [42] - Lit. : Schnee 1920, vol. 2, p. 513.

**Martin**, Friedl , Dr., * ? † ? - explorateur, conseiller royal de Bavière - Inventaires total [140] ; Stuttgart [133], Frankfurt [3], Mainz [4] - Lit. : Weidmann 1894, p. 83.

**Massow**, Valentin Albrecht Ludwig August Hubertus, von, * 03.11.1864 à Steinhöfel † 23.07.1899 à Kirikiri (aujourd'hui : Adjéidè Togo) - Chef de station au Togo, commandant de la "troupe de police" au Togo (1896-1899) - Inventaire total [1] ; Leipzig [1] - Lit. : Sebald 2014, p. 7-18

**Max**, Gabriel Cornelius, Ritter von, * 03.08.1840 à Prague † 24.11.1915 à Munich - peintre, professeur d'université ,'Ethnographica'-commerce - Inventaire total [31] ; Mannheim [31] - Lit. : Ehling 2016, p. 109-111

**Mecklenburg-Schwerin**, Adolf Friedrich Albrecht Heinrich,Herzog zu, 10.10.1873 à Schwerin † 05.08.1969 à Eutin - Gouverneur du Togo (1912-1914), explorateur - Inventaire total [502] ; Leipzig [1], Berlin [1], Dresde [1], Francfort [477], Hambourg [20], Hildesheim [2] - Lit. : Andratschke 2021, p. 199 ss ; Schnee 1920, vol. 1, p. 16

**Meerwarth**, Hermann, * 09.10.1870 à Karlsruhe † 09.04.1943 à Braunschweig - directeur de musée, zoologue, photographe animalier - entrées d'inventaire total [1], Braunschweig [1] - Lit. : Gebhardt 2006, p. 235

**Menzel**, Ernst Gustav, * 21.04.1872 à Wittgensdorf † 15.12.1931 à Hansfelde - officier de la "Schutztruppe für Kamerun" (troupe de protection du Cameroun) - Entrées d'inventaire total [55] ; Berlin [54], Göttingen [1] - Lit. : Hoffmann 2007, vol. 2, p. 37

**Merensky**, Alexander, * 08.06.1837 à Panten près de Liegnitz † ? - missionnaire (Berliner Missionsgesellschaft), propagandiste colonial - Inventaire complet [1] ; Leipzig [1] - Lit. : Weidmann 1894, p. 84f.

**Merzbacher**, Gottfried, * 09.12.1843 à Baiersdorf † 14.04.1926 à Munich - explorateur, géographe - Inventaire total [4] ; Munich [4] - Lit. : Sauer 2007, p. 63 et suiv.

**Meyer**, Hans, Dr., * 22.03.1858 à Hildburghausen, duché de Saxe-Meinigen † 05.07.1928 à Leipzig - politicien colonial, explorateur, géographe - Inventaire total [11] ; Stuttgart [6], Leipzig [3], Brême [2] - Lit. : Briskorn 2000, p. 267 ; Eisleb 2001, p. 122-124 ; Schnee 1920, vol. 2, p. 554 ; Weidmann 1894, p. 85

**Möllendorf**, Paul Georg, von, * 17.02.1847 à Zehdenick, province de Brandebourg † 20.04.1901 à Ningbo, Chine - Diplomate, linguiste - Entrées d'inventaire total [0] ; Dresde [mention dans la provenance] - Lit. : Lee 2008

**Mohn**, Paul Felix, * 15.07.1879 à Oschatz † 17.10.1914 à Mahiwa, D.O.A. - Officier sanitaire de la "Schutztruppe für Kamerun" (troupe de protection du Cameroun) - Total des entrées d'inventaire [201] ; Leipzig [201] - Lit. : Hoffmann 2007, vol. 2, p. 233

Ce document ne doit pas être lu seul, consulter l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1019

**Morgen**, Curt Ernst,von, * 01.11.1858 à Neiße, Silésie † 15.02.1928 à Lübeck - officier de la "Schutztruppe für Kamerun". - Inventaire total [350] ; Leipzig [38], Berlin [281], Dresde [23], Oldenburg [8] - Lit. : Hoffmann 2007, vol. 2, p. 141 ; Schnee 1920, vol. 2, p. 590 ; Weidmann 1894, p. 128

**Müller (-Lepenau)**, Franz Ludwig Wilhelm, * 07.09.1850 à Friedrichsthal † 12.02.1921 à Paderborn - Commandant de la "Schutztruppe für Kamerun" (06.04.1903 - 02.1908) - Inventareinträge gesamt [33] ; Stuttgart [16], Leipzig [17] → Bio p. 408

**Nachtigal**, Gustav, * 23.02.1834 à Eichstedt, Altmark † 20.04.1885 à Las Palmas, Liberia - Commissaire impérial pour l'Afrique de l'Ouest, explorateur - Inventaire total [133] ; Berlin [132], Hanovre [1] - Lit. : Horstmann 2013, p. 89-94 ; Schnee 1920, vol. 2, p. 612 ; Weidmann 1894, p. 131f.

**Nolte**, Hermann August Heinrich Friedrich, * 25.06.1869 à Lüneburg † 01.02.1902 à Banyo, Cameroun - Officier de la "Schutztruppe für Kamerun". - Total des entrées d'inventaire [262] ; Stuttgart [262] - Lit. : Hoffmann 2007, vol. 2, p. 146

**Oertzen**, Jasper Martin Otto von, * 24.09.1880 à Windhausen près de Kassel † 08.01.1948 à Passau - Officier de la "Schutztruppe für Kamerun". - Entrées d'inventaire **[p.363]** total [367] ; Stuttgart [261], Dresde [102], Mayence [4] - Lit. : Hoffmann 2007, vol. 2, p. 147

**Oldenburg**, Helene Maria Anna, née Aichinger, * 25.05.1868 à Mank † 20.06.
1922 à Vienne - Photographe, épouse de R.T.P. Oldenburg - Entrées d'inventaire total [1] ; Berlin [1] - Lit. : Wernhart 1978, p. 226

**Oldenburg**, Rudolf Theodor Paul, * 24.02.1879 à Vienne † 23.01.1932 à Vienne - Commerçant autrichien, explorateur, photographe - Entrées d'inventaire total [39] ; Hanovre [39] - Lit. : Wernhart 1978, p. 226

**Oldman**, William Ockelford, * 24.08.1879 à Grantham, Grande-Bretagne † 30.06.1949 à Londres, Grande-Bretagne - Marchand d'art, commerce d''ethnographica' - Inventaire total [19] ; Cologne [19] - voir archives du Rautenstrauch-Joest-Museum Köln

**Oppenheim**, Max, Freiherr von, * 15.07.1860 à Cologne † 15.11.1946 à Landshut - orientaliste, archéologue - Inventaire total [1] ; Berlin [1] - Lit. : Weidmann 1894, p. 133f.

**Othegraven**, Hugo Eugen Friedrich Marie, von, * 1873 in ? † 1942 in ? - explorateur, peintre - Inventaire total [4] ; Berlin [4] - Lit. : Hueck 1999, p. 90f.

**Pahl**, Gustav, * ? à Aalen † 1934 à Berlin - administrateur des douanes au Cameroun, directeur d'une sucrerie à Aalen, conseiller financier impérial - Inventaire total [156] ; Stuttgart [156] - voir archives du Linden-Museum Stuttgart

**Pantänius**, Karl Johann, * 1855 à Lübeck † 18.12.1884 à Fosstown, Cameroun - commerçant - entrées d'inventaire total [2] ; Lübeck [2] - Lit. : Weidmann 1894, p. 135

**Paschen**, Hans, ? - Jäger, représentant d'un grand magasin hambourgeois à Yaoundé - Inventaire total [824] ; Leipzig [551], Dresde [262], Francfort [9], Rostock [2] - Lit. : Lange 2005, p. 183-210

**Passarge**, Otto Karl Siegfried, Prof. Dr., * 28.11.1866 à Königsberg, Prusse
† 26.07.1958 à Brême - géographe, géologue, paléontologue - entrées d'inventaire total [7] ; Berlin [3], Hambourg [3], Göttingen [1] - Lit. : Schnee 1920, Bd. 2, 25

**Passavant**, Carl, * 14.05.1854 à Bâle † 22.September 1887 à Honolulu, Hawaii - médecin suisse - Inventaire complet [10] ; Berlin [10] - Lit. : Schneider 2005 ; Weidmann 1894, p. 135

Ce document ne doit pas être lu seul et complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

**Pavel**, Hans Karl Georg Kurt von, * 19.05.1851 à Tscheschen, district de Wohlau † 17.01.1933 à Berlin - Commandant de la "Schutztruppe für Kamerun" (18.05.1901 - 31.01.1903) - Entrées d'inventaire total [11] ; Berlin [11] → Bio p. 420

**Pechuel-Loesche**, Eduard, pseudonyme : M. E. Plankenau, * 26.07.1840 à Zöschen près de Merseburg † 29.05.1913 à Munich - explorateur, géographe - entrées d'inventaire total [22] ; Leipzig [2], Munich [20] - Lit. : Schnee 1920, vol. 3, p. 29 ; Weidmann 1894, p. 136

**Pelizaeus**, Gustav Caspar Clarus, * 1859 à ? † 1944 à ? - commerçant, frère de Wilhelm Pelizaeus - Inventaires total [96] ; Brême [7], Hildesheim [89] - Lit. : Briskorn 2000, p. 281 ss.

**Pelzer**, Adam, * ? à ? † 04.02.1918 à ? - Commerçant, équipement de bureau - Inventaire total [1] ; Brême [1] - Lit. : Briskorn 2000, p. 283

**Pfaff-Giesberg**, Robert, Dr., * 25.11.1899 à Offenburg † 11.05.1984 à Bad Bellingen - directeur de musée, ethnologue - Inventaire total [2] ; Stuttgart [1], Fribourg [1] - Lit. : Schultz 2015, p. 135-155

**Planitz**, Hans Wilhelm Gustav Adolf Edler von der, * 15.01.1883 à Coblence † 03.09.1917 à Hambourg - Officier de la "Schutztruppe für Kamerun". - Inventaire total [14] ; Leipzig [7], Berlin [7] - Lit. : Hoffmann 2007, vol. 2, p. 151

**Plehn**, Albert, Dr., * 14.04.1861 à Lubochin, Kreis Schwetz, Prusse occidentale † 17.05.1935 à Berlin - Médecin tropical - Inventaire total [2] ; Lübeck [2] - Lit. : Schnee 1920, Bd. 3, p. 67

**Plehn**, Friedrich, * 15.04.1862 à Lubochin, Kreis Schwetz , Prusse occidentale † 29.04. 1904 à Schotteck près de Brême - Médecin tropical, médecin du gouvernement - Inventaire total [16] ; 3, [16] - Lit. : Schnee 1920, vol. 3, p. 67f.

**Plehn**, Rudolf, * 23.02.1868 à Lubochin, arrondissement de Schwetz, Prusse occidentale † 24.11.1899 dans le district de Dume, Cameroun - Chef de station, scientifique forestier - Inventaire total [16] ; Berlin, [16] - Lit. : Schnee 1920, vol. 3, p. 68

**Poppe**, Albrecht, * ? † ? - érudit privé, commerce 'Ethnographica' - Inventaire total [1] ; Brême [1] - Lit. : Briskorn 2000, p. 284

**Poppen**, Johann Janssen, * 26.08.1856 † 07.07.1908 - directeur de facture pour Jantzen et Thormählen à Klein Batanga, Eloby et Campo - entrées d'inventaire total [11] ; Rhauderfehn [11] - voir archives du Fehn-und Schifffahrtsmuseum Westrhauderfehn

**Preil**, Wilhelm, * 22.03.1872 à Chemnitz † 07.07.1906 à Duala, Cameroun - chef de station au Togo, explorateur - entrées d'inventaire au total [2] ; Stuttgart [1], Berlin [1] - Lit. : Schnee 1920, vol. 3, p. 95.

**Preuss**, Martin, Dr., * ? † ? - chef de station, botaniste - Inventaire total [830] ; Stuttgart [811], Mayence [19] - Lit. : Weidmann 1894, p. 142

**Preuss**, Paul Rudolph, * 12.11.1861 à Thorn, Prusse occidentale † 19.12.1926 à ? - Directeur du jardin botanique de Victoria, directeur de la Compagnie de Nouvelle-Guinée - Inventaire total [3] ; Leipzig [1], Berlin [2] - Lit. : Schnee 1920, vol. 3, p. 101

**Prusse**, Friedrich Carl Alexander, Prince de, * 29.06.1801 au château de Charlottenburg près de Berlin † 21.01.1883 à Berlin - Général, troisième fils du roi Frédéric-Guillaume III et de la reine Luise - Entrées d'inventaire total [1] ; Berlin [1]

**Prittwitz et Gaffron**, Georg von, * 17.06.1861 à Breslau † ? - Officier, explorateur - Inventaire complet [1] ; Göttingen [1] - Lit. : Schnee 1920, vol. 3, p. 102

Ce document ne doit pas être lu seul, la version complète et originale en langue allemande : https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

**Prosper Müllendorf**, Jean-Pierre, * 26.06.1854 à Luxembourg, Luxembourg † 28.06.1922 à Cologne - journaliste, historien, traducteur - entrées d'inventaire total [37] ; Cologne [37] - Lit. : Mannes, Gast : Prosper Müllendorff. Sous : www.autorenlexikon.lu, [14.02.2023]

**Pückler-Limpurg**, Kurt, Graf von (Freiherr von Groditz), * ? à Munich † 22.01.1904 à Basho, Cameroun - chef de station, employé de la "Société du Nord-Ouest du Cameroun". - Inventaire total [116] ; Stuttgart [115], Berlin [1] - Lit. : Hoffmann 2007, vol. 1, p. 183-193

**Puttkamer**, Jesco Eugen Bernhard Wilhelm von, * 26.08.1876 à Berlin † 25.03.1959 à Wiesbaden - Officier de la **[p.364]** "Schutztruppe für Kamerun" (troupe de protection du Cameroun) - Entrées d'inventaire total [87] ; Stuttgart [87] - Lit. : Hoffmann 2007, vol. 2, p. 154

**Puttkamer**, Jesko von, * 02.07.1855 à Berlin † 24.01.1917 à Berlin - Gouverneur (13.08.1895-09.05.1907) - Entrées d'inventaire total [23] ; Berlin [19], Frankfurt [1], Mainz [3] → Bio p. 422

**Raben**, Ernst Klaus Iwan Christian Friedrich Alfred von, * 22.09.1877 à Gmünd † 07.06.1924 à Gütersloh - Officier de la "Schutztruppe für Kamerun". - Inventaire total [255] ; Stuttgart [255] - Lit. : Hoffmann 2007, vol. 2, p. 156

**Raben**, Mary, * ?, ?, - Parent de E. v. Raben (héritiers) - Inventaire complet [97] ; Stuttgart [97] - Lit. : Hoffmann 2007, vol. 2, p. 156

**Ramsay**, Hans Gustav Ferdinand, von, * 18.05.1862 à Tinwalde, Prusse occidentale † 14.01.1938 à Tanga, Afrique de l'Est - Officier de la "Schutztruppe für Kamerun", commerçant de la "Gesellschaft Nordwest-Kamerun". - Inventaire total [106] ; Stuttgart [21], Leipzig [46], Berlin [39] - Lit. : Hoffmann 2007, vol. 2, p. 159 ; Eisleb 2001, p. 127 et suivantes ; Schnee 1920, vol. 3, p. 125 ; Weidmann 1894, p. 143 et suivantes.

**Range**, Max, Dr., * 05.09.1880 à Lübeck † ? - Officier sanitaire de la "Schutztruppe für Kamerun" (troupe de protection du Cameroun) - Total des entrées d'inventaire [28] ; Lübeck [28] - Lit. : Hoffmann 2007, vol. 2, p. 237

**Rausch**, Emil, * 08.10.1877 à Giessen † 06.09.1914 à Nssanakang, Cameroun - officier de la "Schutztruppe für Kamerun"- entrées d'inventaire total [1] ; Berlin [1] → Bio p. 424

**Rautenstrauch**, Julius, * † ? - Marchand, vice-consul de la Confédération d'Allemagne du Nord à Anvers, commerce d''Ethnographica' - Inventaire total [106] ; Cologne [106] - voir Archives du Rautenstrauch-Joest-Museum Cologne

**Reck**, Hans (Erben von), Prof. Dr. Dr., * 04.02.1886 à Würzburg † 04.08.1937 à Lourenco Marques (aujourd'hui : Maputo, Mozambique) - Géologue - Inventaire total [1] ; Brême [1] - Lit. : Briskorn 2000, p. 286

**Reichenow**, Anton T., Dr., * 1.08.1847 à Charlottenburg † 6.07.1941 à Hambourg - ornithologue - Inventaire total [7] ; Berlin [7] - Lit. : Schnee 1920, vol. 3, p. 146 ; Weidmannn 1894 : 146f.

**Rigler**, Friedrich Johann Alexander,Dr., * 14.07.1864 à Dunajiwzi † 13.03.1930 à Altona-Hochkamp - chef de station, commerçant, germaniste - Inventaire total [114] ; Stuttgart [106], Berlin [2], Mayence [6] - voir archives du Linden-Museum Stuttgart

**Ritter**, Karl, Dr., * 05.06.1883 à Dörflas † 31.07.1968 à Murnau am Staffelsee - Diplomate, fonctionnaire du gouvernement, national-socialiste - Inventaire total [4] ; Bremen [4] - Lit. : Keipert 2008, p. 684f.

Ce document ne doit pas être vu seul. Il complète l'original en langue allemande https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

**Rolle**, Franz Hermann, * 17.09.1864 à Fribourg-en-Brisgau † 12.05.1929 à Berlin-Schöneberg - directeur de musée, directeur de l'Institut d'Histoire Naturelle de Hambourg, commerce d''Ethnographica' - Inventaire total [57] ; Stuttgart [1], Leipzig [2], Berlin [13], Cologne [1], Munich [12], Dresde [10], Brême [18] - Lit. : Briskorn 2000, p. 290

**Sachsen-Coburg und Gotha**, Alfred Alexander William Ernest Albert, Duc de, * 15.10.1874 à Londres, Grande-Bretagne † 06.02.1899 à Merano - Prince héritier, héritier du trône, mécène, commerce 'Ethnographica' - Inventaire total [2] ; Leipzig [2] - Lit. : Sandner 2001, p. 153-158

**Saxe-Weimar-Eisenach**, Carl Alexander August Johann, Grand-Duc de, * 24.06.1818 à Weimar † 05.01.1901 à Weimar - Mécène - Inventaire total [0] ; Leipzig [mention dans la provenance] - Lit. : Facius 1977, p. 264f.

**Samuelson**, Hermann, * ? † ? - Capitaine de corvette,économie - Inventaire total [4] ; Brême [4] - Lit. : Briskorn 2000, p. 291

**Sapper**, Karl Theodor, Prof. Dr, * 06.02.1866 à Wittislingen † 29.03.1945 à Garmisch-Partenkirchen - géographe, géologue, linguiste - Inventaire total [20] ; Tübingen [20] - Lit. : Schnee 1920, vol. 3, p. 254

**Scheunemann**, Peter Paul Friedrich, * 07.01.1870 à Hambourg † 27.05.1937 à Bad Nauheim - Officier de la "Schutztruppe für Kamerun". - Total des entrées d'inventaire [77] ; Berlin [1], Cologne [76] - Lit. : Hoffmann 2007, vol. 2, p. 168

Schimmelpfennig, gen. V. der Oye, Hans Adolf Rudolf Carl, * 13.08.1863 à Hirschberg, Silésie † 14.07.1901 à Douala, Cameroun - Officier de la "Schutztruppe für Kamerun". - Total des entrées d'inventaire [5] ; Hambourg [5] - Lit. : Hoffmann 2007, vol. 2, p. 168

**Schipper**, Adolf Wilhelm, * 12.11.1873 à Bremerhaven † 04.11.1915 à Banyo, Cameroun - Officier de la "Schutztruppe für Kamerun". - Inventaire total [1610] ; Stuttgart [1022], Berlin [33], Brême [555] - Lit. : Hoffmann 2007, vol. 2, p. 169 ; Briskorn 2000, p. 297 et suivantes.

**Schmidt**, Joseph Adolf Oskar, * 06.01.1872 à Bruchsal † ? - officier de la "Schutztruppe für Kamerun" (troupe de protection du Cameroun) - Inventaire total [13] ; Stuttgart [9], Freiburg [4] - Lit. : Hoffmann 2007, vol. 2, p. 172

**Schömig**, Gustav, * 05.03.1883 à Rimpar † 02.09.1979 à ? - Officier sanitaire de la "Schutztruppe für Kamerun" (troupe de protection du Cameroun) - Total des entrées d'inventaire [9] ; Berlin [9] - Lit. : Hoffmann 2007, vol. 2, p. 240

**Schran**, F. A. (Lusy), * ? † ?- Inspecteur impérial des constructions - Inventaire total [219] ; Leipzig [69], Munich [146], Dresde [3], Oldenbourg [1] - Lit. : Weidmann 1894, p. 160f.

**Schrenck-Notzing**, Albert, baron von, * 18.05.1862 à Osternburg, Grand-Duché d'Oldenburg † 12.02.1929 à Munich - médecin, psychothérapeute - entrées d'inventaire total [11] ; Leipzig [11] - Lit. : Bauer 2007, p. 544f.

**Schultze**, Arnold Wilhelm Louis Ferdinand, Dr., * 24.03.1875 à Cologne † ? - officier de la "Schutztruppe für Kamerun" (troupe de protection du Cameroun) - Inventaire total [404] ; Stuttgart [7], Leipzig [38], Frankfurt [359] - Lit. : Hoffmann 2007, vol. 2, p. 176 ; Schnee 1920, vol. 3, p. 310

**Schwarz**, Berhard, Dr., * 12.08.1944 à Reinsdorf près de Greiz † 08.01.1901 à Wiesbaden - explorateur, théologien - Entrées d'inventaire total [20] ; Berlin [20] - Lit. : Weidmann 1894, p. 163

**Schwartz**, Wolfgang, * ? en Russie † 14.10.1914 à Königsberg - Officier de la "Schutztruppe für Kamerun". - Inventaire total [18] ; Berlin [18] - Lit. : Hoffmann 2007, vol. 2, p. 177

Ce document ne doit pas être vendu. Il constitue l'original en langue allemande. https://doi.org/10.11588/xthistoricum.142.19

**Seitz**, Theodor, * 12.09.1863 à ? † 28.03.1949 à ? - Gouverneur (09.05.1907 - 27.08.1910) - Inventaire total [7] ; Berlin **[p.365]** [7] - Lit. : Schnee 1920, vol. 3, p. 338

**Seligmann**, Siegfried, Dr., * 12.06.1870 à Wandsbek † 10.11.1926 à Hambourg - médecin - entrées d'inventaire total [2] ; Hambourg [2] - Lit. : Hauschild 1978, p. 151-159

**Seyfried**, Egon, * ? † ? - Officier de la "Schutztruppe für Deutsch-Ostafrika" - Inventaire complet [6] ; Stuttgart [1], Brême [5] - Lit. : Briskorn 2000, p. 306

**Soden**, baronne von, * ? Épouse de Julius v. Soden ( * 05.02.1846 à Ludwigsburg † 03.02.1921 à Tübingen) -
épouse du gouverneur
(26.05.1885-14.02.1891) - Entrées d'inventaire total [9] ; Tübingen [9] - Lit. : Sur le mari : Schnee 1920, vol. 3, p. 369 ; Ernst/Volk 2022, p. 40-42

**Solf**, Wilhelm, * 05.10.1862 à Berlin † 06.02.1936 à Berlin - Secrétaire d'Etat à l'Office colonial du Reich - Entrées d'inventaire total [2] ; Berlin [2] - Lit. : Schnee 1920, vol. 3, p. 370

**Sommerfeld**, Bernhard Max Viktor Wilhelm von, * 15.01.1879 à Göhren, Lausitz † ? - officier de la "Schutztruppe für Kamerun" (troupe de protection du Cameroun) - Inventaire total [1] ; Berlin [1] - Lit. : Hoffmann 2007, vol. 2, p. 179

**Soyaux**, Herman, * 04.01.1852 à Breslau † 1928 au Brésil - explorateur, botaniste - Inventaire total [39] ; Leipzig [39] - Lit. : Weidmann 1894, p. 169

**Spire**, Arthur Johannes Otto Jansen,(Spire III), * 23.07.1922 à ? † 2007 à ? - Marchand, commerce 'Ethnographica' - Inventaire total [40] ; Leipzig [19], Cologne [5], Brême [12], Hanovre [1], Hambourg [2], Lübeck [1] - Lit. : Schultz 2016, p. 5-8

**Spire**, Arthur Max Heinrich,(Spire II), * 16.07.1894 à ? † 11.02.1958 à ? - Marchand, commerce 'Ethnographica' - Inventaire total [22] ; Berlin [6], Dresden [7], Frankfurt [2], Göttingen [1], Freiburg [6] - Lit. : Schultz 2016, p. 5-8

**Spire**, Arthur Karl Hans Friedrich August, (Spire I), * 03.01.1858 à Kassel † 23.11.1923 à ? - Marchand, zoologue, commerce 'Ethnographica' - Inventaire total [1] ; Fribourg [1] - Lit. : Briskorn 2000, p. 306 ; Schultz 2016, p. 5-8

**Spiess**, Carl, * 1867 à Brême † 1936 à Brême - missionnaire (Norddeutsche Missionsgesellschaft), inspecteur de mission - entrées d'inventaire total [3] ; Berlin [1], Brême [2] - Lit. : Briskorn 2000, p. 308

**Spring**, Albert, * ? † ? - Capitaine, explorateur - Inventaire complet [9] ; Stuttgart [6], Mayence [3] - Lit. : Weidmann 1894, p. 170

**Staudinger**, Paul, * 19.05.1859 à Dresde † 26.08.1933 à ? - explorateur - entrées d'inventaire totales [0] ; Berlin [mention dans la provenance] - Lit. : Schnee 1920, vol. 3, p. 402 ; Weidmann 1894, p. 170f.

**Stefenelli**, Max von, * ? † ? - Faktorist (German Westafrican Trading Co.) - Inventaire total [14] ; Berlin [7], Munich [7] - voir les archives du Musée d'ethnologie de Berlin

**Steinäcker**, Franz, Freiherr von, * ? † ?- explorateur - Inventaire total [74] ; Berlin [65], Hanovre [9] - Lit. : Weidmann 1894, p. 171

**Steiner**, Paul, * 1849 en Silésie † ?- missionnaire (Mission de Bâle) - entrées d'inventaire total [7] ; Leipzig [7] - Lit. : Weidmann 1894, p. 171

Ce document n'est pas mis en ligne en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1249

**Stein zu Lausnitz**, Ludwig, Freiherr von, * 03.03.1868 à Darmstadt † 07.10.1934 à Hambourg - Officier de la "Schutztruppe für Kamerun". - Inventaire total [1466] ; Stuttgart [995], Leipzig [135], Berlin [323], Mayence [13] - Lit. : Hoffmann 2007, vol. 2, p. 180ff.

**Stephani**, Franz von, * 12.06.1876 à Bielefeld † 24.04.1939 à Berlin - Officier de la "Schutztruppe für Kamerun". - Inventaire total [10] ; Leipzig [1], Hambourg [9] - Lit. : Hoffmann 2007, vol. 2, p. 182-183

**Stetten**, Maximilian (Max) von, * 26.05. 1860 à Nuremberg † 24.02.1925 à Munich - Commandant de la "Schutztruppe für Kamerun" (8.07.1894-6.08.1896) - Inventaire total [204] ; Munich [204] - Lit. : Hoffmann 2007, vol. 2, p. 183 ; Schnee 1920, vol. 3, p. 408 ; Weidmann 1894, p. 171f.

**Stollé**, Arthur (héritier de), * 19.11.1872 à Mühlheim a.d. Ruhr † 1934 à Coblence - mineur, géologue - Inventaire total [7] ; Cologne [7] - Lit. : Schnee 1920, vol. 3, p. 411

**Struck**, Bernhard, * 28.08.1888 à Heidelberg † 08.10.1971 à Iéna - anthropologue, ethnologue - entrées d'inventaire total [8] ; Leipzig [mention dans la provenance], Dresde [8] - Lit. : Pittelkow/Hoßfeld 2016, p. 65-82

**Strümpell**, Kurt, * 16.07.1872 à Schöningen † 28.10.1948 à ? - officier de la "Schutztruppe für Kamerun" (troupe de protection du Cameroun) - Inventaire total [857] ; Stuttgart [23], Leipzig [1], Berlin [134], Cologne [1], Dresde [1], Braunschweig [695], Göttingen [2] - Lit. : Hoffmann 2007, vol. 2, p. 186 ; Schnee 1920, vol. 3, p. 430

**Sydow**, Eckhard Chlodwig Heinrich Albrech, von, * 05.09.1885 à Dobberphul, arrondissement de Königsberg † 01.07.1942 à Berlin - historien de l'art, ethnologue - Entrées d'inventaire total [6] ; Berlin [1], Cologne [5] - Lit. : Sydow, Eckart von, Index entry in : Biographie allemande, www.deutsche-biographie.de/pnd117387010.html [13.02.2023].

**Tappenbeck**, Hans, * 14.01.1861 à Wolsier, Westhavelland † 26.07.1889 à Douala, Cameroun - officier, explorateur- Inventaire total [13] ; Leipzig [2], Berlin [9], Dresde [1], Oldenburg [1] - Lit. : Schnee 1920, vol. 3, p. 459 ; Weidmann 1894, p. 173 et suiv.

**Tessmann**, Günther, Dr., * 02.04.1884 à Lübeck † 15.11.1969 à Curibita - explorateur, botaniste, ethnologue - Inventaire total [300] ; Berlin [100], Munich [84], Francfort [6], Hambourg [5], Lübeck [17], München Deutsches Museum [87], Göttingen [1] - Lit. : Klockmann 1988

**Thiel**, Wilhelm Heinrich Bruno, * 01.01.
1881 à Schwartau † 03.04.1915 à Garwa - Officier de la "Schutztruppe für Kamerun". - Total des entrées d'inventaire [6] ; Lübeck [6] - Lit. : Hoffmann 2007, vol. 2, p. 191

**Thilenius**, Georg Christian,Prof. Dr, * 04.10.1868 à Soden am Taunus † 28.12.1937 à Hambourg - directeur de musée, médecin, ethnologue - Inventaire total [1] ; Hambourg [1] - Lit. : Schnee 1920, vol. 3, p. 479

**Thorbecke**, Franz, Dr., * 08.11.1875 à Heidelberg † 12.08.1945 à Winterstein près de Tabarz - explorateur, géographe - Inventaire total [270] ; Leipzig [152], Berlin [116], Frankfurt [2] - Lit. : Schnee 1920, Bd. 3, p. 479

**Thorbecke**, Franz et Marie-Pauline, **[p.366]** Marie P., (* 12.08.1882 à Aurich † 05.02.1971 à Freiburg an der Niederelbe) - exploratrice, peintre - entrées d'inventaire total [754] ; Mannheim [754] → Bio p. 429

**Uechtritz-Steinkirch**, Edgar von, * 05.04.1866 au château de Tzschocha
† 28.11.1938 à Gebhardsdorf - explorateur, propriétaire foncier - Inventaire total [3] ; Berlin [3] - Lit. : Schnee 1920, vol. 3, p. 564 ; Weidmann 1894, p. 175 et suiv.

Ce document n'est pas libre de droit. Il comporte un original en langue allemande. https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

**Umber**, Heinrich Max, * 11.07.1876 à Laubenheim, Hesse † ? - Officier de la "Schutztruppe für Kamerun" (troupe de protection du Cameroun) - Entrées d'inventaire total [84] ; Göttingen [84] - Lit. : Hoffmann 2007, vol. 2, p. 193

**Umlauff**, Heinrich Christian, * 17.11.1868 à Hambourg † 22.12.1925 à Hambourg - Marchand, exploitant d'expositions ethnographiques, commerce d''ethnographica' - Inventaire total [4] ; Leipzig [3], Hambourg [1] - Lit. : Thode-Arora 1992, p. 143-158

**Umlauff**, J.F.G., * 1833 à ? † 1889 à ? - Commerçant, taxidermiste, commerce 'Ethnographica' - Total des entrées d'inventaire [438] ; Stuttgart [8], Leipzig [mention dans la provenance], Berlin [6], Cologne [10], Munich [7], Dresde [39], Brême [234], Francfort [11], Mannheim [mention dans la provenance], Hambourg [100], Lübeck [7], Munich Deutsches Museum [1], Göttingen [3], Herrnhut [mention dans la provenance], Cobourg [1], Marburg Religionskundliche Sammlung [2] → Bio p. 432

**Unruh**, Walter Willy Eugen Hermann, * 03.05.1875 à Klein Münche près de Birnberg, province de Poznan (aujourd'hui : Mniszki/Międzychód, Pologne) † 04.08.1945 Berlin - Officier de la "Schutztruppe für Kamerun". - Inventaire total [37] ; Stuttgart [36], Leipzig [1] - Lit. : Hoffmann 2007, vol. 2, p. 193

**Velten**, Carl, Prof. Dr., * 04.09.1862 à Fluterschen, Kreis Altenkirchen † 01.04.1935 à Woking, Comté de Surrey, Grande-Bretagne - Linguiste - Inventaire total [1] ; Stuttgart [1] - Lit. : Schnee 1920, vol. 3, p. 602

**Vietor**, Johann Karl, * ? † ? - Propriétaire de plantations, propriétaire de la société J.K. Vietor avec des succursales au Togo et au Dahomey - Inventaire total [2] ; Brême [2] - Lit. : Briskorn 2000, p. 326

**Virchow**, Hans, * 10.09.1852 à Würzburg † 07.04.1940 à Berlin - médecin, professeur d'université - entrées d'inventaire total [1] ; Berlin [1] - Lit. : Muschong 2013

**Virchow**, Rudolf, * 13.10.1821 à Schivelbein, Poméranie † 05.09.1902 à Berlin - médecin, anthropologue - entrées d'inventaire total [1] ; Berlin [1] - Lit. : Weidmann 1894, p. 176

**Voss**, Johannes Friedrich Daniel, * 16.10.
1832 à Lübeck † 20.09.1893 à Lübeck - Capitaine - Entrées d'inventaire total [1] ; Lübeck [1] - Lit. : Weidmann 1894, p. 177.

**Vosseler**, Julius, Prof. Dr., * 16.12.1861 à Freudenthal, Württemberg † ? - Directeur du jardin zoologique de Hambourg - Inventaire total [1] ; Stuttgart [1] - Lit. : Schnee 1920, vol. 3, p. 638

**Wätjen**, Heinrich, * ? - Marchand - Inventaire complet [1] ; Brême [1] - Lit. : Briskorn 2000, p. 328

**Waldow**, Hans Friedrich Karl Franz, * 30.10.1870 à Barth, Reg-Bez-Stralsund † ? à Berlin - officier sanitaire de la "Schutztruppe für Kamerun" (troupe de protection du Cameroun) - Inventaire total [1] ; Berlin [1] - Lit. : Hoffmann 2007, vol. 2, p. 245

**Wegelin**, Caesar, * 05.04.1875 à Augsbourg † 27.08.1914 près de Ménil - officier de la "Schutztruppe für Kamerun" (troupe de protection du Cameroun) - Inventaire total [85] ; Berlin [4], Munich [81] - Lit. : Hoffmann 2007, vol. 2, p. 196

**Wenckstern**, Karl Waldemar August,von, * 31.08.1878 à Münster † 1968 - Officier de la "Schutztruppe für Kamerun". - Inventaire total [9] ; Berlin [9] - Lit. : Hoffmann 2007, vol. 2, p. 197

**Westendarp**, Max, * 11.09.1870 in ? † 16.02.1952 - Propriétaire de la grande entreprise de commerce d'ivoire de Hambourg "Heinrich Meyer" - Inventaire total [9] ; Stuttgart [9] - voir archives du Linden-Museum Stuttgart

Ce document ne doit pas être vu seul. Il complète l'original en langue allemande. https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

**Weule**, Karl, * 29.02.1864 à Alt-Wallmoden, district de Goslar † 19.04.1926 à ? - directeur de musée, géographe, ethnologue - Inventaire total [3] ; Berlin [3] - Lit. : Schnee 1920, vol. 3, p. 706f.

**Widenmann**, August, * 04.02.1865 à Biberach † 08.05.1949 à Bornstedt - Officier sanitaire de la "Schutztruppe für Deutsch-Ostafrika", médecin - Inventaire total [6] ; Berlin [6] - voir archives de l'Ethnologisches Museum Berlin

**Widmaier**, Rudolf, * 20.06.1880 à Höfingen près de Leonberg † 22.04.1957 à Geisenheim - missionnaire (Mission de Bâle) - entrées d'inventaire total [113] ; Stuttgart [110], Mayence [3] - voir archives du Linden-Museum Stuttgart

**Wiese et Kaiserswaldau**, Walter von, * 12.02.1879 à Habelschwerdt, Glatz † ? - explorateur, officier - Inventaire total [25] ; Frankfurt [10], Hamburg [15] - Lit. : Schnee 1920, vol. 3, p. 709

**Guillaume II**, * 27.01.1859 à ? † 04.06.1941 à ? - Empereur allemand - Inventaire total [3] ; Berlin [3] - Lit. : Schnee 1920, vol. 3, p. 710

**Winkler**, Erwin Gotthold, * ? † 22.05.
1923 à Dresde - Officier de la "Schutztruppe für Kamerun". - Entrées d'inventaire total [55] ; Dresde [55] - Lit. : Hoffmann 2007, vol. 2, p. 199

**Wissmann**, Hermann Wilhelm Leopold Ludwig,von, * 04.09.1853 à Frankfurt/Oder † 15.06.1905 à Weißenbach bei Lenzen - Commissaire du Reich, Gouverneur de l'Afrique orientale allemande (1895/1896) - Entrées d'inventaire total [4] ; Berlin [3], Hanovre [1] - Lit. : Schnee 1920, vol. 3 : 721 ; Weidmann 1894, p. 180-188

**Woermann**, Adolf, * 10.12.1847 à Hambourg † 04.05.1911 à Trittau - commerçant, armateur, politicien colonial - entrées d'inventaire total [6] ; Berlin [6], Schnee 1920, vol. 3, p.724 ; Weidmann 1894, p.186

**Woermann**, Carl, * 11.03.1813 à Bielefeld † 25.06.1880 à Hambourg - commerçant, armateur - entrées d'inventaire total [42] ; Hambourg [42] - voir archives du MARKK Hambourg

**Wolf**, Heinrich Ludwig, Dr., * 29.01.1850 à Hagen am Teutoburger Wald † 26.06.
1889 près de Ndali, Dahomey - médecin, anthropologue - Inventaire total [1] : Dresde [1] - Lit. : Hantzsch 1910, p.112-115

**Württemberg** (Carlsruhe), Hermine, duchesse de (née de Schaumburg-Lippe), * 05.10.1845 à Brückeburg † 23.12.1930 à Regensburg - mécène, épouse de Wilhelm Ferdinand Maximilian Karl duc de Württemberg (* 3.09.1828 à Trugenhofen † 29.07.1888 à Regensburg), commerce 'Ethnographica' - entrées d'inventaire total [2] ; Stuttgart [2] - Lit.Esbach 1906, p. 180

**Wulff**, August Engelbert, * 03.11.1878 à Brême † 25.11.1952 à Brême - Agriculteur tropical, commerçant - Entrées d'inventaire total [4] ; Brême [4] - Lit. : Briskorn 2000, p. 333

**Wuthenow**, Bernard Wilhelm Eduard, * 28.05.1863 à Krossen an der Oder † 07.05.1905 à Weißer Hirsch près de Dresde - Officier de la "Schutztruppe für Kamerun". - Inventaire total [120] ; Leipzig [112], Braunschweig [8] - Lit. : Hoffmann 2007, vol. 2, p. 171

**Zech auf Neuhofen**, Julius, Graf von, * 23.04.1868 à Straubing † 29.10.1914 près de Gheluvelt, Flandres - préfet de district, gouverneur du Togo (1905-1910) - entrées d'inventaire au total [1] ; Berlin [1] - Lit. : Schnee 1920, vol. 3, p. 739

**Zenker**, Georg August, * 11.06.1855 à Leipzig † 06.02.1922 à Bipindi, Cameroun - Propriétaire de plantation, botaniste - Entrées d'inventaire total [621] ; Leipzig [174], Berlin [447] → Bio p. 437

Ce document ne doit pas être vu seul, il complète l'original en langue allemande. https://doi.org/10.17169/arthistoricum.1219

**Zickwolff**, Hermann Wilhelm Bartholomäus, * 20.04.1877 à Bayreuth † ? - Officier de la "Schutztruppe für Kamerun" - Inventaire complet [3] ; Stuttgart [3] - Lit. : Hoffmann 2007, vol. 2, p. 200

**Ziemann**, Johannes (Hans), Dr., * 05.07.
1865 à Berlin † 03.12.1939 à Berlin - Officier sanitaire de la "Schutztruppe für Kamerun". -
Total des entrées d'inventaire [28] ; Stuttgart [26], Frankfurt [1], Mainz [1] → Bio p. 439

**Charpentier**, Eugen, * 24.11.1842 à Germersheim † ? - Gouverneur (15.04.1891 - 13.08.1895) - Entrées d'inventaire total [191] ; Munich [179], Nuremberg [12] - Lit. : Schnee 1920, vol. 3, p. 749

**Zimmermann**, Carl Heinrich, * 07.09.
1864 à Louisendorf, Hessen-Nassau, Kreis Frankenberg † 13.01.1949 à Hanau - Commandant de la "Schutztruppe für Kamerun" (13.04.1914- 02.1916) - Entrées d'inventaire total [203] ; Francfort [202], Göttingen [1] - Lit. : Hoffmann 2007, vol. 2, p. 201 ; Schnee 1920, vol. 3, p. 750

**Zintgraff**, Eugen, Dr, * 16. 01.1858 à Düsseldorf † 04. 12.1897 à Ténériffe - Commissaire du Reich, juriste - Entrées d'inventaire total [631] ; Leipzig [70], Berlin [491], Dresde [7], Francfort [20], Brunswick [mention dans la provenance], Lübeck [2], Göttingen [3], Hildesheim [30], Oldenburg [8]
- Lit.Andratschke 2021, p. 174 ; Schnee 1920, vol. 3, p. 753 et suivantes ; Weidmann 1894, p. 190.

**Zintgraff**, Justin, * ? † ? - Conseiller de justice, père d'Eugen Zintgraff - inventaires au total [47] ; Stuttgart [36], Leipzig [24], Berlin [mention dans la provenance], Braunschweig [11], Lübeck [1], Hildesheim [mention dans la provenance] - Lit. : Andratschke 2021, p. 174 ; Schnee 1920, vol. 3, p. 753 et suiv. ; Weidmann 1894, p. 190

**Zipse**, Hugo Paul, * 20.04.1878 à Huchenfeld, Bavière † 08.10.1914 à l'hôpital de campagne de Nesle près de St. Quentin - officier de la "Schutztruppe für Kamerun" (troupe de protection du Cameroun) - Total des entrées d'inventaire [17] ; Berlin [17] - Lit. : Hoffmann 2007, vol. 2, p. 203

**Zupitza**, Maximilian, Dr., * 13.03.1868 à Bauerwitz, district de Leobschütz, Haute-Silésie † 1938 à ? - Officier sanitaire de la "Schutztruppe für Kamerun" (troupe de protection du Cameroun) - Inventaire total [124] ; Stuttgart [122], Mayence [2] - Lit. : Hoffmann 2007, vol. 2, p. 253, Schnee 1920, vol. 3, p. 771f.

Ce document n'est pas à lire lu seul, il complète l'ouvrage en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

**[p.370] ANKERMANN, Bernhard**

*14 février 1859, Tapiau, Prusse orientale
†26 octobre 1943, Berlin

**Profession :** Ethnologue
**Autres activités :** Conservateur de musée
**Lieux d'affectation :** Allemagne, Cameroun

**1896 :** Collaborateur du Musée royal d'ethnologie de Berlin1901 : Doctorat sur les instruments de musique africains à Leipzig
**1902 :** nommé assistant directeur au département africain-océanique du Musée d'ethnologie de Berlin et adhère à la Société berlinoise d'anthropologie, d'ethnologie et de préhistoire (BGAEU)
**1907-1909 :** voyages de recherche dans la colonie du Cameroun (région des prairies)
**1909 :** nommé conservateur au Museum für Völkerkunde de Berlin
**1911 :** directeur du département africain
**1921-1924 :** directeur du département africain-océanique
**1923-1928 :** président et vice-président de la BGAEU
**1925 :** départ à la retraite

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande. https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1249

**Note biographique critique**
(Richard Tsogang Fossi)

Entre 1907 et 1909, l'ethnologue Bernhard Ankermann entreprit, sur mandat de Felix von Luschan, un voyage de recherche et de collecte dans la région du Grassland de la colonie du Cameroun. Il en revint avec environ 1500 ethnographies (Krieger 1973, 117), dont il ne reste aujourd'hui qu'environ 1050 dans l'inventaire du Musée d'ethnologie de Berlin (cf. extrait DB EM Berlin 27.5.2021).
L'exemple d'Ankermann illustre aussi bien la concurrence entre les acteurs allemands pour les biens culturels des populations colonisées que l'imbrication de la science et de l'armée. Le marchand Adolf Diehl → Bio, 378 (1870-1943), qui travaillait notamment pour le Grassi Museum de Leipzig, mit ouvertement en doute la compétence d'Ankermann dans une lettre adressée au directeur de ce musée, Karl Weule (1864-1926) : il collectionnait à la hâte, payait des prix colossaux et n'avait aucun sens de la qualité. A Bamenda, il n'aurait acquis "presque que des choses livrées sur commande (chaises, masques)" (Leipzig MVL Archiv, Diehl 1910/3). Dans le but de se donner une bonne image, Diehl a omis de mentionner qu'Ankermann avait voyagé dans différents royaumes des Grassfileds, ce qui donne l'impression que tous les objets qu'il a enlevés proviennent d'un seul endroit. Leur nombre élevé suggère au contraire qu'Ankermann était tout à fait motivé par l'idée d'accumulation maximale, très répandue à l'époque. Sa démarche soulève en outre des questions de provenance. Car bien que Diehl semble réduire la pratique de collecte d'Ankermann à une "commande", il ne faut en aucun cas perdre de vue les relations du savant avec les membres de l'armée allemande. Ainsi, Ankermann rendit hommage au "soutien volontaire et énergique" (Ankermann 1910, 292) de la station militaire de Bamenda. En outre, il remercia des officiers coloniaux comme Hans Glauning → Bio, 386 (1868-1908), Hans Edler von der Planitz (1883-1917), Ernst Gustav Menzel (1872-1931), Emil Rausch → Bio, 424 (1877-1914), Ernst von Raben (1877-1924), etc. "pour toute aide imaginable", qui "n'a pas peu contribué à la réussite de l'expédition" (Ankermann 1910, 292). Le voyage d'Ankermann, accompagné de son épouse Luise (1878-1906), a surtout eu lieu à une période où les royaumes du Grassland étaient contraints à de nombreuses guerres d'asservissement. Celles-ci favorisèrent des pillages de biens culturels, dont certains entrèrent en possession d'Ankermann par achat ou par don : "Monsieur

le capitaine Menzel a également complété et achevé de manière très souhaitable mes propres collections par une belle collection ethnographique qu'il a rapportée de Wum et de Berabe" (Ankermann 1910, 292). Ernst Gustav Menzel (1872-1931) était impliqué depuis 1906/09 dans des expéditions dites punitives dans la plaine du Mbo et plus tard dans le Bafoum et envoya 297 objets **[p.371]** "tous de Woum, paysage du Bafoum" au Musée d'ethnologie de Berlin (Berlin Zentralarchiv, Ankermann 1909). Au-delà des ethnographies, Ankermann s'est intéressé au patrimoine culturel immatériel des hauts plateaux du Cameroun : il a réalisé des enregistrements sonores et est également connu pour ses nombreuses photographies, entre autres dans le royaume Bamoum (voir Njapndunke → Bio, 414). Au moins 100 d'entre elles se trouvent aujourd'hui dans les collections du Musée d'ethnologie de Berlin.

Suivant les instructions de Luchan, Ankermann rédigea à son retour en 1914 une deuxième version du *Guide de l'observation et de la collecte ethnologiques*. En fin de compte, l'ouvrage servit à systématiser le pillage.

**Commentaire de l'image :** Cette photographie-portrait typique des années 1930 d'un érudit d'un certain âge, portant des lunettes, un front haut, un col blanc, une cravate, un costume sombre et une signature fac-similée, a été publiée en 1938. A cette époque, le séjour d'Ankermann au Cameroun remontait à plus de 30 ans et la fin de la période coloniale allemande en Afrique à plus de 20 ans. Ankermann lui-même était à la retraite depuis 13 ans. L'introduction de l'ouvrage commémoratif dans lequel elle paraissait le qualifiait de "vieux maître de l'ethnologie africaine". (Bénédicte Savoy)

**Musées ayant reçu des objets**
1072 Total identifié
1062 Berlin, Musée d'ethnologie7 Dresde, Musée national d'ethnologie
3 Göttingen, Collection d'ethnologie de l'Université Georg August

Ce document ne doit pas être diffusé. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

## [P.372] ASUNGANYI (FONTEM ASUNGANYI)

***vers 1865, Lebang/Fontem**
**†1951, Lebang/Fontem**

**Position :** Fon (roi) de Bangwa
**Autres activités :** Résistant
**Lieu d'activité :** Lebang (Fontemdorf, Fontem)

**1898 :** Première rencontre avec un Allemand à Fontem (Gustav Conrau) qui recrute des ouvriers pour des plantations.
**1899 :** résistance à la poursuite du recrutement d'ouvriers par Conrau
**1900 :** résistance à la campagne de guerre dirigée par le capitaine Bernhard von Bessers
**1901 :** Mise en place d'un système de défense contre la troupe coloniale allemande.
**Novembre 1901 :** résistance infructueuse contre les troupes coloniales allemandes sous la direction de Kurt Pavel
**21.11.1901-décembre 1901 :** lutte contre la colonne du lieutenant Ernst von Gellhorn
**1903 :** Révocation, suspension d'une prime
**mai 1911 :** arrestation et exil
**1915 :** retour au pouvoir

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.1515/9783110...historicum.1219

**Note biographique critique**
(Richard Tsogang Fossi)

Fon (roi) Asunganyi régnait sur les Bangwa, un groupe de population composé de neuf chefferies dans la zone de transition vallonnée entre la forêt et les prairies du Cameroun (Atem 2000). Il a donné son nom au chef-lieu de l'époque, Fontem, également connu sous le nom de Lebang. Sa première rencontre avec un agent allemand remonte à 1898, lorsque le commerçant, recruteur de travailleurs et collectionneur sur commandes, Gustav Conrau (1865-1899), arriva dans la région pour recruter des travailleurs pour les plantations coloniales de la côte et s'emparer par la même occasion de biens culturels (Lintig 2017, 101). Cette rencontre prétendument pacifique a rapidement débouché sur un conflit, à l'issue duquel Conrau a perdu la vie lors d'une tentative de fuite en 1899.
Le gouvernement colonial au Cameroun prit prétexte de la mort de Conrau pour agir contre Fon Asunganyi en tant que souverain prétendument "insoumis" (Puttkamer 1912, 241). Jesko von Puttkamer → Bio, 422 (1855-1917) a noté que Conrau avait probablement été "tué par les sauvages" (ibid., 207). Après les premières sanctions contre les Bangwa, une expédition dite punitive fut lancée fin 1901 avec la plus grande force militaire jamais envoyée à l'intérieur du pays (ibid., 240 s.). Le roi a en revanche mobilisé plus de 300 combattants et mis en place dans le paysage vallonné un système de défense sophistiqué composé de rochers et de troncs d'arbres, ainsi que de trappes, qui a impressionné le commandant de la soi-disant troupe de protection Kurt Pavel → Bio, 420 (1851-1933) (Pavel 1902, 90 s.). Néanmoins, 21 Bangwas trouvèrent la mort lors de l'assaut de Fontem et Fon Asunganyi dut prendre la fuite.
Comme le souverain des Bangwa semblait "utile" au gouvernement colonial, on lui promit de l'épargner s'il venait à la station Tinto et demandait la paix (ibid., 91). Il n'a pas accédé à cette demande. Comme on peut le lire dans un rapport sur son arrestation ultérieure paru dans le Deutsches Kolonialblatt, il "harcelait" au contraire une colonne du lieutenant Ernst von Gellhorn (1873-1946) "chargée de collecter les prestations de paix, si durement [...] que la colonne ne parvint à se sauver du pays Bangwa qu'avec l'aide de guerriers auxiliaires amis" (Anonyme 1911, 582). En 1902/03, le capitaine Wilhelm Langheld (1867-1917) déclara le Fon déchu, le remplaça par son fils Ajongake et mit sa tête à prix (Langheld 1909, 327).
Selon la culture orale, Fon Asunganyi se cacha dans une localité de son royaume, d'où il continua à

diriger la résistance. Ce n'est qu'en 1911 qu'il fut trahi (Anonyme 1911, 582) et arrêté le 28 mai 1911 par le chef de station à Dschang, le lieutenant Emil Rausch → Bio, 424 (1877-1914) **[p.373]** et exilé à Garoua (ibid., 583). Il est retourné au Bangwaland en 1915, puis au pouvoir peu après (Michels 2017). Il est mort en 1951.

Durant la période coloniale, les Bangwa ont perdu de nombreux biens culturels royaux et sacrés, comme la "Bangwa Queen" mondialement connue, au profit d'acteurs coloniaux allemands comme Conrau (Lintig 2017). Près de 190 sculptures bangwa peuvent être identifiées dans les inventaires de différents musées allemands, dont celles capturées ou extorquées par des officiers. Dans trois cas, les chercheurs ont établi un lien direct avec Fon Asunganyi : Le Stadtmuseum de Braunschweig possède deux de ses bâtons cérémoniels (Bozsa 2021) ; l'Ethnologisches Museum de Berlin possède probablement sa pipe (Lintig 2017, 108 et s.). Dans de nombreux autres cas, la chaîne de provenance est restée lacunaire, comme d'habitude, et il est donc impossible de saisir le nom de Fon Asunganyi. Au lieu de cela, les noms de Kurt Pavel, Kurt Strümpell (1872-1947), Ernst von Gellhorn, Emil Rausch, Gustav Conrau ou Hans Houben (1871-1942) apparaissent dans les inventaires des musées allemands en lien avec des biens culturels bangwa à Cologne, Brunswick, Stuttgart ou Berlin, qui font aujourd'hui l'objet de demandes de restitution. En outre, des restes humains ont été enlevés dans sa région, comme 13 crânes envoyés par le médecin d´état-major Theodor Berké (1870-1949) à l'Institut d'anatomie de Strasbourg, après l'expédition punitive de 1901 (Strasbourg, Inventaires de l'Institut d'Anatomie Normale de la Faculté de Médecine, Ochs 1997).

**- Commentaire de l'image :** Cet extrait d'une photographie à l'origine probablement orientée différemment montre Asunganyi dans les années 1940 en tant qu'homme âgé. Son attitude, les attributs du pouvoir, les vêtements d'apparat ainsi que la jeune femme coupée en arrière-plan indiquent une cérémonie. Depuis les années 1970, ce portrait fortuit fait partie des illustrations standard de toute publication américaine ou européenne sur "l'art bangwa", et plus particulièrement sur la soi-disant reine bangwa. Robert Brain et Adam Pollock l'ont publié pour la première fois dans Bangwa Funerary Sculpture (1971), sans indiquer à l'époque le photographe, le contexte et le lieu de conservation. Les publications ultérieures n'ont pas non plus fait mention de ces éléments. Ce n'est que récemment qu'une nouvelle sensibilité pour les droits (à l'image) des anciens colonisés a conduit à des indications plus précises. Ainsi, la légende d'un article d'Evelien Campfens paru en 2019 dans l'International Journal of Cultural Property est la suivante : "Fon Asunganyi, reigning Chief of Fontem in the 1890s (deceased 1951). Image prise dans les années 1940, courtesy royal family through Chief C. Taku". (Bénédicte Savoy)

Ce document ne doit pas être lu seul, il complète l'original en langue allemande. https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

**Musées ayant reçu des objets de Bangwa**
**188 Total identifié**
61 Braunschweig, Städtisches Museum
48 Stuttgart, Linden-Museum : Musée national d'ethnologie
39 Berlin, Musée d'ethnologie
14 Leipzig, Musées du Grassi/Musée d'ethnologie
8 Mannheim, musées Reiss-Engelhorn
3 Hambourg, Museum am Rothenbaum - Cultures et arts du monde
3 Munich, Musée des cinq continents
2 Dresde, Musée national d'ethnologie
2 Lübeck, Collection d'ethnologie
2 Witzenhausen, Musée d'ethnologie - Cultures du monde
1 Brême, Musée d'outre-mer
1 Göttingen, collection ethnologique de l'université Georg August
1 Hanovre, Musée régional de Basse-Saxe
1 Cologne, Rautenstrauch-Joest-Museum - Cultures du monde

1 Mayence, collection d'études ethnographiques de l'Université Johannes-Gutenberg
1 Musée de Wilnsdorf

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

**[p.375] BUCHNER, Max**

***25 avril 1846, Munich †7 mai 1921, Munich**

**Profession :** Médecin
**Autres activités :** explorateur, ethnographe, administrateur colonial, conservateur de musée
**Lieux d'affectation :** Allemagne, Cameroun (Douala)

**1864 :** Baccalauréat au Wilhelmsgymnasium de Munich
**à partir de 1865 :** formation de médecin
**jusqu'en 1875 :** médecin de bord au service de la compagnie maritime Norddeutsche Lloyd
**à partir de 1875 :** voyage en Nouvelle-Zélande et dans les mers du Sud
**1878 :** voyage en Afrique occidentale équatoriale et au Congo
**1881 :** visite du Congo
**1884 :** "voyage" avec Gustav Nachtigal sur la côte ouest de l'Afrique en vue de l'établissement de colonies
**1884/85 :** commissaire impérial par intérim au "Cameroun".
**1887-1907 :** conservateur de musée à Munich

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande

**Note biographique critique**
(Richard Tsogang Fossi)

Max Buchner, à l'origine médecin de marine au service de l'Angleterre, fut l'un des premiers représentants officiels de la politique coloniale allemande. Avec le consul général impérial Gustav Nachtigal (1834-1885), nommé en avril 1884, il se rendit à l´ouest de l´Afrique afin d'y acquérir des soi-disant protectorats pour le commerce allemand et l'Empire, ou, selon l'expression de Buchner lui-même, "pour la première fois, afin de hisser le drapeau" (Buchner 1914, III). Nachtigal l'installa comme "représentant intérimaire de Sa Majesté l'Empereur" à Douala entre juillet 1884 et mai 1885, avant que le gouverneur, le baron Julius von Soden (1846-1912) ne le remplace (Hausen 1970, 306). Durant son mandat, Buchner élargit la sphère d'influence de l'empire colonial par des accords forcés ou négociés avec d'autres communautés voisines des Duala et des Bimbia.
Les écrits que Buchner a publiés immédiatement après son retour en Allemagne et en 1914 prouvent qu'il ne s'est pas contenté de promouvoir activement l'occupation des terres en tant qu'envoyé du gouvernement, mais qu'il s'est acquitté de ses tâches avec une ferme et totale conviction. Ses formulations font référence à l'idée, courante à l'époque, d'un "Herrenmenschentum" (idélologie de la suprématie raciale blanche) prôné par les Européen.ne.s ou les Allemand.e.s. Il faut surtout sévir contre les Duala, qu'il considère comme les personnes les plus "paresseuses", car elles ne produiraient rien elles-mêmes, mais vivraient du travail des autres (Buchner 1887, 166). Il fallait absolument briser le commerce intermédiaire, dont les Dualas avaient le monopole lucratif, par un "blocus du commerce" ; ce n'est qu'alors que l'on pourrait transformer ces gens en hommes "utiles" par une "éducation au travail" (ibid., 184). Buchner voulait même transformer l'esclavage en travail obligatoire, afin que le travail rémunéré soit ressenti comme un "bienfait" par les colonisés (ibid., 182). L'égalité de tous les hommes était pour lui un "vain enthousiasme" ; il se prononça donc pour que la civilisation des Noirs ne progresse que dans la mesure où elle profitait aux colonisateurs (ibid., 183). Peu avant la fin de la domination coloniale formelle de l'Allemagne au Cameroun, il évoquait encore dans son livre *Aurora colonialis* le riche héritage que celle-ci laisserait aux générations futures (Buchner 1914, III).
L'intérêt ethnographique de Buchner l'amena à soustraire des biens culturels à la population locale, même par la force. Le 22 décembre 1884, à l'occasion d'une action militaire contre le souverain de Bonabéri et résistant au colonialisme allemand, Kum'a Mbape alias Lock Priso → Bio, 397 (env. 1846-1916), il lui déroba sa prestigieuse pièce, le tangué - selon les termes de Buchner, "parure féodale de chaland" et "butin principal" (Buchner 1914, 194). Buchner envoya la proue de navire sculptée

capturée → cahier d'images LIV à Munich, **[p.376]** où il fait toujours partie des collections du Musée des Cinq Continents. Comme l'indique la lettre du Prince Kum'a Ndumbe III → chapitre Prince Kum'a Ndumbe III, 341 et suivantes, cette insigne de pouvoir est réclamée depuis les années 1990 par la communauté d'origine des Bele Bele à Douala.

Après avoir perdu son poste de représentant du gouvernement colonial allemand dans la colonie, Buchner est passé à l'administration des musées et a dirigé pendant 20 ans le musée d'ethnologie de Munich (aujourd'hui musée des Cinq continents). De 1888 à 1890, Buchner, qui reçut la croix de chevalier de l'ordre du Mérite de Saint-Michel le 11 décembre 1885 pour l'acquisition de biens culturels camerounais, effectua des voyages dits de collecte en Asie orientale, en Australie, en Asie du Sud-Est et en Océanie ou Papouasie-Nouvelle-Guinée (Dreesbach/Kamp 2007, 68-74).

**- Commentaire de l'image :** Dès ses débuts, la photographie avec des portraits en buste de forme ovale s'est orientée vers une tradition européenne du portrait. Elle remonte aux camées et aux gemmes plus ou moins ovales de l'Antiquité romaine, avec leurs images de souverains et de dieux, qui ont été largement diffusées à partir de la Renaissance dans des livres d'images savants et de plus en plus populaires. Dans la conscience collective européenne, cette forme de représentation héroïque s'est peu à peu établie comme format standard : des savants, des poètes, des musiciens et des scientifiques en ovale ornent en frontispice d'innombrables publications du 17e au 19e siècle. La tradition s'est maintenue en Europe jusqu'au milieu du 20e siècle. On ignore à quelle occasion concrète a été réalisé le portrait de Buchner, plus âgé, reproduit ici et d'une grande netteté. La photo date probablement de l'époque où il était directeur du Musée d'ethnologie de Munich, l'actuel Musée des Cinq Continents. (Bénédicte Savoy)

**Musées ayant reçu des objets**
21 Munich, Musée des Cinq Continents

Ce document ne doit pas être tenu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

# [p.378] DIEHL, Adolf

*1870, Oppenheim
†1943, Darmstadt

**Fonction :** représentant de l'économie coloniale
**Autres activités :** Délégué général de la société du Nord-Ouest Cameroun
**Lieux d'affectation :** Togo, Cameroun

**env. 1896-1899 :** Togo
**à partir d'env. 1899/1900 jusqu'à env. 1913 :** Cameroun

Ce document ne doit pas être utilisé seul, compte tenu de l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

**Note biographique critique**
(Richard Tsogang Fossi)

Adolf Diehl a travaillé pendant plus de dix ans au service de sociétés coloniales de commerce et de plantation sur la côte ouest de l'Afrique, tout en menant ses propres affaires d'artefacts. Déjà au Togo, où Diehl travaillait dans les années 1890 pour la société Wölber und Zimmermann, il était collectionneur sur commande - mais selon Paul Matschie (1861-1926), le directeur du département des mammifères du musée zoologique de Berlin, il s'agissait plutôt d'une activité "occasionnelle" et d'un "passe-temps" (Berlin, SMB-ZA, Matschie 1900). Pendant son emploi à la Société Nord-Ouest Cameroun, la carrière de Diehl en tant que commerçant et intermédiaire prit visiblement de l'ampleur. Sa correspondance avec le directeur du Musée d'ethnologie de Leipzig, Karl Weule (1864-1926), montre avec quel zèle il saisit chaque occasion de "collectionner" pour l'établissement de Leipzig ou d'agir en tant que conseiller (Leipzig, archives MVL, Diehl 1910/3). Ainsi, Diehl se déclara prêt à attirer l'attention de Weule sur d'importants biens culturels et à les lui fournir. Pour l'enlèvement d'objets de grande taille, il recommandait de les scier, une technique qu'avait également utilisée l'officier colonial Hans Glauning → Bio, 386 (1868-1908). Selon Brandstetter, il aurait commandé une grande partie de ses acquisitions à des artisans locaux pour les revendre à des musées allemands (Brandstetter 2021).
Les déclarations de Diehl laissent toutefois entendre qu'il ne se contentait pas de faire fabriquer des artefacts, mais qu'il s'en emparait également lors de ce qu'il appelait des expéditions punitives. Pour remporter la course aux biens culturels, de plus en plus acharnée, il s'appuyait sur des hommes de confiance qui négociaient avec des sous-officiers en tant qu'intermédiaires : "[L]a plupart des officiers collectionnent à titre privé. J'ai acheté mes affaires à un sous-officier de la Schutztruppe par l'intermédiaire d'un de nos hommes à Bamoum. Il est très difficile d'obtenir quelque chose de ces derniers, car tout le butin est expressément désigné comme butin de guerre et réservé pour Berlin. Je veillerai néanmoins déjà à ce que vous ne soyez pas lésés". (Leipzig, archives MVL, Diehl 1906/51).
Si les incursions militaires des Allemands ont favorisé la chasse de Diehl au patrimoine culturel camerounais, elles ont aussi contribué à sa destruction, ce qui n'a pas échappé à Diehl. Ainsi, le paysage du Basho, de l'Assam et de l'Ebessi, où avait eu lieu une expédition punitive sous le commandement du major Harry Puder (1862-1933), ressemble à "un grand tas de ruines" dont les "cendres" devraient donner naissance à une nouvelle forêt vierge, mais "il n'y a plus rien à y trouver de bon, de vieux" (Leipzig, archives MVL, Diehl 1910/3).
[p. 379] L'exemple de Diehl permet de mettre en évidence l'extraction massive de biens culturels par une seule personne : Rien que le 10 mars 1906, il envoya 26 charges à Mamfe par la Cross River ; il en laissa 21, car presque tous les porteurs avaient été "réquisitionnés" en raison de la guerre (Leipzig, archives MVL, Diehl 1906/51). Selon les inventaires, son nom est associé en Allemagne à 4046 numéros dans six musées différents, ce qui le place en tête des donateurs d'objets camerounais en Allemagne. Les médailles que les muséologues allemands lui faisaient miroiter ont pu être une

motivation pour l´activité du marchand, que nous considérons aujourd'hui comme peu scrupuleuse. (Archives MVL, Diehl 1906/51).

**- Commentaire sur l'image :** Il existe certainement des portraits photographiques d'Adolf Diehl. Mais jusqu'à présent, aucune n'est connue des chercheurs.

**Musées ayant reçu des objets**
**4046 Total identifié**
2344 Stuttgart, Linden-Museum : Musée national d'ethnologie
1605 Leipzig, Musée Grassi d'ethnologie
54 Mayence, Collection d'ethnologie de l'Université Johannes-Gutenberg
31 Francfort-sur-le-Main, Weltkulturen Museum
10 Dresde, Musée national d'ethnologie
2 Cologne, Rautenstrauch-Joest-Museum - Cultures du monde

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

**[p.380] DOMINIK, Friedrich Wilhelm Hans**

***7 mai 1870, Kulm**
**†16 décembre 1910, en mer**

**Fonction :** militaire
**Autres activités :** chef de la station militaire de Yaoundé
**Lieux d'affectation :** Cameroun

**1889 :** Début de la carrière militaire en tant que porte-drapeau à Francfort-sur-l'Oder **1894 :** adjudant dans la "Schutztruppe" camerounaise nouvellement formée
**1894-1898 :** chef de la station militaire à Yaoundé
**1897 :** entrée formelle dans la "Schutztruppe" en tant qu'officier
**1894-1910 :** Chef de plusieurs expéditions dites punitives, dont la campagne de Vute-Adamaua en 1898/99
**1901 :** Représentant spécial du gouvernorat au Cameroun
**1903-1910 :** de nouveau chef de la station à Yaoundé
**1910 :** mort à l'âge de 40 ans lors d'un voyage en bateau vers l'Europe

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.1515/9783110...historicum.1216

**Note biographique critique**
(Richard Tsogang Fossi)

Alors que la statue de Hans Dominik autrefois érigée à Kribi et le monument de l'officier colonial prévu pour Yaoundé, mais qui n'y fut jamais inauguré, quittèrent définitivement l'ancienne colonie allemande en 1930, le mur dit de Dominik à Yaoundé, sur lequel il fit pratiquer des tortures et des exécutions, perpétue aujourd'hui encore le souvenir de ses atrocités (Ikelle-Matiba 1966 ; Philombe 1981).
Arrivé au Cameroun en avril 1894, Dominik y resta par intermittence jusqu'à sa mort en 1910. A partir de 1894, il a été à la tête de la station allemande de Yaoundé, poste qu'il a repris en 1903. Afin d'assurer à l'empire une place "sous les tropiques", il prit des terres pendant son règne de terreur, encouragea le commerce colonial ainsi que les plantations coloniales et fut responsable des soi-disant expéditions punitives. Dominik exigeait des soldats locaux une "obéissance impitoyable". Celle-ci "doit être inculquée au soldat noir en toutes circonstances, il doit suivre instinctivement ses maîtres" (Dominik 1901, 117). Convaincu par l'idéologie raciste de la suprématie blanche, il justifiait ses méthodes cruelles par une prétendue différence ontologique entre les Noirs et "nous", (Dominik 1901, 9). Le fait qu'il ait fait précipiter dans l'abîme une cinquantaine d'enfants et de vieillards dans les régions de Mvelle et de Batchenga afin de forcer la reddition des adversaires locaux a même provoqué un scandale au Reichstag (Bommarius 2015, 43).
Dominik faisait partie des officiers coloniaux qui parlaient sans gêne des biens culturels capturés et les documentaient par des photos (Dominik 1901, 277 ; Awono 2021). Il offrait son butin à des muséologues comme le conservateur berlinois Felix von Luschan (1854-1924), dont le manteau de guerre de Gimene/Guimene (mort en 1898), chef de guerre du souverain vouté Neyon → Bio, 439 (vers 1865-1899). Selon ses propres dires, il avait retiré ce manteau sur l'adversaire après l´avoir abattu (Berlin Zentralarchiv, Dominik 1898 : 34v) → cahier d'images XXIII. Mais il s'est également emparé de crânes humains ; certains lui ont été remis par des souverains contraints de traiter avec lui par voie diplomatique. Ainsi, le 27 février 1902, il reçut la tête et la cuirasse du Lamido Rey (mort en 1902), tué par le lamido de Bubanjidda, Buba, mis en place par les Allemands (Dominik 1908, 125 sq.). Les Maka de la partie orientale de la colonie en furent également victimes lorsqu'en 1910, il fit exécuter dix chefs Maka et Omvang résistants → Bio, 402 et tortura les prisonniers avec ce que l'on appelle la fourche à esclaves, un instrument de torture qui limite la mobilité. Pour motiver les guerriers auxiliaires qu'il avait recrutés, il leur faisait miroiter et autorisait le viol de femmes maka **[p.381]**

(Dominik 1910, → chapitre LeGall, 113 et suiv.). Dominik envoya de nombreux crânes Maka à l'eugéniste Eugen Fischer (1874-1967), qui s'était fait une douteuse réputation par ses expériences de recherches racistes sur les soi-disant bâtards Rehobot dans la colonie d'Afrique du Sud-Ouest allemand (aujourd'hui Namibie). Sous le régime national-socialiste, Fischer avait contribué à la stérilisation forcée des soi-disant enfants du Rhin issus d'unions entre des soldats « noirs » et des femmes allemandes après la Première Guerre mondiale (Wigger 2007). Fischer remercia l'officier Dominik dans sa nécrologie : "Monsieur le major Dominik a fait un don extrêmement précieux, il a envoyé les squelettes de deux magnifiques gorilles adultes et d'un chimpanzé, ainsi qu'un certain nombre de crânes et de préparations de nègres Maka et de nombreux autres objets - les beaux dons et le donateur ne seront pas oubliés". (Fischer 1911, 1).

Le nom de Dominik est associé à 1034 entrées d'inventaire qui se rapportent à des biens culturels du Cameroun. Une partie d'entre eux est aujourd'hui considérée comme détruite. S'y ajoutent des animaux vivants tels que des singes canins, des jeunes lions et un éléphant du Cameroun qu'il fit livrer au zoo de Berlin en 1899 (Dominik 1901, 314 ; → chapitre Breuer, 185 et suiv.).

**- Commentaire sur l'image :** Cette sculpture grandeur nature de Hans Dominik a été immortalisée en 1917 dans la ville côtière camerounaise de Kribi par le photographe militaire français Frédéric Gadmer. L'œuvre du sculpteur berlinois Karl Möbius avait été offerte par les "planteurs et commerçants de Hambourg" peu après la mort de Dominik et érigée à Kribi en septembre 1912. Après la perte de ses colonies, l'Allemagne a tenté de convaincre la nouvelle puissance coloniale, la France, de lui remettre le monument. Mais ce n'est qu'en 1930 que la sculpture fut transférée du Cameroun à Francfort-sur-l'Oder, l'ancienne ville de garnison de Dominik, en passant par Le Havre et Hambourg. Dans les archives photographiques de l'armée française, la photo porte le titre original : "Statue du major Dominique [sic], l'ancienne terreur du Cameroun". Aux Archives fédérales de Berlin, un dossier entier documente le laborieux processus de restitution franco-allemand, qualifié de "rapatriement" (BArch R 1001/6919). (Bénédicte Savoy)

**Musées ayant reçu des objets**
**1034 Total identifié**
802 Stuttgart, Linden-Museum : Musée national d'ethnologie
112 Hambourg, Museum am Rothenbaum - Cultures et arts du monde
110 Berlin, Musée d'ethnologie
4 Leipzig, Musées du Grassi/Musée d'ethnologie
2 Mayence, Collection d'études ethnographiques de l'Université Johannes-Gutenberg
1 Munich, Musée des cinq continents
1 Dresde, Musée national d'ethnologie
1 Francfort-sur-le-Main, Weltkulturen Museum
1 Göttingen, Collection d'ethnologie de l'Université Georg August

Ce document nedoit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

**[P.383]** GALEGA I

***vers 1840**
**†24 mai 1901, Bali-Nyonga**

**Position :** Fon (roi) de Bali
**Lieu d'activité :** Bali, région Nord-Ouest dans le district de Mezam

**Fin des années 1850 :** début de son règne en tant que Fon des Bali
**16.1.1899 :** première rencontre de Galega avec un Allemand (Eugen Zintgraff)
**26.8.1891 :** vassal de la domination coloniale allemande suite au soi-disant traité de protection avec Zintgraff

Ce document ne doit pas être le seul à compléter l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/armistorium.1219

**Note biographique critique**
(Sebastian-Manès Sprute)

Lorsque Galega, souvent appelé Garega de manière équivoque en allemand, a accueilli Eugen Zintgraff (1858-1897) le 16 janvier 1889 en tant que premier Allemand sur le territoire de domination des Bali, il a immédiatement perçu les possibilités d'alliance avec les nouveaux arrivants pour ses propres objectifs politiques (O'Neil 1996, 82-85). Selon Zintgraff, Galega voulait avant tout profiter de "la supériorité intellectuelle et du discernement de l'Européen" (Zintgraff 1895, 341). Quant à ce dernier, il s'agissait d'étendre la domination coloniale à ce que l'on appelle l'arrière-pays de la colonie et de mettre en place une infrastructure coloniale (Michels 2004, 118).
Les intérêts correspondants ont conduit à un pacte entre Galega et Zintgraff, complété en 1891 par un contrat dit de protection approuvé par le gouvernement colonial, dans lequel Galega confiait à Zintgraff "l'exercice de tous les pouvoirs sur les pays de Bali [...], notamment le droit sur le corps et la vie des Balis, ainsi que la décision exclusive sur la guerre et la paix" (Berlin, BArch, Vertrag 1891, 1). En contrepartie, Galega fut reconnu comme "chef suprême" de la population dans son domaine de souveraineté (ibid., 2). Par la suite, Galega et Zintgraff ont mené ensemble des actions militaires contre des groupes de population voisins. La station de Baliburg, située à proximité du village de Bali, a été créée comme base et l'officier Franz Hutter (1865-1924) a formé ce que l'on appelle la troupe de Bali, composée de soldats indigènes formés à la tactique et armés de fusils modernes (O'Neil 1996 ; 88, Michels 2004 : 126-129).
Outre la mise à disposition de soldats pour des entreprises militaires, Galega a toutefois surtout utilisé la force militaire nouvellement acquise pour extorquer le tribut convenu par contrat à la population qui lui était subordonnée. Cela posa des problèmes lorsque Galega fut impliqué de manière plus intensive dans l'approvisionnement en main-d'œuvre du régime colonial et s'engagea en 1896 à transférer chaque année plusieurs centaines de travailleurs à la Société de plantation ouest-africaine Viktoria (O'Neil 1996, 89). Les armes et la tactique militaire allemandes servirent alors à Galega à recruter de la main-d'œuvre pour l'économie coloniale dans le cadre de véritables chasses à l'homme, entre autres parmi les Moghamo et les Meta' (ibid., 89).
Si, au début, les avantages de l'alliance militaire l'emportaient encore sur les inconvénients pour l'Allemagne, il est vite devenu évident, dans la perspective coloniale, que Galega, considéré comme un homme rusé, n'était pas un homme qui se laissait facilement diriger par un Européen (Chilver 2010, 129). D'autre part, d'un point de vue allemand, il semblait profiter de l'accord bien plus que ne pouvait le souhaiter le pouvoir colonial (Ramsay 1901, 237).
**[p.384]** Les contacts allemands dans la région se limitèrent pratiquement à lui jusqu'à la mort de Galega (O'Neil 1996, 90). Même le grand royaume voisin des Bamum ne fut découvert par les Allemands que 13 ans après l'arrivée de Zintgraff à Bali, principalement en raison de la politique de Galega (Hutter 1907, 1 s.).
Le rôle de Galega en tant que vassal et de Bali en tant que l'un des premiers territoires colonisés de l'arrière-pays correspond au nombre relativement élevé d'objets de Bali dans les collections allemandes, parmi lesquels un seul objet peut être attribué sans aucun doute à Galega Ier. Le

"tabouret avec perles (figure d'animal) (appelé chaise Garega) Cameroun" (Briskorn 2000, 237) répertorié dans l'inventaire de Brême sous le numéro B 13806 est arrivé à l'origine dans les collections du Linden-Museum par l'intermédiaire de l'officier Richard Hirtler (1872-1916) (extrait DB du 17.3.2021, n° d'inv. 036747). A propos de la chaise "fabriquée par le vieux Garega", il écrit : "La chaise a été fabriquée par le vieux Garega. il rapporte : "La chaise vient sans aucun doute de Bali, car je l'ai vue à l'usage du chef actuel, Fo-Njonge. [...] Fo-Njong est très attaché aux objets hérités de Garega". (Hirtler 1904, 3f.) Hirtler ne mentionne pas comment le siège apprécié par Fon Nyonga II (alias Tita Gwenjang) est néanmoins entré en sa possession, bien qu'il ait dû y attacher lui-même une grande importance. C'est ce qu'indique la mention "droits de propriété réservés", étrange dans ce contexte, dans la liste d'entrée de l'objet (Linden 1904, 9). L'épouse de Hirtler, Dora, réclama la pièce après la mort de son mari en 1916 et la remit au Übersee-Museum de Brême (Briskorn 2000 : 237).

**- Commentaire de l'image :** Un homme imposant, vêtu d'une large robe, coiffé d'un simple couvre-chef, portant un emblème de poitrine et un collier, regarde l'appareil photo d'un photographe inconnu. L'image a des traits irréels. Est-ce dû aux retouches grossières à droite et à gauche derrière le sujet, à la qualité médiocre de l'impression sur un papier jaunâtre, à l'absence d'ombre ou aux traits trop lisses du visage du portrait ? Seule la légende affirme l'identité et le rang de la personne représentée, en plus d'indications sur l'entreprise de reproduction établie à Berlin. Sur une photo de groupe avec Eugen Zintgraff publiée en 2010 par Victor Julius Ngoh, le souverain de Bali n'a pas la même apparence qu'ici (Ngoh 2010). Quoi qu'il en soit, la maison d'édition a utilisé le visage découpé pour la première page du récit de voyage de Zintgraff Nord-Cameroun, publié en 1895, un collage colonial et exotisant avec armes, palmiers et cases. La photo fit également carrière au Cameroun : elle servit de modèle pour une statue grandeur nature de Galega dans l'actuel palais royal de Bali (Michels 2021, 137). (Bénédicte Savoy)

**Objets en relation avec les Bali dans les musées et collections**
3122 Total identifié
956 Stuttgart, Linden-Museum
725 Berlin, Musée d'ethnologie
487 Leipzig, Grassi Museum
159 Dresde, Musée national d'ethnologie
149 Hambourg, Museum am Rothenbaum - Cultures et arts du monde
146 Hanovre, Musée régional de Basse-Saxe
132 Francfort-sur-le-Main, Weltkulturen Museum
122 Brême, Musée d'outre-mer
55 Munich, Musée des cinq continents
53 Lübeck, Collection d'ethnologie
43 Braunschweig, Städtisches Museum
36 Hildesheim, Roemer-und Pelizaeus Museum
15 Tübingen, Eberhard Karls Universität - Collection d'ethnologie
11 Cologne, Rautenstrauch-Joest-Museum - Cultures du monde
10 Mayence, Université Johannes Gutenberg - Collection d'études ethnographiques
7 Freiburg i.Br., Musée de la nature et de l'homme
6 Mannheim, musées Reiss-Engelhorn
5 Göttingen, Université Georg-August, collection d'ethnologie
3 Cobourg, Musée d'histoire naturelle
2 Detmold, Musée régional de Lippe

Ce document est protégé par droit d'auteur. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

**[p.386] GLAUNING, Hans**

***29 janvier 1868, Berlin †5 mars 1908, Atscho**

**Fonction :** officier de la soi-disant troupe de protection
**Autres activités :** cartographe
**Lieux d'affectation :** Colonie allemande d'Afrique de l'Est (Tanzanie, Burundi, Rwanda), Cameroun

**1887-1894 :** Formation de premier-lieutenant à Dresde.
**1893 :** Fréquentation du séminaire de langues orientales de l'université Friedrich Wilhelm à Berlin. Classe Haussa
**1894-1899 :** service dans la troupe de protection pour l'Afrique orientale allemande
**1900-1908 :** Service dans la troupe de protection pour le Cameroun
**1901 :** commandant de compagnie des expéditions Croß-Schnellen (12.1.1901-26.2.1902) direction des stations militaires Nssakpe et Abokum
**1901/02 :** commandant de compagnie de l'expédition de Bangwa (20.10.1901-01. 1902) et de l'expédition du lac Tchad (8.1.1902-14.8.1902)
**1902 :** direction de la station militaire de Bamenda
**1903/04 :** Direction du levé de la frontière germano-anglaise Yola-Lac Tchad (janvier 1903-juin 1904)
**1905 :** Direction de la station militaire de Bamenda
**1905 :** Direction de l'expédition contre Bameta et dans le district de Bamenda (14.6.1905-27.7.1905) ainsi que dans le district nord de Bamenda (25.8.1905-30.10.1905)
**1906 :** Direction de l'expédition contre les Nso (15.04.1906-20.6.1906)
**1907/08 :** commandant de compagnie des expéditions Alkasom et Djumperi, mort en tant que commandant de compagnie de l'expédition Muntschi (28.10.1907-6.6.1908, direction Major Puder)

**Note biographique critique**
(Sebastian-Manès Sprute)

Peu de représentants de l'Etat colonial allemand au Cameroun ont marqué l'occupation militaire et la prise en charge administrative de la colonie dans la mesure où Hans Glauning l'a fait.
Lorsque Glauning, qui a passé 13 ans au service de la colonie, a été muté de l'Afrique orientale allemande (D.O.A.) au Cameroun en 1900, il s'était déjà forgé la réputation de "leader exceptionnel" de la soi-disant Schutztruppe. Comme il l'avait déjà fait en D.O.A., il participa ensuite de manière intensive à la cartographie des territoires coloniaux locaux pendant ses presque huit années de service au Cameroun et fut en outre rapidement perçu comme un "éminent connaisseur de l'ethnographie et de la géographie" (Hoffmann 2007, 100). Il n'était donc pas seulement considéré comme l'un des "officiers les plus efficaces et les plus éprouvés", mais aussi comme l'un des "promoteurs les plus ambitieux [et] les plus zélés" des "sciences coloniales", ce dont témoignaient notamment, selon son supérieur Harry Puder (1862-1933), ses "nombreux relevés [cartographiques] minutieux des itinéraires" et, surtout, "ses collections assidues". Son importance parmi ses camarades soldats était telle que sa mort a été qualifiée dans une nécrologie de "mort héroïque" d'un "chevalier de nombreux ordres de l'épée" (Puder 1908, 463).
L'importance centrale de Glauning pour les représentants de l'État colonial au Cameroun se reflète notamment dans l'énorme quantité d'ethnographies, mais aussi d'artefacts d'histoire naturelle, qu'il a livrés aux collections allemandes. Glauning est en même temps un exemple parfait de la dépossession violente et encouragée par l'État colonial du patrimoine culturel camerounais. En effet, contrairement aux options dont il disposait en temps de paix, les actions de guerre représentaient pour lui une bien meilleure occasion de s'approprier les biens de la population indigène. Comme il l'exprima un jour au directeur du musée de Stuttgart, Karl Graf von Linden (1838-1910) : "En ce qui concerne l'acquisition d'un grand tambour, il sera difficile de s'en procurer un maintenant, car les régions concernées sont pacifiées [sic], mais les indigènes ne donnent pas volontiers leurs tambours". (Archives Linden-Museum, lettre Glauning 1908)

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/

Les occasions ne manquaient pas pour cet officier très actif sur le plan militaire, puisqu'il avait participé à de nombreuses opérations militaires contre la population locale qui, rétrospectivement, ressemblaient à des guerres d'extermination, mais qui, selon lui, avaient conduit à la "soumission totale" du "matériel humain" indigène. (Berlin, BArch, rapport 1907, p. 135136). L'action de Glauning a été marquée par les crimes de guerre les plus graves pendant toute la durée de son **[p.387]** service ; entre autres, de nombreux meurtres, mauvais traitements, prises d'otages, recrutements forcés et expropriations ont été commis sous sa responsabilité, des localités entières ont été incendiées ou des mesures punitives marquées par l'arbitraire, allant jusqu'à la peine de mort, ont été prononcées (cf. Stelzig 2006, 165 et suivantes). Le fait qu'une grande partie des objets qu'il a acquis soient des prises de guerre est en outre attesté par sa correspondance avec des représentants des musées allemands de l'époque, comme Felix von Luschan (1854-1924) à Berlin et Karl von Linden à Stuttgart (voir ci-dessous les documents d'archives). Près de 1100 biens culturels camerounais dans les musées allemands peuvent être attribués à Glauning, dont des insignes de souveraineté exceptionnels comme le trône du roi Njoya → cahier d'images XLVIII (vers 1876-1933) de Bamum.

**- Commentaire de l'image :** Portrait du capitaine Hans Glauning, posant avec son chapeau, son uniforme et ses décorations. Le regard visionnaire tourné vers le lointain, les mains solennellement jointes sur l'épée, Glauning incarne dans cette mise en scène une image typique de l'époque de l'homme, du rang et de l'institution. Insignes visibles de cette prétention à la domination (coloniale) : l'arme à la main et une série de médailles au revers. Glauning a reçu l'une de ses distinctions en 1902 pour sa participation à des campagnes de conquête au Cameroun, une autre lui a été décernée en 1903 à l'initiative du directeur du musée de Stuttgart, Karl von Linden. Ce tableau issu de la collection de la descendante de la fratrie Glauning ne met pas seulement en scène une virilité militaire (toxique), il montre en même temps de manière exemplaire comment les officiers coloniaux étaient décorés aussi bien pour la soumission violente des sociétés africaines que pour le pillage de leur patrimoine culturel. (Yann LeGall/Mareike Vennen)

**Musées ayant reçu des objets**
1092 Total identifié
738 Stuttgart, Linden-Museum
337 Berlin, Musée d'ethnologie
5 Hildesheim, Roemer-und Pelizaeus Museum
4 Mayence, collection d'études ethnographiques de l'université JG
3 Göttingen, collection d'ethnologie de l'université GA
2 Wilhelmshaven, Musée de la côte
1 Leipzig, Grassi Museum
1 Munich, Musée des cinq continents
1 Francfort-sur-le-Main, Weltkulturen Museum

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

## [p.387] GONG NAR (Ngrté III) alias Ngute/Ngutte

**Dates de vie inconnues**

**Position :** Ngrté (roi) du centre seigneurial Vute de Linte
**Localisation :** Cameroun, Région Centre, Département du Mbam-et-Kim

**env. 1880-1899 :** Ngrté sur le centre de domination Vute de Linte
**1898 :** défaite dans la lutte contre la domination coloniale allemande au cours de l'expédition dite Wute-Adamaua
**1899-1906 :** repli dans des montagnes isolées sur la rive gauche du Mbam dans la lutte de guérilla contre la domination coloniale allemande.
**6.4.1906 :** capture puis internement

**Note biographique critique**
(Sebastian-Manès Sprute)

Gong Nar (Mvoutsi Karang 1991, 112) est considéré au Cameroun comme un résistant héroïque, un "célèbre résistant vouté" (Ndongo/Nnomo/Omgba 2002, 156 ; Seige 2003, 149). L'appellation alternative allemande "Ngute/Ngutte" résulte du manque de connaissances linguistiques des protagonistes coloniaux. Il s'agit d'une version linguistiquement déformée du titre donné au régent du centre de domination de Linte, c'est-à-dire Ngrté. Ce dernier a été confondu avec le nom personnel du souverain, par analogie avec le titre donné au régent du centre de domination Vute, plus connu, Ndumba : "Comme on le sait souvent par les sources, les chefs supérieurs de Ndumba s'appelaient Ngila (Ngilla, Ngraŋ, Ngirang) et ceux de Linte Ngutte (Ngute, Ngrte, Ngourtei). [...] C'est ce qui explique l'apparition dans les récits de voyage de l'époque coloniale d'appellations telles que Ngirammetumbe, Ngilla men Dumbe ou Ngutte men Linte. Cela doit être compris comme Ngila (Ngraŋ), souverain (mvɛ̀ŋ) de Ndumba ou Ngutte (Ngrté), souverain de Linte. Les chefs supérieurs respectifs avaient à côté de cela leurs noms personnels". (Seige 1991, 166)
En outre, la déformation linguistique Ngute/Ngutte, correspondant à nouveau à l'utilisation de Ngila/Ngilla, servait en même temps de désignation pour la capitale Linte ainsi que pour le domaine seigneurial lui-même (Seige 1991, 165, note 17). "Ngourtei" peut alors être traduit par analogie : "Il trouve l'ennemi dans chaque trou ou chaque grotte, où qu'il se cache (ngour - trou, grotte, tui - trouve)". (ibid., 166). Gong Nar était déjà le troisième souverain de Linte à utiliser le titre de Ngrté (ibid.).
Les centres de pouvoir des Vute étaient des unités politiques qui se trouvaient d'une part dans la "dépendance tributaire" de l'émirat peul de Tibati et qui disposaient d'autre part de nombreux autres "centres de pouvoir subalternes" (Hoffmann 2007, vol. 1, 242 sq.). Sous l'influence du "puissant voisin islamique", les Vute s'étaient en outre inspirés du modèle d'organisation politique et sociale des Fulbe (ibid., 242) et avaient entamé un "processus de formation d'Etat" qui, dès le début de l'époque coloniale allemande, se trouvait au seuil d'un "Early State" (Seige 1991, 163). Durant cette phase marquée par l'expansion territoriale, la guerre jouait "un rôle extraordinaire dans la vie individuelle et sociale des Vute dans les centres de domination" (Seige 2003, 131). L'objectif principal de la conduite de la guerre consistait à "mener des raids pour obtenir des esclaves" (Seige 1991, 92), qui représentaient le principal "article commercial" [p.390] dans l'économie locale de l'époque. En tant que vassaux des Fulbe et en raison des "exigences continues du Lamido en matière d'esclaves [...], les Vute se voyaient contraints de mener régulièrement des raids contre d'autres groupes ethniques" (Seige 2003, 129).
Dans le cadre des efforts allemands visant à occuper entièrement le territoire colonial camerounais et à endiguer l'influence des souverains peuls, les Vute furent combattus lors de l'expédition dite Wute-Adamaua de décembre 1898 à mai 1899 et écrasés lors d'une bataille décisive autour de la capitale Ndumba (Herterich 2001, 10). Gong Nar a pu se soustraire dans un premier temps à l'emprise des Allemands pendant la bataille et l'occupation consécutive du territoire de colonisation des Vute en se retirant dans les "régions rocheuses imprenables des monts Yassem" (Seige 2003, 142). Son bastion

Ce document ne doit pas être lu seul : compléter l'original en langue allemande : https://doi.org/10.1588/ardiohistorium.129

devint pendant quelques années un lieu de refuge et une "sorte de centre de résistance" contre la domination coloniale allemande (ibid., 281). Malgré l'affaiblissement militaire des Vute après 1898/99, le gouvernement colonial se montra soulagé lorsque la "question ngute en suspens depuis des années" prit fin avec la "soumission" inconditionnelle du "chef redouté et puissant" le 6 avril 1906 (Anonyme 1906, 464 et suiv.). Il est significatif que la capture de Gong Nar n'ait réussi que suite à un "abus de confiance" de l'officier Hans Dominik (1870-1910), qui l'avait attiré dans un piège (Seige 2003, 299). Après son internement à Yaoundé (ibid.), il fut autorisé à retourner chez les Vute à Ndumba vers 1910 (Thorbecke 1914, 154). On ne sait rien de son sort ultérieur.
Suite à la guerre de 1898, à des expéditions punitives et à d'autres occasions, une grande partie des anciennes possessions des Vute se retrouva dans des collections allemandes, dans lesquelles le nom de Gong Nar lui-même n'a pas trouvé sa place.

**- Commentaire sur l'image :** les photos de prisonniers, notamment de résistants enchaînés, sont un motif récurrent dans la littérature de voyage coloniale, censé exprimer la soumission à la domination coloniale. Aujourd'hui, ces images peuvent être lues différemment, à savoir comme la preuve d'une oppression souvent brutale, d'une injustice et pour illustrer l'ignorance avec laquelle les colonialistes falsifiaient par exemple les titres des souverains (Ngrté/Ngutte) ou les confondaient avec des noms propres. On ne voit certes pas l'image d'un souverain brisé, mais deux hommes qui, la tête haute, regardent directement leur interlocuteur. (Yann LeGall/Mareike Vennen)

Ce document ne peut être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

**Objets liés à Gong Nar dans les musées**
Sous l'indication d'origine géographique "Ngute", qui fait référence aux activités de Gong Nar, certains objets de Vute se trouvent par exemple dans les collections du

→Grassi Museum für Völkerkunde Leipzig, (DB-Auszug GMV Leipzig, 10.12.2021)
Linden-Museum à Stuttgart (DB-Auszug LM Stuttgart, 17.3.2021)

**[p.392] HAMMAN (MOHAMMAN) Lamou**

***1870, Tibati**
**†environ 1899, Côte de Douala**

**Position :** Sultan de Tibati

**vers 1884 :** Hamman Lamou devient à 14 ans le lamido de Tibati.
**novembre-décembre 1890 :** première rencontre de Hamman Lamou - Amulamu - avec un Allemand (capitaine Curt Morgen)
**11-13 mars 1899 :** défense de Tibati contre la campagne militaire du capitaine Oltwig von Kamptz.
**Avril 1899 :** vaine défense du camp de guerre de Sanserni, qui est détruit.
**Juillet 1899 :** nouvelle résistance du sultan, capture, déportation et emprisonnement à Douala jusqu'à sa mort.

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande https://doi.org/10.11588/arhistoricum.1219

**Note biographique critique**
(Richard Tsogang Fossi)

Le sultanat de Tibati faisait partie des sultanats fullahs du nord (Mohammadou 1965), dont la soumission devait assurer le contrôle allemand de cette région. Comme Ngilla-Stadt (aujourd'hui : Nguila), il se trouvait sur le chemin de la région du lac Tchad, où le capitaine Curt Morgen (1858-1928, à partir de 1904 : von Morgen) entreprit en 1890 une mission de reconnaissance via Tibati. Selon ses propres dires, il fut alors bien accueilli par le jeune Hamman (ou Mohamman) Lamou, homme cultivé qui lisait et écrivait l'arabe, et soumis au sultan de Yola (Morgen 1893, 269-274).
Avec sa description du sultan, Morgen utilisait bien sûr des schèmes de pensée idéologiques coloniaux relatifs aux populations locales : Il affirmait la prétendue différence culturelle entre les Européens et les Africains et soulignait en outre l'opposition entre les soi-disant "nègres des zones de forêt", auxquels on attribuait un retard physique et spirituel, et les "nègres de la zone soudano-sahélienne", considérés comme physiquement et culturellement plus développés. Sur cette base, une hiérarchie religieuse avait été établie, avec au sommet le christianisme "aux exigences morales élevées", le "mahométisme" au niveau intermédiaire et le paganisme au niveau le plus bas. Stylisant la religion comme un signe de culture et de capacité intellectuelle, Hans Dominik → Bio, 380 (1870-1910) affirmait par exemple que le Noir, en raison de sa faiblesse intellectuelle, penchait davantage vers le "mahométisme" que vers le christianisme (Dominik 1908, 95).
Les attaques de la troupe coloniale dirigée par Oltwig von Kamptz (1857-1921) contre Tibati en 1899 donnèrent lieu à un massacre et à l'un des plus grands pillages de la domination coloniale allemande au Cameroun. Selon les déclarations de Kamptz, le combat a fait "300 morts" parmi la population attaquée (Kamptz 1899, 846). Sur place, la troupe coloniale aurait notamment capturé 38 grandes dents en ivoire (BArch R1001/3346, 157), dont le transport nécessitait 120 porteurs issus en partie des rangs des otages capturés. Avec le produit de la vente de l'ivoire, Kamptz fit aménager la station allemande Yoko (BArch R1001/3346, 155-156). Il exigea en outre des centaines d'autres défenses d´éléphants et du bovin en guise d'indemnité de guerre ou de condition de paix (Kamptz 1899, 846).
Le sultan vaincu fut capturé et emmené sur la côte, où il mourut en prison. Le cas de Tibati n'est pas seulement représentatif de la violence coloniale contre des souverains qui ne voulaient pas se soumettre, mais aussi de l'enlèvement massif d'objets dynastiques et sacrés ainsi que d'objets de pouvoir (Temgoua 1994). Rien que par l'intermédiaire de Kamptz, plus de 150 objets culturels tibati capturés sont arrivés au Übersee-Museum de Brême (Briskorn 2000, 134).
**[p.393]** Le sultanat de Tibati réclame aujourd'hui à la fois la restitution des biens culturels et des réparations étendues → chapitre Assilkinga, 157 et suivants. La dépouille du sultan, toujours introuvable, reste une préoccupation majeure pour la communauté. En octobre 2022, Sa Majesté El

Hadj Hamidou Mohaman Bello (†), alors lamido de Tibati, a visité pour la première fois à Brême les biens de Tibati enlevés vers 1900.

**- Commentaire de l'image :** Le récit d'une réception à la cour de Hamman Lamou dans le récit de voyage de l'officier Curt Morgen, actif depuis 1889 dans la soi-disant troupe de protection du Cameroun, est écrit de telle manière qu'on est tenté de l'interpréter comme une description de l'illustration reproduite ici - mais pas de l'événement réel. Le texte et l'image utilisent des stéréotypes exotisants. Alors que dans le texte, le rapporteur reste invisible, il joue un rôle décisif dans l'image. L'illustrateur Rudolf Hellgrewe (1860-1926) ne le montre que de dos, mais les regards de tous les dignitaires rassemblés dans la tente se tournent vers lui. Seuls le souverain et lui-même sont assis sur des meubles : l'officier allemand dans une chaise élaborée avec accoudoir, le sultan de Tibati sur son lit trône traditionnel aujourd'hui conservé à Brême (inv. n° B13897 → cahier d'images XXXVI). Derrière la façade d'un accueil convivial, l'image renvoie à une lutte pour le pouvoir et la souveraineté. (Bénédicte Savoy)

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

**Musées ayant reçu des objets de Tibati**
316 au total

156 Brême, Musée d'outre-mer
97 Berlin, Musée d'ethnologie
32 Munich, Musée des cinq continents
25 Dresde, Musée d'ethnologie
4 Mannheim,Reiss-Engelhorn-Museen
1 Göttingen, Collection d'ethnologie de l'Université Georg August
1 Stuttgart, Linden-Museum

**[p.394] KELLER, Jakob**

***4 avril 1862, Bofsheim**
**†12 mars 1947, Schriesheim**

**Position :** missionnaire **Autres activités :** Keller a utilisé ses connaissances médicales en tant qu'aide-hospitalier pour mettre en place des soins médicaux dans les stations missionnaires sous sa responsabilité.
**Lieux d'affectation :** Cameroun

**Avant 1882 :** formation de boulanger
**1882/83 :** Service militaire
**1885 :** Entrée à la Mission de Bâle
**1890 :** ordination
**1890-1900 :** Service missionnaire dans les stations missionnaires de Mangamba, Bonaberi et Victoria, Cameroun
**1902 :** Voyage de reconnaissance dans les prairies camerounaises
**1902-1907 :** Service missionnaire à la station missionnaire de Bombe et Bali, Cameroun
**1907-1909 :** Congé dans la patrie
**1909-1914 :** Service missionnaire à la station missionnaire de Bali et direction des efforts missionnaires régionaux
**1914 :** retour en Allemagne

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1215

**Note biographique critique**
(Sebastian-Manès Sprute)

Jakob Keller a passé presque toute l'époque coloniale germano-camerounaise dans la colonie de 1890 à 1914 et a joué un rôle déterminant dans la mise en place de la mission bâloise sur place. Parmi les missionnaires, Keller s'est approprié un nombre relativement important de biens culturels qui se retrouvent aujourd'hui dans différentes collections germanophones. Il a agi tout à fait dans le sens de l'idée contemporaine d'une "guerre missionnaire". (Briskorn 2000, 131), dans laquelle la mission était considérée comme une "guerre sans armes" et où les objets religieux pouvaient justement revêtir le caractère de trophées de guerre pour les missionnaires (Briskorn 2000 : 132). Ainsi, on trouve par exemple dans les archives de la Mission de Bâle une photographie de Keller, accompagnée au dos du commentaire suivant : "Victoire de la mission Abo - Cameroun du 10 déc. 1897" (Briskorn 2000, 132). Et dans un rapport publié par Keller sur cette même "mission Abo", il écrit : "'Et brise l'empire de Satan avec force. Comme un détachement de cavalerie fond sur l'ennemi en pleine tempête, ainsi nous [...] sommes tombés sur les idoles [...] et nous en avons fait des prisonniers". (Keller 1898, 6). Dans leur volonté de purification religieuse, marquée par l'éthique protestante du travail, les missionnaires ressemblaient en fin de compte aux officiers de la soi-disant troupe de protection impériale, marqués par la discipline militaire prussienne, qui détruisaient des communautés indigènes entières avec une arrogance autoritaire et rigoureuse comparable.
Pour lui-même, Keller préférait les objets de prestige des élites locales (cf. Bozsa 2019, 42 et s.). En revanche, les trophées de sa guerre religieuse contre les coutumes païennes du Cameroun ne se trouvaient pas dans sa propriété privée, dont il ne vendit une partie qu'en 1935 au Übersee-Museum de Brême pour 1000 Reichsmark (Briskorn 2000, 246).
Keller fut responsable de l'un des plus vastes raids missionnaires de l'histoire coloniale germano-camerounaise, dont on peut encore trouver des preuves aujourd'hui. Au cours de ce que le commerçant Gustav Conrau (1865-1899) a appelé un "iconoclasme" (Conrau 1899 cité par Schlothauer 2015, 269), Keller a pu, en trois jours en 1897, voler de nombreux objets rituels des communautés spirituelles locales "Losango" dans dix petits et grands villages de la région d'Abo, avec l'aide d'une partie de la population christianisée. Convaincu que les "Losango" incarnaient de manière

déterminante le paganisme, Keller a fait "prisonniers" **[p.395],** rien que le premier jour, dans quatre villages : "24 idoles anthropomorphes, trois masques de buffle, un masque d'éléphant, un masque de léopard, deux raphia Ekongolo, un costume Tambimbe, plusieurs tambours, des bâtons, etc" (Keller 1898, 6). Lui et ses assistants christianisés n'y allaient pas avec le dos de la cuillère et s'empressaient de "devancer les gens pour qu'ils ne cachent pas leurs masques, etc. Soutenus par les habitants de la ville, ils [les assistants christianisés] enfonçaient ici et là la porte d'une hutte et en sortaient : des bonnets de plumes, des costumes de raphia, des idoles hideuses ressemblant à des hommes, des tambours, des buffles, des masques d'éléphants et de léopards, ainsi que de nombreuses autres choses, parfois abominables (Keller 1898, 4).
Outre ce qui a été confisqué par les missionnaires ce jour-là, les deux jours suivants et la période qui a suivi, une quantité importante, mais non quantifiable, de patrimoine culturel camerounais a également été brûlée et détruite. Les missionnaires en étaient en partie responsables, mais de nombreux objets ont également été détruits par des vols commis par une partie de la population indigène plus ou moins christianisée. "Il n'y avait plus de résistance", comme l'a formulé Keller (Keller 1898, 7).
Keller ne mentionne pas le fait que tout cela n'a été possible qu'à la suite de l'établissement d'une tyrannie coloniale et d'un processus missionnaire de longue haleine, ainsi que de la perte d'autorité des élites dirigeantes traditionnelles qui y est liée. En fin de compte, ce n'est pas la mission et son mandat qui ont été décisifs pour la restitution des biens culturels, mais plutôt la crainte de représailles de la part du gouvernement colonial allemand qui soutenait les missionnaires. C'est notamment Keller lui-même qui, dans son récit, fait résumer à un indigène que son pouvoir est absolu et égal à celui du gouverneur : "Les Européens, le gouverneur est arrivé et [...] [nous, les indigènes] n'avons [...] plus rien à dire. Chaque Blanc est un gouverneur. Si maintenant l'Européen présent [...] dit : 'Les Losango sont abolis', c'est ainsi, et l'affaire est conclue !" (Keller 1898, 4). Au vu des atrocités déjà commises par le pouvoir colonial allemand à l'encontre d'autres groupes de population locaux, il n'est pas étonnant que les membres de la mission, qui coopéraient étroitement avec l'administration coloniale, aient été l'objet d'une grande révérence. D'autres livraisons importantes d'objets rituels expropriés par Keller au Museum der Kulturen Basel ont eu lieu en 1898 de la région de Mangamba et en 1911 à nouveau de la région d'Abo (extrait DB MKB Basel, 20.6.2022).

**- Commentaire sur l'image :** Cette photographie, probablement prise peu avant 1935, montre Jakob Keller environ 20 ans après son retour du Cameroun. Le papier peint et la porte à caissons indiquent un intérieur allemand. Keller est vêtu d'une robe et d'un bonnet pointu, réservés aux dignitaires de la seigneurie de Bali-Nyonga au Cameroun. Il tient une pipe dans la main gauche et une peau de léopard est drapée sur son bras droit. Avec environ 70 autres objets, le missionnaire a vendu les deux objets en 1935 au musée ethnographique de Brême **[p.396]** (aujourd'hui Übersee-Museum). L'habit et le bonnet y habillèrent, probablement à partir de 1937, un mannequin noir grandeur nature aux traits féroces, exposé dans une vitrine de verre ; entre ses pieds, un panneau du musée donnait l'information absurde "chef de Bali". La photo de la cave déguisée et de la vitrine a été publiée par Bettina von Briskorn (Briskorn 2000, Cover et 4). La chercheuse en provenance Isabelle Bozsa suppose que Keller s'était fait confectionner le vêtement au Cameroun en souvenir (Bozsa unv. Mss. : 2). (Bénédicte Savoy)

**Musées ayant reçu des objets**
92 Total identifié
70 Brême, Übersee-Museum
53 Bâle, Museum der Kulturen
21 Nuremberg, Naturhistorisches Museum
1 Berlin, Ethnologisches Museum

Ce document ne doit pas être le seul. Il complète l'original en langue allemande : https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

**[p.397] KUM'A MBAPE BELE ba DOOH, alias LOCK PRISO**

***vers 1846, lieu inconnu**
**†1916, Bonabéri près de Douala**

**Position :** souverain de Hickory Town (aujourd'hui Bonabéri)

**Autres activités :** Résistant
**Lieu d'activité :** Bonabéri, Douala

**Note biographique critique**
(Richard Tsogang Fossi)

"Pull that flag down... no man buy we... german trouble us plenty and want to give us plenty dash we tell them no... leave us free and not make us plenty trouble. Gez. Lock Priso Bell" (Lock Priso, cité par Buchner 1914, 121 et suiv.). Le 28 août 1884, Kum'a Mbape et douze autres dignitaires de Hickory Town (aujourd'hui Bonabéri) protestèrent avec force par écrit contre le fait que le consul général pour l'Afrique de l'Ouest, Gustav Nachtigal (1834-1885), avait hissé le drapeau allemand sur leur territoire à la rive droite du fleuve Wouri, pour y marquer l'acquisition d'une colonie au nom du Reich. Son surnom de "Lock" ("chance" en anglais) viendrait du fait que ses ennemis n'ont pas réussi à éliminer Kum'a Mbape (Koum 2022).

Bonabéri est le lieu d'origine de la grande famille Bell Bele ba Dooh, qui régnait sur le plateau de Joss, sur la rive gauche du fleuve Wuri. L'un des fils Dooh, Bebe Bell (1839-1897), y régna en tant que King Bell, tandis que son frère, Mbape Bell, resta à Bonabéri en tant que souverain et devint le père de Kum'a Mbape alias Lock Priso. Le rôle déterminant de Kum'a Mbape en tant que résistant de la première heure contre la domination coloniale allemande n'a pas seulement fait l'objet de recherches historiques (Eckert 1991 ; Zeller 2007), mais a également acquis un statut de légende dans différents médias au cours des dernières décennies, notamment avec la participation de ses descendants (Ndumbe 1970 ; Oyono 2001 ; Meyomesse 2019 ; Bekolo 2017). Dans ses mémoires, Max Buchner (1846-1921), qui accompagnait Nachtigal et qui fut commissaire provisoire de l'empereur Guillaume Ier au Cameroun, avait déjà dressé une sorte de monument à sa position éminente parmi les dignitaires locaux : "Lock Priso von Hickorytown, headman rebelle du King Bell, de son temps notre principal ennemi et dès le début le principal adversaire de notre prise de possession [...]". (Buchner 1887, 51)

La résistance de Kum'a Mbape ne s'est nullement limitée à la protestation écrite citée au début, que Manga Ndumbe Bell (1851-1908), le roi Akwa, Mpundo Akwa, Rudolf Duala Manga Bell (1873-1914) et d'autres devaient poursuivre. Au contraire, il avait très tôt démasqué comme étant des pots-de-vin les "cadeaux" que des commerçants allemands avaient fait distribuer à l'instigation d'Adolf Woermann (1847-1911) afin d'inciter les souverains duala à signer un soi-disant traité de protection. Lorsqu'il s'avéra que sa note de protestation restait sans effet, il lança la phase de résistance armée à partir de décembre 1884. Cela a conduit à la première guerre coloniale allemande le 22 décembre (Eckert 1991, 121-125).

**[p. 398]** C'est Buchner qui demanda des canonnières de la marine allemande, sous la direction de l'amiral Eduard von Knorr (1840-1920), pour combattre Lock Priso et ses alliés. Les Allemands trouvèrent toutefois du soutien, entre autres, auprès de King Bell, qui participa activement au pillage puis à l'incendie de la propriété de Kum'a Mbape (Eisenhofer 2017, 201). Les entrées du journal du 22 décembre 1884, troublantes dans la perspective actuelle, montrent à quel point Buchner était désireux de s'emparer des biens culturels sans les abîmer le moins du monde : "La maison de Lock Priso est démolie, un tableau pittoresque émouvant. Nous y mettons le feu. Mais j'ai demandé à pouvoir fouiller auparavant les différentes maisons pour y découvrir des curiosités ethnographiques". (Buchner 1914, 194) Parmi les objets dérobés se trouvait, comme on le sait, l'insigne du pouvoir de

Ce document ne doit pas être lu seul, il complète l'original en langue allemande : https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

Kum'a Mbape, le tangué (Munich, Museum Fünf Kontinente, n° inv. 7087 → cahier d'images LIV), dont la restitution est réclamée depuis les années 1990 (→ chapitre Prince Kum'a Ndumbe III, 341 et suiv. ; Splettstößer 2019, 189-234). Dans le livre d'entrée du musée, qui ne contient par ailleurs que des mentions succinctes, la pièce a reçu une note plus longue : " Proue de bateau. Grande sculpture peinte multicolore taillée dans une pièce qui ornait autrefois le bec de bateau d'un canou du chef nègre Lock Priso et qui a été capturée au combat par la marine allemande" (cité d'après Splettstößer 2019, 196). Comme d'autres proues de navire colorées et richement sculptées dont les Duala équipaient leurs imposantes pirogues pour certaines cérémonies, le tangué fait partie des quelque 700 numéros d'inventaire qui, avec l'indication de provenance "Duala", sont entreposés depuis plus d'un siècle dans les musées allemands.

**- Commentaire de l'image :** Les représentations de Lock Priso sont rares ; celle-ci semble même être la seule qui nous soit parvenue jusqu'à aujourd'hui. Il s'agit de la prise de vue photographiée d'un portrait photographique ovale (→ voir à ce sujet le commentaire de l'image Buchner p. 375) et montre le souverain déjà âgé, en contact depuis des décennies avec le commerce européen sur la côte du Cameroun, en costume européen avec col blanc et nœud papillon. Sous le médaillon, créé à l'origine à des fins de représentation, une main ultérieure a inscrit à l'encre bleue comme aide-mémoire : Kum Mbape. Cette épreuve se trouve aujourd'hui en possession de l'un des petits-fils de Lock Priso, le prince Kum'a Ndumbe III à Bonabéri/Douala. (Bénédicte Savoy)

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

**Musées ayant reçu des objets de Duala**
**700 Total identifié**
111 Stuttgart, Linden-Museum : Musée national d'ethnologie
96 Leipzig, Musées du Grassi/Musée d'ethnologie
84 Dresde, Musée national d'ethnologie
82 Berlin, Musée d'ethnologie
71 Munich, Musée des Cinq Continents
40 Fribourg-en-Brisgau, Musée de la nature et de l'homme
36 Hambourg, Museum am Rothenbaum - Cultures et arts du monde
34 Brême, Musée d'outre-mer
30 Hanovre, Niedersächsiches Landesmuseum
19 Francfort-sur-le-Main, Weltkulturen Museum
18 Göttingen, collection ethnologique de l'université Georg August
15 Lübeck, Collection d'ethnologie
12 Cologne, Rautenstrauch-Joest-Museum - Cultures du monde
6 Hildesheim, Musée des Romains et de Pélican
6 Kassel, paysage muséal de Hesse-Kassel
6 Mayence, Collection d'études ethnographiques de l'Université Johannes-Gutenberg
6 Tübingen, Collection d'ethnologie de l'Université Eberhard Karl
5 Detmold, Musée régional de Lippe
4 Offenburg, Musée de la maison des chevaliers
3 Heidelberg, Musée d'ethnologie de la fondation J. u. E. von Portheim
3 Wilhelmshafen, Musée de la côte
3 Witzenhausen, Musée d'ethnographie - Cultures du monde
2 Braunschweig, Städtisches Museum
2 Göttingen, collection ethnologique de l'université Georg August
2 Mannheim, musées Reiss-Engelhorn
2 Uslar, musée d'Uslar
1 Berlin, Brücke-Museum
1 Munich, Deutsches Museum
1 Munich, Musée des cinq continents

## [P.400] KUVA LIKENYE

***entre 1805 et 1815, Buea**
**†1895, Buea**

**Position :** roi des Bakweri **Autres activités :** Résistant
**Lieu d'activité :** Buea sur le mont Cameroun

**1891 :** résistance à la première attaque de la troupe coloniale dirigée par le capitaine Karl Freiherr von Gravenreuth
**1894 :** Résistance à une autre attaque militaire sous le commandement du capitaine Max von Stetten

Ce document ne doit pas être lu seul et complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/artbiblioteca.1210

**Note biographique critique**
(Richard Tsogang Fossi)

Kuva Likenye, le roi des Bakweri, est considéré depuis quelques années, surtout à Buea et dans ses environs, comme une icône de la résistance, car il s'est opposé à plusieurs reprises dans les années 1890 à l'avancée des troupes coloniales allemandes et à leurs attaques militaires (Tande 2009). Des films documentaires et de fiction plus récents, la littérature et la peinture ont largement contribué à son statut actuel de héros (Ngwane 2008).
"Dschagga", le violent, comme l'appelaient ses partisans, rencontra dès la fin de l'année 1886 Jesko von Puttkamer → Bio, 422 (1855-1917), nommé chancelier dans la colonie, lorsque celui-ci entreprit une soi-disant expédition à Buea et au mont Cameroun (Ardener 1996, 67-69), et peu après, en janvier 1887, Eugen Zintgraff (1858-1897), qui passa quelques jours chez les Bakweri sur son chemin de Victoria à Kumba. Puttkamer était bien conscient qu´il avait rencontré l'un des hommes les plus respectés de la région (ibid., 67). Zintgraff se souvenait également de l'apparence de Kuva Likenye - il portait "de manière frappante sa barbe tressée en trois nattes" - dans les notes qu'il prit plus tard sur sa tentative de pénétration dans le nord de la région pour le compte du ministère des Affaires étrangères (Zintgraff 1895, 33).
La volonté des colonisateurs allemands d'obtenir le pouvoir sur un territoire plus vaste et d'augmenter ainsi leurs profits a rapidement changé leur attitude envers les dirigeants locaux comme Kuva Likenye. Chaque prétexte pour agir contre de prétendus "rebelles" et "ennemis" comme lui a été utilisé pour pouvoir continuer à voler des terres et ainsi contrôler l'économie de plantation et le commerce, comme le montrent les mémoires de Puttkamer de 1912 : "Les gens de Buea sont en révolte contre le gouvernorat, aucun Européen ne peut pénétrer dans la montagne sans être contesté, le commerce et les affaires sont par conséquent à l'agonie ; et tout cela directement aux portes du gouvernorat, après dix ans de domination allemande ! " (Puttkamer 1912, 22). La première attaque en novembre 1891, menée par le capitaine Karl von Gravenreuth (1858-1891) et le lieutenant Max von Stetten (1860-1925), fut contrecarrée avec succès par Kuva Likenye, qui avait réuni une suite de 400 hommes, si bien que la prise de Buéa fut déjouée. Trois ans plus tard, vers la fin de l'année 1894, une troupe équipée d'armes plus lourdes et dirigée par Stetten et Hans Dominik (1870-1910) entreprit une nouvelle campagne de guerre contre les Bakweri et leur souverain, désormais considéré comme affaibli dans ses propres rangs, qui fut mis en déroute (Ardener 1996, 107-114). Trahi par un compatriote capturé, il fut finalement victime "de la fatigue de l'errance" (Dominik 1901, 107). **[p. 401]** Kuva Likenye n'avait donc pas été tué par les armes allemandes. Son corps fut ramené par des partisans à Buea, où il fut enterré en héros (Ardener 1996, 113).
Les attaques militaires des troupes coloniales contre les Bakweri n'avaient pas seulement entraîné des vols de terres et de bétail et des travaux forcés (Dominik 1901, 107-110). Les Bakweri ont également perdu de nombreux biens culturels au profit des musées allemands. Bien que ces biens ne datent pas tous de la période des expéditions punitives et qu'il n'y ait donc pas de lien direct avec le souverain Kuva Likenye, l'assujettissement des Bakweri a ouvert la voie à la poursuite de la spoliation des biens culturels dans une situation de rapports de force inégaux.

**- Commentaire sur l'image : En l'**état actuel des connaissances, les images de Kuva Likenye ne sont pas parvenues jusqu'à nous. Dibussi Tande, qui a été consultant pour le documentaire Kuva Likenye en 2008, écrit à propos de l'iconographie du film : "Bien que les puristes critiqueront l'absence d'images d'archives des guerres bakweri-allemandes ou d'images de Kuva Likenye (de telles images n'existent pas), cela est largement compensé [dans le film] par l'utilisation d'animations et d'images d'archives de la période coloniale allemande" (Tande 2008). (Bénédicte Savoy)

**Musées ayant reçu des objets de la Bakweri**
249 Total identifié
63 Dresde, Musée national d'ethnologie
61 Stuttgart, Linden-Museum : Musée national d'ethnologie
51 Berlin, Musée d'ethnologie
24 Munich, Musée des cinq continents
10 Leipzig, Musées du Grassi/Musée d'ethnologie
10 Lübeck, Collection d'ethnologie
4 Cologne, Rautenstrauch-Joest-Museum - Kulturen der Welt
3 Mayence, Collection d'études ethnographiques de l'Université Johannes-Gutenberg
1 Mannheim, Musées Reiss-Engelhorn

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

**[p.402] DIRIGEANTS MAKA ET OMVANG** (Biographie du groupe)

**Position :** rois dans la région de Doumé
**Autres activités :** Résistant
**Lieu d'activité :** Cameroun central

**Note biographique critique**
(Richard Tsogang Fossi)

Ce document ne doit pas être le seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

En 1910, le pouvoir colonial allemand a condamné à mort dix dirigeants du sud-est de la colonie et les a exécutés dans la ville de Doumé, persuadé qu'il s'agissait de membres des communautés Maka, considérées comme insoumises et combattues depuis un certain temps déjà. Selon un article paru dans le journal colonial allemand, ils s'appelaient Aulemakong, Ekongamgamba, Ngelemendouka, Okang, Bobela, Ngom, Nangabitun, Sef, Gule-Ngamba et Kongo, qui était désigné comme « garde d´un chef » (Anonyme 1910, 927). Certains noms ont été traduits en allemand en s´'écartant des dénominations locales, il s'agissait entre autres d'Aulemaku, Bobele, Ngoen, Bonanga et Nkal Mentsouga. Ce dernier n'était pas un représentant des Maka, mais le souverain des Omvang, qui étaient en état de guerre permanent avec certains peuples Maka (Koufan Menkéné/Mbeng Dang 2011, 323-336).

Le prétexte des exécutions était l'assassinat d'un commerçant de Dresde, Arno Bretschneider, de la société John Holt de Liverpool (BArch R 175-I/92, fol. 45-48). Selon les communiqués officiels de la presse coloniale, qui s'appuyaient sur un rapport de Hans Dominik → Bio, 380 (1870-1910), l'enquête a révélé que Bretschneider "ne s'était rendu coupable d'aucune agression contre les indigènes". Néanmoins, il avait été mis en garde avec insistance avant de pénétrer sur le territoire du Nord-Maka (Anonyme 1910, 927). Alors que Dominik avait d'abord supposé qu'il s'agissait d'un "acte de violence d'importance locale", il s'est avéré que l'assassinat faisait partie d'une "insurrection préparée de longue date". Il n'était pas exclu que des erreurs commises par l'administration du district lors de la mise en valeur du nouveau territoire soient responsables de la tentative d'expulsion et de l´assassinat des Européens (ibid.). L'insurrection et le meurtre ont été l'occasion de dévaster la région par une guerre d'asservissement ou de revanche et de tuer rapidement de nombreuses personnes, dont les dirigeants cités.

Après l'évaluation des dossiers aux Archives nationales à Yaoundé, le cas était toutefois différent : aucune révolte n'avait été à l'origine de l'assassinat de Bretschneider dans le village de Salé, qui était dirigé par l'un des fils de Nkal Mentsouga. Il aurait plutôt triché dans le commerce (Koufan Menkéné/Mbeng Dang 2011, 334). De plus, Bretschneider représentait probablement une menace du point de vue des Maka. Comme tant d'autres colons européens, il était à la recherche de travailleurs dont on avait un besoin urgent pour les plantations ainsi que pour la construction de routes et de voies ferrées. Le recrutement de main-d'œuvre et les mauvaises conditions de travail étaient assimilés par les populations concernées à des prises d'otages, **[p.403]** aux travaux forcés, à la torture, à la mort et l´'exil. Les travailleurs recrutés ne sont souvent jamais retournés dans leur territoire d´origine. Les réactions de rejet n'étaient donc pas l'apanage des Maka, mais concernaient par exemple aussi les Bangwa de Fontem, où Gustav Conrau avait trouvé la mort en 1899 (Schlothauer 2015, 22 sq.), ou la région de Yaoundé, où un planteur nommé Voss était mort en 1907 lors d'un recrutement pour la plantation Bimbia (Anonyme 1907a, 624). A l'occasion de tels cas, le pouvoir colonial n'hésitait pas à déclarer sans hésiter que les dirigeants étaient de cruels cannibales (Koufan Menkéné/Mbeng Dang 2011, 332). De tels clichés sont devenus partie intégrante de la rhétorique coloniale, justifiant des mesures de représailles telles que les exécutions sommaires, les incendies de villages ou les destructions des champs vivriers.

Parallèlement, le pouvoir colonial allemand a profité de ces actions guerrières pour s'approprier des restes humains et des biens culturels. En 1910, Dominik fit parvenir des crânes Maka à l'Institut

d'anatomie de Fribourg-en-Brisgau (Dominik 1908). Le 21 septembre 1936, le marchand d'ethnographies hambourgeois Julius Konietzko (1886-1952) avait vendu pour 70 Mark au Übersee-Museum de Brême au moins un crâne de Maka exécuté en 1910, auquel le Musée d´Outre-mer [Übersee-Museum] de Brême avait attribué le numéro d'inventaire 4877, (Fründt 2011, 63 sq.). Les communautés maka ont également perdu de nombreux biens culturels ; rien qu'au Linden-Museum de Stuttgart, on trouve environ 620 entrées pertinentes. Le Grassi Museum für Völkerkunde de Leipzig et le Übersee-Museum de Brême présentent également une forte concentration de patrimoine culturel maka.

**Musées approvisionnés en objets Maka**

1203 Total identifié
620 Stuttgart, Linden-Museum : Musée national d'ethnologie
266 Leipzig, Musée Grassi d'ethnologie
193 Brême, Übersee-Museum
34 Berlin, Musée d'ethnologie
31 Munich, Musée des cinq continents
16 Hambourg, Museum am Rothenbaum - Cultures et arts du monde
12 Lübeck, Collection d'ethnologie
9 Mayence, Collection d'études ethnographiques de l'Université Johannes Gutenberg
5 Dresde, Musée national d'ethnologie
4 Cologne, Rautenstrauch-Joest-Museum - Cultures du monde
3 Cobourg, Musée d'histoire naturelle
3 Francfort-sur-le-Main, Weltkulturen Museum
2 Tübingen, Eberhard Karls Universität - Collection d'ethnologie
1 Mannheim, Reiss-Engelhorn-Museen
1 Hanovre, Niedersächsiches Landesmuseum

Ce document ne doit pas être le seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

**[p.404] MAYESSE (King), BIANG Bwô Mbumbô**

***1833, Bôdua/Mbeka'a sur le Lobe †7 mai 1893, Grand-Batanga**

**Position :** chef d'armée des Mabi
**Autres activités :** Résistant
**Lieu d'activité :** Sud-Cameroun, Département de l'Océan

**1891-1893 :** résistance armée contre la domination coloniale allemande
**1893 :** Défaite cuisante contre l'expédition Mabea menée par la soi-disant "Polizeitruppe" sous la direction de l'assesseur de tribunal Alwin K. Wehlan (15-31 mars 1893).
**Avril 1893 :** mort par pendaison

Ce document ne doit pas être lu seul, incomplet d'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/artdistoric.um.1219

**Note biographique critique**
(Sebastian-Manès Sprute)

Biang Bwô Mbumbô, alias le roi Mayesse, est considéré comme une idole nationale dans la tradition orale des Mabi du Sud-Cameroun, avec Biwèe Nagya, alias le roi Massili, et Nagyang Kwamba, alias le roi Benga. En tant que chef des Mabi, il a mené l'une des premières luttes de résistance locale contre la domination coloniale allemande (Mboum 2022, 94).
Mbumbô, qui selon la tradition n'était pas d'ascendance royale, était considéré comme un esprit libre et un guerrier à la stature puissante qui, face à l'occupation allemande, s'est érigé en chef de la résistance armée de la population locale (cf. Mboum 2022, 94 ; Hoffmann 2007, vol. 1, 77 et s.). Si les archives n'évoquent que le roi Benga (BArch, Bericht 1893, 21), l'existence de Mbumbô et le rôle prépondérant qu'il a joué dans la résistance des Mabi ont toujours été incontestés pour ces derniers.
L'action de Mbumbô était avant tout dirigée contre les premières tentatives allemandes de pénétrer dans ce qu'on appelle l'arrière-pays du Southern Cameroon et d'imposer un monopole commercial colonial qui privait la population locale de ses moyens de subsistance (Mboum 2022, 91-99). La résistance armée de Mbumbô et de ses compagnons d'armes, commencée en 1891, prit fin en mars 1893 avec l'expédition dite Mabea, sous la responsabilité du vice-gouverneur et chancelier de la colonie de l'époque, Karl Theodor Heinrich Leist (1859-1910), et dirigée par son adjoint, le vice-chancelier Alwin Karl Wehlan (1860- ?) (Herterich 2001, 6 ; Hoffmann 2007, vol. 11, 77 et suiv.).
Les informations sur la guerre extrêmement brutale menée à cette époque par la nouvelle force de police contre les Mabi, mais aussi contre d'autres groupes de population locaux comme les Malimba et les Bakoko (voir Mbome → Bio, 406), sont parvenues à l'opinion publique allemande et ont donné lieu à l'un des premiers scandales coloniaux allemands. En ce qui concerne les soi-disant expéditions punitives menées à l'époque, il a été fait état d'"actes de violence cruels" allant "de la flagellation sanglante à la profanation bestiale de cadavres en passant par des mises à mort arbitraires". Les enfants, les femmes et les personnes âgées n'étaient pas épargnés (Bösch 2009, 267).
Les Allemands n'ont pas réussi à capturer Mbumbô pendant les deux semaines qu'a duré la campagne contre les Mabi. Selon Wehlan, à la suite des combats, les Mabi "livrèrent après plusieurs jours leur ancien souverain, King Benga", qui fut ensuite "livré à la mort par pendaison" (BArch, Bericht Wehlan 1893, 26). Dans la tradition, Mbumbô fut exécuté par les Allemands en même temps que ses deux compagnons d'armes, le roi Massili et le roi Benga (Mboum 2022, 94).
**[p.405]** Dans les conditions de reddition dictées par le vainqueur, Wehlan mit les mots suivants dans la bouche des Mabi : "La guerre avec le Gouvernement impérial a coûté à la population Mabi d'énormes pertes en vies humaines et nous a plongés, par la destruction de tous nos biens, dans une misère si indicible que, pour ne pas périr dans la misère la plus extrême, nous préférons nous soumettre au Gouvernement impérial en grâce et en disgrâce". (BArch, Gouvernement 1893, 27f.)
Quelques rares éléments non détruits des biens des Mabi sont entrés dans les collections du Grassi

Museum für Völkerkunde de Leipzig par l'intermédiaire de Leist et de Valentin Lewonig (né en 1863), le maître d'exercice militaire de la troupe de police alors en cours de constitution.

**- Commentaire sur l'image :** aucune photographie de Biang Bwô Mbumbô n'est connue.

**Musées ayant reçu des objets de la Mabi**
473 Total identifié :
247 Leipzig, Grassi Museum
80 Dresde, Musée national d'ethnologie
68 Berlin, Musée d'ethnologie
27 Stuttgart, Linden-Museum
25 Hanovre, Musée régional de Basse-Saxe
11 Francfort-sur-le-Main, Weltkulturen Museum
8 Cologne, Rautenstrauch-Joest-Museum - Cultures du monde
4 Hambourg, Museum am Rothenbaum - Cultures et arts du monde
2 Tübingen, Eberhard Karls Universität - Collection ethnologique
1 Mayence, Université Johannes Gutenberg - Collection d'études ethnographiques

Ce document ne peut pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

## **[P.406]** MBOME A PEP

***année de naissance inconnue, Edea**
**†27 juin 1895, dans le fleuve Cameroun**

**Position :** roi des Bakoko
**Autres activités :** marchand d'ivoire, résistant
**Lieu d'activité :** Sud du Cameroun (Edea)

**Note biographique critique**
(Richard Tsogang Fossi)

Mbome a Pep - généralement désigné comme "King Bome" ou "Roi" ou "Chef Bome" dans les sources allemandes de l'époque coloniale et françaises sur l'histoire des missions - était un chef des Bakoko, un groupe de population autour d'Edea qui se désigne lui-même comme Adiè. En 1892, le journal colonial allemand rapportait que son village était grand, "tenu très proprement" et comptait "50 à 60 cases". Mbome s'occupait "presque exclusivement du commerce de l'ivoire", ce qui lui permettait d'être "très riche". A l'époque, le journal estimait que les "gens d´Edea, en tant que gens bienveillants et joyeux, sans esprit belliqueux, mais très commerçants, resteraient toujours de bons amis de la station [allemande]" (Volckamer von Kirchensittenbach 1892, 238 et suiv.). Mais à peine trois ans plus tard, l'ambiance avait changé : La soi-disant Schutztruppe au Cameroun a mené en été 1895, malgré une "résistance opiniâtre", une "campagne de guerre réussie" contre les Bakoko qui, selon ses propres dires, "n'a jamais été aussi sérieuse au Cameroun et n'a rarement été menée ailleurs" (BArch R1001/3357, 21f.). Les conséquences furent désastreuses : selon les rapports militaires allemands, "au moins 100 localités" furent incendiées, plusieurs centaines de Bakoko moururent, "en outre, 28 prisonniers, plus de 100 fusils et une quantité importante de bétail" tombèrent entre les mains de la troupe de protection (ibid., 10-12). L'un des prisonniers était Mbome a Pep, accusé de trahison. Il est mort le 27 juin 1895, quelques jours après son arrestation.

Les Archives nationales de Yaoundé conservent un dossier qui contient des documents importants sur cet événement. Il s'intitule "Enquête contre le chef Bome d'Edea pour trahison et sa mort par noyade et évasion pendant le transport à Douala" (FA 1/102, 71-83). Il y est décrit en détail comment le roi, après avoir été capturé, a dû monter sur un bateau qui devait le conduire, sous surveillance policière et militaire, à Douala, qui ne portait pas encore ce nom. Au bout de quelques heures, Mbome a Pep, habituellement "calme" et exceptionnellement "non attaché", saisit une occasion pour sauter par-dessus bord et s'éloigner de ses tortionnaires à la nage. Dans une déclaration militaire, on peut lire à ce sujet : "Il a disparu subitement sans un cri [...]. Malgré des recherches d'un quart d'heure, aucune trace de lui n'a pu être découverte" (ibid., 81-83).

Aujourd'hui encore, cet événement est remémoré par la population bakoko. Les circonstances de la mort de Mbome a Pep sont toutefois considérées ici comme inexpliquées. Des dirigeants bakoko actuels, leurs Majestés Ngwanza Jean de Mbondandick, Nguele de Nzock-Nkong, Miyila Placide de Metounga et Eding Batta Merveille de Mbengue-Edea, se souviennent en outre **[p.407]** que les femmes, les hommes et les enfants étaient affectés aux travaux forcés et battus sous la domination coloniale allemande (entretien Edea 2022). Pour échapper au travail forcé, certains de leurs ancêtres se sont automutilés ou se sont même suicidés.

Aujourd'hui encore, les communautés bakoko sont émues par le fait que les circonstances de la disparition de Mbome a Pep restent incertaines. Mais dans le processus de colonisation, les Allemands n'ont pas seulement torturé et tué, ils ont aussi détruit, volé, confisqué, acheté ou échangé la culture matérielle des Bakoko. Outre le rapatriement des restes de leur souverain de l'époque, ils exigent notamment la restitution des biens culturels sacrés qui étaient utilisés dans les rites religieux locaux. C'est le cas des "objets" des danses rituelles bisoa'a, lemba et baye ou des "objets" sacrés au moyen

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

desquels la société secrète ndjé assurait le lien entre l'ici-bas et l'au-delà. Le ndjee servait en outre d'organe judiciaire à la communauté (Laburthe-Tolra 1985 : 351, 354). Au total, 483 numéros d'inventaire sont aujourd'hui associés aux Bakoko dans les musées allemands. Pour une centaine d'entre eux, Yann LeGall, Elias Aguigah et Jeanne-Ange Wagne → carte, 126 ont pu établir qu'ils avaient été capturés dans le cadre de l'expédition bakoko de 1895, au cours de laquelle Mbome a Pep a perdu la vie.

**- Commentaire sur l'image :** aucune photographie de Mbome a Pep n'est connue.

**Musées approvisionnés en objets des Bakoko**
484 Total identifié
198 Stuttgart, Linden-Museum : Musée national d'ethnologie
146 Berlin, Musée d'ethnologie
48 Leipzig, Musées du Grassi/Musée d'ethnologie
25 Munich, Musée des cinq continents
19 Francfort-sur-le-Main, Musée des cultures du monde
18 Dresde, Musée national d'ethnologie
12 Cologne, Rautenstrauch-Joest-Museum - Cultures du monde
4 Brême, Übersee-Museum
4 Mayence, Collection d'études ethnographiques de l'Université Johannes-Gutenberg
3 Göttingen, Collection d'ethnologie de l'Université Georg August
3 Hanovre, Musée régional de Basse-Saxe
3 Lübeck, Collection d'ethnologie
1 Tübingen, Collection d'ethnologie de l'Université Eberhard Karl

Ce document ne doit pas être vu seul et complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

**[p.408] MÜLLER, Wilhelm**

***7 septembre 1850, Friedrichsthal**
**†12 février 1921, Paderborn**

**Fonction :** commandant de la soi-disant troupe de protection
**Autres activités :** gouverneur adjoint, président de l'association "Kolonialkriegerdank e.V.".
**Lieux d'affectation :** Namibie (ancienne colonie d'Afrique du Sud-Ouest allemande), Cameroun

**1868-1894 :** Formation militaire de major de l'armée de terre
**1870/71 :** engagement dans la guerre franco-allemande
**1895-1902 :** Commandant de la troupe de protection pour le sud-ouest africain allemand
**1902/03 :** Service dans l'armée allemande
**1903-1908 :** Commandant de la troupe de protection pour le Cameroun
**1904 :** Direction de l'expédition de Bakoko (22.1.1904-mi-févr. 1904) Direction de la campagne d'Anyang (5.2.1904-22.8.1904)
**1905 :** Direction de l'expédition de Manenguba (7.1.1905-26.4.1905)
**1906 :** Gouverneur adjoint
**1907 :** Direction de l'expédition Jetsang (18.2.-22.3.1907)
**depuis 1908 :** Président du conseil de surveillance de l'association "Kolonialkriegerdank e.V.".
**1914-1918 :** engagement dans la Première Guerre mondiale

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/artnistericum.1219

**Note biographique critique**
(Sebastian-Manès Sprute)

Franz Ludwig Wilhelm Müller avait déjà fait une longue carrière au sein de la Schutztruppe et avait dû répondre de nombreux crimes de guerre en tant que commandant dans l'ancienne colonie d'Afrique du Sud-Ouest allemande, avant d'être nommé commandant en chef de la Schutztruppe pour le Cameroun en 1903.
Durant son service, qui dura jusqu'en 1908, plusieurs opérations militaires et guerres contre des groupes de population indigènes eurent lieu sous sa responsabilité au Cameroun. En tant que commandant, Müller n'a cependant pas participé lui-même à la plupart des actions militaires dont il était responsable dans la colonie, c'est pourquoi sa direction personnelle n'apparaît que dans le cadre d'expéditions plus importantes (Hoffmann 2007, vol. 2, 8), comme les guerres contre les Anyang, les Bakoko ou les Maka → Bio, 402. Confronté en 1906 par des missionnaires à des abus structurels et à des exactions commises par des soldats de la troupe de protection, un "système de soldats, de vols et de viols" (BArch, Spellenberg 1905, 13), il admet sans ambages "la possibilité de tels incidents", mais impute la responsabilité de telles situations aux "sous-officiers" et "lieutenants" qui lui sont subordonnés : "Ces jeunes messieurs inexpérimentés s'y engagent généralement en toute inconscience, sans bien connaître les circonstances. - Le colonel Müller l'admet également sans difficulté", comme le rapporte le missionnaire Lutz (BArch, Lutz 1906, 31f).
Müller était en outre profondément impliqué dans l'acquisition d'objets de collection dits ethnographiques et représentait un nœud important dans le réseau d'acquisition du directeur du musée Karl Graf von Linden (1838-1910) à Stuttgart (BArch, Müller 14.6.1904, 1f). En tant que commandant en chef stationné la plupart du temps au siège du gouvernement, Müller ne pouvait certes pas, comme il le déplorait dans une lettre à von Linden, se procurer des objets aussi bien que les officiers placés sous ses ordres qui patrouillaient régulièrement sur le territoire de la colonie (BArch, Müller 18.7.1904, 2). Son activité essentiellement stationnaire convenait cependant à son action de multiplicateur des convoitises du responsable de la collection de Stuttgart, puisqu'il était en contact avec toutes les instances militaires et administratives de la colonie dans le cadre du flux d'informations bureaucratiques. La servilité frappante de Müller envers Karl von Linden semble déplacée au vu de son rang de commandant, comme lorsqu'il assure, en réponse aux demandes du

directeur du musée concernant des objets de collection : "Dans la mesure de mes moyens, je ferai tout pour tenir compte de leurs souhaits". (BArch, Müller 14.6.1904 : 1f.)
[p.409] L'activité de Müller en tant que représentant officiel de l'Etat colonial et en tant qu'agent privé des souhaits d'approvisionnement de von Linden ne peuvent être dissociées. L'occupation militaire s'est accompagnée chez lui d'une appropriation violente de biens culturels étrangers, comme le montre l'une de ses lettres au directeur du musée de Stuttgart, dans laquelle il parle de l'exploitation potentielle d'objets de l'expédition dite de la Manenguba (Herterich 2001, 20) : "Je travaille actuellement dans une région tout à fait vierge, à savoir dans la tache blanche au nord-est des montagnes de la Manenguba. Il n'est pas étonnant que les autochtones ne comprennent pas tout de suite ma tâche et c'est pourquoi, ici aussi, on ne peut pas se passer de tirs". (BArch, Müller 24.1.1905, 2).
Il n'hésitait pas non plus à envoyer des crânes humains au musée de Stuttgart (Archiv Linden-Museum, Linden 1905, 1).
Müller fut en premier lieu le garant de l'expropriation par ses subordonnés d'énormes quantités de patrimoine culturel camerounais entre 1903 et 1908, une période de grande soumission militaire et de mise en valeur administrative de ce que l'on appelait l'arrière-pays de la colonie. Il a lui-même livré 16 objets au musée de Stuttgart, dont de nombreuses pièces appartenant à des populations qu'il avait combattues pendant la guerre contre les Anyang en 1904. Pour les mérites militaires acquis au Cameroun du point de vue allemand, il reçut l'ordre de l'Aigle rouge de troisième classe avec ruban, épées et couronne (Kirch 1906, 62).

**- Commentaire de la photo :** Müller est représenté en uniforme de major général et porteur de l'Ordre de l'Aigle rouge de 3e classe avec ruban, épées et couronne. Les portraits d'atelier d'officiers en uniforme gris de la soi-disant troupe impériale de protection en Afrique, avec chapeau (ici à la main), moustache prononcée et boucle de décoration avantageusement éclairée sur la poitrine, se trouvent en grand nombre dans les archives allemandes. Les hommes représentés, pour la plupart âgés d'une cinquantaine d'années, se ressemblent à s'y méprendre - des représentants à l'air souverain d'un militarisme porté par l'État, un type plutôt qu'un individu. Les médailles de Müller alignent les noms des batailles de la guerre franco-allemande de 1870/71 avec le Cameroun et "l'Afrique du Sud-Ouest". Elles ont été mises en vente en 2002 par Jan K. Kube, une maison de vente aux enchères spécialisée dans les armes historiques, le militaria, les décorations et les objets d'histoire contemporaine en Bavière (Kube 2002). (Bénédicte Savoy)

**Musées ayant reçu des objets**
16 Total identifié
16 Stuttgart, Linden-Museum

Ce document ne doit pas être lu sans la note légale originale en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

## [p.411] NGRAŊ II (Gomtsé) & NGRAŊ III (Neyon)

### NGRAŊ II

*Dates de vie inconnues
† vers 1891

**Note biographique critique**
(Richard Tsogang Fossi)

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

Parmi les souverains camerounais, les souverains Vouté de Ndumba, toujours à la recherche d'une extension de leur pouvoir et de leur territoire, ont attiré l'attention et la suspicion des Allemands au cours des premières années de la colonisation. Dans les années 1880 et 1890, ce n'est pas le fondateur de la dynastie, Vouktok ou Voukto (Ngraŋ I), qui a eu à faire aux colonisateurs, mais surtout ses fils Gomtsé (Ngraŋ II) et Neyon (Ngraŋ III). L'influence de ces chefs vouté, qui portaient le titre de Ngila/Nguila ou Ngraŋ, mais qui étaient le plus souvent appelés Ngilla dans la littérature coloniale allemande, s'étendait sur de vastes régions de la plaine de la Sanaga, au nord-ouest de Yaoundé. Selon les acteurs allemands, il s'agissait ici de tracer la frontière entre les régions déjà exploitées et celles qui restaient à conquérir dans la partie nord de la colonie. La participation des souverains au commerce d'esclaves, qui se pratiquait au-delà de l'empire vouté à Yoko et Tibati jusqu'au lac Tchad ou Bagirmi et de là en direction du Soudan ou du Maghreb, suscitait un rejet déterminant (Seige 2003, 92). Les Vouté étaient donc considérés comme des "voleurs d'esclaves" avides et des chasseurs "d'ivoire noir" (Zimmermann 1909, 78). Enfin, ils représentaient un obstacle aux efforts d'expansion allemands, Neyon (Ngraŋ III) ne voulant pas dégager la voie vers les pays adamaoua qui traversait sa zone d'influence.
La soumission de Neyon (Ngraŋ III) était donc une priorité pour le pouvoir colonial. Une campagne menée par Hans Dominik → Bio, 380 (1870-1910) en janvier 1897, qui coûta la vie à de nombreux Vouté et rapporta un riche butin aux assaillants (Künkler 2022, 50-56), fut suivie d'un coup décisif en 1898/99, au cours de l'expédition dite Wute-Adamaua/Vouté-Adamaoua (Herterich 2001, 10 ; Seige 2003, 142, 198 et suivantes ; Temgoua 2014, 56-61). Elle fut menée par quatre compagnies d'environ 80 hommes chacune, une colonne de porteurs de 325 personnes et d'autres membres de l'état-major sous la direction du capitaine Oltwig von Kamptz (1857-1921) (Anonyme 1899 ; Kamptz 1899). Dominik, qui dirigeait la station de Yaoundé au cours de ces années là et qui était commandant de compagnie lors de l'expédition, parla du "jour de la vengeance", "car Ngilla devait savoir qu'il s'agissait maintenant pour lui d'être ou de ne pas être, qu'il ne pouvait plus compter sur le pardon après ses brigandages insolents" (Dominik 1901, 257). La rhétorique de Dominik assimilait ainsi la politique de conquête coloniale à la libération de la population locale d'un esclavagiste obstiné et cruel.
[p.412] Au cours des nombreuses guerres d'asservissement, les Vouté perdirent non seulement des centaines de personnes mais aussi de grandes quantités de biens culturels. Jesko von Puttkamer → Bio, 422 (1855-1917) parla avec enthousiasme d´un "riche butin" (Puttkamer 1912, 92). Fin décembre 1898, Dominik offrit au musée d'ethnologie de Berlin un manteau de guerre du maréchal du sultan Nguila, Gimene (mort en 1898), qu'il avait ôté sur celui-ci apres l´avoir assassiné (Berlin, SMB-ZA, Dominik 1898). Un tel manteau, attribué à Ngilla/Nguila lui-même, est aujourd'hui en possession du Linden-Museum de Stuttgart (inv. n° 017144 → cahier d'images XXIII). Après le combat contre les Vouté en 1899, Dominik énumérait avec fierté son butin de guerre : "douze défenses d´éléphants, des armes de toutes sortes, dont quatre fusils M. 71, des munitions M. 71, des piquets de tente, probablement de la tente de Volckamer, beaucoup de poudre, 15 chevaux et plus de 700 têtes de petit bétail" (Dominik 1901, 264). Les biens culturels capturés chez les Vouté se trouvent aujourd'hui dans au moins 17 musées allemands, par exemple à Berlin, Leipzig ou Stuttgart, lorsqu'ils n'ont pas été

victimes des guerres mondiales. Depuis 2021, Adamou Gomtsé Ndah règne en tant que Ngraŋ XI à Nguila → chapitre Matchinda, 315 et suivants.

**- Commentaire sur l'image :** Selon les experts, il s'agit de la seule représentation connue, peut-être même la seule existante, de Gomtsé (Ngraŋ II) (Seige 2003, 113). Le dessin a été réalisé à la fin du mois de mai 1889, lorsque Hans Tappenbeck a profité pendant environ une semaine de l'hospitalité de ce souverain à l'allure encore juvénile. Le portrait semble avoir été esquissé de très près ; sous le burnous rayé de l'homme assis sur un lit bas, on aperçoit deux pieds dessinés. Par son langage visuel, le portrait situe Gomtsé non pas sur le continent africain au sud du Sahara, mais dans un Orient indéterminé. Dans le texte auquel il sert d'illustration, Gomtsé est également déafricanisé : "Le chef, dont l'apparence rappelle fortement le type d'un juif espagnol, ne fit pas une impression désagréable sur le voyageur". Trois ans après sa première publication, le portrait a de nouveau servi de modèle à une illustration de Rudolf Hellgrewe dans les souvenirs de l'officier Curt von Morgen. (Bénédicte Savoy)

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

**[P.414] NGRAŊ III**

***vers 1865, Ndumba**
**†1899, Ndumba**

**Position :** Ngraŋ (roi) dans le centre de domination Vute de Ndumba
**autres activités** : chef de guerre, résistant
**Lieux d'activité :** Ndumba (all. Ngilla-ville), dans la plaine de la Sanaga, Cameroun central

**env. 1880-év. 1891 :** règne de Gomtsé (Ngraŋ II)
**Mai 1889 :** accueil pacifique de Hans Tappenbeck et de sa troupe, qui est toutefois empêchée par Gomtsé de poursuivre sa marche vers le nord-ouest.
**Décembre 1889-octobre 1890 :** accueil pacifique de l'officier Curt Morgen. Séjour de plusieurs mois de Morgen à Ndumba et fondation par les Allemands d'une station de recherche et d'une station commerciale. Campagne de guerre commune de Gomtsé et Morgen contre le souverain voisin Ngaundere I.
**env. 1891 :** mort de Gomtsé (Ngraŋ II)
**env. 1891 à 1899 :** reprise du pouvoir par le frère de Gomtsé, Neyon (Ngraŋ III)
**Août 1894-août/septembre 1895 :** rencontres de Neyon avec Hans Dominik à Ndumba (aujourd'hui : Nguila).
**janvier 1897 :** combat de résistance avec pertes et fracas contre une expédition militaire menée par Dominik, destruction de Ndumba
**début janvier ( ?) 1899 :** mort de Neyon
**janvier-octobre 1899 :** "Expédition Vute-Adamaua", au cours de laquelle les Vute de la plaine de la Sanaga sont placés sous l'administration coloniale allemande

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

**Objets virtuels dans les musées allemands**
1369 Au total identifiés
630 Stuttgart, Linden-Museum
169 Leipzig, musées du Grassi
122 Berlin, Musée d'ethnologie
116 Munich, Musée des cinq continents
103 Brême, Musée d'outre-mer
60 Detmold, Musée régional de Lippe
58 Dresde, Musée national d'ethnologie
25 Cologne, Rautenstrauch-Joest-Museum - Kulturen der Welt
21 Hambourg, Museum am Rothenbaum
21 Mannheim, musées Reiss-Engelhorn
18 Francfort-sur-le-Main, Weltkulturen Museum
10 Lübeck, Collection d'ethnologie
7 Göttingen, collection ethnologique de l'université Georg August
5 Oldenbourg, Musée régional de la nature et de l'homme
2 Tübingen, collection ethnologique de l'université Eberhard Karl
1 Herrnhut, musée d'ethnologie
1 Munich, Deutsches Museum

**NJAPNDUNKE (Njapdounké)**

***vers 1850 †2**
**juillet 1913, Foumban**

**Position :** régente à Foumban, reine mère
**Lieu d'activité :** Foumban dans l'ouest du Cameroun

**vers 1860-1886 :** souveraine aux côtés du roi Nsa'ngus
**env. 1876 :** naissance de son premier et unique fils Ibrahim Njoya
**env. 1886-1894 :** reine régente
**env. 1894-1913 :** reine-mère

**Note biographique critique**
(Sebastian-Manès Sprute)

Njapndunke, également appelée "nafon" (reine mère) ou "na" ou "ne" et "neh" (mère) par les Bamum (Geary 1988, 81), était la mère de Njoya → Bio, 417 de Bamum. Elle est connue pour avoir défendu les droits au trône de son fils, montant elle-même provisoirement sur le trône après la mort de son mari, le roi Nsa'ngu (1863-1889), et éliminant de nombreux rivaux pour la couronne. Son influence politique, qui dépassait en réalité largement ce rôle, a toutefois suscité des irritations de la part des protagonistes coloniaux (Geary 1988, 16, 81 ; Wild 2002, 109). Dans l'image mythique du royaume du Bamum (Geary 1987, 299-315), Njapndunke a été stylisée comme une opposante conservatrice aux efforts de modernisation allemands (Wild 2002, 109).
Les sources dressent cependant un portrait bien plus nuancé d'une personnalité sûre d'elle et autodéterminée : "If she wants something, one cannot discourage her" (Geary 1988, 83). Njapndunke, dont le nom se lit dans la langue des Bamum comme "njap = mis", "ndun = sur", "nke = eau" (Geary/Njoya 1985, 94), a honoré les traditions des Bamum tout en les transgressant régulièrement. Que ce soit en tant que régente autonome transitoire, qui disposait de domaines personnels, de propriétés et de milliers de subordonnés, en ce qui concerne son statut religieux ou le fait qu'elle n'hésitait pas à participer à la guerre et à faire tuer ses rivaux (Njoya 1952, 75, cité par Geary/Njoya 1985, 90).
Dans l'histoire des Bamum rédigée par son fils, on trouve la caractérisation suivante de Njapndunke : "Pendant la guerre, ne Nzapndunke s'insurgeait comme un homme. Elle parlait si fort qu'un homme qui l'écoutait s'oubliait et avait l'impression d'être une femme devant un homme. Elle avait un grand cœur et était généreuse. Elle aimait parler aux petits et aux grands. Elle riait beaucoup. Elle ne restait jamais chez elle. Du matin au soir, elle parlait avec les gens [...] Nzapndunke avait beaucoup de vêtements et d'autres choses. Elle aimait toutes sortes de fêtes et ne passait pas une journée sans offrir des cadeaux. Tout le monde, même les étrangers, la louait plus que le roi. Elle avait cinq fois plus de personnes que le roi ; ses bienfaits étaient nombreux". (Njoya 1952, 77 cité par Geary/Njoya 1985, 90 et suivantes).
De nombreux objets royaux de Njapndunkes et de son fils sont parvenus en Allemagne (Oberhofer 2009 et 2010). Parmi les 929 objets bamum qui, selon le catalogue général, existaient avant la Seconde Guerre mondiale au Musée ethnologique de Berlin - il n'en reste aujourd'hui que 572, 40 % étant considérés comme disparus - au moins un objet est explicitement associé à la mère de Njoya : un sac à main en raphia tressé que, selon la documentation du musée, Njapndunke a offert à Hans Glauning **[p.415]** → Bio, 386 et qui a été vendu au musée en 1910 comme partie de la succession de Glauning (inv. n° III C 23748) (Oberhofer 2009). L'expédition de recherche de Franz (1875-1945) et Marie-Pauline Thorbecke → Bio, 429 (1882-1971) de 1911 à 1913 a également apporté des objets de Njapndune aux musées Reiss-Engelhorn de Mannheim. Martin Schultz pouvait cependant encore constater en 2014 que le "processus d'inventaire" n'était jusqu'alors "pas complètement terminé". Parmi les "1341 numéros (qui se composent en partie de plusieurs objets individuels, en partie aussi d'éléments d'un même objet)" consignés dans la "liste de transfert", se trouvaient "environ 400 numéros" de Bamum (Schultz 2014, 14). Des informations plus détaillées sur la collection n'ont pas été

publiées, et les jeux de données transmis dans le cadre de ce projet ne contiennent pas non plus toutes les informations existantes du répertoire de transition cité (extrait DB REM Mannheim, 8.12.2021). Comme Schultz l'avait déjà constaté, "les informations existantes [...] n'ont été reprises que partiellement [...] dans les livres d'inventaire de la ville. Une corne à boire ayant appartenu à la mère de Njoya, partiellement recouverte d'une tôle de bronze et décorée d'un motif de toile d'araignée, a été répertoriée dans le registre de la collection comme "corne à boire en corne de buffle, ayant appartenu à 'Na'. Bamum, ancienne, avec bordure en bronze", ce qui n'est rendu que de manière abrégée dans le livre d'inventaire sous la forme "corne à boire avec bronze Bamum" (Schultz 2021, 14 s.).
Schultz (2021, 11) a pu identifier onze numéros qui portaient à l'origine l'indication de provenance "Na", dont une "chaise" (IV Af 4834), deux "pipes à tabac[n]" (IV Af 5075, IV Af 5524), une "chaise en bois" (Af 6260), deux "bouteilles à calebasse" (IV Af 6269, IV Af 6270) ainsi que quatre "bouchons de bouteilles à calebasse" (IV Af 6531, IV Af 7503-05) et une "corne à boire" (IV Af 7397). Cependant, conformément à l'ensemble des données disponibles, seuls huit d'entre eux sont actuellement répertoriés dans les fonds des collections (extrait DB REM Mannheim, 8.12.2021), au mieux parce que le processus d'inventaire n'est toujours pas terminé. Dans les collections du Museum der Kulturen Basel, on trouve en outre une "casquette" (n° inv. III 26292) de Njapndunkes, qui y est parvenue en 1907 par l'intermédiaire du missionnaire Martin Göhring (1871-1959) (Bosza 2019, 46).

**- Commentaire sur l'image :** Cette photo impressionnante montre Njapndunke dans la dernière décennie de sa vie. Comme sur d'autres photographies, la reine mère est assise les jambes écartées et de face face à l'appareil photo, les poings serrés (la gauche comme si elle tenait un sceptre). Des chaussures en cuir bien lacées à l'européenne et un pantalon serré dépassent de sa robe ample ; elle porte un bonnet et ne montre pas ses cheveux. Elle ne sourit pas. La porte encadrée de bambou et le haut seuil à l'arrière-plan font partie de l'architecture royale à Foumban. En renonçant aux attributs habituels des femmes dans le contexte royal, Njapndunke se montre entièrement comme une souveraine consciente de son pouvoir et visiblement aussi de celui des images. Ce portrait a été réalisé vers 1908/09, alors que le **[p.416]** conservateur de musée berlinois Bernhard Ankermann séjournait à Foumban à des fins de collecte et de recherche. Il forme une série avec d'autres portraits de Njapndunkes publiés par Christraud Geary au milieu des années 1980. La difficulté apparente pour les observateurs européens de classer la mère de Njoya en tant qu'homme ou femme a conduit en certains endroits à des dénominations erronées ; ainsi, la reine non reconnue est appelée "chef" au Grassi Museum de Leipzig (SKD, PhMAf 2084). Une fois ces erreurs rectifiées, il sera certainement possible d'identifier à l'avenir d'autres portraits de la femme forte dans les collections des musées photographiques. (Bénédicte Savoy)

**Objets liés à Njapndunke dans les musées**
13 Total identifié
11 Mannheim, musées Reiss-Engelhorn
1 Bâle, Museum der Kulturen
1 Berlin, Musée d'ethnologie

Ce document ne doit pas être le seul, il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

## [p.417] NJOYA (NZUEYA), Ibrahim Mbouombouo

***vers 1876**
**†1933, Yaoundé**

**Fonction :** Fon, Sultan
**Autres activités :** cartographe, inventeur, réformateur
**Lieu d'activité :** Foumban dans l'ouest du Cameroun

**1888 :** Le père de Njoya, Fon Nsa'ngu, est tué lors d'une expédition militaire contre les Nso, qui retiennent sa tête.
**env. 1888-1892 :** la régence est assurée par la mère Njapndunke pour le jeune Njoya
**env. 1892-1896 :** guerre de succession au trône. Njoya devient Fon avec le soutien de la maison souveraine musulmane voisine Banyo. En remerciement, il accepte l'autorité du califat de Sokoto et se convertit à l'islam.
**1906 :** Njoya soutient la troupe coloniale allemande dans la guerre contre les Nso.
**1913 :** Bamum devient administrativement une "résidence" indépendante.
**1915 :** conquête de Bamum par les troupes britanniques
**1916 :** Prise de contrôle du Cameroun allemand par la France, destitution de Njoya, qui continue cependant à résider dans la capitale Foumban.
**1931 :** Exil à Yaoundé

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

**Note biographique critique**
(Sebastian-Manès Sprute)

Le sultan Ibrahim Njoya de Bamum est l'une des personnalités camerounaises les plus connues de l'époque coloniale allemande, et ce jusqu'à une grande partie de l'opinion publique allemande (Geary 1987, 299-315).
Le règne de Njoya a commencé dans les années 1890, après une guerre civile de plusieurs années pour la succession au trône de son père, alors que la domination coloniale allemande avait déjà commencé par l'occupation militaire de groupes de population voisins, mais que les Bamum étaient considérés comme "non découverts" (Hutter 1907, 1f.). Njoya étant devenu l'héritier du trône alors qu'il était encore enfant, sa mère Njapndunke → Bio, 414 le conseilla toute sa vie dans les affaires gouvernementales (Geary 1985, 14).
Lorsqu'en juillet 1902, les premiers représentants de la domination coloniale allemande atteignirent la capitale du sultanat de Foumban (Fumban), Njoya chercha à assurer sa domination en manifestant, comme l'a noté le chef d'expédition allemand Hans Ramsay (1862-1938), "sa soumission volontaire à la domination allemande" (Ramsay 1902, 43). Il reçut une lettre dite de protection, la Chefferie fut placée administrativement sous la direction de la station administrative militaire de Bamenda et le drapeau allemand fut hissé sur Foumban. Njoya était désormais un vassal de l'empereur et avait renoncé à sa souveraineté en tant que souverain indépendant, mais pouvait ainsi continuer à agir de manière largement autonome en tant que chef des Bamum (Altena 2003, 344). En 1906, il a soutenu l'armée allemande dans la guerre contre les Nso. Comme, selon le droit indigène, Njoya n'obtenait sa pleine souveraineté en tant que souverain qu'en possédant la tête de son père, les Allemands firent de la restitution du crâne, à sa demande, une partie des conditions de paix avec les Nso.
Njoya profita également de la confrontation avec la domination coloniale pour réformer une partie de la société bamum. Il a ainsi fait importer des outils pour la transformation des produits agricoles et s'est efforcé, avec l'administration coloniale et la mission, de mettre en place un système scolaire en Bamum. Son esprit d'innovation était considéré comme exceptionnel, allant souvent au-delà de la simple adaptation de nouveaux acquis et les remplissant "dans son esprit de nouveaux contenus de signification" (Altena 2003, 350), dont l'écriture Schümon ou Bamum (Schmitt 1963).
Sa personnalité "éblouissante, géniale et fascinante" (Heller 1985, 10) fit rapidement de Njoya une

icône dans l'Allemagne de l'époque impériale. Les objets de Bamum, et en particulier ceux qui étaient liés à Njoya lui-même, devinrent dès cette époque de précieuses "curiosités de premier ordre" (Puttkamer 1904, 80).
**[p.418] Ce** qui est marquant à cet égard, c'est la chasse des directeurs de musées allemands aux insignes et aux objets prestigieux de la maison royale de Njoya, comme le Mandu Yenu → cahier d'images XLVIII, son trône recouvert de perles (Geary/Njoya 1985), remis en hommage au gouverneur en 1908 à l'occasion de l'anniversaire de l'empereur allemand, ou son grand tambour (Sprute 2018). Même si Njoya n'est généralement pas mentionné comme donateur d'objets dans la documentation muséale elle-même, les fiches transmises permettent néanmoins d'identifier un certain nombre d'objets ayant probablement appartenu à Njoya. Le plus grand ensemble, avec onze numéros, se trouve au Musée ethnologique de Berlin, dont un "tabouret" (III C 19141), deux "dessins à la main" (III C 22405, III C 22406), un "cornet à vent" (III C 25930), un "étendard" (III C 25932), une "bouteille de vin de palme" (III C 25933), Mandu Yenu (III C 33341 a,b → cahier d'images XLVIII), une "épée" avec "fourreau" (III C 33342 a,b → cahier d'images I), une "coiffe de roi" (III C 33343) et un "manche de pipe à tabac" (III Nls 1880). En outre, quatre numéros se trouvent dans les musées Reiss-Engelhorn de Mannheim, dont une "grande pipe à tabac" (IV Af 4887) et trois cloches (IV Af 5001, 5003, 6257), ainsi que deux lettres en Schümon au Linden-Museum de Stuttgart (n° d'inv. F 54452 et F 54453). Mais l'attitude coopérative de Njoya correspond également, au-delà du domaine des objets royaux, à un grand nombre d'objets du Bamum dans les collections allemandes.

**- Commentaire de l'image :** Pas de sultan au regard sévère, pas de roi sur le trône, pas d'homme d'Etat en uniforme - sur cette photographie prise probablement en 1915 à Foumban, on voit Njoya en tant qu'homme privé, un grand-père de 40 ans avec son petit-fils nouveau-né sur les genoux. La mère de l'enfant, la fille de Njoya, Nji Mongu Ngutane, n'est pas visible dans le cadrage. Vers 1900, les photographies d'hommes avec des nouveau-nés étaient rares, et pas seulement dans le contexte africain. Cette image, qui - comme beaucoup d'autres photographies de Foumban - a été prise pendant la période coloniale allemande par la missionnaire Anna Wuhrmann → Bio, 434, est donc d'autant plus impressionnante. Elles se trouvent aujourd'hui sous forme de lot dans les archives numériques de la mission de Bâle ; la photo reproduite ici y porte le titre original : "Njoya en grand-père heureux". (Bénédicte Savoy)

**Objets liés à Njoya dans les musées**
17 Total identifié
11 Berlin, Musée d'ethnologie
4 Mannheim, musées Reiss-Engelhorn
2 Stuttgart, Linden-Museum

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

**[P.420] PAVEL, Kurt (de)**

***19 mai 1851, Tcheschen près de Wołów dans l'actuelle Pologne**
**†17 janvier 1933, Berlin**

**Fonction :** militaire
**Autres activités :** Commandant de la soi-disant force de protection pour le Cameroun
**Lieu d'affectation :** Cameroun

**1868-1900 :** Promotion de Pavel à plusieurs grades, d'enseigne à lieutenant-colonel.
**1901-1903 :** commandant de la troupe de protection pour le Cameroun
**13-25.11.1901 :** Campagne contre les Bangwa avec deux compagnies de 150 hommes chacune.
**30.11.1901-29.12.1902 :** Campagne contre les Bangwa, Bafut et Mankon
**Janvier à avril 1902 :** Marche vers le lac Tchad et retour vers la côte avec, à l'origine, cinq officiers, 150 soldats et 600 porteurs. Nombreuses actions de combat.
**15.1.1902 :** contact avec Sehm II Fon des Nso.
**1903-1910 :** Poursuite de la carrière militaire à Berlin, promotion au rang de lieutenant-général.
**1913 :** Ancienneté dans la noblesse prussienne.
**1914-1916 :** engagement dans la Première Guerre mondiale sur le front occidental

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/artdigoriaum.1219

**Note biographique critique**
(Richard Tsogang Fossi)

Kurt Pavel a succédé au capitaine Oltwig von Kamptz (1857-1921) en tant que commandant de la soi-disant troupe de protection du Cameroun. Quelques mois après son arrivée dans la colonie en juillet 1901, il devait combattre et soumettre les Bangwa, les Bafut et les Mankon. En effet, les Bangwa étaient tenus pour responsables de la mort de Gustav Conrau (1865-1899), collecteur d´objets d´art sur commande, agent d'entreprise et recruteur de travailleurs, tandis que les Bafut et les Bandeng ou Mankon étaient, selon le gouvernement colonial, "en révolte ouverte" (Puttkamer 1912, 241). Rétrospectivement, l'ancien gouverneur Jesko von Puttkamer → Bio, 422 (1855-1917) a rapporté à propos des troupes mises en place qu'elles avaient constitué la "force la plus puissante" qu'il ait jamais pu "envoyer à l'intérieur" (ibid., 240).
L'action de Pavel contre les populations locales au Cameroun était extrêmement brutale, comme en témoigne son rapport de 1902, souvent cité et reproduit sur plusieurs éditions dans le Deutsches Kolonialblatt : "Arrivé à midi [le 10 décembre 1901] devant Bafut et entré en liaison avec la 3e compagnie, j'ai développé le combat, fait bombarder le village avec le canon de montagne et les mitrailleuses, puis pris d'assaut Bafut avec les deux premières compagnies par le sud-ouest, avec la 3e compagnie par l'ouest". (Pavel 1902, 92) Sa campagne coûta 56 morts aux Bangwa, plus de mille aux Bafut et plus de 200 aux Bandeng, sans compter la destruction de champs agricoles et l'incendie de maisons (BArch R1001/3350). Il a fait prendre en otage des centaines de femmes, d'hommes et d'enfants afin de les utiliser comme moyen de pression dans les négociations de paix ; il a également exigé à cette fin des travailleurs forcés et de l'ivoire (Pavel 1902, 162 et s.). Le fait qu'il se soit emparé de biens culturels et d'autres butins à grande échelle au cours des attaques militaires et qu'il en ait mis quelques-uns en sécurité pour lui-même et les officiers qui l'accompagnaient au lieu de les transférer aux musées de Berlin, comme le prévoyait l'arrêté du Conseil fédéral de 1889, plusieurs fois étendu depuis, était connu des milieux militaires et avait même été réprimandé, par exemple par Puttkamer à l'occasion de l'expédition de Pavel au Lac Tchad (BArch R1001/3350 ; Puttkamer 1902 ; Rippe 2022, 117). La figure symbolique des Nso, Ngonnso (EM Berlin, III C 15017 → cahier d'images III), réclamée depuis des décennies et arrivée à Berlin en 1902 par l'intermédiaire de Pavel (Splettstößer 2019, 288 sq.), a probablement été dérobée par son aide de camp Hans Houben (1871-1942) (BArch R 175-

I/112). En juin 1902, ce dernier a attaqué les Nso, pillé le palais et l'a incendié, alors que Pavel se trouvait dans la région du Lac Tchad.
Dans les inventaires des musées, le nom de Pavel ne peut finalement être associé qu'à onze objets culturels provenant du Cameroun. Il est possible **[p.421]** que certains des objets qu'il a capturés soient restés dans sa famille ou aient été vendus sur le marché de l'art.

**- Commentaire de l'image :** La reproduction floue d'une photographie en noir et blanc de Pavel en tant que général a été publiée sept ans après la fin de la période coloniale allemande en Afrique, avec les portraits en médaillon de six autres commandants de la soi-disant Schutztruppe für Kamerun, dans l'un des nombreux écrits nostalgiques de la colonisation de l'époque de la République de Weimar. Sous les portraits, les noms des officiers ainsi que leur temps de service au Cameroun sont indiqués en caractères verts de style Art nouveau. L'éditeur était l'association des officiers de l'ancienne troupe impériale de protection du Cameroun. La publication était dédiée "aux morts de la Schutztruppe", à des militaires allemands nommément cités ainsi que, globalement, à "1703 soldats de couleur et à de nombreux aides de guerre et porteurs !" Pavel survécut sept ans à la parution du livre. (Bénédicte Savoy)

**Musées ayant reçu des objets**
11 Berlin, Musée d'ethnologie

Ce document ne doit pas être vu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

**[p.422] PUTTKAMER, Jesko (de)**

***2 juillet 1855, Berlin**
**†24 janvier 1917, Berlin-Charlottenburg**

**Poste :** Gouverneur
**Lieux d'affectation :** États-Unis, Cameroun, Togo, Nigeria
**Autres activités :** Études de droit à Strasbourg, Leipzig, Freiburg i.Br., Breslau et Königsberg

**1881 :** Stagiaire
**1883 :** Affectation au Consulat impérial à Chicago
**1884 :** Poursuite de la formation au ministère des Affaires étrangères
**mai 1886 :** chancelier au Cameroun
**juillet 1887 :** commissaire intérimaire pour le Togo
**août 1888 :** consul à Lagos
**1889 : Ministre** impérial du Togo. Commissaire pour le Togo
**1895 :** Ministre impérial du Togo. Commissaire du Cameroun
**1907 :** Retraite
**1917 :** suicide

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1229

**Note biographique critique**
(Richard Tsogang Fossi)

Dans les œuvres littéraires ou les livres d'histoire du Cameroun indépendant, Jesko von Puttkamer est parfois présenté comme un fonctionnaire consciencieux qui a parcouru la colonie pour résoudre les problèmes de la population et contribuer à son "développement" durable (Ikelle-Matiba 1963, 86 ; Owona 1996, 62). Les descriptions quasiment euphoriques de Jean Ikelle-Matiba (1936-1984) et d'Adalbert Owona font toutefois passer au second plan la conquête et l'exploitation brutales des sociétés locales au profit de l'empire, qui ont privé les "indigènes" de leurs droits et les ont réduits à un simple matériau de travail (Michels 2021, 391 et s.).
Von Puttkamer défendait l'idéologie raciste des maîtres blancs ou du Herrenmenschentum. A ses yeux, les races prétendument inférieures n'avaient pas d'autre raison d'exister que d'être au service des maîtres blancs. Face au déclenchement de la Première Guerre mondiale, il affirmait qu'il était "tout à fait indubitable qu'en mettant [...] les races sur un pied d'égalité, le prestige de la race européenne, si nécessaire aux colonies, doit être perdu et qu'ainsi l'économie coloniale européenne [...] subit un dommage irrémédiable" (Puttkamer 1915, 19).
Le gouverneur défendait une politique coloniale dont le fondement était la violence militaire des troupes coloniales (Puttkamer 1912, 68 et suiv.), afin de briser la résistance des souverains locaux et de s'emparer des ressources et, aussi des biens culturels. Ainsi, en 1898, à Douala, il salua avec enthousiasme l´arrivée du bétail que le capitaine Oltwig von Kamptz (1857-1921) avait volé en guerre comme « un bel enrichissement opportun pour nos reserves de viande » (ibid., 102). C'est avec une euphorie similaire qu'il parla d'" un grand bouclier en peau de buffle capturé à Ngilla ", après que Hans Dominik → Bio, 380 (1870-1910) avait combattu Ngraŋ Neyon → Bio, 411 (†1899) en 1897 (ibid., 94).
Il fournissait également lui-même des biens culturels, qu´il qualifiait parfois de « tribut », aux musées, comme une grande pipe et un tabouret brodé de perles qu'il reçut en 1903 du sultan Ibrahim Njoya → Bio, 417 (vers 1876-1933) de Foumban et qu'il envoya au Museum für Völkerkunde de Berlin (III C 19141 Tabouret, Bamum ; III C 20826 a, b Pipe à tabac, Bamum). Ce faisant, il ne se contentait pas d'envoyer des biens culturels au directeur du département Afrique et Océanie Felix von Luschan (1854-1924) contre rémunération. En 1906, Puttkamer lui fournit un crâne humain du Cameroun et exigea un don de « crâne moderne » en retour, ce à quoi Luschan répondit en lui envoyant le crâne

d'un homme qui avait été exécuté en public à Vienne (Berlin Zentralarchiv, Briefwechsel/Correspondance Puttkamer u. Luschan 1906).
**[p. 423]** En 1906, von Puttkamer quitta la colonie. Une requête adressée au Reichstag, dans laquelle des représentants de l'Akwa se plaignaient de ses ordres arbitraires et violents de la part des autorités, le rendit politiquement indéfendable/insupportable. Une affaire de scandale privé servit de prétexte à sa mise à la retraite anticipée (Michels 2021, 390 et suivantes ; Schneider 2007, 195-200).

**- Commentaire de l'image :** En uniforme de parade, coiffé d'une toque et d'un plumet, Puttkamer est nonchalamment appuyé contre une balustrade d'accessoires et regarde d'un œil souverain le lointain du studio photo. Sa main repose sur une épée, des médailles et des cordons ornent sa poitrine. Avec la chute fluide de plumes blanches sur sa tête, l'épée, le portépée et le gland entre les jambes, il représente l'image même du pouvoir sexualisé sous l'Empire. Si l'éditeur berlinois Georg Silke n'avait pas placé le nom et la fonction de l'officier directement sous l'illustration, on aurait pu confondre Puttkamer avec l'empereur Guillaume II, qui fit circuler son image avec les mêmes attributs et les mêmes poses dans d'innombrables reproductions. En tant que gouverneur, Puttkamer ne représentait pas seulement le monarque au Cameroun, il était identique à lui, un empereur de la colonie. En témoigne cette photographie publiée cinq ans après sa destitution. (Bénédicte Savoy)

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

**Musées ayant reçu des objets**
28 Total identifié
24 Berlin, Ethnologisches Museum
3 Mayence, Johannes-Gutenberg Universität - Ethnografische Studiensammlung
1 Francfort-sur-le-Main, Weltkulturen Museum

## [p.424] RAUSCH, Emil

***8 octobre 1877, Giessen †6 septembre 1914, Nssanakang, Cross River Cameroun**

**Fonction :** militaire
**Autres activités :** chef de station, administrateur
**Lieu d'affectation :** Cameroun

**1895-1902 :** passage du grade de porte-drapeau à celui de lieutenant, quitte l'armée
**7.1.1902 :** engagement dans la soi-disant troupe de protection pour le Cameroun
**1902 :** Adjudant de la garnison coloniale de Fontemdorf (aujourd'hui Fontem) ; chef de station à Tinto
**1905 :** Participation à l'expédition de la Manenguba sous le commandement du commandant Müller
**1905/06 :** Adjudant auprès du capitaine Christian von Krogh lors de l'expédition de Mbo
**1906 :** Promotion au grade de premier-lieutenant
**1908-1914 :** Administrateur de la station de Fontemdorf transférée à Dschang
**14.10.1909-15.2.1910 :** chef de l'expédition du Nkam-Nun
**1912 :** Promotion au grade de capitaine
**1914 :** mort au combat contre les Britanniques dans la région de Cross River

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande. https://doi.org/10.11588/ajhistorium.1219

**Note biographique critique**
(Richard Tsogang Fossi)

Emil Rausch était le chef de la station Tinto, fondée en 1892 par Zintgraff et rouverte en 1902, qui fut transférée à partir de 1908 à Dschang, dans l'actuelle région de l'Ouest du Cameroun. A Djutitsa, non loin de Dschang, il fit fonder une école d'agriculture et une station d'élevage, ce qui lui valut la réputation d'acteur du développement dans les milieux coloniaux (Vollbehr 1912, 44 s. ; Michels 2004, 125 s., 160 s.). Au-delà des fonctions purement administratives, Rausch était responsable, en tant que chef de station, des forces armées chargées de soumettre durablement la population récalcitrante (Pavel 1902, 92). A l'occasion de l'expédition punitive de Kurt Pavel → Bio, 420 (1851-1933) contre les Bangwa, les Bafut et les Mankon en 1901/02, Rausch dirigeait par exemple une unité de près de 100 soldats sous le commandement suprême de Hans Houben (1871-1942) à Fontemdorf (Langheld 1909, 327 ; Pavel 1902, 162).
Rausch participa à de nombreuses campagnes de guerre aux conséquences graves, comme l'expédition de Mbo au cours de laquelle, outre de "lourdes pertes" en vies humaines, près de 450 hommes furent capturés comme otages ou travailleurs forcés et envoyés vers la côte (Anonyme 1906, 774), ou l'expédition contre Babadju en 1904/05 (Anonyme : 1905, 557). L'expédition du Nkam-Noun qu'il a dirigée en 1909/10 avait pour but de "pacifier" (Rausch 1910, 690) ou de "désenclaver" (Rausch 1910, 690) la population qui s'y était densément installée en raison de son "attitude agitée/rebelle". Cela ne signifiait rien d'autre que de la "purger" de ceux qui ne voulaient pas se soumettre aux colonisateurs allemands en "patrouillant activement" et en "parcourant le pays pendant des semaines" (ibid., 692). Cette région de plus de 2000 kilomètres carrés était particulièrement intéressante pour Rausch, car elle pouvait fournir des ouvriers pour le chemin de fer du Nord ou pour des entreprises européennes dans la plaine de Mbo (ibid., 693). Rien que la longue route de de l'expédition et ses multiples étapes - Dschang-Bamougoum-Fotouni-Banka-Bangang-Manjewo/Mandjibo-Bare-Mamele-Bangwe-Belu-Mboebu/Mboebo-Kem/Kekem-Njun/Yong-Mbue/Mboué-Manjewo-Babontcha-Banka-Fondjanti-Mbang-Balou-Bana-Batscha/Batcha-Balambo-Nun-Fluss/Rivière Noun-Bangang-Fokam-Bangangte-Bana-Dschang - témoigne de l´inflexibilité d´Émil Rausch en tant que responsable administratif et militaire.
Malgré le long séjour de Rausch au Cameroun, son nom n'apparaît que dans les données relatives à la

provenance d'une trompette en ivoire de Fotabong I conservée au Musée ethnologique de Berlin (Inv. III C 20218). Cependant, il a soutenu des preneurs d'objets lors de leurs voyages au Cameroun, par exemple l'ethnologue Bernhard Ankermann → Bio, 370 (1859-1943) ou le couple Franz (1875-1945) et Marie Pauline Thorbecke → Bio, 429 (1882-1971) (Ankermann 1910, 292 ; Thorbecke 1914, 16 et suiv., 28). Il gratifia son ami le peintre Ernst Vollbehr (1876-1960) de biens culturels de grande valeur qui provenaient probablement **[p.425]** aussi d'expéditions militaires (Vollbehr 1912, 112). Ce natif de Giessen – Rausch - voulait envoyer une douzaine de biens culturels du Grassland dans sa Hesse natale à l'été 1905. Au vu de la décision du Conseil fédéral, promulguée en 1889 et élargie à plusieurs reprises depuis, qui obligeait les fonctionnaires et officiers coloniaux à livrer leurs collections rassemblées dans les colonies aux musées de la capitale du Reich, Rausch demanda à Felix von Luschan (1854-1924), le directeur du département Afrique et Océanie du Musée d'ethnologie de Berlin, d'autoriser l'envoi à Darmstadt (Berlin SMB-ZA, Rausch 1905). Ce n'est qu'à contrecœur que Luschan accepta : "Je considère certes comme hautement déplorable que des pièces de collection scientifiquement importantes soient soustraites au grand Centralmuseum/musée central et restent cachées dans une petite collection sans être remarquées, mais je ne peux ignorer les raisons que vous avez invoquées et je veux donc exceptionnellement accepter que votre collection parte pour Darmstadt" (Berlin Zentralarchiv, Luschan 1905). Aujourd'hui, l'envoi de Rausch ne peut être retrouvé ni dans les inventaires du musée de Berlin, ni dans ceux de Darmstadt.
On ne sait pas non plus où se trouve la partie de l'héritage d'Emil Rausch mise en vente en 2011 par la maison de vente aux enchères munichoise Hermann Historica, "environ 490 photos individuelles montées sur carton et prises dans les colonies allemandes en Afrique [...], 38 photo-négatifs. En outre, environ 40 copies de cahiers avec toute la correspondance que Rausch a entretenue entre 1905 et 1909 [...]. Carnet de notes avec les trajets enregistrés en 1903 [...]. Grand plan de la région entre Okahandja et Epukiro" - un ensemble certainement instructif pour l'histoire du Cameroun.

**- Commentaire sur l'image :** cette photographie faisait partie d'un lot de l'héritage de Rausch, mis en vente en 2011 par la maison de vente aux enchères Hermann Historica à Munich. Elle figurait dans le catalogue de la vente aux enchères avec d'autres photos et documents. Il manquait des informations sur les personnes représentées. Il s'agit probablement de Rausch pour l'un des deux hommes assis en uniforme. En effet, tous deux se trouvent dans une pose similaire, c'est-à-dire assis sur des chaises avec un homme noir à leurs pieds - une constellation habituelle sur les photographies de l'époque coloniale - sur au moins une autre image du lot (Bénédicte Savoy).

**Musées ayant reçu des objets**
1 Berlin, Musée d'ethnologie

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande. https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

**[p.427] SIMEKO'O alias Angoula Angoula**

***Année de naissance inconnue**
**†1904, Ka'a**

**Fonction :** chef des Yesum/Esum
**Autres activités :** Résistant
**Lieu d'activité :** Cameroun central

**Note biographique critique**
(Richard Tsogang Fossi)

Ce document ne doit pas être la seul à compléter original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthestoncum.1719

Les Yezoum - ou Yesum/Esum dans des archives allemandes - forment un groupe de population dans la région du Centre du Cameroun. Ils sont composés des Yemendam, Yembias, Yezo'o et Yetsela et sont principalement établis dans la zone actuelle de Nkoteng et Nanga-Eboko, au nord de Yaoundé. Avec les Yekaba, les Yebekolo et les Yebekanga, ils y forment les groupes de population les plus importants de la zone (Pierre 1965). Lembé-Yezoum est considéré comme le chef-lieu des Yezoum. Angoula Angoula, fils d'Abat Angoula Angoula, était leur chef le plus influent. Selon son petit-fils Fabien Mendjana, âgé de 76 ans, Simeko'o - également, Schimekoa, Simekoa, Semikore/Semicore ou Sin-Meko Angoula - était son surnom (entretien à Obo, 23.8.2022). Il envoya quatre fils renforcer son domaine aux frontières de son royaume. C'est ainsi que sont nées les localités éponymes de Yezoum, Nguinda, Zoua Yezoum, Simbane et Obo (entretien avec Onguene Jules, 22.8.2022).
Craignant de perdre son autonomie, Simeko'o refusa la tentative des colonisateurs allemands d'ouvrir des routes commerciales à partir de la station de Yaoundé en passant par son territoire plus à l'est et au nord jusqu'à des souverains d'autres groupes de population (Hoffmann 2007, 114). Depuis lors, il était considéré par des représentants militaires tels que l´ancien chef de l´expédition de 1901 à la frontière sud du Cameroun, le capitaine Philippe Engelhardt (1866-1951), comme "récalcitrant" (Engelhardt 1904, 6), ou "insoumis" selon les notes du journal du médecin d´état-major Paul Hösemann (1868-1922), qui était membre de cette expédition et de la campagne militaire dirigée la même année contre Simeko'o (Berlin Zentralarchiv, Hösemann 1901).
Outre ses contacts avec les Maka, Simeko'o entretenait des relations commerciales avec Mebenga m'Ebono (vers 1875-1914), également appelé Martin Paul Zampa ou Samba, un ancien sergent de la troupe de protection (Hoffmann 2007, 114 sq.), issu du groupe de population des Yezoum qui s'était établi à Nanga-Eboko en tant qu'agent de la société commerciale Randad & Stein (Dominik 1901, 258 sq. ; Mbono Samba 1976). Sous prétexte que Simeko'o était cruel et cannibale comme les rois Maka, le gouvernement colonial chercha de l'aide auprès de son parent Zampa/Samba dans sa lutte contre lui (Berlin Zentralarchiv, Hösemann 1901 ; Zimmermann 1909, 134f.). Sous le commandement du capitaine Hans Adolf von Schimmelpfennig (1863-1901), la capitale de Simeko´o Lembé fut incendiée le 5 mars 1901, puis un poste militaire fut installé avec 30 soldats "afin de contraindre le souverain récalcitrant à l'obéissance" (Engelhardt 1904, 6).
Malgré la prise de Lembé, la situation resta tendue pendant deux années supplémentaires en raison de la tactique de guerre particulière de Simeko'o, au cours desquelles les compagnies allemandes combattirent les Yezoum (Dominik 1908, 38s ; Engelhardt 1904, 6). Selon la tradition orale, on aurait voulu éliminer le souverain sans verser de sang **[p.428]** et c'est pourquoi on aurait d'abord voulu en faire le "chef suprême". Mais lorsqu'il s'est présenté à Yaoundé, on lui aurait offert une bouteille de vin empoisonnée comme réserve de voyage, ce qui a entraîné sa mort brutale dans la localité de Ka'a (Mbono Samba 1976 ; entretien avec Mendjana, 23.8.2022). Son deuxième fils, Zumbu/Soumbou, dévoué à l'administration coloniale, lui a succédé (Hoffmann 2007, 115).
L'exemple de la violence coloniale dirigée contre les Yezoum sous Simeko'o permet d'illustrer la problématique des constructions des savoirs muséaux, car on ne trouve aucune indication dans

l'inventaire sur les circonstances dans lesquelles douze biens culturels sont parvenus au Musée d'ethnologie de Berlin par l'intermédiaire de Hösemann. De plus, la confusion entre les noms de lieux Lembé et Limbé (à l'époque Viktoria/Victoria dans la région du Sud-Ouest) (III C 13117 ; III C 13118, tous deux indiqués comme Xylophone, Esum, Cameroun, Lembe/Limbe) entraîne des attributions erronées qui ne conduisent pas à un enrichissement, mais au contraire à une perte des savoirs.

**- Commentaire de l'image :** Ce portrait retouché fait partie des illustrations de grand format avec lesquelles la revue Globus s'efforçait de stimuler et de maintenir éveillé l'intérêt du public cultivé en Allemagne pour l'étude des pays et des peuples (préface de la première édition, 1862, III). L'article publié en relation avec le tableau de Simeko'o suggère toutefois que celui-ci n'a été réalisé qu'après que le personnage représenté se soit rendu aux troupes allemandes "pour se soumettre" (Engelhardt 1904, 6). Derrière le prétexte de la curiosité ethnologique, la photographie coloniale reproduit l'impuissance des conquis. (Bénédicte Savoy)

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

**Objets en relation avec les Yesum dans les musées**
12 Berlin, Ethnologisches Museum

## [P.429] THORBECKE, Marie Pauline, née Berthold

***12 août 1882, Aurich †5 février 1971, Fribourg-en-Brisgau**

**Fonction :** Peintre
**autres activités :** Photographe, membre d'une expédition, ethnographe et cartographe
**Lieux d'intervention :** Allemagne, Cameroun (Douala, Dschang, Foumban, Tikar, Joko et Tibati)

**env. 1900-1909 :** formation de peintre et de photographe auprès du fondateur de la colonie de peintres de Worpswede, Fritz Mackensen
**1911-1912 :** voyage d'exploration au Cameroun avec son mari Franz Thorbecke

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

**Note biographique critique**
(Sebastian-Manès Sprute)

Marie Pauline Thorbecke a été la seule femme de l'équipe à accompagner son mari Franz Thorbecke (1875-1945) lors de son voyage de recherche au Cameroun. Elle est l'une des rares femmes européennes dont la participation à l'acquisition d'objets de collection est avérée, même si cela n'est souvent pas signalé de manière adéquate dans la documentation relative aux collections.
En dépit de l'ordre patriarcal des sexes qui prévalait en 1900, Thorbecke a joué un rôle clé dans l'organisation de la recherche et du voyage ainsi que dans l'acquisition de matériel d'illustration pour les musées et les collections pendant l'expédition de son mari. Elle n'a pas seulement été la photographe officielle de l'expédition, mais elle est également à l'origine de tous les autres documents iconographiques, dessins, aquarelles et même de certaines esquisses cartographiques des publications de recherche éditées par la suite (Engelhard/Wolf 1991, 12). Pendant le voyage, elle a dû remplir à plusieurs reprises des fonctions de direction en raison de la maladie des autres compagnons de voyage (Kraus 1971, 305 et suiv.), mais selon la situation, elle a finalement pris en charge "toutes les autres activités qui lui incombaient" (Bechhaus-Gerst 2009, 51).
Thorbecke a participé de manière intensive aux négociations pour l'acquisition d'"artefacts ethnologiques" (ibid.) et menait également de son propre chef des "enquêtes ethnologiques", comme elle l'écrit dans un article de 1935 : "Pendant la marche ou aux heures de repos du camp, lorsque mon mari dressait et dessinait la carte du pays, je me faisais raconter leurs contes par les indigènes devenus familiers, j'apprenais leurs mots de chiffres et je prenais des échantillons de ces langues et dialectes qui changent si souvent, je posais aussi des questions prudentes sur la conception de la loi, les représentations religieuses et les coutumes" (cité par Schultz 2014, 7).
La récolte scientifique de ce voyage d'exploration de plus de 2500 kilomètres à travers les hauts plateaux du Cameroun central était considérable (Engelhard/Wolf 1991, 12) et contenait, selon Franz Thorbecke, outre des "données sur le climat, la topographie, la végétation, la faune et les conditions économiques", "1300 roches et échantillons de sol, 800 numéros botaniques, dont une collection de bois, 300 numéros zoologiques, 6 crânes humains, dont 2 avec squelette entier, et des parties de squelettes, 50 phonogrammes d'échantillons de musique et de langues, 1300 ethnographies, 800 photographies, toutes développées en cours de route, 80-90 aquarelles, [p.430] des peintures à l'huile et des esquisses en couleurs ainsi que de nombreux dessins au crayon" (cité d'après Schultz 2014, 7.). Thorbecke a finalement travaillé pendant 30 ans comme assistante non rémunérée pour son mari, mais n'est elle-même que rarement apparue en public (Bechhaus-Gerst 2009, 53).

**- Commentaire de l'image :** Dans des prises de vue comme celle-ci, qui, contrairement aux portraits d'officiers ou aux scènes de violence explicites, semblent moins explosives, nous rencontrons pourtant de nombreux motifs, attributs et modes de représentation qui exotisent, mettent en scène des clichés coloniaux, construisent l'altérité et reflètent les rapports de force coloniaux. Ce qui se reflète ici, ce sont les hiérarchies coloniales racistes : Alors que Thorbecke est assise sur un lakka, un poney

camerounais domestiqué et clôturé, son compagnon noir se tient à côté, pieds nus, et tient les rênes. Son nom n'a pas intéressé l'auteur du livre dans lequel cette photo a été publiée. Dans le journal de Thorbecke, on connaît cependant les noms de trois "boys" noirs, Djimbe, Isono et Drytime. Est-il l'un d'entre eux ? Ce qui reste également invisible, c'est que lors de l'expédition dite de Thorbecke, les soldats noirs et les porteurs* devaient parcourir des centaines de kilomètres à pied, tandis que la femme blanche, son mari Franz Thorbecke ainsi que Leo Waibel, un autre accompagnateur blanc, montaient à cheval. (Yann LeGall/Mareike Vennen)

**Musées ayant reçu des objets**
1026 Total identifié
757 Mannheim, musées Reiss-Engelhorn
152 Leipzig, Grassi Museum
116 Berlin, Musée d'ethnologie
1 Francfort-sur-le-Main, Weltkulturen Museum

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

**[p.432] UMLAUFF, Johann Friedrich Gustav**

*1833
†1889

**Profession :** Commerçant
**Lieux d'affectation :** Cameroun, Allemagne

**1869 :** Création de la société J.F.G. Umlauff à Hambourg pour le commerce de Naturalia et d'Ethnografica.
**1889 :** Reprise de l'entreprise par les fils Johannes et Heinrich Umlauff.
**1974 :** Dissolution de l'entreprise

Ce document ne doit pas être lu seul ni complété, original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

**Note biographique critique**
(Richard Tsogang Fossi)

À partir du milieu du 19e siècle, Johann Friedrich Gustav Umlauff a commencé à faire le commerce de ce qu'il appelait des curiosités sur la Spielbudenplatz à Hambourg, qu'il recevait plutôt par hasard des bateaux qui arrivaient. Auparavant, il avait lui-même travaillé sur des bateaux de la maison de commerce Joh. Ces. Godeffroy & Sohn, qui était spécialisée dans le commerce et les plantations dans le Pacifique et en Océanie. L'entreprise d'Umlauff, fondée en 1869, a profité de ses contacts et de son expérience pour devenir une grande entreprise d'Ethnografica, Naturalia et Anthropologica. Selon la publicité pour l'"Institut et musée d'ethnographie", au-delà des objets ethnographiques individuels ou des collections, "des figures et des groupes modèles, des crânes de races, des momies et des squelettes" faisaient partie du répertoire de la maison, qui se chargeait en outre de l'organisation d'expositions (Hücking/Launer 2000, 95). Le mariage d'Umlauff avec Caroline Hagenbeck, la sœur du marchand d'animaux et futur initiateur des expositions ethniques en Allemagne, Carl Hagenbeck (1844-1913) (ibid., 94), a également rapproché les deux hommes sur le plan des affaires (Thode-Arora 1989).

Outre des capitaines de navire et des marins, des militaires comme Hans Dominik → Bio, 380 (1870-1910), Jasper Martin Otto von Oertzen (1880-1948), Richard Hans Otto Schröder (1875-1906), entre autres, fournissaient l'entreprise. En outre, ses agents confisquaient et enlevaient des biens culturels dans des sanctuaires rituels des prairies camerounaises, comme à Bangou, et soudoyaient des gardiens à Foumban (Berlin Zentralarchiv, Umlauff 1914, o.S.). Afin de renforcer l'attrait de son offre, la maison soulignait spécialement dans une "Brève explication des catalogues [...] de la collection du Cameroun" de mai 1914 à quel point il était "difficile et extrêmement coûteux" de se procurer et de transporter "les grandes pièces telles que les poteaux sculptés de cases, les figures d'ancêtres, les tambours, etc. Les déclarations donnent une image forte de la résistance de la population locale contre le retrait illégal et forcé de ses biens culturels et donc de son agency dans les questions de conservation.

Parmi les clients d'Umlauff figuraient des savants comme Leo Frobenius (1873-1938) ou des institutions comme le Museum für Völkerkunde de Berlin (Ivanov 2000, 24 ; Berlin Zentralarchiv, Umlauff 1898) et le Deutsches Museum de Munich, qui avait notamment acheté à Umlauff en 1907 un modèle de canoë Duala de plus de deux mètres de long, fabriqué pour l'exportation (Wörrle 2020). Au total, les inventaires des musées allemands font état de près de 700 biens culturels et crânes humains provenant du Cameroun et résultant de transactions avec la société Umlauff, dont les circonstances de retrait sont loin d'être claires.

**[p.433]** - **Commentaire sur la photo :** Six hommes, trois squelettes, quatre singes, quelques oiseaux et la tête coupée en deux d'un éléphant se partagent l'espace encombré de tabourets, de tables et

d'estrades de l'atelier Umlauff sur la Reeperbahn à Hambourg. La photo, mise en scène comme un instantané, montre les hommes au travail : le travail de transformation d'animaux en objets. Les abréviations de Johannes Umlauff (à gauche) et de son frère Heinrich (au centre), écrites à l'encre directement sur la photo, sont d'une main inconnue. La photo était conservée par la peintre et graphiste hambourgeoise Gisela Bührmann, une arrière-petite-fille de J.F.G. Umlauff, qui l'a remise en 1999, avec d'autres photographies, coupures de presse et documents, à un ancien client de la société Umlauff : le Museum am Rothenbaum de Hambourg (MARKK). (Bénédicte Savoy)

**Musées ayant reçu des objets**

694 Total identifié
242 Leipzig, Grassi Museum
243 Brême, Übersee-Museum
100 Hambourg, Museum am Rothenbaum
39 Dresde, Musée national d'ethnologie
13 Berlin, Musée d'ethnologie
11 Francfort-sur-le-Main, Weltkulturen Museum
10 Cologne, Rautenstrauch-Joest-Museum - Cultures du monde
8 Stuttgart, Linden-Museum : Musée national d'ethnologie
7 Munich, Musée des cinq continents
7 Lübeck, Collection d'ethnologie
6 Herrnhut, Musée d'ethnologie
3 Göttingen, collection ethnologique de l'université Georg August
2 Marbourg, collection d'histoire des religions de l'université Philipps
1 Cobourg, musée d'histoire naturelle
1 Mannheim, musées Reiss-Engelhorn
1 Munich, Deutsches Museum

Ce document ne doit pas être vu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

**[P.434] WUHRMANN, Anna (à partir de 1923 : Rein-Wuhrmann)**

***28 novembre 1881, Marseille**
**†20 avril 1971, Bâle**

**Fonction :** missionnaire
**Autres activités :** enseignante, photographe
**Lieu d'affectation :** Cameroun

**Jusqu'en 1902 :** formation d'institutrice
**1902-1905 :** Travail dans des institutions sociales (orphelinat, soi-disant institution pour sourds-muets)
**1905-1910 :** travail comme enseignante au Lyceum Club de Bâle
**1910 :** entrée à la Mission de Bâle
**1911 :** Fin anticipée de la formation de missionnaire et ordination
**1911-1914 :** Service missionnaire à la station missionnaire de Foumban (Fumban) au Cameroun
**1914 :** Courte captivité britannique et expulsion vers la Suisse
**1920-1922 :** Service missionnaire pour la Société des Missions Evangéliques de Paris au Cameroun
**1923 :** Mariage avec l'inspecteur scolaire Dr. B. Rein
**1943 :** décès du mari et retour en Suisse

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/armisteric.um.1213

**Note biographique critique**
(Sebastian-Manès Sprute)

Lorsqu'Anna Wuhrmann a été envoyée comme missionnaire dans la colonie du Cameroun en 1911, elle était l'une des rares femmes européennes à être activement impliquée dans le projet colonial sur place. Celui-ci était auparavant une affaire d'hommes du côté européen, auquel les femmes n'avaient accès qu'une fois qu'un minimum d'ordre colonial et de culture de vie européenne avaient pu être établis (Knibiehler/Goutalier 1985, 17). Ainsi, le médecin militaire Hans Ziemann → Bio, 439 (1865-1939), qui travaillait également au Cameroun, avait encore douté en 1907 que les femmes allemandes puissent vivre dans les colonies (Wildenthal 2003, 209). Néanmoins, selon le rapport annuel, on comptait déjà environ 97 femmes de plus de 15 ans dans la société coloniale européenne locale, dont 67 femmes mariées, 36 d'entre elles avec des missionnaires (Administration centrale coloniale 1907, 9). Contrairement à ces soi-disant "épouses de missionnaires", Wuhrmann était l'une des rares "travailleuses missionnaires" célibataires de la colonie (cf. Bozsa o.J., 1).
Conformément à la logique des genres de l'époque, il incombait aux femmes de gagner émotionnellement les autochtones colonisés, en particulier leurs congénères féminines, et d'exercer une influence morale générale positive sur la situation coloniale (Ha 2009, xxiii). Dans le contexte missionnaire, la conquête des âmes des colonisés s'y ajoutait, ainsi que le fait que la missionnaire était surtout responsable de la prise de contact avec les femmes indigènes (Wuhrmann 1925, 5). Durant la période d'activité de Wuhrmann, la mission bâloise s'intéressait avant tout à la lutte contre la polygamie, les missionnaires devant transmettre aux femmes une conscience du péché (Bozsa o.J., 1). Dans la station missionnaire de Foumban (Fumban), Wuhrmann développa une relation étroite avec la maison royale des Bamum et la population locale. Elle a rédigé de nombreuses publications sur ses quatre années d'activité sur place. Elle a en outre laissé des photographies documentaires qui témoignent non seulement du travail missionnaire, mais qui permettent aussi d'avoir un aperçu unique de certains aspects de la société bamum contemporaine (voir Njoya → Bio, 417). Wuhrmann n'a certes pas réussi à échapper complètement au régime de regard colonial, mais ses photographies ont donné un portrait relativement candide et digne de Foumban et de ses habitants : "Par le choix de la perspective (un peu en contre-plongée), elle a développé un style distinctif, inhabituel pour la perception coloniale de l'époque en photographie **[p.435]** : les personnes apparaissent gracieuses, fières et avec une forte expression personnelle". (ibid., 2)

Parmi les quelques objets de collection qui sont parvenus au Museum der Kulturen Basel grâce à Wuhrmann, on trouve deux récipients à vin de palme décorés de perles de verre, objets de prestige royal qui, selon ses propres dires, lui avaient été offerts par la maison royale des Bamum en signe d'amitié (ibid., 3).

**- Commentaire de l'image :** Anna Wuhrmann, enseignante missionnaire, est une jeune femme indépendante assise à un bureau et se laisse photographier de l'extérieur à travers la fenêtre ouverte. Elle écrit avec concentration, des documents papier sur l'étagère indiquent un travail intellectuel. L'ambiance est celle d'un intérieur bourgeois européen des années 1900 : un cadre photo à gauche de la table permet peut-être à ses parents de regarder la femme qui écrit, d'autres photos encadrées décorent le mur, une plante en pot et une lampe à huile assurent le confort à l'arrière-plan. Si la spécialiste de Foumban Christraud Geary n'avait pas publié cette photo en 1988 en précisant qu'elle montrait Wuhrmann "at her desk in the Fumban mission station" et si les données des archives de la mission de Bâle ne le confirmaient pas, on ne soupçonnerait jamais cette pièce d'être au cœur du royaume de Bamum. Les Européens ne sont pas seulement arrivés en Afrique avec leurs langues, leurs religions, leurs armes et leurs styles vestimentaires, ils ont apparemment aussi apporté avec eux des aménagements entiers de leur habitation. (Bénédicte Savoy)

Ce document ne doit pas être lu tel quel. Il contient l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

**Musées ayant reçu des objets**
7 Total identifié
7 Bâle, Museum der Kulturen
(Derrière ces sept numéros d'inventaire se cachent les pièces détachées de trois objets seulement en réalité : une assiette et deux récipients pour bouteilles).

**[p.437] ZENKER, Georg August**

***11 juin 1855, Leipzig**

**†6 février 1922, Bipindi, Cameroun**

**Fonction :** botaniste, zoologiste
**Autres activités :** Chef de station, propriétaire de plantation
**Lieu d'affectation :** Cameroun

**1875-1878 :** service militaire à Chemnitz
**env. 1879-1886 :** jardinier et inspecteur du jardin botanique de Naples
**1886/87 :** accompagnement de l'explorateur Giaccomo Bove au Congo
**1887-1889 :** travail pour la société C. Woermann au Gabon, puis pour la société de plantation hambourgeoise Reiche Jr.
**1889 :** arrivée à la station de Yaoundé (aujourd'hui Yaoundé), remplacement de Karl Hörhold comme chef de station
**1889-1894 :** direction de la station de Yaoundé
**1894/95 :** "voyage de reconnaissance" avec Hans Dominik près de Ngilla sur la rive de la Sanaga, transfert de la direction de la station à Dominik
**1895/96 :** installation à Bipindi comme planteur de cacao, de café et de caoutchouc

Ce document ne doit pas être utilisé seul. Il complète l'original en langue allemande. https://doi.org/10.11588/arthistoricum.210

**Note biographique critique**
(Richard Tsogang Fossi)

Le jardinier et botaniste Georg August Zenker, l'un des colons allemands les plus connus, a vécu au Cameroun au-delà de la fin de la domination coloniale officielle. De 1889 à 1895, il dirigea la station allemande de Yaoundé (Dominik 1911, 64), d'où il pénétra dans des régions à peine contrôlées par les Allemands afin de développer la culture du caoutchouc et du café ainsi que le commerce de l'ivoire et donc, en fin de compte, l'exploitation des ressources naturelles (Anonyme 1894, 189). Fin 1895, il s'est retiré à Bipindi, sur la rivière Lokundje, avec la famille qu'il avait fondée sur place et a planté du cacao, du café, du caoutchouc et des bananes. Après avoir quitté le service colonial, il a continué à travailler avec l'appareil colonial sur place et en métropole.
Zenker fut un acteur majeur de l'extraction coloniale de biens naturels et culturels, qu'il envoya en Allemagne à des institutions très diverses (Kaiser 2018, 16). Environ 450 numéros d'inventaire sont répertoriés sous son nom au Musée ethnologique de Berlin, dont des crânes humains, et plus de 170 numéros au Grassi Museum für Völkerkunde de Leipzig. Il a envoyé près de 1900 objets d'histoire naturelle au Museum für Naturkunde de Berlin. Selon un rapport du gouverneur Jesko von Puttkamer (1855-1917) de 1897, la maison de Zenker à Bipindi près de Kribi, qui a été conservée, ressemblait à un "musée parfait", "plein de curiosités ethnographiques, de photographies, de croquis à l'huile et à l'aquarelle, d'herbiers, de peaux et de crânes d'animaux, d'armes, de fétiches, de peaux d'oiseaux et autres" (Puttkamer 1912, 77).
Des inscriptions dans ses répertoires ou dans le livre d'entrée du musée ethnologique de Berlin indiquent le retrait illégal de parties de ses "collections" d'histoire naturelle et d'ethnologie, par exemple lorsqu'il y est question de "pièces de butin provenant de champs de bataille" - il s'agit de la campagne Wute-Adamaua/Vouté-Adamaoua de 1899 - ou d'un "crâne. Voghe Belinghe [Mvog-Belinga, T.F.], tué au combat en mars 1893" (BArch Zenker 1894). En outre, ses lettres et dessins témoignent du destin tragique des porteurs qui "doivent être capturés" (Berlin Zentralarchiv, Zenker 1901) ou qui, décédés en cours de route et, encore en état de décomposition cadavérique, sont devenus pour Zenker un motif dans une esquisse de paysage. (→ Fig. 3, p. 101).
Zenker n'a cependant pas toujours réussi à gérer son entreprise. Il recevait du conservateur Felix von Luschan (1854-1924) des crédits de Berlin pour ses besoins personnels ou pour pouvoir payer ses dettes, par exemple auprès de l'entreprise de transport W. Homann & Co. à Hambourg (Berlin Zentralarchiv, Zenker

1899). Il justifiait ce système de crédit par le fait que dans la partie sud de la colonie, il était difficile "d'obtenir quelque chose, car les Baquca [p.438] (Bakjielle), Mabea, Bakuko, Ngumba et Bouley [Bulu] se trouvent au niveau de culture le plus bas" (Berlin Zentralarchiv, Zenker 1899). Au vu de ses finances désordonnées, on peut en conclure que les ouvriers de ses plantations étaient mal payés ou travaillaient sous la contrainte, comme c'était de toute façon l'usage dans les plantations exploitées par les colons.

**- Commentaire sur l'image :** Ce portrait photographique fortement retouché est paru trois ans après la mort de Zenker dans le récit de voyage d'un ancien lieutenant de la soi-disant Schutztruppe, Hans von Chamier-Glisczinski. On y voit un homme barbu, vêtu d'une chemise et d'un pantalon blancs, qui regarde l'objectif avec acuité sous la visière de sa casquette. En arrière-plan, une clôture et un palmier indiquent son statut de propriétaire de plantation. Il est assis nonchalamment en arrière, et même ses mains fines ne donnent pas l'impression d'un travail acharné. Chamier-Glisczinski écrivit à propos de la mort de Zenker quelques années après la Première Guerre mondiale : "Avec lui, notre plus ancien pionnier colonial a fermé les yeux". (Bénédicte Savoy)

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

**Musées ayant reçu des objets**
621 Total identifié
447 Berlin, Musée d'ethnologie
174 Leipzig, Grassi Museum

**[p.439] ZIEMANN, Hans**

***5 juillet 1865, Berlin †3 décembre 1939, Berlin**

**Fonction :** médecin-chef
**Autres activités :** médecin tropical, chef de l'administration médicale dans la colonie du Cameroun
**Lieux d'affectation :** Cameroun, Italie, Allemagne

**22.10.1885-15.2.1890 :** études de médecine à la Kaiser Wilhelms-Akademie de Berlin
**29.1.1890 :** Sous-médecin dans le régiment d'infanterie Herzog Friedrich Wilhelm von Braunschweig
**1.4.1890 :** passage au corps des officiers sanitaires de la marine
**1891-1897 :** avancement de médecin assistant de la marine jusqu'au grade de médecin-major de la marine
**1897-1899 :** Institut d'hygiène à Berlin
**1899 :** Mutation au Cameroun
**1.4.1904 :** médecin-major de la marine
**1.8.1908 :** médecin-chef de la troupe de protection impériale pour le Cameroun
**20.12.1912 :** départ avec autorisation de porter l'uniforme actuel
**1923 :** professeur extraordinaire de pathologie tropicale et d'hématologie à l'université Friedrich Wilhelm de Berlin, cofondateur de l'institut de médecine tropicale de cette même ville

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande. https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1179

**Note biographique critique**
(Richard Tsogang Fossi)

"J'ai déjà signalé au gouvernement impérial, depuis l'année 1900, dans plusieurs rapports, que dans l'intérêt d'un assainissement rapide et relativement radical de Douala, les indigènes doivent être déplacés de 1 km de la proximité des Européens, conformément à la distance de vol des moustiques de la malaria vivant le plus souvent dans les cases indigènes" (Ziemann 1910, 3306). C'est par ces mots que Hans Ziemann a introduit une expertise qui a été présentée au Reichstag en mai 1910. Selon les plans du gouvernement colonial à Douala, représenté par le chef de circonscription Hermann Röhm, la ville côtière devait devenir un centre de commerce et de transport sur la côte de l´ouest de l'Afrique. A cette fin, des milliers de familles Duala devaient être expulsées de leurs terres situées sur les rives du fleuve du plateau Joss sans compensation ou tout au plus contre une faible compensation - au profit d'environ 400 Européens (Eckert 1991, 165-167). L'expertise médicale de Ziemann, qui recommandait une ségrégation de la population noire et blanche, légitimait l'accaparement des terres. En effet, le médecin-chef y expliquait que 72% des habitants noirs étaient atteints de paludisme et qu'une distanciation spatiale par rapport aux colons blancs était inévitable. Les intérêts économiques coloniaux étaient justifiés par des arguments prétendument sanitaires, qui étaient en fait l'expression de l'idéologie hygiéniste raciale largement répandue à l'époque. Le cas de Ziemann montre que la médecine, et concrètement la lutte contre le paludisme, ne servait pas seulement la politique coloniale, mais était également instrumentalisée pour promouvoir sa propre carrière, ici en concurrence avec Robert Koch (1843-1910) pour la meilleure prophylaxie (Eckart 1988, 368-378 ; Eckart 1997, 223). Alors que les Noirs étaient considérés comme porteurs de maladies, les colonisateurs blancs se considéraient comme les porteurs de la culture et contrevenaient pourtant à tous les accords qu'ils avaient eux-mêmes fixés dans les traités germano-douala à peine 30 ans auparavant (Essiben 2005, 15-23).
Pendant son mandat au Cameroun, Ziemann a retiré des biens culturels et même des coiffures des personnes vivantes → chapitre Tsogang Fossi, 173 et suivantes. À l'instigation de Karl von Linden (1838-1910), qui désapprouvait le privilège accordé depuis 1889 par une décision du Conseil fédéral, plusieurs fois élargie, aux musées berlinois d'envoyer des ethnographies et des naturalia en

provenance des colonies, Ziemann fit don de sa "collection" camerounaise au roi de Bade-Wurtemberg (archives du musée Linden, Ziemann). Pendant ce temps, la capitale du Reich profitait d'un lot de plus de 248 soi-disant zoologica que Ziemann cédait au Museum für Naturkunde (Anonyme 1904, 357).

**[p.440] - Commentaire sur l'image :** Ce portrait fait partie du fonds de la Wellcome Collection à Londres. Ziemann l'a dédié "en souvenir amical" au lieutenant-colonel Sydney Price James (1870-1946). On ne sait pas quand et où les médecins tropicaux se sont rencontrés. Tous deux représentent une génération de scientifiques bien connectés qui ont perfectionné leurs recherches - ici : la lutte contre le paludisme - dans les colonies et sur les champs de bataille, le Britannique surtout en Inde et pendant la révolte des Boxers en Chine, l'Allemand au Cameroun. Pour de nombreux scientifiques, la Première Guerre mondiale a marqué la fin de la coopération européenne, mais Ziemann et James sont apparemment restés en contact. Ziemann a envoyé la photo à James vers 1920. La même année, le Britannique a cité son collègue berlinois dans sa publication très appréciée Malaria at Home and Abroad. (Bénédicte Savoy)

**Musées ayant reçu des objets**
28 Total identifié
26 Stuttgart, Linden-Museum : Musée national d'ethnologie
1 Mayence, Collection d'études ethnographiques de l'Université Johannes-Gutenberg
1 Francfort-sur-le-Main, Weltkulturen Museum

Ce document ne doit pas être lu seul : il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

## [p.441] [Cahier d'images]

'

Sélection d'objets camerounais dans les musées publics allemands

'

**Coordination :** Dieu Ly Hoang

**Recherche de provenance :** Sebastian-Manès Sprute

**Sélection :**
Bénédicte Savoy
Richard Tsogang Fossi
Yrine Matchinda
Mikaél Assilkinga
Albert Gouaffo

**Conception et réalisation artistique :** Mirjam Kroker & Dorothée Billard

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

**[Pl. I]**

**Taille 25 cm**

**Provenance :** cette épée a été remise par le sultan Njoya de Bamum → Bio, 417 en 1908 au gouverneur Theodor Seitz en guise de tribut à l'empereur allemand (cf. Anonyme 1908 : 140). Il fait partie des collections du Musée d'ethnologie de Berlin depuis 1908.

**Description de l'objet :** [pas d'indication d'un auteur ou d'une auteure], épée avec fourreau, 1908, fer, fibres végétales, bois, verre, textile, coton, laiton, env. 69 × 11 × 6 cm (épée), env. 64 × 45 × 11 cm (ceinture disposée en cercle et fourreau au milieu), 2,7 kg, [pas d'indication concrète de lieu], prairie, Cameroun. Berlin, Ethnologisches Museum, Staatliche Museen zu Berlin, Inv. n° III C 33342 a, b.

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

**[Pl. II]**

**Taille ?**

**Provenance :** cette coiffe perlée d'un souverain du Dzem a été revendiquée comme butin de guerre par l'officier Hermann Bertram au cours de l'expédition du Sud/Ebolobingon (29.7.1905-26.9.1905). La coiffe a été transmise par Bertram en 1908 au Linden-Museum de Stuttgart dans un ensemble de 237 pièces de butin au total, qu'il s'était approprié "avec beaucoup de peine pendant 2 ½ ans d'activité guerrière" (Bertram 1908 cité d'après Grimme 2018 : 38).

**Description de l'objet** : [pas d'indication d'un auteur ou d'une auteure], coiffe en perles du chef Mabia, [pas de datation], verre (perle), [pas d'indication de mesure], [pas d'indication de poids], village de Mabia, [pas d'indication de région], [pas d'indication de pays]. Stuttgart, Linden-Museum, n° d'inv. 056017.

**[Pl. III]**

**Taille 50 cm**

**Provenance :** Ngonnso, la divinité mère des Nso, est arrivée comme butin de guerre, obtenu par l'officier Hans Houben à la suite de l'expédition contre les Nso (3.6.1902-17.6.1902), par l'intermédiaire de l'officier supérieur de ce dernier, Kurt von Pavel → Bio, 420 1903 au Musée ethnologique de Berlin (cf. Splettstößer 2019 : 283-288, Houben 1902 : 34f. → chapitre Cornilius Refem, 331 et suivantes).

**Description de l'objet :** [Aucune indication d'un auteur ou d'une auteure], Ngonnso', sculpture humaine ; Kava' (trône) ; Ngiv' melu' (louche à vin de palme), 19e siècle, bois, chaux, cauris, étamine, laiton, perles de verre,
92 × 36,5 × 41 cm, 11,2 kg, [aucune indication concrète de lieu], prairie, Cameroun. Berlin, Ethnologisches Museum, Staatliche Museen zu Berlin, inv. n° III C 15017.

**[Pl. IV]**

**Taille 100 cm**

**Provenance :** ce tambour de Bansa est arrivé comme butin de guerre, que l'officier Hans Glauning → Bio, 386 au cours d'une entreprise militaire non documentée en décembre 1905, est arrivé en 1906 au Musée d'ethnologie de Berlin. (Cf. Glauning 1905 : 66, 1906 : 72, → chapitre Sprute, 95 et suiv.)

**Description de l'objet :** [Aucune indication d'un auteur ou d'une auteure], tambour à fentes, 2e moitié du 19e siècle, bois, 357 × 68 × 63 cm, env. 195 kg, Banssa, [aucune indication d'une région], Cameroun. Berlin, Ethnologisches Museum, Staatliche Museen zu Berlin, Inv. n° III C 21107.

**[Pl. V]**

**Taille ?**

**Provenance :** cette chaise en perles de Bagam est arrivée au Linden-Museum de Stuttgart en 1908 par l'intermédiaire de l'officier Hans Putlitz. L'acquisition de cette chaise s'inscrit dans le contexte de la participation de Putlitz à la patrouille contre Babadjou (septembre-novembre 1904), à l'expédition dite punitive contre Kom (4.12.1904-11.1.1905) et à la section punitive contre Bameta (14.6.1905-27.7.1905 cf. Ebermaier 1904 : 66-79 ; Knobloch 1904 : 180-183).

**Description de l'objet :** [pas d'indication d'un auteur ou d'une auteure], chaise en perles, [pas de datation], bois, textile, verre (perle), [pas d'indication de dimensions], [pas d'indication de poids], [pas d'indication concrète de lieu], [pas d'indication de région], Cameroun. Stuttgart, Linden-Museum, n° d'inv. 057678.

**[Pl. VI]**

**Taille ?**

**Provenance** : ce poignard et son fourreau nso sont arrivés au Linden-Museum de Stuttgart en 1903 en tant que butin de guerre que l'officier Hans Houben avait fait rassembler au cours de l'expédition contre les Nso (03.6.1902-17.6.1902). Selon les comptes rendus de Houben, "les vols, les mauvais traitements, les viols de femmes, etc. [...] étaient à l'ordre du jour" et conduisirent en peu de temps au dépeuplement de "villages entiers" (Jäger 1904 : 173, → chapitre Cornilius Refem, 331 et suiv.

**Description de l'objet :** [pas d'indication d'un auteur ou d'une auteure], poignard (a) dans fourreau (b) orné de perles, [pas de datation], bois, verre (perle), fer, cuir, [pas de dimensions], [pas d'indication de poids], [pas d'indication concrète de lieu], [pas d'indication de région], Cameroun. Stuttgart, Linden-Museum, n° d'inv. 033494.

**[Pl. VII]**

**Taille ?**

**Provenance :** cette coiffe à plumes des Banyang est arrivée
au Städtisches Museum Braunschweig en 1902 par l'intermédiaire de l'officier Kurt Strümpell.
Son acquisition s'inscrit dans le contexte de l'expédition punitive dirigée par Strümpell contre les

Ce document reflète seul le contenu de l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

Bangwa (13.9.1900-déc. 1900), dont l'objectif était de percevoir des "indemnités de guerre" (Puttkamer 1900 : 134).

**Description de l'objet :** [Pas d'indication d'un auteur ou d'une auteure], coiffe à plumes, avant 1902, bois, fourrure, plumes, raphia, [pas d'indication de mesure], [pas d'indication de poids], [pas d'indication concrète de lieu], région sud-ouest, Cameroun. Brunswick, Städtisches Museum Braunschweig, n° d'inv. 1709-0235-00.

**[Pl. VIII]**

**Taille 50 cm**

**Provenance : selon l'**officier Karl Adametz, ce masque provenant de Bafusam (aujourd'hui Bafoussam) est issu des "Dsungle" ou Ndsungle (1913 : 120) et est arrivé en 1913 au Musée d'ethnologie de Berlin avec, entre autres, "huit crânes humains" (ibid. : 123). Adametz, directeur du district de Bamenda de 1908 à 1913, remarquait à propos de son activité là-bas "que la collecte à l'occasion d'une action guerrière produit des résultats plus complets et plus originaux que l'achat". (Ibid. 1908 : 80)

**Description de l'objet :** [Aucune indication d'un auteur ou d'une auteure], éléphant, masque, 19e/20e siècle (début), coton, raphia, perles de verre, 100 × 55 × 5 cm (non rembourré), 100 × 55 × 20 cm (rembourré), [aucune indication de poids], Bamenda, [aucune indication de région], Cameroun. Berlin, Ethnologisches Museum, Staatliche Museen zu Berlin, Inv. n° III C 29794.

**[Pl. IX]**

**Taille 50 cm**

**Provenance :** ce masque de Bali est arrivé en 1915 au Niedersächsisches Landesmuseum de Hanovre par l'intermédiaire d'un frère de l'officier Wilko von Frese. Même si Frese a participé à une expédition dite punitive (voir Hoffmann 2007, vol. 2 : 96), on peut plutôt supposer dans ce cas, en raison du statut de vassal de Bali, qu'il s'agit d'un achat dans lequel Frese a profité des rapports de force asymétriques et des conditions de chantage de l'économie coloniale (voir Hausen 1970 : 181-198).

**Description de l'objet :** [Pas d'indication d'un auteur ou d'une auteure], coiffe de danse, avant 1910, coton, verre, 98 cm, [pas d'indication de poids], [pas d'indication concrète de lieu], [pas d'indication de région], Cameroun. Hanovre, Landesmuseum Hannover, n° d'inv. ET 7255.

**[Pl. X]**

**Taille 5 cm**

**Provenance :** ce plumeau des Bangwa est arrivé au Städtisches Museum Braunschweig en 1902 par l'intermédiaire de l'officier Kurt Strümpell. L'appropriation du plumeau par Strümpell s'inscrit dans le

Ce document ne doit pas être lu seul. Il convient de l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

contexte de sa participation à deux expéditions punitives contre les Bangwa (13.9.1900-déc. 1900 et 20.10.1901-30.11.1902, cf. Strümpell 1900 : 136-149 ; Pavel 1901 : 47-50).

**Description de l'objet : [**Pas d'indication d'un auteur ou d'une auteure], plumeau, avant 1902, bois, poil (animal), longueur 27 cm, [pas d'indication de poids], [pas d'indication concrète de lieu], Sud-Ouest du Cameroun, Cameroun. Brunswick, Städtisches Museum Braunschweig, n° d'inv. 1709-0177-00.

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

**[Pl. XI]**

**Taille 50 cm**

**Provenance :** cette sculpture des Bakundu est arrivée au Musée ethnologique de Berlin en 1899 par l'intermédiaire du fonctionnaire colonial Leopoldt Conradt. Conradt, qui travaillait au Togo en tant que chef de station, est attesté en 1892 et 1895 comme entomologiste en voyage d'exploration à Lolodorf (Cameroun) (cf. Andratschke 2021 : 124 et suiv.). Le contexte d'appropriation n'a pas encore pu être délimité plus précisément.

**Description de l'objet :** [pas d'indication d'un auteur ou d'une auteure], sculpture masculine, 19e siècle, bois, 171 × 36 × 34 cm (dimension de stockage), [pas d'indication de poids], Bonge, [pas d'indication de région], Cameroun . Berlin, Ethnologisches Museum, Staatliche Museen zu Berlin, Inv. n° III C 10026.

**[Pl. XII]**

**Taille ?**

**Provenance :** le siège du souverain des Nso est arrivé en 1903 au Linden-Museum de Stuttgart en tant que butin de guerre que l'officier Hans Houben a fait emporter au cours de l'expédition contre les Nso (3.6.1902-17.6.1902). L'action de Houben se caractérisa alors par des mauvais traitements, des destructions et des pillages et eut pour résultat un état de guerre qui dura encore plusieurs années dans la région (cf. Michels 2004 : 261-271, → chapitre Cornilius Refem, 331 et suivantes).

**Description de l'objet :** [pas d'indication d'un auteur ou d'une auteure], chaise du chef de Banzo, [pas de datation], bois, étain (tôle), [pas d'indication de dimensions n], [pas d'indication de poids], [pas d'indication concrète de lieu], [pas d'indication de région], Cameroun. Stuttgart, Linden-Museum, n° d'inv. 33564.

**[Pl. XIII]**

**Taille 100 cm**

**Provenance :** la reine mère (Nafoyn) Naya de Kom et son compagnon sont arrivés au Musée d'ethnologie de Berlin en 1906 par l'intermédiaire de l'officier Hans Putlitz. Leur acquisition s'inscrit

dans le contexte de l'expédition dite punitive menée par Putlitz contre Kom (4.12.1904-11.1.1905, voir Knobloch 1904 : 180-183). Putlitz s'est heurté à une "très forte résistance", ce qui a entraîné des combats très durs et au moins "80" morts du côté des Kom (1904a : 186).

**Description de l'objet :** [Aucune indication d'un auteur ou d'une auteure], sculpture masculine avec tabouret [à gauche], reine mère (nafoyn) Naya, sculpture féminine avec tabouret [à droite], 19e siècle, bois, cuivre, textile, 194 × 48 × 50 cm [sculpture de gauche], 183 × 42 × 54 cm [sculpture de droite], 39 kg [chaque sculpture], [aucune indication concrète de lieu], [aucune indication de région], Cameroun. Berlin, Ethnologisches Museum, Staatliche Museen zu Berlin, Inv. n° III C 20681 & III C 20682.

Ce document ne doit pas être vu seul. Il constitue l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/propylaeum.1219

**[Pl. XIV]**

**Taille 50 cm**

**Provenance :** ce tabouret de Baham est arrivé au Musée d'ethnologie de Berlin en 1906 en tant que butin de guerre rassemblé par l'officier Hans Glauning → Bio, 386 pendant les combats de Baham (14.6.1905-27.7.1905) (cf. Glauning 1905 : 46).

**Description de l'objet :** [Aucune indication d'un auteur ou d'une auteure], tabouret, XVIIIe/XIXe siècle, bois, patine terre, 48,5 × 58 × 58 cm, 14,2 kg, Baham, [aucune indication d'une région], Cameroun. Berlin, Ethnologisches Museum, Staatliche Museen zu Berlin, Inv. n° III C 20341.

**[Pl. XV]**

**Taille ?**

**Provenance :** ces montants du lit du sultan Omaru de Banyo ont été obtenus par l'officier Hans Glauning → Bio, 386 au cours de l'expédition au lac Tchad (26.3.1902-7.6.1902). L'appropriation du lit dans la ville de Banyo, décrite comme " abandonnée " par Glauning (Glauning 1902 : 2), renvoie au pillage ou à la pratique de ce que l'on appelle l'achat silencieux, une sorte de vol qui consiste à laisser derrière soi une compensation minime que l'on a choisie.

**Description de l'objet** : [Aucune indication d'un auteur ou d'une auteure], Figurine, Poteau de lit du lit du sultan Omaru [à gauche], Poteau de lit [à droite], [pas de datation], bois,[pas de dimensions], [pas d'indication de poids], Banyo [les deux], Bachum [à droite], [pas d'indication d'une région], [pas d'indication du pays]. Stuttgart, Linden-Museum, n° d'inv. 027041 & 027815.

**[Pl. XVI]**

**Taille 50 cm**

**Provenance :** cette figurine de mère et d'enfant bangwa a pu être obtenue par le commerçant Gustav Conrau lors de son deuxième séjour dans la région de peuplement des Bangwa entre février et septembre 1899, au cours d'échanges complexes et riches en listes, et se trouve depuis lors au Musée ethnologique de Berlin (cf. Lintig 2016 : 32 et suiv.).

**Description de l'objet :** [Aucune indication d'un auteur ou d'une auteure], Mère avec enfant, sculpture féminine, 19e siècle (milieu), bois, monture, 81 × 22 × 20 cm, 4 kg, [aucune indication concrète de lieu], prairie, Cameroun. Berlin, Ethnologisches Museum, Staatliche Museen zu Berlin, inv. n° III C 10531.

**[Pl. XVII]**

**Taille 25 cm**

**Provenance :** trois de ces reliefs sont parvenus au musée d'ethnologie de Berlin Bernhard Ankermann → Bio, 370 dans le nord-ouest du Cameroun en 1909, à la suite d'un séjour de recherche de l'assistant directeur du département Afrique de ce musée. Ankermann "trouva" et photographia (1910 : 291 et suiv.) le rare relief dans le sol "d'une hutte de la chefferie" des Nso à Kumbo (Krieger 1969 : 41). Son appropriation illustre la démarche proposée dans son guide de collecte, à savoir fouiller sans ménagement "les huttes des indigènes" (Ankermann 1914 : 9).

**Description de l'objet :** [pas d'indication d'auteur ou d'auteure], relief de sol, [pas de datation], argile (cuite), 14 × 42 × 46 cm, [pas d'indication de poids], Kumbo, prairie, Cameroun. Berlin, Ethnologisches Museum, Staatliche Museen zu Berlin, inv. n° III C 24830.

**[Pl. XVIII]**

**Taille 50 cm**

**Provenance :** ce tambour de Banssa est arrivé au Musée d'ethnologie de Berlin en 1906 comme butin de guerre que l'officier Hans Glauning → Bio, 386 a fait emporter au cours d'une entreprise militaire non documentée en décembre 1905 (cf. Glauning 1905 : 66, 1906 : 72, → chapitre Sprute, 265 ss).

**Description de l'objet** : [pas d'indication d'un auteur ou d'une auteure], partie d'un tambour à fentes, [pas de datation], bois (sculpté), env. 100 × 310 × 120 cm (total, sans la tête de buffle), env. 95 × 215 × 120 cm (corps), les deux moitiés du corps ensemble 346,5 kg sans la tête, avec des ferrures d'assemblage en acier inoxydable, [pas d'indication concrète de lieu], [pas d'indication de région], Cameroun. Berlin, Ethnologisches Museum, Staatliche Museen zu Berlin, Inv. n° III C 21170.

**[Pl. XIX]**

**Taille ?**

**Provenance :** selon l'inventaire, ce vêtement appartenant au sultan Mohamed de Tibati a été obtenu par l'officier Hermann Nolte comme butin de guerre au cours de l'expédition punitive contre Tibati (13.3.1899-25.8.1899, campagne de Wute-Adamaua). Ou comme le directeur du musée de Stuttgart Linden l'a fait remarquer en 1901 à l'occasion du lot d'environ 80 entrées d'inventaire que Nolte lui a transmis : "Tous les objets sans exception ont toujours été capturés ou acquis sur place" (Linden 1901 : 4, souligné dans l'original, → chapitre LeGall, 113 et suiv., notes 23 et 26).

Ce document ne doit pas être la seule ni complète l'original en langue allemande https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

**Description de l'objet :** [pas d'indication d'un auteur ou d'une auteure], vêtement, mohamedan, autrefois en possession du sultan Mohamed, [pas de datation], coton, [pas d'indication de mesure], [pas d'indication de poids], Tibati, [pas d'indication de région], [pas d'indication de pays]. Stuttgart, Linden-Museum, n° d'inv. 015995.

**[Pl. XX]**

**Taille ?**

**Provenance :** ce tabouret de trône de Bamum ou Bali est arrivé au Linden-Museum de Stuttgart en 1911 par l'intermédiaire du marchand Adolf Diehl → Bio, 378. Même si aucun contexte d'appropriation spécifique n'a pu être établi jusqu'à présent dans ce cas, Diehl, qui, en tant que collectionneur sur commande, a acheté la plupart des biens culturels qu'il a transmis aux musées allemands, a profité des rapports de force asymétriques et des conditions de chantage de l'économie coloniale (voir Hausen 1970 : 181-198).

**Description de l'objet :** [pas d'indication d'un auteur ou d'une auteure], chaise, [pas de datation], [pas d'indication de matériau & de technique], [pas d'indication de dimensions], [pas d'indication de poids], bamum, [pas d'indication de région], [pas d'indication de pays]. Stuttgart, Linden-Museum, n° d'inv. 075775.

**[Pl. XXI]**

**Taille 100 cm**

**Provenance :** cette figurine commémorative d'un roi du Bamenom (aujourd'hui Bamena) a été transférée en 1906 au Musée d'ethnologie de Berlin en tant que butin de guerre obtenu par l'officier Hans Glauning → Bio, 386 dans le contexte de pillages lors de la soi-disant expédition punitive contre Bamena (14.6.1905-27.7.1905) (cf. Glauning 1905 : 46).

**Description de l'objet :** [Aucune indication d'un auteur ou d'une auteure], sculpture, 2e moitié du 19e siècle, bois, verre, cauris, feuille d'étain, textile, 195 × 50 × 45 cm, 48,8 kg, Bamenom, prairie, région nord-ouest, Cameroun. Berlin, Ethnologisches Museum, Staatliche Museen zu Berlin, Inv. n° III C 21040.

**Taille 100 cm**

**[Pl. XXII]**

**Provenance :** cet élément architectural royal des Bangwa est arrivé au Musée des Cinq Continents de Munich en 1905 par l'intermédiaire de l'officier sanitaire Theodor Berké. Son appropriation s'inscrit dans le contexte de la participation de Berké à l'expédition contre les Bangwa (15.11.1902-16.2.1902, cf. Langheld/Rausch 1902 : 267 et s.).

Ce document ne doit pas être considéré comme complète l'original en langue allemande. https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

**Description de l'objet :** Ateu Atsa, poteau de véranda d'un palais, 2e moitié du 19e siècle, bois, hauteur 300 cm, [pas d'indication de poids], [pas d'indication concrète de lieu], [pas d'indication de région], Cameroun. Munich, Museum Fünf Kontinente, n° d'inv. 05-242.

**[Pl. XXIII]**

**Taille ?**

**Provenance :** cette chemise de guerre des Vute est arrivée au Linden-Museum de Stuttgart en 1901 par l'intermédiaire de l'officier Hans Dominik → Bio, 380. La chemise décrite par Dominik comme un vêtement du souverain "Ngilla" des Vute a cependant été attribuée par Elias Aguigah à son "frère, Gimene", que Dominik a "abattu au combat". Dominik rapporta cet incident en relation avec une chemise de guerre qui semblait identique et qu'il avait auparavant proposée en vain au musée ethnologique de Berlin (Dominik 1898, 35).

**Description de l'objet :** [pas d'indication d'un auteur ou d'une auteure], chemise de guerre cousue avec des amulettes en cuir, [pas de datation], coton, corne, cuir, [pas de dimensions], [pas d'indication de poids], [pas d'indication concrète de lieu], [pas d'indication de région], Cameroun. Stuttgart, Linden-Museum, n° d'inv. 017144.

**[Pl. XXIV]**

**Taille ?**

**Provenance :** ce masque de coiffure Ngbe des Ekoi est arrivé au Linden-Museum de Stuttgart en 1905 comme butin de guerre que l'officier Wilhelm Müller → Bio, 408 a fait acquérir dans le cadre de la punition du Manenguba (7.1.1905-26.4.1905). Müller rapporta à ce sujet qu'il avait "vainement tenté d'inciter les chefs [...] à se procurer des objets ethnographiques" (Müller 1905, 3), mais il ajouta que "là aussi, on ne pouvait pas se passer de tirs". (ibid., 2).

**Description de l'objet** : [pas d'indication d'un auteur ou d'une auteure], masque rapporté Ngbe, [pas de datation], bois, fibre végétale, peau d'antilope, os, textile, étain, [pas de dimensions], [pas d'indication de poids], [pas d'indication concrète de lieu], [pas d'indication de région], Cameroun. Stuttgart, Linden-Museum, n° d'inv. 045455.

**[Pl. XXV]**

**Taille ?**

**Provenance :** cet instrument, décrit dans l'inventaire comme un "tambour à palabres" des Nso de Kumbo, est arrivé au Linden-Museum de Stuttgart en 1903 en tant que butin de guerre rassemblé par l'officier Hans Houben au cours de l'expédition contre les Nso (03.6.1902-17.6.1902). Houben rapporte à ce sujet comment au moins 50 Nso ont été tués et comment il a "brûlé l'endroit". (Houben 1902 : 35f, → chapitre Cornilius Refem, 331 et suivantes).

Ce document ne doit pas être vendu. Il complète l'original en langue allemande. https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

**Description de l'objet :** [pas d'indication d'un auteur ou d'une auteure], tambour à palabre, [pas de datation], bois, peau, [pas d'indication de dimensions], [pas d'indication de poids], Kumbo, [pas d'indication de région], [pas d'indication de pays]. Stuttgart, Linden-Museum, n° d'inv. 033562.

**[Pl. XXVI]**

**Taille 50 cm**

**Provenance :** ce couvre-chef de Batcham est arrivé au Musée ethnologique de Berlin en 1910 par l'intermédiaire de l'officier Karl Adametz. Adametz, directeur du district de Bamenda de 1908 à 1913, remarquait à propos de son activité sur place "que la collecte à l'occasion d'une action guerrière donne des résultats plus complets et plus originaux que l'achat" (Adametz 1908 : 80).

**Description de l'objet :** [pas d'indication d'auteur ou d'auteure], coiffe, [pas de datation], textile, verre, 96 × 20 × 67 cm (hauteur y compris la queue qui pend), 1,9 kg (support en carton compris), Batscham, Prairies, Cameroun. Berlin, Ethnologisches Museum, Staatliche Museen zu Berlin, Inv. n° III C 26406.

Ce fascicule ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

**[Pl. XXVII]**

**Taille 25 cm**

**Provenance :** ce masque de tête de Bamenom (aujourd'hui : Bamena) a été acquis comme butin de guerre par l'officier Hans Glauning → Bio, 386 pendant la soi-disant expédition punitive contre Bamena (14.6.1905-27.7.1905) (cf. Glauning 1905 : 46). Elle fait partie des collections du Musée d'ethnologie de Berlin depuis 1906.

**Description de l'objet :** [pas d'indication d'auteur ou d'auteure], masque de tête, [pas de datation], bois, raphia, cauris (Cypraea moneta), 50 × 39 × 26 cm, [pas d'indication de poids], Bamenom, [pas d'indication de région], Cameroun. Berlin, Ethnologisches Museum, Staatliche Museen zu Berlin, Inv. n° III C 20353.

**Taille 100 cm**

**[Pl. XXVIII]**

**Provenance :** ce montant de porte de Bamenom (aujourd'hui : Bamena) est arrivé au Musée d'ethnologie de Berlin en 1906 en tant que butin de guerre que l'officier Hans Glauning → Bio, 386 a fait transporter dans le contexte de la soi-disant expédition punitive contre Bamena (14.6.1905-27.7.1905) (cf. Glauning 1905 : 46).

**Description de l'objet :** [Aucune indication d'un auteur ou d'une auteure], montant de porte, 19e siècle, bois, 240 × 52 × 28 cm, 40,5 kg, Bamenom, district de Bamende (province du Nord-Ouest), Cameroun. Berlin, Ethnologisches Museum, Staatliche Museen zu Berlin, Inv. n° III C 23696 b.

**[Pl. XXIX]**

**Taille 50 cm**

**Provenance :** ce byeri (reliquaire des ancêtres) des Ngumba a pu être acheté par le planteur Georg Zenker → Bio, 437 pour "95 M[ark]" auprès d'un souverain local, après quelques tentatives de persuasion infructueuses (cf. Zenker 1896 : 55) (ibid. 1897 : 122). Depuis 1897, il fait partie des collections du Musée d'ethnologie de Berlin.

**Description de l'objet :** [pas d'indication d'un auteur ou d'une auteure], figure de reliquaire (byeri), 19e siècle, bois, plumes (touraco géant, perruche à casque, aigle couronné, oiseau hurleur, perroquet gris, poule domestique), fer, laiton, verre, 112 × 41 × 37 cm, 2,2 kg, [pas d'indication concrète de lieu], [pas d'indication de région], Cameroun. Berlin, Ethnologisches Museum, Staatliche Museen zu Berlin, Inv. n° III C 6689 a-c.

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande. https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1243

**[Pl. XXX]**

**Taille 50 cm**

**Provenance :** ce bouclier des Vute est arrivé au Musée des Cinq Continents de Munich en 1895 par l'intermédiaire de l'officier Max von Stetten. L'acquisition de ce bouclier s'inscrit dans le contexte de la soi-disant expédition punitive menée par Stetten contre le pouvoir vute de Dandugu (12.7.1895-25.7.1895), au cours de laquelle non seulement "environ 200" Vute furent tués, mais leurs femmes prises en otage et les localités de "Mango et Nkurre en partie incendiées" (Stetten 1895 : 8 et 10).

**Description de l'objet :** [Pas d'indication d'un auteur ou d'une auteure], bouclier, Ebemm, 2e moitié du 19e siècle, peau, crin de cheval, coton, fer, bois, fibre végétale, 140,5 × 88,5 × 28,5 cm, [pas d'indication de poids], [pas d'indication de lieu précis], [pas d'indication de région], Cameroun. Munich, Museum Fünf Kontinente, n° d'inv. 95-480.

**[Pl. XXXI]**

**Taille 25 cm**

**Provenance :** cette assiette en osier des Kotoko est arrivée au Städtisches Museum Braunschweig en 1902 par l'intermédiaire de l'officier Kurt Strümpell. L'appropriation de cette assiette s'inscrit dans le contexte de la participation de Strümpell à l'expédition du lac Tchad (26.3.1902-7.6.1905). Son chef, Kurt von Pavel → Bio, 420, avait décrété que "l'ensemble [...] de l'ivoire ainsi que tout autre butin" serait "déclaré propriété privée des membres de l'expédition et réparti entre eux". (Puttkamer 1902 : 282)

**Description de l'objet :** [pas d'indication d'un auteur ou d'une auteure], assiette en osier, avant 1905, fibre végétale (indéterminée), épaisseur 31 cm, [pas d'indication de poids], Logone-Birni, région Extrême-Nord, Cameroun. Brunswick, Städtisches Museum Braunschweig, n° d'inv. 1709-0275-00.

**[Pl. XXXII]**

**Taille ?**

**Provenance :** ce masque est arrivé au musée de Wilnsdorf en 1991, en provenance d'une institution de commerce d'art non précisée. Il s'agit probablement d'un masque dit de Batcham, mais la provenance n'a pas encore pu être établie de manière définitive.

**Description de l'objet :** [Pas d'indication d'un auteur ou d'une auteure], masque à poser Bacham, [pas de datation], bois, [pas d'indication de dimensions], [pas d'indication de poids], [pas d'indication concrète de lieu], [pas d'indication de région], Cameroun. Wilnsdorf, Musée de Wilnsdorf, n° d'inv. 700-029.

Ce document ne doit pas être lu seul, il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

**[Pl. XXXIII]**

**Taille 25 cm**

**Provenance :** ce collier de Bamum est arrivé au Musée d'ethnologie de Berlin suite à plusieurs missions de recherche de Bernhard Ankermann → Bio, 370 dans le nord-ouest du Cameroun entre 1907 et 1909. Ankermann a profité des conditions d'achat favorables dues au statut de vassal de Bamum. Sans ménagement, il recommandait dans son guide de collection publié ultérieurement de "fouiller les cases des indigènes"
(Ankermann 1914 : 9).

**Description de l'objet :** [Aucune indication d'un auteur ou d'une auteure], bague de cou, vers 1900, laiton, 5 × 31,5 × 28 cm (mesure sur l'objet), 887 g, [aucune indication concrète de lieu], [aucune indication de région], Cameroun. Berlin, Ethnologisches Museum, Staatliche Museen zu Berlin, inv. n° III C 25123.

**[Pl. XXXIV]**

**Taille 100 cm**

**Provenance :** selon l'officier Karl Adametz, cet élément architectural provenant de Bati près de Bali (près de l'actuel Bali) faisait à l'origine partie du "Hptl.-Gehöftes" (Adametz 1913 : 119). Il est arrivé au Musée ethnologique de Berlin en 1913. Adametz, directeur du district de Bamenda de 1908 à 1913, remarquait à propos de son activité là-bas "que la collecte à l'occasion d'une action guerrière donne des résultats plus complets et plus originaux que l'achat". (Ibid. 1908 : 80)

**Description de l'objet :** [Aucune indication d'un auteur ou d'une auteure], cadre de porte, a) vers 1900, b) & c) 19e/20e siècle (début), bois, fer, a) 247,5 × 50 × 30 cm, b) 252 × 60 × 25 cm, c) 24 × 210 × 34 cm, a) 31 kg, b) 30,2 kg, c) 30 kg, Bati, Bali, région nord-ouest, Cameroun. Berlin, Ethnologisches Museum, Staatliche Museen zu Berlin, Inv. n° III C 29716 a-c.

**[Pl. XXXV]**

**Taille ?**

**Provenance :** ce masque double des Ekoi est arrivé au Linden-Museum de Stuttgart en 1903 en tant que butin de guerre que l'officier Hans Houben a pu s'approprier dans le cadre de son activité de chef de station d'Ossidinge et de l'incendie de Mamfe (en 1902). Le régime de Houben dans la région, décrit comme un "règne de la terreur" (Michels 2004 : 261), s'est accompagné de l'incendie d'autres localités comme Badje (cf. Jäger 1904 : 173, → chapitre Cornilius Refem, 331 et suivantes).

**Description de l'objet :** [pas d'indication d'un auteur ou d'une auteure], masque double, [pas de datation], bois, peau, poil de chèvre, clou (fer), fer, cuivre (tôle), [pas de dimensions], [pas d'indication de poids], [pas d'indication concrète de lieu], [pas d'indication de région], Cameroun, Nigeria. Stuttgart, Linden-Museum, n° d'inv. 033497.

Ce document ne doit pas être lu sans la version complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

**[Pl. XXXVI]**

**Taille 50 cm**

**Provenance :** ce lit trône des Fulbe de Tibati est arrivé au Übersee-Museum de Brême en 1902 en tant que butin de guerre que l'officier Oltwig von Kamptz avait fait rassembler au cours de l'expédition dite punitive contre Tibati (campagne de Wute-Adamaua, 13.3.1899-25.8.1899) (voir Briskorn 2000 : 134).

**Description de l'objet :** [pas d'indication d'auteur ou d'auteure], lit, [pas de datation], roseau, cuir, 76 × 24 × 169,5 cm, [pas d'indication de poids], Tibati, [pas d'indication de région], Cameroun. Brême, Übersee-Museum Bremen, n° d'inv. B13897.

**[Pl. XXXVII]**

**Taille 50 cm**

**Provenance :** cette sangle de selle de cheval haoussa est arrivée au Übersee-Museum de Brême en 1902 comme butin de guerre que l'officier Oltwig von Kamptz avait fait piller au cours de l'expédition dite punitive contre Ngila (campagne de Wute-Adamaua, 14.11.1898-1.1899) (cf. Briskorn 2000 : 134).

**Description de l'objet :** [pas d'indication d'auteur ou d'auteure], sangle de selle de cheval, [pas de datation], cuir, tissu, coton, métal, 19 × 1 × 111 cm, [pas d'indication de poids], Tibati, [pas d'indication de région], Cameroun. Brême, Übersee-Museum Bremen, n° d'inv. B10649.

**[Pl. XXXVIII]**

**Taille 25 cm**

**Provenance :** ce masque de Bafum provient de la succession de l'officier Hans Glauning → Bio, 386, dans laquelle celui-ci avait surtout accumulé des "prises de guerre" (Luschan 1908 : 173). Le Bafoum a été combattu par Glauning lors des expéditions dites punitives contre Djumperri (26.12.1907-

31.1.1908) et Muntschi (01.2.1908-15.3.1908). Le masque est arrivé au musée ethnologique de Berlin en 1910 par l'intermédiaire de son frère Fritz Glauning.

**Description de l'objet :** [Aucune indication d'un artiste ou d'une artiste], masque, 19e siècle, bois, fibre végétale, 35 × 25,5 × 17,5 cm, 1,8 kg, Fungom, région du Nord-Ouest, Cameroun. Berlin, Ethnologisches Museum, Staatliche Museen zu Berlin, Inv. n° III C 24255.

**[Pl. XXXIX]**

**Taille 50 cm**

**Provenance :** cette figurine de Bakoven est arrivée au Niedersächsisches Landesmuseum de Hanovre en 1910 par l'intermédiaire de l'officier Wilko von Frese. L'appropriation de la figurine s'inscrit dans le contexte de la participation de Frese à la punition dite du Nkam-Nũn (14.10.1909-fin fév. 1910, cf. Rausch 1910 : 277-282).

**Description de l'objet :** [pas d'indication d'auteur ou d'auteure], figure de portrait, avant 1910, bois, 114 × 49 × 48 cm, [pas d'indication de poids], Bakoven, [pas d'indication de région], Cameroun. Hanovre, Landesmuseum, n° d'inv. ET 5541.

**[S.XL]**

**Taille ?**

**Provenance :** cette cloche cérémonielle des Nso est arrivée en 1903 au Linden-Museum de Stuttgart comme butin de guerre que l'officier Hans Houben a pu obtenir au cours de l'expédition contre les Nso (3.6.1902-17.6.1902). Le service de Houben sur place, caractérisé comme un "règne de la terreur" (Michels 2004 : 261), s'est accompagné de pillages, de viols et de l'incendie de localités entières (cf. ibid. 261-271, → chapitre Cornilius Refem, 331 et suivantes).

**Description de l'objet :** [pas d'indication d'un auteur ou d'une auteure], cloche de cérémonie avec maillet, [pas de datation], coton (tissu), verre (perle), laiton, [pas de dimensions], [pas d'indication de poids], [pas d'indication concrète de lieu], [pas d'indication de région], Cameroun. Stuttgart, Linden-Museum, n° d'inv. 033513.

**[Pl. XLI]**

**Taille 100 cm**

**Provenance :** le sultan Njoya de Bamum a fait réaliser cette figurine commémorative en 1908 à l'occasion du décès de l'officier Hans Glauning → Bio, 386 et l'a offerte aux membres de sa famille. (Geary 1994 : ix) Après de nombreuses étapes intermédiaires, elle est entrée en 1985 dans les collections du National Museum of African Art à Washington. Glauning a joué un rôle important pour Njoya tout au long de sa vie, car il a contribué à ce que celui-ci puisse récupérer la tête perdue de son père, Nsangou (cf. ibid. : 23-25).

Ce document ne doit pas être le seul à compléter l'original en langue allemande. https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

**Description de l'objet :** [traduit de l'anglais] : Bamum artiste, figure masculine, fin du 19e siècle, bois, laiton, tissu, perles de verre, coquillages cauris, 160 × 39,4 × 36,8 cm, [pas d'indication de poids], Fumban, Grassland, Cameroun. Washington D.C., Smithsonian National Museum of African Art, inv. n° 85-8-1.

**[Pl. XLII]**

**Taille ?**

**Provenance :** ce masque renversé Ngbe à double face des Ekoi est arrivé au Linden-Museum de Stuttgart en 1909 par l'intermédiaire du marchand Adolf Diehl → Bio, 378. Même si aucun contexte d'appropriation spécifique n'a pu être identifié ici jusqu'à présent, Diehl, qui était un collectionneur sur commande et achetait la plupart des biens culturels qu'il transmettait aux musées allemands, a profité des rapports de force asymétriques et des conditions de chantage de l'économie coloniale (voir Hausen 1970 : 181-198).

**Description de l'objet :** [pas d'indication d'un auteur ou d'une auteure], masque renversé Ngbe à deux faces, [pas de datation], bois, peau d'antilope, étain, plume, rotin, textile, escargot cauris, [pas de dimensions], [pas d'indication de poids], [pas d'indication concrète de lieu], [pas d'indication de région], Cameroun. Stuttgart, Linden-Museum, n° d'inv. 059328.

**[Pl. XLIII]**

**Taille ?**

**Provenance :** cette coupe avec des sculptures féminines de Bafut est arrivée au Linden-Museum de Stuttgart en 1903 en tant que butin de guerre dérobé par l'officier de santé Maximilian Zupitza au cours de l'expédition punitive contre Bandeng-Bafut (30.11.1901-5.2.1902). Zupitza se plaignait certes d'avoir obtenu un résultat "assez court" en comparaison avec d'autres officiers, mais il se vantait néanmoins d'avoir réalisé "une collection non négligeable" (Zupitza 1903 : 2).

**Description de l'objet :** [pas d'indication d'un auteur ou d'une auteure], coupe à caryatides pour poudre de bois rouge, [pas de datation], bois, couleur terre blanche, [pas d'indication de dimensions], [pas d'indication de poids], Bafut, [pas d'indication de région], [pas d'indication de pays]. Stuttgart, Linden-Museum, n° d'inv. 032943.

**[Pl. XLIV]**

**25 cm**

**Provenance :** ce tabouret, emblème d'un souverain bangwa, est arrivé au Städtisches Museum Braunschweig en 1902 par l'intermédiaire de l'officier Kurt Strümpell. Son acquisition s'inscrit dans le contexte de deux expéditions dites punitives contre les Bangwa (13.9.1900-déc.1900 et 20.10.1901-30.11.1902), auxquelles Strümpell a participé en tant que responsable (cf. Strümpell 1900 : 136-149 ; Pavel 1901 : 47-50).

Ce document ne doit pas être cité. Il complète l'original en langue allemande. https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

**Description de l'objet :** [Aucune indication d'un auteur ou d'une auteure], tabouret, avant 1902, bois, hauteur 57 cm, diamètre 32 cm, [pas d'indication de poids], [pas d'indication concrète de lieu], Sud-Ouest du Cameroun, Cameroun. Brunswick, Städtisches Museum Braunschweig, n° d'inv. 1709-0024-00.

**[Pl. XLV]**

**Taille 100 cm**

**Provenance :** cette porte de la salle de réunion du souverain de Baham est arrivée au Musée d'ethnologie de Berlin en 1906 en tant que butin de guerre que l'officier Hans Glauning → Bio, 386 a fait emporter au cours des combats pour Baham (14.6.1905-27.7.1905) (cf. Glauning 1905 : 46).

**Description de l'objet : [**Aucune indication d'un auteur ou d'une auteure], porte, 19e siècle, bois, a) 269 × 21 × 38 cm (pilier gauche), b) 269 × 27 × 40 cm (pilier droit), c) 42 × 199 × 27 cm (assemblage central), a) 28,1 kg, b) 30,7 kg, c) 26,8 kg, Baham, [aucune indication d'une région], Cameroun. Berlin, Ethnologisches Museum, Staatliche Museen zu Berlin, Inv. n° III C 21052 a-c.

**[Pl. XLVI]**

**Taille ?**

**Provenance :** cette casquette des Nso de Kumbo est arrivée en 1903 au Linden-Museum de Stuttgart en tant que butin de guerre que l'officier Hans Houben avait fait rassembler au cours de l'expédition contre les Nso (3.6.1902-17.6.1902). Comme "l'emporter était impossible", Houben fit en outre "enterrer" "[l']ivoire stocké dans la ferme du chef" en vue d'une récupération ultérieure (Houben 1902 : 35, → chapitre Cornilius Refem, 331 et suiv.).

**Description de l'objet :** [pas d'indication d'auteur ou d'auteure], casquette, [pas de datation], fibre de raphia, coton (tissu), verre (perle), [pas d'indication de mesure], [pas d'indication de poids], Kumbo, [pas d'indication de région], [pas d'indication de pays]. Stuttgart, Linden-Museum, n° d'inv. 033548.

**[Pl. XLVII]**

**Taille 50 cm**

**Provenance :** ce masque de Batabi est arrivé au Musée d'ethnologie de Berlin en 1907 par l'intermédiaire de l'officier Hans Glauning → Bio, 386. L'appropriation du masque s'inscrit dans le contexte de l'expédition dite punitive contre Bali-Batibe (23.2.1906-15.4.1906), qui offrait à Glauning une possibilité de revendiquer des biens culturels locaux (cf. Glauning 1908:4).

**Description de l'objet :** [Aucune indication d'un auteur ou d'une auteure], Tête de buffle, masque, 19e siècle, bois, textile, fibres végétales, perles de verre, 23 × 70 × 30 cm, 8,3 kg, Batabi (près de Bali), région nord-ouest, Cameroun. Berlin, Ethnologisches Museum, Staatliche Museen zu Berlin, n° inv. III C 21154.

Ce document ne duplique l'original seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

**Taille 100 cm**

**[Pl. XLVIII]**

**Provenance :** Mandu Yenu, le trône brodé de perles de son père, a été remis par le sultan Njoya de Bamum → Bio, 417 en 1908, selon les termes du directeur de l'époque du département Afrique du Musée d'ethnologie de Berlin, à l'officier Hans Glauning → Bio, 386, en guise de "tribut" (Luschan 1908 : 137) pour l'empereur allemand. Il fait partie des collections du Musée d'ethnologie de Berlin depuis 1908 (cf. Geary/ Njoya 1985 : 181).

**Description de l'objet :** [pas d'indication d'un auteur ou d'une auteure], Ngwuo "Mandu Yenu", fauteuil trône avec marche, 19e siècle, bois, verre, textile, chaux (cauris), 174 × 126 × 155 cm, 110,5 kg (fauteuil trône), 42 kg (marche trône), [pas d'indication concrète de lieu], [pas d'indication de région], Cameroun. Berlin, Ethnologisches Museum, Staatliche Museen zu Berlin, Inv. n° III C 33341 a, b.

**[Pl. XLIX]**

**Taille ?**

**Provenance :** cette tête de pipe de Bali est arrivée au Linden-Museum de Stuttgart en 1911 par l'intermédiaire du fonctionnaire colonial Paul Dorbritz. Son appropriation s'inscrit dans le contexte de l'activité de Dorbritz dans le district de Bamenda en 1910. Même s'il n'hésitait pas à faire "procurer un butin" (Dorbritz 1910 : 5), on peut supposer, en raison du statut de vassal des Bali, qu'il s'est limité à "acheter" la tête de pipe sur "ordre" du directeur du musée de Stuttgart (ibid. : 4).

**Description de l'objet :** [pas d'indication d'auteur ou d'auteure], tête de pipe, [pas de datation], terre cuite, [pas d'indication de mesure], [pas d'indication de poids], [pas d'indication de lieu concret], [pas d'indication de région], Cameroun. Stuttgart, Linden-Museum, n° d'inv. 066449.

**[S.L]**

**Taille ?**

**Provenance :** ce bracelet des Nso est arrivé au Linden-Museum de Stuttgart en 1903 comme butin de guerre que l'officier Hans Houben a pu obtenir au cours de l'expédition contre les Nso (3.6.1902-17.6.1902). Houben y laissa en général une trace de destruction, et il y eut de nombreuses exactions "en partie tolérées, en partie même commises par lui-même" dans les régions "gravement maltraitées" par lui et ses troupes (cf. Jäger 1904 : 172, → chapitre Cornilius Refem, 331 et suivantes).

**Description de l'objet :** [Pas d'indication d'un auteur ou d'une auteure], Bracelet orné de perles, [pas de datation], peau de léopard, textile, verre (perle), [pas de dimensions], [pas d'indication de poids], [pas d'indication concrète de lieu], [pas d'indication de région], Cameroun. Stuttgart, Linden-Museum, n° d'inv. 033521.

Ce document n'doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande. https://doi.org/10.11588/arthistoricum.249

**[S.LI]**

**Taille 50 cm**

**Provenance :** cette cloche des Bangwa est arrivée au Musée ethnologique de Berlin en 1910 par l'intermédiaire de l'officier sanitaire Martin Heßler. Elle a été envoyée avec des objets culturels que Heßler avait obtenus lors de sa participation à l'expédition au nord du Cameroun (18.11.1904-25.1.1905), mais selon ses indications, elle provient du "vieux chef Bangwa Fontem" nommé Asunganyi (Heßler 1909 : 102).

**Description de l'objet :** [Pas d'indication d'un auteur ou d'une auteure], double cloche, 20e siècle (début), fer & fibre végétale, 99 × 53 × 21 cm, 11,4 kg, [pas d'indication concrète de lieu], [pas d'indication de région], Cameroun. Berlin, Ethnologisches Museum, Staatliche Museen zu Berlin, Inv. n° III C 23979.

Ce document ne doit pas être lu seul. Il constitue l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

**[Pl. LII]**

**Taille 50 cm**

**Provenance :** ce masque de Bangang est arrivé au Musée d'ethnologie de Berlin en 1906 par l'intermédiaire de l'officier Hans Glauning → Bio, 386. L'appropriation du masque s'inscrit dans le contexte de la bataille de Baham (14.6.1905-27.7.1905), que Glauning a exploitée comme une occasion de déposséder illégalement la population locale (cf. Glauning 1908:4).

**Description de l'objet :** [Aucune indication d'un auteur ou d'une auteure], masque, 19e siècle, bois, 94 × 66 × 58 cm, 16,6 kg, Bangang, [aucune indication d'une région], Cameroun. Berlin, Ethnologisches Museum, Staatliche Museen zu Berlin, Inv. n° III C 20349.

**[Pl. LIII]**

**Taille ?**

**Provenance :** ce masque à poser de la confédération secrète des Ngbe de la région de la Cross River est arrivé au Linden-Museum de Stuttgart en 1909 par l'intermédiaire du marchand Adolf Diehl → Bio, 378. Même si aucun contexte d'appropriation spécifique n'a pu être déterminé jusqu'à présent, Diehl, qui était un collectionneur sur commande et qui achetait une partie des biens culturels qu'il faisait circuler, a profité des rapports de force asymétriques et des conditions de chantage de l'économie coloniale (voir Hausen 1970 : 181-198).

**Description de l'objet :** [pas d'indication d'un auteur ou d'une auteure], masque d'applique Ngbe, [pas de datation], bois, peau d'antilope, rotang, étain, os, corne, goudron, [pas d'indication de mesure], [pas d'indication de poids], Creektown, Calabar, [pas d'indication de région], [pas d'indication de pays]. Stuttgart, Linden-Museum, n° d'inv. 059327.

**[Pl. LIV]**

**50 cm**

**Provenance :** ce tangué (bec de bateau) du souverain duala Kum'a Mbap'a Bele ba Dooh alias Lock Priso → Bio, 397 est arrivé au Musée des Cinq Continents de Munich en 1885 comme butin de guerre revendiqué par le fonctionnaire du gouvernement Max Buchner → Bio, 375 lors de la répression du mouvement de résistance d'une partie de la population duala en 1884. (Cf. Splettstößer 2019 : 189-195, Buchner 1914 : 194)

**Description de l'objet :** [Pas d'indication d'un auteur ou d'une auteure], Bec de navire, Tangué, années 1880, bois, peintures, clous métalliques, 145 × 70 × env. 64 cm, [pas d'indication de poids], [pas d'indication concrète de lieu], [pas d'indication de région], Cameroun. Munich, Museum Fünf Kontinente, n° d'inv. 7087.

Ce document ne doit pas être lu sans le commentaire original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

**[S.LV]**

**Taille ?**

**Provenance :** ce pectoral royal des Nso de Kumbo est arrivé au Linden-Museum de Stuttgart en 1903 comme butin de guerre revendiqué par l'officier Hans Houben au cours de l'expédition contre les Nso (3.6.1902-17.6.1902). Suite à cette entreprise, Kumbo ne fut pas la seule à être incendiée, d'autres localités des environs furent également soumises à la guerre (Houben 1902 : 35 et suivantes, → chapitre Cornilius Refem, 331 et suivantes).

**Description de l'objet :** [pas d'indication d'un auteur ou d'une auteure], bandeau de poitrine d'un musicien royal, [pas de datation], fibre végétale, verre (perle), [pas d'indication de dimensions], [pas d'indication de poids], Kumbo, [pas d'indication de région], [pas d'indication de pays]. Stuttgart, Linden-Museum, n° d'inv. 033547.

**[Pl. LVI]**

**Taille 25 cm**

**Provenance :** cette pipe à tabac du souverain bangwa Asunganyi est arrivée au Musée d'ethnologie de Berlin en 1899 par l'intermédiaire de Gustav Conrau. Conrau l'a reçue comme cadeau d'accueil lors de sa première visite à la cour du souverain bangwa (cf. Lintig 2017 : 102).

**Description de l'objet** : [pas d'indication d'auteur ou d'auteure], pipe à tabac, [pas de datation], laiton, bois, verre, cuir, fibres végétales, 77 × 36 × 5 cm, [pas d'indication de poids], [pas d'indication concrète de lieu], prairie, Cameroun. Berlin, Ethnologisches Museum, Staatliche Museen zu Berlin, Inv. n° III C 9814 a, b.

**[Pl. LVII]**

**Taille ?**

**Provenance :** ce tambour du Njem a été obtenu comme butin de guerre par l'officier Hermann Bertram au cours de l'expédition du Sud/Ebolobingon (29.7.1905-26.9.1905). Le tambour a été transféré par Bertram en 1908 au Linden-Museum de Stuttgart dans un ensemble de 237 objets qu'il s'était appropriés "avec beaucoup de peine pendant 2 ½ ans d'activité guerrière" (Bertram 1908 cité d'après Grimme 2018 : 38).

**Description de l'objet :** [pas d'indication d'un auteur ou d'une auteure], tambour de danse, [pas de datation], bois, peau, roseau, [pas d'indication de dimensions], [pas d'indication de poids], [pas d'indication concrète de lieu], [pas d'indication de région], Cameroun. Stuttgart, Linden-Museum, n° d'inv. 055784.

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

[p.505] [Appendice]

510 Remerciements

512 Auteurs

515 Registre des noms

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

## [p.510] Remerciements

**Atok :**
SM Bertrand Efoudou III

**Baham, Musée Royal de Baham :**
Albert Fomekong

**Bangoua :**
SM Yannick Djampou Tchatchouang

**Bâle, Basel Mission Archives / Mission 21 :**
Dr. Patrick Moser

**Bâle, Museum der Kulturen :**
Ursula Regehr
Dr. Anna Schmid

**Batoufam :**
SM Innocent Nayang Toukam
Félix Nigue
Celestin Tchouanguep

**Berlin :**
Gesa Grimme

**Berlin, Bard College :**
Prof. Dr Aya Soika

**Berlin, Ambassade de la République du Cameroun :**
Hamadou Tobi Bachirou
S.E. Victor Ndocki
Dr. Maryse Nsangou Njikam

**Berlin, agence d'images bpk :**
Cornelia Reichert

**Berlin, Brücke Museum :**
Daniela Bystron
Lisa Marei Schmidt

**Berlin, Museum für Naturkunde - Leibniz-Institut für Evolutions- und Biodiversitätsforschung :**
Christiane Funk
Dr Ina Heumann
Dr Catarina Madruga
Fiona Möhrle
Dr Gesine Steiner

**Berlin, Staatliche Museen zu Berlin - Preußischer Kulturbesitz, EM :**
Prof Dr Lars Christian Koch
Prof Dr Alexis von Poser
Dr Verena Rodatus

**Berlin, Staatliche Museen zu Berlin - Preußischer Kulturbesitz, MVF :**
Marius Kowalak

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

**Berlin, Staatliche Museen zu Berlin - Preußischer Kulturbesitz, ZA :**
Dr. Christine Howald
Michaela Hussein-Wiedemann

**Berlin, Université technique de Berlin :**
Elsa Goulko
Silvia von Keitz
Dr Stefan Schlelein
Steffi Terp
Dr Mareike Vennen

**Berlin, Jardin zoologique de Berlin :**
Dr. Clemens Maier-Wolthausen

**Brunswick, Städtisches Museum Braunschweig :**
Isabella Bozsa
Dr. Rainer Hatoum

**Brême, Musée d'outre-mer Brême :**
Dr. Wiebke Ahrndt
Dr. Bettina von Briskorn
Silke Seybold

**Bünde, Musée allemand du tabac et du cigare :**
Michael Strauß

**Cambridge, Université de Cambridge :**
Dr. Bernhard Fulda

**Cobourg, Musée d'histoire naturelle de Cobourg :**
Dr Eckhard Mönnig
Dr Carsten Ritzau

**Detmold, Lippisches Landesmuseum :**
Dr Amir Theilhaber
Dr Michael Zelle

**Douala :**
Marilyn Douala Manga Bell
SM Jean-Yves Eboumbou
SM Milord Mbape

**Dresde, collections d'art nationales de Dresde, archives :**
Vera Wobad

**Dresde, Collections d'art nationales de Dresde, Cabinet des estampes :**
Denise Görlich
Susann Krüger

**Dresde, Collections d'art nationales de Dresde, SES :**
Dr Friedrich von Bose
Ethnologue diplômée Silvia Dolz
Ethnologue diplômée Petra Martin
Dr Léontine Meijer-van Mensch
Sylvia Pereira
Julia Pfau

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

**Dschang, Université de Dschang :**
Prof Dr Émile Kenmogne
Yannick Stéphane Nguiamba Dissake
Prof Dr Roger Tsafack Nanfosso

**Düsseldorf, Université Heinrich Heine Düsseldorf :**
Prof. Dr Stefanie Michels

**Eberswalde, Musée d'Eberswalde :**
Birgit Klitzke

**Edéa :**
SM Merveille Eding Batta
SM Placide Miyila
SM Nguele
SM Jean Ngwanza

**Foumban :**
Nji Oumarou Njare

**Francfort-sur-le-Main, Weltkulturen Museum Frankfurt :**
Julia Friedel

**Fribourg, Musée de la nature et de l'homme :**
Nicole Landmann-Burghardt
Dr. Silke Stoll

**Fürth, ARTOTHEK :**
Ulf Buschmann

**Genève, Université de Genève :**
Bansoa Sigam
Prof. Dr Jean François Staszak

**Giessen, Musée de la Hesse supérieure :**
Manuela Rochholl
Dr. Katharina Weick-Joch

**Göttingen, Université Georg August - Collection ethnologique :**
Dr. Michael Kraus

**Göttingen, Université Georg August - Collection d'instruments de musique :**
Dr. Klaus-Peter Brenner

**Göttingen, Université Georg August - Collection Heinz Kirchhoff :**
Dr. Anita Schmidt-Jochheim

**Halle (Saale), Fondation culturelle de l'Etat fédéral** :
Dr. Lutz Nitsche

**Hambourg, Musée am Rothenbaum. Cultures et arts du monde :**
Dr Malika Kraamer
Prof. Dr Barbara Plankensteiner
Catharina Winzer
Dr Heidelies Wittig

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

**Hanovre, Musée régional de Basse-Saxe Hanovre :**
Dr. Claudia Andratschke

**Hildesheim, Musée Roemer et Pelizaeus :**
Dr. Sabine Lang

**Kassel, Museumslandschaft Hessen-Kassel :**
Dr. Martina Lüdicke

Clara Himmelheber
Yağmur Karakis
Dr. Nanette Snoep **[S.511] Cologne, Rautenstrauch-Joest-Museum - Kulturen der Welt :**
Dr.

**Kribi :**
Hartmann Dimale
Ndtoungou Godefrey
Jude Sylvain Mboum
Lucie Mpagou
SM Paul Fritz Ndjondje
SM Joseph Nong
Jean Baptiste Nzambi (†)
Jean Nzie

**Lichtenstein, Daetz-Centrum Lichtenstein :**
Anne-Sophie Berner

**Limbourg, Musée missionnaire des Pallottins :**
Père Markus Hau

**Village de Lolo :**
SM Siang Nzié

**Londres, British Museum :**
Prof. Dr Hartwig Fischer
Julie Hudson
Dr Sam Nixon

**Lübeck, Collection ethnologique :**
Dr. Lars Frühsorge

**Magdebourg, Centre allemand des pertes culturelles :**
Prof. Dr Larissa Förster

**Mayence, Université Johannes-Gutenberg - Collection d'études ethnographiques :**
Dr. Anna-Maria Brandstetter

**Mannheim, musées Reiss-Engelhorn :**
Dr. Corinna Erckenbrecht

**Marburg, Université Philipps - Collection ethnographique :**
Dr. Dagmar Schweitzer de Palacios

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

**Marburg, Université Philipps - Collection d'études religieuses :**
Dr. Susanne Rodemeier

**Mbandjock :**
SM Jean Paul Bawa Dina
Simon Pierre Vougen Mvée

**Munich, Deutsches Museum :**
Dr. Bernhard Wörrle

**Munich, Musée des Cinq Continents :**
Dr Stefan Eisenhofer
Dr Karin Guggeis
Dr Anka Krämer de Huerta
Dr Uta Werlich

**Neukirchen, Fondation Seebüll Ada et Emil Nolde :**
Dr. Astrid Becker

**Nguila :**
Donatien Djoung
SM Ndah Gomtsé
Louna Mossi
Titse Mvouroe
Nango Naah

**Nkoteng :**
Samuel Angoula
Lazarre Dang Biyo'o
Esther Evelyne Essaneme
Jules Onguene

**Nuremberg, Musée d'histoire naturelle :**
Werner Feist

**Hautbois chez Lembé Yesum :**
Fabien Mendjana

**Offenbach, Musée allemand du cuir :**
Dr. Inez Florschütz

**Offenbourg, Musée de la Maison des Chevaliers :**
Susanne Leiendecker-Piegsda

**Oldenburg, Musée régional de la nature et de l'homme :**
Jennifer Tadge

**Osnabrück, quartier des musées :**
Dr. Thorsten Heese

**Oxford, Pitt Rivers Museum :**
Prof. Dr Dan Hicks

**Paris, Sorbonne Université :**
Dr. Felicity Bodenstein

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

**Rhauderfehn, Musée du fléau et de la navigation de Westrhauderfehn :**
Marcus Neumann

**Rostock, Musée d'histoire culturelle :**
Annelen Karge

**Stuttgart, Linden-Museum :**
Prof. Dr Ines de Castro
Iris Müller
Dr Christoph Rippe
Katja Scharff
Dr Fiona Siegenthaler

**Tervuren, Musée royal de l'Afrique centrale :**
Dr. Guido Gryseels

**Tibati :**
SM El Hadj Hamidou Mohaman Bello (†)
Hamidou Nouhou Sarki Yaaki Nouhou Barrywa
Mohamadou Abdala

**Tübingen, Eberhard Karls Universität - Collection ethnologique :**
Prof. Dr. Gabriele Alex

**Unna, Musée Hellweg :**
Dr. Beate Olmer

**Uslar, Musée d'Uslar :**
Dr. Christian Riemenschneider

**Wiesbaden, Musée de Wiesbaden :**
Andreas Henning
Dr. Andy Reymann

**Wilhelmshaven, Musée allemand de la marine :**
Dr. Stefan Huck

**Wilhelmshaven, Musée de la côte :**
Dr. Sven-Hinrich Siemers

**Wilnsdorf, Musée de Wilnsdorf :**
Dr. Corinna Nauck

**Wittenberg, Julius Riemer Collection :**
Dr. Andreas Wurda

**Witzenhausen, Musée d'ethnologie - Cultures du monde :**
Ute Dietrich

**Wuppertal, Mission évangélique unie sur la Hardt :**
Christoph Schwab

**Yaoundé :**
Martin Pierre Abega

Ce document ne doit pas être lu seul et complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

**Yaoundé, Musée national :**
Prof. Dr Raymond Neba'ane Asombang

**Yaoundé, Université de Yaoundé I :**
Prof. Dr David Simo

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

## [p.512] Auteurs

**Mikaél Assilkinga** est doctorant à l'Université technique de Berlin/Université de Dschang et collabore au projet de recherche "Umgekehrte Sammlungsgeschichte". Il mène des recherches sur les objets de pouvoir du Cameroun dans les musées allemands en se concentrant sur les conséquences de leur translocation dans les sociétés camerounaises d'origine et en Allemagne. Il s'intéresse également à la provenance des soi-disant restes humains camerounais issus du contexte colonial.

**Lindiwe Breuer** est étudiante en philosophie et histoire des sciences à l'Université technique de Berlin. Auparavant, elle a étudié la philosophie et les sciences culturelles à Leipzig. Elle a travaillé dans différents projets et institutions culturels, notamment dans la médiation artistique du Gropius Baus à Berlin. Elle est assistante étudiante dans le projet de recherche "Umgekehrte Sammlungsgeschichte" (histoire inversée des collections).

**Fogha Mc. Cornilius Refem (alias Wan wo Layir)** est artiste et doctorant du Research Training Group Minor Cosmopolitanisms à l'université de Potsdam. Auparavant, il a étudié le travail social à la Haute école Alice Salomon de Berlin. Il a été Humanity In Action Senior Fellow en 2021. Ses intérêts de recherche comprennent la pensée décoloniale, les études subalternes, le Black Empowerment et les études muséales critiques.

**Albert Gouaffo** est professeur de littérature et de civilisation allemandes et de communication interculturelle à l'Université de Dschang. Ses recherches portent notamment sur les transferts, la littérature allemande de l'époque coloniale en Afrique et dans la diaspora africaine, les études de mémoire et les recherches de provenance sur les biens culturels volés pendant la colonisation allemande. Avec Bénédicte Savoy, il dirige le projet de recherche "Umgekehrte Sammlungsgeschichte" (histoire inversée des collections). En Allemagne, il est membre de nombreux comités, notamment du comité consultatif "Koloniale Kontexte" au Deutsches Zentrum Kulturgutverluste.

**Dieu Ly Hoang est étudiante en** master d'histoire de l'art à l'Université technique de Berlin et collaboratrice étudiante au département d'histoire de l'art moderne. Ses domaines de spécialisation sont la peinture du 19e siècle, l'histoire des collections transnationales ainsi que les transferts artistiques et culturels.

**Yann LeGall** est collaborateur scientifique du projet de recherche "The Restitution of Knowledge", mené conjointement par l'université technique de Berlin, l'université d'Oxford et le musée Pitt-Rivers et financé par la DFG/AHRC. Il étudie l'histoire des pillages coloniaux et des butins de guerre issus d'expéditions dites punitives. Dans sa thèse de doctorat (2019), il s'est intéressé à la restitution des restes humains de l'époque coloniale et aux cultures mémorielles transnationales.

**Yrine Matchinda** est doctorante en philologie allemande avec spécialisation en études culturelles à l'Université de Dschang et collaboratrice du projet de recherche "Umgekehrte Sammlungsgeschichte". Dans sa thèse, elle s'intéresse aux objets rituels camerounais dans les collections coloniales allemandes et aux conséquences sociales de leur déplacement.

**Andrea Meyer** est collaboratrice scientifique du département d'histoire de l'art moderne de l'Université technique de Berlin et du projet de recherche "Umgekehrte Sammlungsgeschichte" (histoire inversée des collections). L'histoire des musées et les arts visuels de l'époque moderne font partie de ses champs de recherche. Elle est membre du réseau de recherche "Museums & Society. Mapping the Social" et du réseau "Making museum professionals, 1850 - the present".

**Le prince Kum'a Ndumbe III** est historien, écrivain, poète et fondateur du centre culturel AfricAvenir à Bonabéri/Douala. Il s'engage pour l'étude critique de l'histoire des cultures africaines et pour leur réhabilitation. Il a écrit sa thèse d'habilitation sur la politique africaine de la RFA à la FU Berlin et y a enseigné, ainsi qu'à Lyon et à Yaoundé. En 2019, il a publié son livre Restituez à l'Afrique ses objets de culte et d'art !

Ce document ne doit pas être lu seul et comprendre l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/artbiste.ncum.1219

**Philippe Rekacewicz** est géographe, cartographe et designer d'information. Avec les outils de la cartographie critique, il s'intéresse aux mouvements de population et s'intéresse aux relations entre la cartographie, l'art, la science et la politique. De 1988 à 2014, il a travaillé pour Le Monde diplomatique et de 1996 à 2008, il a dirigé le département cartographique du GRID-Arendal, un bureau local du Programme des Nations unies pour l'environnement. Avec Philippe Rivière, il gère le site visionscarto.net.

**[Bénédicte Savoy** enseigne l'histoire de l'art à l'Université technique de Berlin. Ses intérêts de recherche sont les transferts d'art et de culture en Europe, l'histoire des musées ainsi que le vol d'art et l'art de proie. En 2018, elle a rédigé avec Felwine Sarr un rapport sur la restitution des biens culturels africains en Afrique, à la demande d'Emmanuel Macron. Son livre La lutte de l'Afrique pour son art. Histoire d'une défaite postcoloniale (2021) a été traduit en anglais et en français. Avec Albert Gouaffo, elle dirige le projet de recherche "Inversed Collection History".

**Sebastian-Manès Sprute** a étudié l'ethnologie à Göttingen et a obtenu un doctorat en études africaines à l'Université Humboldt de Berlin. Il travaille comme post-doctorant pour le projet de recherche "Umgekehrte Sammlungsgeschichte" (histoire inversée des collections). Ses recherches portent sur l'histoire coloniale, la recherche de provenance et la théorie du temps en sciences culturelles.

**Richard Tsogang Fossi** est germaniste et post-doctorant dans le projet "Umgekehrte Sammlungsgeschichte". Il mène des recherches sur l'histoire coloniale allemande, la mémoire coloniale germano-camerounaise ainsi que sur la provenance du patrimoine culturel camerounais en Allemagne et les circonstances de son déplacement. Ces dernières années, il a participé à différents projets entre le Cameroun et l'Allemagne, notamment à l'exposition très commentée "Hey Hamburg, kennst Duala Manga Bell ?" au MARKK de Hambourg.

Depuis 2015, **Eyke Vonderau** est coordinateur de recherche au sein du département d'histoire de l'art moderne de l'Université technique de Berlin. Il a étudié l'histoire à l'Université Humboldt de Berlin et a travaillé comme coordinateur de l'École doctorale internationale Berlin - New York - Toronto "The World in the City" ainsi que comme collaborateur scientifique au Center for Metropolitan Studies de la TU Berlin.

**Conception de livres** :

**Dorothée Billard** est artiste et graphiste. Son travail artistique se concentre sur le dessin et la conception de livres. Depuis 2016, elle enseigne à la Hochschule für Bildende Künste de Dresde dans le domaine de l'édition artistique. Elle vit à Berlin et à Dresde. www.dorobillard.de

**Mirjam Kroker** est artiste/chercheuse et publiciste. Elle est séminariste. Formation transdisciplinaire en arts visuels (Dresde/Madrid), en anthropologie culturelle et sociale (Tübingen/Vienne). Dernières recherches : Planetary Contem plation/Intuition & hearing times (bourse de travail Fondation Kunstfond, 2022), THE UNIVERSE AS YOUR LIBRARY and the World as Studio ouvoneilchendescodesderwelt (bourse du Land de Saxe, 2019/21). www.mirjamkroker.org

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/artdistoricum.1219

## [p.515] Registre des noms

Les numéros de page en gras renvoient aux biographies à partir de la p. 370

Les chiffres romains précédés de B renvoient au cahier d'images à partir de la p. 441

Abat Angoula (Angoula) 427

Abdala, Mohamadou 168, 511

Achenbach, Wilhelm Erich Ferdinand 356, 358

Adae, Friedrich (Fritz) 358

Adametz, Karl Moritz Ernst Gustav
77, 79, 86, 124 et suivantes, 128, 130, 186, 358, B VIII, B XXVI, B XXXIV

Aguigah, Elias 113 et suiv., 407, B XXIII

Akwa (King), voir Ngando Mpondo

Aly, Götz 116, 119, 133, 136

Aman, Jean 319

Amiet, Cuno 238

André (Père) 319

Angenot, Marc 300, 310, 312

Angoula Angoula, voir Simeko'o

Ankermann, Bernhard 48, 67, 79, 85, 147, 154, 203 et suivantes, 209, 232, 235, 251, 279, 356, 358, 370 et suivantes, 416, 424, B XVII, B XXXIII

Ankermann, Luise 370

Antelmann, Bruno 358

Arndt, Suzan 303

Arnim, Karl Gustav Ludwig Albrecht von (lieutenant) 120f, 127, 189, 358

Arning, Wilhelm 358

Assmann, Aleida 318, 326

Asunganyi (Fontem Asunganyi)
127, 372 et suivantes, B LI, B LVI

Atsa, Ateu B XXII

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

Bakhtine, Mikhaïl 300

Souverain bakoko 406f.

-Etangambele 114, 127, 135

-gaz d'étuve 114, 127, 135

-Madimanjob 114, 127, 135

-Musinga 114, 135

-Nduniebayang 114, 127, 135

-Nsonge 114, 135

Bamum (Bamun), Njoya de (
aussi Nzueya, Njoia, Nschoja)
49, 71-73, 201-203, 205 et s., 208 et s., 219, 237, 308, 414 et s., 417 et s., 422, 434, B I, B XLI, B XLVIII

Barrois, Béatrice 267

Barth, Fredrik Thomas Weybye 285

Barth, Heinrich 85

Bastian, Adolf 48, 81, 86 et s., 146 et s., 149, 209, 230-232, 358

Baumann, Herrmann 244, 287

Bavière, Thérèse (princesse de) 358

Beaujean-Baltzer, Gaëlle 166

Bebe Bell 397

Becker, Carl Heinrich 358

Bell, Kum'a Mbape, voir Kum'a Mbap'a Bele ba Dooh

Bell (King), voir Ndumb'a Lobe

Bello, El Hadj Hamidou Mohaman
163, 168, 393, 511

Belting, Hans 201

Berké, Theodor 84, 128, 357 et suivantes, 373, B XXII, B LVII

Bernbeck, Reinhard 159 et s.

Bertram, Hermann Karl 108, 128, 356, 358, B II

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

Besser, Bernhard von 38, 105, 122 et suivantes, 127, 372

Biedermann-Imhoff, Richard 358

Bille, Mikkel 151, 317, 320, 324

Biwèe Nagya (alias roi Massili)
321, 404

Bleyl, Fritz 214

Bode, Wilhelm von 209

Bome (King Bome, roi Bome), voir Mbome

Bornemann 358

Bornmüller, Alfred Julius 358

Boulaga, F. Eboussi 144

Brauchitsch, Eduard von 77

Bretschneider, Arno 402

Briscorn, Bettina von 396, 510

Broeckmann, Ludwig 358

Buchner, Max von 30, 34 et suiv., 75 et suiv., 127, 173, 178, 346, 358, 375-377, 397 et suiv., B LIV

Buba (Lamido de Bubanjidd) 380

Bubnova, Varvara 237, 239 et suiv.

Bülow, Anton August Gottlieb Friedrich Siegfried 127, 358

Bührmann, Gisela 433

Büsgen, Moritz 358

Bumiller, Theodor 358

Carnap-Quernheimb, Ernst von 63, 127, 356, 358, 390, 393, 413

Chamier-Glisczinski, Leonhard Hermann Karl Otto (Uko) Johannes (Hans) von 186, 358, 438

Christaller, Theodor 39, 81

Clark, John 143

Cleve, Hermann 128, 358

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

Colin, Friedrich 358

Colin, Ludwig 356, 358

Conradt, Leopold Fritz Wilhelm Edmund 79, 88, 357 s., B XI

Conrau, Gustav 80, 105, 254 et suiv., 358, 372 et suiv., 394, 403, 420, B XVI, B LVI

Dandugu (souverain de Vute) 127, B XXX

Danziger, Daniel Bernhard 358

Danziger, Ella Marie Helene, née Schipper 359

Darwin, Charles 35

Dehls, Wilhelm Heinrich 359

Deliss, Clémentine 133, 270

Dernburg, Bernhard 67

Dido (King), voir Ekwalla

Diehl, Adolf 67, 73, 79, 106, 144-146, 148 et suiv., 151, 276, 356, 359, 370, 378 et suiv., B XX, B XLII, B LIII

Dietert, W. 359

Dipama, Hamado 343

Djache Nzefa, Sylvain 207

Djimbe 430

Dominik, Hans Friedrich Wilhelm 75, 77-79, 102s, 107, 114, 117, 127s, 130, 132, 135, 158, 179, 185-191, 193, 304, 322, 356, 359, 380-383, 390, 392, 400-403, 411s, 422, 432, 437, B XXIII

Dorbritz, Paul 77, 356, 359, B XLIX

Drechsel, Gottlieb Ferdinand 359

Dücker, A. (capitaine) 87

**[p.516]** Drytime 430

Eckhardt, Wilhelm Friedrich Karl Alexander 128, 359

Eding Batta, Merveille 320, 406, 510

End, Eugen Friedrich Karl 359

Einstein, Carl 215, 237-240, 309

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

Eisenhofer, Stefan 344, 346, 511

Ekwalla, Jim (Ikwala/Ikwalla, alias King Dido) 29, 34, 127

Fin, Hermann 203

Engelhardt, Philipp August Lorenz
38, 179, 359, 427

Engelhardt (épouse de P.A.L. Engelhardt) 359

Esch 84

Espagne, Michel 310

Esser, Max 80, 356, 359

Eylmann, Paul Erhard Andreas 359

Fabri, Ernst Friedrich 30f.

Fagg, William 251

Fechtner, Artur Ferdinand Emil Wilhelm Fritz 128, 357, 359

Fischer, Eugen 381

Flegel, Eduard Robert 85, 359

Fonlon, Bernard 332 et suivantes, 337

Förster, Oscar 233, 359

Forster, Johann Reinhold 359

Franke, Arno 68

Frankenberg-Lüttwitz, Sigismund Heinrich Kaspar von 68, 128, 359

Frankenstein, Michael 88

Frese, Wilko von 78, 128, 359, B IX, B XXXIX

Frédéric-Guillaume III, roi de Prusse 363

Frobenius, Leo 85, 270, 356, 359, 432

Fuller, Joseph Jackson 143

Galega I 34, 383-385

Geary, Christraud M. 206, 259, 416, 435

Ce document ne doit paraître lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

Gebauer, Paul 250

Geertz, Clifford 300, 303f.

Gellhorn, Hans Ernst Karl Richard von 127, 359, 372f.

Georgi, Milda Frieda (alias Sidi Riha)
200

Germann, Paul 359

Gimene 127, 380, 412, B XXIII

Glauning, Fritz B XXXVIII

Glauning, Hans Franz Ludwig Heinrich Wilhelm 38, 49, 71, 78-80, 94-97, 117, 119f, 127f, 131, 158, 162, 204-207, 209f, 233, 308, 356, 359, 370, 378, 386-388, 414f, B IV, B XIV, B XV, B XVIII, B XXI, B XXVII, B XXVIII, B XXXVIII, B XLI, B XLV, B XLVII, B XLVIII, B LII

Gleim, Otto 359

Glock, Philipp 77, 356, 359

Homme de la chance, Theodor 233, 359

Godeffroy, Johann Cesar 359, 432

Godknecht, Hans Joachim Friedrich Wilhelm 359

Göhring, Martin 147, 415

Gomtsé (Ngraŋ II) 411-413

Gong Nar (Ngrté III, Ngute/Ngutte)
127, 389-391

Gravenreuth, Karl von 400

Grubauer, Albert 359f.

Plume verte, Albert 120

Gruner, Hans 360

Guse, Franz Karl 121, 127, 360

Gütschow, Ernst 84

Haberer, Karl Albert 356, 360

Habich 71

Haeckel, Ernst 208

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

Hagenbeck, Carl 88, 189, 191, 432

Hagenbeck, Caroline 432

Halbwachs, Maurice 326

Halleur, Hermann Gustav Carl 62

Hamm-Brücher, Hildegard 252

Hamman (Mohamman) Lamou (Laami o, sultan de Tibati)
71, 127, 163, 392f.

Harter, Pierre 256, 259

Hartmann, Karl Eduard Robert 360

Harttmann, Ludwig Ernst Hermann
357, 360

Hassert, Ernst Emil Kurt 85, 360

Hastrup, Frida 317, 320

Heck, Ludwig 185-189, 191, 193

Heckel, Erich 200, 214

Heigelin, Karl Theodor 128, 360

Heinicke, Horst 107, 128

Heldt, Johannes Christian Eiler 360

Hellgrewe, Rudolf 393, 412

Hempel, Rose 215

Automne, Emil 360

Hessler, Martin Karl Arnim 360

Heusch, Luc de 159

Heydrich, Martin 238 sq.

Heydt, Eduard von der 244

Hicks, Dan 124, 511

Hintz, Eugen 360

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

Hirschberg, Walter 287

Hirtler, Richard Alfred 356, 360, 384

Hirtler, Dora 384

Hitler, Adolf 15, 85

Honecker, Erich 220

Hörhold, Karl 174, 437

Hösemann, Paul Alfred 84, 127, 179, 356, 360, 427f.

Hoppe, Carl 360

Hornbostel, Erich Moritz von 360

Houben, Hans Heinrich Gerhard 78 et suiv., 128, 360, 373, 420 et suiv., 424, B III, B VI, B XII, B XXV, B XXXV, B XL, B XLVI, B L, B LV

Hübe-Schleiden, Wilhelm 31

Hutter, Franz Karl 273, 288, 360, 383

Ikellé-Matiba, Jean 422

Ikwala (aussi Ikwalla), voir Ekwalla

Imbert, Jean 289

Ipscher, Georg 360

Isono 430

Ittmann, Johannes 149

Jacob, Oswald 106

Jacobs, Joh. 360

Chasseur, Max 175, 276, 360

James, Sydney Price 440

Jantzen, Wilhelm 31, 34, 80, 360

Jantzen & Thormählen, société 34, 80, 358, 360, 363

Joest, Wilhelm 360

Joseph, Nong 324, 511

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

Junkelmann, Erich 360

Kämena, Nicolas 360

[p.517] Kamptz, Oltwig von 71, 78, 120f, 127, 158, 185f, 356, 360, 392, 411, 420, 422, B XXXVI, B XXXVII

Kandinsky, Wassily 199, 204, 309

Karakis, Yağmur 113 et suivantes, 158, 511

Karutz, Richard 360

Kegel, Lore, née Lessing, née Gessner. Gessner, née. Konietzko 361

Cône-Konietzko, Boris 361

Keller, Jakob 79 et suiv., 148, 175, 361, 394-396

Kersting, Hermann 132, 361

King, Coretta Scott 347

King, Martin Luther 347

Kirchhoff, August Ferdinand Wilhelm 361

Kirchner, Ernst Ludwig 199 et suiv., 202, 212-214, 218 et suiv.

Knobloch, Richard Alexander Edwin Hermann 77, 128, 361, B V, B XIII

Knutzen, A. 87

Knorr, Eduard von 127, 398

Köhler, August Walter 361

Koloss, Hans-Joachim 258

Konietzko, Julius August 79, 88, 124, 130, 356, 361, 403

Kouang, Choun 318

Krämer, Augustin 361

Krause, Gottlob Adolf 361

Krause (lieutenant) 114

Kreyher, Martin 361

Krickberg, Walter 361

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

Krieger, Kurt 62, 79, 219, 249-253

Krogh, Christian Ludwig August von
124 et suiv., 130, 361, 424

Küas, Herbert 361

Küas, Richard 361

Kück, Gerhard 361

Külz, Friedrich Otto Ludwig 74 s., 361

Kum'a Mbap'a Bele ba Dooh (aussi Kum'a Mbape, alias Lock Priso,)
29, 34, 75, 78, 127, 201, 277, 341 et s., 344-349, 375, 397-399, B LIV

Kum'a Ndumbe III, Alexandre 277, 317, 325, 341-351, 376, 398, 513

Kund, Richard 62, 78, 357, 361

Künkler, Eva 124

Küppers-Loosen, Johann Georg Hubert 361

Kussmaul, Friedrich 251

Küsters 273

Cocher, Gerdt 250

Kuva Likenye 127, 400f.

Laasch, Gustav Adolf Wilhelm 77, 361

Laclavère, Georges 290

Lamprecht, Karl 208

Langhans, Paul 288

Héros long, Wassy 361

Langheld, Friedrich Wilhelm Gerhard
66, 128, 234, 361, B XXII

Lapaire, Claude 274 et s.

Larsonneur, Alfred Marie Joseph 361

Lecoq, Raymond 250

Leimenstoll, Johannes Immanuel 361

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

Leiris, Michel 10

Leist, Karl Theodor Heinrich 68, 361, 404f.

Lenz, Oskar 361

Lequis, Joseph 357, 361 et s.

Lessel, Karl Georg 66, 304, 357, 362

Lessner, Paul Franz Adolf 121 et suiv., 127, 362

Lewerentz, Annette 87

Chansons, Philipp 362

Lier, Carel (Charles) van 362

Linden, Karl (comte de) 118-120, 356, 362, 386 et s., 408, B XIX

Lintig, Bettina von 259

Lippmann, Walter 301, 310

Lips, Julius Ernst (alias Palan Kárani)
362

Lloyd, Jill 211

Lock Priso, voir Kum'a Mbap'a Bele ba Dooh

Luise, reine de Prusse 363

Luschan, Felix von 48f, 71, 74, 76f, 81, 86, 88, 94-97, 116, 119-123, 132, 134, 141, 145, 147-149, 151, 174, 203-205, 207-209, 231-235, 241, 308, 370f, 380, 387, 422, 425, 437, B XXXVIII, B XLVIII

Lutz (missionnaire) 408

Maass (Mesure), Alfred 362

Mabia B II

Macke, August 199f.

Macron, Emmanuel 9, 347, 514

Mahama 75, 187

Souverain Maka 71, 402 et s.

-Aulemaku (Aulemakong) 71, 128, 402

-Bobole (Bobela) 71, 402

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

-Bonanga 71, 128, 402

-(Gule-Ngamba) 402

-(Congo) 402

-(Nangabitun) 402

-(Ngelemenduka) 402

-Ngoen (Ngom) 71, 402

-(Okang) 128, 402

-(Sef) 128, 402

Manga Bell, Rudolf Duala 36, 344, 397

Mansfeld, Alfred 77, 84

Marc, Franz 199 et suiv., 203, 309

Marinetti, Filippo Tommaso 204

Marquardsen, Hugo 362

Martin, Abega 319, 511

Martin, Friedl 357, 362

Massili (roi), voir Biwèe Nagya

Massow, Valentin Albrecht Ludwig August Hubertus von 362

Matschie, Paul 185, 191-193, 378

Matvejs, Voldemārs 237, 239 et suiv.

Mauss, Marcel 230f.

Max, Gabriel Cornelius (chevalier de)
362

Mayesse, Biang Bwô Mbumbô (roi)
127, 321, 404f.

Mbape, Paul Milord Bwanga 344-346

Mbembe, Achille 123

Mbimbe, Muni a 345

Mbome A Pep (aussi Bome, King Bome, roi Bome) 127. 404, 406f.

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

Mebenga m'Ebono (aussi Martin Paul Zampa/Samba) 427

Mecklembourg-Schwerin, Adolf Friedrich Albrecht Heinrich (duc de)
356, 362

Merwarth, Hermann 362

Mendjana, Fabien 427, 511

Menzel, Ernst Gustav 67, 362, 370 et suiv.

[p.518] Merensky, Alexander 362

Merrick, Joseph 143

Merzbacher, Gottfried 362

Meyer, Adolf Bernhard 215, 230

Meyer, Hans 362

Miller, Kinge

Miyila, Placide 406

Möbius, Karl 381

Modest, Wayne 133

Coquelicot, Paul Felix 362

Moisel, Max 36, 315

Möllendorf, Paul Georg von 362

Morgen, Curt Ernst von 78, 127, 164 et suiv., 180, 186, 356, 362, 392 et suiv., 411 et suiv.

Mossi, Louna 322 et suivantes, 511

Muller, Johannes 159 et suivantes,

Müller(-Lepenau), Franz Ludwig Wilhelm 80 et suiv., 104, 128, 141, 145 et suiv., 149, 362, 408-410, 424, B XXIV

Müller, Wilhelm (missionnaire) 80 s., 141, 145 s., 149

Murdock, George P. 32, 36, 285-287

Nachtigal, Gustav 32, 34, 75, 362, 375, 397

Nagyang Kwamba (alias roi Benga)
321, 404

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

Ndah, Adamou Gomtsé (aussi
Ngraŋ XI) 412, 511

Ndtoungou, Godefrey 323, 511

Ndumb'a Lobe (King Bell) 29, 34 et suiv., 81, 397 et suiv.

Neyon (Ngraŋ III) 71, 127, 380, 411-413, 422

Ngando Mpondo (roi Akwa) 29, 32, 34, 397

Ngoso Din, Adolf 36

Ngraŋ I, voir Vouktok

Ngraŋ II, voir Gomtsé

Ngraŋ III, voir Neyon

Ngraŋ XI, voir Ndah

Ngrté III, voir Gong Nar

Nguele 406, 510

Ngute (Ngutte), voir Gong Nar

Ngwanza, Jean 406

Njapndunke (aussi Njapdounké, Nzapndunke) 371, 414-416, 417

Nji Mongu Ngutane 418

Njoya (aussi Nzueya, Njoia, Nschoja), voir Bamum (Bamun), Njoya de

Nkal Mentsouga (souverain d'Omvang)
128, 402f.

Nolde, Emil 201-204, 208, 210-212, 216, 218 et suiv.

Nolte, Hermann August Heinrich Friedrich 117, 121, 127, 158, 356, 362, B XIX

Nord, Tamara 251, 253, 256, 259

Notué, Jean Paul 70, 259, 322

Nsa'ngu (aussi Nsangou) 201, 205s, 414, 417, B XLI

Nchare, Ndji Oumarou 71

Nw'embeli, Nakeli 121, 127

Nyonga II (alias Tita Gwenjang) 384

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

Nzambi JeanBaptiste 316, 322, 324, 511

Nzeh, S.M. Nsiang 319

Nzouango, Rogatien 317

Oberhofer, Michaela 258

Oertzen, Jasper Martin Otto von
132, 356, 362, 432

Oldenburg, Helene Maria Anna, née Aichinger 362

Oldenbourg, Rudolf Theodor Paul 363

Oldman, William Ockelford 363

Omaru (sultan de Banyo) B XV

Oppenheim, Max (baron de) 363

Othegraven, Hugo Eugen Friedrich Marie von 363

Ovonramwen 120

Owona, Adalbert 422

Pahl, Gustav 357, 363

Pantänius, Karl Johann 363

Paschen, Hans 356, 363

Passarge, Otto Karl Siegfried 85, 288, 363

Passavant, Carl 85, 363

Paul, Carl 144

Pavel, Hans Karl Georg Kurt von 79, 118 et suiv., 127, 234, 307, 363, 372 et suiv., 420 et suiv., 424, B III, B XXXI

Pechstein, Max 200, 212, 214,

Pechuel-Loesche, Eduard (pseudo. M. E. Plankenau) 363

Pelizaeus, Gustav Caspar Clarus 363

Pelzer, Adam 363

Penny, H. Glenn 116

Perrois, Louis 322, 324

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

Pfaff-Giesberg, Robert 363

Picasso, Pablo 241, 309

Picht, Heinrich 81

Planitz, Hans Wilhelm Gustav Adolf Noble de la 363, 370

Plehn, Albert 127, 363

Plehn, Friedrich 363

Plehn, Rudolf 363

Poppe, Albrecht 363

Poppen, Johann Janssen 363

Poukam I 71

Preil, Wilhelm 363

Preuss, Martin 356, 363

Preuss, Paul Rudolph 363

Prusse, Friedrich Carl Alexander,
prince de 363

Prittwitz et Graffron, Georg von 363

Prosper Müllendorf, Jean-Pierre 363

Puchegger, Anton 190

Pückler-Limpurg, Kurt, comte de (baron de Groditz) 84, 128, 363

Poudre, Harry 130, 378, 386,

Putlitz, Hans Caspar, noble baron zu
67, 88f, 128, 233, 321, 356, 363, B V, B XIII

Puttkamer, Jesco Eugen Bernhard Wilhelm von 363

Puttkamer, Jesko von 39, 76, 81, 87, 97, 118, 127, 364, 372, 400, 412, 420, 422 et s., 437

Raben, Ernst Klaus Iwan Christian Friedrich Alfred von 127, 356, 364, 370

Corbeau, Mary 364

Ramsay, Hans Gustav Ferdinand von
38, 71, 77, 205 et suivantes, 364, 417

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

Plage, Max 128, 364

Ratzel, Friedrich 290

Rausch, Emil 78, 86, 128, 364, 370, 372 et s., 424 et s.

Rautenstrauch, Julius 364

Ray, Man 257

[p.519] Reck, Hans 364

Reichenow, Anton T. 364

Rein-Wuhrmann, Anna, voir Wuhrmann

Rey (Lamido) 380

Richardson, Harris 146

Rigler, Friedrich Johann Alexander
132, 364

Chevalier, Karl 364

Röhm, Hermann 439

Rolle, Franz Hermann 364

Rollhäuser, Lorenz 120f.

Rothberg, Michael 134

Rubinstein, Helena 254, 257

Rüger, Adolf 102

Ruthenberg, Vera 218

Saxe-Cobourg et Gotha, Alfred Alexander William Ernest Albert (duc de) 364

Saxe-Weimar-Eisenach, Carl Alexander August Johann
(Grand-Duc de) 364

Saker, Alfred 143

Samb, Issa 133

Samuelson, Hermann 364

Sandrock, Martin Philipp Ludwig
71, 128

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

Sarpong, Lawrence Oduro 343

Sarr, Felwine 116, 121, 320, 325, 347

Sauerlandt, Max 212

Schachtzabel, Alfred 209, 243, 257

Berger, Hans 84

Scheunemann, Peter Paul Friedrich
66, 78, 100, 107, 128, 364

Scheve, Eduard 74

Boucliers, Willy 162

Schillings, Carl Georg 189

Schimmelpfennig von der Oye, Hans Adolf Rudolf Carl 127, 364, 427

Schipper, Adolf Wilhelm 77, 128, 356, 359, 364

Schlosser, Franz Martin Julius Werner 127f.

Schlothauer, Andreas 259

Schmidt, Joseph Adolf Oskar 364

Schmidt, Werner 218 sq.

Schmidt-Rottluff, Karl 200, 202, 212-214, 216, 219 et suivantes, 241

Schomburgk, Hans 189

Schömig, Gustav 364

Schran, F.A. (Lusy) 276, 356, 364

Schrenck-Notzing, Albert (baron de)
364

Schröder, Richard Hans Otto 432

Godet 81

Schultz, Joachim 303

Schultz, Martin 415

Schultze, Arnold Wilhelm Louis Ferdinand 356, 364

Schulze (consul) 35

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande. https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

Schürle, Georg 79, 150

Noir, Bernhard 364

Schwartz, Wolfgang 364

Seitz, Theodor 103, 121, 206, 364, B I

Séligmann, Siegfried 365

Senghor, Léopold Sédar 315

Seyfried, Egon 365

Silke, Georg 423

Simeko'o (alias Angoula Angoula ; également Schimekoa, Simekoa, Semikore/Semicore, Sin-Meko Angoula)
127, 427f.

Scolastique, Hermann 174

Soden (Baronne de) 365

Soden, Julius von 30, 35, 81, 365, 375

Solf, Wilhelm 105, 365

Sommerfeld, Bernhard Max Viktor Wilhelm von 365

Sørensen, Tim Flohr 317, 320

Soyaux, Herman 365

Spire, Arthur Johannes Otto Jansen (Spire III) 257, 365

Spire, Arthur Max Heinrich (Spire II)
254, 256-258, 365

Spire, Arthur Karl Hans Friedrich August (Spire I) 365

Pique, Carl 365

Printemps, Albert 87, 365

Staudinger, Paul 365

Steane, Carl (Nacho) 74

Stefenelli, Max de 365

Stein zu Lausnitz, Ludwig (baron de)
66, 78, 102, 108, 114, 127 et suiv., 135, 356, 365

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

Steinäcker, François de 232, 365

Steiner, Paul 143, 365

Stelzig, Christine 167, 205, 231, 235f.

Stephani, François de 68, 365

Stetten, Maximilien (Max) de 114, 127, 135, 199, 356, 365, 400, B XXX

Stoessel, Walter 68

Stoler, Ann Laura 132

Stollé, Arthur 365

Strübel (secrétaire colonial) 87

Struck, Bernhard 68, 365,

Strümpell, Kurt 77, 117, 127, 269, 356, 365, 373, B VII, B X, B XXXI, B XLIV

Sydow, Eckart von 237 et suivantes, 240-245, 250 et suivantes, 259, 365

Tande, Dibussi 401

Tangwa, Godfrey (alias Rotcod Gobata) 335

Tappenbeck, Hans 62, 78, 365, 411 et s.

Tessmann, Günter 174, 356, 365

Tétanium 125

Thiel, Wilhelm Heinrich Bruno 365

Thilenius, Georg Christian 125, 365

Thiong'o, Ngugi wa 333f.

Thorbecke, Franz 73-75, 85, 234, 356, 365, 415, 424, 429 et suiv.

Thorbecke, Marie Pauline, née Berthold 73-75, 85, 234, 356, 365, 415, 424, 429f.

Thormählen, Johannes 31, 80, 360

Tiesler, Frank 220

Tinki 331

Toffa, Ohiniko Mawussé 113

Trachsler, Walter 274f.

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

Triaca, Bianca 159

Uechtritz-Steinkirch, Edgar von 366

Ugiomoh, Frank 201

Umber, Heinrich Max 127, 366

Umlauff, Johann Friedrich Gustav
79, 130, 132, 240, 356, 366, 432f.

Umlauff, J.F.G., société 72, 88, 150, 432f.

Umlauff, Heinrich Christian 366

[P.520] Unruh, Walter Willy Eugen Hermann
127, 366

Velten, Carl 366

Vieters, Heinrich (père) 143

Vietinghoff, Friedrich Wilhelm Ludwig, Frhr. von 128

Vietor, Johann Karl 366

Virchow, Hans 366

Virchow, Rudolf 86, 366

Vollbehr, Ernst 72-74, 79, 85 s., 424

Voss, Johannes Friedrich Daniel 366

Vosseler, Julius 366

Vouktok (Voukto, Ngraŋ I) 411

Wagne, Jeanne-Ange 121, 407

Waibel, Leo 430

Waldow, Hans Friedrich Karl Franz 366

Wätjen, Heinrich 366

Weber, Ernst von 31

Wegelin, César 66, 366

Weheliye, Alexander 134

Wehlan, Ernst 114, 127

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

Wehlan, Alwin Karl 404

Weißenborn, Bernhard 85

Wenckstern, Karl Waldemar August von 128, 205, 366

Werlich, Uta 343 et suivantes

Westendarp, Max 366

Weule, Karl 73, 149, 366, 370, 378

Wichmann (capitaine) 87

Widenmann, août 366

Widmaier, Rudolf 80, 366

Wiese et Kaiserswaldau, Walter von
366

Guillaume Ier, roi de Prusse et empereur allemand 397

Guillaume II, roi de Prusse et empereur allemand 71, 206, 253, 308, 366, 423

Wilhelm, Paul 202, 217-220

Winkler, Erwin Gotthold 366

Winkler, Fritz 202, 216-220

Wissmann, Hermann Wilhelm Leopold Ludwig von 366

Woermann, Adolf 30-32, 35, 366, 397

Woermann, Carl 366

Woermann (entreprise) 32, 80, 87, 97, 118, 185, 360, 437

Wolf, Heinrich Ludwig 366

Wuhrmann, Anna (aussi Rein-Wuhrmann) 81, 418, 434f.

Ver, Paul 150

Württemberg (Carlsruhe), Hermine (duchesse de) 366

Wulff, August Engelbert 367

Wuthenow, Bernard Wilhelm Eduard, -Schmidmann, gen. v. Wuthenow
367

Yu (roi) 128, 321

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

Zech auf Neuhofen, Julius (comte de)
367

Zeitz, Lisa 238

Zenker, Georg August 79, 81, 84, 100 et suivantes, 186, 190, 356, 367, 437 et suivantes, B XXIX

Zheverzheev, Levkiy 240

Zickwolff, Hermann Wilhelm Batholomäus 367

Ziegler, Julius 80

Ziemann, Grete 177-180

Ziemann, Johannes (Hans) 36, 84, 100, 175, 177-180, 434, 439 et suiv.

Charpentier, Eugen 76, 357, 367

Zimmerman, Andrew 116, 119

Charpentier, Carl Heinrich 127 et suiv., 357, 367

Charpentier (entreprise Wölber et Zimmermann) 378

Zintgraff, Eugen 30, 35, 62, 68, 78, 80 et suiv., 86, 105, 127, 148, 232, 356, 367, 383 et suiv., 400

Zintgraff, Justin 367

Zipplius (négociant) 175

Zipse, Hugo Paul 367

Tête de poule, Georg Thomas 128

Zumbu (aussi Soumbou) 428

Zupitza, Maximilian 79, 127, 367, B XLIII

**[FIN]**

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219

Plus de 40.000 objets du Cameroun sont aujourd'hui conservés dans les musées publics de la République fédérale d'Allemagne - plus que dans tout autre pays du monde, y compris le Cameroun. Entre 1884 et 1919, des protagonistes allemands avaient même transféré un nombre bien plus important d'armes, d'instruments de musique, de statues, d'objets du quotidien, de manuscrits, de bijoux, etc. de la "colonie du Cameroun" vers le Reich allemand. Cependant, de nombreuses pièces ont été détruites dans la tourmente de la Seconde Guerre mondiale.

Dans l'Atlas de l'absence, ce vol sans scrupules et systématiquement organisé du patrimoine culturel ouest-africain est documenté par de nombreuses cartes et essais. Dans un effort commun, des chercheurs africains et européens réunissent pour la première fois des perspectives d'histoire militaire, de muséologie, d'ethnologie, de cartographie et de biographie. L'histoire inouïe de cette perte multiple devient ainsi immédiatement palpable.

www.reimer-verlag.de

Ce document ne doit pas être lu seul. Il complète l'original en langue allemande: https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1219